

Abbé FRANÇOIS GAQUÈRE
DOCTEUR ÈS-LETTRES
PROFESSEUR A L'INSTITUTION ST-VAAST
DE BÉTHUNE

La Vie et les Œuvres

DE

Claude FLEURY

(1640-1723)

PRÉFACE

DE S. G. MONSEIGNEUR JULIEN

EVÊQUE D'ARRAS

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

J. DE GIGORD, ÉDITEUR, 15, RUE CASSETTE

— 1925 —

DU MÊME AUTEUR

(J. De GIGORD, Editeur)

SOUS LE FEU au Petit Séminaire de Béthune (1914-1918).

3^{me} Edition (en réimpression).

Les Dialogues de CLAUDE FLEURY sur l'Eloquence Judiciaire.

Edition critique avec une INTRODUCTION. 10 fr.

La Vie et les Œuvres de Claude FLEURY

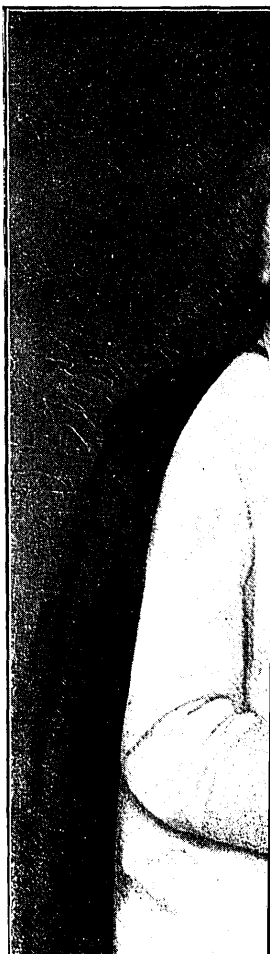
(1640 - 1723)

Nihil obstat :

G. PRUVOT
Cens. lib.

Imprimatur :

C. GUILLEMANT
Vic. gén.



L'ABBÉ

M



L'ABBÉ CLAUDE FLEURY

(1640-1723)

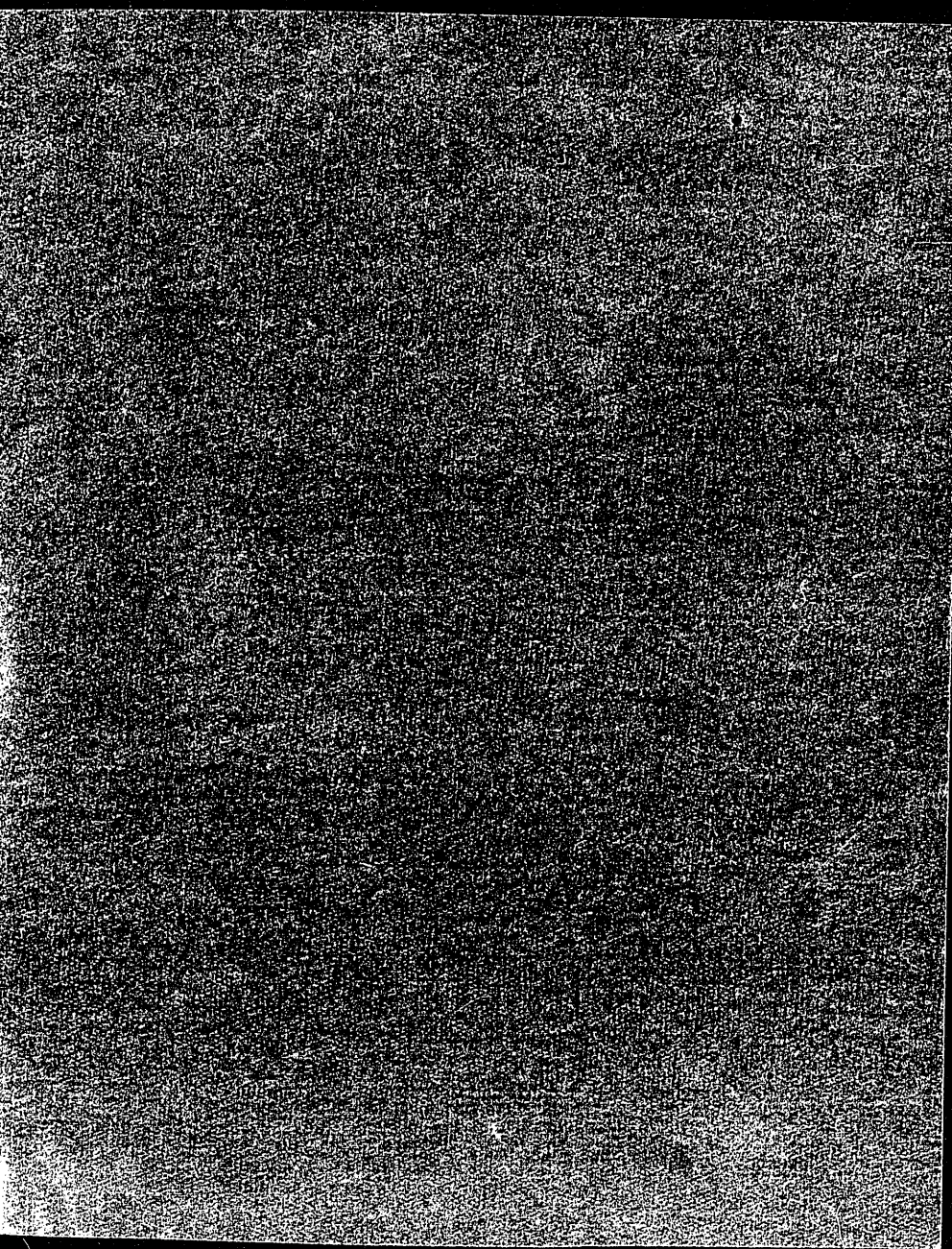
MUSÉE DE VERSAILLES



L'ABBÉ CLAUDE FLEURY

(1640-1723)

MUSÉE DE VERSAILLES





L'ABBÉ CLAUDE FLEURY

(1640-1723)

MUSEE DE VERSAILLES

Abbé FRANÇOIS GAQUÈRE
DOCTEUR ÈS-LETTRES
PROFESSEUR A L'INSTITUTION ST-VAAST
DE BÉTHUNE

La Vie et les Œuvres

DE

Claude FLEURY

(1640-1723)

PRÉFACE

DE S. G. MONSEIGNEUR JULIEN

EVÊQUE D'ARRAS

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

J. DE GIGORD, ÉDITEUR, 15, RUE CASSETTE

— 1925 —

BY 4705
• F 62 G2

A la mémoire de deux amis de Fleury :

M. l'abbé Jean-Hector CASTAING (1843-1902)

et

M. l'abbé Auguste EVRARD (1882-1915)

mort au champ d'honneur en Champagne.

92. 62

PRÉFACE

DE S. G. MONSEIGNEUR JULIEN

ÉVÊQUE D'ARRAS



Evêché

d'Arras

Arras, le 9 Avril 1925.

Cher Monsieur l'abbé,

Vous vous préparez à défendre devant la faculté des Lettres de l'Université de Paris la thèse qui a pour sujet la Vie et les Œuvres de l'abbé Claude Fleury.

Je veux être des premiers à vous féliciter d'avoir entrepris ce travail et de l'avoir mené à bonne fin. Un sentiment touchant vous l'a inspiré. Un de vos compatriotes, l'abbé Evrard, avait conçu le projet d'écrire la vie de l'abbé Fleury. Il avait amassé des notes et il allait se mettre à l'œuvre quand la guerre de 1914 l'arracha à ses occupations. Il fut tué et son dessein mourait avec lui. Vous avez pieusement recueilli, avec ses documents, la pensée de votre confrère. Soyez-en béni par les siens qui seront heureux de voir son nom associé, grâce à vous, à la mémoire de l'abbé Fleury, et par votre évêque qui aime à voir mis en valeur les mérites de son clergé.

Je me réjouis, en effet, que ce soit un prêtre artésien qui rende hommage à la gloire d'un des hommes qui honorent le plus l'ancienne église de France. Nos gloires ecclésiastiques ne sont plus assez connues des nouvelles générations. Les grands noms surnagent toujours. Les

Richelieu, les Bossuet et les Fénelon seront toujours portés par l'histoire ou par les lettres au sommet de nos illustrations nationales. Mais il est juste de ne pas laisser dans l'ombre les célébrités moins éclatantes qui ont marqué leur passage et prolongé leur influence jusque dans la postérité.

L'abbé Claude Fleury a eu le périlleux honneur de vivre dans le rayonnement des deux prélats de génie qui dominent le XVII^e siècle. Loin d'eux, ses talents si divers et si féconds l'auraient sans doute placé au premier rang. Mais il est déjà glorieux pour lui de ne le céder qu'au génie.

Vous avez su mettre en lumière l'étendue et la profondeur des connaissances de l'abbé Fleury en des domaines fort différents. Il nous apparaît dans votre livre comme un maître en tous les sujets qui ont occupé son esprit. Lettres profanes et sacrées, éducation, philosophie, droit civil et droit ecclésiastique, histoire de l'Eglise, il a possédé à fond ces matières ; il en a écrit avec autant de précision que d'ampleur.

Ce que j'aime à retrouver dans votre étude, cher Monsieur l'abbé, c'est la figure morale d'un prêtre qui représente éminemment ce que j'admire dans l'ancien clergé de France de la grande époque, tel que l'avaient fait les saints réformateurs du XVII^e siècle, les Vincent de Paul, les Olier, les Bérulle, les Tronson : la science unie à la piété et après la fierté d'appartenir à l'Eglise universelle, la fierté d'appartenir à l'Eglise gallicane, enfin l'amour de la France personnifiée dans le grand Roi, et tout cela revêtu de la parure de l'esprit formé à l'école des anciens, à tel point que les pensées les plus austères, les raisonnements les plus scolastiques, les polémiques les plus abstraites prenaient sous la plume de ces humanistes une forme agréable et vraiment humaine et devenaient accessibles à des intelligences même qui n'étaient pas initiées.

Ce fut l'art de l'abbé Fleury de savoir répandre dans ses écrits le goût, l'ordre et la mesure qui en ont fait des ouvrages classiques, et leur ont valu une influence à longue portée sur la formation de l'esprit de l'ancien clergé, jusque vers la moitié du dernier siècle.

Laissez-moi vous louer d'avoir abordé avec franchise le reproche de gallicanisme encouru par l'auteur de l'Histoire ecclésiastique.

Si c'est une erreur d'avoir professé des opinions gallicanes au XVII^e siècle, c'est une erreur qui était assez répandue alors, comme on sait, et qu'auraient partagée, peut-être à l'exemple de Bossuet, s'ils avaient été ses contemporains, ceux-là mêmes qui se montrent de nos jours les plus sévères pour le gallicanisme de Fleury.

Au surplus vous n'avez pas de peine à démontrer que l'abbé Fleury n'était pas responsable des exagérations qu'on lui avait injustement attribuées depuis, pour les besoins de la cause gallicane. Pour rester dans la mesure, et ne pas condamner à la légère le clergé de l'ancien régime, il faut se rappeler que ce même clergé, si attaché à ses coutumes nationales, ne laissa pas de donner au monde le spectacle d'une admirable fidélité au Saint-Siège, en refusant, dans son ensemble, de se soumettre à la Constitution civile du clergé.

Vous avez donc bien mérité de l'Eglise, cher Monsieur l'abbé, en louant, selon le conseil de l'Ecriture, ces hommes qui furent glorieux dans leur temps et peuvent servir de modèles à ceux qui sont venus après eux.

Je souhaite que votre étude sur Claude Fleury obtienne auprès du public lettré et en particulier des ecclésiastiques le succès qui lui est dû.

Je vous bénis affectueusement.

† Eugène-Louis JULIEN
évêque d'Arras.



INTRODUCTION

Le second centenaire de Claude Fleury est venu, sans trop émouvoir nos contemporains, en 1923.

C'est en effet le 14 Juillet 1723 qu'expirait à Paris, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, ce prêtre éminent dont la modestie n'avait pu cacher la science ni la vertu, ce travailleur infatigable dont la longue carrière avait été si féconde pour l'Eglise, pour la France et pour les Lettres.

Langues et littératures anciennes et modernes, jurisprudence, philosophie, pédagogie, Ecriture sainte, histoire universelle, profane et religieuse : en quelle branche du savoir ne se distingua-t-il pas ?

Jurisconsulte, critique littéraire, précepteur des princes, historien de l'Eglise : il mérita à chacun de ces titres un nom illustre.

Son activité sacerdotale ne fut pas moins remarquable, soit que le prédicateur simple et captivant accompagnât Bossuet à Meaux ou Fénelon en Saintonge, soit que l'abbé commendataire administrât le Loc-Dieu ou Argenteuil, soit que l'hagiographe écrivit ses pieux récits ou le catéchiste ses préceptes évangéliques, soit enfin que Fleury conquît l'admiration unanime de la Cour et de ses contemporains par l'élévation de son caractère et la sainteté de sa vie.

Il unissait à un véritable culte du passé le plus large esprit de progrès. Tout en restant l'une des figures les plus attachantes du XVII^e siècle, il fut un précurseur des temps modernes, chez qui l'on peut, si surprenant que cela paraisse, aller puiser des avis très autorisés sur les questions les plus actuelles de sociologie ou d'enseignement.

Aussi, quel que fût l'oubli dans lequel il allait tomber

peu à peu au déclin du XIX^e siècle, au point de n'avoir pas même son nom dans certains manuels de littérature, Fleury eut-il, durant 150 ans, une vogue immense et une influence profonde. Ses multiples ouvrages obtinrent, après sa mort, édition sur édition. Peu d'historiens, on l'a dit avec raison, ont compté autant de lecteurs que l'auteur de *l'Histoire ecclésiastique*.

Toutefois, d'étude approfondie de la vie et des œuvres de l'abbé Fleury, il n'y en eut jamais. Car on ne peut donner ce nom à la notice biographique dont Rondet, après Daragon, faisait précéder, en 1780, les cinq volumes des *Opuscles*, ni à celle de la *Biographie universelle* de Michaud ou de la *Nouvelle biographie générale*, ni à celles d'Aimé-Martin en 1837 et 1844. Les faveurs étaient réservées aux écrivains « grands seigneurs ».

Et cela permit de défigurer plus facilement Fleury. Incapables de se faire « une âme d'ancêtre », et de comprendre le siècle de ce sage écrivain, beaucoup finirent par se laisser impressionner par les invectives lancées à l'adresse du Gallican. L'apparition des *Nouveaux Opuscles de l'abbé Fleury*, en 1807, tout en provoquant cet aveu de Joseph de Maistre que M. Emery venait de faire « un véritable présent aux amis de la religion et des saines maximes », ne termina pas le conflit qui s'était élevé sur le nom de Fleury. C'est par sa valeur, et parce qu'on n'avait « pas fait mieux », que celui-ci garda si longtemps encore la faveur publique.

L'étude approfondie que l'on a faite, ces derniers temps, de Bossuet, de Fénelon, et du grand siècle en général, a ramené la sympathie, avec l'attention, sur le modeste ouvrier qui joua alors un si grand rôle. M. l'abbé Dartigues a consacré, en 1921, une thèse au *Traité des Etudes*. Le nom de Fleury est réapparu souvent, et avec honneur, dans les ouvrages ou articles littéraires. Plusieurs ont appelé de leurs vœux une étude d'ensemble qui présenterait à notre génération, avec intérêt et profit, pensent-ils, un portrait de Fleury complet et fidèle.

Tel est le travail que nous avons tenté.

Histoire des idées, bien plus que des épisodes de la vie de Fleury. « La vie de ce respectable écrivain, disait d'Alembert, sans bruit et sans ostentation comme sa personne, fut toujours si uniforme et si peu chargée d'événements que son histoire est uniquement celle de ses ouvrages ».

Histoire trop rapide à notre gré, et dont chacune des parties mériterait un traité spécial.

Concernant l'ordre à suivre, une difficulté surgissait du fait que Fleury montra au cours de longues années les aptitudes les plus diverses. Nous avons essayé de concilier l'ordre logique avec l'ordre chronologique, afin de n'avoir pas trop à nous répéter.

Nous exprimons ici notre respectueuse et vive gratitude aux Maîtres éminents, spécialement à Monsieur l'Abbé Eugène Lévesque et à Monsieur le Professeur Gustave Michaut, dont les conseils et la sympathie nous ont été si précieux au cours de nos travaux.

Nous l'exprimons aux bienfaiteurs dont la délicate générosité nous a facilité la tâche : à Sa Grandeur Monseigneur Julien, notre Evêque vénéré ; à l'Œuvre de l'Encouragement des Etudes supérieures dans le Clergé ; à l'Alliance des Maisons d'Education chrétienne.

L'hommage de notre reconnaissance, nous l'offrons enfin aux deux familles Castaing et Evrard, qui ont consenti si volontiers à nous confier, chacune, les notes considérables amassées sur ce sujet par l'un des leurs.

M. l'abbé Jean-Hector Castaing, décédé en 1902, était né à Bordeaux en 1843. Il avait fait de très brillantes études au Petit et au Grand Séminaire de cette ville, et revint au même Petit Séminaire enseigner la rhétorique. Plus tard, à la mort de Monseigneur de la Bouillerie, auquel l'unissait une toute filiale affection, il vint à Paris. Il y fut successivement aumônier de l'Hôpital militaire Saint-Martin et des Frères des Ecoles Chrétiennes. Il écrivit la vie très intéressante de *Monseigneur Faurie*, évêque missionnaire originaire de la Gironde.

Aussi bien dans cet ouvrage que dans différents articles de revues, M. l'abbé Castaing s'était révélé un écrivain de marque. Les nombreux amis qu'il comptait à Paris, et parmi eux M. Brunetière, ne doutaient pas qu'il ne produisît bientôt une œuvre de grande valeur sur l'abbé Fleury, qu'il s'était mis à étudier particulièrement.

Après la mort de M. l'abbé Castaing, ses notes, très incomplètes encore, passèrent, grâce à la complaisance de M. le capitaine de vaisseau Castaing et de son ami M. l'abbé Duprat, curé-doyen de Saint-Paul de Bordeaux, à un jeune prêtre de Saint-Sulpice.

VIII

Monsieur l'abbé Auguste Evrard était né à Boubers-sur-Canche, diocèse d'Arras, en 1882. M. l'abbé Lévesque, qui avait bien vite reconnu les hautes qualités de son élève, l'engagea à poursuivre les travaux de M. Castaing.

La chose était très avancée en 1914. L'abbé Auguste Evrard, aumônier du collège municipal de Boulogne-sur-Mer, était à la veille de présenter sa thèse à l'Université de Paris.

Mais la guerre était survenue. Ce « cœur ardent et loyal » n'eut plus dès lors qu'une pensée : donner à ses enfants, sur le champ de bataille, sa « dernière classe ».

En 1915, après avoir fait aux siens ses suprêmes adieux, il était aumônier volontaire d'un régiment de zouaves, plein d'un entrain communicatif, réduit à faire effort pour être prudent, voyant tout « sous l'angle de l'éternité ».

Il portait dans un recoin de son sac... les *Discours* de Fleury. « Il faut, écrivait-il, que Fleury prie pour moi, s'il veut avoir une biographie. Mais il était si modeste qu'il serait encore bien de taille à me laisser tuer pour ne pas avoir d'historien ».

Ses pressentiments ne le trompaient pas. Le 25 septembre, en Champagne, il montait à l'assaut avec la première vague. Il tomba, frappé de plusieurs balles à la poitrine.

La citation suivante paraissait peu après à l'ordre du jour de la VII^e armée :

« Le soldat brancardier Evrard : a fait constamment preuve, dans son service, d'un courage admirable, allant jusqu'à la témérité. Il a été tué en accomplissant sa mission ».

Et Monsieur le vicaire général Guillemant pouvait conclure par ces mots l'éloge du héros : « Aux élèves, aux amis, aux maîtres de l'abbé Evrard, cette croix de guerre, déposée sur un cercueil, rappellera qu'il y a quelque chose de meilleur que les lauriers académiques et que les travaux de l'esprit : c'est le devoir, c'est la passion de l'apostolat poussée jusqu'à l'oubli de soi, jusqu'à l'héroïsme ».

C'est en vain que l'on chercha dans les papiers de l'abbé Evrard quelque ébauche de son ouvrage. L'avait-il détruit avant son départ, comme plusieurs indices l'avaient fait penser ? L'avait-il laissé dans quelque tranchée du Front ? Mystère. On ne retrouva dans son bureau que des documents, mêlés à ceux de M. Castaing.

Nous avons repris avec vénération l'œuvre inachevée de notre ami, pour tenter de la conduire à un résultat qui ne fût pas trop indigne de lui. Il nous semblait que ce frère aîné, ce modèle, nous invitait à reprendre la plume échappée de ses mains, et qu'il nous conduisait doucement à travers ces manuscrits qu'il connaissait si familièrement.

Aux deux ouvriers qui ont glané avant nous dans le champ des œuvres de Fleury et qui nous ont légué en partie le fruit de leurs travaux, nous faisons le juste et affectueux hommage de notre gerbe.

Cette étude de la Vie et des OEuvres de l'abbé Fleury est la leur, autant et plus, peut-être, que la nôtre.

PRINCIPAUX ERRATA

Lire :

- Page 2, note 2 : Ecole des Chartes.
Page 37, ligne 7 : M. Chérueil a édité...
Page 201, les lignes 9 et 10 sont interverties.
Page 214, note 2 : les lignes 2 et 5 sont interverties.
Page 220, note 1 : Un savant *Mémoire*....
Page 266, note 1 : ancien droit romain....
Page 284, note 1 : *cameracensis*,... *excessu*...
Page 308, ligne 23 : *Paternae Caritati*.
Page 352, ligne 16 : de son frère Adonias.
Page 377, ligne 41 : Je n'ai pas mis néanmoins tous ceux...
Page 406, ligne 23 : Julien l'Apostat...
id. ligne 29 : Fleury et Tillemont.
Page 427, ligne 29 : remarque avec ironie ..
Page 444, ligne 21 et page 451, ligne 7 : la légitimité.
Page 446, ligne 36 : dix ouvrages depuis l'*Historiae*...
Page 448, ligne 31 : le pape Urbain VI...
Page 463, ligne 5 : l'abbatiate de Claude Fleury.
Page 464, les lignes 4 et 5 sont interverties.
-

LA VIE ET LES ŒUVRES DE L'ABBÉ CLAUDE FLEURY

CHAPITRE I

Fleury au Collège de Clermont

Sa Famille. — Le Collège de Clermont. — Les élèves du Collège. — La vie scolaire. — Les fêtes. — Les études : le latin, le grec, le français, l'histoire, la géographie, les sciences. — Rentrée d'octobre 1650. — La Fronde. — Les classes de grammaire. — Les humanités. — Maîtres éminents. — Le Père Cossart. — Une soutenance de thèses au Collège. — Santeul. — Remerciement au Prince de Conti. — Discours contre les nouveautés doctrinales. — Panégyrique de Louis XIV. — Rôle du P. Cossart auprès de Fleury. — Tendances philosophiques des Jésuites. — La piété de Fleury. — L'empreinte de Clermont.

Claude Fleury naquit à Paris, le 6 Décembre 1640. Il fut baptisé, le 15 du même mois, en la paroisse Saint-Nicolas-des-Champs (1).

Sa famille n'a pas d'histoire.

Son père, Claude, était originaire de Rouen. Il avait, en 1635, échangé sa charge d'avocat au Parlement de Paris, pour celle d'avocat au Conseil privé du Roi, et prêté serment « entre les mains de Monseigneur Séguier, chevalier Garde des Sceaux de France » (2).

Sa mère se nommait Marie Citolle. Elle était veuve en premières noces d'un M. Révérend, bourgeois de Paris. De son premier mariage lui étaient nés deux fils : Michel Révérend, qui mourut sans postérité ; et François Révérend, qui devint notaire au Châtelet, et dont les descendants furent

(1) *Biblioth. Nat. Mss. fr. Nouv. acquis. 784, Extraits des Registres de baptême de l'église Saint-Nicolas-des-Champs f° 235 v°.*

(2) *Bib. Nat. Mss. fr. 18233 f° 25.*

les héritiers de l'abbé Fleury. Un autre sieur Pierre Révérend, beau-frère de Marie Citolle, laissa plusieurs fils, dont l'un avocat, et plusieurs ecclésiastiques.

En épousant M. Fleury, la veuve Révérend lui apporta une petite fortune, composée « d'héritages » à Noisy, de jardins à Piscop, et d'une ferme, dite « ferme des Citolles » à Villepinte (1). Les deux époux possédaient en outre une maison à la Roquette, et une autre rue d'Avignon. Mais tous ces immeubles, d'une valeur globale d'environ 40.000 livres, étaient ou furent bientôt grevés de tant d'hypothèques, qu'à la mort de M. Fleury père, survenue au bout d'environ trente ans, sa femme dut faire abandon de la succession et de ses propres biens.

Car la fortune, favorable aux hommes de métier comme les Defitas et les Petitpieds, laissait mourir dans l'indigence les Patrus et généralement les jurisconsultes de talent. M. Fleury resta pauvre. Son titre d'avocat au Conseil, la haute estime que lui témoignèrent le Chancelier et les plus illustres magistrats, M. le Peletier, M. d'Ormesson, M. de Gaumont, sont les seules preuves qui nous restent de son mérite.

A défaut de titre de noblesse et de situation brillante, les parents de Claude Fleury lui avaient du moins transmis, ce qui vaut mieux, un nom respecté et synonyme d'une rare dignité de vie, avec une nature riche en trésors de tout genre. Ils allaient de plus lui assurer au Collège de Clermont, l'un des premiers de l'Europe, parmi les plus nobles condisciples, sous les maîtres les plus éminents, une formation intellectuelle et morale de premier ordre.

Le séjour de Claude Fleury au Collège de Clermont remplit à ce point toute sa jeunesse, sur laquelle nous avons d'ailleurs fort peu de documents, et il eut dans sa vie toute entière une répercussion si profonde qu'une étude détaillée s'en impose, comme étant le chapitre fondamental de l'histoire de sa vie (2).

(1) Piscop se trouve au nord de Paris, à une distance de douze kilomètres environ ; Villepinte et Noisy se trouvent plus à l'est.

(2) Parmi les ouvrages généraux dont nous nous sommes inspiré ici, nous signalons avec une particulière reconnaissance le livre de M. Dupont-Ferrier, professeur à l'École des Chartres, *Du Collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*, t. I. Nous rendons d'autant plus volontiers ce juste hommage au « savant historien », qu'il a bien voulu, à plusieurs reprises, mentionner le nom de M. l'abbé Auguste Evrard, lequel lui avait communiqué diverses notes en 1911.

Le Collège de Clermont, qui devait prendre, en 1682, le nom de Louis-le-Grand, avait été fondé à Paris, en 1550, par l'évêque de Clermont, Guillaume Duprat. Confié aux Jésuites, il n'avait cessé de grandir, « sous les tempêtes » (1), et malgré l'opposition acharnée de l'Université, du Parlement et des Jansénistes (2). Au milieu du XVII^e siècle et à la date où Claude Fleury y arriva, la maison de la rue Saint Jacques se trouvait, grâce à la protection royale comme à l'ensemble des heureuses conditions qu'elle réunissait, en pleine prospérité, on peut dire même à l'apogée de sa splendeur.

De deux à trois mille élèves s'y donnaient rendez-vous. Ils venaient de Paris principalement, de la province, de l'étranger même et des colonies. « Ils y font, écrivait Descartes, un certain mélange d'humeurs, par la conversation des uns et des autres, qui leur apprend presque la même chose que s'ils voyageaient » (3).

« Ils attirèrent à eux, avait déclaré Henri IV aux principaux du Parlement, le 24 Décembre 1603, les beaux esprits et choisissent les meilleurs, et c'est de quoi je les estime ». Et aux invectives d'Arnaud et de Pasquier, qui reprochaient aux Jésuites de ruiner l'Université, le Roi répondait : « Faites mieux qu'eux, et vous aurez plus d'écouliers » (4).

Environ quatre cents de ces élèves étaient internes. C'étaient les *convictores*, ou pensionnaires ; ils formaient des chambrées sous la surveillance d'un *praelector cubiculi*.

Un certain nombre venaient des Collèges voisins.

La plupart étaient externes et logeaient soit chez des amis, soit dans leurs familles ; tel était sans doute le cas de Claude Fleury, dont les parents habitaient alors la paroisse Saint-Merry, toute proche.

(1) *Rev. des Deux Mondes*, 1 oct. 1921. Bellessort « Le vieux Louis-le-Grand » p. 682.

(2) Les succès des Jésuites, sous le rapport de l'enseignement, furent prodigieux. On remarqua que la jeunesse apprenait chez eux beaucoup plus en six mois que chez les autres en deux ans. (Ranke. *Hist. de la Papauté*, 1838. t. III p. 41) Cf. Fouqueray, *Hist. de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression*, 1528-1762, t. I pp. 363 et ss.

(3) Descartes *Oeuvres*. Lettre 90. Cité par Crétineau-Joly. *Hist. de la Comp. de Jésus*. Paris 1851, t. IV, p. 197.

(4) *Plainte anologétique au Roi très chrétien*, par le P. Richeome. Bordeaux 1603. Cité par Fouqueray, *op. cit.* t. II, p. 613.

Trois cents appartenaient à la première noblesse, à la suite des Bourbons-Condé et des Bourbons-Conti. Leur dignité apparaissait d'autant mieux qu'on donnait publiquement leurs titres à tous ces jeunes seigneurs, d'autant mieux qu'un certain nombre avaient à la rue Saint-Jacques leurs appartements réservés, avec leur précepteur, leurs valets, voire leur cuisinier.

Le haut clergé avait déjà des représentants parmi ces écoliers de douze ou quinze ans. En ces adolescents, on saluait, le plus naturellement du monde, un prieur ou un chanoine. Un élève de huitième était abbé ; un enfant de onze ans était évêque de Metz. D'humbles boursiers se joignaient à eux pour fournir chaque année à l'Eglise de France une vingtaine d'ecclésiastiques, sans parler de ceux qui, à l'exemple de Fleury, entendaient l'appel de Dieu après leur sortie du Collège.

On y saluait aussi les rejetons des Secrétaires d'Etat, des Contrôleurs généraux, Chanceliers, Ministres et Ambassadeurs, les Colbert et les Desmaretz, les Le Tellier, les Louvois et les Seignelay. Et les hauts magistrats du royaume, les Grandes Robes, suivaient un exemple tombé de si haut : les Lamoignon, les Le Fèvre d'Ormesson, les Le Pelletier de Saint-Fargeau.

La Cour, la noblesse, la ville, faisaient confiance à cette maison qui savait si bien adapter l'éducation à leurs exigences, et dont les anciens élèves occupaient ou allaient occuper dans l'Etat, dans l'Eglise, dans les Lettres, les situations les plus élevées : Pierre Séguier, Nicolas Fouquet, Paul de Gondî, Armand de Bourbon, prince de Conti, Michel Phélypeaux, Charles de la Rue, Jean-Baptiste Poquelin, Santaul, et tant d'autres, en attendant Voltaire.

Les Pères savaient être très fiers vis-à-vis des Princes. Le jeune duc de Boufflers, fouetté publiquement malgré les protestations, prévues, de son père, en sut quelque chose. Le Grand Condé, vers 1630, à part « une chaise entourée d'un balustre » (1), qu'il avait en classe, était soumis, pour le reste, à la discipline commune. La Compagnie, se souvenant que primitivement le Collège avait été destiné à quelques boursiers pauvres du diocèse de Clermont, em-

(1) Rev. *Les Etudes*, Janvier 1894, pp. 98-99, P. Chérot, « Education du Grand Condé ». Il cite ici les *Mémoires de Pierre Lenet*, édit. Michaud et Poujoulat, Paris 1881 p. 424.

ploya son habileté à faire accepter, par la Société la plus aristocratique du monde, son dessein arrêté d'élever aussi de simples roturiers. Le fils de l'avocat Fleury était du nombre, et son condisciple Le Tourneur, plus pauvre encore, fut donné comme émule à François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois.

Alors que nos contemporains font trop facilement à l'Ancien Régime un grief d'avoir écarté les classes populaires de l'enseignement supérieur, les Jésuites encourageaient au contraire, en ce temps, le reproche de « dérober des bras à l'agriculture, à la milice et au commerce sans utilité pour le pays » (1), et d'entretenir dans leurs collèges des « pépinières de chicaneurs » (2). L'Université de Paris, entrant docilement dans les vues du Testament politique de Richelieu, n'était pas la dernière à s'en plaindre.

Ainsi les fils du peuple ou de la bourgeoisie formaient les trois quarts des effectifs du Collège de Clermont. Les privilèges leur apparaissaient justifiés par la tradition. Loin de souffrir d'avoir des princes au milieu d'eux, ils s'en applaudissaient, leur faisant à l'occasion un brin de cour, se ménageant leur protection, quand ce n'était pas leur aide matérielle ou les reliefs de leur table.

Dans ce milieu si varié, Claude Fleury put méditer à loisir sur le problème de l'inégalité sociale et acquérir une première expérience de la vie. Mieux que les autres, il sut aussi se gagner des protecteurs. Il conquit alors, par sa bonté comme par son précoce jugement, les hautes sympathies que le nom de son père avait éveillées en sa faveur, et qui devaient, plus tard, assurer sa fortune avec la fécondité de son existence.

L'activité de cette armée scolaire donnait au Collège de Clermont un singulier aspect de vie.

Tandis qu'autour de ces vieux murs, encore flanqués de la « gueuserie » des échopes et des mesures, dans des rues étroites et boueuses, les cris des externes couvraient le bruit des carrosses, le vacarme des pugilats et le tintement des enseignes balancées par le vent, les pensionnaires, levés depuis quatre heures du matin, achevaient leur repas ou s'ébattaient dans les cours. Si les feux de bois n'étaient pas multipliés dans la maison, sous prétexte que « le froid

(1) Jourdain, *Hist. de l'Université de Paris*, 1862, p. 145.

(2) Cité par Lavisce, *Hist. de France*, t. VII, P. I, p. 367.

échauffait la vertu », la nourriture, en revanche, prise dans une vaisselle d'étain ou de terre cuite, « avait une abondance et une variété que le XIX^e siècle n'a pas connue, ni le XX^e » (1).

L'histoire intérieure du Collège n'enregistre que de rares événements fâcheux, telle la mort foudroyante de ce pauvre petit Mancini, neveu de Mazarin, causée par une maladresse fatale de ses camarades (2).

A l'heure exacte de la classe, chacun était à son poste, prêt au travail comme à un assaut. Trois cents élèves se pressaient, durant deux heures ou deux heures et demie, dans un même local transformé en champ clos. Ils étaient répartis en deux camps et subdivisés en décuries, sous la direction de préteurs, de censeurs, de consuls même, magistrats que le professeur avait choisis parmi ses meilleurs élèves et s'était associés. Chacune des classes formait ainsi comme une ruche aux abeilles bourdonnantes et industrieuses.

Une grande cérémonie avait ouvert l'année. De nombreuses fêtes et récréations en marquaient le cours. La distribution des Prix, surtout, bien que plus d'un écolier impatient ne l'eût pas attendue pour se mettre en vacances, était solennelle.

Sous un immense velum tendu dans l'une des cours, se réunissaient sept à huit mille personnes. A la tête de cette brillante assistance, on pouvait voir, en 1653, le jeune Louis XIV lui même, avec Anne d'Autriche, le Roi d'Angleterre, le Cardinal Mazarin, et toute la Cour.

Le spectacle, comme chaque année, fut varié. Les élèves, dans une suprême leçon de littérature et de diction, jouaient une pièce de théâtre en latin, composée par l'un des Pères (3). C'était la *Suzanna Virgo et martyr* du P. Jourdain, d'où Brueys tirerait plus tard, pour sa *Gabinie*

(1) *Rev. des Deux Mondes*, 1 octobre 1921, p. 687.

(2) Le petit Alphonse Mancini, « se fit berner au collège par ses compagnons le propre jour de Noël, après s'être défait adroitement de son valet de chambre, de son valet de pied, et du Jésuite qui avait soin de lui ; mais la couverture dans laquelle il se mit s'étant trouvée trop étroite, il se blessa, en tombant, à la tête ». On le trépana deux jours après. La fièvre le prit. Il mourut le jour des Rois, « plutôt par le manque de nourriture à quoi il fut condamné par les médecins ; ce qui lui fit dire en mourant, qu'il ne serait pas mort s'il eût été le fils d'un crocheteur ». *Mémoires du P. René Rapin*, publiées par Léon Aubineau, Paris 1865, t. III, p. 17.

(3) Ernest Boyssse, *Le Théâtre des Jésuites*. Paris 1880, pp. 119-121.

plus d'une scène émouvante (1). L'assistance, composée, pour une grande part, d'anciens élèves, de magistrats et d'ecclésiastiques, de l'élite intellectuelle de la capitale, suivait aisément les cinq actes. Pour les autres auditeurs, et surtout auditrices (2), des programmes et notices en français avaient été distribués : la magnificence des costumes, la perfection consommée des gestes et des attitudes, la sympathie amicale ou maternelle pour les jeunes acteurs, achevaient de retenir les attentions.

De ravissants intermèdes reposaient l'esprit. Les bons Pères ne croyaient pas manquer à la gravité en organisant des danses et des ballets où plus de quatre-vingts figurants témoignaient, par l'élégance du maintien et des manières, que la formation mondaine n'était pas négligée à Clermont (3).

Il faut lire, dans ses comptes-rendus aux rimes burlesques, Loret, l'inévitable Loret, qui d'ailleurs ne savait pas le latin (4).

L'auteur du *Théâtre des Jésuites* fait une intéressante description du ballet, des jeux de force, d'adresse, de hasard (5). Le jeu de quilles entre autres, auquel il est fait allusion, était un ingénieux emprunt à la mythologie. Un maître d'école avait neuf élèves, qu'il osait comparer aux Muses, se donnant lui-même pour l'égal d'Apollon. Plein de cette ambitieuse idée, il voulut gravir le Parnasse et s'y installer avec ses élèves. Apollon, pour le punir, changea les jeunes filles en quilles et le professeur en boule !

Rollin, plus tard, critiqua l'usage général de ces exercices scéniques, et l'Université les supprima dans ses collèges. Les Jésuites les conservèrent avec raison. Ceux-ci répondaient en effet à un besoin : ils entretenaient, dans la

(1) *Année littéraire* 1755, t. VIII, p. 33.

(2) Il ne faudrait cependant pas croire que l'enseignement de la langue latine fût réservé aux hommes. Mesdames de Sévigné et de La Fayette l'avaient apprise de Ménage et de Segrais. A la Cour même on pouvait citer des vers latins sans pédantisme. Quand François de Harlay fut nommé archevêque de Paris, les dames de la Cour, ayant à leur tête la Duchesse de Bouillon, vinrent le complimenter. « *Formosi pecoris custos!* » dit le prélat en les recevant. « *Formosior ipse, Monseigneur!* » répliqua la duchesse.

(3) Dupont-Ferrier, *op. cit.* Liv. IV.

(4) Loret, *La Muze historique*. Edit. Ravenel et de la Pelouze 1857 t. I pp. 144, 145, 395.

(5) Ernest Boysse, *op. cit.* pp. 122-123.

vie factice et monotone de Collège, la gaieté sagement mesurée, qui est un des éléments essentiels de toute éducation ; ils pouvaient avoir une haute portée morale ; ils offraient aux jeunes gens une merveilleuse occasion de s'exercer à la parole publique. On en peut dire autant des ballets, qui étaient d'excellentes leçons de maintien et d'élégance.

Le petit Claude Fleury prit-il à ces exercices une part active ? Nous ne pouvons l'affirmer. Mais l'opinion qu'il exprima plus tard en leur faveur indique qu'il les goûta.

Cependant il était de ces natures calmes, studieuses, comme nous en rencontrons souvent dans nos classes, et qui trouvent leurs plus chères délices dans le travail lui-même, dans la conscience de leurs efforts et du devoir accompli, dans la constatation de leurs progrès. C'est de satisfactions plus intimes, morales, littéraires, scientifiques, qu'ils sont friands et insatiables.

Or les études étaient extrêmement florissantes au Collège de Clermont.

Le latin et le grec en faisaient l'objet principal.

Le latin était alors la clef de toute connaissance humaine. Quiconque voulait comprendre le moindre traité de sciences, de philosophie, de religion, d'histoire, devait entendre le latin. Nous l'apprenons aujourd'hui un peu pour le français ; au XVII^e siècle, on l'apprenait pour lui-même. Aujourd'hui langue morte, il était alors langue vivante. Les enfants l'étudiaient dès la première heure, dans la grammaire indigeste, écrite elle-même en latin, de Despautère. Les classes de grammaires se passaient surtout à traduire des textes : elles préparaient les élèves à la dissertation et au discours latins. En latin, les discours de rentrée ! En latin, les pièces de théâtre des jours de fête ! En latin encore, les entretiens de la récréation (1). Les écoliers du Collège de Clermont pouvaient se croire plus facilement sur les bords du Tibre que de la Seine. Faut-il s'étonner que Fleury pût, au sortir du Collège, étudier dans le texte Papinien, Cujas, ou Saint Augustin, écrire couramment en un latin élégant, et semer ses écrits d'allusions mythologiques ?

Le grec venait au même rang.

(1) « ... Ita ut in omnibus quæ ad scholam pertinent nunquam liceat nisi patrio sermone. Domi lingue latinæ usum inter scholasticos diligenter conservandum curet rector ; ab hac autem lege non eximantur nisi vacationum dies et recreationis horæ ». *Ratio Studiorum*, 1635, p. 121.

Il est étonnant que l'on ait tant gémi, ces dernières années, sur la prétendue décadence de l'étude du grec à cette époque « Il n'a pas tenu à Messieurs de Port-Royal, disait Sainte-Beuve, qu'elle ne fût complètement restaurée », et « il y eut du moins un beau moment de renaissance vers 1655 », dont Racine profita, « pour sa gloire, pour l'honneur de notre génie dramatique ». (1) « Peu de place, déclarait plus récemment un biographe de Molière, à propos du passage du grand écrivain au collège des Jésuites, peu de place était donnée à l'étude du grec, tout autrement florissante chez leurs rivaux de Port-Royal qui, dans leurs Petites Ecoles, en nourrirent la jeunesse de Racine, comme le collège des Jésuites ne put faire celle de Molière » (2). Selon la remarque que faisait M. Emery à M. de Bausset à propos de sa *Vie de Fénelon*, la Compagnie qui remplissait alors l'Europe de ses collèges et le monde de ses missionnaires se voit ainsi comparer une poignée d'hommes isolés, dont les quatre ou cinq Petites Ecoles, au cours de leurs quinze années d'existence, n'eurent jamais toutes ensemble cinquante élèves. Et la Compagnie a semblé s'y résigner. « Au Collège Louis-le-Grand, concède-t-elle, qui avait cependant connu des Hellénistes... et où, en 1587, on avait enseigné en grec le grec aux humanistes, la décadence des études helléniques arriva très vite... Les maîtres eux-mêmes perdaient la foi. En 1751, on redoutait que les funérailles d'Athènes ne fussent prochaines » (3). « Au XVII^e siècle, proclame, sans rire, M. Druon, on n'apprend plus guère le grec, à moins d'être un érudit » (4).

Au vrai, la décadence des études helléniques ne s'accrut que vers 1750, après deux longs siècles de prospérité, et certes il n'avait pas encore perdu la foi dans le génie grec, cet illustre Père qui écrivait en 1703 : « *Linguarum cognitio necessaria, præsertim græcæ* » (5). En 1643, dit M. Dupont Ferrier, on constatait que les écoliers de Cler-

(1) Sainte Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 431.

(2) Collection des Grands Ecrivains, 1889, t. X. Notice biographique sur Molière, p. 22.

(3) Rev. *Les Études*, 5 novembre 1922. Note de la page 314.

(4) H. Druon, *Hist. de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France*, t. I p. 265.

(5) P. Jouvancy *Magistris scholarum inferiorum S. J. ac ratione discendi et docendi...* Florentiæ 1703.

Christianis litterarum magistris de ratione discendi ac docendi. Parisiis 1691.

mont étaient de force, dans les actes publics, à soutenir une thèse en grec... Les *scriptores* étudièrent beaucoup le grec... Trois professeurs du Collège réussirent, sans être *scriptores*, à faire beaucoup pour les études helléniques : le P. Nicolas Caussin en 1612, le P. François Vigier en 1632, et le P. Jouvancy trois quarts de siècle plus tard... » (1).

Pour ce qui concerne Racine en particulier, il finissait ses études classiques en 1655, à l'âge de seize ans, comme Fleury, et après avoir passé six années au collège de Beauvais. Les brouillons et extraits que nous avons de lui montrent qu'il savait alors le grec. Durant les deux ou trois années qu'il passa auprès de sa tante à Port-Royal, Lancelot ne put que le perfectionner dans cette langue.

Au Collège de Clermont, en 1650, on commençait le grec dès la sixième, et on l'expliquait en latin. Les élèves s'y perfectionnaient au point de considérer comme une grande faveur, aux jours de congé, de déguster, la plume à la main, non seulement Quinte-Curce, Tite-Live ou Cicéron, mais encore Homère, Isocrate ou Démosthène. « Dans la seconde moitié du siècle, écrit l'abbé Dartigues, le programme des études grecques ne subit aucune diminution dans l'Université ni chez les Jésuites : on continue même à expliquer le grec en latin... Mais quelques faits significatifs annoncent la décadence » (2).

Si Fleury devait un jour reléguer le grec parmi les études curieuses, tandis qu'il avait rangé le latin parmi les études utiles, il n'en savait pas moins lire dans le texte Homère, Platon, et les Pères de l'Eglise grecque, il correspondait en cette langue avec le P. Cossart, et il lui suffisait de prendre la plume pour composer, en se jouant, quelque deux cents vers grecs de belle tenue. A ce point de vue, son *Hymne grec à Lamoignon*, qu'il composa au sortir du Collège, en 1658, constitue le démenti le plus éclatant à l'opinion qui fait consommer en plein XVII^e siècle la décadence des études grecques chez les Jésuites.

(1) Dupont Ferrier, *op. cit.* p. 129. C'est aussi l'opinion de M. Lantoine : « Si, dit-il, l'on ne peut dire absolument que les Jésuites aient introduit l'étude du grec dans les collèges, il faut convenir au moins qu'ils l'ont organisée. J'ajouterais que cette étude se maintint chez eux sur un pied très honorable pendant tout le XVII^e siècle... » Lantoine. *Histoire de l'enseignement secondaire*, p. 97-98. Cité par Fouqueray, *op. cit.* t. II, p. 701.

(2) L'abbé Gaston Dartigues, *Le Traité des études de l'abbé Claude Fleury. Examen historique et critique* 1921 p. 248.

Le français gagnait en importance, grâce à l'Oratoire et à Port-Royal. Il essayait de forcer l'entrée des grammaires latine et grecque. La Compagnie qui avait produit Bouhours et Bourdaloue, le Collège dont sortiraient Molière et Voltaire, ne négligeaient pas tout-à-fait la langue maternelle, et si les Jésuites apparurent inférieurs, ce fut pour s'être heurtés à l'étonnant génie de Pascal.

Cependant, avouons le, qu'étaient ces timides améliorations, à côté des réformes radicales et hardies que le sieur Legras tentait de réaliser, en 1641, au Collège Royal de Richelieu ? L'étude du vocabulaire, de la grammaire, de la littérature française, n'avait pas au Collège de Clermont l'importance désirable. A peine trouvait-on, dans sa bibliothèque pourtant fameuse, le *Roman de la Rose* et les tragédies de Corneille. Après le P. Malebranche, et sans attendre Rollin, Fleury devait plaider la cause du français sacrifié.

L'histoire n'encombrait certes pas les programmes. C'était le régent, ou professeur de classe, qui l'enseignait à ses élèves. Encore si celui-ci l'avait fait de façon méthodique, comme la chose se passerait dans nos collèges modernes, en l'absence de spécialiste ! Mais il le faisait d'une façon très incomplète, condensant en quelques pages les vues d'ensemble sur l'histoire littéraire, politique, religieuse, d'un peuple, à l'exemple du P. Pajot, qui avait imaginé de les intercaler entre les déclinaisons ou les règles de syntaxe d'un *Despauterius novus*, et s'attachant aux textes latins ou grecs qui fournissaient les sources de cette histoire. Ainsi, au moins, les discours publics et les pièces de théâtre ne risquaient pas d'être incompris en empruntant leurs sujets ordinaires aux récits du passé. Même, la compétence des maîtres et la haute estime où ils tenaient l'histoire, cette « belle école où se font les hommes », nous permettent de croire que leurs élèves acquéraient déjà une certaine connaissance des faits et de la philosophie de l'histoire.

La géographie, bien qu'elle fit abstraction des considérations physiques fondamentales, et restât purement humaine et économique, avait, dans cette Compagnie qui envoyait des représentants sur tous les points du globe, les honneurs d'une matière spéciale.

L'enseignement des sciences était en progrès. Arith-

métique, géométrie, algèbre, astronomie, mécanique, physique, sciences naturelles, comptaient au Collège d'illustres représentants. On y joignait même des cours sur les horloges, la navigation, les fortifications. Malheureusement les élèves n'y avaient accès qu'à partir de seize ou dix huit ans. Fleury n'y fut initié qu'au cours de son année de philosophie. Il s'en plaint amèrement dans son *Traité des Etudes*, et s'il dissertait, en 1663, chez Lamoignon, avec compétence sur ces matières, c'était pour les avoir étudiées seul, à l'exemple et dans les livres de ses maîtres.

Ainsi Fleury, qui devait faire un jour la savante et judicieuse critique du programme des études suivi au Collège de Clermont, avait commencé par en profiter largement.

A quelle date vint-il à la rue Saint-Jacques ? Aucun document ne nous permet de l'affirmer exactement. La dispersion des archives de Louis-le-Grand, en 1762, a égaré presque entièrement les 220.000 dossiers d'élèves qu'elles contenaient. Ce que nous savons seulement de façon sûre, c'est qu'il y passa six ans: « *senosque per annos...* » (1) et que, s'il n'eut pas la chance d'y voir le P. Petau, du moins il y connut le P. Caussin :

« *Fata illum nobis etiam vidisse negarunt,
Tu super unus eras calamo, Caussine, diserto* »,

dit-il en terminant l'énumération des Jésuites célèbres dont les portraits décoraient la bibliothèque (2). L'indication est précieuse. Nous savons par Sommervogel que le P. Petau mourut, âgé de soixante-neuf ans, le 11 décembre 1652, (3). Il pouvait à cet âge, garder la chambre en valétudinaire et être invisible aux élèves. Mais le P. Caussin mourut le 2 Juillet 1651 (4). Pour que le jeune élève le connût, il fallait donc qu'il fût arrivé au moins depuis la rentrée d'octobre 1650. C'est à cette date, vraisemblablement, que Claude Fleury entra au Collège de Clermont.

La Fronde battait alors son plein. La Cour était à peine réconciliée avec le Parlement et rentrée à Paris, et les derniers échos des Mazarinades n'étaient pas éteints que les Princes, ou « Petits Maîtres », recommençaient la guerre ;

(1) *Bibliotheca Claromontana* dans les *Nouveaux Opuscles de l'abbé Fleury*, publiés en 1807 par M. Emery, p. 290.

(2) *Ibid.*, p. 312.

(3) Sommervogel, *Biblioth. des P. Jésuites* t. IV, col. 585.

(4) *Ibid.*, t. II, Col. 902.

conspiration qui allait amener les arrestations de Condé, de son frère Conti et de son beau-frère Longueville.

Les jeunes écoliers ne pouvaient rester indifférents au son du canon qui tonnait de la Bastille, à des luttes où se trouvaient mêlés les noms de plusieurs de leurs condisciples, à des événements qui les privaient, en 1652, de la présence du Roi, et qui déchaînaient dans la France entière les horreurs de la guerre civile. L'émoi les gagna, au dire du P. Rapin, dès 1652.

Les études en furent-elles compromises ? Pas plus, assurément, qu'en ces jours héroïques racontés par Vigny, où les cloches de *Te Deum* et les cris de « Vive l'Empereur ! » interrompaient Tacite et Platon, pas plus qu'aux heures sombres de la récente guerre, où des collèges menèrent, sous la rafale même des obus, une vie très studieuse.

C'est dans le calme, nous pouvons le penser, que Fleury parcourut le cycle de ses études à la rue Saint-Jacques.

Il n'avait pas dix ans, et encore n'était-il pas le plus jeune de ses camarades, quand il entra au collège. Sa classe, la *classis grammaticae infima*, correspondait à notre cinquième actuelle. On y commençait le grec ; on y traduisait des épîtres de Cicéron et des passages d'Ovide. C'était beaucoup pour cet âge. L'abbé Coyer constatait avec satisfaction, au siècle suivant, que les études étaient retardées de un ou deux ans, et il unissait sa voix à celle de Fleury pour qu'on ne montrât pas « à lire ou écrire » aux enfants avant l'âge de six ans, « sauf le cas d'un naturel fort heureux ».

Fleury fit ses classes normalement, obtenant aisément son *Ascendat* aux impitoyables examens de passage, trop désireux d'une profonde connaissance de l'antiquité pour sauter quelque classe. En octobre 1651, il entra en *Media* ; en octobre 1652, en *Suprema classis grammaticae*. Virgile, Catulle, Tibulle, Propertius, le formaient, en même temps qu'Esope et Saint-Jean Chrysostome.

En 1653, il entra dans la classe si expressivement appelée des « Humanités ». Le but en était de préparer *veluti solum eloquentiae*. On y étudiait, en latin, les œuvres morales de Cicéron, l'Enéide, Salluste, Tite Live, Quinte Curce ; en grec, Isocrate, Saint-Basile, des morceaux de Platon et de Plutarque, Théognis, Saint Grégoire de Nazianze. On abordait les règles de la rhétorique ; on s'initiait à divers

exercices : chries, exordes, narrations, dans les deux langues. « *Curandum*, disait le *Ratio studiorum*, *ut scribere aliquid graece norint* ».

En 1654, âgé de quatorze ans, Claude Fleury entrait en rhétorique, comme l'avait fait au même âge un Racine, comme l'avaient fait dès l'âge de douze ans un Saint-François de Sales, un Condé et un Louis XIV. Il y étudia surtout les règles de l'éloquence d'après Cicéron et Quintilien, lut en grec Démosthène, Thucydide, Homère, Pindare, la rhétorique et la poétique d'Aristote, s'exerça en prose et en vers dans les deux langues.

La logique, la métaphysique, les mathématiques, constituèrent le programme de sa classe de philosophie. Plusieurs estimaient ces notions inutiles et quittaient le collège après la rhétorique ; d'autres, au contraire, y consacraient deux années. Fleury, croyons-nous, se contenta d'un an d'initiation à ces études supérieures et les continua hors du collège en 1656.

Tels étaient alors les programmes d'études. Ils nous paraissent aujourd'hui bien surannés : les progrès scientifiques et les exigences de la vie moderne nous en ont éloignés de façon irrévocable. Déjà, à la fin du siècle, Fleury proposait d'y apporter des modifications radicales.

Mais si la littérature française était relativement pauvre encore en chefs-d'œuvre, et la plupart des sciences encore à l'état embryonnaire, qui oserait en faire un crime aux pédagogues ? Surtout peut-on déclarer à la suite de Voltaire que les élèves n'apprenaient ainsi que « du latin et des bêtises » ? (1).

Ce serait méconnaître l'influence profonde des langues et des littératures anciennes sur la formation de l'homme tout entier. Aujourd'hui que nos pauvres élèves ont à leurs programmes de véritables encyclopédies, en savent-ils, dix ans après, plus que leurs aïeux ? Nos méthodes perfectionnées, en visant à faciliter l'effort personnel, n'ont-elles pas abouti trop souvent à le supprimer ? La culture classique, que Fleury avait reçue, l'avait formé à raisonner, à penser, à vouloir, en un mot, à être une personnalité. Sortant du Collège de Clermont à seize ans,

(1) « Les Jésuites rivalisaient avec Port-Royal et l'Université pour la bonne tenue des classes et le perfectionnement des méthodes ». Jourdain, *Hist. de l'Université de Paris*, 1862, p. 214.

il était apte à se spécialiser rapidement en toute branche, Droit, Théologie, Sciences, Langues étrangères, Histoire. Et il le prouva. Quel plaidoyer en faveur d'une culture dont Fleury retirait de tels bienfaits, et à laquelle les esprits clairvoyants souhaitent voir revenir, dans une sage mesure, notre jeunesse contemporaine !

Fleury dut encore ses succès aux leçons de maîtres exceptionnels. Le Collège de Clermont était en effet, depuis cinquante ans, le foyer scientifique et littéraire le plus brillant de Paris. Là résidaient, autour de la plus riche bibliothèque du monde, les plus grands hommes de la Compagnie de Jésus : professeurs émérites, érudits, philosophes, mathématiciens, historiens, linguistes, pionniers de toutes les sciences. Ils étaient une centaine de Pères, réunis sous l'autorité toute paternelle du Recteur. Leurs noms, vénérés des savants, brillaient au frontispice de quantité d'ouvrages fameux qui contribuaient largement à la restauration des sciences et des arts. Perpinian, Maldonat, Auger, Fronton-du-Duc, Sallien, Crésol, Sirmond, Petau, Caussin, Labbe, cinquante autres, collaborateurs ou continuateurs des œuvres de ces maîtres, formaient, à titre de *scriptores*, autour et au-dessus des régents en activité de service, une espèce de Conseil Supérieur des études, et maintenaient, en les améliorant par les leçons de l'expérience, les fortes traditions, les larges et libres méthodes des célèbres humanistes du XVI^e siècle.

A l'époque où Fleury entra au Collège, on y comptait un grand nombre de maîtres de haute valeur. A côté des Sirmond, des Petau, des Caussin, qui vivaient encore, les PP. Labbe, Vavasseur, Castillon, Verjus, Garnier, Mamburn, Cossart, Bouhours, Jourdain, Bajot, Lucas, Rapin, soutenaient sans effort la comparaison avec les savants Jésuites de l'époque antérieure, et avec ceux qui, sur les points les plus opposés de la France, avaient élevé le duc d'Enghien à Bourges, Descartes à La Flèche, Huet à Caen, Bossuet à Dijon.

L'histoire spécialement dut beaucoup de progrès au Collège de Clermont. L'histoire sacrée et profane, la chronologie, la paléographie et la diplomatique, la numismatique, le blason, la généalogie, cultivés par une phalange d'infatigables chercheurs, firent de cette maison, après celle de Saint-Germain-des-Prés, un des plus remarquables foyers

de science historique que nous ait légués la vieille France, « le berceau d'une école qui devança, sans la surpasser, celle des Bénédictins eux-mêmes ». Une telle ambiance ne fut pas étrangère à la vocation historique de Fleury.

Il est un personnage qui mérite de retenir ici notre attention, parce qu'il ne cessa de témoigner à Claude Fleury, à titre de directeur, de régent et d'ami, le plus affectueux dévouement (1) et qu'il exerça, sur sa destinée comme sur sa jeunesse, la plus salutaire influence. Le P. Cossart était, en 1650, le maître le plus en vue du Collège de Clermont. Fleury pourrait écrire avec raison qu'à son arrivée « une grande âme venait apporter à cette grande maison une vie nouvelle » (2).

Agé alors de trente-cinq ans, il avait d'abord enseigné la grammaire et les humanités en province, puis, dès 1642, avait été appelé à Clermont. Il y eut pour élève Santeul. Il n'y avait pas longtemps que Jean-Baptiste Poquelin en était sorti, après avoir étudié chez les Jésuites les auteurs latins et surtout Tércence (3).

Le talent poétique du P. Cossart commençait alors à prendre de l'éclat. Il venait d'adresser un poème de félicitations au Chancelier Séguier (4) et de célébrer la victoire du Duc d'Enghien, à Thionville (5). Une grande cérémonie acheva de le mettre en évidence en 1644.

Armand Conti, frère du Duc d'Enghien, et François Molé, frère du Premier Président, devaient soutenir leurs thèses de philosophie. A cette occasion, le P. Cossart composa en l'honneur du prince un poème où il comparait agréablement les lauriers pacifiques du philosophe de treize ans au triomphe du vainqueur de Thionville (6). Toutefois ce poème ne fut pas le principal attrait des brillantes solennités de l'année. Le Parlement de Paris, par sentiment de

(1) « Les Jésuites, sur un point, n'ont rien à envier à personne : nous voulons parler de ce dévouement, de ce zèle professionnel qui supplée souvent à l'insuffisance des méthodes, et qu'on ne saurait leur contester. » Art. de Compayré, dans le *Dictionnaire de pédagogie* de Buisson, Paris 1887, p. 1424.

(2) *Bibliotheca Clarom.* loc. cit. p. 324.

(3) G. Michaut, *La Jeunesse de Molière*, Paris 1923, p. 87, 92...

(4) *Gabrielis Cossartii, a Societate Jesu, Orationes et Carmina.* Parisiis 1675, p. 260, 262 : « *Petro Seguerio Franciæ Cancellario...* »

(5) Ibid p. 208-213, « *Ludovico Borbonio, Enguicmensium duci, nunc principi Condæo, Fama laureata nro expugnata Theodonis villa...* »

(6) Ibid, p. 254 « *Armando Borbonio principi de Conti, philosophicas theses publice propugnanti, Parisiis, in Collegio Claromontano...* »

déférence pour son chef, voulut assister à la soutenance de François Molé. Il se rendit en corps au Collège des Jésuites. On sait quels humanistes étaient les magistrats de ce temps, les Boucherat, les Jérôme Bignon, les Lamoignon, les Bellièvre, les d'Ormesson, les Le Peletier, les Montmor, et, en général, tous ces magistrats qui ne se glorifiaient pas moins du titre d'amis d'Apollon, que de celui de prêtres de Thémis. Le P. Cossart ne pouvait manquer d'égayer, par quelques vers latins, la cérémonie plutôt grave d'une soutenance de collège, et de saluer comme il convenait une compagnie aussi lettrée que le premier Parlement du royaume.

Il fit représenter un poème tel qu'on pouvait l'attendre de lui (1). Apollon y paraissait, à la tête du chœur des Muses, et donnait tour à tour la parole à chacune des neuf sœurs pour célébrer l'un des neuf titres d'honneur attribués au Parlement : « *Senatui Parisiorum religiosissimo, æquissimo, antiquissimo, augustissimo, amplissimo, numerosissimo, doctissimo, sapientissimo, facundissimo.* » Les Muses, gracieusement représentées, on le devine, par la fleur de la jeune noblesse, s'acquittèrent de leur mission à la pleine satisfaction de Messieurs du Parlement, et Melpomène écrivit sans doute ce jour-là le premier des deux vers qu'elle dicta plus tard, au dire de Santeul, pour être gravés sur le tombeau du poète :

« Cossart d'un long exil a ramené les arts...

Exilio a longo quas ille reduxerat artes... » (2)

Cette solennité révéla-t-elle les aptitudes, jusqu'alors latentes, de Santeul pour la poésie latine? Peu de temps après, celui qui devait être le poète favori de la ville de Paris et l'hymnographe de l'Eglise de France composa sa pièce célèbre sur la bulle de savon ou les larmes de Phyllis changée en constellation. D'après le principal biographe de Santeul, Dinouart, le P. Cossart connut par cet ouvrage ce que serait son disciple.

À la rentrée d'octobre 1645, le célèbre Jésuite prononça un premier panégyrique du jeune Louis XIV (3). Il le dédia

(1) *Gabrielis Cossartii... Orationes et Carmina*, p. 258-260.

(2) *Ibid.*, p. XXII « *Gabrielis Cossartii tumulus* ».

(3) *Ibid.*, p. 1-25.

au prince de Conti, qui venait d'achever sa première année de théologie.

Deux ans plus tard, le talent du P. Cossart avait atteint son plein développement, lorsqu'il adressa un remerciement public au prince de Conti, (1), pour l'honneur qu'il avait fait au Collège de Clermont par une résidence de dix ans (2). Ce discours, d'une merveilleuse richesse d'imagination, encore un peu exubérante peut-être, contient des pages d'un grâces exquise. L'orateur, parlant des Lettres longtemps méprisées des grands, mais désormais relevées et ennoblies par l'exemple d'un prince du sang royal, les compare à la célèbre Athénaïs qui, parvenue, malgré sa pauvreté, mais non sans peine, à travers satellites et licteurs, jusqu'aux pieds de Théodose, pour lui demander justice, sut si bien gagner, par son esprit et ses grâces, la faveur impériale, qu'elle devint l'épouse du maître du monde et régna sous le glorieux nom d'Eudoxie. On lit plus loin une splendide description de la séance où le jeune prince avait soutenu en Sorbonne ses thèses de théologie, en présence de son père, d'une imposante assemblée d'évêques, des vieux docteurs de la célèbre maison, et de tout ce que Paris contenait de savants, avec une telle sûreté de doctrine et une si pleine possession de lui-même qu'il semblait présider un Concile et en diriger les travaux.

En 1650, à la rentrée d'octobre, le jour même où Fleury entra au collège, le P. Cossart prononça un discours qui fut une action d'éclat. Le titre seul : *Adversus novitatem doctrinae* (3), dut retentir à Paris et à la Cour comme un coup de cliron. En 1650, entre les deux Frondes, alors que les prétentions du Parlement ne tendaient à rien moins qu'à changer la constitution séculaire de la France, l'année même de la mort de Descartes, au moment où ses disciples menaient la campagne contre Aristote, la scolastique, et les méthodes traditionnelles de l'enseignement philosophique, tandis que le Jansénisme, dénoncé à Rome, mais plus actif que jamais sous l'impulsion du Grand Arnauld, répandait partout ses doctrines

(1) *Ibid.* p. 51-57.

(2) Le père du jeune prince était mort l'année précédente, (1646) et celui qui n'avait accepté d'étudier la théologie que pour obéir aux ordres formels de son père s'était hâté de renoncer à l'état ecclésiastique pour lequel il ne se reconnaissait aucune vocation.

(3) *Gabrielis Cossartii... Orationes et Carmina* p. 73-102.

nouvelles sur la grâce et ses libelles contre les Jésuites, un discours contre les nouveautés doctrinales en matière de politique, de philosophie et de religion, offrait un intérêt tout nouveau, bien différent de celui qui s'attachait aux harangues ordinaires de rentrée. Et si l'on se rappelle que l'orateur était l'âme même de ce Collège de Clermont, dévoué au Roi, à la Reine, à Mazarin, en faveur auprès des élites sociales, mais toujours redouté de l'Université et détesté des Jansénistes, on comprendra la portée que les préoccupations générales et la personnalité de l'orateur ajoutaient à la gravité du sujet.

L'auditoire du P. Cossart, les parents des élèves, présents à la cérémonie, étaient engagés, à des degrés divers, dans toutes ces nouveautés doctrinales. Beaucoup d'anciens élèves du Collège, comme Chapelle, Bernier, Cyrano, étaient passés à la philosophie nouvelle ; d'autres, comme Pontchâteau, au Jansénisme, d'autres, hélas ! comme ce jeune prince Armand de Conti, naguère si fêté, comme Condé son frère, comme le duc de Longueville, leur beau-frère, méditeraient bientôt dans les prisons de l'Etat sur les conséquences des nouveautés doctrinales et de la mobilité des opinions. L'auditoire, d'ailleurs, c'était toute la France, car le discours allait être imprimé. Les Jansénistes étaient prêts à s'emparer du moindre mot imprudent ou provocateur.

Le P. Cossart sut faire entendre à tous les leçons opportunes, en se maintenant sagement dans la région des principes, sans donner contre l'écueil des personnalités ou des misérables traits de satire qui faisaient trop souvent alors le fond et la forme des discussions. Son discours montre jusqu'à l'évidence que cet habile artisan d'hexamètres était avant tout un philosophe, mûri par la méditation, qui savait dominer, pour les juger, les événements d'un jour. Il faudrait pouvoir citer toute sa harangue, ne fût-ce que pour réparer l'omission regrettable de l'historien de Port-Royal qui, dans les six volumes de son œuvre partielle, ne fait aucune mention de ce discours si fameux en son temps, et ne nomme pas une fois le P. Cossart, l'un des témoins les plus autorisés de sa Compagnie.

Le P. Cossart dédia son discours au maréchal François de l'Hôpital, gouverneur de Paris, qui l'avait entendu et

hautement loué (1). La faveur de l'homme de confiance de Mazarin était un gage de celle du ministre. L'impression du discours fut un évènement. Un janséniste, nommé Du Moustier, professeur au collège parisien de Cambrai, prétendit réfuter dans un discours public le P. Cossart et, relevant en particulier l'histoire de Ramus que le savant jésuite avait longuement exposée, prétendit que ce dernier n'avait jamais fait profession de calvinisme. Mal lui en prit. Le religieux produisit ses preuves dans une admirable improvisation qui devait faire dire à Fleury qu'il était vraiment l'homme de son temps écrivant le plus facilement en latin (2), et qui devait le faire qualifier, un siècle après, par le janséniste Iraihi, de « foudroyant Cossart » (3).

Si Fleury ne comprit pas les termes du discours *adversus novitatem doctrinæ*, il ne tarda pas à en comprendre et à en aimer l'esprit : culte de l'antiquité et respect des traditions.

Trois ans après, à la rentrée d'octobre 1653, il entendait le P. Cossart prononcer son second panégyrique de Louis XIV, roi pacifique (4).

Dans ce discours, l'orateur fit paraître à la fois les sentiments d'un Français dévoué à son pays, les qualités d'un homme de cour et la sagesse d'un parfait éducateur.

Tel était le maître, *copiosus, acer, sublimis*, sous la direction duquel Fleury fit ses humanités. « C'est lui, dit-il, qui m'enseigne l'art d'écrire en latin ; c'est grâce à lui que ma muse timide ose élever le ton de ses chants :

« *Illius et labor est ritu quod verba latino
Nectimus, et tenui meditamus grandia musa* » (5).

L'habile professeur qui avait reconnu, dix ans auparavant, le talent poétique de Santeul, discerna bien vite les rares qualités intellectuelles de Fleury : la précoce maturité de son jugement, la pénétration de son intelligence, l'insatiable curiosité de son esprit, et surtout l'éton-

(1) *Gabrielis Cossartii*... loc. cit. p. 137-138.

« *Francisco hospitalio, Franciæ polemarcho, Parisiorum gubernatori* ».

(2) *Nouveaux Opuscules de M. l'abbé Fleury*, par M. Émery, Lettre à M. de Gaumont en 1707, p. 224.

(3) Iraihi, *Querelles littéraires*. t. III, p. 10. Cité par Sommervogel, t. II col. 1497.

(4) *Gabrielis Cossartii*... p. 26-51 « *Ludovico XIV, regi pacifico, Panegyricus II* ».

(5) Émery, *Nouveaux Opuscules*, Bib. Clarom. p. 324.

nante puissance d'application, de réflexion, qui fut de tout temps le trait distinctif de son génie. Le P. Cossart prit à cœur d'entourer de soins particuliers cette âme d'élite.

Nous ignorons sous quel professeur celui-ci fit sa philosophie. Il est seulement hors de doute que son vrai maître, non celui qui lui expliqua le texte des cahiers de physique, de logique ou de métaphysique, mais celui qui ouvrit à son esprit les horizons de la pensée, le guide qui dirigea ses libres explorations dans le domaine des hautes sciences, fut encore le P. Cossart.

A l'heure où Fleury venait d'achever ses humanités pour aborder la philosophie et les sciences, le P. Cossart quittait aussi l'enseignement classique pour consacrer le reste de sa vie, dit le P. de la Rue (1), à de plus hautes études. Il fut nommé bibliothécaire du Collège. C'était une charge très importante, longtemps illustrée par le P. Petau. Il exerçait ses nouvelles fonctions en 1656, la dernière année du séjour de Fleury au collège. On le voit diriger, cette année même, la reconstruction d'une partie de la bibliothèque, dûe aux libéralités de Fouquet, et Fleury, témoin de la magnificence du ministre, en consigna le souvenir dans sa *Bibliotheca Claromontana*. Le P. Cossart, qui allait devenir le collaborateur du P. Labbe, et, après sa mort, le continuateur de sa grande collection des *Conciles*, ouvrit souvent à Fleury les trésors littéraires et scientifiques de la bibliothèque ; il l'initiait à ses propres travaux. Les Jésuites en usaient ainsi avec leurs élèves d'élite, le nombre des maîtres permettait de joindre aux ressources d'un grand collège les avantages de l'enseignement particulier. C'est ainsi que le P. Rapin, préfet des études, à cette même date, pouvait faire l'éducation spéciale d'Alphonse Mancini, et, l'année suivante, celle de Chrétien-François de Lamoignon.

Le P. Cossart, dans sa bibliothèque, restait toujours « la grande âme » de la maison. Il occupait ses loisirs à cultiver l'intelligence de quelques élèves de choix. Il exerça pendant une dizaine d'années cette espèce de préceptorat supérieur. On en trouve quelque preuve dans les épîtres dédicatoires qu'il écrivit pour être imprimées en

(1) Préface des *Orationnes et Carmina*.

tête des thèses philosophiques de plusieurs élèves, et que le P. de la Rue recueillit après la mort de l'auteur.

Il y joignit aussi trois préfaces (1), espèces de petits discours d'ouverture que les jeunes philosophes adressaient aux personnages invités à présider la soutenance de leurs thèses. Le dernier, le plus intéressant, adressé au Premier Président, révèle bien l'esprit qui animait l'enseignement de la philosophie chez les Jésuites. Jamais la liberté de la raison, en face des systèmes et des écoles, ne s'est affirmée avec plus de sincérité. Le P. Cossart le composa pour André Le Fèvre d'Ormesson, à la fin de l'année scolaire 1660-1661. Il s'y montre bien toujours l'homme du discours *adversus novitatem doctrinae*, respectueux de l'antiquité et de la tradition; mais il y est aussi l'homme de tous les vrais progrès. Aristote, qu'il vénère, ne résume pas à ses yeux toute la philosophie : son école est ouverte à toute opinion nouvelle, même de Descartes, pourvu qu'elle montre ses lettres de créance, et qu'elle accepte le contrôle de la raison (2). Si la discussion est un peu longue, le contrôle un peu lent à venir, que voulez-vous? Ce monde est vieux; la philosophie n'est pas jeune. « Depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent », si tout n'est pas dit, on sait pourtant à quoi s'en tenir sur bien des choses, et la vieillesse a le droit de se montrer prudente. Mais la prudence du P. Cossart n'est ni chagrine ni entêtée. Le discours qu'il met sur les lèvres d'André d'Ormesson, pour être moins burlesque que le fameux Arrêt rédigé, dix ans après, par Boileau, contre la raison en faveur d'Aristote, n'en est pas moins plein d'esprit et de bon goût.

La même liberté d'esprit se retrouve dans tous les documents dignes de quelque confiance relatifs aux études philosophiques chez les Jésuites. Lisez les *Réflexions sur la philosophie*, ce petit livre, si longtemps classique, du P. Rapin; vous y trouverez toujours, sans doute, le culte des Anciens : — Qui voudrait, aujourd'hui encore, lui en faire un reproche? — mais vous y trouverez aussi, sur les modernes, des appréciations généreuses.

(1) G. Cossartii *Orationes et Carmina* p. 159-162.

(2) « Aristote régna longtemps dans la chaire de philosophie, au Collège de Clermont, mais il céda la place à Descartes, qui fut détrôné dans la suite par Newton; l'enseignement suivait le progrès de la science ». G. Emont, *Hist. du Collège Louis-le-Grand depuis sa fondation jusqu'en 1830*. Paris 1845 p. 123.

« De tous les philosophes modernes, dit Rapin, ceux qui ont fait plus de bruit sont : Galilée, italien ; Bacon, Hobbes, Boyle, anglais ; Gassendi, Descartes, français ; Vanhelmont, flamand. Galilée paraît le plus bel esprit de tous : c'est aussi, ce me semble, celui que l'on peut appeler le père de la philosophie moderne... Bacon est un esprit vague qui n'approfondit rien... Gassendi, qui n'a voulu passer que pour restaurateur de la philosophie de Démocrite et d'Épicure, parle peu de son chef : il n'a presque rien de lui que la beauté du style, par où il peut passer pour un auteur admirable. Descartes est un génie des plus extraordinaires qui aient paru dans ces derniers temps, d'un esprit fertile et d'une méditation profonde... » (1).

Fleury, en philosophie, sera bien toujours de cette école ; il sera peut être l'esprit le plus libre, dans la haute acception de ce mot, de tout le XVII^e siècle. Le fond de cette nature douce, calme et forte, était la candeur, la simplicité d'une âme contemplative qui se tourne d'instinct vers la vérité en toutes choses. Cette délicatesse, rien, ni l'érudition, ni la philosophie, ni l'expérience, maîtresse chagrine, ni la vieillesse, n'en altérera jamais la fraîcheur.

Faut-il insister sur la formation surnaturelle qu'il avait reçue de prêtres si édifiants, dans une maison dont la Congrégation de la Sainte-Vierge avait eu pour préfet un Saint-François de Sales ? Fleury était, au dire de tous ses contemporains, d'une piété angélique, mais déjà raisonnée, solide, toute fondée sur la religion du devoir. De bonne heure aussi, il avait fait l'apprentissage de la charité, soit que accompagné d'un profès de la maison de Saint-Antoine, il allât à son tour visiter les pauvres, soit qu'il fût conduit par l'un de ses maîtres à l'hospice des Incurables pour y servir les malades.

Ce fut avec peine qu'il quitta, en juillet 1656, la maison qu'il avait aimée comme une seconde famille, cette porte monumentale par où entraient et sortaient tant de milliers d'élèves, ces vastes cours, ces bâtiments majestueux, ces classes spacieuses, le sanctuaire vénéré, la chapelle richement ornée par la piété des élèves, les pierres mêmes, qui

(1) P. Rapin *Réflexions sur la philosophie ancienne et moderne*, Paris 1876. D'après Barbier *Dictionnaire des anonymes* t. III pp. 242.

devaient longtemps chanter dans sa mémoire et dans son cœur (1).

Il garda à ses maîtres l'attachement le plus étroit et resta en relations spécialement intimes avec le P. Cossart.

Surtout, il conserva de sa première éducation une empreinte profonde. Les exemples de travail, de vertu et de piété que les Jésuites donnaient à leurs élèves, leurs admirables méthodes d'éducation, devaient, dans une âme d'élite comme celle de Claude Fleury, produire tous leurs fruits.

(1) « *Non dicam patulo quot millia sorbeat ore
Porta ingens, removet quot millia...* »
Emery, Nouv. Opusc. p. 290.

CHAPITRE II

Fleury jurisconsulte - Sa formation

Etudes variées de Fleury. — Avocat en 1658. — M. de Gaumont. — Fleury étudie la jurisprudence. — Les Le Peletier. — A Villeneuve. — Les d'Ormesson. — Olivier. — André. — *La Vie de M. d'Amboile*. — Lettre du P. Cossart à M. d'Amboile. — Cordemoy. — De Marillac. — Boileau. — Racine. — Regrets de Fleury. — M. de Montmor. — Le Brun. — Aptitudes artistiques de Fleury. — Travaux juridiques. — Mort de M. Fleury père. — Claude entre chez les d'Ormesson. — L'Académie Lamoignon. — *La réformation de l'Etat*. — Fleury devient prêtre. — Bossuet. — Travaux multiples. — Journalisme. — Il va quitter André d'Ormesson. — Avantages que Fleury tira de sa culture juridique.

Le P. Cossart n'abandonna pas son élève en 1656, quand celui-ci, âgé de seize ans, quitta le Collège de Clermont. « Complétez, lui écrivait-il en grec, poussez à fond vos études littéraires. Mais pensez-y, la poésie et tous les arts du même genre ne sont que des travaux d'à côté : votre affaire est la jurisprudence » (1).

Il semble, d'après ces derniers mots, que la littérature offrait à Fleury plus d'attrait que le droit. Son ardeur à l'étude le faisait même trop entreprendre. D'une part, les langues anciennes, latine et grecque, continuaient de faire ses délices ; témoin ces deux chefs-d'œuvre qu'il produisit alors : *l'hymne grec à Lamoignon*, et la *Bibliotheca Claramontana*, que nous aurons l'occasion d'analyser à propos des talents littéraires de Fleury. D'autre part, il se familiarisait avec la philosophie cartésienne au contact de son ami Cordemoy ; il étudiait l'hébreu, les langues italienne et espagnole, les origines de la langue et de la littérature

(1) Bib. Nat. Mss. F Fr. 9519, f° 286.

françaises, les mathématiques, l'histoire. Initié qu'il avait été à toutes ces branches par son savant professeur de rhétorique, il courait, la plume à la main, de bibliothèque en bibliothèque, de celle du Roi à celle du Chancelier Séguier, de là chez Guillaume de Lamoignon, encore Maître des Requêtes, et revenant toujours à celle de la rue Saint-Jacques.

Dans son *Discours de réception à l'Académie Française*, parlant du Chancelier Séguier, après l'éloge obligé du Cardinal de Richelieu : « un grand magistrat, disait-il, formé dans son esprit et dans ses maximes, reçut après lui l'Académie orpheline et la retira dans sa maison ornée de cette riche bibliothèque où, dans la curiosité de ma première jeunesse, j'ai passé des heures si délicieuses » (1). C'est avec complaisance qu'il décrit la bibliothèque de M. de Lamoignon et celle des Jésuites. Il composait déjà la sienne propre, et ses amis savaient qu'ils ne pouvaient lui causer un plaisir plus vif qu'en lui offrant un livre rare ou curieux (2).

Il semble avoir appartenu à cette lignée de travailleurs qui, dès le collège, cheminent lentement sans attirer les regards : plus tard, persévérant dans l'esprit de méthode et l'amour de l'étude qui leur ont été inculqués, ils continuent le sillon à peine ouvert dans leur jeunesse, et ne tardent pas à dépasser des condisciples mieux doués qui avaient remporté d'abord des succès plus brillants.

Mais, suivant le conseil du P. Cossart, c'est de la jurisprudence qu'il fit son étude principale et son affaire. Son père, alors avocat au Conseil du Roi, le voulait ainsi, et lui-même n'avait pas alors d'autre intention que d'embrasser la carrière paternelle. La maturité de son esprit et une force de travail peu commune lui assurèrent le succès. Après deux ans de labeur, Claude Fleury fut reçu avocat au

(1) Rondet, *Opuscules de M. l'abbé Fleury*, Nîmes 1780. Discours de réception à l'Académie Française, 16 juillet 1696, t. III p. 158.

(2) On lit dans le *Catalogue of Additions to the manuscripts in the British Museum in the years MDCCCLIV—MDCCCLX* : « 20,809, *Le Petit Bocace*, or *Le Temple de Bocace*, written by Georges Castellain or Châtelain at the instigation of Margaret of Anjou, widow of Henry VI of England, and printed at Paris in 1517... At the beginning is... and the following (inscription) : « Ce livre m'a été donné en l'année 1657, novembre, par feu M. de Saint-Yon, Conseiller d'Etat, et qui est mort l'année suivante, 1658, le 11 septembre, Requiescat in pace, Fleury ».

Parlement, « à la Saint-Martin 1658 » (1). Il n'avait pas achevé encore sa dix-huitième année.

Cette précocité n'était pas rare alors, même dans la magistrature. L'avocat Corbin avait plaidé à quatorze ans. La Bruyère ne constatait-il pas avec indignation que « l'essai et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la fêrule à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes ? » Et Bourdaloue ne disait-il pas avec ironie : « un enfant à qui l'on n'aurait pas voulu confier la moins importante affaire d'une maison particulière, a toutefois dans ses mains les affaires de toute une province et les intérêts publics ? » (2) Il est vrai qu'il s'agit ici « d'officiers vénaux », qui avaient acheté leur charge après une « information de vie et mœurs » et un simple examen « pour la capacité », d'ordinaire peu sérieux (3).

La tradition a conservé de Fleury le souvenir d'un brillant avocat. Ce n'est pas qu'il reste rien de ses plaidoyers. L'histoire littéraire se montre généralement ingrate envers les hommes du barreau. Les meilleurs plaidoyers finissent par disparaître avec le souvenir des événements éphémères qui en furent l'objet. Si les noms de quelques avocats contemporains de Fleury, si nombreux cependant, ont échappé à l'oubli, ils le doivent le plus souvent à des anecdotes du Palais ou à quelque trait satirique. On se lasse bien vite de lire les discours d'Antoine Lemaître, en qui pourtant l'éloquence judiciaire avait paru se personnifier. Patru lui-même, l'un des pères de la langue et de l'éloquence françaises, si estimé de Boileau et de Bossuet, subit la loi générale. Ce qu'on ignore le moins, aujourd'hui, de sa vie, c'est que « Auzanet, Defita, Petitpied, avec leur vieux style, remportaient tous les écus du Palais, tandis que Patru n'y gagnait pas de quoi manger une bonne soupe ». Ce mot (4) de Vigneul-Marville a sauvé de l'oubli, en même temps que le pauvre Patru, les noms de trois

(1) Emery, op. cit. p. 220.

(2) Cités par Lavisé, *Hist. de France*, t. VII Part. I p. 370.

(3) C. Fleury, *Droit public de France* (Opuscules, édit. Rondet, 1781, t. IV, 1^o P., p. 64-65).

(4) Boileau exprimait la même critique de

« ... ce pays barbare,

Où Patru gagne moins qu'Huot et Le Mazier... »
Sat. I., v. 121.

hommes de métier sans talent. Un trait de satire de Boileau :

« ...plus âpre et plus mordant

Qu'une femme en furie ou Gautier en plaidant », (1)

avec le vilain surnom que ses confrères et le public donnaient à Gauthier, résume toute la réputation de l'avocat de M. le Prince, de l'unique et redoutable adversaire de Lemaitre. Clerselier n'est plus que l'éditeur des Lettres de Descartes. Ce qu'on sait, ou plutôt ce qu'on ignore des avocats du XVII^e siècle, Pousset de Montauban, Lepain, Huot, Lemazier, Chamillard, Langlois, Bataille, Pucelle, Argou, Ménard, Laffemas, des Fourcroy, des le Roy et autres amis de Fleury, prouve que les avocats doivent chercher la récompense de leurs travaux ailleurs que dans l'ambition de voir leur nom immortalisé par l'histoire.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ne reste rien des plaidoyers de Fleury, malgré ces causes nombreuses auxquelles le P. Cossart semble faire allusion au début de l'épître qu'il lui adressa au mois de septembre 1663 (2).

Si les amis et protecteurs, si le père, surtout, du jeune avocat avaient applaudi à sa réception en 1658, nous n'oserions affirmer que lui-même en ait alors conçu autre chose qu'un redoublement d'ardeur au travail, car il nous semble trouver un écho de ses impressions dans ces lignes de son *Droit public de France*, qu'il écrivait peu de temps après : « Trop de facilité à recevoir les avocats ; beaucoup s'y engagent, peu s'y attachent, encore moins qui réussissent ; peu de bourgeois lettrés qui n'aient ce titre » (3).

Fleury voulut sortir de cette médiocrité. Les années 1656 et 1657 préludaient pour lui à de longues années d'études juridiques. A cette date, il noua, avec les personnages les plus en vue de la magistrature et du barreau, ces intimes relations qui allaient avoir sur sa formation de juriconsulte la plus décisive influence.

Ce fut d'abord M. de Gaumont qu'il rencontra.

Ce magistrat, à peine connu de nos jours, était alors « reconnu pour l'un des plus savants juriconsultes du corps du Parlement ». Et Fleury se trouvait redevable envers lui de tant de bienfaits, que, quarante-deux ans

(1) Boileau *Sat.* IX, v. 17. Il s'agit de Gautier-la-gueule.

(2) *Gabrielis Cossartii...* p. 220.

(3) Rondet, *Opusculs de l'abbé Fleury*, t. IV, I part. *Droit public de France*, p. 93.

après la mort de ce vénérable maître, en 1707, âgé lui-même de soixante-sept ans, il interrompait des travaux infinis pour se redire à lui-même, non moins qu'à la postérité, le bonheur qu'il avait eu, en sa jeunesse, de connaître M. de Gaumont. La lettre (1) qu'il écrivait alors au neveu de ce dernier, conseiller en la Cour des Aides, nous trace « le portrait le plus aimable et le plus vrai de ces vieux clercs du Parlement de Paris qui, avec une fortune considérable, vivaient comme des anachorètes dans la solitude de leur cabinet, partageant tout leur temps entre l'Évangile et les Pandectes » (2).

Né en 1605, fils d'un Trésorier général de la Maison du Roi et Trésorier de France à Paris, Jean de Gaumont s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Devenu conseiller au Parlement de Metz en 1636, puis à celui de Paris en 1639, il obtint, en 1651, des provisions de conseiller d'État. Il préféra garder ses fonctions au Parlement. Encore fallut-il, devant sa résolution de quitter le monde, que trois conseillers de sa Chambre, la seconde des Enquêtes, vinsent le supplier de rester au Palais. « *Cur nos, pater, deseris?* » lui dirent-ils, comme les disciples de Saint-Martin. Ils gardèrent ses lumières et ses services. Fleury ne voyait que M. Colombet qui pût lui disputer la première place.

Le jeune avocat fut recommandé par le P. Cossart et présenté par son père à M. de Gaumont, en 1658. Dès lors, et jusqu'à la mort du vénérable magistrat, survenue en 1665, ce furent entre le maître et le disciple d'étroites relations. « Je voyais, écrit ce dernier, M. de Gaumont de temps en temps. Comme il avait du loisir et qu'il était plein d'une infinité de belles connaissances, la conversation ne tarissait point. Il me voyait un grand désir d'apprendre, et il avait beaucoup de charité : ainsi j'en avais ordinairement pour deux ou trois heures de suite à ne faire presque que l'écouter. J'en sortais charmé et toujours avec le regret de n'y pas aller plus souvent ».

De son côté, le vieillard éprouvait une singulière satisfaction à instruire ce jeune homme docile, avide de conseils et de connaissances. Il lui semblait qu'il revivrait un peu en ce jeune avocat formé à son école et appelé par

(1) Emery *Nouv. Opusc.* pp. 207-242.

(2) Edouard Laboulaye et Rodolphe Dareste, *Institution au Droit français*, par Claude Fleury, Paris 1858, t. I, Avertissement p. XIII.

ses aptitudes aux plus hautes destinées. Aussi lui témoignait-il ordinairement sa condescendance jusqu'à le reconduire à la porte de la rue, quelque instance que fit celui-ci pour s'en défendre, et le recevait-il, même étant au lit, s'il était indisposé.

Quel pouvait être l'objet de ces longues heures de conversation ? Le maître épanchait son âme toute entière dans celle du disciple. Il l'entretenait de piété et d'aspirations mystiques, puis de toutes les questions qui passionnaient alors l'opinion : libertés de l'Eglise Gallicane, Jansénisme, Religion réformée, Cartésianisme : tous points sur lesquels nous aurons à revenir.

Surtout il voulait l'orienter et le guider dans les voies de la jurisprudence.

Renseigné sans doute par le P. Cossart sur les défauts comme sur les qualités de son protégé, l'éminent magistrat s'efforça dès l'abord de le mettre en garde contre les intempérances de l'esprit. Ne regrettait-il pas ses propres égarements d'autrefois en ce genre, comme les autres se plaignent des débauches de leur jeunesse, et n'estimait-il pas que la curiosité est une luxure spirituelle où l'âme cherche sans fin le plaisir de connaître, « *in avaritiam* », comme dit Saint Paul ? Ces entretiens venaient fort à propos confirmer les conseils du P. Cossart. Au moment où Fleury courait le risque de se laisser emporter, par la passion de savoir, à la conquête hasardeuse de toutes les sciences, il apprit de son guide l'art précieux de se borner.

La jurisprudence, c'est à dire le droit romain d'abord, « comme étant le fond de la science du Palais, » puis le Droit Canonique, et enfin le droit français, devint pour cinq ans le domaine exclusif de ses études. Mais ce programme, suivi sous la direction d'un maître tel que M. de Gaumont, ne confinait pas le génie de Fleury dans l'aride désert des formules juridiques. Le texte des *Institutes*, du *Digeste*, du *Codex*, et des *Novelles*, ne bornait pas son horizon. Non seulement les volumineux commentaires de Cujas le ramenaient souvent à la lecture des philosophes et des orateurs latins, mais il allait encore jusque chez les auteurs grecs explorer les origines et chercher les traces de la fameuse Loi des XII Tables empruntée aux Athéniens.

Plus tard, lorsqu'il aborda le droit canonique, si fort en honneur à Paris, il ne se borna pas davantage à discuter

la lettre des canons conciliaires ou des décisions pontificales. « Allez toujours aux sources, lui répétait M. de Gaumont, lisez de préférence les ouvrages originaux. » Et Fleury allait si loin aux sources qu'il étudiait à fond l'Écriture Sainte et l'Histoire de l'Eglise, comme les seuls interprètes complets de la législation ecclésiastique. Il cherchait, jusque dans les textes hébraïques, le sens naturel, historique des Livres sacrés, et jusque dans les écrits des historiens contemporains le sens ou la portée des canons des Conciles ou des Décrétales des Papes. M. de Gaumont, très versé dans la science de l'hébreu, à laquelle le P. Cossart, avait initié Fleury, encourageait son disciple dans cette voie. Il lui faisait observer les rapports de similitude ou d'opposition de la législation des Israélites avec celle des Romains. Leurs entretiens s'élevaient ainsi, sur les législations comparées, à des considérations parfois très originales, que Fleury, plus tard, poussa très loin, si loin qu'il n'eut peut-être pas d'égal en ce genre.

Pour la conduite particulière de son étude du droit, M. de Gaumont renvoya son élève à M. Vautier, avocat, qui l'avait étudié à Caen, sous un habile professeur nommé Hallé. « De l'avis de M. Vautier, continue Fleury, je résolus d'étudier Cujas, parce que ses commentaires ne sont composés que des textes du droit rapportés l'un à l'autre, pour mettre par ordre les principes et les conséquences, et s'il y ajoute quelque chose, ce sont des passages d'orateurs et d'historiens, pour éclairer le langage des jurisconsultes. Je commençai par extraire le commentaire de Cujas sur Papinien, et le réduire en définitions et en règles. »

C'est là du Descartes tout pur, et Fleury faisait preuve d'esprit d'initiative et de progrès en observant à la lettre le précepte du *Discours de la méthode* : « le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître » (1).

Cet amour prononcé pour Papinien et Cujas, se manifeste dans les Œuvres de Fleury. En lisant l'*Institution au Droit français*, on retrouve souvent, dans le texte et dans les notes, la doctrine et le nom de ces deux grands jurisconsultes.

Fleury confiait à M. de Gaumont ses impressions de

(1) Descartes, *Discours de la méthode*, édit. Rabier, p. 29.

Palais, son étonnement devant certaines pratiques, et celui-ci trouvait dans son expérience la réponse à ses questions.

« Il disait que la vénalité des charges de judicature avait son utilité, en ce qu'il n'y avait que des gens riches et de familles aisées qui pussent y prétendre, au lieu qu'auparavant elles se donnaient par la faveur et le crédit des courtisans, à des gens pauvres et affamés, ou à des avocats accoutumés à gagner, que d'ailleurs les avocats, accoutumés à trouver des raisons pour et contre, et à soutenir toutes sortes de causes, n'étaient pas si propres à décider comme juges.

« Il croyait les sollicitations non seulement utiles, mais nécessaires, à cause de notre manière de plaider par écrit et par le ministère des avocats et des procureurs, qui souvent ne sont pas au fait ou le déguisent exprès. Le juge s'instruit bien mieux en voyant les parties et les faisant parler. Elles ont ordinairement moins d'artifice, et souvent la vérité leur échappe contre leurs propres prétentions. Il me racontait un exemple d'un procès à son rapport où, ayant fait parler ensemble les parties, il trouva qu'il n'y avait point au fond de contestation, et les fit convenir qu'elles ne se demandaient rien l'une à l'autre.

« Je le trouvai une fois, poursuit Fleury, dans la salle du Palais, près d'un banc, où il me dit qu'il attendait un huissier pour le consulter sur une particularité de procédure touchant les significations. Puis il ajouta : « Chacun doit être consulté sur son métier. Le Palais est ignorant en détail et savant en gros : les connaissances de chaque particulier sont bornées, mais en interrogeant tantôt l'un, tantôt l'autre, on s'instruit de tout ce qui regarde notre profession. Il ne faut mépriser personne. »

M. de Gaumont faisait apprécier de son jeune ami sa façon même de vivre. Il blâmait les civilités affectées et les manières cérémonieuses qu'il avait vues en certaines gens de la vieille cour d'Henri III. Il était vêtu proprement, mais simplement, comme un ecclésiastique très régulier. Il avait un carosse, mais il s'en servait rarement. Ses meubles étaient très modestes et les mêmes qui avaient dû servir à son père cinquante ans auparavant. Il n'y avait rien dans la maison de brillant ni à la mode. Le maître était occupé de plus grands objets : il n'était curieux que d'orner son âme et la meubler richement. Et à ce spectacle, Fleury, édifié,

songeait à imiter la simplicité de son maître dans sa vie privée, comme il s'appliquait à suivre ses directions dans la jurisprudence.

Cependant, il avait été admis dans l'intimité de deux autres familles, également illustres par leur ancienneté et leurs vertus héréditaires, leurs alliances, les hautes magistratures qu'elles exercèrent au Parlement et dans l'Etat : les Le Peletier et les d'Ormesson.

La famille Le Peletier jouissait alors d'un grand crédit. Louis Le Peletier, cousin germain par sa mère du ministre Le Tellier, avait épousé Marie Leschassier, petite fille unique de Pierre Pithou, non moins illustre par son dévouement à Henri IV et sa collaboration à la *Satire Ménippée* que par ses travaux sur le droit civil et canonique. Il mourut en 1649, et sa femme en 1651. De ce mariage étaient nés trois fils : Claude, Michel et Jérôme, ce dernier moins connu.

Claude Le Peletier, le futur prévôt des marchands, Contrôleur général des finances et ministre d'Etat, était né en 1630. Dès l'âge de douze ans, il avait mérité, par ses brillantes études au collège des Grassins, l'attention bienveillante de Jérôme Bignon, qui ne tarda pas à l'admettre chez lui dans la société de Mathieu Molé et de Lamoignon. En 1652, « *ante aetatem legitimam* », il fut fait conseiller au Parlement. En 1656, il épousa Marguerite Fleurian, restée, à la fleur de l'âge, veuve de M. de Fourcy, et, par là, se rapprochait de la famille d'Ormesson. Il en avait eu dix enfants, quand la mort la lui ravit prématurément, en 1671. En 1662, il fut nommé Président en la quatrième Chambre des Enquêtes. Il s'y fit un renom de juge, « *non solum integri et incorrupti, sed legum quoque et rerum forensium peritissimi* ». Les contemporains en traçaient le portrait suivant : « habile homme, en estime dans sa compagnie, attaché à Monsieur le Premier Président, à M. d'Estrades, et singulièrement à M. Le Tellier, son parent.... » (1)

Son attachement à la personne de Le Tellier est expliqué par Boivin dans sa *Peleterii Vita*. Partout, à Versailles,

(1) Depping. *Correspondance administrative du règne de Louis XIV*, t. II, p. 58. Cité par Chéruel, *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. II, p. 392, en note.

à Fontainebleau, ils étaient ensemble, et quand Le Tellier fut Chancelier, en 1677, « *consuetudo vitæ nunquam fuit major* ».

Michel Le Peletier de Souzy était, lui, né en 1640 et tout à fait contemporain de Fleury. Il était avocat du Roi au Châtelet, esprit net et sûr, d'une facilité de travail « incroyable ». C'est Fleury lui-même qui nous l'assure, de même que tout à l'heure c'était lui qui nous renseignait, par l'intermédiaire de Boivin, lequel ne travaillait que sur une vie ou des notes en français communiquées par Fleury en 1712 (1).

Une épître latine du P. Cossart à Fleury « jurisconsulte », en 1663, nous précise les relations du jeune avocat avec la famille Le Peletier (2).

Cette dernière, comme beaucoup de familles de magistrats de cette époque, possédait, à quelque distance de la capitale, des terres où elle se plaisait à recevoir ses amis, surtout pendant les vacances du Palais. A Villeneuve, aujourd'hui Villeneuve-le-Roi, (3) à une dizaine de kilomètres au S.E. de Paris, les Le Peletier passaient de longues heures, parfois des journées entières, à des entretiens philosophiques et littéraires qui rappellent les entretiens des vieux magistrats ou patriciens romains mis en scène par Cicéron dans ses *Dialogues*. Ils aimaient à citer de mémoire des maximes, des pages entières des auteurs de l'antiquité classique sur les lois, l'éloquence, l'amitié, la vieillesse, l'agriculture (4). Chacun d'eux avait son auteur préféré qu'il possédait à fond, qu'il pouvait quelquefois

(1) « *Habebat autem ex anlicis delectos, quibuscum vivebat familiaris... Aderant... et regionum principum praeceptor Claudius Floridus ; cujus ego commentarios, de Peleterii vita gallice scriptos, ut leniter et carptim delibavi, ita vellem latine integros possem dare hic vobis* ».

Claudii Peleterii, regni administri vita, Petri Pithæi ejus proavi vitæ adjuncta.. Accurante Joanne Boivin, Bibliothecæ custode. Paris Jouëne 1726. Ch. III p. 39.

(2) *Gabrielis Cossartii, ... Orationes et Carmina... Ad Claudium Florum J. C. epistola stylo Horatiano, anno MDCLXIII*, pp. 220-223.

(3) *Mémoires de Saint-Simon*, Edit. Boislisle, t. IV, p. 258. Villeneuve-le-Roi a les restes du Château des Le Peletier, et M. l'abbé Castaing a eu tort de tenir pour Villeneuve-Saint-Georges (*Rev. Bourdaloue*, 1^{er} octobre 1902, Bourdaloue au Château de Beauregard, par l'abbé J. H. Castaing, pp. 319-324).

(4) M. Desdevises du Désert, dans son *Claude Le Peletier, Ministre d'Etat*, Caen 1877, nous montre en lui un « compilateur infatigable ». « Tout lui est propre, dit-il, droit féodal et droit des gens, théologie, histoire, droit ecclésiastique, littérature grecque et latine, sentences paiennes et chrétiennes ».

réciter d'un bout à l'autre. Claude Le Peletier, dit Cossart, possédait ainsi Horace et Virgile, sans compter les jurisconsultes. Son frère de Souzy savait par cœur tous les livres de Tacite.

C'est à Villeneuve que le P. Cossart invite son protégé à partir promptement. L'amour de la ville, du travail juridique, ne doit pas le faire renoncer de gaîté de cœur au plaisir de respirer l'air pur qui souffle sous un ciel plus large et de goûter les charmes d'une riante campagne. D'ailleurs, Le Peletier lui tiendra lieu de ses antiques maîtres. Auprès de lui il trouvera même Horace et Virgile ; les Muses préfèrent, pour se livrer à leurs ébats, le vallon de Villeneuve aux sommets du Mont Aonien.

Fleury hésiterait-il, dans la crainte de ne pas rencontrer de vrais amis ? Le P. Cossart a connu de ces déceptions. « La fantaisie, dit-il, me prit naguère de visiter le palais de nos rois, ce qui m'est arrivé deux fois en quinze ans. Je n'avais certes besoin de bons offices de n'importe qui, et je ne demandais à personne de m'introduire dans les appartements réservés de la Cour. Quelqu'un pourtant le crut et, dès qu'il me vit, prit la fuite. Un grand ami, ma foi !... Voilà par le menu tout ce qu'il fit pour moi, ce grand ami. Mais avec Le Peletier, rien de tel n'est à craindre. Il abordera son nouvel hôte sans changer de visage, et lui offrira ses services, et cela, non seulement chez lui, mais aussi sous les galeries du Louvre, dans l'antichambre de Lamoignon ou de Le Tellier ».

L'on était en septembre, en vacances. Il est probable que Fleury, malgré sa timidité, se rendit à Villeneuve. Là, avec ses amis, il put causer librement au milieu des parterres embaumés. Avec eux, sans doute, il alla voir ces « ruches vitrées où les abeilles donnaient des exemples d'activité, de prévoyance, d'obéissance à leur reine, et d'ordre dans leur état. » Avec eux il contemplait ces bassins entourés « de myrtes et de lauriers ». Parfois encore il dut aller promener sa rêverie dans ces bois remplis « du chant des oiseaux, de la mélodie du rossignol, des douces querelles et des gémissements des tourterelles » (1). Mais

(1) Boivin, *Op. cit.* « *Descriptio Villæ novæ. Claudius Le Peletier Carolo Rollin rectori amplissimo* ». p. 58-64, sept. 1695. Villeneuve, tel que le décrit ici Le Peletier, est celui qui fut bâti en 1688, mais auparavant, il y avait déjà une villa. Ibid, p. 40.

dans cette retraite de Villeneuve il avait déjà aussi une riche bibliothèque qui dut faire le bonheur du studieux jeune homme. Tout ce qu'il pouvait désirer sur le droit français et le droit ecclésiastique, sur l'histoire de l'Eglise et l'histoire de France, il l'y trouva (1). Et Le Peletier, dont la plupart des manuscrits et des livres venaient du fameux Pithou, ne fut pas sans lui faire admirer les mémoires manuscrits de ce dernier sur la Régale, les Appellations comme d'abus, et particulièrement le *Mémoire sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*, envoyé aux Etats de Blois en 1588. Dans cette bibliothèque, le souvenir de Pithou aidant, M. Le Peletier, qui, d'un côté, était et fut toujours lié à M. de Lamoignon, et qui, d'un autre, s'il aimait les Lettres et les Arts, avait une égale passion pour le Droit, parla à Fleury de leur projet commun, la révision du Droit français. Avant que Colbert n'en prît l'initiative et n'évincât Lamoignon de son œuvre législative, ce dernier en effet avait présenté au Roi un projet de réforme de la justice, et y travaillait avec des jurisconsultes de son choix, dont les principaux étaient MM. de Fourcrôy et Auzanet. Cette réforme devait aboutir en 1667, par l'apparition de l'*Ordonnance civile* ou *Code Louis* (2).

Plein de ces pensées, Fleury revint de chez Le Peletier avec la copie d'un *Mémoire* du P. Lecoinge, de l'Oratoire, sur l'*Histoire de France depuis les origines jusqu'à Charles VII*, (3) et avec de vastes projets.

Au cours de ces vacances, Fleury rédigea le plan et commença la composition de son *Institution au Droit français*, qu'il ébaucherait, ainsi que l'*Institution au Droit ecclésiastique*, en moins de cinq ans. Une note de sa main indique qu'il commença la rédaction du premier de ces « ouvrages » en octobre 1663, par la troisième partie, après avoir fait un léger projet de la seconde, des personnes (4). Nous le verrons continuer jusqu'en mai 1668 concurremment ces deux ouvrages, tantôt à Paris, tantôt à Amboise ou Ormesson.

(1) *Ibid.*, p. 87-89.

(2) Gaillard, *Vie de M. le Premier Président de Lamoignon*, à la fin du tome IV de son *Histoire de Charlemagne* Paris 1782 pp. 91-94.

(3) Ce mémoire se trouve dans les papiers de Fleury Bib. Nat. Mss. Fr. 9514 f° 137-162 : « Copie d'un Mémoire qui m'a été communiqué par M. le Président Le Peletier ; 1663. P. Lecoinge ».

(4) *Droit public de France* ; ouvrage posthume de M. l'abbé Fleury, par J. B. Daragon, Paris 1769, 2 vol. *Avertissement*, pp. X et XI.

C'est qu'en effet à Villeneuve Fleury préférera toujours ces deux autres retraites. Au dessus de Le Peletier, il mettra encore la famille d'Ormesson, chez qui il trouvait une vieille amitié, avivée et rajeunie par une camaraderie de collège.

La famille d'Ormesson n'est plus inconnue, depuis que M. Chéruef a édifié le *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, et l'a fait précéder d'une longue introduction.

Un Olivier Le Fèvre, au XVI^e siècle, conseiller d'Etat sous Charles IX, Président en la Chambre des Comptes sous Henri III, avait été l'un des premiers à reconnaître Henri IV. Il avait fait, en 1554, l'acquisition de la terre d'Ormesson, située près de Saint Denis, l'avait ensuite « bâtie et plantée, » et s'était fait appeler dès lors seigneur d'Ormesson. Il épousa Jeanne d'Alesso, petite nièce de Saint François de Paule, le fondateur des Minimes. Le culte du Saint devait toujours être en honneur dans la famille. Il se traduisait par les noms donnés aux enfants, et où figurait toujours celui de François de Paule, par le pèlerinage annuel aux Minimes le jour de la fête du Saint, par des vocations, même (1).

Olivier avait eu, en 1577, un fils André, qui devint conseiller d'Etat en 1616, et que Fleury eut l'occasion de connaître, puisqu'il ne mourut qu'en 1665. André épousa une demoiselle Anne le Prévost et, par elle, reçut en héritage les terres et le château d'Amboile. Parmi les nombreux enfants d'André, nous remarquons une fille, Marie Le Fèvre d'Ormesson, mariée à Philippe de Coulanges, frère de la marquise de Sévigné, et un fils, Olivier, qui nous intéresse spécialement.

Olivier Le Fèvre d'Ormesson, né le 28 décembre 1616, s'était marié, le 22 juillet 1640, avec Marie de Fourcy, fille de Henry de Fourcy, Président en la Chambre des Comptes. Le détail a son importance, car ce mariage allait unir plus étroitement les deux familles d'Ormesson et Le Peletier. Olivier reçut à ce moment de son père la propriété d'Amboile. Ce domaine porte aussi aujourd'hui le nom d'Ormesson. Il se trouve à une dizaine de kilomètres S.E. de Paris, et ne doit pas être confondu avec le premier

(1) Le Séminaire de Saint Sulpice a pleuré, en avril 1899, la mort d'un de ses lévites, François de Paule d'Ormesson, fils du général de ce nom.

Ormesson, près de Saint Denis. Il fut le séjour de prédilection d'Olivier, qui profita toujours des moindres loisirs pour se rendre à Amboile (1).

Depuis 1643, Olivier est Maître des Requêtes. On nous le représente « d'un esprit poli, de la cabale dévote, considéré, pour être fils de M. d'Ormesson, doyen du Conseil et ami de M. le Premier Président » (2). Ce Premier Président, nous le connaissons déjà : c'est Guillaume de Lamoignon. L'amitié entre les deux magistrats date de 1648. Désormais, entre les deux hôtels à Paris, entre les deux maisons de campagne Amboile et Basville, ce seront des rapports constants.

Mais cette amitié n'aurait point suffi à le rendre célèbre. En 1661, Fouquet, à qui, en 1650, il avait été adjoint dans les fonctions d'intendant de la généralité de Paris, est arrêté. Olivier fut nommé rapporteur, malgré Madame Fouquet mère. C'est dans cette fonction que, pendant les années 1661-1664, il se montra un magistrat incorruptible aux menaces ou aux promesses (3). Vers la fin du procès, il refusait même de voir ses amis, afin de n'en être pas influencé. « M. d'Ormesson, écrivait Madame de Sévigné le 5 décembre 1664, m'a priée de ne plus le voir que l'affaire soit jugée ; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde ».

Grace au rapport de M. d'Ormesson, Fouquet sauva sa tête. Ormesson, selon le mot de M. d'Artagnan, (4) était « illustre », mais il avait perdu, sinon l'estime, du moins les bonnes grâces de Colbert et du Roi.

A défaut de ces grâces, il lui resta l'attachement des PP. Jésuites de Clermont, chez qui il avait fait instruire son fils André, et à qui il confierait tous ses enfants, l'attachement du P. Cossart en particulier, de Condé et de Turenne, de Claude Le Peletier, par qui il arrivait facilement au ministre Le Tellier.

Une vieille amitié, avons-nous dit, unissait Claude

(1) Chérueil, *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, Paris 1860, t. I, Introduction, p. 39.

(2) Portrait des Maîtres des Requêtes. Cité par Chérueil, *op. cit.* Introd. p. 44.

(3) Gaillard, *op. cit.* t. IV, p. 75.

(4) « M. d'Artagnan, (garde de Fouquet à la Bastille), étant revenu de chez M. le Tellier, et m'avant vu seul, m'embrassa et me dit que j'étais un illustre... » *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. II, p. 286

Fleury à la famille d'Ormesson. Car les parents de Fleury et les d'Ormesson se voyaient. Dès 1645, le 5 novembre, jour du mariage, au Palais Royal, de la princesse Marie de Mantoue, sœur aînée de la célèbre Anne de Gonzague, avec le roi Ladislas de Pologne, représenté à cette cérémonie par le prince de Posnanie, Olivier va voir passer le défilé des Polonais à l'une des fenêtres de M. Fleury, rue Saint-Honoré (1). La 25 du même mois, il s'en va chez M. de la Bistrade, conseiller au Grand Conseil, et y rencontre Madame Fleury sa cousine (2).

Mais si Olivier appela Fleury auprès de son jeune fils André pour l'initier à l'étude du Droit, et s'il l'attacha finalement à sa maison, ce fut, outre la recommandation du P. Cossart et les succès de Fleury, pour ce motif que ce dernier avait connu André, son cadet de quatre ans, au Collège de Clermont, et avait conçu pour lui une vive affection.

Nous possédons de nombreux détails sur André Le Fèvre d'Ormesson par le *Journal* de son père, les *Réflexions* du même sur la mort de son fils survenue en 1684 (3), et par la *Vie de Monsieur d'Amboile*, — c'était son nom — que composa Fleury.

« M. d'Amboile, raconte celui-ci, (4) fit toutes ses études pensionnaire au Collège des Jésuites à Paris depuis la cinquième jusqu'à la philosophie inclusivement. On se souvient encore (en 1684) des exemples qu'il y a donnés de toutes les vertus qui conviennent à un écolier. Le P. Gabriel Cossart, voyant son beau naturel, le prit en affection. Il lui inspira une piété solide. Il lui fit bien entendre la langue grecque, en sorte qu'il entendait même les poètes. « M. d'Ormesson, son aïeul, vivait encore, qui eut le plaisir de le voir âgé de dix-huit à dix-neuf ans, et de se promener dans son bois d'Ormesson, soutenu d'un côté par son fils, de l'autre par son petit-fils, « *hinc nato innixus, et inde nepoti* ». Le grand père lui faisait volontiers réciter des vers d'Horace et d'autres poètes latins.

« Au sortir du Collège, il suivit le barreau quelque

(1) *Ibid*, t. I, p. 329.

(2) *Ibid*, t. II, p. 855.

(3) Bib. Nat. *Fonds Gaignières* n° 2189. Edité par Chérueil *op. cit.* *Introd.* p. LIV-LXVIII.

(4) Bib. Nat. *Mss F. Fr.* 9519, f° 209-212.

temps, et plaïda devant le Premier Président de Lamoignon, ami particulier de son père. Il plaïda entre autres, le 16 avril 1665, une grande cause pour une fille accusée d'avoir fait assassiner son père et qui, n'ayant point été poursuivie pendant vingt ans, revenait demander la succession (1).

« A l'âge de vingt-deux ans, en 1666, M. d'Amboile fut nommé second avocat du Roi au Châtelet, à la place de Michel Le Peletier, depuis intendant en Flandre, et à présent Conseiller d'Etat et intendant des finances.

« Dans ce commencement, il donnait un peu au plaisir, particulièrement à la chasse du cerf, du daim, du chevreuil, avec l'équipage de l'abbé de Sainte-Croix ».

Arrêtons ici la citation. A part deux faits : la plaiderie de 1665 et la promotion de M. d'Amboile à la charge d'avocat du Roi, tout le reste se rapporte aux premières années de sa jeunesse. Il faut y observer deux choses : premièrement la sobriété de Fleury, qui s'interdit, dans l'éloge même d'un ami, toute espèce d'enthousiasme, et ne loue, à vrai dire, jamais, sinon par des faits. M. d'Amboile avait fait des études extrêmement brillantes. Fleury dit simplement « qu'il entendait même les poètes » grecs, et que le grand-père lui faisait volontiers « citer des vers d'Horace et d'autres poètes latins ». C'est un système auquel il se soumit dès qu'il prit la plume, un système que lui imposaient d'ailleurs son tempérament, sa conscience, et l'élévation de son esprit. Il faut lire Fleury de très près. On observera, en second lieu, que Fleury ne dit pas qu'il enseignait alors le droit à M. d'Amboile. Or celui-ci n'eut pas, à cette époque, d'autre maître que Fleury. C'est encore un système. Fleury ne parle jamais de lui, à moins qu'il n'y soit rigoureusement obligé. Il observe si fidèlement cette loi que souvent, surtout dans les notices biographiques qu'il a laissées de ses amis, son silence est la plus sûre indication des services qu'il leur rendait.

Il convient, pour mieux apprécier M. d'Amboile, pour

(1) *Journal des principales audiences du Parlement*, 15 mai 1665. « Si le crime de parricide se peut prescrire... » « Maître Le Fèvre d'Ormesson, à présent avocat du Roi au Châtelet, fils de M. d'Ormesson, Maître des Requêtes, plaïdait pour Jeanne Morineau, appelante, et pour Jeanne Jacquau sa fille, et disait qu'il n'y avait pas eu conviction suffisante de parricide ». Voir aussi le *Journal d'Ormesson*, t. II, pp. 343, 346, 356.

le compléter, si l'on veut, de lire l'épître en vers latins que le P. Cossart lui écrivit en 1662 (1).

Il est à la campagne, cette campagne ravissante dont Fleury goûtera auprès de lui tous les charmes. Le château, dont le style annonce une construction de la fin du XVI^e siècle, reflète dans une pièce d'eau ses toits pointus et ses tourelles. Ce qu'on admire dans ce parc, ce sont moins les allées d'arbres séculaires, les vues habilement ménagées, les eaux qui entourent le château et baignent la vallée, que le calme, la paix profonde, le caractère de solitude et de recueillement qui respirent sous ces ombrages et transportent si loin du tumulte et des passions de Paris (2).

Le P. Cossart s'excuse de venir troubler le repos d'André, et lui recommande de se soigner. La richesse, l'illustration, de son aïeul, la gloire de son père, sa gloire personnelle, ne lui serviront de rien si la maladie l'accable, et si, toujours gémissant, il conduit, pour ainsi dire, ses propres funérailles. Toutefois, que les soins du corps ne fassent pas oublier l'âme. Le Père énumère toutes les fausses excuses de santé qui conspirent à priver l'âme de son aliment, excuses qui s'évanouissent devant le plaisir. Nous voudrions citer textuellement. Ce petit chef-d'œuvre du P. Cossart retrace, en vers dignes d'Horace, des mœurs et des faits qui, sans tenir de près, apparemment du moins, à la vie de Fleury, font connaître le monde où il vivait et les influences qui s'exerçaient sur lui.

Parmi les autres amis intimes de Fleury à cette époque, il nous faut citer aussi Géraud de Cordemoy. C'était un parisien, issu d'une famille ancienne d'Auvergne. Il s'était attaché au barreau et y avait du succès. Mais, avocat par état, il était philosophe par goût et disciple fervent de Descartes, en attendant de devenir, sur la désignation de Bossuet, historien par occasion. Il ne quittera guère Fleury, et nous aurons à tenir compte de son influence à propos des tendances philosophiques de celui-ci. De dix ou douze

(1) *Gabrielis Cossartii... Orationes et Carmina. Ad Andream Fabrum Ormessonium Epistola horatiano stylo MDCLXII* pp. 214-220.

(2) Le château d'Ormesson, près de Chennevières-sur-Marne, n'a pas changé : mêmes bâtiments élégants dont les pièces d'eau réfléchissent les tons clairs, même solitude d'une charmante campagne, traditions de famille continuées chez M. le Comte Wladimir d'Ormesson, maire de la commune... Il semble, dans ce cadre, qu'on va voir apparaître M. d'Amboise avec Fleury !

ans plus âgé que ses jeunes amis, il se plaignait d'être né dans un siècle barbare. Peut être avait-il la sensation que depuis Pascal « on vieillissait, selon l'expression de Sainte-Beuve, en un jour, de cinquante ans ». Mais il le faisait « avec un chagrin le plus agréable du monde », et ses jeunes amis riaient, car ils le tenaient pour un homme de progrès, un réformateur du barreau, des lettres et des Etats.

N'oublions pas René de Marillac qui, de conseiller au Parlement, devint en 1664 avocat général au Grand-Conseil, le futur intendant du Poitou et de Rouen. Il fut, dit Saint-Simon, « le dernier de cette famille assez récemment sortie d'un avocat, que l'élévation et le malheur du Garde des Sceaux et du maréchal de Marillac, frères, avaient fort décorée ». Il était très lié avec M. de Lamoignon, son oncle, Madame de Sévigné, M. de Bussy, M. de la Fayette.

M. de Marillac faisait partie, avec Le Peletier, Cordemoy et Fleury, du quatuor dont Fleury nous rapporte les paroles et les gestes dans ses *Dialogues sur l'éloquence judiciaire*.

Les *Dialogues* appellent les noms de Boileau et de Racine, qui s'y intéressèrent. Déjà Fleury avait eu avec ces deux grands écrivains d'intimes relations. Il dut les rencontrer longuement encore en juin 1668, quand ceux-ci vinrent à Amboile visiter Olivier d'Ormesson.

C'est encore à Amboile qu'en 1665, Fleury avait fait la connaissance de François Le Roy. Celui-ci, futur conseiller au Châtelet, puis au Parlement, était un ami d'enfance d'André d'Ormesson. Il vint le visiter, en compagnie de Le Peletier, Cordemoy et Fleury. Olivier raconte, dans son *Journal* du 24 juillet, comment il apprit d'eux la triste nouvelle de la mort du maréchal de Clérembault. Ce dernier avait été choisi pour être gouverneur du Dauphin. Peut être y eut-il parmi les groupes d'amis des espoirs déçus...

Sur ces entrefaites, le duc de Chaulnes ayant été nommé « par le Roi, avec beaucoup d'estime et d'agrément », ambassadeur à Rome, comme le nouveau dignitaire était un ami de la famille, M. d'Ormesson proposa à son fils de l'accompagner en Italie. Fleury insista dans ce sens. André n'eut pas assez de curiosité pour accepter. Le jeune homme qui avait brillamment plaidé en 1665 et qui devenait presque célèbre à vingt ans en venait à négliger l'étude et l'effort. « Il aimait à avoir des chevaux et à faire divers petits voyages en diligence ».

Fléury lui en adressa une épître en vers latins où il traite des inconvénients des études mal réglées, afin de réhabiliter les autres à ses yeux. Une profonde tristesse perce dans ces lignes. On dirait que l'auteur regrette lui-même l'orientation qu'a reçue sa vie. Il traverse certainement une crise d'âme qui, si elle dure, le conduira à de graves déterminations.

Il s'élève contre cette superstition de la science qu'ont les parents, contre les sept années passées sous un maître rigide à substituer des mots latins à des mots français, et à balbutier du grec. Car tout le monde, se hâte-t-il d'ajouter, n'a pas la bonne fortune de rencontrer un Cossart (1)... Plus tard, la passion des langues s'empare de cet élève : la Perse ne l'arrête pas dans sa course ; il lui faut déterrer des textes éthiopiens et indiens, s'abîmer la vue à déchiffrer des caractères inconnus : son bonheur est à ce prix ! Voici l'historien qui méprise les temps modernes pour s'en tenir à Bérose et Sanchoniaton ; voilà le mathématicien qui ne rêve plus que de carrés et de triangles...

Une vague de pessimisme à envahi l'âme de Fleury ; car ce sont ses amis qu'il stigmatise ainsi : c'est Huet, pâlis-sant alors sur les textes d'Origène et se faisant suivre à Saint-Germain de ses instruments d'astronomie ; c'est lui-même, se préparant à scruter les siècles les plus reculés et accompagnant sans doute Olivier et André d'Ormesson aux conférences scientifiques de Rohault.

Fleury est alors dans les dispositions idéales pour comprendre la comparaison qu'institue Platon entre l'avocat et le philosophe, et, dans la traduction qu'il nous en a laissée, il faut voir plus que l'extrait banal d'un lecteur curieux : le témoignage discret et pudique de ses propres sentiments.

L'influence de Platon contribue encore à lui faire jeter un regard sur sa vie passée. Il sait de tout un peu. Et pourtant, il reste cet avocat esclave dont il parle dans le *Théétète*. Ayant perdu tout son temps en ces vaines recherches, déjà vieux, il se trouvera sans ressources et dans l'abandon.

(1) « *Ergo juvat rigidum septem tolerare per annos
Doctorem : neque enim cunctis Cossartius alter
Obtigit...* »

Rondet, *Opuscules de M. l'abbé Fleury*, t. III, *Andreæ Fabro Ormessonio Claudius Florus* p. 177.

S'en prendra-t-il à son injuste patrie? Accusera-t-il les rêves insensés d'un père qui l'engagea dans ces études stériles, dans ce chemin dont le terme est la ruine? A cette vue de l'avenir, suggérée peut-être par les insinuations d'André, Fleury prend un parti. Eclairé par son bon sens et se souvenant des sages conseils de M. de Gaumont, lequel était décédé le 14 octobre de cette année, il cherche un juste milieu entre cette curiosité, « *libido sciendi* », et l'ignorance. Car, s'écrie-t-il, vaut-il mieux ne rien savoir? Et l'homme vivra-t-il comme les animaux sauvages dans les forêts? Lui suffira-t-il de chercher sa nourriture et la satisfaction de ses appétits effrénés? Il existe un juste milieu entre les excès de table et le jeûne absolu; on peut éviter l'ivresse sans se laisser mourir de soif. Pour bien faire, apprenez beaucoup, mais avec choix, et chaque chose en son temps :

« *Multa juvabit*

Discere, si selecta, suo si tempore discas » (1)

Il y avait dans ces conseils le germe et le plan du *Traité du choix et de la méthode des études*, que Fleury mettrait vingt-et-un ans à élaborer.

Les réflexions de Fleury portèrent. Son jeune ami se remit à l'œuvre. Lui-même continua ses travaux de jurisprudence.

Le 22 août 1665, il avait achevé la première partie de son *Institution au Droit français*, qui traite du Droit public, et la seconde, qui traite du Droit privé, des personnes. Le 4 novembre, il attaqua la sixième partie, qui est la procédure civile.

Il s'était rassuré sur l'avenir et, malgré sa pauvreté présente, il exprimait sa confiance dans une épître en vers latins adressée, le 10 novembre, à M. de Montmor (2).

Quel était ce nouvel ami de Fleury? Henri-Louis Habert de Montmor était Maître des Requêtes depuis le 6 avril 1631. Sa timidité et la difficulté qu'il avait de s'exprimer le rendaient lent et peu appliqué à sa charge. En revanche, il aimait les lettres et la philosophie : sa fortune lui permit de prendre des loisirs et de jouer au Mécène. Avant 1650, il avait offert à Descartes, sans succès d'ailleurs, « l'usage entier d'une maison de campagne de 3 à 4.000 livres de

(1) Rondet, *Opusculs de M. l'abbé Fleury*, t. III, p. 178.

(2) *Ibid.*, t. III p. 175.

rentes ». Quand le jeune Huet fit, par Chapelain, la connaissance de Montmor (1), il trouva le philosophe Gassendi installé dans sa maison.

C'était donc à un Mécène, à un ami, sinon un protecteur, capable de le comprendre, que Fleury confiait ses pensées, sa certitude que les vrais savants sont toujours estimés.

Entre autres noms illustres, il avait invoqué à l'appui de sa thèse l'exemple de Le Brun. Il allait faire sa connaissance, le 22 novembre de la même année, à Paris, chez M. d'Ormesson (2). Celui qui, avant d'être le peintre de Louis XIV, l'avait été de Fouquet, devait s'entendre avec le sauveur du surintendant (3). Leurs relations n'étaient pas nouvelles : le tableau du Serment des Suisses, peint en 1663, à l'occasion du renouvellement de leur alliance avec la France, représentait André d'Ormesson à côté de Louis XIV. Le Brun avait fait, à son hôtel de Grammont, le portrait d'Olivier. Il interrompait de temps en temps sa prodigieuse tâche et la conduite des ouvrages des Gobelins, qu'il avait reçue de Colbert, pour venir dîner chez les d'Ormesson.

Si l'on veut trouver un moment de la vie de Fleury où il s'initia au dessin, n'est-il pas naturel de le voir dans ces années 1665-1667 ? Le jeune érudit put se complaire à la conversation du peintre qui, pendant son séjour à Rome, avait, dit Charles Blanc, étudié l'antiquité, « avec l'avidité d'un homme qui se proposait de peindre l'histoire » ; qui avait fondé une Académie où l'on enseignait à la jeunesse à dessiner « d'après le naturel » ; qui, par ses tableaux, ne cessait de lui parler de l'antiquité païenne et chrétienne ; qui, fils d'un simple sculpteur, était parvenu à la gloire, sous la protection du Chancelier Séguier, par le travail et par la science, et dont il avait même évoqué la fortune dans son épître à Montmor (4).

Ces relations et ces délassements dans l'étude du dessin

(1) *Mémoires de Huet*, trad. Nisard, 1853, pp. 106-107. L'auteur ne fixe pas de date.

(2) *Journal d'Olivier Le Vèvre d'Ormesson*, t. II p. 408.

(3) Le Brun, qui avait conservé à Fouquet malheureux l'attachement qu'il avait montré au ministre tout puissant, sollicitait l'honneur de faire le portrait du rapporteur de son procès (30 novembre 1665).

Ibid. Introduction, p. XLVIII.

(4) Charles Blanc : *Histoire des peintres depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*. Paris Laurens n° 179 Ecole française Charles Lebrun pp. 2 et ss.

peuvent seuls nous expliquer un passage de d'Alembert dans ses *Eloges historiques*. « Les talents de l'abbé Fleury s'étendaient jusqu'aux beaux-arts. Les planches qui sont dans le *Catéchisme historique* ont été gravées sur ses dessins. Il avait du goût et même une sorte de génie pour cet art... Il avait formé un recueil de modes en usage chez les Français, dessinées par lui-même avec beaucoup de soin ; et il se servait utilement des connaissances qu'il avait acquises dans l'histoire et dans le dessin pour mieux faire concevoir ses idées au fameux graveur Sébastien Le Clerc, qui faisait les dessins des vignettes de l'*Histoire Ecclésiastique* » (1). Cette partie du mérite de l'abbé Fleury était à signaler.

Le lendemain de sa première rencontre avec Le Brun, Fleury interrompait momentanément son *Institution au Droit français* pour entreprendre l'*Institution au Droit Ecclésiastique*. Peut-être voulait-il ainsi, à la fin de 1665, préparer la licence en droit canonique, grade qu'il possédait en 1687, lorsqu'il édita l'ouvrage.

Cependant André d'Ormesson s'était mis à l'étude, en compagnie de Michel de Marillac et de Nicolas de Lamignon. Chaque semaine réunissait autour de lui une compagnie de jeunes avocats qui s'exerçaient entre eux à plaider. Il plaida même sérieusement, le 8 février 1666, à une audience « extraordinairement pleine et de juges et d'avocats... » et tous ces Messieurs, entourant le père au sortir, à la buvette, lui en firent compliment, prophétisant que son fils serait un jour capable des plus hautes fonctions (2). Le 10 février, il prenait possession de sa charge d'avocat du Roi au Châtelet, achetée 68.000 livres à M. Le Peletier, président.

Le printemps vit rouler de nouveau vers Amboile les groupes joyeux. Les voilà qui reviennent à Paris, un dimanche soir. Le timon du carrosse se rompt à la montagne de Champigny. Et les deux amis, Cordemoy et Fleury, de regagner Paris à pied, à l'étonnement de M. d'Ormesson, qui qualifie leur geste de « bévue », mais sans trop de désagrément pour les deux philosophes qui discutent en chemin « du discernement du corps et de l'âme » (3).

Fleury en effet, et nous reviendrons sur ce point, avait

(1) D'Alembert, *Œuvres complètes*, Paris 1821, t. II, p. 606.

(2) *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. II, p. 446.

(3) *Ibid*, t. II, p. 457.

étudié à fond le système cartésien, à l'école de Cordemoy, Clerselier, Rohault, Le Laboureur ; il devait donner à ses amis, en juin 1667, une preuve de son admiration pour Descartes en assistant avec eux au transfert des restes du célèbre philosophe à l'église Sainte-Geneviève-du-Mont.

Toutefois, il considérait la philosophie, de même que la poésie, comme un divertissement. Il continua, pendant l'année 1666, sa vaste enquête juridique, et termina la première ébauche de son *Institution au Droit ecclésiastique* le 21 septembre, à Ormesson. Le 7 octobre suivant, il reprit son *Institution au Droit français* là où il l'avait laissée, c'est-à-dire au cinquième chapitre de la Sixième partie : de la procédure civile.

L'année 1667 débuta pour Fleury par un deuil cruel et un événement : la mort de son père, le 14 janvier, et son entrée définitive dans la famille d'Ormesson.

Le dénouement fatal se produisit inopinément, car, deux jours auparavant, Madame Fleury dînait en compagnie de M. et Mme d'Ormesson et du célèbre peintre Le Brun chez leurs amis M. Leroux et Mademoiselle Doublet. Cependant M. Fleury était sans doute souffrant depuis longtemps, puisqu'en prévision de ce malheur, le fils avait promis d'aller loger chez M. d'Ormesson.

Il tint sa promesse le jour même, avec une précipitation qui nous surprend. Nous en cherchons la raison dans l'amitié de Claude Fleury pour M. d'Amboile et son intimité avec toute la famille d'Ormesson, dans le grand désir que nourrissait de son côté la famille Le Peletier de posséder Fleury et la nécessité pour celui-ci de la mettre devant le fait accompli.

La situation en effet était extrêmement délicate, et pour les protecteurs unis par une amitié séculaire, et pour le P. Cossart qui leur avait recommandé à tous deux son élève, et pour le protégé.

Ce dernier avait plus d'intérêt à s'attacher à M. Le Peletier qu'à M. d'Ormesson. Sans doute le crédit de celui-ci à la Cour n'était pas ruiné. Les d'Ormesson, les Fourcy, les Coulanges, les Sévigné, soit par leur influence propre, soit par leurs liaisons avec la Maison de Lorraine, avec le Duc d'Albret, avec Turenne, trouvaient facilement encore accès jusqu'au roi. « Le dimanche 2 janvier, (1667) raconte Olivier dans son *Journal*, j'allai saluer M. le Prince, qui me

reçut très obligeamment. Je lui parlai de M. de Cordemoy pour être son avocat en la place de M. Gautier, mort. Il agréa fort ma prière et me dit que je fisse état de lui en toutes choses, qu'il m'estimait et qu'il m'aimait. Il s'est informé de la conduite de la cour à mon égard... » (1). Il n'en était pas moins très affaibli depuis le procès Fouquet.

Mais Fleury, peu soucieux de son avenir, cherchant avant tout la tranquillité pour continuer ses travaux, préférait secrètement la société de la famille d'Ormesson. Il s'y trouvait attiré par l'amitié si tendre d'André, par les traditions toujours vivantes de Saint-François de Paule, qui convenaient si bien à sa piété. Au fond, en suivant son inclination naturelle et l'attrait de l'amitié, Fleury se décidait en faveur de celle des deux familles où les circonstances rendaient sa présence plus utile. M. le Peletier, alors âgé de trente-sept ans, comptait, il est vrai, huit enfants, mais presque tous en bas-âge, et parmi lesquels trois fils seulement et cinq filles. De ces trois fils, l'un, Charles-Maurice, le futur supérieur général de Saint-Sulpice, ne venait que de naître. Des deux autres, l'aîné, Michel, nommé évêque d'Angers, en 1692, et le cadet, Louis, qui devint Premier Président en 1707, étaient encore trop jeunes pour profiter des leçons d'un maître tel que Fleury. M. d'Ormesson avait aussi huit enfants, dont deux filles seulement et six fils, presque tous fort avancés dans leurs études. Auprès de l'aîné surtout la présence d'un Mentor habile était nécessaire.

On avait prévenu par une brusque décision les sollicitations de M. le Peletier, mais il restait à la lui annoncer.

Le Samedi 15 janvier, M. d'Ormesson se rendit au service de M. Fleury, qui se fit à Saint-Merry (2). Il y apprit que M. de Machault venait de recevoir l'extrême-onction et que sa mort prochaine ne laissait plus de doute. Pensant qu'il pourrait obtenir la place de ce magistrat, il alla, après dîner, consulter à ce sujet M. le Peletier, qui entra dans ses vues. M. d'Ormesson, saisissant alors l'occasion : « Je vous annonce, dit-il, que M. Fleury vient loger chez nous ; c'est même chose faite. Vous savez qu'il en avait pris depuis longtemps l'engagement envers mon fils. J'espère que

(1) *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. II, p. 483.

(2) *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. II, p. 492.

cette nouvelle vous fera plaisir, car tout ce qui est à moi vous appartient, et vous pourrez disposer de M. Fleury comme auparavant ».

A ces mots, M. le Peletier, pris d'un accès de colère, s'emporta avec la dernière violence contre M. d'Ormesson, contre Fleury, contre le P. Cossart. « Vous saviez bien, criait-il, que je souhaitais d'avoir M. Fleury... La simple honnêteté à mon égard vous devait inspirer une autre conduite... Le P. Cossart est un fourbe, M. Fleury un ingrat. Il peut aller où il voudra : je romps avec lui... Il ne tenait qu'à lui, en venant avec moi, d'être un jour premier secrétaire de M. Le Tellier, lorsqu'il sera Chancelier (1). Maintenant sa fortune est perdue!... C'est mon étoile d'être payé d'ingratitude par ceux qui m'ont le plus d'obligation...

« On ne pouvait pourtant pas, observa M. d'Ormesson, très calme, ôter à M. Fleury sa liberté. Il est chez moi comme chez sa mère... ».

Et comme M. le Peletier s'obstinait à répéter les mots d'ingrat, d'ingratitude : « Entendez-vous parler de moi ? » lui demanda M. d'Ormesson.

Le Président aux Enquêtes, sans répondre, murmurait entre ses dents des mots inintelligibles.

M. d'Ormesson sortit alors, sans saluer, et alla sur le champ raconter cette scène au Premier Président de Lamoignon. Lorsqu'il rentra chez lui, il apprit de Fleury que M. le Peletier était venu lui faire les mêmes reproches avec le même emportement.

Le lendemain matin dimanche, M. le Peletier alla aussi voir M. de Lamoignon. Le Premier Président réussit à le calmer, et même à le convaincre de ses torts ; car au sortir de cet entretien, M. le Peletier écrivit à son vieil ami une lettre d'excuses par laquelle il lui donnait toute satisfaction et se reconnaissait son très obligé. A ce bon procédé, M. d'Ormesson répondit par une noble démarche : il revint, le soir même, chez M. le Peletier, lui rapportant sa lettre, qu'il jeta au feu en sa présence, pour anéantir tout souvenir de leur querelle et des obligations qu'il reconnaissait lui devoir. Le soleil qui s'était couché sur la colère de M. le

1) Il ne le fut qu'en 1677, à la mort d'Etienne d'Aligre, lequel avait lui-même succédé, en 1674, à Pierre Séguier.

Peletier vit, presque à son lever, son remords et sa réparation. La froideur entre ces deux vieux amis, si profondément chrétiens, n'avait pas duré vingt-quatre heures.

Nous savons, par le *Journal* d'Ormesson, le jugement de M. de Lamoignon sur M. le Peletier et, ce qui nous importe davantage, sur Fleury. « M. le Peletier, avait dit M. le Premier Président, est un homme outré. De ce que M. Fleury lui était nécessaire, il concluait à tort qu'on le lui enlevait. Il ne comprenait pas que cette démarche de M. Fleury, homme d'esprit et qui sait se conduire, était une marque qu'il ne voulait pas aller loger avec lui ».

La réconciliation fut-elle aussi parfaite que prompte? Un passage du *Journal* insinue qu'une légère bouderie surnagea. Dès le 26 juin de cette même année, M. d'Ormesson occupait à Paris l'hôtel de Saint-Denis, dont il avait fait l'acquisition (1). Le Peletier ne l'y vint voir que le 29 août pour lui demander l'état de ses affaires. Il dit à son ami « qu'il n'oubliait point ses obligations et, sans s'expliquer davantage, il s'en alla, n'ayant pas levé les yeux pour voir les accommodements de ma maison, ni m'en dire un seul mot (2).

Pendant toute la première partie de cette année 1667, Fleury nous échappe un peu. Olivier, qui le considère comme membre de la famille, ne le nomme plus que lorsqu'il est directement en cause. Nous savons qu'il continue son *Institution au Droit français*. Il en est à la sixième partie : de la procédure civile. Nous le verrons en mai à la réunion cartésienne. Le lundi 6 juin nous le trouvons avec son ami André à l'Académie de M. de Lamoignon.

Comme sur cette Académie, assez considérable au XVII^e siècle, il a été commis plus d'une erreur, et comme par ailleurs Fleury y a joué un rôle important, il sera intéressant de nous étendre sur ce sujet à propos de Fleury humaniste.

Notons seulement ici qu'à côté de sujets littéraires, la docte assemblée entendait telle conférence de Fleury sur l'historien Hérodote, telle autre sur la question alors brûlante, des vœux de religion dans le royaume. Elle comprenait, à côté d'hommes de lettres comme le P. Cossart, Boileau lui-même, des hommes de loi : les Lamoignon,

(1) *Journal d'Olivier d'Ormesson*, t. II, p. 461.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 518-519.

les De Marillac ; des prélats : le savant Huet, le jeune évêque de Condom, Bossuet ; en tout trente personnes, appartenant aux opinions philosophiques et même religieuses les plus diverses. De se retrouver chaque Lundi et durant plusieurs années en telle société, quelle source d'avantages pour l'abbé Fleury !

En 1668, il reçut de son ami Cordemoy sa *Lettre sur la réformation de l'Etat*. Elle ne devait être publiée qu'en 1691, après la mort de l'auteur, dans le volume intitulé : *Divers traités de métaphysique, d'histoire et de politique* (1), mais elle fut écrite alors, comme le prouvent les passages qui font allusion au choix de M. de Montausier comme gouverneur du Dauphin et à la jeunesse du Roi « qui n'a pas encore trente ans ».

Ce petit traité était en partie le résultat de leurs entretiens sur les réformes qu'ils jugeaient possibles dans le gouvernement de Louis XIV. Il contient tant d'observations et de projets empruntés à Platon que Rondet soupçonne Fleury d'avoir cru, à l'instar du grand philosophe, « étant jeune, de pouvoir réformer le monde ».

Sous une forme enjouée, et avec d'innombrables précautions, Cordemoy y expose son idéal sur l'armée, la justice, les finances, l'Eglise, les villes, l'éducation des enfants. Les deux amis n'étaient pas, en 1668, satisfaits des réformes accomplies en France. Sans doute on avait publié, en 1667, une ordonnance civile projetée en 1663, commencée en 1665 sous l'inspiration de Lamoignon et de Colbert en vue de « composer le Droit français », d'établir une jurisprudence fixe et certaine par la rédaction d'un seul corps d'ordonnances et de diminuer le nombre des juges, de retrancher la chicane et donner de bonnes lois aux sujets du Roi. La réforme des codes amorcée, les efforts de Colbert pour réaliser l'ordre dans les finances, la réorganisation de l'armée et de la marine essayée par Colbert, Le Tellier et Louvois, le relèvement des Académies de peinture et de sculpture, les encouragements donnés à l'Académie française, la fondation de l'Académie des inscriptions et médailles, et de l'Académie des sciences, les faveurs royales accordées aux savants, aux littérateurs et aux artistes, fai-

(1) Voir aussi : *Œuvres de Cordemoy*, Paris 1704, III^{me} partie pp. 155-203.

saient voir en la personne du jeune Roi un « don de Dieu ». Et cela d'autant plus que la paix d'Aix-la-Chapelle, du 5 mai 1668, terminant glorieusement les foudroyantes campagnes de Flandre et de Franche-Comté, laissait toute latitude aux réformateurs.

Mais qu'ils en usent! Car l'idéal de Cordemoy dans l'Etat réformé est loin d'être complètement réalisé. Nous aurons à l'examiner à propos des idées politiques et sociales de Fleury, et à en discerner les idées heureuses à côté des vues chimériques.

Bientôt distingués par Bossuet, Cordemoy devenu lecteur du Dauphin, Fleury précepteur des princes de Conti, pourront soumettre leur système à la réflexion et à l'expérience. Et cette fois, ce sera Fleury qui prendra la plume pour nous écrire son *Traité des études*, son *Droit public*, et les *Avis aux Ducs de Bourgogne et d'Anjou*.

Olivier d'Ormesson avait vendu sa charge de Maître des Requêtes le 16 septembre 1667 ; sa vie parlementaire était finie. Son fils André, cependant, « plaidait tous les jours au Châtelet et était fort chargé d'affaires ».

Fleury vivait depuis lors auprès d'eux dans un paisible bonheur et dans les plus graves méditations. Le peu de documents relatifs à sa vie durant les années 1668 et 1669 nous laisse penser qu'il se préparait alors, dans le recueillement d'une famille si profondément chrétienne, aux devoirs et aux obligations sacrées qu'il allait contracter. Le Pelletier allait comprendre pourquoi son protégé avait fait fi d'un brillant avenir. Chose non étonnante à une époque où l'on passait facilement du monde, du Palais surtout, à l'Eglise, Fleury ne songeait à rien de moins qu'à renoncer au barreau et à orienter sa vie dans le sacerdoce.

L'année 1668 se termina pour les d'Ormesson et Fleury dans les cérémonies religieuses et parlementaires. Le 21 octobre, Simon d'Ormesson, dûment éclairé sur sa vocation par son père, prenait l'habit religieux à Sainte-Geneviève, de la main du P. Blanchard, général, en attendant de faire sa profession un an après. Le 22, André prononçait au Châtelet une harangue remarquée. MM. Nublé et Ménage, ainsi que Mademoiselle de Scudéry, venaient en complimenter l'heureux père. Bossuet y avait assisté.

Notons la présence de l'illustre prélat. Le 8 décembre, Olivier l'ira entendre prêcher à Saint-Thomas du Louvre.

Fleury va entrer en relations intimes avec lui à l'occasion de ses premières Conférences spirituelles. Nous savons par le P. Léonard qu'elles commencèrent le 28 janvier 1669, suivant un règlement déterminé, et que Fleury en était, ainsi qu'un de ses fidèles amis, M. de Beaufort, alors vicaire de l'Hôpital. Fleury, désigné comme secrétaire, était en pleine préparation au sacerdoce.

Quelques jours avant son ordination, qui eut lieu le 8 juin 1669, veille de la Pentecôte, il s'isola complètement du monde et se retira à Saint-Lazare. Les entretiens préparatoires y étaient faits, depuis dix ans déjà, par Bossuet. « Fleury, dit le Cardinal Bausset, fut ainsi introduit sous les auspices de Bossuet dans le ministère ecclésiastique, « lui qui devint dans la suite le coopérateur de ses travaux, et qui passa une grande partie de sa vie dans sa société, « lui qui, au dire de Ledieu, avait été son ami » dès qu'il était encore avocat ».

Le P. Nicéron écrit de Fleury devenu prêtre qu'« il tourna toutes ses études du côté de la théologie, de l'écriture sainte, de l'histoire ecclésiastique, du droit canonique et des Saints Pères. Il se renferma dans ces seules sciences, persuadé qu'une érudition plus partagée, en donnant plus d'étendue à l'esprit, le rend aussi moins profond ». C'est beaucoup dire. Fleury trouve encore le temps de s'occuper longuement de Platon le 2 juin 1670, de polir son *Histoire du Droit français*, de s'intéresser à l'histoire universelle, et à l'histoire de la poésie. Il faut bien avouer que le sacerdoce n'enleva rien à sa curiosité intellectuelle et que, s'il s'adonna dès lors aux études ecclésiastiques, qu'il n'avait fait encore qu'effleurer, il approfondit aussi et mit au point ses études antérieures.

Le 7 juillet 1670, Olivier d'Ormesson va « au sermon de M. Fleury dans Saint-Thomas du Louvre ». C'est la première prédication du nouveau prêtre.

Cette année encore, Fleury traduit Origène pour son ami Huet.

Il se laisse même soupçonner de collaborer à un journal. Nous trouvons en effet dans ses papiers, à la suite d'un abrégé de la *Vie du Cardinal Boughi*, mort à Rome en 1669, un second mémoire intitulé : *Cardinaux de la dernière promotion*. « Quoiqu'il n'y ait personne, commence-t-il, qui ne soit informé des deux promotions de cardinaux qui ont

précédé la mort du pape Clément IX,... l'on a cru néanmoins qu'il serait à propos d'en dire un mot, non pour donner à ces personnes illustres les louanges qu'ils méritent, car le seul choix qu'un si grand pape en a fait pour remplir le Sacré Collège suffit pour faire leur éloge, mais seulement pour marquer leurs noms, leurs familles et leurs services, suivant les mémoires d'une personne qui a été longtemps à la Cour de Rome et qui la connaît parfaitement.

A la même date, Fleury écrit la nouvelle de la conversion, à Soissons, le 18 décembre 1669, de la comtesse de Soudask, anglaise, fille du feu duc d'Hamilton, décapité par Cromwell quelques jours après Charles I^{er}.

De ces notes, destinées, selon l'expression même de l'auteur, à la publicité, nous pouvons inférer que Fleury travaillait alors à quelque publication périodique, sans doute pour se procurer des ressources.

Souci dont il allait être délivré bientôt par son entrée au service des princes de Conti.

André d'Ormesson, ayant laissé vendre par son père sa charge d'avocat au Châtelet, et se voyant l'entrée du Parlement interdite par les nouvelles ordonnances à cause des parents qu'il y avait, entra au Grand Conseil en décembre 1671. Il était transformé, et le portrait que Fleury nous trace de lui dans sa *Vie de M. d'Amboile* nous montre à quel point extrême il avait subi l'influence de son ami. Les connaissances des deux jeunes gens étaient également encyclopédiques. Le droit civil et canonique, ancien et nouveau, l'histoire profane et ecclésiastique, les belles-lettres, les sciences, la philosophie, les langues, rien ne leur était étranger. A côté de cette culture professionnelle et libérale, la lecture de l'Écriture Sainte et des Pères, l'oraison, l'examen de conscience, la direction et la monition, avaient achevé de former en André, suivant l'idéal de Fleury, un magistrat consciencieux, doublé d'un « honnête homme » et d'un « chrétien des premiers siècles ».

La séparation pouvait venir. Le père d'André nous annonce qu'elle était proche, et Fleury, qui, en cette année 1672, commence son *Journal*, nous la confirme brièvement.

Mais toute sa vie, au milieu des occupations les plus diverses, Fleury devait rester fidèle à son goût pour la juris-

prudence. Nous apprenons par une note de sa main que, de 1667 à 1679, il refit son *Droit public*. L'*Institution au Droit ecclésiastique* fut également recommencée en 1679, à Saint-Germain, Dans les *Avis Spirituels*, écrits vers 1686, Fleury annonçait un *Traité du droit français* qui devait paraître en 1687 et qui, resté inédit, est aujourd'hui perdu. N'oublions pas l'*Histoire du droit français*, publiée sans nom d'auteur en 1674 et, depuis 1692, attachée comme préface à l'*Institution au droit français* d'Argou.

Souvent nous reviendrons sur ces années 1656 à 1672 pour étudier d'autres aspects de la personne de Fleury et considérer mainte autre manifestation de son activité que le présent chapitre n'a fait que laisser entrevoir.

La culture juridique de Fleury est en effet d'autant plus remarquable qu'elle était loin d'occuper tout son temps, d'épuiser son attention et qu'elle voisinait dans son esprit avec une foule d'autres connaissances.

Faut-il regretter cette formation générale ? Nous ne le pensons pas. Car par elle Fleury fit mentir la parole de Boileau que « la raison que l'on cultive dans cette étude (du droit) n'est pas la raison humaine ni le bon sens » (1). Par elle encore, Fleury évitait à l'avance le reproche formulé au XIX^e siècle par le jurisconsulte Raepsaet « qu'un avocat, quelle que langue qu'il possède, n'est qu'un manœuvre si, à la connaissance des lois, il ne joint pas celle de la littérature et en particulier de l'histoire » (2).

Sans doute la science juridique de Fleury ne fut pas étrangère aux tendances gallicanes que nous aurons à regretter chez le prêtre historien de l'Eglise.

Sans doute encore elle ne le conduisit pas aux charges les plus enviées. Trop pauvre pour acheter les unes, fuyant les autres parce que son caractère placide avait horreur des contestations et que son âme idéaliste planait dans des sphères plus sereines, il resta un modeste.

En revanche la jurisprudence lui procura les avantages les plus précieux.

Ce fut elle qui l'introduisit, pour ainsi dire, dans le monde et lui assura, malgré son humble condition, la société des familles les plus distinguées du royaume, lui

(1) Cité par Lavisce, *Hist. de France*, t. VII, Part. II p. 126.

(2) Cité par Louis Veillot, *Le droit du seigneur* 1878, p. IX.

facilitant ainsi jusqu'à la pratique des plus belles vertus et l'entrée dans le sacerdoce.

Au programme de travail que le précepteur fera suivre avec succès à ses nobles élèves, aux principes qu'il exposera dans son *Traité des études*, nous reconnaitrons le jurisconsulte.

Sa profonde connaissance des Institutions anciennes et modernes, civiles et religieuses, et de leur évolution, le préparaient à merveille à comprendre l'histoire des peuples comme de l'Eglise.

Il n'est pas jusqu'au caractère calme et digne, au bon sens exercé, au style précis et toujours égal, à la logique impitoyable de Fleury qui n'en porte la marque.

Où que nous suivions désormais Fleury, nous constaterons les bienfaits qu'il retirera toute sa vie de ses quinze ans de profondes études juridiques.

CHAPITRE III

Fleury jurisconsulte - Ses œuvres

(Première Partie)

Dialogues sur l'éloquence judiciaire. — La pensée de M. de Gaumont. — Origine des *Dialogues*. — Les quatre interlocuteurs. — Plaie morale de la justice. — Plaie littéraire. — Causes de cette plaie. — Arguments des partisans des citations. — L'exemple des Anciens. — La raison. — Fleury écrira ces dialogues. — Les approbations. — Influence des *Dialogues* sur *Les Plaideurs*. — L'avocat idéal.

Traité des Légats a latere. — La France et le Saint Siège en 1664. — Occasion du *Traité*. — Polémique avec M. de Sallo. — Victoire de Fleury.

Les principales œuvres juridiques que nous possédons de Fleury sont : les *Dialogues sur l'éloquence judiciaire*, le *Traité des Légats a latere*, l'*Institution au droit français*, le *Droit public de France*. Chacune d'elles mérite une étude spéciale.

Les deux *Dialogues sur l'éloquence judiciaire*, restés inédits jusqu'aujourd'hui (1), furent rédigés par Fleury en 1664, comme il n'avait pas vingt-quatre ans. Mais les idées en étaient depuis longtemps déjà mûries par l'auteur.

Un jour, il s'en était ouvert à M. de Gaumont.

« Je lui demandai, dit-il, son jugement touchant les citations des Pères de l'Eglise et d'autres auteurs anciens, dont les avocats chargeaient fréquemment leurs plaidoyers, prétendant les orner. Il me dit : « cette manière de parler en public s'est introduite et conservée parce qu'elle est bien plus facile que l'éloquence solide et serrée de Démosthène et des bons orateurs, qui ne se soutient que par la force du raisonnement et des tours ingénieux ; il n'y a ici

(1) Bib. Nat. Mss. F. Fr. 9521.

que la mémoire qui travaille. Jacques Faye d'Espeisses, avocat général, et depuis président à mortier sous Henri III, voulut une fois essayer de faire une harangue de ce style démosthénique, sans citations ni ornements empruntés ; et il avoua que ce discours lui avait coûté seul plus que tous les autres. En un tel discours, il faut que l'auteur tire de son fonds ; dans les autres, il ne fait que copier et piller dans les livres ». Il estimait extrêmement le Cardinal d'Ossat et regardait ses lettres comme des modèles d'éloquence solide, et relevait surtout son exactitude à rapporter les circonstances importantes, et son adresse à les peindre vivement ; comme quand il dit que le pape Clément VII, regardant son crucifix, et empoignant de sa main droite son bras gauche, dit « Je voudrais qu'il m'en eût coûté ce bras, et être assuré de la conversion du Roi ! » (1).

Ce jour là, le vieux conseiller entraît à merveille dans la pensée de Fleury.

Plusieurs de ses amis partageaient ses idées. Il se forma peu à peu un parti des jeunes. On tint des conférences, tantôt chez M. de Marillac, tantôt dans les allées de Rambouillet (2), entre jeunes gens « en belle humeur » et en peine « de trouver quelque chose à critiquer ». On chargea Fleury d'en faire un rapport. C'est ainsi qu'il devint rédacteur d'un véritable manifeste insurrectionnel contre la vieille liturgie gallicane du « temple de Thémis ».

Sous un titre bien modeste, « *s'il faut citer dans les plaidoyers* », il composa un traité de l'éloquence judiciaire où l'intention évidente d'imiter les dialogues de Cicéron apparaît dès la mise en scène.

Ces pages vivantes nous renseignent trop sur l'éloquence judiciaire de cette époque et sur ses procédés surannés, comme sur les idées franchement réformatrices de Fleury, pour ne pas retenir notre attention.

Les quatre interlocuteurs y paraissent bien sous leurs traits historiques. Avec Fleury, le judicieux, c'est Corde-moy, le philosophe cartésien, un peu solennel, qui prend d'ordinaire la parole en ces termes : « en vérité, Messieurs » ; c'est Le Peletier dont les fines saillies justifient la définition cicéronienne que M. de Toureil donnera de lui : « *homo*

(1) Emery *Nouveaux Opuscules* p. 210-218.

(2) Le « Jardin de Rambouillet », se trouvait au Faubourg St-Antoine.

lunatissimi ingenii » ; c'est M. de Marillac, le type du magistrat prudent et réservé.

La corruption de la justice était alors un fait public. « Désormais, avait pu écrire Fleury à Lamoignon en 1658, la fraude ni le mensonge ne régneront plus dans le barreau, et l'avarice n'enlèvera plus la subsistance des pauvres par des gains de toute espèce, dès que tu veilles sur ces indignes abus » (1).

C'était le temps où Boileau, « fils, frère, oncle, cousin beau-frère de greffier », perdait pourtant lamentablement sa cause en 1657 et s'en allait... « loin du Palais, errer sur le Parnasse », faire... « de la libre vérité toute son étude » (2). L'insuccès, le goût de la poésie, né dans « la poudre du greffe », n'étaient pas, à l'en croire, les seules causes de sa retraite. Il s'écriait en effet en 1660, dans sa première satire :

« Moi que j'aïlle crier dans ce pays barbare
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un dédale de lois
Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ! (3).

On croirait entendre La Fontaine :

« Suivant que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir (4) »,

C'était le même temps où Racine ne craignait pas d'écrire dans *Les Plaideurs* :

« Prends moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte les ce matin » (5)...
« Je le vois bien, Monsieur, le vin muscat opère
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du père » (6).

Sainte-Beuve, à propos de Lemaître, montre à nu « toute la rhétorique du genre de ce temps-là, cette faculté du pour et du contre, qui est, craint-il, des avocats de tous les temps » (7).

(1) Bib. Nat. Mss. F. Fr. 9519, p. 295.

(2) Boileau *Épître* V v. 112, 114, 122.

(3) Id. *Satire* I, v. 117 à 122.

(4) La Fontaine, *Fables*, Liv. VII. Fable I : Les animaux malades de la peste.

(5) Act. I, Sc. VI.

(6) Act. II, Sc. XII.

(7) Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. I, p. 387.

Seuls pouvaient échapper à ce mal les gens fortunés comme les Le Peletier ou les Marillac, ceux qui consentaient à la médiocrité ou à l'indigence, comme Cordemoy et Fleury, à la suite de Patru.

A cette plaie morale s'en ajoutait une autre, d'ordre littéraire, causée par les citations et le galimatias.

Les avocats citent en grec et en latin. Les uns « s'imaginent avoir bien profité de la rhétorique d'Aristote lorsqu'en parlant, si vous voulez, de la colère, ils font observer à la cour que le philosophe a donné une telle épithète, et disent là-dessus un petit mot grec, mal prononcé, qui surprend tout le monde et n'est entendu de personne. » Les autres « croient devoir passer pour bons disciples de Quintilien quand ils disent qu'en un tel chapitre d'un tel livre de ses *Institutions oratoires*, il a dit un beau mot, et ce beau mot est quelque grande période latine dont ils étourdissent tous leurs auditeurs (1).

Il n'est pas d'auteur ancien qu'ils ne citent : ce sont les poètes, « pleins de fables si ridicules et de sentiments si impies et si contraires aux bonnes mœurs » ; la guerre de Troie et les contes de la *Métamorphose* ; les *Amours* d'Ovide et les *Epigrammes* de Catulle ; les plaisanteries grivoises d'Horace et d'Anacréon. Puis ce sont les conteurs : Apulée, Pétrone, Héliodore ; puis viennent les historiens, « grands seigneurs qui ne parlent que de rois et de princes, de guerres et de traités... » « Cependant, dit Fleury, je ne vois point qu'il y ait de proportion entre la bataille de Cannes et un retrait lignager... et il me semble que les oreilles souffrent étrangement quand, après avoir nommé à pleine bouche Pisistrate, Epaminondas et Agésilas, on revient à Thibaut et à Jacqueline » (2). Citent-ils les orateurs ? Ils ne distinguent point dans leur œuvre entre les harangues publiques et les plaidoyers. Et Fleury souligne malicieusement que « ce ne sont pas les citations les plus dangereuses. Je ne vois pas qu'on cite beaucoup les orateurs ni que Démosthène soit fort connu dans le Palais ». Ils invoquent les philosophes, « dont les maximes sont si différentes des sentiments ordinaires que la plupart de ceux à qui elles

(1) Bib. Nat. Mss. F. Fr. 9521, p. 4.

(2) Bib. Nat. Mss. F. Fr. 9521, p. 54.

sont nouvelles les trouvent contraires au sens commun » (1) Ils citent, pour divertir les autres et se faire admirer, jusqu'aux Pères de l'Eglise. Aussi en voyons-nous qui font de plaisants contre-temps en ces matières et qui, plaidant pour un paysan qui ne sait pas lire, lui donnent l'âme la plus grande qu'on se puisse imaginer et disent, d'un ton de voix magnifique : « ma partie était bien éloigné de ces sentiments ; il savait trop bien ce que dit excellemment Saint Ambroise en un tel endroit ; il n'avait garde d'oublier ce beau mot de Tertullien... En suite de quoi ils font dire à la pauvre partie, en latin, ce qu'il ne pourrait pas entendre en français, bien loin d'être capable de le penser » (2). Enfin, et voici le plus fort, « s'il se rencontre une cause où l'on puisse faire rentrer tant soit peu de médecine..., on court au conseil chez les médecins que l'on connaît, on prend des mémoires de tous côtés ou même, sans se donner tant de peine, on transcrit ce que l'on trouve, dans le premier livre, de lieux communs. Et Dieu sait le bon effet que font des études si indigestes, en une matière dont l'avocat ne savait rien deux jours auparavant, et le passe-temps qu'il donne aux médecins qui vont l'écouter, lorsqu'ils lui voient prendre à contre sens les termes de leur art, estropier leurs aphorismes, et dire avec l'applaudissement des ignorants ce qu'ils ignorent aussi bien qu'eux » (3).

Si seulement c'était original ! Mais c'est invariablement le jugement de Salomon dans une cause d'Etat et le désespoir de Lucrèce à propos d'un ravisseur.

Et puis, on les achète. « Car tout le monde sait bien que nous sommes en bonne ville et qu'on trouve tout, à Paris, en peu de temps, pour de l'argent, et que, depuis qu'il y a des Polyanthes et d'autres livres semblables, et des gens qui étudient pour les autres, il est presque aussi facile de faire un plaidoyer du jour au lendemain que de donner un grand cadeau en deux ou trois heures » (4).

Aux citations, les avocats ajoutent « le style noble, la grande manière ». Cela consiste à parler Phébus et débiter du galimatias à outrance, c'est remplir un exorde de

(1) Ibid. p. 55 v°.

(2) Ibid. p. 25.

(3) Ibid p. 69 v°.

(4) Bib. Nat. F. Fr. Mss 9521 p. 103.

termes si pompeux et d'expressions si guindées, qu'il n'y a point de poète, fût-il monté sur le cheval ailé, qui puisse aller si haut » (1).

Et tout cela au risque de causer des désordres au Palais, où l'on met à bout la patience des juges ; de se causer préjudice à soi même, en s'appliquant, dans « la paresse et la stérilité », aux « fables ingénieuses », aux « applications forcées », et aux « allégories cérébrines », plutôt qu'à l'étude de quelque science solide ; au risque d'avoir affaire, au sortir de l'audience à un mauvais plaisant qui vous demande : « Monsieur, que vous avons-nous fait, que vous nous traitez avec tant de dureté ?... Tant plus nous nous appliquions à vous entendre, tant plus vous faisiez d'effort pour n'être point entendu... Vous avez voulu marquer votre mépris et insulter à notre ignorance, et c'est, ce me semble, mal reconnaître l'honneur que nous vous faisons de venir ici pour vous entendre » (2).

Fleury savait sourire, et dans ce jeune avocat on prévoyait l'académicien qui donnera, en 1719, une leçon d'éloquence en même temps qu'une exhortation à la résidence terriblement ironique.

Les causes de cette plaie littéraire du barreau à laquelle s'attaquent les *Dialogues* sont diverses.

C'est la vanité et le pédantisme, ce que M. Brunetière appelle chez les avocats la « fureur de se faire admirer » (3).

(1) *Ibid.* p. 4 v^o

« ... Continuation de la citation, affectation de la pensée obscurcie par le bel esprit d'une part et, d'autre part, par le jargon précieux. Pointes et Phébus ! Pathos et conceits ! Le « cœur et le sein » de Fourcroy ! La tirade de Pousset sur « le nom de père, point de perspective de la nature !... » tels sont les maux dont souffrait la plaidoirie en 1660, déclare de son côté M. Munier-Jolain. *La Plaidoirie dans la langue française*, Paris 1896, t. I p. 341.

(2) Bib. Nat. Fr. Mss., 9521, p. 67.

(3) *Revue des Deux Mondes* 1^{er} Mai 1888, p. 217.

M. Brunetière trouve encore à ce mal une autre raison que les prétentions littéraires : ce sont « les exigences de la profession ». « L'abus de la rhétorique, dit-il, voilà le défaut des avocats, dans tous les temps et dans tous les pays, parce qu'il leur faut presque toujours surfaire, pour la plaider éloquemment, la cause qu'ils ont entreprise. De là tous ces moyens qu'ils emploient tour à tour ou simultanément pour essayer de donner aux choses une importance qu'elles n'ont point, et le change aux plaideurs eux-mêmes sur l'intérêt de leurs contestations. Il s'agirait de délibérer sur le destin des Empires qu'on n'y mettrait pas plus d'ardeur ou plus de véhémence... Les intérêts sont si petits que s'il ne tâchait pas lui-même de se faire illusion, l'avocat n'oserait pas les plaider... » *Ibid.* p. 322.

C'est l'ignorance du droit, des coutumes, des ordonnances, des lois romaines.

Mais il y a aussi des causes d'origine historique, que Fleury trouve plaisir à nous retracer.

Remontant à Philippe de Valois et Froissart, il signale que le « roman », ou le français naissant, « ne passait que pour un jargon de serfs et de rustiques qui ne méritait point d'être écrit. De la sorte, il était impossible que les plaidoyers de ce temps-là ne fussent pleins de latin ».

Par ailleurs, ceux qui rendaient la justice étaient la plupart ecclésiastiques, et... les causes étaient ordinairement plaidées par les curés de Paris, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'ils commençaient ordinairement par un texte de l'Écriture les plaidoyers, comme ils faisaient pour les sermons.

D'ailleurs encore, ces avocats, qu'ils fussent clercs ou laïques, étaient docteurs légistes ou canonistes « qui auraient cru être déshonorés à jamais s'ils avaient rien dit sans autorité pieuse, même en parlant de chose indifférente ».

Aussi voit-on à cette époque et plus tard, « des plaidoyers tout entrecoupés de latin... et cela se faisait si naturellement que souvent une seule phrase était moitié française, moitié latine, de manière que les deux langues étaient jointes par une seule construction ».

« ...Du moins ils ne parlaient guère que de leurs affaires, et s'ils citaient trop, c'étaient des lois et des docteurs. Le règne de François I^{er}, qui changea toutes choses, introduisit aussi une nouvelle espèce de citations. Car depuis que Budée et Alciat eurent joint les humanités à la jurisprudence, il n'y eut personne au Palais qui ne se piquât de savoir le grec et le bon latin, et d'avoir lu les bons auteurs » (1).

Dès lors, « les avocats du Roi... rapiéçaient leurs discours d'échantillons de divers auteurs ».

Depuis, les avocats les plus célèbres suivirent cette voie, et Fleury cite un M. Jobert qui « composait des plaidoyers tout de passages rapportés de divers auteurs et joints avec un tel artifice qu'ils composaient un discours suivi ». Pour ne parler que des morts, il termine par M. Antoine

(1) Bib Nat. F. Fr. Mss. 9521, pp. 105-108.

Lemaître et en donne une appréciation qui, pour être éloignée du jugement un peu sévère de Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*, (1) l'est également de l'admiration continue de M. Oscar de la Vallée (2). Et comme la réputation de Lemaître a été l'objet, en 1856-1857, d'un vrai « tournoi », nous transcrivons ici les paroles de Fleury, qui s'y connaissait bien un peu.

M. Lemaître « semble, dit-il, avoir été le premier dont le style ait été bien formé à la manière grande, noble et agréable, et qui, assurément, a eu beaucoup de parties de la véritable éloquence, s'il ne les a pas eues toutes. On peut dire toutefois que, s'il n'a point péché par excès et..., quoiqu'il ait surpassé ceux qui l'ont précédé par la conduite de ses desseins, la force et la grâce de ses figures, la pureté de l'élégance de ses expressions, il n'a pu se défaire entièrement des mauvais ornements qui étaient, de son temps, si fort à la mode, et surtout, il a défiguré ses plaidoyers par ces passages des Pères si grands et si fréquents dont il interrompt toute la suite. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, comme nous l'avons toujours entendu louer, parce qu'en effet il est très louable, nous le voulons imiter; et plusieurs, n'étant pas capables d'en imiter les véritables beautés, ne copient que ses défauts, en sorte qu'on peut dire que c'est un fort bon original qui a gâté bien des jeunes gens au Palais » (3).

Daguesseau se rencontrait donc avec Fleury quand, selon que le rapporte Sainte-Beuve, « dans la quatrième *Instruction* à son fils, il lui recommande quelques-uns des plaidoyers de Lemaître où l'on trouve des traits, dit-il, qui font regretter que son éloquence n'ait pas eu la hardiesse de marcher seule, et sans ce cortège nombreux d'orateurs, d'historiens, de Pères de l'Eglise, « qu'elle mène toujours à sa suite » (4).

A cet état de choses, il était naturel de vouloir remédier.

Mais les citations et le « Phébus » avaient leurs partisans. M. de Marillac, qu'il le veuille ou non, en est un. « Il

(1) Sainte Beuve, *Port-Royal*, t. I., pp. 380 et seq.

(2) Oscar de la Vallée, *De l'éloquence judiciaire au XVII^e siècle*, Paris in 8° 1856.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9521, pp. 110-111.

(4) Sainte Beuve, *Port-Royal*, t. I., pp. 335.

tient pour maxime en toute chose de suivre plutôt les grands chemins que les routes écartées, et il lui semble qu'en matière d'éloquence toutes les prétendues réformations approchent fort de l'hérésie » : Et pour légitimer sa réserve, il ajoute « qu'il croit, avec tout le monde, qu'il est permis d'emprunter dans les livres de belles pensées pour en orner un discours, et que l'autorité des Anciens est souvent nécessaire pour donner plus de poids à nos raisons » (1).

A ce mot d'Anciens, Fleury prend la parole. « Mais, dit-il, c'est l'exemple des Anciens qui m'a premièrement donné de l'aversion pour les citations » (2).

Et, dans une argumentation vigoureuse, il prouve ce qu'il avance.

Les Anciens, dit-il en substance, n'ont jamais cité. Démosthène avait pourtant à sa disposition des poètes, des historiens, des philosophes, il avait les harangues de Périclès, et ces innombrables livres qui, quarante ou cinquante ans après sa mort, devaient former la bibliothèque d'Alexandrie.

A plus forte raison Cicéron.

Dès lors, ceux « qui mettent l'autorité des Anciens au dessus de leur propre raison doivent les imiter et ne point les citer ; et ceux qui rejettent leur autorité a fortiori, car il est ridicule de citer des gens dont on n'estime pas que l'autorité soit considérable » (3).

Bien plus, les Anciens nous ont laissé des préceptes d'éloquence : or, ni dans les *Dialogues des causes de la corruption de l'éloquence*, de Quintilien, ni dans le *De oratoribus* de Cicéron, il n'est fait mention des citations.

Horace, au contraire, les reproche à Lucilius, lui disant que la poésie est une licence, non un ornement, qu'en plaidant ce serait de l'impudence, en général de l'impertinence, de mettre en pareil rang des mots étrangers et grecs avec les mots de la patrie (4).

Cicéron étend jusqu'aux discours familiers ce qu'Horace appliquait aux plaidoyers.

La cause de cette attitude est que les Anciens « ne veu-

(1) Bib. Nat. F. Fr. Mss 9521, p. 3.

(2) Ibid. p. 5 v^o.

(3) Ibid. p. 7 et 8.

(4) Ibid. p. 10 v^o.

lent faire preuve que de bon sens et d'une connaissance très exacte des affaires qu'ils traitent ». Cela est rigoureusement vrai de Démosthène. Et Cicéron « qui ne pouvait pas si bien renfermer en lui-même cette prodigieuse quantité de belles connaissances qu'il possédait, qui les laisse échapper dans son *Pro Murena*, dans son *Pro Archia*, après avoir fait autant d'excuses que s'il allait parler contre les libertés du peuple romain », lui est par là même inférieur (1).

M. de Marillac a beau objecter des exemples contraires : Fleury lui répond que les citations alléguées ne sont pas faites dans une langue étrangère, qu'elles sont contenues dans des compositions destinées à rester écrites, et qu'elles portent sur des textes connus de tout le monde.

La cause est jugée. Que les partisans des citations cessent d'invoquer l'autorité des Anciens.

A Cordemoy de nous dire maintenant les conclusions de l'expérience et de la raison.

En quoi, demande-t-il d'abord, consiste la réputation solide de l'avocat ? Uniquement à gagner les causes qu'il plaide. Pour les gagner, il n'aura qu'à « faire trouver aux juges la cause aussi bonne qu'il l'estime ». Or, point n'est besoin de citations pour atteindre ce but. Une cause est déclarée la meilleure parce qu'il y a une telle pièce qui est une preuve invincible d'un tel fait, parce qu'il y a telle maxime de droit en sa faveur... mais non pas parce qu'un avocat a dit un passage de Tertullien le plus beau du monde.

Si encore les juges entendaient ces phrases grecques ou latines ! Mais M. Fleury, « qui l'entend un peu dans les livres », (2) avoue lui-même ingénument qu'il ne comprend rien à la plupart des passages qu'on dit en grec. « Dans ce cas, pourquoi ne pas parler hébreu ? »

Poussons plus avant. L'éloquence a pour but d'instruire et d'agir sur les passions. L'avocat instruit par l'exposition de la cause dans l'exorde, la production des faits et le raisonnement ; il excite ou calme les passions dans la

(1) Ibid. p. 13 v°.

(2) Il y a de l'ironie dans cette expression, car Fleury nous a donné des preuves de sa connaissance approfondie de la langue grecque. Mais cette science elle-même ne suffit pas à lui faire comprendre ce qu'il appelait tout-à-l'heure « un petit mot grec mal prononcé qui surprend tout le monde ».

narration ou la péroraison. Or l'exorde n'admet pas la citation, puisqu'il est comme impossible de trouver dans un livre des paroles qui donnent la véritable idée de la cause particulière qui se présente. La narration ne peut être que brisée, le raisonnement obscurci par la citation. Pour toucher l'âme, il n'y a qu'un objet sensible et présent qui en soit capable, et la citation, outre qu'elle sent l'artifice, détourne de cet objet.

M. de Marillac aurait pu répondre à Cordemoy que la raison ne condamne pas absolument les citations. En rapportant la pensée de tel grand homme ou de tel siècle de l'humanité, elles constituent un argument de sens commun qui a sa valeur, un argument d'autorité aussi, de cette autorité dont Fleury pensait qu'elle complète et vaut parfois la raison. Comparaisons, allusions, réminiscences, elles ajoutent au style de la variété, de la nuance, et je ne sais quel charme qui séduit les connaisseurs. Mais, là encore, Cordemoy aurait pu répliquer que le barreau n'était pas le lieu précis des joutes littéraires, et que les citations ne présentent ces avantages que dans la mesure où elles sont employées avec modération, et choisies avec à propos, ce qui n'était pas alors le cas.

Ces vues échangées entre les quatre amis eussent été stériles si elles ne se fussent répandues en dehors de leur petit cercle. Mais, d'autre part, il y avait bien des chances pour que cet avocat de leur goût, ce « procureur lettré », comme l'appelaient M. de Marillac, fût mal reçu de ses collègues vieux jeu. La littérature de l'époque, qui se ressent encore du pédantisme du XVI^e siècle et qui y ajoute, sous l'influence des précieuses « mal tournées », l'emphase espagnole ou les « concetti » venus d'Italie, plaisait tellement que Fleury lui-même était hésitant. « Peut-être ferions-nous mieux, disait-il, d'imiter la politique de ces grands génies qui, connaissant mieux que nous la perfection de l'éloquence, ne veulent pas néanmoins la proposer à tout le monde, parce qu'ils voient que les esprits de notre siècle n'en sont pas encore capables » (1).

Mais M. Le Peletier, plus ardent, réclame le droit de dire librement ce qu'il pense. « Il faut, dit-il, avoir la hardiesse de produire ce qu'on estime le meilleur, et croire

(1) Bib. Nat. *F Fr. Mss.* 9521 p. 86 r^o.

fermement que la multitude l'approuvera à la fin, et quittera les fausses opinions aussi légèrement qu'elle les avait embrassées » (1). Il rappelle à ce sujet l'exemple de Ronsard qui, il n'y a pas cinquante ans, était encore le prince des poètes, « et qui est aujourd'hui décrié ». D'ailleurs, ils sont engagés, et ils ont l'espérance. « Nous avons déjà parole de beaucoup de personnes considérables, et nous espérons mettre de notre côté tout ce qu'il y a encore dans le barreau de gens qui chérissent le bon sens (2).

Reste à trouver le moyen de faire aboutir cette « conjuration formée contre la fausse éloquence ».

Le Peletier l'indique à Fleury. « Je voudrais que vous fissiez un dialogue à la manière de Platon ou de Cicéron ». Fleury a beau dire « qu'un Dialogue en français est une terrible affaire » (3). Il en fera un ; il en fera deux. Et ces deux dialogues pleins de digressions sous lesquelles court le fil, parfois trop apparent, du raisonnement, égayés en certains endroits par des railleries délicates, des tours fins et des rencontres agréables, sans qu'il n'y ait ni pointes, ni aucune sorte d'affectation, assaisonnés d'une certaine urbanité, selon les règles que Fleury lui même énumérait, sont, pour employer encore un de ses jolies et justes expressions, « une conversation peinte » dans un cadre tout platonicien.

Ces Dialogues circulèrent manuscrits, selon la mode du temps, dans les cercles littéraires ou auprès des particuliers. Nous en avons la preuve dans les réflexions de M. de Montmor et de M. Nublé (4), tous deux parlementaires, que Fleury nous a conservées. Le second Dialogue, même, ne revint plus, et Fleury dût se contenter d'une copie. Ils allèrent, sans nul doute, jusqu'à M. de Lamoignon, jusqu'à Boileau et Racine.

Les sentiments de l'élève de Port-Royal concordaient sur plus d'un point, avec ceux de l'élève des Jésuites.

Tous deux avaient une connaissance profonde de l'antiquité, jusqu'à posséder en entier des auteurs « que d'ordinaire, au collège, on ne connaît guère que par quelques fragments ». Si les extraits de Quintilien remplissaient, au

(1) Bib. Nat. *F. Fr. Mss.* 9521 p. 87 v°

(2) Ibid. p. 3.

(3) Ibid. p. 34.

(4) Ibid. p. 33.

dire de M. Mesnard (1), 255 pages du cahier de Racine, Fleury avait rédigé du même auteur un résumé complet et solide (2), et si Racine lisait et annotait l'*Odyssée* à Uzès en 1662 (3), Fleury, en 1664, lisait et commentait tout Homère à première vue et d'une haleine.

Souvent ils s'étaient rencontrés chez Boileau, et tous trois avaient échangé leurs idées. Fleury rapportait à des amis, MM, de Saint-Fonds et Dugas, que « Despréaux,... quand l'audience était finie et que tout le monde s'était retiré, prenait plaisir à contrefaire, en sa présence et en présence de quelques autres amis particuliers, tout ce qui s'était passé à l'audience » (4). « Racine, continuait-il, travaillait ordinairement avec Despréaux, et il y a des pièces entières qui appartiennent presque plus au second qu'au premier ; *Les Plaideurs*, par exemple, sont de Despréaux. En voici la preuve. M. Fleury l'était allé voir un jour ; il le trouva tout rêveur et lui en demanda le sujet. « Je pensais, dit-il, si l'on ne pourrait point imiter en notre langue quelque pièce d'Aristophane, et il me semble qu'il n'y en a point de plus propre que les *Guêpes* ». Et là-dessus, il lui raconta tout le dessein des *Plaideurs*, et lui dit même des traits de plaisanterie qui sont effectivement dans cette pièce, comme ceux-ci : « Mais où mangerez-vous, mon père ? — A la buvette. — Mais où dormirez-vous ? — A l'audience » (5). De plus, Racine ne connaissait point du tout le Palais ni les avocats, et l'on voit dans *Les Plaideurs* le caractère des plus célèbres avocats de ce temps-là, tels que Montholon et Langlois : car Despréaux les connaissait parfaitement,... La dispute de la comtesse de Pimbêche et de Chicanneau n'est point imaginée. Racine et Despréaux n'ont fait que raconter une scène qui se passa effectivement et à peu près de la même manière qu'elle est dans la comédie, en présence de l'un des deux, entre une vieille plaideuse et un frère de Despréaux lui-même, si je ne me trompe.

« Le dessein de *Phèdre* est encore de Despréaux ; car il disait un jour à M. l'abbé Fleury que c'était un abus de

(1) Mesnard, *Racine* 1865 t. VI, p. 344.

(2) B. N. F. Fr. Mss. 9514, pp. 1 à 5.

(3) Mesnard *Op. cit.* t. VI pp. 56 à 164.

(4) William Poidebard, *Correspondance littéraire et anecdotique entre M. de Saint-Fonds et le Président Dugas, membres de l'Académie de Lyon*, (1711-1739).

Lyon 1900 2 vol. in 4° t. I., pp. X et XI.

(5) Racine *Les Plaideurs* Act. 1 Sc. IV.

mettre de l'amour dans les tragédies ; que c'était une passion comique qui rendait les hommes ridicules, et que, si l'amour pouvait entrer dans une tragédie, ce ne pouvait être que comme une fureur, tel qu'on le voit dans *Phèdre* d'Euripide, et qu'on pourrait bien faire quelque chose de bon en notre langue sur ce sujet.

« Une preuve, nous disait M. l'abbé Fleury, que l'amour est comique et rend les héros ridicules, c'est que, dans *Andromaque*, qui est, sans contredit, une des plus belles pièces de Racine, Pyrrhus se rend quelquefois ridicule, et donne envie de rire par les indignes bassesses où son amour le réduit...

« On pourrait remplir un volume des bons mots recueillis à la Cour par notre savant abbé et conservés par son ami... » (1)

Revenons à l'éloquence judiciaire. Les œuvres des trois écrivains sur ce sujet ne sont pas sans traits communs.

A la fin du premier *Dialogue*, Fleury parle d'une personne « de sa connaissance » qui ne pouvait sans indignation

« Voir le Tibre à grands flots se mêler dans la Seine ».

Ce vers, plus tard retranché de la 1^{re} *Satire*, était de Boileau.

Que dire des *Plaideurs* ?

La comparaison même sommaire, des critiques formulées par Fleury et des critiques mises en scène par Racine, ne laisse pas d'être suggestive. Elle nous incline à penser que Fleury dut rapporter à Racine les bizarreries de l'éloquence judiciaire, Boileau les mimer, et que les deux compères révélèrent à Racine la langue de la chicane, « langue qui était plus étrangère à Racine qu'à personne ».

On n'entend pas sans rire et sans applaudir de bon cœur l'Intimé citer Aristote « *primo peri politicon* », Pausanias en ses *Corinthiaques*, Rebuffe et le grand Jacques... Cujas, Harmenopul, contre son adversaire, (2) « Celui contre lequel il parle *autem* plumé », et se servir du Digeste, de la loi *Si quis Canis* au titre *De vi*, paragrapho *Caponibus*, en faveur de sa partie, et cela sur un ton véhément...

Mais on reconnaît le personnage : on l'a déjà entendu.

(1) W. Poidelard *Op. Cit.* t. I, pp. X-XIII

(2) *Les Plaideurs* Act. III Sc. III.

C'est le même avocat que Fleury nous avait représenté « disant un petit mot grec mal prononcé, qui surprend tout le monde et n'est entendu de personne », le même avocat qui, imitant Bridoye, fait « des phrases moitié françaises, moitié latines ».

Petit Jean cite les *Métamorphoses*, qui se confondent d'ailleurs dans son esprit avec la métempsychose. Il avait parlé précédemment, et toujours avec la même intelligence, des Césars, des Babiboniens, des Serpents, des Nacédoniens, des Lorrains. Il était allé jusqu'au Japon,... pour revenir à son chapon.

L'avocat de Fleury citait également « les contes de la *Métamorphose* », les historiens « grands seigneurs », et nommait à pleine bouche Pisistrate, Epaminondas et Agésilas, pour revenir à Thibaut et à Jacqueline.

L'éloquente boutade que Fleury met sur les lèvres de M. Le Peletier contre les longs et les pompeux exordes était bien la satire anticipée de l'exorde de Petit Jean sur

« l'inconstance du monde et sa vicissitude ».

Nous avons déjà plaint l'infortune du juge, obligé d'entendre les divagations des avocats, lorsque nous retrouvons Perrin Dandin suant sang et eau, pendant l'exorde de Petit Jean,

« pour voir si du Japon

Il viendrait à bon port au fait de son chapon » (1).

Lorsque Fleury nous parle de ces « fables ingénieuses », bons mots ou pointes qu'on fait venir à tout ce que l'on veut, par des applications forcées et des allégories cérrébrines, il résume cent anecdotes connues de tout le Palais. Il dénonce à la fois et Gautier citant le plus fameux vers de Lucain dans un procès entre un pâtissier et un boulanger, et l'Intimé, qui, par une allégorie encore plus « cérrébrine », comparant Perrin Dandin à Caton, va tirer un effet nouveau du même vers :

« Devant le grand Dandin l'innocence est hardie ;
 Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
 Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni ! »

(1) *Les Plaidours* Act. III Sc. III.

Encore un rapprochement. Fleury parle de ces discours semblables à « des corps monstrueux, dont le milieu sec et décharné n'a rien qui réponde aux extrémités, et ne contient le plus souvent qu'un mauvais tissu de faits embarrassés qu'on explique d'un style bas et des termes de la chicane les plus barbares ». Ces discours ne sont-ils pas ceux qui arrachent à Dandin exaspéré cette exclamation :

« ... Voilà bien instruire une affaire :
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait » (1).

La bonne prose de Fleury ne vaut pas, assurément, la poésie mordante de Racine ; mais la fine critique du premier semble avoir excité la verve comique du second comme de son ami Boileau.

Enfin le poète ne voit pas, à ces défauts des plaidoiries, d'autres causes que celles qu'a signalées Fleury.

C'est l'ignorance :

« Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats :
Ils sont fort ignorants » (2)

Racine sait, comme Fleury, qu'on trouve tout à Paris, en peu de temps, pour de l'argent ; et il fait dire par Léandre à Petit Jean :

« C'est ta première cause et l'on te la fera ».

C'est la vanité :

« A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode ?
Mais qu'en dit l'Assemblée ?
— Il est fort à la mode » (1).

A tous ces désordres, Racine n'indique qu'un remède :

« Mais que les avocats soient désormais plus courts ! » (3).

Fleury qui n'écrivait pas pour le théâtre, et qui visait à réformer plus méthodiquement que par le ridicule s'était étendu plus longuement sur ce dernier point.

Mais avant de présenter son avocat idéal, prenons acte que Fleury avait, dès 1664, et quatre ans avant *Les Plaideurs*, dénoncé les « amusantes bizarreries de l'éloquence judiciaires ». Il n'est certes pas téméraire de le ranger au nombre de ces amis dont parle Racine et qui, « moitié en

(1) *Les Plaideurs* Act. III, Sc. III.

(2) *Ibid.* Act. II, Sc. XIV.

(3) *Ibid.* Act. III, Sc. IV.

l'encourageant et moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre », lui firent commencer sa pièce (1).

Revenons à nos quatre interlocuteurs. A côté des critiques, les Dialogues renferment une partie positive où l'on recherche l'avocat idéal.

Pour déterminer l'idéal d'une profession, dit Corde-moy, qui procède, selon son habitude, par principes et raisonnement, il faut considérer sa fin.

Or la fin de l'avocat est de gagner la cause qu'il plaide. L'avocat idéal sera donc celui « qui réussira souvent dans l'action qui lui est propre » (2). Le particulier ne se soucie point qu'on plaide sa cause simplement ou avec ce qu'on appelle ornement, pourvu qu'on lui fasse obtenir ce qu'il demande, comme le malade ne se met pas en peine que les remèdes qu'on lui donne soient vulgaires et faciles à prendre, pourvu qu'ils lui rendent la santé.

Pour gagner sa cause, l'avocat devra instruire et convaincre les juges, et, pour cela, « voir ses pièces, pour en tirer toutes les inductions possibles, et rechercher les dispositions de droit qui lui sont favorables, trouver ses moyens avec toute l'adresse et les prouver avec toute la force qu'il pourra » (3). Autrement dit, il devra approfondir son affaire et connaître son Droit.

M. Jules Le Berquier constatait l'efficacité du conseil de Fleury lorsqu'il écrivait : « la connaissance du droit a banni la déclamation et l'a rendue intolérable ; d'un autre côté, l'étude pratique des affaires a conduit à chercher l'argument dans le sujet et pour le sujet, et par là également a été porté le dernier coup à ces hors-d'œuvre, à ces emprunts singuliers que le barreau des deux derniers siècles faisait à l'antiquité » (4).

Et que l'on ne dise pas, réplique Fleury à une remarque de M. de Marillac, qu'il est dès lors inutile à un avocat d'être éloquent, et qu'il lui faut être un barbare. Car l'avocat qui veut gagner sa cause n'est point dispensé « de la belle élocution », c'est-à-dire d'une expression claire et purement française. Il n'est point dispensé d'employer de

(1) Ibid. *Préface au lecteur*.

(2) Bib. Nat. F. Fr. Mss. 9521, p. 42.

(3) Bib. Nat. F. Fr. Mss. 9521 p. 42.

(4) *Rev. des Deux Mondes* 1^{er} Janvier 1863.

belles figures inspirées d'ailleurs par le spectacle de la nature, pour rendre sensible son argumentation, d'étudier ses gestes, d'assouplir sa voix. Surtout il n'est point dispensé de la composition, de l'arrangement des parties, de l'égalité du style. Il n'y a rien, dans l'éloquence, de grand, de fort, de fin, d'agréable, qui ne doive être employé à ce dessein selon la qualité du sujet (1).

Par ce raisonnement, Fleury évite dans le plaidoyer la « barbarie » redoutée de M. de Marillac (2).

Il ne peut pourtant s'empêcher d'acquiescer à cette déclaration de Cordemoy : « nous avons vu des gens qui plaidaient non seulement sans ornement, mais d'une manière désagréable, et qui ne laissaient pas d'être dans le plus grand emploi et d'avoir beaucoup de réputation » (3). Vers la fin de la conversation, M. de Marillac lui dira également qu'il demande à son avocat idéal « des talents extraordinaires » dont peu seraient capables.

Alors Fleury admettra « le médiocre » et fera cette remarque que « ceux dont l'esprit paraît le plus médiocre parce qu'ils ont moins de brillant sont pour l'ordinaire ceux qui l'ont le plus solide et qui parlent de meilleur sens ». Et il ajoutera cette juste remarque : « Et vous savez qu'il n'en est pas d'un avocat comme d'un poète. Un poème ne vaut rien s'il n'est excellent, parce qu'il n'est fait que pour divertir, et que les choses communes ne donnent pas grand plaisir. Un plaidoyer médiocre ne laisse pas d'être fort bon en son genre » (4).

Enfin nous y voilà, et tout ce grand débat sur le barreau aboutit à ceci : « l'une des raisons qui, certainement, en France, ont contribué le plus à discréditer l'éloquence du barreau, ç'a été la prétention d'être de l'éloquence, et l'abus qu'elle a fait, pour la soutenir, des ornements appelés littéraires : la citation et l'allusion savante, le grec et le latin, l'ithos et le pathos ». Cette éloquence, « s'exerçant sur ce qu'il y a de plus transitoire et de plus contingent au monde, doit, sous peine de manquer son objet, s'enfermer dans les faits de la cause, faits toujours particuliers et toujours petits, ou peu s'en faut » ;

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9521, p. 96.

(2) Ibid. p. 41 v^o.

(3) Ibid. p. 42 v^o.

(4) Ibid. p. 101.

cette éloquence est gênée par l'autorité positive des textes, par la difficulté de les interpréter ou la nécessité de les concilier.

« L'éloquence judiciaire, en un mot, est un de ces genres qui, non seulement souffrent la médiocrité et la supportent, mais la comportent. Tels sont, avec le plaidoyer d'avocat, le sermon, le discours politique : encore ces derniers ont-ils sur le premier l'avantage possible d'une sincérité moins factice, un de ces genres qui se rapprochent de leur véritable objet à mesure qu'ils s'éloignent de la littérature et qu'ils se soucient moins de faire revivre parmi nous les Démosthène et les Cicéron (1).

Ces conclusions naturelles des *Dialogues*, c'est à Brunetière que nous les empruntons. Elles furent formulées dans la *Revue des Deux Mondes* en 1888, à propos de l'ouvrage de M. Munier Jolain sur les *Epoques de l'éloquence judiciaires en France*. Nous approuvons certes M. Barboux montrant, dans son discours à l'Académie, en 1908, en Brunetière, un « avocat éloquent » (2). Mais celui-ci le fut, comme il le dit lui-même, par surcroît.

Il est tout à l'honneur de Fleury que les jugements prononcés par lui dans ses *Dialogues sur l'Eloquence judiciaire* aient été ratifiés par les plus grands esprits, du XVII^e au XX^e siècle.

C'est encore en 1664, le 12 juin, que Fleury acheva son *Traité des Légats a latere*. Cet opuscule, très important à l'époque, intéresse encore aujourd'hui par les circonstances historiques qu'il rappelle, comme par ses indications sur l'évolution des idées de l'auteur.

On attendait alors la prochaine arrivée à Paris du Cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII, qui venait, en exécution du traité de Pise, apporter à Louis XIV les excuses du Pape et de sa famille, à la suite des attentats commis à Rome, par les gardes corses de Sa Sainteté, contre le duc de Créquy, ambassadeur du Roi.

Il importe de revenir ici sur ce conflit.

L'origine vraie en est la « politique de gloire » inaugurée par Louis XIV, et son ambition d'imposer le respect

(1) *Rev. des Deux Mondes* 1^{er} Mai 1888 pp. 216 à 220.

(2) Barboux, *Discours de Réception à l'Académie française*. 20 février 1908.

à toute puissance, aussi bien à celle du Pape qu'à celle du Roi d'Espagne.

Sous prétexte de féliciter Alexandre VII de son élévation au Pontificat, le roi de France envoya à Rome un de ses ambassadeurs extraordinaires qui étaient, selon le mot de M. de Saint-Léger, des « messagers d'orgueil » (1). Cet ambassadeur était le duc de Créqui, « premier gentilhomme de la chambre, homme de très bonne mine, et un des mieux faits à la Cour » (2). Son caractère était en rapport avec sa mission. L'auteur anonyme, mais farouche gallican, de la *Relation du succès de l'insulte des Corses*, le portraiture ainsi : « le duc est un homme qui a la mine fière de prime abord, qui a l'esprit prompt, et qui est plus propre à commander des armées qu'à manier des intérêts de politique... » (3). Il n'est pas étonnant qu'avec ce caractère il n'ait pas réussi à Rome. Mais de plus on ne voulait pas qu'il réussît. Il avait pour mission de faire sentir à Rome que « la France peut beaucoup mieux se passer de cette faveur (de Rome) que les Papes ne peuvent se passer de l'affection et du respect du Roi et de son royaume, lequel, en tout temps, mais particulièrement en celui-ci, est sans contredit le pôle principal sur lequel roulent tous les intérêts de la chrétienté et de tous ses princes » (4).

« Des ordres étaient donnés à l'ambassadeur de mécontenter le Pape, les neveux du Pape, les grands seigneurs romains, à peu près tout le monde » (5). Le duc de Créqui les exécuta parfaitement, à l'étonnement vrai ou feint du Cardinal Chigi qui disait : « M. le duc de Créqui prend bien peu le courant des choses de Rome ; il se gouverne en tout différemment des convenances et des usages » (5).

Alexandre VII de son côté aimait la gloire et était victime de ses neveux (6) qui, pour employer les termes de la

(1) Lavissee *Hist. de France*, t. VII, P. II, p. 227.

(2) *Relations du succès de l'insulte des Corses*, p. 297.

(3) *Ibid.* p. 299. Tel est aussi l'avis de M. de Moüy, qui écrivait en 1893, du duc de Créqui : « Véritable grand Seigneur, esprit élevé, caractère raide et superbe, mal préparé pour une mission qui eût exigé moins de hauteur que de souplesse, et un art particulièrement délié dans le maniement des hommes et des affaires »... « il lui manquait d'être un diplomate dans une Cour où il était indispensable de l'être ».

De Moüy. *L'ambassade du duc de Créqui*, 2 vol. in 8°. Paris. 1893.

(4) Instruction donnée « en cas de conclave » en 1662, citée par Lavissee. *Op. Cit.* p. 226.

(5) *Ibid.* p. 269.

(6) « Les Chigi furent le tourment et le malheur d'Alexandre, autant et de la même façon que les Barberini avaient fait le malheur

Relation, « ayant donné la casse à l'humilité et l'ayant bannie de chez eux, pour y introduire l'orgueil, selon la coutume des parvenus ou des pauvres enrichis », (1) se mirent à détester le duc de Créqui.

Ce dernier était entré à Rome le 11 juin 1662 ; le 20 août, arrivait ce qu'on a appelé depuis « l'affaire des gardes corses » : des coups de feu furent tirés par ceux-ci, à la suite d'une querelle entre trois Français à moitié ivres et quelques Corses pontificaux, sur le Palais Farnèse et sur le carrosse de l'ambassadrice. Le 1^{er} septembre, le duc de Créqui, ayant jugé insuffisantes les excuses du Pape, et la « légère réparation » qu'il offrait, sortit de Rome et se retira à San Quirico.

A cette nouvelle, qu'il avait reçue le 29 Août, le Roi écrivit au Pape une lettre irritée : « Je ne demande rien à Votre Sainteté, concluait-il dédaigneusement, en ce fait particulier, car elle a pris une telle habitude à me dénier tout ce que je lui ai demandé, et fait paraître tant d'aversion pour ce qui regarde ma personne et ma couronne, que je crois qu'il vaut mieux remettre à votre propre prudence les résolutions de cette affaire » (2). En même temps, le Nonce était obligé de quitter Paris.

La colère de Louis XIV tendait à « imprimer des frayeurs à la Cour de Rome », et il souhaitait de ne pas dépasser « l'éclat et le bruit ». Cependant le conflit faillit s'envenimer : le Parlement d'Aix, par un arrêt du mois de juillet 1663, avait réuni Avignon et le Comtat-Venaissin à la couronne ; en novembre, 3.500 hommes marchaient sur l'Italie.

Les pourparlers aboutirent enfin, le 22 février 1664, au traité de Pise. Entre autres clauses profondément humiliantes pour le Souverain Pontife, il était stipulé que le Cardinal Chigi viendrait en France en qualité de légat et, dans la première audience qu'il aurait de Sa Majesté, lui lirait « en propres termes » une déclaration d'excuses établie à l'avance.

Pendant toutes ces négociations, on n'avait perdu en

d'Urbain VIII ; le Cardinal Pallavicini proclama jusque sur son lit de mort la nécessité d'extirper le népotisme ». Krauss. *Manuel d'histoire ecclésiastique*, t. III p. 232.

(1) *Relation* citée p. 300.

(2) *Ibid.* p. 324.

France aucune occasion de vexer Rome. « Il est vrai, dit le P. Rapin, qu'il régnait alors un méchant esprit.... qui commençait à infecter la Cour et le Parlement ; on en voulait au Pape, et l'affaire de l'ambassadeur était un prétexte dont on se servait pour aigrir le Roi, les ministres l'étant déjà eux-mêmes » (1). Au Parlement, le Président Lamoignon, ami des Jésuites pourtant, se faisait le défenseur des libertés gallicanes, déclarait contraires aux maximes de la Cour trois propositions de la thèse de Gabriel Douet de Ville-neuve, élève de Clermont, et faisait insérer, dans celle que son fils Chrétien-François devait soutenir à la fin de cette année 1663, qu'il ne reconnaissait aucune autorité à l'Inquisition (2). En octobre, par ordre du Roi, la faculté fut obligée de faire un décret contre l'Inquisition. Le 29 avril 1664, l'avocat général Talon fit, devant le Roi, un discours au Parlement pour l'exciter « à réprimer la hardiesse de la Cour romaine ».

Il n'est pas jusqu'aux poètes qui ne fissent campagne en ce sens. Un des amis de Fleury écrivait dans la préface de son *Charlemagne* : « Je me suis imaginé qu'il serait assez beau voir toute la France aller avec Charlemagne venger dans la Rome de son siècle un horrible assassinat commis en la personne du Pape, tandis que la Rome de notre temps avait à excuser, envers la même France et un Roi non moins puissant, un attentat presque aussi étrange, commis en la personne de leur ambassadeur » (3). Quelques lignes plus haut, il avait écrit : « J'ai cru que, les souverains de Rome oubliant quelquefois les bienfaits et la protection qu'ils ont reçus de la France, il serait à propos de leur en rafraîchir la mémoire par mon poème ».

Tel était l'état des esprits chez beaucoup de Français à la veille de ce 21 mai 1664, date où vinrent « de Marseille nouvelles au Roi à Fontainebleau qu'il paraissait en mer des galères, et qu'on jugeait que c'était celles qui conduisaient Monsieur le Légat » (4).

(1) *Mémoires du P. Rapin*, édit. Aubineau, Paris, 1865, t. III, p. 209.

(2) « *Nullam ego attribuo auctoritatem Inquisitioni in hoc regno, qui sum et ero semper libertatum gallicarum defensor acerrimus* ». Rapin *Op. cit.* p. 208.

(3) *Charlemagne* poème héroïque, par Louis Le Laboureur, 1666. (Le privilège est daté du 16 avril 1664).

(4) *Mémoire du traitement fait par la Maison du Roi à Monsieur le Cardinal Chigi, Légat à latere en France*.

(Rédigé et signé par Fréard Chantelou) Bib. Nat. F. Fr. Mss. 6143 p. 1.

La Cour, le Clergé, la Noblesse, l'Université, le Parlement, surtout, se demandèrent quelle réception il convenait de faire à M. le Légat ; et l'on recherchait les règles précédemment observées à l'égard des envoyés extraordinaires du Saint Siège.

Fleury, connu comme l'un des jurisconsultes les plus habiles et les plus versés dans les sciences historiques, fut-il chargé par quelque haut magistrat de rédiger une consultation sur les droits et les devoirs de l'Etat ? On peut le conjecturer. Il est certain que les grands corps de l'Etat et de la ville de Paris se préoccupaient très vivement de cette réception et étudiaient curieusement les précédents pour bien établir ce qu'ils devaient au Légat, et surtout, peut-être, ce qu'ils ne lui devaient pas.

Fleury, à cette occasion, composa les deux écrits mentionnés par la *Bibliothèque historique de la France* : l'un, de douze pages, intitulé *Traité des Légats a latere* (1), l'autre, de quatre pages (2).

Le second semblerait, à première vue, une ébauche du premier. Mais il contient des idées et des tendances toutes différentes, sinon contraires. De plus, il renferme un troisième chapitre intitulé *Prétentions du Légat*, le plus important, puisqu'il indiquait la conduite à tenir pour la venue prochaine du Cardinal Chigi.

Pourquoi ces contradictions ? Pourquoi Fleury n'a-t-il pas repris et développé le troisième point dans son grand *Traité* ? Voici la clef de l'énigme.

En 1665, allait paraître à Cologne un livre intitulé : *Traité de l'origine des Cardinaux du Saint Siège... avec deux traités curieux des Légats a latere*. L'un de ces deux curieux traités, sans nom d'auteur, est attribué, par une note écrite à la main sur un exemplaire appartenant à la Bibliothèque Nationale (3), à Denys de Sallo, habile écrivain et savant conseiller au Parlement, mort en 1669 (4).

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9519, p. 72 à 78.

(2) Ibid. p. 101-102.

(3) La même inscription fut faite sur une édition de 1670, actuellement à la Bibliothèque de Lille, par M. Godefroy, parent et ami de Sallo.

(4) Denys de Sallo, sieur de la Coudraye, naquit à Paris en 1626. Conseiller au Parlement en 1652, il se fit remarquer par sa bonté comme par ses talents. On racontait qu'il avait porté un jour 30 pistoles à un cordonnier qui, poussé par la famine et les cris de ses enfants, l'avait volé la veille. Ce fut lui qui fonda, le 5 janvier 1665, le *Journal des Savants*. Il fut un gallican fougueux. Cf. Camusat : *Histoire critique des journaux*, t. I, p. 6 et seq, et Nicéron. *Mémoires*, t. IX et X.

Le traité de Sallo et l'ébauche de Fleury sont identiques par le fond. Même sujet, mêmes chapitres, mêmes titres, mêmes faits allégués et source commune dans les vieux registres du Parlement. Seul l'esprit diffère.

Cela nous porte à croire que M. de Sallo avait composé son Traité au début de 1664, pour répondre à la curiosité universelle touchant la réception qui serait faite à Monsieur le Légat ; que l'ouvrage circula, comme tant d'autres à cette époque, à l'état de copies, sans nom d'auteur, et que Fleury, en ayant pris connaissance, entreprit de le corriger, d'opposer aux insinuations gratuites et à la malveillance de M. de Sallo les données précises de l'histoire et les sentiments d'un vrai catholique français. C'est dans ce dessein qu'il résuma, en quatre pages, l'œuvre de M. de Sallo.

De fait, tandis que celui-ci, interprète servile d'un parti, adopte sans contrôle toutes les insinuations ou allégations malveillantes de ses Registres à l'égard de Rome, soutient tous les droits, vrais ou supposés, toutes les prétentions de Messieurs du Parlement, et ne cesse d'exercer, contre le Pape et leurs envoyés, sa raillerie toujours hautaine, souvent injuste et odieuse, Fleury s'attache, au contraire, à tout contrôler, à juger par lui-même, à dénoncer, s'il y a lieu, les usurpations de pouvoir des légistes, à supprimer les vaines récriminations de M. de Sallo, et, lors même qu'il admet des conclusions, à n'employer jamais au sujet des Papes ou de leurs représentants, que les expressions du plus sincère respect. Cette divergence s'accuse avec une telle netteté que les deux auteurs sembleraient, tout en rédigeant l'un et l'autre une consultation sur la conduite à tenir envers le Légat, s'être proposé secrètement, l'un, Fleury, de rappeler à M. de Sallo les égards dûs à l'autorité ecclésiastique, l'autre, M. de Sallo, d'exciter Fleury à se tenir en garde contre les fameuses « entreprises de la Cour Romaine ».

Le chapitre premier traite, de part et d'autre, de l'origine des légats, et en particulier des *légats a latere*, des pouvoirs de ceux-ci, et des modifications que le Parlement leur a fait subir.

Le chapitre second de Sallo, traitant des honneurs dûs aux légats, tend à vilipender ces ambassadeurs et à exalter la puissance du Parlement. Fleury prouve au contraire que la France reçut toujours avec de grands honneurs les en-

voyés du Saint-Siège et que les rois eurent toujours raison de maintenir Messieurs du Parlement dans la limite de leur juridiction.

Le troisième chapitre énumère les prétentions qu'émet, d'après M. de Sallo, M. le Légat : 1° recevoir avant son entrée, la visite du Roi, 2° marcher sous le dais, hors de l'église, 3° que les princes du sang aillent au devant de lui, 4° que les évêques ne portent point le rochet en sa présence. Prétentions dont M. le Conseiller n'emploie pas moins de dix-huit pages, la moitié de son traité, à soutenir l'inanité.

Sa conclusion suprême est que, particulièrement à l'égard du Cardinal Chigi, les honneurs devront être diminués de beaucoup, parce qu'il vient en France pour faire réparation d'une injure, et qu'en pareille occasion les Papes ont donné l'exemple : lorsque Henri IV, après sa conversion, envoya M. de Nevers en ambassade à Rome, celui-ci fut reçu sans aucune cérémonie ; et lorsque les Vénitiens envoyèrent un ambassadeur à Paul V pour lui démontrer leur innocence, on le reçut sans cortège en état de suppliant.

Réduire le Cardinal Chigi au rôle de suppliant, tel était bien le désir du sieur de Sallo.

A cela que répondit Fleury ? Arrivé au terme des développements qu'il voulait donner à son chapitre second, « des honneurs traditionnels rendus au Légat », il jeta un dernier regard sur le troisième chapitre de Sallo, puis reprit sa plume et, au-dessous de la dernière ligne de son second chapitre, écrivit : « Fin. 12 juin 1664 ».

Il répondit par le silence et le dédain. La solidité de son esprit et l'élévation de ses sentiments ne lui permettaient pas de discuter les misérables élucubrations du seigneur de la Coudraye. Il ne pouvait admettre un instant qu'on relevât les moindres faits, surtout pour humilier, dans la personne de son représentant, le chef visible de l'Eglise.

Il avait d'ailleurs répondu déjà dans le corps de son traité à cette question. « Pour ce qui est des honneurs que les Légats prétendent du Roi, des Princes, des Evêques, il n'y a rien de bien certain à cet égard. Car de s'en tenir tout-à-fait aux derniers exemples, il n'y a point nécessité. Un exemple seul ne fait pas une coutume, et si les Papes ou les Rois voulaient prendre avantage de tous les hon-

neurs qu'ils se sont rendus les uns aux autres en diverses rencontres, soit par civilité ou autrement, ils se trouveraient obligés à des cérémonies fort étranges » (1).

Le silence de Fleury sur le chapitre troisième de M. de Sallo signifiait donc « qu'il n'y avait rien de certain » à tirer de sa longue diatribe et qu'il n'appartenait pas aux conseillers du Parlement de régler les égards et les honneurs que le Roi devait rendre au Pape ou à son envoyé.

L'évènement mit en relief la supériorité du jugement de Fleury.

Il n'entre pas dans notre sujet de relater ici, même en résumé, le voyage triomphal du Légat en France, et les fêtes auxquelles donna lieu sa réception à la Cour. M. Chantelou, maître d'hôtel de la Maison du Roi, et qui en fut le témoin oculaire, nous en a tracé un long et fidèle récit (2).

Louis le Grand montra par les honneurs qu'il fit au Légat que, s'il entendait imposer au monde le respect de la Majesté de Roi de France, il n'entendait pas moins donner, dans la même occasion, un éclatant exemple de l'attachement de la France au Saint-Siège et à la personne du Pape.

Les hommages spontanés que les populations rendirent, sur toute l'étendue du territoire, au représentant du Souverain Pontife, révélaient bien à la fois l'esprit profondément chrétien de la nation et cette particularité du caractère français qui, toujours prêt à refuser ce qu'on exige, accorde ensuite librement plus qu'on n'attend de lui.

En joignant aux deux chapitres de son traité des *Légats a latere* l'extrait qu'il avait tiré, en trois petits articles, du travail de Sallo, Fleury nous laissait, et un souvenir de ses premières armes, et un témoin de sa victoire.

(1) B. N. *F. Fr. Mss.* 9519, p. 75.

(2) B. N. *F. Fr. Mss.* 6143.

CHAPITRE IV

Fleury jurisconsulte - Ses œuvres

(Deuxième Partie)

L'Institution au Droit Français. — Tribulations d'un manuscrit. — Argou et Daragon. — Rondet. — Laboulaye. — Pauvreté du XVII^e siècle en jurisconsultes. — Supériorité de Fleury.

L'Institution du Droit Ecclésiastique. — 22 éditions. — Analyse. — Mérite.

L'Histoire du Droit Français. — Date de sa rédaction. — Sa vogue. — Analyse. — Quelques appréciations.

Droit Public de France. — Date de sa révision. — Hautes vues politiques de Fleury.

Conclusion.

L'Institution au droit français, le premier des grands ouvrages de jurisprudence de Fleury, fut commencé en 1663, et achevé en 1668, « avant le 15 mai » (1).

Peu de manuscrits (2) ont éprouvé, autant que celui-ci, les variations de la fortune. Le récit des vicissitudes qu'il a traversées, de ses premiers succès, de ses malheurs, de son triomphe final, est un des plus curieux chapitres de l'histoire des tortures préparées aux Saumaises futurs par l'incurie ou l'ignorance des héritiers, voire des éditeurs et bibliographes du XVIII^e siècle.

Il contribua d'abord largement à la fortune de Fleury, presque sans sortir de son cabinet, par la réputation de

(1) *Droit public de France*, ouvrage posthume de M. l'abbé Fleury, composé pour l'éducation des princes et publié avec des notes, par M. J.-B. Daragon, professeur en l'Université de Paris, 3 vol. in 12 1769, Avert, p. X.

(2) Fleury espérait, à la date de 1686, l'imprimer « dans peu ». Emery, *Nouveaux Opuscules* p. 276.

jurisconsulte consommé qu'il lui valut ; il servit à l'éducation des princes de Conti et de la Roche-sur-Yon (1) ; à celle du Duc de Bourgogne et des Enfants de France. On verra M. le Duc de Beauvilliers en payer une copie jusqu'à 132 livres (2). Ici finit la première période, glorieuse, de son histoire.

A la mort de Fleury, la plus grande partie de ce manuscrit ne se trouva plus parmi ses papiers. Les cinq premières parties manquaient. Un ignorant, sans doute, en avait hérité. Pendant plus de quarante ans, on n'en entendit plus parler. Alors on s'en occupa, mais de manière à l'enfoncer sous des ténèbres presque impénétrables.

En 1769, en effet, M. Daragon, professeur au Collège de Montaigu, et qui avait reçu en héritage du neveu de Fleury, M. de la Vigne de Frècheville, ce qui restait des manuscrits de son oncle, édita le *Droit public de France*, avec quelques autres pièces de moindre importance. A cette occasion, il fit imprimer, dans l'Avertissement de l'éditeur, des notes, écrites par Fleury lui-même en tête du manuscrit de l'*Institution au droit ecclésiastique*, et indiquant la date de composition de plusieurs de ses ouvrages de droit. Arrivé à ces mots : « ... la huitième (partie) achevée en 1668, ... » il s'écrie : « M. Fleury a donc fait une *Institution au droit français* ! » Il en doutait d'autant moins qu'il possédait le manuscrit de la *Procédure civile* (3). Mais où donc était passé le reste de cet ouvrage ?

On savait, par M. le Chancelier Daguesseau, que M. Fleury avait fait présent de ce manuscrit à M. Argou, avocat au Parlement et son intime ami.

(1) « Il était, dit Fleury dans son *Mémoire* sur la vie du Prince de la Roche-sur-Yon, instruit d'une science assez rare aux personnes de son rang : de la jurisprudence. Je lui en avais donné quelque légère teinture dans sa première jeunesse, par ordre du Prince de Condé. » *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* : collection d'autographes de M. Stassart, par le baron Kervin de Lettenhove.

Séance du 2 Juin 1879 ; t. XXX, p. 89.

(2) Le 4 Mai (1632), « Je donnai à mon frère 40 livres sur la copie de l'*Institution au droit français*, qu'il faisait pour M. le Duc de Beauvilliers... »

Le 4 Juin « je reçus de la part de M. le Duc de Beauvilliers 40 écus pour la copie de l'*Institution au droit français* que mon frère avait faite et que je lui avais payée. Reste dû 12 livres... »

Le 27 septembre, « je reçus de M. le Duc de Beauvilliers 4 écus pour le reste de la copie du *Droit français* et la reliure. » *Journal* de M. l'abbé Fleury ; Bib. Nat. Mss. 9511.

(3) Ce manuscrit se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. F. Fr. Mss. 9515 tout entier.

Celui-ci avait publié, en 1692, une *Institution au Droit français*, sans nom d'auteur, où l'on reconnaissait à chaque page la méthode de M. Fleury. Boucher d'Argis, éditeur, en 1762, de cette *Institution au droit français* d'Argou (1), comme de l'*Institution au droit ecclésiastique* de Fleury, notait, en citant les deux noms, l'analogie de composition des deux ouvrages.

Daragon constata de plus que l'*Institution* d'Argou ne contenait pas la procédure civile, objet de ses précieux manuscrits.

La comparaison des termes et définitions de l'*Institution* d'Argou avec ceux de cette Procédure civile acheva d'établir sa conviction que la seconde était la suite de la première, la seconde traitant de la forme, tandis que la première traitait du fond. Plus de doute! Toutes deux étaient de la même main : la main de Fleury!

S'armant aussitôt en vengeur de la gloire de Fleury : « Je dois à la justice, proclama, non sans éloquence, l'honnête Daragon, je dois à la mémoire de M. Fleury de revendiquer la partie imprimée, c'est-à-dire l'*Institution au droit français*, au nom de son véritable auteur ; et je demande qu'à la première édition de l'*Institution au droit français*, le nom de M. Fleury soit substitué à celui de M. Argou. La prescription n'a pas lieu dans ces sortes de cas ».

Ainsi, le vrai manuscrit de Fleury était oublié.

En 1780, un autre éditeur, Rondet, réunit en cinq volumes tous les opuscules de Fleury qu'il put trouver. Exempt des soupçons mêmes de ses précédécesseurs, il nia catégoriquement que Fleury eût jamais composé d'*Institution au droit français*. « Il y songea, ajoutait-il en substance, mais il abandonna depuis ce projet et en laissa l'exécution à l'un de ses amis : Gabriel Argou... » (2).

La vérité ne se fit jour qu'en 1858.

Un jurisconsulte de Paris, M. Edouard Laboulaye, passant un jour sur le Quai aux Fleurs, acheta à l'étalage d'un bouquiniste un manuscrit formant deux gros volumes in-quarto et intitulé :

« *Institution au Droit français*,

(1) *Institution au droit français*, par M. Argou, avocat au Parlement, revue, corrigée et augmentée conformément aux nouvelles ordonnances par M. A. G. Boucher d'Argis, avocat au Parlement, 1762, 2 vol. in 12.

(2) Rondet, *Opuscules de M. l'abbé Fleury*, Nîmes 1780, 5 vol. in 8° t. I, p. IX.

*Divisée en huit parties :
La première du Droit public,
Les quatre suivantes du Droit privé,
Les trois dernières de la procédure ».*

« Je parcourus, dit-il, ce manuscrit avec intérêt. C'est un exposé de notre ancien Droit civil, fait par un esprit clair et précis. Les principes sont bien posés, les conséquences nettement déduites ; ce n'est pas le cahier d'un praticien : c'est l'œuvre d'un jurisconsulte » (1).

Malgré ces qualités, il ne crut pas avoir trouvé un trésor. Il remisa dans un coin de sa bibliothèque l'auteur anonyme, jusqu'à ce que survint un heureux hasard.

En 1851, M. Edouard Laboulaye, devenu professeur de législation comparée au Collège de France et membre de l'Institut, ayant à préparer un cours sur l'histoire de l'ancienne administration française, eut occasion de consulter le traité du *Droit public* de France, édité par Daragon en 1769. Il y lut les dates de la composition des divers ouvrages de Fleury, en particulier celles de l'*Institution au Droit français*. Les mêmes dates se retrouvaient sur son manuscrit. Un examen plus approfondi lui fit bientôt dissiper et expliquer les doutes et confusions de Boucher d'Argis, de Daragon, de Rondet, et reconnaître enfin l'œuvre même de Fleury de manière à ne plus laisser subsister aucun doute.

Cette fois, l'*Institution au Droit français* remontait à la gloire. Le nom de Fleury retentit au Collège de France comme le nom d'un jurisconsulte éminent, proclamé tel par un juge compétent, qui ne doutait plus qu'il eût trouvé un trésor. Nous n'entrerons pas dans le détail des recherches à la suite desquelles M. Edouard Laboulaye, avec la collaboration de M. Rodolphe Dareste, démontra l'authenticité de son manuscrit. Il suffit à l'histoire de dire qu'il fut imprimé pour la première fois en 1858, près de deux siècles après avoir été écrit. La préface dont M. Laboulaye le fit précéder est le plus bel éloge qui ait été fait jusqu'ici de Fleury jurisconsulte.

(1) *Institution au Droit français*, par Claude Fleury, publiée par M. Edouard Laboulaye, avocat à la Cour impériale de Paris, Professeur de législation comparée au Collège de France, membre de l'Institut, et M. Rodolphe Dareste, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. 2 vol. in 8°, Paris 1858, t. I, Avert p. VI.

« A la date de son livre, dit-il, on n'a rien fait d'aussi complet, d'aussi exact et d'aussi précis sur notre droit français. Que nous reste-t-il en effet de cette époque? Quel nom marque dans notre jurisprudence, entre les derniers grands hommes du XVI^e siècle et ceux qui, comme Daguesseau et Pothier, appartiennent au XVIII^e? Je ne vois qu'un grand nom : c'est Domat... Mais Domat est en dehors de la pratique. C'est la justice absolue qu'il cherche dans les lois romaines ou, pour mieux dire, il plie le Digeste à la morale de l'Evangile. Domat a souvent inspiré et guidé Pothier dans ses recherches sur les obligations du for intérieur, mais la place de l'ami de Pascal est plus près des philosophes que des jurisconsultes. Ce n'est pas dans son beau livre qu'on apprendra le droit français. Si nous écartons Domat, et si nous laissons dans leurs provinces quelques bons commentateurs des coutumes : Hévin, Basnage, Brodeau, La Thomassière, que pouvons-nous comparer à l'*Institution* de Guy Coquille, aux *Institutes coutumières* de Loysel, à l'*Interprétation des Institutes de Justinien*, du vénérable Pasquier? Rien. Le XVII^e siècle, si riche en littérature, est pauvre en jurisconsultes. Il n'a plus les agitations politiques qui font remuer toutes les questions et mûrir tous les esprits. Le fameux jurisconsulte de l'époque, c'est Claude Colombet, pour qui Fleury avait une estime toute particulière et qu'il considérait comme le plus savant conseiller du Parlement après M. de Gaumont. Mais l'*abrégé de la jurisprudence romaine, avec son rapport avec ce qui est de notre usage*, est un livre peu lisible, et plus rempli de droit romain que de droit français. Les deux ouvrages de ce temps qu'on peut recommander aux amateurs de notre ancienne jurisprudence, ce sont les premières éditions de l'*Institution au droit français*, écrite par Argou, et l'*Institution au droit romain et au droit français* divisée en quatre livres, par un auteur anonyme, avec des remarques pour l'intelligence de l'ouvrage, par François Delaunay, avocat au Parlement et professeur royal de droit français (1696). Ce livre... eut assez de célébrité, non seulement pour qu'on en fit de nombreuses copies, mais pour qu'on le renvoyât, de l'ordre du Roi, à Delaunay, qui déclara « que ce livre serait d'un grand secours au public, et entre autres à ceux qui s'appliquent à l'étude de la jurisprudence romaine et française ». C'est une comparaison

méthodique des deux législations... et un exposé assez complet de notre ancien droit.

« Mais ni Argou, ni l'anonyme, ne peuvent être mis en comparaison avec Fleury (1). Aucun d'eux n'a traité le Droit public. Argou n'a touché ni la procédure civile, ni la procédure criminelle ; quant à l'anonyme, il n'y consacre que 30 pages. De ce côté, Fleury est encore notre seule ressource.

« Mais en outre, alors même qu'on ne s'inquiéterait que du droit civil, Fleury est bien supérieur à ses rivaux, parce qu'il a choisi un champ mieux limité. L'anonyme entasse sans beaucoup de choix la Bible, les Pères, le droit romain et le droit français. Argou, qui a voulu faire entrer dans son livre les usages des pays de droit écrit, embarrasse le lecteur dans des distinctions perpétuelles. Fleury, au contraire, en se tenant toujours à la jurisprudence du Parlement de Paris, nous donne le type le plus parfait de notre ancien droit coutumier. Pour qui ne veut pas s'arrêter à Pothier, c'est là, peut être, qu'il est le plus facile d'étudier les origines du Code civil.

« *L'Institution au Droit français* est donc un livre qu'on peut présenter avec confiance à tous ceux qu'intéresse l'histoire de notre droit. Il comble une lacune fâcheuse ; il nous donne le tableau complet de notre jurisprudence à une époque de transition. C'est un pont jeté entre les Ordonnances du XVI^e siècle et les réformes de Louis XIV. Voilà ce qui donne un prix particulier au livre de Fleury : quand l'auteur l'a écrit, c'était un abrégé de droit civil ; aujourd'hui, c'est pour nous l'histoire du droit français dans la première moitié au XVII^e siècle » (2).

L'Institution au droit ecclésiastique fut composée par Fleury, du 23 décembre 1665 au 21 septembre 1666, à

(1) Fleury professait cependant une grande estime pour l'œuvre d'Argou, qu'il allait, dans son désintéressement, jusqu'à préférer à la sienne. « Monseigneur le Duc de Bourgogne, écrivait-il le 6 Août 1698, a vu les *Institutes* de Justinien et *L'Institution au Droit français* de M. Argou, imprimée à Paris sans nom d'auteur en 1692 en 2 vol. in 12, et il a extrait l'un et l'autre. On espère faire voir la même chose à Messieurs ses frères à proportion ». *Mémoire de ce qui s'est pratiqué dans les études des Princes*, British Museum. Collection Egerton n° 36, pp. 12, v° et 13.

(2) E. Laboulaye, Op. cit., t. I, p. XXIV et XXV.

Parmi les modernes qui ont largement utilisé et cité *L'Institution au Droit français* de Fleury, remarquons M. Paul Viollet, *Précis de l'histoire du Droit français*, Paris 1884, Cf. 3^e édit. de 1905...

Ormesson. Recommencée à Saint-Germain en 1679, souvent retouchée par l'auteur, elle eut 22 éditions.

Les deux premières avaient paru furtivement en 1677 et 1679, sous le nom de Charles Bonel, prétendu docteur en droit canonique à Langres, dont aucun autre document contemporain ne fait mention, et que Fleury croyait fort n'avoir jamais existé (1).

La première édition régulière fut publiée en 1687 « par M. Claude Fleury, prêtre, licencié en droit canon, abbé du Loc-Dieu, ci-devant précepteur de Messieurs les Princes de Conti ».

Boucher d'Argis donnait la onzième en 1762.

L'*Institution* avait été traduite en latin à Leipzig, en 1724, par le P. Daniel Gruber, professeur de droit public à Hall, avec des observations, de Herming Boehmer, célèbre jurisconsulte de Prusse ; plusieurs fois elle fut ainsi rééditée.

Elle eut, vers la même date, deux versions espagnoles.

Dans l'*Institution au droit ecclésiastique*, l'auteur expose l'origine, les sources, l'histoire du droit canonique, et les principes de la pratique observée de son temps.

Il traite, en trois parties, des personnes, des choses et des jugements, ou des tribunaux ecclésiastiques.

Dans la première partie, il explique la constitution de l'Eglise, sa hiérarchie ; les fonctions, les droits, les devoirs, les règles de vie, de toutes les personnes ecclésiastiques, depuis le Pape jusqu'aux simples clercs ; l'histoire des Ordres monastiques, des Universités, et de la législation qui les régit.

Dans la seconde, il traite, au point de vue juridique, des fêtes et cérémonies de l'Eglise, ses sacrements, principalement de la législation concernant le mariage ; des biens d'Eglise ; édifices, hôpitaux, cimetières ; de la manière de

(1) *Institution au Droit ecclésiastique de France*, composée par feu M. Charles Bonel, Docteur en droit canon à Langres, et revue avec soin par M. de Massac, ancien avocat au Parlement, Paris 1677 et 1679, in 12.

Fleury écrivit, à ce propos, l'Avis suivant, en tête de sa première édition, de 1687 : « Il y a dix ans que parut un traité de ce même sujet sous le nom de Charles Bonel, docteur en droit canon à Langres. Je ne sais si ce M. Bonel a été au monde. Ce que je sais est que l'écrit qui a paru sous son nom était mon ouvrage, composé dès l'année 1666, pour mon instruction particulière, sans aucun dessein de le rendre public. Aussi fut-il imprimé à mon insu, et, quand il vint à ma connaissance, voyant que l'on y avait ajouté grand nombre de fautes outre les miennes, je pris le parti de le laisser courir ... »

les acquérir ou de les aliéner ; des dîmes, des bénéfices, des collateurs, du droit de patronage ; des gradués, de la Régale et autres droits du Roi ; des innombrables questions relatives aux bénéfices : capacités requises pour les obtenir, résignations, dévoluts, provisions, prise de possession, usage, réparations, et charges diverses, pensions, commendes, résidence, pluralité, union de bénéfices, etc.

La troisième partie concerne la jurisprudence ecclésiastique, les officiers de justice et leur compétence, les officialités, l'Inquisition, qui n'exista, pour ainsi dire, presque pas en France ; les crimes et délits soumis à la juridiction ecclésiastique ; le jugement des évêques, les peines canoniques, les appellations, etc...

Pour apprécier l'étendue et le mérite de ce travail, il faut observer que Fleury, pour le composer, dut résumer et interpréter tous les monuments de la législation chrétienne : les Constitutions apostoliques, les anciennes liturgies, les règles définies par les Pères de l'Eglise, et les Abbés des anciens monastères, les lois des Empereurs chrétiens, les canons des Conciles, les Décrétales des Papes, les ordonnances des rois chrétiens, les divers corps de droit canonique.

Or, lorsqu'il entreprit ce travail, en 1665, il n'avait guère sous la main que d'énormes compilations ou des éléments épars, difficiles parfois à trouver, et plus encore à déchiffrer. Il s'agissait de réduire ces compilations, d'y introduire l'ordre, la critique historique, la lumière ; il s'agissait, en un mot, de faire pour le droit canonique, ce que Justinien, par ses *Institutes*, avait fait pour le droit romain. Tel est le travail accompli par Fleury, en même temps que l'*Institution au Droit français*, avec autant de savoir et d'intelligence, avec une vue si nette des besoins de son temps, que son ouvrage devint, et resta, jusqu'à la Révolution, le manuel des magistrats, des avocats et du clergé (1).

Le jugement de M. Laboulaye sur l'*Institution au droit ecclésiastique* ne met pas seulement en relief la valeur du fond de l'ouvrage, il confirme avec autorité ce que nous

(1) « Par leur clarté et leur concision, ces Institutions ont joui d'une grande vogue et ont été un livre d'étude très usité au dernier siècle ». (Schulte, *Die Geschichte der Quellen und Literatur des Canonischen Rechts*. Stuttgart 1880, p. 629.

dirons du système littéraire de Fleury. « C'est, dit-il, un travail excellent. Le sujet a vieilli ; l'ouvrage n'a plus qu'un intérêt historique, mais quiconque a du goût pour cette ancienne législation trouvera dans Fleury le guide le plus sûr (1). Sous ce langage si simple et si clair, il y a des études considérables. Il n'est pas un mot que l'auteur n'ait pesé et qui n'ait un sens exact et profond » (2).

Le troisième ouvrage juridique de Fleury parut imprimé pour la première fois en 1674 (3) : c'était l'*Histoire du droit français*.

Aucune indication fournie par Fleury même ne démontre que cet opuscule fût achevé dès 1668 ; mais on ne manque pas de raisons qui permettent de le croire. Nous nous fondons principalement sur la nouvelle direction que Fleury donna à ses travaux à partir de cette année, et sur l'opinion généralement admise qu'il écrivit cet ouvrage pour l'instruction d'André Le Fèvre d'Ormesson. En 1674 André d'Ormesson, déjà conseiller au Grand Conseil, depuis trois ans, n'avait plus besoin de maîtres, et, dès 1668, avait suivi les leçons d'autres jurisconsultes et savants que Fleury nous fera bientôt connaître. Fleury lui-même, en 1674, résidait depuis deux ans à la Cour, près des jeunes princes de Conti et de la Roche-sur-Yon auxquels il donnait tous ses soins. Il est donc bien probable que son *Histoire du Droit français* était déjà composée.

En outre Fleury s'était fait une loi de ne publier aucun de ses manuscrits avant de lui avoir fait subir au moins les neuf années de recueillement, d'examen, de patiente correction, prescrites par Horace. Cette loi, il l'observa scrupuleusement, il la dépassa même de beaucoup pour ses autres travaux manuscrits. Pourquoi se serait-il montré moins rigoureux, lui, « l'homme qui savait se conduire », pour une publication de début ?

Enfin, l'éditeur des opuscules de Fleury, Rondet, dit, et, selon toute apparence, avec raison, que « cet écrit était une introduction à l'ouvrage que M. Fleury se proposait de

(1) Les faits ont confirmé cette parole de M. Laboulaye. Encore récemment, nous trouvions *l'Institution au Droit ecclésiastique* de l'abbé Fleury, souvent invoquée par M. Albert Cans, dans son ouvrage *l'Organisation financière du clergé de France à l'époque de Louis XIV*. Paris 1909.

(2) E. Laboulaye, *Op. cit.* t. I, p. XII.

(3) Le *Journal des savants* mentionne la première édition en décembre 1675

donner sous le titre d'*Institution au droit français* » (1). Il est douteux que Fleury se proposât de donner alors son *Institution* ; mais l'*Histoire du droit français*, introduction à cet ouvrage, dut être achevée vers le même temps.

Quoiqu'il en soit, l'*Histoire du droit français* fut, de tout temps, l'un des travaux de Fleury les plus appréciés. Outre les deux éditions anonymes, mais publiées par l'auteur, en 1674 et en 1682, cet opuscule fut publié en 1692, tantôt à la fin, tantôt au début de l'*Institution au droit français* d'Argou (2). Il fut, de la sorte, réédité dix fois au cours du XVIII^e siècle, et toujours avec un égal succès.

Lorsqu'Argou donna, en 1692, la première édition de son *Institution*, il eut soin, quoique l'ouvrage ne portât pas encore son nom, d'avertir, dans la préface, qu'il avait prié son ami M. Fleury de lui permettre d'y joindre son *Histoire du droit français* ; et il ajoutait, dans le sobre langage de ce temps ; « si le lecteur trouve de l'agrément à lire cette histoire, avec les maximes qui sont dans l'*Institution*, je puis l'assurer qu'il n'y trouvera pas moins d'utilité ».

Au XVIII^e siècle, Boucher d'Argis, qui commenta les dernières éditions de l'ouvrage d'Argou, continua d'y joindre toujours l'opuscule de Fleury. En 1762, il disait, dans la préface de la neuvième édition, « qu'Argou ne pouvait mettre en tête de son ouvrage une meilleure histoire abrégée du droit français que celle de M. l'abbé Fleury ».

En 1780, Rondet, dans son discours sur la vie et les ouvrages de Fleury, qualifiait d'excellent cet opuscule et ajoutait : « il y a beaucoup d'érudition dans ce petit ouvrage où l'auteur expose avec une grande netteté tout ce qui regarde l'origine du droit français » (3).

Il n'y avait pas lieu d'insister alors davantage sur le mérite d'un ouvrage qui se trouvait dans presque toutes les bibliothèques, et dont la Révolution même ne devait pas arrêter le succès.

L'*Histoire du droit français* de Fleury présente en effet au lecteur attentif une véritable histoire abrégée de la civilisation française d'après les lois du pays, c'est-à-dire

(1) Rondet, *Opuscules cités* t. I, p. IX.

(2) Un exemplaire de l'*Institution au Droit français* d'Argou, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, porte l'*Histoire du Droit français* de Fleury à la fin du deuxième volume ; un autre, qui se trouve à la Bibliothèque Sainte-Genève, la porte au début.

(3) Rondet, *Op. cit.*, t. I, p. X.

d'après les documents les plus authentiques. On y trouve, en cent pages, une histoire des législations diverses sous lesquelles vécurent les habitants de la Gaule, depuis la conquête romaine jusqu'à Louis XIV. Après avoir résumé sommairement ce qu'on sait, par César, du droit en vigueur chez les anciens Gaulois, de l'ancien droit romain, et enfin du code Justinien, Fleury décrit l'histoire de la législation après les invasions en faisant le tableau des lois des Wisigoths, des Bourguignons, des Francs, et des Barbares en général. Il expose alors la formation du droit français sous les deux premières races de nos rois, par la combinaison des Capitulaires et des Canons des Conciles avec ce qu'on savait encore des principes du droit romain. Après les désordres du X^e siècle, il montre la formation des nouvelles seigneuries et des fiefs ; il définit les nombreuses variétés des droits seigneuriaux, les droits des communes, les juridictions ecclésiastiques, l'origine des coutumes. Il raconte ensuite l'influence exercée sur la législation par la découverte du droit romain de Justinien, perdu depuis des siècles. Il en montre les progrès depuis que l'on commença à l'enseigner à Montpellier et à Marseille. Il marque la division de la France en pays de droit écrit et pays de droit coutumier. Il termine enfin son Histoire par des considérations sur les ordonnances des rois, dernière forme de cette législation si confuse, si complexe, dont il avait tiré, lui le premier, un corps méthodique et complet de notre droit national.

L'*Histoire du Droit français*, dans son texte pur, débarrassé des additions et commentaires des éditeurs, est un des chefs-d'œuvre de notre littérature scientifique. Lorsque le droit nouveau issu de la Révolution eut rejeté dans l'oubli l'*Institution*, désormais inutile, d'Argou, l'*Histoire du droit français* de Fleury continua d'être rééditée et recherchés des jurisconsultes et des historiens.

En 1821, on l'a réimprimé à la suite d'*Aperçus* de Gibbon sur le droit romain.

Le célèbre Dupin, en 1826, en donna une nouvelle édition qu'il dédia au duc de Chartres. Dans une épître dédicatoire, il disait : « le précis historique que j'ai l'honneur de faire paraître sous vos auspices a cet avantage qu'en peu de temps, et sans vous distraire de vos autres études, il peut suffire à vous donner une idée sommaire, mais exacte

des principaux changements survenus dans notre législation depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la célèbre époque de 1789 ». M. Dupin avait en effet ajouté au travail de Fleury une continuation, de 1675 jusqu'à la Révolution. Il ajoutait : « sa brièveté même sera un attrait de plus : *in historia illustri, nihil est brevitatis dulcius* ».

Sainte-Beuve, citant l'appréciation d'un de ses correspondants qu'il ne nomme pas, mais qu'il approuve, reconnaît la haute valeur des ouvrages de Fleury, et notamment que son *Histoire du droit français* et son *traité du droit public de France* renferment tout ce qu'on sait de bien certain sur les origines féodales, et à peu près tout ce qu'il y a de vrai dans certains chapitres des plus célèbres historiens modernes, qui n'y ont mis en sus que leurs systèmes, et se sont bien gardés de le citer » (1).

M. Aimé Martin, en 1837, disait que le fond de cet ouvrage de Fleury « manque à toutes nos histoires ».

Le *droit public de France* n'est pas autre chose que la première partie de *l'Institution au droit français*, que Fleury recommença pour en faire un *Traité* séparé.

Quand eut lieu cette révision ? Daragon prétend, d'après les indications fournies par Fleury lui-même, qu'elle se fit dès le 4 janvier 1667, à Saint-Germain, et fut continuée à diverses reprises jusque vers le 8 septembre 1679, à Fontainebleau. Il y a là, croyons nous, une erreur manifeste. C'est non pas 1667, mais 1676, qu'il faut retenir.

Le 4 janvier 1667, en effet, Fleury habitait à Paris, chez son père, qui mourut, comme on a vu, le 14. Après quoi, le fils se retira immédiatement chez M. d'Ormesson. En 1667, Fleury n'avait aucune raison d'aller à Saint-Germain, et son séjour dans cette ville, à cette date, serait inexplicable.

Nous savons d'ailleurs que, du 7 octobre 1666 à la fin de 1667, il composa la sixième partie de son *Institution* : la procédure civile, à partir du cinquième chapitre, puis toute la septième partie, c'est-à-dire au total 69 chapitres, en seize mois : ce qui ne permet pas de supposer qu'il recommença, en janvier 1667, le *Droit Public*.

En 1675, au contraire, le séjour de Fleury à Saint-

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, 14 avril 1856, t. V, p. 219

Germain s'explique naturellement, puisqu'il suivait alors la Cour en qualité de précepteur des Princes de Conti. La reprise du *Droit public* à cette date s'explique de même, parce qu'alors Fleury revoyait tous ses ouvrages de jurisprudence, soit pour en publier une partie, comme l'*Histoire du Droit français* en 1674, soit pour l'instruction des jeunes princes.

Du reste, le nouveau *Traité du Droit Public de France* n'est plus seulement l'œuvre d'un jurisconsulte savant. Il révèle l'homme d'expérience qui vit à la Cour et connaît la pratique du Droit Public avec toutes les affaires qui s'y rattachent.

« C'est, dit M. Laboulaye, une suite de notes fort exactes sur notre Droit public, notes qui servirent à Fleury lorsque, sous les ordres de Fénelon, il fut chargé de l'éducation du Duc de Bourgogne ».

Le *Droit public de France* se compose (1) en effet de notes fort exactes. Les phrases y restent souvent inachevées, mais pour le fond l'ouvrage est complet. C'est un *Traité* méthodique où l'auteur n'omet rien de ce qui concerne la justice, la police, les finances, la guerre. Il devait contenir une cinquième et sixième parties traitant des affaires étrangères et de la Maison du Roi. Ces deux dernières parties n'ont jamais été retrouvées, soit que Fleury ne les ait pas écrites, soit qu'à sa mort on les ait retirées, par ordre, de ses papiers, comme matières réservées. Mais à part cette lacune et la forme de simples notes laissée aux idées, l'ordre des matières, les divisions, la suite des chapitres, l'enchaînement des principes en font véritablement un traité et un livre. Livre, irons-nous jusqu'à dire, que Bossuet ne pouvait pas écrire, le livre de métier, du Roi et des princes. Sur ce fondement, Bossuet construisit plus tard le beau monument de sa *Politique Sacrée*; aux principes de morale politique établis par Fleury, le grand théologien ajouta la sanction de l'autorité divine et l'éclat de son verbe souverain. Mais il n'appartenait ni à sa science, ni à son génie, d'entrer, comme Fleury, jusque dans les moindres détails de l'administration judiciaire ; de discuter une à une les mesures nécessaires au bon ordre de l'Etat, des villes et des bourgades, les ordonnances relatives au commerce, aux

(1) Rondet, *Opuscules cités*, t. IV.

métiers, à la marine ; d'éclairer les questions de la levée, de l'équipement, de la nourriture des soldats. Or, tels sont les détails dont s'occupait Fleury dans son *Traité du Droit public*, avec la sûreté d'information d'un ministre d'Etat, et la profondeur de vues d'un législateur. Souvent, une simple réflexion, une indication jetée à la hâte parmi ces notes, jette une lumière imprévue sur les abus routiniers de cette vaste administration séculaire, et révèle, chez l'auteur du *Droit public* une sagesse, une prévoyance, capable d'imprimer à la Monarchie une direction vers l'avenir, à la fois assez traditionnelle pour ne rien perdre de l'expérience des siècles passés, et assez nouvelle pour éviter les écueils où elle devait sombrer (1).

M. Paul Viollet reproduit, pour conclure son étude sur les intendants de province, « le jugement très simple et sans nulle prétention que le sage Fleury a porté sur cette institution, jugement accepté par le prudent Boislisle et qui ne sera pas révisé ».

« L'intendant est fort puissant dans sa province, plus ou moins suivant qu'il est plus ou moins appuyé de la Cour. Bon, fait de grands biens ; mauvais, fait de grands maux. D'un côté, s'il est important au Roi d'avoir des personnes fidèles qui veillent sur les officiers ordinaires, d'un autre, c'est un moyen d'oppression sous de mauvais ministres » (2).

« Fleury, dit M. Laboulaye, n'a jamais été appelé aux affaires ; on ne peut savoir si, dans la pratique, il ne se fût pas arrêté devant le privilège et le préjugé, comme fit Daguesseau. Mais si l'on veut comparer les projets de l'un et de l'autre, et ne considérer que les idées de ces deux grands hommes, on verra, je ne crains pas de l'affirmer, que le sous-précepteur des Princes était un esprit plus solide et plus politique que ne le fut jamais l'honnête et timide chancelier » (3).

Cette réflexion est faite, il est vrai, au sujet d'une pièce intitulée : *Avis à Louis, duc de Bourgogne, puis dauphin*,

(1) Voir plus loin, à propos de l'éducation politique des Enfants de France, des exemples de cette sagesse.

(2) Fleury, *Droit public de France*, Paris 1769, t. II, pp. 103-104, et Boislisle, dans les *Mémoires de Saint-Simon*, t. III, p. 510. Cité par Viollet, *Droit public, Le Roi et ses ministres, pendant les trois derniers siècles de la monarchie*, Paris 1912, p. 572.

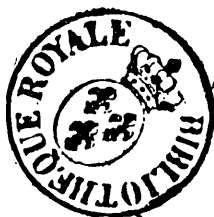
(3) Laboulaye, *Op. cit.* t. I, p. XIX.

écrite beaucoup plus tard par Fleury, à l'époque où, sous les ordres de Fénelon, il travaillait à l'éducation du Duc de Bourgogne. Il ne faudrait toutefois inférer, ni du titre de la pièce citée, ni de l'expression « sous les ordres de Fénelon », que les idées de Fleury avaient mûri avec le temps et surtout sous l'influence du précepteur en titre du duc de Bourgogne. Fénelon, âgé de vingt-cinq ans au moment où Fleury remaniait pour les princes de Conti son *Traité du Droit Public*, écrit depuis dix ans déjà, fut, presque en toutes choses, disciple de Fleury. Les principes émis, les réformes proposées dans les *Avis à Louis*, se trouvent dans le *Traité du Droit Public*. Fleury les avait conçus à l'âge où il composait son corps du Droit français, c'est-à-dire à l'âge de 23 à 28 ans. Car, selon l'heureuse expression de M. Laboulaye, ce fut « un esprit toujours mûr ».

Nous avons parcouru les principales œuvres juridiques de Fleury. Sans parler de mainte œuvre secondaire que nous rencontrerons sur notre route sous forme de mémoire ou de consultation, elles eussent pu, à elles seules, occuper une vie humaine et suffirent à assurer à leur auteur un grand nom devant la postérité. « S'il est, conclurons-nous avec M. Laboulaye, un nom de jurisconsulte qui doive durer et garder le nôtre sous son ombre, assurément, c'est celui de l'honnête et judicieux Fleury » (1).

Ces œuvres cependant ne remplissent qu'une partie de la vie de Fleury.

(1) Laboulaye, *Op. cit.* t. I, p. XXVII.



+

Supp^e fr. 3138Si on doit citer dans les Plaidoyez. 9

Premier Dialogue.

Peu de jours après que M.^r de Marillac eut esté pour-
 ueu de la charge d'Avocat General au Grand Conseil; je
 me trouyai une après-dinée chez son amy intime M.^r
 le Pelletier Avocat du Roy au Chasteler. J'y estois allé avec
 M.^r Cordemoy, & ce jour-là la conversation se tourna d'une
 maniere assez plaisante. Car M.^r le Pelletier nous ayant
 monst^ré une cause importante qu'il devoit plaider le lende-
 main; nous volumes nous servir de toute la liberté qu'il
 nous donne, pour y trouver quelque chose à critiquer. Mais
 nous ne pûmes venir about de nostre dessein; & comme
 nous voulions à quelque prix que ce fust luy dire ses
 veritez; il fallut faute d'autres luy en dire de fort auan-
 tageuses. M.^r Cordemoy commença donc à relever la net-
 teté avec laquelle M.^r le Pelletier faisoit d'abord entendre
 l'estat de la question, quoy qu'elle fust fort embarrassée, & le
 loier du soin qu'il avoit pris de rechercher dans les livres
 tout ce qu'il y avoit de plus fort de part & d'autre, & du ju-
 gement qu'il faisoit paroistre dans le choix du party qu'il
 vouloit appuyer de ses conclusions. Et moy pour ne pas
 demeurer court, comme je vis que M.^r Cordemoy avoit re-

CHAPITRE V

Fleury humaniste

Ses premières œuvres - Son esthétique générale

Hymne Grec à Lamoignon. — Occasion. — Difficulté du sujet. — Analyse.
Bibliotheca Claromontana. — Analyse. — La théologie. — Le droit.
La philosophie, etc. — Décoration de la salle. — Hommage à Fouquet. —
Les médailles. — Hommage au P. Cossart. — Portée de ces poèmes.
Principes littéraires des *Dialogues* de 1664. — La beauté consiste dans
la simplicité. — L'improvisation. — Supériorité de l'architecture grecque.
— L'art poétique de Fleury : La tragédie. — La comédie. — La satire.
— Position de Fleury dans la Querelle des Anciens et des Modernes.

La jurisprudence n'avait pas étouffé dans l'esprit de Fleury l'amour des belles-lettres, auxquelles il avait été si profondément initié au Collège de Clermont.

Les œuvres de sa jeunesse dénotent de sa part un réel talent de composition ; il conçut au point de vue littéraire et esthétique, un système original, dans lequel il ne cachait pas son admiration des Anciens ; il continua d'étudier les poètes comme les prosateurs de l'antiquité, et écrivit sur eux de belles pages de critique littéraire.

En novembre 1658, à peine âgé de dix-huit ans, il écrivait un poème grec en l'honneur de M. de Lamoignon, à l'occasion de sa promotion à la charge de premier président. Cet hymne grec, resté inconnu jusqu'aujourd'hui, (1) méritait bien pourtant d'être imprimé, de préférence à tant de fragments avidement recueillis par les éditeurs d'opuscules de Fleury.

(1) Bib. Nat. F. Fr. Mss, 9519, pp. 286 et ss.

"Ὕμνος εἰς Ἰάκωβον Λαμώνιον.

M. de Lamoignon avait été nommé premier président le 2 octobre 1658, un mois environ avant que Fleury fût admis à prêter le serment d'avocat. Sa nomination, longtemps désirée, avait été accueillie avec une faveur éclatante par le Parlement et le clergé, la cour et la ville, par toutes les classes. Le caractère du nouveau premier président, sa fermeté et sa sagesse pendant la Fronde, sa réputation de science, d'intégrité, de religion; son esprit de justice, sa bonté, son éloquence, lui avaient fait une popularité dont tous les écrivains contemporains rendent témoignage. « On se tuait de l'aimer », dira, trente ans plus tard, le froid Baillet (1). Fleury, admis déjà dans l'intimité de l'illustre magistrat, soit sur la recommandation du P. Cossart, soit en considération du mérite de son père, soit encore à cause de ses brillantes études et de l'amitié qu'il avait contractée au collège avec Chrétien François de Lamoignon, prit part, plus que personne, à l'enthousiasme général lorsqu'il vit placer à la tête du Parlement un homme qu'il avait vu, dès son enfance, entouré de la vénération de ses maîtres. C'est alors qu'il composa l'hymne grec en question.

Ce poème de 165 vers, écrit de verve et achevé en un jour, ne dénote pas seulement un helléniste de la lignée des Pétau, qui pense, écrit ou chante en grec avec la facilité d'un rhapsode, il révèle un puissant esprit qui n'ignore rien d'une composition savante, qui conçoit fortement un plan d'ensemble et sait, même en un cadre restreint, mettre en relief, sans nuire à l'harmonie de l'ensemble, les détails essentiels d'un événement ou d'un portrait.

L'éloge de M. de Lamoignon par Fleury, le premier peut-être que l'on connaisse, est déjà complet, définitif. On entendra plus tard, sur le même sujet, Ménage, Santeul, Commire, tout le Parnasse, Rapin surtout, Boileau, Racine, M^{me} de Sévigné, Bussy, Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, tout le XVII^e siècle. Mais nul n'ajoutera rien au portrait buriné

(1) « Nous avons enfin, écrivait Guy-Patin à Falconet le 11 octobre 1658, un Premier Président au Parlement, savoir M. de Lamoignon, Maître des requêtes, fort habile, fort savant, et de grande réputation... » « je l'estime pour le plus sage et le plus savant magistrat du royaume », *Lettres de Guy-Patin*, 3 vol. Paris 1846, t. III p. 92 et 101.

Cependant l'admiration pour Lamoignon n'était pas unanime. Le *Tableau du Parlement de Paris*, par exemple, lui reprochait de cacher « une grande ambition sous l'affectation d'une grande probité et d'une grande intégrité ». *Journal d'Ormesson* t. I, p. 421, en note.

par Fleury dans son hymne grec. La médaille est frappée pour les siècles dès 1658. Quant au récit de l'élection, au tableau de l'allégresse et de l'espérance générales, il n'en existe aucun de plus saisissant.

Il ne fallait pas moins d'art que d'imagination et de science pour décrire en vers grecs un évènement moderne de ce genre. Le jeune poète y réussit pleinement : il sut se tirer avec esprit de la difficulté que lui créait l'emploi gênant, mais obligatoire, des divinités olympiennes et des allégories, du style théologique essentiel à toute poésie grecque.

Fleury débute par l'histoire de la famille et l'éloge de la personne de Lamoignon ; on reconnaît tout de suite l'œuvre d'un ami, d'un hôte à qui sont ouverts, non seulement les trésors de la bibliothèque, mais les traditions et les cœurs de la famille.

Voici ce début.

« Je veux chanter le divin Lamoignon, que Thémis elle-même se choisit pour hiérarque après la mort de l'illustre Pomponne (1). Car dans son magnifique palais, elle ne voyait aucun ministre capable, comme lui, de rendre la justice aux mortels et de prononcer des sentences infaillibles inspirées du ciel. La divine Thémis alla donc supplier le Roi des Dieux, fils de Saturne, et, embrassant ses genoux, lui dit :

« Jupiter, père souverain, il n'est pas bon que mon temple reste sans chef... J'ai un ministre cher à mon cœur ; c'est le grand Lamoignon, dont les Dieux entourèrent les ancêtres d'honneurs éclatants parmi les Français (2), les

(1) M. de Bellièvre, mort en 1657.

(2) Nous croyons bon, pour donner une idée de la façon dont Fleury écrivait couramment en grec, de citer ici les premiers vers de son poème.

Ἀσομαι ἀντίθεον Λαμώνιον, ὃν Θέμις αὐτὴ
 ᾤχεῖ οἱ ἀρητήρα, ἐπεὶ Πομπώνιος ἥρωας
 Κάθθανεν· Οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλος ἐόν κλυτὰ δώματα ναί
 Ἰρεὺς, ἀργός θ' ἱρήων, ὃς πᾶσι βροτοῖσι
 Θεόφατα, οὐρανόθεν κε λαβὼν νημερτέα εἶπη.
 Τοῦνεκα δῖα Θέμις Κρονίδον ποτὶ ἦλθεν ἄνακτα
 Καί μιν λιαζομένη γόνυ λάβε, καὶ προσεῖπεν·
 Ζεῦ πάτερ, οὐ γὰρ καλὸν ἑμὸν δόμον αἰεὶ ἔρημον
 Ἑμμεναι· οὐδ' ἄρα σοῦ ἀέχοντός κέν τι γένοιτο·
 Ἔστιν ἔμοιγε φίλος θεράπων Λαμώνιος ἥρωας
 Οὐ προγόνοις μὲν πᾶσι θεοὶ μέγα κῦδος ἔδωκαν
 Δήμῳ ἐνὶ Φράγκων....

uns pour leur courage dans les rudes emplois de Mars, les autres, pour les mérites acquis à mon service par la sagesse de leurs conseils dans la cour suprême. Nul n'égalait la gloire de son père (1) lorsque, revêtu de la pourpre et le front ceint de la tiare, il siégeait au premier rang des ministres d'élite dont les arrêts mettent fin aux procès. Lorsqu'il tomba sous les coups du destin, il dût laisser son fils chéri, jeune encore, aux soins de la vénérable mère (2) qui se glorifie d'être, elle aussi, de la race de mes ministres. Cette femme au grand cœur, animée de sentiments rares, même parmi les plus vertueuses, éleva le jeune Lamoignon avec un soin particulier et la plus grande sagesse. Aujourd'hui, parvenu à la maturité de l'âge, il tire de son riche trésor les choses anciennes et les choses nouvelles ; il parle comme un oracle ; il possède le don de charmer les hommes par la douceur d'une éloquence divine. Il a réuni dans sa demeure un nombre infini de livres : on y voit, rangés avec ordre et revêtus d'or, tous les ouvrages dont le ciel inspira le génie » (3).

Fleury continue sur ce ton. Thémis, qui fait ainsi l'éloge du Premier Président, personnifie le Parlement. Devant Jupiter, qui représente Louis XIV, la Fortune aveugle, au nom des ennemis de Lamoignon, exhale en vain sa colère. Voici que Mercure, « esprit délié » qui nous fait songer à Mazarin, vole chez Minerve et l'appelle, avec toutes ses suivantes, au secours de Thémis. La Fortune vaincue, les yeux ouverts, admire elle-même la majesté et les vertus de Lamoignon, et Jupiter, les regards fixés sur « la ville aux larges voies » proclame son arrêt :

(1) Chrétien de Lamoignon, président à mortier, celui que Racine appelait le Grand Président.

(2) Née Marie des Landes. On rapporte que les pauvres l'enterrèrent furtivement à Saint-Leu, sa paroisse, de crainte qu'on n'emportât son corps pour l'enterrer aux Récollets, couvent fondé par elle rue du Bac.

(3) Baillet rapporte que « jamais homme n'avait été plus universellement ni plus profondément savant ; qu'il savait par cœur tous les poètes anciens et modernes ; qu'il n'ignorait rien ; qu'il savait, dans un détail et dans une exactitude inconcevables, les moindres minuties concernant les personnes, les lieux, les temps les plus éloignés de lui et les plus inconnus des autres ; et qu'il parlait sur-le-champ de toutes sortes de sujets de littérature avec tant d'érudition, tant de suite et tant d'abondance, que l'on croyait souvent, quoique toujours faussement, qu'il avait étudié tout récemment la matière dont il discourait, quoiqu'il n'en eût plus ouï parler depuis plusieurs années ».

Gaillard. *Vie de M. le Premier Président Lamoignon, écrite d'après les mémoires du temps, et les papiers de la famille*. A la fin du t. IV de son *Histoire de Charlemagne*. Paris 1782 p. 133.

« Ecoutez ma parole, Français à la belle chevelure ; il a plu aux Immortels, pour le bien des hommes, d'établir Lamoignon hiérarque de Thémis, et de lui assigner, dans le temple de la déesse, en haut du tribunal et sur les fleurs de lys, le premier siège à côté du trône du Roi. En face du temple de Thémis s'élève un palais auguste (1) : c'est là que Lamoignon habitera tous les jours de sa vie ».

Fleury, justement fier de son œuvre, prit soin de la dater en grec et de la signer. Il en fit une copie calligraphiée qu'il envoya au P. Cossart, et celui-ci lui répondit par un billet grec du plus pur style attique : « J'ai lu votre hymne avec plaisir, mon très cher Fleury, et, par les Grâces, il me faudrait, pour le louer dignement, prendre la lyre à mon tour » (2).

Ce brillant hommage que Fleury venait de rendre au Premier Président ne fut pas étranger à l'honneur qu'il reçut de faire partie de la cour littéraire de M. de Lamoignon.

C'est vers le même temps que, pour exprimer sa reconnaissance envers les PP. Jésuites, ses maîtres, Fleury composa le poème latin intitulé : *Bibliotheca Claromontana*.

M. Emery, premier éditeur de ce poème, dit que Fleury « n'était plus écolier quand il le composa ; ce qu'il est aisé de reconnaître aux connaissances déjà vastes et profondes que cet ouvrage suppose dans son auteur » (3).

On peut préciser. La *Bibliotheca Claromontana* est du commencement de 1659 : elle suivit presque immédiatement l'hymne grec en l'honneur de M. de Lamoignon. Dès le début de 1659, en effet, Fleury, docile aux conseils du P. Cossart et de M. de Gaumont, avait commencé son *Extrait du Commentaire de Cujas sur Papinien* (4). Or Fleury va nous dire dans son poème qu'il interrompt un instant ses études sur Cujas et Papinien pour le composer.

Le mérite de cette œuvre, qui compte plus de 300 vers, a été justement apprécié par M. Emery dans les *Nouveaux Opuscles*. Nous nous contenterons de l'analyser, pour ne

(1) L'Hôtel du Premier Président était situé en face de la grande grille du Palais.

(2) Bib. Nat. F. Fr. Mss. 9519 p. 286.

(3) Emery *Nouveaux Opuscles de M. l'abbé Fleury* p. XCI.

(4) Lettre de Fleury à M. de Gaumont *Ibid.* p. 221.

noter que quelques vers importants sur la biographie de l'auteur et ne citer que quelques passages.

Le poète commence par saluer avec amour la maison où s'est doucement écoulée son enfance. (1) « Asile pieux, qui me reçus au sortir de l'enfance et, me prodiguant les soins d'une tendresse maternelle, me donna, pendant six ans, l'éternel aliment de l'âme, quelles actions de grâces te rendrai-je pour un si grand bienfait ? Que puis-je faire, sinon, par ce poème, te faire honneur des arts que j'appris de toi, et tirer de tes propres dons les gages de ma reconnaissance ? »

Après la description sommaire des principaux bâtiments du collège, il aborde son sujet. « Cette bibliothèque ne repose point sur des colonnes de marbre ; l'or n'y brille pas sur de magnifiques lambris ; l'ivoire n'en rehausse point les boiseries, et ses rayons n'exhalent pas les parfums du cèdre. Cependant, si le roi du Nil, Ptolémée, revenait des Enfers, il serait saisi d'admiration, à la vue de ces innombrables rangées de livres, de tant d'ouvrages inconnus aux Anciens ».

Il commence alors l'énumération des héros des sciences sacrées et profanes ; c'est comme la revue d'une armée rangée en bataille. En tête s'avancent les auteurs des Livres Saints, leurs traducteurs et commentateurs, dans toutes les langues ; à leur suite, marchent les Théologiens, Pères de l'Eglise, docteurs, casuistes, auteurs ascétiques. Chaque ordre est nettement caractérisé, en quelques traits d'une grande précision, tels ces vers où il expose l'œuvre de saint Thomas, le prince de la scolastique, lequel, dit-il, « osa discuter, à la lumière de la raison humaine, les honneurs rendus aux habitants des cieux, les décrets mêmes du Maître du tonnerre, et poser les objections de la science en regard des dogmes sacrés.

.. *Primo micat agmine Thomas,
Ausus, ad humanæ leges rationis, honores
Cœlicolum, summique expendere dicta tonantis,
Et sacra ancipiti committere dogmata pugnae.*

Après la théologie, le droit civil et canonique. « Cinquante volumes gardent les oracles des anciens sages, heu-

(1) *Ibid.* pp. 291 et ss.

reusement soustraits à la violence destructive du temps. D'innombrables commentaires expliquent les édits des Césars, les décrets des Papes, les décisions des conciles, qui ont force de lois parmi nous et partagent l'autorité du droit civil ». Ici se place l'hommage à Papinien et à Cujas, auquel nous avons fait allusion déjà.

Voici les philosophes, qui défilent à la suite d'Aristote. Il faut retenir le jugement porté sur le Stagyrte, le dernier vers surtout, où le poète, en peignant le trait principal de la physionomie du vrai sage, résume prophétiquement sa propre vie et fait du précepteur d'Alexandre exactement le même éloge que fera l'histoire du précepteur des Enfants de France.

« Je dois aussi rendre hommage au grand Aristote, roi de la pensée, maître plus illustre d'un illustre élève. Alexandre, par mille combats, au prix de mille cités cruellement détruites, conquiert un empire éphémère. Aristote, citoyen paisible, sut vivre dans la retraite au milieu d'une cour fastueuse et jouit, après sa mort, d'une gloire immortelle.

Mitis et hic, magna privatus vixit in aula.

Le cortège d'Aristote comprend les philosophes de tous les siècles, les sages, les savants d'Europe, d'Asie et d'Afrique. On y salue Pline, et, à ses côtés, tous les représentants de l'histoire naturelle, puis ceux de toutes les sciences : cosmographie, astronomie, physique, chirurgie, médecine, botanique ; la chimie, encore hésitante et qui se distingue à peine de l'alchimie. A cette dernière, notre poète décoche en passant un trait ironique :

« Les honnêtes gens, dit-il, regardent d'un œil méfiant ces chercheurs, qui réduisent les corps en vapeurs pour en discerner les éléments premiers et qui, dans leurs petits fourneaux d'argile, prétendent imiter le sein fécond de la terre et la puissante action du soleil ».

Cette première revue se termine par le défilé des poètes et des orateurs qui s'avancent à la suite d'Homère, de Virgile, de Démosthène et de Cicéron. Les grammairiens ferment la marche.

Ici une seconde galerie s'ouvre aux yeux du poète. Dès l'entrée, les regards sont attirés par deux énormes sphères : l'une, soutenue par un Atlas colossal, représente

la terre, l'autre, le globe céleste. Sur des panneaux, on lit la chronologie universelle, depuis la création du monde jusqu'au règne de Louis XIV. Cette galerie est réservée aux ouvrages d'histoire et de géographie. L'énumération en serait infinie. Le poète se contente de décrire la décoration de la salle.

Deux rangées de colonnes la soutiennent de chaque côté. Des boiseries ornées de sculptures abritent les livres, Des bustes de marbre, des tableaux, surmontent ou séparent les panneaux. Neuf fenêtres éclairent de face neuf toiles où revivent les traits des savants qui ont le plus illustré le Collège de Clermont : Perpinian, Maldonat, Auger, Fronton du Duc, Sallien, Sirmond, Crésol, Pétau, Caussin. Des peintures, chefs-d'œuvre de Le Brun et d'autres maîtres, décorent les lambris. Le luxe de cette galerie semble contraster avec la simplicité de la première. Mais tout va s'expliquer. De la voûte, la Renommée, entourée de génies, sonne de la trompette et fait retentir ces mots, qu'on lit aussi sur un marbre encastré dans le mur : « L'illustre Fouquet construisit naguère, du sol au faite, cette bibliothèque, et l'enrichit de dons magnifiques ». Il s'agit d'une partie de la bibliothèque, refaite par Fouquet en 1656.

Fleury avait été témoin, pendant sa dernière année de collège, de la munificence du surintendant, et des faveurs personnelles dont il honorait le P. Cossart. Comme la justice, selon l'expression de M. Bellessort, « n'avait pas encore mis la main au collet du célèbre concussionnaire », Fleury, parvenu à cette partie de son poème, s'exalte.

« Ah ! s'écrie-t-il, s'il m'était permis de suspendre ma course, ... j'oserais adresser mon humble hommage à Fouquet, au nouvel Hercule, qui supporte seul le fardeau de deux ministères, dont un seul, avant lui, semblait trop lourd pour une seule tête. Fouquet, malgré des soins et des travaux sans nombre, quoiqu'il vive pour la France bien plus que pour lui-même, n'a jamais cessé d'honorer les Muses ni de cultiver les arts de la tranquille Pallas... De même que l'astre aux rayons d'or, parvenu au point culminant de sa course, malgré l'impétuosité du mouvement qui l'emporte, bien que les peuples du couchant, dans l'attente, accusent sa lenteur, bien que, dans les sombres profondeurs de la terre, les métaux imparfaits et les œuvres ébauchées languissent, ne dédaigne pourtant ni les hum-

bles violettes, ni les lys, mais s'y arrête avec complaisance et, les caressant du regard, entr'ouvre leurs tendres calices et semble aspirer le parfum de la rose : ainsi, malgré le fardeau de son double ministère, Fouquet trouve le temps de réunir des livres de tous les points du monde, d'élever de superbes édifices, et de les enrichir d'ornements magnifiques par la main d'un nouvel Apelles, supérieur à l'ancien, tant il sait allier les plus nobles loisirs aux plus urgents devoirs ! »

Le poète continue sa description.

En ouvrant une porte de cette seconde galerie, on aperçoit un couloir où s'allongent des rayons chargés de livres simulés en peinture. Il donne accès dans une pièce de médiocre étendue : c'est le cabinet des manuscrits grecs, latins, chinois, etc. C'est aussi le cabinet des médailles collectionnées par le P. Sirmond. Le poète cite les plus remarquables : en or, Alexandre et les généraux qui se partagèrent son empire, les rois qui établirent leur domination sur l'Égypte, la Syrie, la Thrace, la Grèce, l'Asie ; en argent, un Persée, une Rome victorieuse ; en bronze, le vaisseau de Saturne, un Janus à deux faces, puis, toute la suite de l'histoire romaine. Dans un coin, un squelette monté, qui sert aux études d'anatomie, crie aux visiteurs : « Misérables mortels, apprenez le sort qui vous attend ! »

Tout au fond du bâtiment, dans une dernière pièce étroite, où le jour pénètre à peine à travers une petite fenêtre barrée de fer, tel un cachot, on voit les livres « dictés à l'hérésie par quelque furie infernale, ou inspirés à l'athéisme par la démence ». Le poète passe en murmurant : « de ces auteurs, je ne dirai ni le nom ni les œuvres criminelles : le souvenir même en est interdit ».

La description terminée, Fleury n'oublie pas de remercier le savant gardien de la bibliothèque qui, si souvent, lui en ouvrit les trésors. Il donne ici libre cours à sa reconnaissance et clôt son poème par ce touchant hommage au maître qui fut en même temps son ami et resta son protecteur.

« Arrivé au terme de ma course, je ne puis m'éloigner sans rendre hommage au vigilant gardien de ce trésor ; car c'est à son labeur qu'on doit l'ordre parfait de ces innombrables livres, leur groupement régulier autour de leurs

enseignes, à la suite de leurs chefs, leur distribution par langues ou par nations. C'est lui qui m'apprit à construire la phrase latine selon les règles de l'harmonie ; c'est grâce lui que ma Muse timide osa élever le ton de ses chants. Salut, savant gardien et mon saint maître, salut, ô Cossart !... »

L'hymne grec à Lamoignon et la Bibliotheca claromontana, qui présentent pour nous, lecteurs du XX^e siècle, un intérêt surtout historique, avaient alors une importance dont on se ferait aujourd'hui difficilement l'idée. Avant Racine, avant Boileau, — qui débuta, lui aussi, par des vers latins, — du temps où une ballade et un sonnet de M. de Benserade passionnaient encore le public, ces premiers essais de Fleury pouvaient lui procurer plus qu'une réputation brillante.

Les livres alors étaient rares, les journaux n'existaient pas. Un poème grec très bien fait, en l'honneur de M. de Lamoignon, intéressait tous les savants de Paris. Un éloge enthousiaste du Collège de Clermont, du P. Cossart, de Fouquet, en vers latins originaux, personnels et de puissante facture, réunissant tous les mérites du genre, — car la description d'une bibliothèque n'est pas une idylle, — intéressait non moins vivement tous les lettrés, les amis, (sans parler des ennemis) des Jésuites, l'Université, l'Oratoire, le Palais, les ordres religieux, et plus d'un courtisan. Fouquet, ami du faste et de la gloire, n'était pas homme à dédaigner un compliment, même pompeux. Fleury, qui ne l'ignorait peut-être pas, et le P. Cossart, qui, certainement, le savait, pouvaient légitimement espérer que le Procureur général du Parlement retiendrait le nom du jeune avocat...

L'auteur de *l'hymne grec* et de la *Bibliotheca Claromontana* s'était révélé un maître dans l'art d'écrire. N'avait-il pas autorité pour exposer les règles de cet art et s'élever plus haut, jusqu'aux principes d'une esthétique générale ?

Nous avons extrait des *Dialogues* de 1664 ce qui concernait l'avocat et l'homme de loi. Mais ce premier essai littéraire de Fleury en langue française portait au delà de la réforme judiciaire. On y rencontre, çà et là, presque tous les principes sur lesquels reposa le système littéraire du XVII^e siècle, solidement démontrés et nettement formulés

dix ans avant que le burin de Boileau les réduisit en axiomes. Nous en avons cité quelques exemples : il y en a bien d'autres.

Boileau dira en 1674: « Rien n'est beau que le vrai ». (1) Fleury le démontre en 1664. « Il n'y a point de véritable beauté, dit-il, qui ne soit attachée à la substance de la chose, s'il est permis de parler ainsi... Les animaux ne sont jamais plus beaux à voir que quand ils sont très propres aux actions auxquelles ils sont destinés et, dans les hommes mêmes, si nous n'étions point accoutumés aux perruques, aux rubans et aux autres ajustements ridicules, nous verrions que les plus beaux corps sont ceux des hommes les plus robustes, et que la véritable beauté n'est point compatible avec la mollesse et n'est qu'une suite nécessaire de la santé et de la force » (2).

On aura peut-être raison de reprocher un jour à Fleury la trop grande simplicité de son style. Mais que l'on prenne garde, et que l'on n'oublie pas les raisons de cette simplicité voulue.

Boileau, parlant de Malherbe, dira :

Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
Et de son goût heureux imitez la clarté. (3)

« La belle élocution, dit Fleury, est un ornement considérable, et j'appelle belle élocution celle qui est fort pure, en sorte qu'il n'y ait pas la moindre parole ni la moindre construction qui ne soit bien française, et celle qui est fort claire, de manière toutefois qu'elle ne laisse pas d'être noble ». Peu s'en faut que la simplicité, la clarté et la pureté ne résument aux yeux de Fleury toute la beauté du style. « Il semble, ajoute-t-il, que ce ne soit rien, que cette pureté et netteté de l'expression ; parce qu'en effet ces beautés sont moins brillantes que les défauts du style contraire ne sont choquants ; et néanmoins, il faut bien que cette belle expression soit difficile à acquérir, puisque nous ne voyons pas beaucoup de personnes au Palais ni ailleurs qui la possèdent entièrement (4) ».

Fleury, le premier, exprima cette idée hardie qu'un

(1) Boileau *Épître IX* v. 43.

(2) B. N. F. Fr. Mss. 9521 p. 98.

(3) Boileau, *Art poétique*, ch. I v. 141, 142.

(4) B. N. F. Fr. Mss 9521, p. 92.

véritable orateur doit pouvoir parler sans écrire : « Je crois, dit-il, qu'on ne peut être véritablement éloquent, sans être capable de parler sur-le-champ, après avoir préparé sa matière et le tour qu'on lui veut donner. J'ai de puissantes conjectures que les Anciens en usaient ainsi, et vous voyez qu'ils n'ont pas défini la rhétorique l'art de bien écrire, mais l'art de bien parler (1). « Il trouvait sur ce point, dit Ledieu, son idéal dans l'évêque de Meaux » (2). Bossuet en effet, à partir de son épiscopat, et Fénelon, toute sa vie, suivirent cette méthode : « ne rien écrire, ou écrire seulement quelques indications rapides, quelques points de repère ; mais beaucoup réfléchir, méditer, construire, ou même achever le discours dans sa tête ; puis, monter en chaire ou à la tribune et parler, en se reposant, quant aux idées à exprimer, sur cette préparation mentale, et, quant à l'élocution, sur le hasard de l'improvisation. » (3) Et peut-être ces grands génies produisirent-ils ainsi autre chose que ces « sermons pompeux et surannés » que M. Mathiez leur attribue et qu'il estime très inférieurs, pour l'éducation des enfants, aux improvisations de Robespierre contre le marc d'argent ou contre Danton ! (4).

Le premier encore, Fleury démontra l'abus des divisions et subdivisions multipliées. Il veut qu'on les bannisse, comme « tout ce qui sent l'école », ainsi que les termes propres de la grammaire, de la rhétorique et de la logique. « Il est bon, dit-il, quand on fait un extrait, sur lequel on veut plaider, de le faire avec méthode, et de diviser son sujet avec toute l'exactitude possible ; il est bon aussi de marquer les principales figures que l'on veut employer. Mais de produire ces divisions en public, c'est le moyen d'embrouiller son auditoire ; et, d'un autre côté, je ne vois rien de plus dégoûtant que de dire qu'on va faire un dilemme ou une gradation, qu'on passe à sa confirmation ou à sa péroraison. Il me semble que c'est justement la même chose que si, après qu'un bâtiment est achevé, on y laissait les échafauds, les grues, et les engins qui ont servi à le bâtir » (5).

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9521, p. 82.

(2) *Mémoires et Journal* de l'abbé Ledieu.

(3) Petit de Julleville. *Leçons de littérature française*, Paris 1891 t. II p. 95.

(4) Albert Mathiez. *Études Robespierriennes* Paris 1917 pp. 325 et 327.

(5) B. N. F. Fr. Mss. 9521 p. 96.

Fleury donne à l'art l'imitation de la nature pour fin. Comme « la nature est toujours sans doute de même » (1), il introduit avec elle « un élément fixe et absolu, un principe d'unité et d'universalité ». Il soustrait la beauté à la fluctuation des contingences. Dès lors, pour parler comme Longin, lorsque, en un grand nombre de personnes différentes, de profession et d'âge, et qui n'ont aucun rapport ni d'humeur, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours, ce jugement et cette approbation même de tant d'esprits si discordants d'ailleurs, est une preuve certaine qu'il y a du merveilleux et du grand (2). A plus forte raison quand à tout cela viendront s'ajouter les différences des époques et des races. Or dans tous les pays et à toutes les époques non barbares, les Anciens ont été admirés. Et c'est pourquoi Fleury est amené logiquement au respect de l'antiquité.

Partant de ce principe que « ce qui est simple et pur est toujours plus beau que ce qui a de la composition et du mélange », et qu'il n'y a « point de beauté qui ne soit attachée à la substance de la chose », Fleury affirme la supériorité de l'architecture grecque sur celle du Moyen-Age. Dans sa langue déjà, comme plus tard dans celle de Boileau, de La Bruyère (3) et de Fénelon (4), gothique devient le synonyme de barbare. La simplicité, la pureté et la noblesse du Parthénon et des autres monuments de l'art grec, qui ne perd jamais de vue la vérité et l'utilité, le ravissaient à tel point qu'il ne voyait plus, dans l'exubérante ornementation de l'architecture gothique, autre chose que les efforts d'un art encore dans l'enfance, ou les productions de génies grossiers et barbares. « Nos architectes, dit-il, avant qu'ils eussent voyagé en Italie, ne savaient bâtir tout au plus que de fortes prisons et de hauts clochers » (5). Mais, parlant des monuments de l'antiquité, il dira : « le peu qui en est venu jusqu'à nous, nous a tirés de la barbarie épouvantable où nos ancêtres avaient vécu ».

Il n'est que juste de lui passer un peu d'exagération en

(1) Ibid. p. 6.

(2) Lanson Boileau p. 102.

(3) La Bruyère *Les Caractères* Ch. I. Des ouvrages de l'esprit. Edit. Godefroy, Paris 1887 pp. 7 et 8.

(4) Fénelon *Lettre sur les Occupations de l'Académie Française*. Edit. Grenier p. 107.

(5) B. N. F. Fr. Mss, 9521 p. 6.

considération de son ardent amour de la simplicité et de la vérité, qui resteront toujours les conditions essentielles de l'art.

C'est avec ces principes que Fleury devançait ses amis, présents et futurs, en rédigeant un véritable art poétique.

A cette date, plusieurs des *Satires* de Boileau sont déjà composées, mais son idéal, dit Brunetière, « n'y est indiqué que par préterition, en quelque sorte, et enveloppé dans ses attaques contre l'auteur d'*Alaric* ou contre celui de *La Pucelle*, comme l'amour de la vérité l'est dans la dénonciation de l'erreur ou du mensonge, comme une affirmation l'est dans la négation de son contraire, comme l'aveu de nos goûts l'est enfin dans l'expression de nos antipathies » (1).

Dès 1664, Fleury, devance Boileau, La Bruyère, Fénelon, et, bien loin de leur emprunter plus tard quand il s'en sera fait des amis, ne pourra que les influencer.

Mais Fleury ne s'arrête point au général.

Il a condamné dans l'éloquence le pédantisme, l'emphase et les points. Nous l'avons vu montrer les ridicules du citateur, du diseur de Phébus, et laisser à l'Italie

De tous les faux brillants l'éclatante folie. (1)

Nous l'allons voir maintenant indiquer les défauts de la tragédie.

« Voyez-vous quelque tragédie, demandait M. de Marillac dans les allées de Rambouillet, qui ne soit pleine de pensées délicates, de sentiments extraordinaires, et de ces beautés qu'on ne rencontre pas dans la seule imitation de la nature? » Ailleurs, Le Peletier blâme « celui qui veut paraître éloquent dans une cause où il y va de sa ruine, et qui est si peu occupé de sa douleur qu'il a le loisir de le bien dire ». Et Fleury ajoute « qu'on ne peut pas souffrir un homme qui pleure en cadence ou qui dit des pointes dans la chaleur de sa colère ». C'est à cette occasion qu'il vise Corneille à travers Lope de Véga. De même, en reprochant aux tragédies « l'obscurité dans le sujet, souvent peu connu (3), il devait songer à *Don Sanche*, *Héraclius* ou

(1) Brunetière *Etudes critiques* 6^e série p. 164, 165.

(2) Boileau *Art poétique* ch. I, v. 43.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9519. Poésie française et art poétique, p. 269
Cette page sur la tragédie, écrite de la même main que les notes intercalées entre les deux Dialogues sur l'éloquence judiciaire, a été à tort insérée ici et devrait plutôt se trouver dans le Mss. 9521, p. 84.

Rodogune ; en demandant qu'on retranchât de la tragédie « les tendresses et les douceurs » (1) il pensait à *Caton galant* et à *Brutus dameret* (2).

Que faut-il donc faire ? Dépouiller la tragédie « de tous les ornements qui témoignent de l'affectation, et n'y laisser que ce qu'elle doit avoir, c'est-à-dire des passions violentes, comme la colère et la douleur ». Et ces passions, il faudrait « qu'on les poussât jusqu'où elles peuvent aller naturellement, sans les contraindre et sans les outrer » (3).

Que l'on n'aille pas chercher un modèle dans Sénèque. « Quand je parle d'Anciens en matière de tragédie, je parle des Grecs,... et à l'égard des Grecs, Sophocle me paraît estimé de tout le monde et il semble que c'est celui que l'on devrait plutôt prendre pour modèle... Son style est extrêmement naturel et on peut remarquer qu'il employait toute son industrie, non pas à chercher des pensées et des mots surprenants, mais à bien ménager un événement, et à peindre bien naïvement de grandes passions, au point qu'il ne feignait pas de représenter les grands cris et les discours entrecoupés qui échappent dans les douleurs fort aiguës.

Boileau résumera plus tard l'idée de Fleury sur la tragédie antique :

Sophocle enfin, donnant l'effort à son génie..
Lui donna, chez les Grecs, cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine. (4)

Mais, ajoute Fleury, « je pense qu'il n'y aurait guère moins à réformer dans la représentation que dans la composition, et il me semble que les comédiens s'éloignent bien autant que les poètes du naturel et du vraisemblable ». Ailleurs, il blâme « les habits trop éloignés de la vraisemblance ». Il trouve « trop de plumes, de rubans, de broderies », en un mot « trop de mauvais ornements ».

De plus, les acteurs « regardent trop les spectateurs et semblent trop leur parler » ; demeurent trop oiseux pendant que les autres parlent, attendent trop patiemment leur rang pour parler, même dans les passions,... craignent trop de s'approcher pour s'embrasser, se retenir,... se parlent

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9521, p. 84.

(2) Boileau *Art poétique* Ch. III v. 118.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9521 p. 85.

(4) Boileau *Art poétique* ch. III v. 75, 79, 80.

d'un ton trop déclamateur, ne « s'abandonnent pas assez aux grandes passions où il faudrait crier, s'évanouir... » (1)

Que les poètes et acteurs « observent la nature ». Car il n'y a point de livre qui nous puisse apprendre à exprimer les passions, comme la considération attentive d'un homme en colère ou d'une femme affligée. Ce sont les originaux sur lesquels il faudrait toujours travailler, et ce sont aussi ceux que les Anciens se proposaient uniquement.

Passant à la comédie, Fleury la trouve « toujours presque également dangereuse ». Elle fait rire par la médiocrité et la raillerie sanglante, comme lorsqu'Aristophane rendait Socrate odieux au peuple d'Athènes ; ou par les bouffonneries et les mots pour rire pris des carrefours ou des discours du peuple, comme dans Plaute ; ou par l'imitation naïve des mœurs du commun des hommes, de leurs passions et de leurs sottises les plus ordinaires. C'est ce que Térence a parfaitement bien pratiqué, puisque, sans jamais faire le bouffon ni le plaisant, il divertit par la seule composition de son ouvrage » (2).

Après Fleury, Boileau proposera Térence pour modèle :

Contemplez de quel air un père, dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence. (3)

La Fontaine, dans son *Epître à Huet*, met Térence en première ligne. Bossuet fait lire et admirer Térence au Dauphin, et semble épuiser pour lui le vocabulaire de la louange dans sa *Lettre à Innocent XI* (4). Racine préfère Ménandre et Térence à Plaute et Aristophane (5).

Mais alors que Boileau (6), La Bruyère (7), Fénelon (8), louent Térence pour lui donner la préférence sur Molière, en lui reprochant de ne l'avoir pas suivi en tout, Fleury, par la bouche de Le Peletier, se contente de dire : « Voyez que la comédie a reçu d'éclat depuis que nous avons un homme qui suit Térence de plus près, qui s'attache à copier naïvement les sottises et les faiblesses des hommes, et qui

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9519, p. 269.

(2) Ibid. p. 276.

(3) Boileau *Art poétique* III v. 49.

(4) Urbain et Lévesque, *Correspondance de Bossuet* t. II pp. 112 à 161.

(5) Préface des *Plaideurs* et de *Bérénice*.

(6) Boileau *Art poétique* Ch. III v. 395 à 400.

(7) La Bruyère, *Les Caractères*, Ch. I Des ouvrages de l'esprit (édit. Godefroy, 1897, p. 19).

(8) Fénelon *Lettre sur les Occupations de l'Académie française* ch. VII (édit. Grenier, p. 71).

bannit autant qu'il peut la fleurette et la phrase poétique » (1). Et cela était écrit avant les principales pièces de Molière (2).

Arrivant au poème héroïque, Fleury trouve qu'il « devrait être le plus estimé de tous. Et en effet les deux poètes qui y ont excellé sont les plus illustres » (3).

« La plus ancienne poésie est la lyrique ; et comme les hommes des premiers siècles étaient plus sérieux et avaient plus de religion, ils ne s'en servaient que pour chanter les louanges de ce qu'ils reconnaissaient pour Dieu, ou des hommes d'un mérite extraordinaire ». Toutefois ce poème, « si excellent par lui-même, a été le plus gâté par les païens ». Leur lyrisme n'a bientôt plus exprimé que le plaisir et la débauche.

Les autres poèmes ne valent guère la peine d'être considérés, continue Fleury. Cependant, il ne laisse pas que de définir l'églogue « qui est une représentation de la vie des premiers hommes qui s'appliquaient tous à cultiver la terre et à nourrir du bétail » ; l'élégie, dont il y a deux espèces fort différentes : l'une, sérieuse et sentencieuse, l'autre triste et plaintive. Cette dernière doit toujours être douce et délicate, pleine de pensées jolies, de comparaisons et d'exemples, et toutefois d'un air naturel et fort aisé ; car, comme elle représente des mouvements de passion, rien ne serait si ridicule que d'y voir de la contrainte et de l'étude ».

Il est un autre genre que Fleury blâmait au nom de la religion et du bon goût, et dont il voudrait ne pas parler. Il ne peut pourtant pas se dérober : il entend parler de ce genre quotidiennement, à propos de Boileau, « le poète de sa connaissance ».

« Mais il me semble, dit-il, que nous avons oublié la satire, qui pourtant fait assez de bruit pour n'être pas omise ; mais il est difficile d'en parler avantageusement ». Pourquoi donc ? M. de Marillac nous a déjà fait dresser l'oreille. « La petite satire que vous venez de faire, dit-il à M. Le Peletier, m'a fort divertie, mais elle ne m'a point persuadé. Je sais bien qu'il n'y a rien qu'un homme d'esprit

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9519 p. 276.

(2) *Don Juan* est de 1665, le *Misanthrope* de 1666, *Le Tartufo*, de 1664, *L'Avare*, de 1668.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9519 pp. 277 et ss.

ne puisse tourner en ridicule. Ce n'est pas, dit-il, qu'elle ne prétende être d'une grande utilité pour la vie : tout poète satirique se croit plus habile en morale que tous les philosophes du monde.... Mais c'est une grande erreur de croire que la satire soit un moyen de corriger les hommes et de les rendre meilleurs : la vérité perd son crédit dans la bouche d'un railleur. Aussi, ajoute-t-il avec finesse, il y a bien plus d'apparence que cette espèce de composition ne vient que de la malignité naturelle des hommes qui, ayant trouvé un prétexte de médire des autres, et de peindre vivement les vices, principalement les plus déshonnêtes, l'ont embrassée avec passion » (1).

Il semble bien cependant que Fleury ne veuille parler que des Anciens et de Juvénal. Horace semble déjà trouver grâce à ses yeux, comme « il ne fait que badiner, et ne combat ceux qu'il attaque qu'avec des railleries délicates et des plaisanteries agréables ».

Boileau ne semble pas non plus visé par Fleury. Celui-ci eût souscrit à ce jugement de Saint-Evremond en 1699 : « La satire impudente révolte les esprits qui ont quelque délicatesse, et tout le mérite de ces poèmes ne consiste que dans le sel de la fine raillerie, ce qui est aisé à justifier par l'exemple de M. Despréaux... Sa Muse toujours chaste, toujours honnête, a su poursuivre le vice et le condamner, comme la vertu le condamne elle-même, par sa lumière et par son éclat ». Il eût signé également le témoignage du Chancelier de l'Académie française, de Valincourt, disant dans la séance où fut reçu l'abbé d'Estrées, le 25 juin 1711, après avoir blâmé Horace et Régnier : « M. Despréaux sut mépriser d'aussi mauvais exemples dans les mêmes ouvrages qu'il admirait d'ailleurs. Il osa, le premier, faire voir aux hommes une satire sage et modeste ».

Celui-ci d'ailleurs, n'avait-il pas maintes fois, dans ses vers, protesté de ses bonnes intentions? (2).

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9519 p. 281.

(2) « L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire... »
(*Art poét.*, Ch. II, v. 145).
« Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur ».
(*Ibid.*, v. 178).

« ... Quittons la satire :
C'est un méchant métier que celui de médire ».
(*Sat.* VII, v. 2, 3.).

Fleury donne en passant l'origine de l'épigramme. Ce genre « a commencé par les inscriptions que l'on mettait aux bâtiments et aux statues pour conserver la mémoire de ceux qui les avaient fait faire, ou en l'honneur de qui ils étaient dressés ». Bientôt on en fit sur divers sujets. « On croit d'ordinaire qu'elles doivent finir par une pointe, mais ce ne sont pas les meilleures, et les pires de toutes sont celles qui consistent dans un jeu de paroles ».

Il s'étend sur les Géorgiques. « C'est l'ouvrage qui demande peut-être le plus d'esprit, d'art et de travail ; car plus les choses sont basses, plus elles ont besoin d'être relevées par l'invention, et plus elles sont ordinaires, plus il y faut de choix et de diversité pour éviter le dégoût » (1).

Boileau renvoie, lui aussi, à l'école de Théocrite et de Virgile pour apprendre

Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers... (2)

Après avoir passé en revue les différents genres, Fleury résume, en terminant, ses préceptes généraux : il faut qu'il y ait, dans tout poème, un dessein suivi, des pensées solides et de bon sens, une expression agréable et pleine de figures. Si l'ouvrage ne se soutient que par de petits ornements, il ne plaira que dans son siècle.

Il y a trop de poètes, d'ailleurs, que rien ne force à se déclarer dans ce métier. D'accord avec Ronsard, Rapin, La Bruyère, Boileau, qui déclarent tour à tour que « la médiocrité est un vice en la poésie » (3), que « la passion de faire des vers est une maladie dangereuse quand elle vient à un esprit médiocre » (4), « qu'il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie,... etc. (5), et qui conseillent : « Soyez plutôt maçon si c'est votre talent ! » (6) Fleury estime que l'homme de bon goût préfère « se passer tout-à-fait de poème que d'en souffrir de méchants ».

On devine à ces principes la position que Fleury allait prendre dans la Querelle des Anciens et des Modernes ; et

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9519 p. 283.

(2) Boileau *Art Poét.* Ch. II v. 30.

(3) Ronsard, Préface de la *Franciade* 1692.

(4) P. Rapin, *Réflexions sur la poétique*.

(5) La Bruyère, *Les Caractères* Ch. I p. 6.

(6) Boileau, *Art. Poét.* Ch. IV, v. 23.

il y aurait à esquisser sur ce sujet un chapitre supplémentaire à l'histoire de Rigault.

Il n'est pas « de ceux qui n'admirent l'antique que parce qu'il est antique », mais aussi, il « évite avec grand soin l'autre extrémité, de croire comme article de foi que les Anciens étaient incapables de faillir ». Seulement, « la grande réputation des anciens auteurs,... la déférence qu'il croit devoir au jugement de tous les siècles », lui font « présumer toujours en leur faveur » (1).

« Tout de même, ajoute-t-il, quand on m'a dit beaucoup de bien d'une personne que je ne connais pas, je suspens tous les jugements que j'en pourrais faire sur les apparences, et je rejette toutes les impressions que je pourrais prendre à son désavantage de la physionomie de l'extérieur, mais je ne laisse pas de regarder si on ne m'en a point fait accroire, et si elle est véritablement digne des louanges qu'on lui donne ».

Fleury va donc les étudier, et dans le texte. Il en a déjà lu d'ailleurs un grand nombre, car on tirerait des Dialogues la liste presque complète des auteurs de la Grèce et de Rome. Pour les apprécier, il tiendra compte de leur époque, de leurs mœurs, et « ne s'arrêtera pas à ce qui choque d'abord dans ces auteurs ». En revanche, il ne fera pas comme ces hommes du XVI^e siècle, qui s'étaient jetés sur les livres des Anciens comme « des gens fort affamés se jettent sur toutes sortes de viandes indifféremment... », comme Ronsard, qui admire Lycophron à l'égal d'Homère, Lucain à l'égal de Virgile, comme Corneille lui-même (2), pour qui Sénèque était un modèle. Non, Fleury sent d'abord la nécessité de bien s'entendre sur le mot d'Anciens. « Je parle, dit-il, des auteurs qui ont vécu dans ces heureux siècles où tous les beaux-arts étaient dans leur plus grande perfection.... Je parle du siècle d'Alexandre et de celui d'Auguste » (3).

Ces Anciens, Fleury les admire et conseille de les imiter, dans les Lettres comme dans les Arts.

Prenons garde cependant, et n'allons pas nous imaginer « que c'est imiter les Anciens que de les transcrire », Fleury précisera sa pensée dans sa petite histoire de la

(1) B. N. F. Mss. 9521 pp. 7 et ss.

(2) Brunetière. *Études critiques* 6^e série pp. 177.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9521 p. 5 et 6.

poésie française. « L'imitation des Anciens ne consiste pas à les transcrire, ni à dire les mêmes choses, mais à dire d'autres choses de la même manière (1).

Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple,

Faire.....

Ce qu'eux mêmes ils feraient s'ils étaient parmi nous.

Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques,

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

écrira Chénier en 1785 (2).

Cette imitation des Anciens ne consiste qu'à imiter leur manière d'attraper la nature. Ce qui ne veut pas dire que les Anciens aient vu et exprimé toute la nature.

Ici Fleury ajoute à son respect de l'antiquité les idées qu'ils avait puisées chez les Cartésiens.

Il montre d'abord son infériorité dans les sciences. « J'estime, dit-il, qu'ils ignoraient de nécessité plusieurs secrets de la nature, que nous pouvons savoir aujourd'hui par le moyen des expériences qui se sont faites, et des instruments qui ont été inventés depuis 2.000 ans. Leur physique était très imparfaite, tant à cause de leur peu de lumière... qu'à cause de l'artifice qu'ils employaient pour couvrir ce défaut. Car comme l'humilité n'était pas une vertu de leur connaissance, ils voulaient persuader aux autres qu'ils savaient tout également, et pour le faire ils payaient de galimatias quand ils se trouvaient engagés à parler de ce qu'ils ne savaient point...

« Mais à l'égard des choses dont on peut s'instruire par le commerce des hommes et l'expérience ordinaire de la vie, comme sont les passions qui dominant en certains âges et en certaines conditions, les moyens de s'attirer la haine ou l'amitié des autres, de les amener à son sentiment..., de vivre commodément et délicieusement, je crois qu'ils ont excellé en tout cela, et que nous pouvons beaucoup profiter de leur morale, de leur politique et surtout de leur éloquence, sans parler des autres arts, dont il est évident qu'ils nous ont tout au moins donné les principes » (3).

C'est dans cette appréciation « juste milieu » qu'on retrouve la pensée mitigée de Descartes : « il n'y a pas lieu

(1) *Ibid.* Mss. 9519 p. 268.

(2) A. Chénier, *Poème de l'invention* 1785.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9521 pp. 16 et 17.

de s'incliner devant les Anciens à cause de leur antiquité : c'est nous, plutôt, qui devons être appelés les Anciens. Le monde est plus vieux maintenant qu'autrefois et nous avons une plus grande expérience des choses » (1).

« Ceux, dit d'autre part Pascal, que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes.... ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres » (2).

Trois cents ans auparavant, Bacon trouvait « que les plus jeunes sont les plus éclairés parce que les plus jeunes venant derniers dans la succession des temps entrent en possession du travail de ceux d'avant eux » (3). Et ailleurs il déclarait : « La vérité est fille du temps non de l'autorité ».

Mais alors que Pascal trouvait les Anciens excusables et que Fleury se consolait en leur attribuant la perfection dans les arts, Descartes, et surtout Malebranche, et après lui Perrault, en fils ingrats et oublieux de l'héritage qu'ils ont reçu de leurs aïeux, étaient en secret méprisants et faisaient, suivant le mot de Huet, du cartésianisme « un barbare » (4).

Fleury, avec son bon sens, conservait à la fois son amour pour l'antiquité et sauvait l'idée de progrès. Car « ceux qui vivent aujourd'hui auront des idées où ils ne pourront pas arriver et que d'autres exécuteront ensuite. Ces autres découvriront encore de nouvelles choses où ils ne pourront pas atteindre, et on pourra s'exercer longtemps ainsi avant que de trouver la perfection, ni dans l'éloquence, ni dans quelque art que ce soit » (5).

(1) Baillet *Vie de Descartes* t. II, p. 531.

(2) Pascal, *Fragment d'un Traité sur le vide* ; (*Pensées et Opuscules*, édit. Brunschvicg, p. 81).

(3) Bacon, *Novum organum* Liv. I n° LXXXIV.

(4) Rigault *Querelle des Anciens et des Modernes*, p. 50.

(5) B. N. F. *Fr. Mss.* 9521, p. 111 v°. Ce sont exactement les mêmes idées que Fleury exprimait, vers 1693, dans un article suggéré par la Querelle des Anciens et des Modernes, et intitulé : « Si les Anciens étaient plus ignorants que nous, et comment ». Emery, *Nouveaux Opuscules de M. l'abbé Fleury*, 1807 pp. 281 à 288.

CHAPITRE VI

Fleury humaniste Ses œuvres de critique littéraire

Occasion de la *Lettre sur Homère*. — Avis des Anciens sur Homère. — Etude critique. — Unité de plan dans *l'Iliade*. — Fleury et la question homérique. — Les reproches adressés à Homère. — La composition. — Les héros. — Les dieux. — Le style. — La langue. — Homère et la Bible. L'Académie Lamoignon. — Son but. — Ses membres. — Part de Fleury.

Du poème héroïque, qu'il estimait « avant tous les autres » (1), Fleury eut l'occasion de causer avec ses amis Jean et Louis le Laboureur. Il avait rencontré ces derniers chez Olivier d'Ormesson (2). Jean, l'aîné, s'était consacré à l'Eglise et s'adonnait à des recherches historiques dont il ne manquait pas de faire profiter son ami. Louis, son frère, qui succédait à son père dans la charge de bailli de Montmorency, s'était tourné du côté de la poésie. En 1658, il se trouvait le rival de Fleury pour chanter la nouvelle gloire de Guillaume de Lamoignon. Il dédiait à Olivier d'Ormesson le *Temple d'Astrée* (3). Atteint par cette épidémie « épique » qui semble avoir désolé la littérature française de 1653 à 1687 (4), il édita en 1664 son *Charlemagne*, qu'il dédia à Condé, voulant, disait-il, « présenter un victorieux à un victorieux ». C'était un moderne, auquel le joug

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9519, p. 277 v°.

(2) *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. I, pp. 324, 345, 456, 552, et t. II, p. 324, 345, 456, 568, 608, 623.

(3) A Paris, chez Antoine Chrestien, 1658.

(4) En 1653 était paru le *Moïse sauvé des eaux*, de Saint-Amand ; en 1654, le *Clovis* de Desmaret, l'*Alaric* de Scudéry, le *Saint-Paul* de Godeau, en 1656, les douze premiers chants de *La Pucelle* de Chapelain, etc. (P. Delaporte, *L'Art poétique* de Boileau, Lille 1888, t. II, p. 425,

d'Homère devait peser. Fleury eut avec lui de longues discussions (1), au point de lui « rompre la tête » ; et de ces entretiens sortit, en 1665, une Lettre extrêmement intéressante sur *l'Iliade* (2).

« Nous pouvons juger Homère, dit Fleury, par nous-mêmes ou par le rapport des Anciens. Si nous en croyons les Grecs et les Latins, il est admirable, divin. Et nous n'avons aucune raison de suspecter l'admiration des Anciens : ils se connaissaient très bien en poésie ; on ne voit pas de motif qui les obligeât à mentir en faveur d'Homère. Platon même, qui l'admire comme poète, dit qu'il ne faut pas estimer un homme plus que la vérité :

« Οὐ παρά τῆς ἀληθείας τιμητέος ἀνὴρ. »

C'est là, d'après un des principes de la critique de Fleury, une présomption en sa faveur.

Jugeons maintenant Homère par raison. Il faudrait pour cela trois choses : bien connaître sa langue, et les mœurs de son temps ; connaître bien les choses dont il parle ; savoir quel était son dessein.

Commençons par le lire. On peut le faire de deux façons : le lire par parcelles ou sur des traductions ; le lire, comme Fleury vient de le faire, « de suite » et assez vite pour voir la liaison de ses parties.

« Si l'on adopte la première manière, on s'attache seulement à l'élocution, qui semble toute remplie de licences affectées pour faire le vers, au style, que l'on trouve tout à fait simple et grossier, à quelques particularités de la manière de vivre des hommes qu'il décrit, qui nous paraissent basses et rustiques au dernier point ; et on n'y voit point ce qu'on a accoutumé d'estimer dans nos poèmes, c'est-à-dire de belles sentences, des allusions ingénieuses, des pointes, des sentiments tendres, des générosités hyperboliques, et tout ce qui nous fait récrier sur certains vers.

« Si au contraire on suit la seconde manière, — et c'est celle-là qu'on doit suivre, car Fleury est fidèle à ses principes d'esthétique générale : « la beauté des choses antiques consiste pour l'ordinaire dans le dessein et dans la composi-

(1) Rigault. *Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris 1859 p. 121.

(2) B. N. F. *Fr. Mss.* 9514 p. 72 v^o et ss. Quelques réflexions ont complété cette lettre : *Ibid Mss.* 9519, pp. 256-260.

tion plutôt que dans les ornements de chaque partie »; — il en est tout autrement. L'on trouve dans *l'Iliade* un grand dessein fort bien proportionné et fort bien conduit.

« En effet, *l'Iliade* n'a pour sujet qu'une très petite partie du siège de Troie, savoir la querelle d'Achille et d'Agamemnon, dont l'un était le plus brave, et l'autre le plus puissant de toute l'armée, et toutes les suites de cette querelle ».

Boileau codifiera cette remarque dans son *Art poétique*:

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé :
Le seul courroux d'Achille avec art ménagé
Remplit abondamment une Iliade entière (1).

Il n'aurait fait son *Lutrin*, sur le défi de M. de Lamignon, que pour justifier cette idée.

Scudéry, dans sa préface d'*Alaric*, le P. Le Bossu, dans son *Traité du poème épique*, ne sont pas d'un autre avis touchant l'*Iliade* (2).

« Homère, continue Fleury, soutient son poème par plusieurs particularités et plusieurs incidents que les savants appellent des épisodes, mais ils sont si bien liés avec le sujet et en naissent si naturellement qu'il semblent en faire partie. » Fleury prend comme exemples l'ambassade, la description des armes d'Achille, les funérailles de Patrocle, et les justifie en peu de mots.

C'est cette unité de plan qui amena Fleury à prendre position dans la question homérique, déjà posée à cette époque par l'abbé d'Aubignac dans ses *Conjectures académiques*, plus de cent ans avant les fameux *Prolégomènes* de Wolf.

A l'exemple de Boileau, qui devait écrire :

Un poème excellent, où tout marche et se suit
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit, (1)

il tenait pour l'existence d'Homère et revendiquait pour lui la paternité de toutes ses œuvres.

On s'accorde aujourd'hui de plus en plus à reconnaître que l'*Iliade*, par exemple, si elle a pu résulter du travail successif de plusieurs poètes, « a été tout au moins, dit M.

(1) Boileau *Art poétique* Ch. III v. 253 à 256.

(2) Scudéry, Préface d'*Alaric*, p. X ; Le Bossu, *Traité du poème épique*, p. 176, 177. Cité par Delaporte, op. cit. t. II p. 379.

(3) Boileau *Art poétique* Ch. III v. 309, 310.

Croiset, ébauchée par le plus ancien d'entre eux, de telle façon qu'il peut en être considéré comme le principal auteur. Il a donc existé nécessairement, au début de l'évolution de ce poème, un homme de génie qui a été, par la grandeur incomparable de son invention, le père de l'épopée grecque » (1).

Fleury avait raison de conclure à l'harmonie totale de l'œuvre. La lecture trop rapide qu'il avait faite d'Homère le rendait-elle trop absolu sur les détails ? Bon nombre de critiques contemporains ne le pensent même pas. « Avec le XX^e siècle, constate M. Laurand, commence dans le monde savant une réaction, d'abord timide, qui aboutit à une véritable offensive des partisans de l'unité » (2).

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien de choquant dans Homère, et peut-on penser avec Boileau que « tout ce qu'il a touché se convertit en or ? » Fleury n'ose trop l'affirmer, mais ce doute n'affaiblit pas son admiration : « comme on ne laisserait pas d'estimer un bâtiment antique qui n'aurait point d'ornements, et dont les pierres mêmes seraient brutes, pourvu que toute la masse fût d'une forme régulière et belle, que la place fût bien ménagée, et qu'il fût très propre aux usages pour lesquels il aurait été destiné ».

La longueur reprochée à Homère par La Motte, dans son *Discours sur l'Iliade*, il la nie.

Les « basses circonstances », il les concède, et nous croyons qu'il n'aurait pas souscrit à cette remarque du P. Rapin : « Homère est agréable jusque dans la description de la cabane du porcher de Laërte, dans son *Odyssée* ».

Toutefois, il veut venger Homère des critiques ineptes qui ont cru avoir bien rencontré en disant que le sujet de *l'Iliade* est une passion, et non pas une action, puisque c'est la colère d'Achille. « Comme si Homère avait étudié les *Catégories* d'Aristote et était obligé de savoir la différence qu'on fait dans l'Ecole entre l'action et la passion ! »

« On dit encore que la querelle des deux chefs, qu'Homère prend pour sujet, est de mauvais exemple.. Mais je crois qu'Homère, quoiqu'on en dise, n'a point voulu donner des leçons de morale ». Fleury répondait à l'avance au P. Le Bossu, pour qui « l'épopée est un discours inventé

(1) Croiset *Histoire de la littérature grecque* t. I p. 198.

(2) Laurand, *Manuel des Etudes grecques et latines* t. II, 47.

avec art, pour former les mœurs, par des instructions déguisées sous les allégories d'une action importante » (1).

Quant à ceux qui trouvent ridicules les mœurs des rois et généraux d'Homère, ils oublient que ce dernier vivait « il y a près de 3.000 ans, à une époque où les hommes vivaient d'une manière fort simple et fort naturelle ». D'ailleurs, Fleury n'est pas du tout d'avis, — et il ne le sera jamais, — que les mœurs du XVII^e siècle soient préférables aux mœurs du temps d'Homère. « Peut-être, dit-il, que si nous étions bien dégagés de nos préventions, nous trouverions qu'il est autant raisonnable que les hommes cherchent leur subsistance immédiatement par le travail de leurs mains, que par tous les détours que l'avarice et la mollesse ont inventés depuis, et qu'ils sont plutôt nés pour labourer la terre que pour instruire des procès ou pour chercher des emplois dans les finances ». C'est là une de ces idées chères à Fleury qu'il nous faut signaler dès maintenant, mais que nous aurons l'occasion de saluer à nouveau.

On trouve encore étrange qu'Homère fasse pleurer ses héros, qu'il leur fasse dire des injures lorsqu'ils sont en colère ; et cependant, ajoute Fleury, « nous voyons tous les jours des hommes en user ainsi, même les plus sages ». Fleury estime que le héros « sans passion et sans aucune faiblesse humaine, que nous trouvons dans les romans et les poèmes modernes, est une chimère bâtie sur les idées des philosophes ». Il se rend compte de l'influence stoïcienne qui, commencée avec Montaigne, Du Vair, Juste Lipse, s'épanouissait chez Balzac, Descartes, Corneille (2). Ce dernier n'ignorait pas le principe d'Aristote qui, au sujet du héros tragique, demande un homme qui ne soit ni tout méchant, ni tout bon. Il n'en est pas moins réel que ses héros sont trop raides dans leur énergie et leur volonté. Ils peuvent, comme le soutient M. Lanson dans son *Corneille*, — avec raison contre Brunetière et Nisard, — refléter, exprimer la réalité contemporaine. Dans ce cas, le mot chimère serait de trop. Il nous serait un indice que Fleury n'appartient plus au monde de Corneille, mais au monde de Racine, de Boileau, dont on connaît les vers :

(1) P. Le Bossu, *Traité du poème épique* p. 15, Cité par Delaporte, op. cit., t. II, p. 306.

(2) F. Strowski, *Pascal et son temps*, I^{re} Partie 1907, Ch. II, p. 123.

Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses,
 Achille déplairait moins bouillant et moins prompt ;
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront. (1)

Fleury, avec eux et avec Homère, aimait « une nature franche et qui n'est point encore altérée par toutes les dissimulations et les artifices que la suite du temps a fait naître ».

Enfin, on trouve puériles les fictions d'Homère touchant ses Dieux. Fleury répondrait facilement par le vers de Boileau :

Des siècles, des pays, étudiez les mœurs. (2)

Pour absoudre Homère, il suffit de considérer que les Grecs de son époque, que les Juifs eux-mêmes voulaient avoir des objets très sensibles de leur religion. Leurs Dieux devaient avoir un corps et des passions.

De *l'Iliade*, par ailleurs, se dégage une atmosphère religieuse, si l'on fait attention que les hommes y attribuent « tous les événements considérables à ce qu'ils reconnaissaient pour Dieu ».

En outre, ceux qui n'aiment pas les « miracles », les « fables », peuvent les expliquer par la physique, la philosophie naturelle, et croire que le poète n'y a mêlé les noms de ses Dieux que pour rendre la chose plus magnifique. Cette interprétation est permise par la façon dont s'expriment « les premiers savants du monde qui étaient les Orientaux ».

C'est cette personnification des causes naturelles que décrit encore Boileau :

Là, pour nous enchanter tout est mis en usage...
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre :
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre... (3)

Le style d'Homère manque d'ornements.... Fleury l'accorde volontiers. Mais, dit-il, la netteté et le naturel sont accrus par ce fait qu'Homère nomme chaque chose par son nom le plus ordinaire, explique tout, et n'affecte point de ménager les paroles. Ses comparaisons sont tirées

(1) Boileau, *Art poétique* Ch. III v. 104.

(2) Ibid. v. 103.

(3) Ibid. v. 163.

de choses communes pour la plupart et qui nous semblent basses. Pour les épithètes, il est certain qu'il y en a un grand nombre qui nous semblent inutiles.

Faut-il penser, comme le fera plus tard La Motte, « qu'Homère aimait à grossir son ouvrage de ce qui ne lui coûtait plus rien, et que le plaisir de récrire ses vers lui en cachait l'inutilité et le contretemps ? » (1)

Faut-il, comme bientôt Perrault, regarder ces phrases comme des enfantillages et les parodier ? « Nous nous avisâmes l'année dernière de nous réjouir à la campagne avec ces sortes de comparaisons à longues queues, à l'imitation du divin Homère. L'un disait : « La teinte de ma bergère ressemble aux fleurs d'une prairie où paissent des vaches bien grasses, qui donnent du lait bien blanc et dont on fait d'excellents fromages... » L'autre disait : « Les yeux de ma bergère sont plus brillants que les étoiles, qui parent les voûtes du firmament pendant la nuit où tous les chats sont gris » (2) .

Non, dit Fleury, Homère employait ses comparaisons à la manière des Orientaux qui, de tout temps, ont été diserts. Et il renvoie Le Laboureur au *Cantique des Cantiques*, aux Livres poétiques de l'Ecriture, aux paraboles de l'*Evangile*.

L'emploi des épithètes servait à faire paraître les choses plus grandes et à faire que l'esprit s'y arrêtât plus longtemps. Et pour convaincre son interlocuteur, Fleury lui cite deux vers du premier chant de Charlemagne dont « on pourrait ôter toutes les épithètes sans gâter le sens, mais non sans gâter le style » :

Sur les spacieux bords du Danube rapide,
Le grand Charles poussait le Saxon intrépide.

Restent les épithètes perpétuelles de ses héros. Fleury ne les abandonne point, comme le fera plus tard M^{me} Dacier elle-même : « elles tiennent lieu de Majesté, d'Altesse, de Seigneurie ».

Après le style, Fleury passe à la langue. « La plus grande différence entre le langage d'Homère et celui des auteurs grecs... provient de la différence des temps et des lieux où ils ont écrit ».

(1) La Motte. Traduction de l'*Iliade* (1714) Discours préliminaire.

(2) Rigault, *Querelle des Anciens et des Modernes*, p. 200.

« Pour le mélange des dialectes, j'avoue, dit Fleury, pour qui la pureté est une condition de beauté, que c'est une espèce d'ornement qui n'est pas de notre usage ; mais il me semble que les savants conviennent qu'il était tenu pour ornement par les Anciens et qu'Homère l'affectait par cette raison ». D'ailleurs, ne voit-on pas quelque chose d'approchant dans la Bible, dans *Job* en particulier ?

La conclusion s'impose. « Il n'est pas certain qu'il y ait des défauts dans Homère, puisque tout ce qui nous y déplaît vient de la différence des mœurs et du langage. Mais il est bien certain qu'il y a beaucoup de bon et que le plus essentiel et le plus solide de ses ouvrages est excellent. J'estime donc qu'on doit les considérer comme les Anciens ont fait, et les tenir pour les plus belles peintures que nous ayons de la vie des hommes, soit dans la paix, soit dans la guerre..., pour les meilleurs modèles de poèmes héroïques ».

On trouve encore dans Homère « une infinité de particularités de la manière de vivre de son temps qui sont d'une très grande utilité pour l'intelligence de la Bible ». Ce sont des manières de parler extrêmement approchantes ; des similitudes de style avec les livres poétiques et historiques ; une même modestie chez les auteurs qui ne se nomment point.

Fleury, à ce propos, loue Homère d'avoir laissé parler la Muse, et préfère le

« Μῆνιν ἄειδε, θεᾶ, Πηλεΐάδων Ἀχιλλῆος,
Οὐλομένην »

d'Homère à « *l'Ille ego* » de Virgile. Que devait-il penser du fameux vers de Scudéry :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre ? (1)

Du rapprochement entre Homère et la Bible, Fleury tire deux conclusions précieuses :

Admirons les historiens de la Bible à l'égal des premiers grecs et latins qu'admirait Cicéron. Surtout n'allons pas prendre leur manière simple et naïve pour un manque de politesse et de civilisation, et les traiter d'enfants qui bégayaient. « Le monde était déjà bien vieux du temps d'Homère, et l'Orient bien cultivé ». Ce que les Grecs

(1) Scudéry *Alaric* v. 1.

racontent des anciens Egyptiens et Chaldéens est plus grand que ce qu'eux-mêmes ont fait. Babylone, les Pyramides, le Labyrinthe, tout cela est infiniment au dessus de nos idées. « Peut-être y avait-il plus de finesse d'art et de véritable politesse dans le monde du temps d'Homère que du nôtre..., mais politesse différente de la nôtre... rien de petit, rien de vain... »

De la première de ces conclusions viendra le goût de Fleury pour la lecture et l'étude de la Bible, son *Traité de la poésie des Hébreux*, son *Discours sur l'Ecriture Sainte*, son admiration des mœurs des Israélites.

De la seconde, il tirera sa conception de l'histoire. Son idéal sera celui de ces premières histoires, qui n'étaient que de simples mémoires, sans ornements, et où l'on ne cherchait que la vérité, la netteté, la brièveté.

M. de Lamoignon dut lire cette *Lettre sur Homère* avec autant de plaisir qu'il avait lu les *Dialogues*.

Il s'appliquait alors lui-même, par ses conversations autant que par ses exemples, à mettre en vigueur les principes littéraires, les règles du bon goût si bien mis en lumière par Fleury. Il n'assigna même pas d'autre but aux travaux des savants qu'il réunissait chez lui le lundi.

Par la fondation de cette espèce d'Académie, dont il avait confié le projet à Guy Patin dès 1659 (1), et qu'il réalisa en 1667, il voulut rendre aux bons esprits les services que l'hôtel de Rambouillet venait de rendre aux beaux esprits. Tandis que les survivants de cette dernière génération achevaient d'épuiser chez Ménage, chez Furetière, chez l'abbé d'Aubignac, les restes de leur verve légère, de leur humeur capricieuse et querelleuse, les hommes graves travaillaient, chez le Premier Président, à rattacher le progrès littéraire du siècle aux grandes traditions de l'antiquité grecque et latine. L'hôtel de Lamoignon continuait lentement, sagement, le mouvement de la Renaissance. Les fameux humanistes du XVI^e siècle avaient déchiffré, commenté, édité les vieux textes. Après eux, les savants de

(1) « Je soupai samedi dernier chez M. le Premier Président, où il me fit grande chère... Il me dit en sortant qu'il avait dessein de faire chez lui une petite Académie, une fois la semaine tout au moins, mais qu'il ne voulait point que nous fussions plus de six ; c'est signe que j'en serai l'un, et je crois que mon fils Carolus en sera aussi, car M. le Premier Président lui veut autant de bien qu'à moi ». Guy Patin. *Lettres*, 3 vol. Paris 1846. Lettre à Falconnet. De Paris, 20 mai 1659 t. III p. 136.

la fin du siècle ou du commencement du XVII^e, les grands magistrats contemporains des Jérôme Bignon, des Boucherat et autres, exploitèrent ces textes précieux ; ils surent les goûter et les admirer, jusqu'à les apprendre par cœur ; mais en croyant ou voulant les imiter, ils ne firent guère que les réciter. Leurs fils, la jeune génération, celle qui se groupa autour de M. de Lamoignon, se mit à les traduire. Elle conçut aussi l'ambition de les imiter, non plus d'une manière servile, mais en conservant à l'esprit français son originalité.

L'Académie nouvelle comprit une trentaine de membres. Tout homme de talent y pouvait être admis, fut-il jésuite ou janséniste, cartésien ou aristotélicien, catholique ou calviniste (1), pourvu que, laissant l'esprit de parti sur le seuil, il se trouvât, en entrant, « honnête homme ».

Boileau en était, le futur évêque d'Avranches, Huet, le P. Lallemant, André d'Ormesson, M. de Basville, Corde-moy, le Peletier, Marillac, Fourcroy. Le P. Briet et le P. Cossart, le P. Bertet et le P. Ménétrier y rencontraient Guy Patin, et celui-ci y oubliait, au contact de ces savants jésuites, l'antipathie qu'il nourrissait d'ailleurs contre la « *nigra cohors* » (2).

Le P. Lallemant nous a laissé sur cette Académie de précieuses notes. « La première séance, dit-il, eut lieu le lundi, neuvième jour de mai 1667... » (3). Olivier d'Ormesson complète le P. Lallemant le lundi 11 juillet de la même année, et écrit dans son journal : « Après le dîner, je fus à la conférence chez M. le Premier Président, où Pellisson nous dit l'histoire de la vie de Torquato Tasso, né dans le duché de Naples, le plus grand poète de son siècle » (4). « Le deuxième jour d'août, continue le P. Lallemant, M. Pellisson parla pour Homère et le préféra à Virgile ». Fleury prenait des notes et écrivit un résumé substantiel de cette séance.

Les académiciens avaient toute liberté de parole. Le Premier Président eut même à défendre vigoureusement Boileau contre les nombreuses attaques que ce dernier subit

(1) Huet, *Mémoires*, Traduction Nicard 1853 p. 159.

(2) Guy Patin, *Lettres*, t. III, p. 574, 775.

(3) Lallemant, *Notes sur une Académie des belles lettres fondée par le Président Lamoignon*. Mss. inédit de la Bib. Sainte Geneviève n° 1891.

(4) *Journal d'Olivier d'Ormesson* t. II p. 511.

chez lui lors de la publication des *Satires*. On y entendait Pellisson sur l'histoire, Rapin (1) sur Homère et Virgile, sur Platon et Aristote, sur Thucydide et Tite-Live ; un professeur de mathématiques, Blondel, dissertait sur Horace et Pindare, le P. Ménétrier sur l'éloquence en général, Bossuet sur l'éloquence des Livres Saints (2).

A ce propos, l'enthousiaste Floquet s'écrie : « L'éloquence des Livres sacrés : quel sujet ! Mais aussi quel orateur l'allait traiter ! Que l'on se représente, au milieu de tous ces personnages attentifs, émerveillés, l'évêque de Condom, une Bible à la main, habile à y montrer l'éloquence divine, à chaque page, dans la Genèse, dans les Patriarches, dans les Prophètes, Moïse, David, Salomon, Isaïe, se faisant entendre tour à tour avec ardeur, véhémence ! Bossuet éloquent, sublime, inspiré comme eux ! » (3).

Ne sourions pas trop de ce lyrisme : on parle de Bossuet. Mais affirmons que ce soir-là encore, Fleury dût jouir. La beauté, l'éloquence, le sublime de la Bible, il les sent déjà en 1665 dans sa *Lettre sur Homère*. A l'école de Bossuet, ce sentiment ira se développant et s'affirmant dans presque tous ses ouvrages.

La tentative de Fleury répondait trop bien aux intentions de M. de Lamoignon et aux aspirations de la jeune élite des avocats pour ne pas obtenir les plus vifs encouragements du premier et l'assentiment enthousiaste des autres. Il fut une des lumières de la petite Académie. Une première fois, le 16 juin 1668, écrit Olivier d'Ormesson, il parla sur Hérodote et « satisfait toute la compagnie » (4). Nous n'avons pas le texte de cette conférence, mais nous soupçonnons Cordemoy d'avoir pris des notes, et ce sont sans doute ces mêmes notes qui furent publiées parmi ses œuvres, en 1704, sous le titre : *Observations sur l'Histoire d'Hérodote*.

Au début de l'année 1670, on en était à Platon : la parole fut à Fleury, et l'Académie Lamoignon connut en cette circonstance une de ses plus belles heures.

La *Lettre sur Platon* est d'un philosophe, et retiendra bientôt, à ce titre, notre attention, nous verrons qu'elle ne

(1) P. Rapin, *Oeuvres* Amsterdam 1709 t. I, p. 163 et ss.

(2) Guy Patin, *Lettres* t. III, p. 773.

(3) Floquet, *Études sur la vie de Bossuet* t. III p. 516.

(4) *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. II, p. 537.

révèle pas moins, à l'égal de la *Lettre sur Homère*, un humaniste brillant et un critique littéraire de premier ordre.

C'est ainsi que le nom de Fleury, fut uni, dans l'établissement des principes et la préparation des chefs-d'œuvre, à celui des écrivains du grand siècle. N'était-il pas digne de garder un rang honorable parmi eux dans l'histoire de notre littérature?

CHAPITRE VII

Fleury philosophe

Initiation au Collège de Clermont. — Les Jésuites et la philosophie nouvelle.
— Le P. Cossart. — Le P. Rapin.

Débuts de Fleury dans le Cartésianisme. — Cordemoy. — Clerselier. —
Rohault. — Montmor. — Le Laboureur. — Liberté de leurs opinions. —
Translation des restes de Descartes. — En quoi Fleury fut cartésien.
— En quoi il cessa de l'être. — Assentiment de Bossuet.

Lettre de Fleury sur Platon — Documentation de Fleury. — La personne
de Platon. — Sa doctrine : la physique ; la métaphysique ; la logique ;
la morale ; la méthode ; le style. — Défense de Platon contre les Pères.
— Profit à retirer de l'étude de Platon. — Influence de la *Lettre sur
Platon*.

Lettre sur la justice. — Affinités avec Pascal. — Contre Hobbes. — Le
Théétète.

Fleury ne dut pas suivre de longs cours de philosophie au Collège de Clermont. Son départ probable un an après la rhétorique, le fait qu'il ne nous a pas laissé de thèses soutenues en public, l'orientation de ses études vers la jurisprudence ; tout porte à croire qu'à l'exemple de nombreux condisciples, et comme devait le faire un jour Voltaire, il demanda à l'expérience ses leçons de philosophie.

Cependant, il avait eu et il garda avec ses maîtres des relations trop intimes pour ne pas subir leur influence sur ce point, et ce sont bien leurs dispositions que reflètent les sentiments exprimés par lui dès l'âge de dix-huit ans : large esprit de progrès, tempéré par le respect de l'antiquité et de la tradition.

On rencontrait en effet chez les Jésuites des courants divers. Certains, comme le P. Bourdin et le P. Dinet, considérant comme subversives les idées de Descartes, prenaient nettement position contre les novateurs : ils étaient les plus

nombreux, et finiraient par rallier à leur opposition la Compagnie, à la suite de l'Université, des Oratoriens, des Bénédictins. D'autres, précurseurs du P. André et du P. Porée, se laissaient insensiblement pénétrer par les idées nouvelles. On peut dire que, dans l'ensemble, les Jésuites suivaient alors avec intérêt les travaux de leur ancien élève. Ils reconnaissaient ses brillantes facultés, les résultats souvent heureux de ses travaux en mathématiques, et de quelques-unes de ses observations en physique. Si, en philosophie pure, ils furent plutôt ses juges et maîtres que ses disciples, ils en donnaient de bonnes raisons, et la bienveillance ordinaire de leur discussion ne semble pas justifier la prétendue persécution dont on les a accusés d'avoir poursuivi Descartes.

Le vrai maître de Fleury, celui qui l'initia « à tous les genres de doctrines », fut le P. Cossart. Or, celui-ci était un éclectique en philosophie.

Sans doute nous l'avons vu prononcer, à la rentrée de 1650, un discours retentissant contre les nouveautés doctrinales, où l'on pouvait voir des allusions à Descartes comme à Gassendi. Mais, à cette date de la mort du grand philosophe, beaucoup des anciens élèves du Collège étaient passés à la philosophie nouvelle ; et cet engouement n'était pas sans danger. « Depuis 6.000 ans, disait le P. Cossart, qu'il y a des hommes, et qui pensent, si tout n'est pas dit, la philosophie sait tout de même à quoi s'en tenir sur bien des choses ». L'histoire et le progrès des sciences devaient d'ailleurs faire justice de la plupart des opinions personnelles de Descartes.

L'orateur signalait, non sans sérénité, l'aversion des grands philosophes et des grands hommes politiques pour les nouveautés doctrinales, en la confirmant par l'exemple de Ramus qui avait, disait-il, glissé, des déclarations contre Aristote et la scolastique, à la révolte contre les lois civiles et l'autorité de l'Eglise.

Ne croyons pas pour cela qu'Aristote résume aux yeux du P. Cossart toute l'antiquité et toute la tradition. Large admission de toute idée nouvelle, pourvu qu'elle montre ses lettres de créance, tel était le mot d'ordre qu'il défendait devant « Monseigneur le Premier Président » dans la préface qu'il écrivait en 1661 pour les thèses de philosophie d'André d'Ormesson. « Nous sommes, nous, philosophes,

les seuls arbitres des causes que nous plaignons... Nous sommes des jurisconsultes... Tous les êtres de l'univers viennent à notre barre défendre leur rang, leur ordre, leur dignité : nous faisons justice à chacun d'après les lois éternelles... Cependant nos jugements, comme les arrêts de Platon et même d'Aristote, ne sont pas sans appel. Lycée, Académie, Jardins, Portique, ont, à la manière des muni-cipes, leurs droits propres,... mais il reste loisible de s'y soustraire à quiconque fait simplement profession de philo-sophie. Platon accorde droit de cité à l'idée universelle ; nous, qui la tenons pour convaincue de fausseté, nous la condamnons à l'exil... et nous la déportons hors de cet univers, dans les immenses déserts de la patrie des songes. Descartes relègue tous les accidents ; il leur dénie le droit d'habiter et de construire dans le fond de la substance... Nous les rétablissons dans leur antique possession. Presque toute l'Ecole juge que, dans les corps composés, les formes des éléments composants n'ont plus de raison d'être ; celles-ci nous ont présenté requête contre l'expulsion, et nous avons jugé en leur faveur » (1).

Le P. Rapin, qui était en 1656 préfet des classes, en même temps que précepteur particulier d'Alphonse Mancini, professait les mêmes principes. Lui aussi, très attaché aux Anciens, faisait aux Modernes, dans son estime et dans son enseignement, la place qu'ils méritaient. On peut même dire qu'il poussait, pour quelques-uns, l'admiration jusqu'à l'excès.

A une date où cependant les yeux commençaient à s'ouvrir, il trouve que Descartes, « à la vérité, enseigne trop à douter » ; il voit « qu'on ne peut détruire le crédit d'Aristote que pour établir celui de Descartes » ; il ne tient pas pour indubitables les principes de sa physique nouvelle, etc. Toutefois, il ne peut s'empêcher de déclarer que « Descartes est un génie des plus extraordinaires qui aient paru dans nos derniers temps, d'un esprit fertile et d'une méditation profonde », et que « sa physique est une des plus savantes et des plus accomplies des physiques modernes ». Tout son livre des *Réflexions sur la philosophie ancienne et moderne*, paru en 1676, démontre l'ouverture

(1) G. Cossarti, S. J. *Orationes et carmina* p. 159.

d'esprit, la sage liberté des Jésuites et l'ampleur de leur enseignement philosophique (1).

L'élève partagea d'abord cet éclectisme de ses maîtres. Tandis que, dans sa *Bibliotheca Claromontana*, il portait aux nues « le grand Aristote, plus illustre que son illustre élève », et Saint-Thomas, « qui ne craignit pas de compromettre les titres de la gloire céleste et les décrets du maître du tonnerre en appelant sur eux les regards de la raison humaine et soumettant à la discussion nos dogmes sacrés », il se lançait hardiment dans les voies nouvelles, au point de passer, et non sans raison, pour l'un des plus fervents disciples de Descartes.

Il venait de tomber en plein groupe cartésien, au milieu de Cordemoy, Clerselier, Rohault, Le Laboureur, Montmor, et cela au moment propice, selon la juste remarque de M. Lanson, « dans la saison même de sa formation » (2).

Fleury connut de bonne heure Cordemoy, cet homme original, quelquefois paradoxal, qui, tout en avouant dans la préface à ses discours que « la philosophie ne doit pas occuper toute notre vie et qu'après y avoir passé quelques années avec attache il est bon de n'y penser plus que dans quelques heures où il est permis de se divertir », se laisserait gagner de plus en plus à la philosophie cartésienne et y entraînerait ses amis.

Cordemoy était l'un des quatre interlocuteurs des fameux *Dialogues sur l'éloquence judiciaire*.

Il fut, un soir de 1666, avec Fleury, à la montagne de Champigny, le héros de cet incident que nous avons lu déjà dans le *Journal d'Ormesson* (3).

Cordemoy, « habitué des conciliabules cartésiens, pour parler comme Huet, en était arrivé à se croire assez pénétré de leurs principes pour pouvoir les enseigner lui-même » (4). Il venait de réunir ses six volumes sur le *Discernement de l'âme et du corps* et de les donner au public (5). Il s'était enhardi depuis 1664, date probable du second *Dialogue* dans lequel, avant d'expliquer ce que sont les passions, et

(1) P. Rapin. *Réflexions sur la philosophie ancienne et moderne*, 1676.

(2) *Revue de Métaphysique et de morale* 1896 p. 523.

(3) *Journal d'Ormesson* t. II p. 457.

(4) Huet *Mémoires*, Traduction Nisard p. 185.

(5) *Journal des Savants*, 7 juin 1666 p. 263.

de donner les moyens pour l'orateur de les exciter, il avait besoin des pressantes exhortations du jeune Le Peletier à « philosopher hardiment ».

Le 5 novembre 1667, il envoyait une lettre « à un savant religieux de la Compagnie de Jésus, pour montrer que tout ce que Monsieur Descartes a écrit du système du monde et de l'âme des bêtes semble être tiré du premier chapitre de la *Genèse* ». Cette lettre, on le voit dès le début, continue une conversation : « Je vous disais l'autre jour... » (1). Mais pour rapprocher l'opinion de Descartes de la *Genèse*, il fallait connaître l'hébreu ; or, Cordemoy l'ignore. Par bonheur, il a un second, un certain M. de Compiègne, « que l'on connaît pour le plus habile que nous ayons en cette langue ».

Le P. Cossart, comme M. de Gaumont, se demandait probablement et demandait à Cordemoy comment il arrivait à concilier son cartésianisme et son christianisme. Ce dernier répond, sans vouloir faire de Descartes un Père de l'Eglise, que les idées émises par son maître ne sont pas contraires à la religion. Il rappelle à ce sujet les précautions scrupuleuses du philosophe vis-à-vis de l'Inquisition. Lui-même Cordemoy, pas plus que Descartes, ne croit pas à l'hypothèse cartésienne « véritable en général » ; mais dès lors qu'elle est inoffensive, il revendique le droit de pouvoir faire cette hypothèse. Et il termine sa lettre par cette pointe : « Je vous dirai encore que je pense connaître une partie des meilleurs esprits qui sont les plus attachés à ses sentiments, et je n'en connais point qui n'abandonnât sa doctrine, si elle était censurée. Je ne sais s'il en arriverait de même à ceux qui suivent Aristote, si l'on condamnait ses opinions de nouveau... » Cordemoy savait son histoire de la philosophie et s'en servait avec esprit. Il est à remarquer qu'à l'instar de son ami Fleury, il n'aime guère Aristote comme soutien de la théologie.

Il écrivit en 1668, en même temps qu'un *Traité de la Réformation de l'Etat*, le *Discours physique de la parole* (2). Ce discours, dédié au Roi, obtint en son temps le succès

(1) *Oeuvres de Cordemoy*. Paris 1704 II^e Partie pp. 77-103. Le P. Sommervogel, dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. II, col. 1497, attribue par erreur cette lettre à l'abbé Cordemoy, fils du précédent.

(2) Cordemoy, *Discours physique de la parole*. Paris, 1668. Voir aussi *Oeuvres de Cordemoy*. Paris 1704, II^e Part. p., 3-76.

qui s'attachait à tous les ouvrages inspirés par la nouvelle philosophie. Le *Journal des savants* en fit un éloge mérité (1). On y lisait en effet sur le mécanisme de la parole, des observations ingénieuses, quoique plus curieuses qu'utiles.

Molière, en dépit des protestations de ses savants éditeurs (2), prêta au *Discours physique de la parole* une oreille très attentive. Il est impossible de ne pas reconnaître, dans la leçon donnée par le maître de philosophie à M. Jourdain et si joyeusement répétée par le bon bourgeois gentilhomme à sa femme et à l'impertinente Nicole, la manière, et très souvent les expressions mêmes de M. Cordemoy. Socrate avait trouvé un adversaire implacable dans Aristophane : Descartes, en la personne de Cordemoy, trouvait devant lui le rire amusé et amusant de Molière.

Chez Cordemoy, Fleury rencontrait Clerselier, un avocat au Parlement à qui Descartes avait découvert les secrets les plus intimes de son cœur. En 1646, Clerselier avait traduit en français les objections faites aux *Méditations* et les réponses de Descartes (3). En 1662, il faisait paraître le *Traité de l'homme et de la formation du fœtus*, ouvrages posthumes du philosophe, et, dès cette époque, il s'occupa du transfert des restes de Descartes du Danemark à Paris.

Clerselier avait donné sa fille Geneviève « à un provincial de Picardie, nommé Jacques Rohault » (4). Le beau-père avait converti son gendre au cartésianisme. Celui-ci en étudia surtout la partie scientifique. Il se mit à faire, toutes les semaines, des conférences publiques où se trouvaient « des personnes de toute sorte de qualités et professions : prélats, abbés, courtisans, docteurs, médecins, philosophes, géomètres, régents, écoliers, artisans, personnes de tout âge et de tout sexe » (5).

Dans ces conférences, où courait tout Paris, le maître traitait pendant une heure de « la lumière, les couleurs, l'arc en ciel, les lunettes, le flux et le reflux de la mer... ». Ces conférences étaient agrémentées d'expériences dont la plus frappante était celle de l'aimant. Pour voir cette expé-

(1) *Journal des savants* 1668.

(2) P. Mesnard. *Molière* Paris 1883 t. VIII p. 87-88.

(3) Baillet, *Vie de Descartes*, t. II p. 241.

(4) *Ibid.*

(5) *Oeuvres posthumes de M. Rohault*. La Haye 1690 t. I, Préface de M. Clerselier.

rience, il venait « tant de monde que non seulement la salle où il la faisait, mais toute sa maison n'était pas capable de le contenir ». Olivier d'Ormesson y allait (1), Fleury y était assidu (2).

D'autres conférences cartésiennes étaient aussi tenues par Montmor, le correspondant de Fleury. « Il avait, dit Baillet, une estime infinie pour la philosophie et la personne de Descartes » (3). Il est vrai que, peu après la mort du philosophe, il avait recueilli chez lui Gassendi, dont il paraissait être un partisan, et qu'il louait la doctrine d'Epicure « au milieu du grand nombre de savants qu'il réunissait chez lui un jour par semaine ». Mais, ajoute encore le jeune Huet, qu'ici nous laissons parler, « Montmor ne laissait pas d'être en secret favorable à Descartes, dont Gassendi est l'adversaire déclaré, et on croyait qu'il n'avait fondé chez lui cette réunion de philosophes que pour familiariser leur esprit avec la doctrine de Descartes et les amener peu à peu à la partager » (4).

Lui aussi avait, selon Baillet, de beaux talents pour la poésie. Il voulut faire un poème latin qui avait pour titre *De natura rerum*, et « dont Sorbière prétendait que les pensées de Descartes y étaient plus aisées à entendre que dans les écrits de l'auteur » (5).

Louis Le Laboureur, autre ami et correspondant de Fleury, se montra moins réservé dans son *Charlemagne* et longtemps en France il eut « la gloire d'avoir été le premier poète cartésien qui eût paru dans le monde » (6). Dans le III^e livre de son épopée, en effet, Charlemagne,

Dès longtemps ennuyé de ces dogmes frivoles
qu'on donne dans les écoles pour expliquer les êtres du monde,

Est venu demander un maître dans les cieux.

L'Eternel l'exauce et lui donne un ange qui connaît très bien son Descartes. Il lui montre

....Comme, à l'heure première,

Du centre du néant Dieu tira la matière...,

Explique à ce grand roi chaque espèce de vent,

(1) *Journal d'Ormesson* t. II p. 146.

(2) Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne*, 3^e édition 1868 t. I p. 508.

(3) Baillet, *Op. cit.* t. II, p. 266.

(4) Huet *Mémoires* p. 106-107.

(5) Bouillier *Op. cit.* t. I p. 436.

(6) Ibid. t. I p. 444 et L. Le Laboureur, *Charlemagne*, 1666.

le mène « au cercle de la lune, » le promène parmi les « soleils ardents et lumineux », si bien que le prince est ravi d'aise :

La nature pour lui n'a plus de nuit et d'ombre.

Et pour que son dessein n'échappât à personne, Louis Le Laboureur écrivait dans sa préface : « Mais ne s'offensera-t-on point aussi que j'aie affecté d'établir les principes d'une nouvelle philosophie, et qu'entre autres choses j'aie fait enseigner par un ange un système qui n'a pas reçu l'approbation de Rome? » (1).

Tombant dans cette société, Fleury admira sans doute, avec M. de Gaumont, « l'excellent géomètre » qu'était Descartes, trouva dans sa physique des découvertes merveilleuses » (2). Mais quant à son « système général », M. de Gaumont fut là pour le mettre en garde. Ce dernier « le croyait dangereux pour la religion ».

Et pourtant, les cartésiens de cette époque étaient tous chrétiens. « Je ne crois pas, dit Bayle en parlant de Clerse-lier, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, qu'il y eût aucun bourgeois de Paris qui allât plus souvent à la messe que le bon M. Clerselier » (3). On accusa plus tard Rohault de ne pas croire à la Transsubstantiation ; mais à M. de Blampignon, curé de Saint-Merry, qui l'interroge sur ce point lors de son viatique, Rohault répond qu'il n'en a jamais douté (4). A M. de Gaumont, qui voyait loin sur l'opposition du cartésianisme et de la religion, Fleury apporte l'exemple de M. Cordemoy, grand cartésien et très bon chrétien, et son interlocuteur lui répond qu'il a de grandes grâces à rendre à Dieu de ce que cette doctrine n'ait point altéré sa religion. Fleury dut rapporter cette réponse à son ami, ou, du moins, il eut l'habileté de l'interroger sur sa vraie pensée touchant le cartésianisme, et ainsi il reconnut que « M. Cordemoy abandonnait Descartes sur plusieurs points, sur le monde indéfini, sur l'impossibilité du vide, sur la divisibilité de la matière à l'infini, et sur l'essence de la matière, qu'il ne mettait pas dans l'étendue (5).

(1) Bouillier, *op. cit.*, t. I., p. 444.

(2) Emery, *Nouveaux Opuscules de l'abbé Fleury*, p. 238-239.

(3) Cité par Bouillier, *Op. cit.* t. I p. 505.

(4) *Œuvres posthumes de M. Rohault*, La Haye 1690 t. I Préface de M. Clerselier.

(5) Emery, *Op. Cit.* p. 240.

Ces disciples immédiats n'étaient donc point des esclaves du maître. Ils restaient libres dans leurs opinions et, ce qui est non moins à leur honneur, ils admettaient la contradiction. Huet, qui vit plus tard « avec stupeur le triomphe de la philosophie, ou plutôt de la corruption cartésienne » (1), est obligé de le reconnaître. « Les deux colonnes du parti, écrit-il, Jacques Rohault et Claude Clerselier... souffrirent volontiers qu'on ne fût pas de leur avis ».

Fleury fut donc initié au cartésianisme dès 1660 environ ; il ne tarda pas à l'admirer.

En 1667, il donna, avec ses amis, la preuve de cette admiration en assistant à la translation des restes de Descartes.

Le Trésorier de France, M. Dalibert, organisa à cette occasion une cérémonie solennelle. Le P. Blanchard, Supérieur général des Génovéfains, devait officier ; le P. Lallemand, Chancelier de l'Université, prononcer l'oraison funèbre (2). Plus tard seulement l'on grava sur le tombeau une longue épitaphe :

Descartes dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels,
Et, gardant le respect que l'on doit aux autels,
Leur a du monde entier démontré la structure...

Au sortir de l'église Sainte-Geneviève, M. Dalibert, mena quelques personnes qualifiées et quelques-uns des principaux cartésiens chez le fameux Bocquet, où il leur avait fait préparer un somptueux repas. Fleury en était.

Le brillant récit que fait Baillet (3) des funérailles de Descartes ne nous empêche pas d'y remarquer l'absence de la plupart des maîtres de la science, des arts, de la pensée contemporaine. Les Oratoriens, les Bénédictins, n'y paraissent pas. Port-Royal, aussi bien que les Jésuites, semblent s'abstenir. L'Université, représentée, il est vrai, par son Chancelier, fait généralement défaut. Les grandes voix de la chaire et de la poésie sont muettes. Tout se passe entre un petit cercle d'initiés et la foule anonyme, où entrent

(1) Huet, *Mémoires*, p. 230-232.

(2) « Soit que la Cour en prit ombrage, soit que cette philosophie nouvelle lui fût déjà plus ou moins suspecte, un ordre survint, au milieu même de la cérémonie, pour empêcher le P. Lallemand, Chancelier de l'Université, de prononcer l'oraison funèbre de Descartes ».

(3) Baillet, *Vie de Descartes*, Paris 1697, t. II p. 439.

pour une large part les pauvres, venus chercher en échange de leurs prières un vêtement neuf, un cierge et une aumône.

La raison de cette indifférence de la société intellectuelle était le peu de notoriété de Descartes qui, mort depuis dix-sept ans, absent de France depuis quarante, n'avait fait à Paris que de rares apparitions. La légende cartésienne qui, vers le milieu du XIX^e siècle, devait faire du philosophe de La Haye l'émancipateur de la raison humaine, n'existait pas encore.

Si Fleury avait passionnément aimé et admiré Descartes, c'était surtout pour sa méthode expérimentale et son esprit d'observation, pour l'esprit nouveau qu'il venait infuser aux sciences endormies.

Il s'inspire de Descartes quand il affirme, en 1664, dans le premier *Dialogue*, la loi de la constance des effets naturels en littérature. « Car la nature est toujours de même, et il ne faut pas croire que Ronsard de son temps ou M. Corneille du nôtre aient eu plus d'esprit que n'en avait Jean de Meun ou quelqu'autre romancier plus ancien. Toute la différence qu'il y a, c'est que les uns étant venus dans des siècles plus éclairés que les autres, ont mieux vu ce que l'esprit humain pouvait produire » (1). Fontenelle, dans sa digression sur les Anciens et les Modernes, ne dira pas autre chose : « La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons » (2).

Dans le second *Dialogue*, Fleury expose longuement la théorie des passions de Cordemoy, laquelle est de Descartes. (3) En 1665, il montre que la vraie science est bonne et comment elle s'acquiert.

Il s'attacha, faute de mieux à cette époque, à quelques hypothèses cartésiennes, telles que celle des esprits animaux, pour expliquer l'inexplicable union de l'âme et du corps. Mais il ne tarda guère à se décharger de cet inutile fardeau.

Il découvrit de très bonne heure et dénonça, dans la Logique de Descartes, le caractère excessif, contraire à la nature de l'esprit humain, des règles du *Discours de la*

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9521, p. 6 v^o.

(2) Cité par Rigault, *Querelle des Anciens et des Modernes*, p. 167.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9521 p. 73.

méthode, au moins si l'on prétend les appliquer à d'autres objets que les sciences expérimentales ou les mathématiques.

La raison individuelle, selon Fleury, est nécessaire en tout, mais ne suffit à rien en dehors des sciences exactes ou naturelles : il veut qu'elle ne soumette, pour s'éclairer et se soutenir, au contrôle de l'autorité, soit humaine, soit divine.

Déjà, dans les *Dialogues*, il y a des différences profondes entre Fleury et les cartésiens. Alors que dans son raisonnement Fontenelle conclut au progrès littéraire, Fleury en doute ; il trouve que les Anciens étaient mieux placés que nous. Et ces Anciens, il présume de leur beauté par ce qu'en ont dit les gens de leur époque et de leur nation, quitte à se rendre compte ensuite par raison si leurs jugements sont fondés (1)). Il découvre la beauté d'Homère, de Démosthène ou de Sophocle, bien qu'elle ne soit pas évidente a priori ni démontrable géométriquement (2). Et cela va directement contre Descartes, non seulement parce qu'il affecte de ne pas apprécier les Anciens et de mépriser les langues latine et grecque, estimant qu'« il n'est pas plus du devoir d'un honnête homme de savoir le grec et le latin que le suisse ou le bas breton » (3), mais parce qu'il y a là une abdication momentanée de la raison pour recourir à l'autorité.

Ce recours à l'autorité, Fleury ne l'invoque pas seulement en littérature, mais aussi en jurisprudence, pour obtenir « des principes sûrs ».

En réalité, il n'admet le criterium de la raison et de l'évidence que dans la géométrie ou la logique. Ailleurs, dit-il, « il vaut mieux suivre l'autorité que la raison, c'est-à-dire qu'il vaut mieux se fier aux expériences de plusieurs siècles et aux opinions de plusieurs sages qu'à ses expériences et à ses sentiments particuliers » (4)).

Constatons qu'en sortant du banquet de 1667 Fleury, tout souriant qu'il fût, aurait pu être plus enthousiaste.

La fréquentation des Conférences philosophiques et littéraires, à partir de 1673, devait l'ancrer dans ces dispo-

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9521 p. 7.

(2) *Lettre sur Homère*, B. N. F. Fr. Mss. 9514 p. 73.

(3) *Oeuvres de Descartes*, Edit. Cousin, t. XI p. 341.

(4) Rondet, *Opuscules de M. l'abbé Fleury*, t. III, p. 242.

sitions. Il rencontrait là, autour de Bossuet, l'abbé de la Broue, Huet, Saint-Luc, Cordemoy, Galland, Pellisson, Renaudot, en attendant que Fénelon vint les rejoindre. On se réunissait à Saint-Germain, à Fontainebleau, ou encore à Versailles. Une allée du petit parc, en cette dernière ville, leur était réservée et portait le nom « d'allée des philosophes ».

Bossuet n'était cartésien qu'avec d'importantes réserves. Il écrivit contre les explications cartésiennes de l'Eucharistie. Le 21 mai 1687, il mandait à un disciple du P. Malebranche, le marquis d'Allemans :

« ... Pour ne vous rien dissimuler, je vois, non seulement en ce point de la nature et de la grâce, mais encore en beaucoup d'autres articles très importants de la religion, un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie ; et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la Divinité et l'immortalité de l'âme » (1).

Il manda, en mai 1689, à Huet, qui venait de renoncer au système de Descartes et se disposait à en publier une censure : « Je vous dirai donc franchement ce que je pense sur la doctrine de Descartes ou des cartésiens. Elle a des choses que j'improve fort, parce qu'en effet je les crois contraires à la religion, et je souhaite que ce soit celles-là que vous ayez combattues. Vous me déchargerez de la peine de le faire comme je fais en toute occasion, et je serai ravi d'avoir un ouvrage de votre façon où je puisse renvoyer les contredisants. Descartes a dit d'autres choses que je crois utiles contre les athées et les libertins ; et pour celles-là, comme je les ai trouvées dans Platon et, ce que j'estime beaucoup plus, dans saint Augustin, dans saint Anselme, quelques-uns même dans saint Thomas, et dans les autres auteurs orthodoxes, aussi bien ou mieux expliquées que dans Descartes, je ne crois pas qu'elles soient devenues mauvaises depuis que ce philosophe s'en est servi ; au contraire je les soutiens de tout mon cœur et je ne crois pas

(1) Urbain et Lévesque, *Correspondance de Bossuet*, t. III, p. 372.

qu'on les puisse combattre sans quelque péril. Pour les autres opinions de cet auteur qui sont tout à fait indifférentes, comme celles de la physique particulière et les autres de cette nature, j'en amuse, je m'en diverts dans la conversation ; mais, à ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au-dessous du caractère d'évêque de prendre parti sérieusement sur de telles choses » (1)).

Telle était aussi alors la pensée de Fleury. Son cartésianisme avait été, dès 1667, éclairé par son christianisme, contrebalancé par son amour de l'antiquité et, avant Malebranche, par son Platonisme.

Fleury avait en effet conçu une estime particulière pour le grand philosophe athénien. Il l'exprima bien dans son Discours à l'Académie Lamoignon en 1670 (2).

Nous avons la pièce, non pas tout à fait telle qu'il la prononça, car, l'adressant sous forme de lettre à M. de Basville, il dit en terminant : « Voilà, Monsieur, ce que vous m'avez ouï dire de Platon, et quelque chose de plus » (3).

Cette lettre, éditée par Fleury lui-même en 1686, avec le *Traité du choix et de la méthode des études*, mérite d'être étudiée ici à loisir (4).

Que Fleury fût qualifié pour parler de Platon, nul doute. Nous l'en avons vu commencer la lecture et faire des extraits en 1665. En 1670, cette lecture est terminée, et c'est son impression personnelle qu'il communique à l'assemblée.

Par une méthode socratique qui lui est chère, il écarte les fausses idées qu'on a coutume de se faire de Platon, et cela non sans esprit. « Le divin Platon, quand on en parle plus simplement, et pour montrer la véritable opinion qu'on en a, ...devient un génie plus mystérieux encore qu'élevé, peu méthodique, peu solide, et de très peu d'utilité... Et puis, ses chimères!... ».

Les causes de cette appréciation sont multiples. Il y a un préjugé contre le nom même de philosophe. Les gens se figurent un professeur qui enseigne un cours en deux années, ou bien un particulier fantasque... » Des souvenirs

(1) Urbain et Lévesque, *Correspondance de Bossuet*, t. IV, p. 19. La même opinion sur le cartésianisme de Bossuet est exprimée dans Allaire : *La Bruyère dans la maison de Condé*, t. I, p. 38-39.

(2) Rondet, *Opuscules*, t. II p. 3.

(3) Rondet, *Opuscules* t. III p. 205.

(4) Ibid. pp. 181 et ss.

peu agréables de collège et de quelques originaux suffisent pour nous mettre en défiance contre tout philosophe, même Platon. Les poètes comiques ont aidé à la formation de ce préjugé et l'entretiennent. (Molière, moins cruel pourtant qu'Aristophane, faisait paraître *Le Bourgeois gentilhomme* en 1670).

Mais il y a surtout l'ignorance. Peu de personnes lisent Platon, et ceux qui le lisent se servent ordinairement des traductions commentées. Or Fleury veut une lecture à plein texte et sans commentaires ; « car généralement, écrit-il finement, les commentaires sont plus propres à faire connaître les pensées et le génie du commentateur que de l'auteur commenté ».

Aussi Fleury n'a point lu Plotin, Porphyre, Iamblique, Proclus, « ni les autres anciens platoniciens ». Il connaît seulement les deux plus récents : Marsile Ficin et Jean de Serres.

De Marsile Ficin, Fleury estime « l'assez fidèle traduction », et M. Croiset est encore aujourd'hui de son avis (1). Mais cet homme « solitaire, abstrait, spéculatif, cherche partout des mystères et des allégories ».

Jean de Serres, lui, est dangereux... Il a tout réduit en méthode scolastique, c'est-à-dire qu'il a déshabillé et décharné la doctrine de Platon. Et surtout, ce que Fleury ne peut lui pardonner, c'est « d'avoir osé changer l'ordre des ouvrages », comme s'il y avait nécessairement une connexion entre chaque dialogue.

Ce ne sera donc pas la pensée des commentateurs, mais la sienne propre que Fleury donnera sur la personne, la doctrine, les écrits de Platon.

La personne de Platon, il la trace à grands traits, sans s'arrêter aux minutieux détails qui relèvent plus de la légende que de l'histoire. Ce qui l'intéresse surtout, c'est cette éducation physique et intellectuelle, complétée par la fréquentation du grand monde et les voyages, c'est l'heureux moment auquel vint Platon, c'est enfin et surtout la rencontre de Socrate, « le plus grand homme que je connaisse, ajoute Fleury, hors la véritable religion ». Retenons cet aveu et cet hommage. Fleury se livre et, à travers Platon, c'est surtout Socrate qu'il entrevoit.

(1) Croiset, *Op. Cit.* t. IV p. 256.

Il ne tarde pas d'ailleurs à nous le prouver par son exposé de la doctrine de Platon. Il rappelle de suite les paroles de Cicéron sur Socrate. Il « fut le premier qui tira la philosophie du ciel et des secrets de la nature, et l'amena dans le commerce des hommes, pour leur enseigner la manière de bien conduire leur raison dans la recherche de la vérité et dans la conduite de leur vie » (1). Autrement dit, Fleury, et cela sans commettre le contresens habituel sur le mot « ciel » qu'au dire de M. Croiset l'on commet vulgairement (2), sait que Socrate s'occupa surtout de logique et de morale.

Aussi Fleury traite-t-il assez légèrement de la Physique, exposée dans le *Timée*, le *Critias*, touchée dans le *Phédon*. Il en parle en homme du XVII^e siècle qui a derrière lui Galilée, Pascal et Descartes, en homme qui suit les conférences de physicien Rohault, et qui a pris pris quelques notions d'anatomie en allant, chez Habert de Montmor, écouter le fameux anatomiste danois Nicolo Stenon (3). et c'est dans le même dédain qu'il enveloppe Platon et Aristote : « car il a suivi le même chemin, donnant encore plus dans les raisonnements de morale et de métaphysique pour expliquer les choses naturelles ».

Cependant, Monsieur, ajoute ironiquement Fleury, admirez le caprice des hommes : ce qu'ils ont le plus vanté dans Platon est cette Physique. Les raisons de cette méprise ne sont pas difficiles à démêler. On n'a pu croire qu'un si grand génie eût pu se tromper ; et puis, « il est plus facile de céder à l'autorité que d'examiner des raisonnements ». Fleury, dans son admiration, reste maître de lui et n'abandonne rien de sa clairvoyance.

Il est plus bref encore sur la métaphysique.

Et de fait, il n'a « pas tiré grande utilité du *Parménide* de Platon, ni de ses autres traités de métaphysique : soit qu'en effet ils ne soient pas fort utiles, soit que je ne les aie pas bien entendus, comme il est assez vraisemblable. » Malgré sa modestie, Fleury ne laisse pas de remarquer qu'il n'a pas trouvé dans Platon « cette doctrine des idées séparées de Dieu » qu'on lui attribue. Mais il y a bien vu

(1) Cicéron, *Acad. quaest.* I, (4, 15) II (29, 103). *Tusc.* V (4, 10) *De Fin.* V (29, 87).

(2) Croiset, *Op. cit.* t. IV, p. 206.

(3) Floquet *Etudes sur Bossuet* t. III pp. 180-183.

indiqué l'objet de la vraie science. Cet objet n'est point ce qui est « singulier et périssable, » mais ce qui est « immatériel et éternel », c'est-à-dire Dieu.

Mais ne nous attardons pas plus que Fleury lui-même. Ce qu'il a surtout goûté dans Platon, c'est sa Logique et sa Morale.

La lecture de Démosthène avait donné à Fleury l'idée de la véritable éloquence ; celle de Sophocle l'idée de la tragédie ; celle de *l'Iliade* l'idée du poème héroïque (1). La lecture de Platon lui a donné de la dialectique, et c'est de quoi il lui est reconnaissant. Il a vu dans Platon que la dialectique « était l'art de chercher la vérité par la conversation et le discours familier. » Et, ce qui est également important, de cet art il lui a montré non pas la théorie, comme on l'apprenait et comme on l'apprend encore trop dans les collèges, mais « l'usage et la pratique réelle ». En lisant les Dialogues de Platon, il a retrouvé les conversations de Socrate et, sous cette forme, tout l'art persuasif de ce dernier qui, sous des dehors agréables, « apprend à parler juste et à répondre précisément à ce que l'on demande », à faire des divisions exactes, à définir et à bien examiner les définitions. Quand Platon aura atteint les limites de la science par cet art de la dialectique, il donnera cours à l'imagination, à l'inspiration, à l'intuition (2). Fleury n'a pas vu ou ne veut pas voir ce côté de l'art de Platon. Il s'en tient plutôt à Socrate. Mais il n'ignore pas qu'en dehors de cette dialectique qui cache « sous la grâce du langage et la courtoisie du sourire, la dureté du système, » (3) il y a une autre dialectique plus découverte et plus hérissée. « Mais, dit Fleury, je ne sais si... toutes ces belles démonstrations qu'Aristote a trouvées... ont donné aux hommes des moyens beaucoup plus faciles de devenir savants et raisonnables... Ces spéculations sont tout aussi vraies que des théorèmes de géométrie ; mais la plupart ne nous aident pas plus à raisonner juste que les lois de la mécanique ne nous apprennent à marcher ». A noter que Fleury ne dédaigne pas l'arme puissante et l'instrument étonnant de discipline intellectuelle qu'est le syllogisme. Il déclare que

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9514 p. 78 v°.

(2) Croiset, *op. cit.*, t. IV, pp., 288-289.

(3) Ibid, p. 305.

la méthode syllogistique, « qui est celle d'Aristote, de tous les philosophes arabes et de la plupart des chrétiens modernes, est sans doute très bonne et très solide », mais, pratique avant tout, il se rend compte qu'elle « n'est propre que pour des esprits dégagés de toute préoccupation et de toute passion, studieux, patients, attentifs, et parfaitement raisonnables. » Par malheur, la plupart des hommes ne sont pas tels. Et dès lors, pour Fleury, cette méthode, « qui est en soi la meilleure, perd de sa valeur, car elle n'est pas la plus utile. » Et comme « les méthodes, ajoute-t-il profondément, ne sont faites que pour les hommes, » à la Logique d'Aristote, il préfère pour l'ordinaire la Logique de Platon, « plus effective, plus naturelle ». Fleury est déjà, en éducation, un partisan de l'enseignement concret, des leçons de choses.

La Morale de Platon, Fleury la trouve à la fois élevée et solide. Élevée, car Platon, après Socrate, prêche le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour des autres hommes et du bien public, le courage, le mépris de la volupté, de la douceur, de l'opinion, l'amour du véritable plaisir et de la véritable beauté. Solide, car après s'être élevé aussi haut qu'un homme puisse s'élever, Platon « revient toujours au bon sens », à ce qui est utile ou effectif, il va toujours « à prouver quelque vérité ou à détruire quelque erreur, établissant ou insinuant en tous ses ouvrages une morale merveilleuse... »

A cette morale, Fleury reproche cependant de n'avoir pas connu l'humilité, et encore moins la chasteté. Boileau en 1705, dans sa Satire XII sur l'équivoque, au risque de provoquer la colère de M. et Mme Dacier, (1) osera parler de Socrate,

Très équivoque ami du jeune Alcibiade.

Les « quelques propositions paradoxales » de Platon, parmi lesquelles la communauté des femmes, les « autres pensées de morale et de politique qui nous paraissent hors d'usage..., » Fleury les abandonne en faisant observer que « Platon a eu l'adresse de rendre plausibles toutes ces propositions ». Et Fleury a raison. Mais nous ne jugeons le plus ordinairement ces propositions qu'à travers les

(1) D'Alembert. *Eloge de Despréaux. Œuvres complètes*, Paris, Belin, 1821, t. II, p. 418.

railleries d'Aristophane. « Quant à la communauté des femmes, inutile de dire qu'il ne l'envisage pas dans l'esprit d'un Aristophane. Rien de plus grave, de plus religieux, que ces mariages éphémères auxquels président les chefs de la cité. Même dans cette utopie désagréable, il introduit plusieurs idées qui ont de la beauté » (1). C'est M. Croiset qui parle. Comprenons donc la restriction de Fleury.

Après avoir ainsi esquissé la doctrine de Platon, Fleury en vient à sa méthode, ce qui est revenir à sa logique. Il montre comment Platon possède l'éloquence parfaite parce qu'il réunit la méthode géométrique et la méthode des orateurs. Pascal aurait dit : « et l'esprit de finesse ». Par ce mélange, Platon, sous une apparence naturelle et négligée, lève les préjugés, apaise les passions et persuade tout ensemble.

A propos des orateurs, il reprend cette idée, extraite du *Théétète*, de leur infériorité vis-à-vis des philosophes. Alors que les premiers, qui ont à gagner une cause dans un temps prescrit, troublent l'âme en excitant les passions, et se servent de raisonnements parfois faibles, le philosophe, qui a du loisir, se laisse aller lentement à un entretien d'âme à âme.

Ces entretiens d'âme à âme souffrent difficilement l'écriture. Aussi, remarque Fleury, à l'inverse des rhéteurs, Socrate n'écrivit-il rien, « et quoique Platon ne fût pas en cela tout à fait de son avis, (2) il s'en est toutefois éloigné le moins qu'il a été possible. » Fleury n'entend point dire par là que Platon écrit peu, mais que, dans ses écrits, il imita la conversation, et la reproduisit par ses dialogues. Ce dialogue, Fleury l'aime naturellement : ne l'avons nous pas vu s'y essayer à vingt-quatre ans ? Il justifie Platon de n'avoir pas toujours commencé par ce qu'il a dessein de prouver, et de s'être permis des digressions. M. Croiset, reprenant la même idée, cite le *Phédon*, dans le préambule duquel « le rythme alternatif du plaisir et de la douleur (Socrate déplie sa jambe qui s'engourdissait) prépare le lecteur à concevoir déjà ce rythme universel des alternances, qui deviendra l'une des preuves de l'immortalité, la discussion sur les fables prépare l'emploi du mythe final ;

(1) Croiset *On. cit.* t. IV p. 298-299.

(2) Ibid, p. 307.

la discussion sur le suicide amène l'entretien sur la question de la mort et lui donne tout d'un coup sa gravité morale et religieuse » (1).

Peut-être ne pourrait-on pas donner une interprétation aussi fine de toutes les digressions que s'est permises Platon. Alors, il faudrait considérer « s'il n'était point nécessaire de délasser le lecteur, » ou si ces digressions ne sont pas agréables et utiles par elles-mêmes.

Après avoir ainsi caractérisé la méthode en général de Platon, Fleury montre « la conduite particulière de chaque ouvrage ». Elle est différente suivant que Platon veut instruire, « en faisant produire à celui avec qui il raisonne tout ce qu'il peut trouver de lui-même » (maïeutique) comme dans *Alcibiade* ou *l'Euthyphron*, ou qu'il veut démontrer les défauts des sophistes, comme dans le *Protagore* ; ou encore qu'il veut détruire quelque erreur. C'est d'après cette méthode que Fleury préfère encore classer les Dialogues, lesquels, sauf la *République*, le *Timée* et le *Cratylas*, qui forment un grand traité de la Justice, les *Lois* et *l'Epinomis*, qui forment un traité de politique plutôt que de morale, le *Théétète*, le *Sophiste* et le *Politique*, qui forment un grand traité de logique, n'ont guère de connexion entre eux et sont, pour la plupart, indépendants les uns des autres ».

Fleury ne s'appesantit guère sur le style de Platon. Il ne croit pas « qu'il y ait de style plus accompli entre les auteurs grecs ; et, ajoute t-il, qu'y a t-il, en ce genre, au dessus des Grecs ? » C'est mettre Platon au tout premier rang. M. Croiset, après une étude plus fouillée, ne dit-il pas que « jamais la philosophie, cette musique sacrée des âmes pensantes, comme l'appelle Renan, n'a parlé un langage plus musical et plus divin ? » (2).

Fleury aime Platon et le loue. Mais il est chrétien, aussi croit-il, avant de terminer, devoir répondre un mot à ce que les Pères de l'Eglise ont dit contre Platon, répondre surtout à Saint Jean Chrysostome qui « le traite fort mal ».

Dans cette défense de Platon, Fleury se montre très habile. Ce saint traite Platon « d'extravagant », et le combat par des raisons très solides, qui toutes se ramènent

(1) Croiset, *Op. cit.* t. IV, p. 329.

(2) *Ibid.*, p. 334.

à ceci « la philosophie ne peut rendre les hommes heureux, elle ne contient que des rêveries et des jeux d'enfant, en comparaison du Christianisme ». C'est très juste, répond Fleury, et je pense ainsi que Saint Jean Chrysostome de la philosophie, et même de la science, de l'éloquence, et de tout ce qui n'est l'effet que des forces naturelles de l'esprit humain ». Mais pourquoi de tous les philosophes attaquer le seul Platon ? Probablement parce qu'il « a été le plus loin en ce genre. On s'attache à le combattre comme un chef, dont la défaite attire nécessairement la défaite de tous les ennemis ». Parmi ces ennemis sont compris Aristote, son disciple, qui a donné moins à Dieu, et dont la morale est plus humaine ; les orateurs, que Platon condamne parce qu'intéressés dans leurs discours, Homère, et les autres poètes, qu'il chasse de sa cité ; en un mot tout auteur profane. « Car, dit Fleury, je ne crois pas que nous estimions digne du Christianisme ce qu'il a jugé indigne de sa morale, par des principes dont nous convenons avec lui ».

D'ailleurs, tous les Pères n'ont pas été de l'avis de Saint Chrysostome, tels Saint Justin, Saint Clément d'Alexandrie, et tous les Pères grecs, auxquels il faut ajouter Saint Augustin. Dans la suite, l'Eglise lui fut hostile à cause des excès de disciples trop zélés. La conclusion, dès lors, s'impose. « Platon pourrait être reconnu pour le premier de tous les auteurs profanes, et pour celui qui aurait poussé le plus loin le raisonnement naturel et l'art de la persuasion, sans que la religion y fût intéressée. »

Cette reconnaissance peut n'être pas stérile.

Platon, il est vrai, pas plus que les autres Anciens, ne peut nous être utile pour la physique et l'astronomie, sauf à titre documentaire ; mais chez lui l'on peut puiser une infinité d'excellentes maximes pour régler les études en général, le discernement des sciences, la fin pour laquelle on doit étudier. On y peut apprendre la véritable logique, c'est-à-dire l'art de bien démêler ses pensées, de les exprimer précisément, de bien définir, de bien diviser, d'user de méthode. On trouvera dans le *Phédon* les préceptes d'éloquence les plus essentiels. Si l'on veut savoir le fond de l'art poétique, et discerner la bonne poésie de la mauvaise, c'est-à-dire celle qui est dangereuse pour les mœurs, on peut lire le commencement du troisième livre

de la *République*, le dixième,.. le *Philèbe*.... Pour la morale, on peut y acquérir le bon sens en même temps que la noblesse. Il est plein de cette politique, (notons bien que nous sommes en 1670, et que Fleury ne connaît pas Fénelon,) qui tend, non pas à rendre ceux qui gouvernent puissants, mais les particuliers heureux. Il veut cette jurisprudence qui ne cherche pas tant à juger les différends qu'à les prévenir. Platon enfin, plus que tout autre grec, peut être utile pour nous faire connaître les beautés extérieures de l'Écriture Sainte. Moïse est plus grand que lui, les patriarches mènent la vie que Platon souhaite à ses citoyens; les anciens Hébreux ne cultivent que la seule poésie qu'il a voulu conserver : la lyrique.

L'utilité de Platon est donc grande pour former un honnête homme, pour préparer au christianisme. « Par son idéalisme transcendant, dit M. Croiset, par son aspiration vers l'absolu, et le suprasensible, il prépare de loin le Christianisme » (1).

Il y avait du mérite à parler ainsi de Platon, à une époque engouée d'Aristote ou de Descartes. En le faisant, Fleury se rapprochait de l'Oratoire, où, sous l'impulsion de Bérulle, « on respirait un air platonicien » (2).

En 1698, parut à Paris, sans nom d'auteur, un petit volume intitulé : *Extrait de Platon*. L'auteur n'en était point Fleury, mais son disciple avéré et son ami intime, l'abbé de Beaufort, comme le reconnaissait en 1703 l'abbé Tricault, dans ses *Essais de Littérature* (3).

L'année suivante, 1699, Dacier publiait les Œuvres de Platon : il adoptait tous les jugements de Fleury, ce « savant homme qui connaît parfaitement Platon » (4).

À la fin du XVIII^e siècle, le discours de Fleury faisait loi en Allemagne aussi bien qu'en France. La notice littéraire de Fabricius, (5) continuée par Crollius, placée en tête des Œuvres de Platon dans l'édition des Deux-Ponts, en 1781, en fait l'éloge.

(1) Croiset, Op. cit., t. IV, p. 335-336.

(2) Gilson, *La liberté chez Descartes et la théologie*. Paris 1913, pp. 166, 208.

(3) Rondet, t. I., p. XLIX.

(4) Dacier. *Les Œuvres de Platon traduites en français*. Paris MDCXCIX, Discours préliminaire.

(5) J. Alberti *Fabricii notitia litteraria et bibliotheca graeca*, Hamburgi 1712-1714, édita, Lib. III, cap. I, p. 1-41. De Platone, etc... continuata a J. C. Crollio.

Au commencement du XIX^e siècle, un écrivain français des plus compétents, M. de Gérando, en parlait encore comme d' « un morceau d'une rare mérite » (1).

La *Lettre sur la Justice*, (2) que Fleury avait écrite, sans doute vers 1665, et à Louis Le Laboureur, (3) était tout inspirée des principes platoniciens.

Dès les premières lignes, Fleury nous renseigne sur ses nouvelles lectures. Ayant à parler de la justice, « en vérité, dit-il, je ne sais par où m'y prendre. Platon a employé les dix livres de sa *République* à en donner l'idée, et encore ne sais-je s'il a bien rencontré... ».

Rempli de cette lecture de Platon, Fleury n'emploie d'ailleurs dans sa lettre que la méthode platonicienne et socratique ; il suit la dialectique de la *République* et surtout du *Ménon*.

Pour remonter jusqu'à la définition vraie de la justice, il écarte les définitions vagues et incomplètes, les opinions...

La justice n'est pas la prud'homie, ni la probité, qui ne consistent « qu'en une intention solide d'être fidèle dans les affaires. » Elle n'est pas la légalité, qui semble « signifier proprement l'exacte observation des lois. » Elle n'est pas la droiture : celle-ci « marque principalement l'intention. » Elle n'est pas l'équité, « qui signifie plus... la connaissance de ce qui convient à chacun. » Elle est encore moins la punition du crime. A ce propos, Fleury remarque

(1) *Bio-graphie universelle*, Art. Platon.

(2) Rondet, *Opuscules de l'abbé Fleury* t. III p. 240 et Aimé Martin, *Panthéon littéraire*, Paris 1837, p. 544.

(3) La *Lettre sur la Justice* fut éditée pour la première fois par M. Daragon, en tête du *Droit public de France*, 1769, t. I, Première Partie, p. 65-78, « sans date ni suscription ». Ne fut-elle pas écrite le 16 avril 1665, et à Louis Le Laboureur? Les premières lignes semblent l'indiquer : « Que vous avez perdu ce matin, et que vous auriez eu de joie, aimant M. d'Amboile autant que vous l'aimez! Le dessein de sa harangue vous aurait paru fort raisonnable... » Si au contraire on la reportait soit au 8 février 1666, (*Journal d'Ormesson*, t. II p. 446), jour où André plaide de nouveau devant une « audience extraordinaire », soit au 22 octobre 1668, (*Ibid.*, t. II, p. 566), jour où André prononça sa harangue au Châtelet devant Bossuet lui-même, non seulement le souvenir précis de Fleury dans sa monographie (cf. infra, p. 40) ne s'expliquerait plus aussi bien, mais on ne comprendrait plus ces mots de sa lettre : « Vous voulez de longues lettres : il faut écrire ; et vous avez si bien reçu la première que ma vanité me force à continuer ». Cette première lettre serait celle sur Homère, et le rapprochement même des dates, 1^{er} avril et 16 avril 1665, expliquerait cette autre phrase de Fleury : « Seulement ne me demandez point d'ordre ni de tour dans mes pensées, et souffrez que je vous les envoie toutes brutes ». Tout semble donc concourir à déterminer la date du 16 avril 1665, et le destinataire Louis Le Laboureur.

que « le peuple n'en a guère d'autre idée », et que « nos ancêtres semblent aussi avoir une idée fort patibulaire de la justice, puisqu'ils n'en distinguaient les degrés que par le nombre des piliers de leurs gibets. »

Quant à la justice des jurisconsultes, qui est « une volonté constante et perpétuelle de rendre à chacun son droit, » Fleury n'en est guère plus satisfait. Car, dit-il, « volonté constante et universelle, c'est une idée générale qui convient à toutes les vertus, et le droit ne signifie autre chose que ce qui est juste. Définir la justice, la vertu qui nous fait vouloir ce qui est juste, voilà une belle définition ! » (1). « Qu'est ce que la justice ? Je n'en sais rien, répond Fleury, mais il vaut mieux connaître qu'on ne sait rien que de croire savoir ce qu'on ne sait pas. » « Tout ce que je sais, disait Socrate, c'est que je ne sais rien ».

« Mais, savoir son ignorance, c'est avoir l'idée de la science, » continuerait un disciple de Socrate ou de Platon, c'est être capable de discerner le vrai du faux. Le « γνῶσις σεαυτὸν » donne naissance à une double méthode : l'une négative, l'ironie, nous délivre de l'erreur, nous purifie, nous met en état de recevoir la vérité ; l'autre, positive, la maïeutique, nous met en possession de la vérité que nous ne pouvons découvrir qu'en nous-mêmes » (2).

Voyons donc s'il est possible d'arriver à connaître la justice. Il y a « trois règles qui conduisent tous les jugements des hommes : l'autorité non écrite, qui est la plus forte, l'autorité écrite, et la raison. Cette dernière, continue Fleury, serait sans doute la meilleure, si elle était sûre ; mais c'est la plus fautive de toutes, car peu d'hommes raisonnent juste, et quand on raisonnerait juste, on ne sait sur quel principe s'appuyer. » Nous nous éloignons vraiment de Platon et de Socrate, et nous pensons avec Pascal que sans doute « la justice, comme la vérité, sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement » (3). C'est qu'en effet, dit Fleury, « il faudrait connaître ce qui est juste en soi,

(1) Il y a ici imitation du *Théétète* : « C'est une réponse assez sottise quand nous demandons ce que c'est que la science que de nous dire que c'est une opinion jointe à la science ». (*Théétète*, 210 a).

(2) Paul Janet et Gabriel Séailles, *Histoire de la Philosophie*, Paris 1887 p. 931.

(3) Blaise Pascal, *Pensées et Opuscules* par Brunschvicg, Paris 1909, p. 369.

indépendamment de nos opinions ». Or, ce qui est juste en soi, nous ne pouvons pas le connaître par la raison : elle ne nous donne de démonstration certaine que dans la logique et dans la géométrie. Pour ce qui est de la justice, « il vaut donc mieux suivre l'autorité que la raison, c'est-à-dire qu'il vaut mieux se fier aux expériences de plusieurs siècles... » Nous voilà donc réduits à dire, avec Pascal, que « rien, suivant la seule raison, n'est juste en soi ; » que « la justice est ce qui est établi. » Mais cette justice, nous le savons, est une « plaisante justice, qu'une rivière borne ». (1)

Arrivé à ce point de son argumentation, Fleury n'en demeure pas là : devant l'impuissance de la raison, il fait le saut. Nous ne pouvons savoir ce qui est juste, mais Dieu, suprême autorité, qui est la justice en soi, nous a donné les règles de la justice. Par conséquent, toutes les lois des chrétiens ne devraient être que des commentaires de l'*Evangile*.

Pascal, en une de ses pensées, résume toute cette argumentation : « J'ai passé longtemps de ma vie, dit-il, en croyant qu'il y avait une justice, et en cela je ne me trompais pas, car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger » (2).

Avouons cependant que la pensée de Pascal est autrement vigoureuse et profonde que celle de Fleury.

Mais après ce coup d'œil vers l'absolu, vers le juste, vers Dieu, Fleury revient vers l'homme. Si ce dernier doit se soumettre à l'autorité, il lui faut certaines dispositions de la volonté : « l'esprit de soumission, pour n'affecter point d'opinion particulière... et un esprit d'égalité qui fasse considérer les autres hommes autant que nous-mêmes... Sans ces dispositions, il n'y aura, pour régler les rapports des hommes que la force et la haine ». Fleury insiste surtout sur l'esprit d'égalité. Les différences entre les hommes ne sont qu'extérieures ; et surtout, elles « ont été introduites par nécessité, pour remédier à l'injustice

(1) Blaise Pascal, *Pensées et Opuscules*, par Brunschvicg, Paris 1909, pp. 465, 467, 475.

(2) *Ibid*, p. 500.

universelle des hommes, et ont été beaucoup augmentées par les injustices particulières ».

Après avoir ainsi posé les conditions de la justice, Fleury tient à démasquer la fausse justice, et cela dans un passage qui rappelle Bourdaloue ou La Bruyère. « Combien y en a-t-il qui n'évitent les crimes que pour éviter la réputation de scélérat ? parce que cette réputation, leur faisant perdre tout crédit, leur ôterait toute occasion de faire des injustices plus considérables ? » « Cela se voit, continue-t-il, en ce que ces mêmes personnes, qui portent si haut le point d'honneur, ne laissent pas de se servir avec joie des moyens de s'enrichir aux dépens d'autrui... comme de contracter des dettes qu'ils ne peuvent payer, ou de ne point payer, le pouvant faire ; de vendre à un prix très excessif, ou d'acheter à très vil prix... de commettre, en un mot, toutes ces autres petites injustices qui nous mangent continuellement comme des insectes ».

Pour nous sauver de cette fausse justice, il nous faut « revenir au grand principe que le Fils de Dieu nous a enseigné,... traiter les autres comme nous voulons qu'ils nous traitent, ou, ce qui revient au même point, les aimer comme nous-mêmes ».

Hobbes, il est vrai, affirme que l'homme est naturellement un loup pour l'homme, qu'il est naturel aux hommes de se haïr les uns les autres, et non point de s'aimer. C'est là, répond d'abord Fleury, « une conception d'un homme du nord, où les cerveaux se sont resserrés, et n'ont que des idées basses et tristes. » Au *struggle for life*, lui aussi préfère la sociabilité des peuples du midi et de l'orient. Mais il en appelle très finement à l'expérience. « Non, je ne crois pas que ce soit la haine que vous avez pour moi, écrit-il à son ami, ni pour aucun autre, qui vous oblige de me donner des marques si sensibles de votre amitié... et dussé-je passer pour un dupe dans l'esprit de M. Hobbes, je crois que vous m'aimez très sincèrement et sans aucun mélange de haine pour personne. De ma part, je suis bien assuré que j'ai pour vous tout le respect et toute l'amitié possible, et cependant il me semble, grâce à Dieu, que je ne veux de mal à qui que ce soit sur la terre ».

Sur cette charmante et délicate déclaration, Fleury quitte son ami. Il a peur « de ne pas pouvoir finir ». Et puis, ajoute-t-il, montrant ainsi cette tendance positiviste de son

esprit à ne pas s'égarer dans la spéculation, « il me sied bien de vous en faire des leçons, vous qui êtes si savant de la manière qu'on le doit être dans les choses de morale, c'est-à-dire par pratique ».

Cette lettre est une des plus persuasives, dans son développement socratique et platonicien. Nous y voyons le grand principe du Christianisme venir couronner les spéculations les plus élevées de l'antiquité. Ajoutons qu'elle est extrêmement révélatrice sur les idées philosophiques de Fleury.

Suivons maintenant ce dernier dans la lecture du *Théétète* (1)).

Le *Théétète* est un dialogue que les historiens de la philosophie ont coutume de placer entre la composition de la *République* et les écrits de la vieillesse (2).

Dans ce dialogue, Platon veut prouver que la science ne consiste ni dans la sensation, ni dans l'opinion. Or, de ce dialogue, Fleury ne retient qu'une digression de Socrate, qu'il traduisit en 1665, (3) et publia en 1686 sous le titre : *Comparaison d'un philosophe et d'un homme du monde*.

On reconnaît sans effort, en lisant ce passage, depuis célèbre et souvent cité, les raisons qui retinrent l'attention de Fleury. Son âme fut séduite, sans doute, à la lecture de ce texte où Platon met en scène Socrate exposant à l'un de ses jeunes disciples, Théodore, comment la vraie philosophie élève l'âme du sage au-dessus des esprits vulgaires, des faits contingents, et des occupations mesquines de chaque jour, jusqu'à la contemplation des idées éternelles ; mais son esprit fut frappé du contraste qui y est établi entre le philosophe et l'avocat. Car ce que Fleury appelle l'homme du monde est un praticien de l'agora.

Son portrait n'est pas flatté. « Ceux, dit Socrate, qui, dès la jeunesse, fréquentent les tribunaux et les autres lieux semblables, étant comparés à ceux qui sont nourris dans la philosophie et les exercices d'esprit, pourraient bien être comme des esclaves à l'égard des personnes libres ».

(1) Rondet, *Opuscules de l'abbé Fleury*, t. III, p. 206-212, et Aimé Martin, *Panthéon littéraire*, Paris 1837, Fleury, pp. 116-119.

(2) F. Ueberweg, *Grundriss der Geschichte der Philosophie des Altertums*. Berlin 1920 p. 233.

L. Robin, *La pensée grecque*, Paris 1923, p. 217.

(3) Dans sa Préface au *Traité des études*, après avoir parlé du discours sur Platon qu'il fit en 1770, Fleury ajoute, en parlant de la traduction qui nous occupe, « qu'elle était faite cinq ou six ans auparavant ». (Rondet, *Opuscules*, t. II, p. 4), ce qui nous ramène naturellement à l'année 1665.

Et il en donne à Théodore la raison dans un passage qu'il nous importe de connaître. « C'est que, dit-il, les uns ont toujours... beaucoup de loisir, et discourent en paix et à leur commodité, et ils ne se soucient point que leur discours soit long ou court pourvu qu'ils rencontrent la vérité. Les autres sont toujours contraints quand ils parlent ; l'horloge les presse et ne leur permet pas de parler de ce qui leur plaît : ils ont au reste un adversaire qui leur impose une dure nécessité, faisant lire la formule dont il n'est pas permis de s'écarter. Ils ne parlent que pour des esclaves comme eux, devant un maître qui les écoute assis et qui tient leur droit entre ses mains... Ils savent gagner leur maître par des paroles flatteuses et par des services effectifs, mais ils n'ont ni droiture, ni grandeur d'âme, car la servitude où ils s'engagent dès la jeunesse les empêche de croître... Ils s'abandonnent d'abord au mensonge et aux injustices réciproques ; ils se plient et se rompent en mille façons, de sorte que, quand ils deviennent hommes, ils ont l'esprit entièrement corrompu, et croient toutefois être devenus fort habiles. Voilà, Théodore, ce que sont ces gens-là ».

En écrivant, après Platon, ce portrait de l'avocat, Fleury devait réfléchir sur sa situation : ne craignit-il pas, lui aussi, de devenir habile et corrompu ? Comment s'évader de sa profession ? « Former des cabales pour arriver aux charges, chercher les assemblées, les festins, la musique, les femmes », il n'y veut pas songer. Comme il voudrait que son âme pût voler au delà des cieux, et ne s'abaisser pas à ce qui est auprès d'elle !

Le vrai philosophe, il est vrai, « obligé à parler de ce qui est à ses pieds et devant ses yeux, donne à rire, non seulement aux servantes, mais à tout le peuple, tombant dans des puits et dans des embarras infinis faute d'expérience. Si l'on querelle quelqu'un, il ne trouve rien de particulier à lui reprocher, « ne sachant aucun mal à personne ». Quand on fait le panégyrique d'un prince ou d'un roi, il lui semble que c'est un berger ou un bouvier que l'on félicite de ce qu'il tire beaucoup de lait de son troupeau. Il trouve que dix mille arpents de terre sont fort peu de chose, étant accoutumé à regarder toute la terre. Il s'étonne « comme on peut avoir l'esprit si petit, que de

s'en faire accroire, parce que l'on compte vingt-cinq degrés de généalogie ».

Mais cet homme sait en quoi consistent le tort et le droit, « la royauté, et en général la félicité et la misère humaine », quelle règle on peut donner aux hommes pour chercher l'un et fuir l'autre ». « Quand nous ferons raisonner sur ces matières ce petit esprit qui a tant de feu, cet habile plaideur, continue Socrate, nous aurons bien notre revanche : la tête lui tourne, il est comme suspendu en l'air, et, n'étant pas habitué à regarder de si haut, il est tout éperdu, il ne sait où il en est, il hésite, il bégaye, et donne à rire, non pas aux servantes et aux ignorants, qui ne s'en aperçoivent pas, mais à tous ceux qui sont mieux élevés que des esclaves.

Lequel suivre de ces deux hommes? L'avocat, habile dans les choses terrestres, mais corrompu? Le philosophe, maladroit, mais poursuivant le vrai bonheur, la ressemblance avec Dieu, « c'est-à-dire la justice et la sainteté accompagnée de prudence? » Fleury se pose la question.

Un homme se révèle par les compagnies qu'il fréquente ; plus encore, par ses lectures et ses extraits. Ce que Fleury goûte en Platon, c'est cette soif de l'absolu et du divin, qu'il satisfera bientôt par son entrée dans le sacerdoce.

CHAPITRE VIII

Fleury philosophe

(suite)

Le système philosophique de Fleury. — En quoi consiste la philosophie. — Logique. — Critique de la scolastique et d'Aristote. — Affinités avec la *Logique de Port Royal*. — Métaphysique. — La *Logique pour le Dauphin* de Bossuet. — Morale. — Supériorité de la morale évangélique. — Saint Augustin. — Valeur de l'exemple.

Transportons-nous en 1676. Maintenant que Fleury a atteint sa pleine maturité et qu'il a pu, sous l'influence des Jésuites, de Descartes, de Platon, se faire des idées personnelles, cherchons quel était son système philosophique.

Nous le trouvons exprimé çà et là dans ses divers ouvrages, dans ses *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*, surtout dans son *Traité du choix et de la méthode des études* publié seulement en 1686, et dans les préceptes de philosophie qu'il s'attacha à inculquer aux princes de Conti ses élèves.

Une lettre à M. de Cassagnes (1) nous apprend que ces derniers abordèrent en 1676 l'étude spéciale de la philosophie. De la philosophie, comme de la méthode à suivre pour l'enseigner, Fleury parlait avec autorité déjà presque au sortir du collège, dans son poème sur la *Bibliotheca Claromontana*. Il en parlait avec plus de hardiesse en 1665, dans l'un de ses poèmes sur les études, où il raille doucement le pauvre étudiant qui, après avoir passé des années à faire des thèmes et des versions, sous la conduite d'un

(1) *Isographie des hommes célèbres* t. I. art. Fleury, Lettre du 3 Juillet 1676.

régent dont la mine rébarbative ne cesse d'exciter en lui la crainte obsédante de la férule et des verges, passe enfin sous la direction d'un maître plus humain qui, « sans verge ni férule, en deux ans, se charge de transformer des enfants en sages, de leur enseigner la justice et la force par des leçons dictées, et de leur révéler, sans jamais sortir des quatre murs de son collège, la meilleure forme de gouvernement, les avantages du pouvoir monarchique ou la supériorité de l'état démocratique. » (1)

L'expérience des siècles n'a point ratifié cette opinion excessive de Fleury. Si la méthode alors en usage était défectueuse, le principe était bon. Nous avons continué d'enseigner la philosophie dans les écoles, sans émettre d'ailleurs la prétention ridicule de suppléer aux enseignements de la vie. Fleury lui-même allait-il donner à ses élèves autre chose que des leçons théoriques ?

Dix ans plus tard, lorsqu'il écrivait sa méthode, ses idées étaient devenues plus nettes et plus justes, sans être jamais, avouons-le, ni absolument originales ni très profondes.

« Je ne voudrais, dit-il, donner le nom de philosophe qu'à ce qui le mérite effectivement. Je ne voudrais point donner à mon disciple la vanité de se croire philosophe parce qu'il saurait par cœur quelques distinctions et quelques divisions, quoiqu'il n'en fût ni plus sage, ni meilleur; et je ne voudrais point contribuer à rendre ce grand nom méprisable aux gens qui n'ont point de lettres. Car les femmes et les hommes du monde jugent des philosophes anciens par les modernes, et les méprisent tous également. De là vient que Platon, le plus excellent de tous les auteurs profanes, est peu lu, même des savants, et n'est point encore traduit en notre langue. » (2)

La philosophie, en effet, apparaissait trop souvent alors, aux femmes et aux hommes du monde dont parle ici Fleury, sous les traits de pédants de collège ou de colporteurs de thèses ou de formules, dont la science spéciale n'inspirait aucune estime particulière, parce qu'on ne remarquait pas qu'ils fussent effectivement, comme dit

(1) Rondet, *Opuscules...* t. III p. 177, *Andreae Fabro Ormessonio* Cl. Florus.

(2) Fleury, *Traité du choix et de la méthode des études*, Edit. 1687, p. 149-150.

encore Fleury, ni meilleurs, ni plus sages que le commun des hommes. Un grand nombre de ces prétendus philosophes décriaient la philosophie, un peu comme les médecins décriaient la médecine, par la solennité grotesque de leurs aphorismes ou par l'évidente inutilité de leur profession. On donnait aux jeunes gens un maître de philosophie, comme on leur donnait un maître de musique ou un maître à danser, parce que c'était l'usage ou la mode, et peut-être le premier n'était-il pas généralement considéré comme le plus sérieux des trois. Les « femmes et les hommes du monde » se vengeaient un peu de la contrainte imposée à leur bon sens par l'usage, en applaudissant de tout cœur la scène où Molière met aux prises, sous les yeux de M. Jourdain leur disciple éploré, le maître de philosophie précisément avec le maître de musique et le maître à danser, et les amène à s'infliger réciproquement une correction que le public estimait également méritée.

Avec la gravité qui convient au véritable philosophe, Fleury raconte en détail ces curiosités inutiles, qu'on décorait trop souvent du titre pompeux de philosophie ; mais, quoiqu'il se garde bien d'imiter la raillerie bouffonne de Molière, il lance volontiers plus d'un trait ironique à l'adresse des philosophes « modernes ». Le chapitre de sa Méthode consacré à la logique et à la métaphysique est plein de mots dignes de Montaigne.

Fleury eût volontiers défini la philosophie, comme on faisait autrefois, « la science des choses divines et humaines ». L'idée qu'il donne de la philosophie entendue à sa manière revient bien à cette définition. « Ce sont, dit-il, toutes ces sciences, jointes à la pratique de toutes les vertus, qui forment la vraie philosophie, à laquelle, par conséquent, on ne peut arriver que dans un âge mûr, si quelqu'un est assez heureux pour y arriver » (1). Cette philosophie-là, non seulement Fleury ne songeait pas qu'on pût l'enseigner en deux années de collège, ou en quelques leçons particulières, mais il en jugeait même la plupart des hommes incapables. « Quoiqu'il fût à souhaiter, dit-il, que tous les hommes, du moins ceux qui étudient, devinssent véritablement philosophes, il est si peu raisonnable de l'espérer, qu'il semble que la plupart ne doivent

(1) *Traité des études*, Edit. 1687, p. 151.

pas y prétendre. Du moins, il faudrait la réduire à une bonne logique » (1).

Mais qu'entend-il par une bonne logique? De même que la bonne philosophie, à ses yeux, est celle qui rend effectivement l'homme plus sage et meilleur, une bonne logique sera celle qui enseignera « effectivement » à bien raisonner. « J'entends, dit-il, cette logique solide et effective, que Socrate faisait profession d'enseigner, quand il disait qu'il était accoucheur d'esprits, qu'il leur aidait à produire ce qui était déjà formé en eux ; qu'il ne leur apprenait rien, mais qu'il les faisait ressouvenir de ce qu'ils savaient... Je voudrais qu'elle consistât en fort peu de préceptes, autant, ni plus, ni moins, qu'il s'en trouverait qui aidassent effectivement la raison » (2). Il pousse si loin le désir de s'attacher à la formation de l'esprit, il voudrait le saisir si étroitement, le pénétrer si intimement, pour aviser en lui la faculté de découvrir le vrai, qu'on se demande par instants s'il ne va pas, lui, l'homme du bon sens, (3) donner dans la chimère et supprimer toutes les observations et les règles comme des curiosités inutiles. S'il voyait que son élève « raisonnât aussi sûrement et aussi juste sans toutes ces observations, je les condamnerais, dit-il, par cela seul qu'elles seraient inutiles, et je les renverrais au nombre des curiosités, quelque vraies et quelque belles qu'elles fussent. » Toujours passionné pour la simplicité, la meilleure logique pour lui sera la plus simple, c'est-à-dire celle de l'inventeur même de la logique, Socrate. Il ôterait volontiers tout livre des mains de son élève et lui dirait : « Vous voulez apprendre à penser et à raisonner? Eh bien! pensons et raisonnons. » Il le dit presque en propres termes : « Notre logique ne consistera pas en certains mots et certaines règles dont on se charge la mémoire pour en pouvoir parler ou entendre ceux qui en parlent, mais dans un exercice réel de bien raisonner. Il ne faut pas qu'on l'apprenne une fois, comme une histoire, pour n'y plus revenir ensuite ; il faut la pratiquer continuellement pendant tout le cours de ses études. »

(1) *Traité des études*, Edit. 1687, pp. 150-151.

(2) *Ibid.* pp. 137, 140.

(3) C'est le titre capital que lui décerne M. Aimé-Martin, pour qui Fleury est « l'interprète de la raison..., le philosophe du bon sens ». (*Op. cit.*, p. XI)

Cet amour de la simplicité inspira de bonne heure à Fleury une grande aversion pour la méthode scolastique. Epris dès sa première jeunesse, presque dès l'enfance, d'une vive admiration pour la langue harmonieuse des philosophes grecs et pour celle de leur traducteur latin Cicéron, il méprisait la scolastique, cette philosophie arabe, comme il l'appelait, où il ne trouvait que des questions curieuses et des commentaires inutiles, non du texte d'Aristote, mais de la traduction des œuvres de ce philosophe empruntée aux Arabes. Ce n'est pas qu'il méconnût absolument le mérite des Docteurs du Moyen-Age ; on trouve dans ses divers écrits une critique judicieuse et sagement motivée des plus célèbres. Mais il garda jusqu'à la fin de sa vie un sentiment d'aversion irréductible pour leur méthode. Il leur reprochait la multiplicité infinie des questions inutiles, la longueur de leurs raisonnements, la répétition continuelle des mêmes formules, leur terminologie, qu'il trouvait barbare ; il leur reprochait surtout de raisonner et de perdre le temps en de vaines spéculations. « Cette application à former et à résoudre des questions, dit-il, et, en général, à exercer le pur raisonnement, a diminué pendant longtemps l'application aux études positives. »

Peu s'en fallait d'ailleurs qu'il n'adressât le même reproche, quoiqu'un peu adouci, à Platon même. Il le dénonçait nettement dans Aristote, sans toutefois méconnaître son génie. Il disait en effet dans son *Discours sur Platon* : « Il m'a souvent paru qu'il s'étendait trop sur les matières de logique et qu'il s'arrêtait à des discussions et à des explications de termes assez inutiles. Depuis, j'ai fait réflexion que Socrate, ou Platon même selon d'autres, ayant inventé la logique, plusieurs termes étaient alors nouveaux et sujets à explication, qui nous sont aujourd'hui familiers, parce que le monde s'y est accoutumé, et que l'on nous les a expliqués dès la jeunesse. Il est vrai qu'il badine souvent avec les sophistes, pour leur donner lieu de dire des impertinences ; et enfin, il peut être qu'il s'est trop arrêté à des choses de peu d'usage. Mais je ne sais si toutes ces belles démonstrations qu'Aristote a trouvées touchant la valeur des propositions et les figures des syllogismes ont donné aux hommes des moyens beaucoup plus faciles de devenir savants et raisonnables qu'ils n'en avaient

auparavant.... La logique de Platon me paraît plus effective et plus naturelle. » (1)

Du reste, malgré certaines vivacités d'expression, et quoiqu'il méconnût certains avantages réels de la méthode scolastique, Fleury, très maître de sa matière, signalait chez les Docteurs du Moyen-Age des abus qui n'étaient pas imaginaires. Mais précisément parce qu'il en parlait à bon escient, sa critique modérée sut éviter les écarts de langage et les allégations ridicules où plusieurs de ses contemporains les plus illustres se laissèrent entraîner, faisant ainsi preuve de bonne humeur et d'esprit plus que de sagesse et de science. Ainsi les *Catégories* d'Aristote et le *Traité des universels*, tiré de l'*Introduction* de Porphyre, occupaient une très large place dans les anciennes logiques. Fleury, qui avait étudié les originaux, signalait cet abus. « La plupart des commentateurs, dit-il, se donnent carrière sur les commencements des ouvrages : avec le temps, on traita fort au long tous les préliminaires de la logique. Des *Catégories* d'Aristote, qui ne sont qu'une explication succincte de tous les termes simples qui peuvent entrer dans les propositions, ils en ont fait un traité fort étendu et y ont mêlé beaucoup de métaphysique, et même de théologie. Car, à l'occasion de la relation, il y en a qui entrent bien avant dans le mystère de la Trinité. Ils ont encore commenté fort au long l'*Introduction* de Porphyre, d'où est venu le fameux *Traité des universels*. On y a ajouté les questions sur le nom et l'essence de la logique même, si c'est un art ou une science, et on s'est si fort étendu sur ces préfaces que l'on a été contraint de traiter succinctement les règles du syllogisme et tout le reste de ce qui fait le principal corps de la logique d'Aristote. On a fait à peu près de même dans la morale. » (2)

C'étaient ces longues thèses hors de propos qui excitaient parfois la verve caustique du grave Fleury. « Les enfants, disait-il, ne vivront ni en l'air, ni parmi les astres, moins encore dans les espaces imaginaires, au pair des êtres de raison ou des secondes intentions ; ils vivront dans ce bas monde, tel qu'il est aujourd'hui et dans ce siècle si corrompu... » Ailleurs cependant, à ceux qui craindraient

(1) Rondet, *Opuscules* t. II, p. 189.

(2) *Traité des études* pp. 63-64.

que l'aridité des notions de jurisprudence n'ennuyât les jeunes étudiants, « ne craint-on pas aussi, dit-il, qu'ils s'ennuient des universels, des catégories, de l'infini en acte ou en puissance, et des êtres de raison ? »

A coup sûr, ce contemplatif ne méprisait pas les spéculations ; mais peut-être les mettait-il au rang de ces choses qu'on étudie à fond une fois pour toutes, qu'il importe, non de savoir, mais d'avoir sues ; puis il reprenait sa marche vers ces études solides, ces connaissances positives auxquelles il faut s'appliquer pendant tout le cours des études et même de la vie.

Il y a loin des critiques parfois hardies, mais toujours modérées et sagement établies de Fleury, aux facéties de Molière et de ses amis sur les raisonnements en *baroco* ou *baralipton*, ou à celles de l'*Arrêt burlesque* en faveur d'Aristote contre la raison. Il ne méconnaissait la valeur ni des règles utiles, ni des observations curieuses : il demandait simplement qu'on les séparât des études nécessaires. Au fond, il en parlait comme Arnauld et Nicole le font dans les Discours préfaces de la *Logique de Port-Royal* : « On n'a pas cru devoir s'arrêter au dégoût de quelques personnes qui ont en horreur certains termes artificiels qu'on a formés pour retenir plus facilement les diverses manières de raisonner, comme si c'étaient des mots de magie, et qui font souvent des railleries assez froides sur *baroco* et *baralipton*, comme tenant du caractère du pédant, parce qu'on a jugé qu'il y avait plus de bassesse dans ces railleries que dans ces mots. La vraie raison et le bon sens ne permettent pas que l'on traite de ridicule ce qui ne l'est point. Or il n'y a rien de ridicule dans ces termes, pourvu qu'on n'en fasse pas un trop grand mystère, et que, comme ils n'ont été faits que pour soulager la mémoire, on ne veuille pas les faire passer dans la langue ordinaire et dire, par exemple, qu'on va faire un argument en *bocardo* ou en *felapton*, ce qui serait en effet très ridicule. » « Personne, continue la préface, Dieu merci, ne prend intérêt à l'universel *a parte rei*, à l'être de raison, ni aux secondes intentions. » (1) Tout ceci est bien à peu près la note de Fleury.

Lorsqu'enfin Fleury trace le plan d'une logique telle

(1) *Logique de Port Royal*, Préface.

qu'il l'entend, il indique, en somme, avec des vues plus originales, ce fond de la *Logique de Port-Royal*. L'ouvrage d'Arnauld, souvent réimprimé alors, jouissait depuis 1662 d'une réputation égale à son mérite. Il offrait un choix heureux des meilleures observations et des meilleures règles de Platon et d'Aristote, éclairées par les réflexions personnelles d'Arnauld et des meilleurs esprits modernes jusqu'à Descartes. Ce souffle moderne n'était pas pour déplaire à Fleury.

Mais quoiqu'à la faveur de la Paix de l'Eglise il eût pu, sans scandale, introduire cet ouvrage à la Cour et le mettre aux mains des princes, il désirait pour ses élèves un livre plus concis et plus court. La première phrase d'un article qu'il consacre à la manière d'exercer les enfants mêmes à la pratique de la logique : « Sans entrer ici dans le détail de cette instruction, puisque je n'écris pas une logique,... » semble indiquer qu'il ait rédigé lui-même quelques leçons à l'usage des princes de Conti.

Convaincu qu'il faut commencer par former l'esprit avant que de venir au détail des choses positives, et que « cette application à former la raison est, dans l'ordre naturel, la première de toutes les études, puisque c'est l'instrument de toutes, car ce n'est en effet autre chose que la logique, » il fit à ses élèves l'application de son principe. Il décrit évidemment ses leçons lorsqu'il ajoute : « Je voudrais que l'on accoutumât un enfant, de très bonne heure, à ne rien dire qu'il n'entendit, et à n'avoir que des idées les plus claires qu'il serait possible. Pour cela il faudrait en tout ce qu'il apprendrait, l'exercer continuellement à diviser et à définir, afin de distinguer nettement chaque chose des autres, et donner à chacune ce qui lui appartient. Non que je voulusse lui charger la mémoire de définitions et des règles de la définition et de la division, mais les lui faire pratiquer sur les sujets qui lui seraient les plus familiers. Quand il aurait assez de force pour embrasser plusieurs idées, ou même plusieurs jugements tout à la fois, je lui ferais apercevoir la différence du vrai, du faux, de l'incertain, et je le convaincrais qu'il ne faut ni tout affirmer, ni douter de tout, mais qu'il est nécessaire de suivre en nos jugements des règles certaines. Ensuite, je lui ferais remarquer les vérités qui sont les premières dans l'ordre de la connaissance, et de la certitude desquelles

dépend celle de toutes les autres : d'où suivrait la connaissance de l'âme et sa distinction d'avec le corps, la connaissance de Dieu, et les vraies règles du vrai et du faux, desquelles on tirerait ensuite aisément tout le reste de la logique. » C'est la méthode socratique progressivement appliquée à l'enfance.

Son disciple étant arrivé à l'âge où les facultés intellectuelles ont atteint leur plein développement, avant d'aborder la logique proprement dite, Fleury l'introduit dans le domaine de la métaphysique ; car les notions simples qui sont le fondement de la logique sont d'après lui, comme d'après les Anciens, la partie essentielle de la métaphysique. C'est même pour cette raison qu'ayant fait pratiquer à son élève la logique durant le cours de ses études, il lui en fait entreprendre plus tard l'étude spéciale, parce que l'intelligence des enfants se prête moins aux notions métaphysiques. « Nous ne saurions, dit-il, donner aux enfants les notions les plus simples, qui sont les fondements et les instruments de toutes les autres. » Mais aussitôt que l'esprit du jeune homme est assez développé pour entreprendre à fond l'étude de la logique, c'est-à-dire vers la fin des autres études, Fleury lui expose d'abord les fondements de cette science, ou la métaphysique, avant de lui mettre en main ce qu'il appelle l'instrument de la pensée ou les règles du raisonnement. « J'appelle fondement des connaissances les idées simples, comme l'idée de l'être, de la substance, de la pensée, de la volonté, de l'étendue, du nombre, du mouvement, de la durée, et les sentiments, comme l'idée de blancheur, de chaleur, de douceur, de crainte, de colère, de faim, de soif. Les jugements qui font les premiers principes sont aussi de ces fondements : comme le rapport du tout et de sa partie, que rien ne produit rien, qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité, que la volonté cherche toujours le bonheur. Nous apportons au monde ces sortes de pensées et de jugements qui sont les fondements de tous les autres jugements et de tous les raisonnements que nous faisons dans la vie : et c'est la considération attentive de ces principes, pour les démêler des autres notions moins claires et moins certaines, qui n'en sont que les conséquences, c'est cette considération qui est la vraie métaphysique. »

En plaçant l'exposition de ces notions et de ces princi-

pes avant l'étude de la logique proprement dite, Fleury ne prétendait pas créer une philosophie nouvelle. Le caractère original, progressiste, de sa méthode, consistait uniquement à retrancher les questions ou les développements inutiles dont le pédantisme et la routine avaient chargé le programme de la philosophie, et de ramener les études de son temps aux traditions des grands siècles. Il agit de même à l'égard de la logique proprement dite. « La logique, dit-il, est la considération d'autres idées et d'autres jugements, qui n'ont pas moins de clarté ni de certitude, et qui ne sont pas moins nés avec nous, mais qui regardent plutôt nos connaissances que les objets. C'est pourquoi je les appelle instruments. Telles sont les idées de vrai, de faux, d'affirmation, de négation, d'erreur, de doute, et surtout l'idée de la conséquence, qui fait que nous sentons qu'une telle proposition suit d'une telle autre, qu'un tel raisonnement est concluant, et qu'un tel autre ne l'est pas. On ne peut donner ces notions à qui ne les a pas, et il n'y a point d'homme qui ne les ait, s'il a l'usage de la raison, car c'est en cela précisément qu'elle consiste.

Tel est bien l'essentiel de la logique. Mais l'idée originale de Fleury était de la ramener à un très petit nombre de règles. A son avis, un ouvrage de ce genre n'existait pas encore en 1675, puisqu'il écrivait : « On trouvera sans doute quelques règles de logique, à quelque petit nombre qu'on les réduise, qui seront fort utiles pour aider la raison ; et quelques axiomes de métaphysique où l'on obligera de remonter tout homme qui raisonne, et qui, par conséquent, seront les fondements de tous les raisonnements. »

Nous ignorons si ce désir de Fleury fut jamais réalisé. Trois ans plus tard environ, Bossuet écrivait sa *Logique pour le Dauphin*. On trouve dans cet ouvrage, avec la marque du génie de son auteur, des traces indubitables des opinions de Fleury, et comme des échos de ces réunions où tous les savants de la Cour agitaient les questions relatives « à l'ancienne et à la nouvelle philosophie. » Dans ces réunions, où nul ne se montra plus assidu, et n'apporta plus d'idées originales que Fleury, Bossuet prononçait en dernier ressort ; mais, s'il dominait l'assemblée, il profitait aussi des trésors d'érudition et de science que lui offraient les plus beaux esprits du royaume.

Sa *Logique* donna satisfaction à Fleury sur bien des points. Il en avait banni ces considérations interminables sur les préliminaires de la logique, sur les catégories et les universels, qui offensaient le bon sens du précepteur des Conti : ces curiosités n'y occupaient qu'une place restreinte. Tout le livre, très concis et méthodique, était déjà beaucoup plus court que celui de Port-Royal. Des exemples tirés de l'histoire contemporaine, de la vie de Louis XIV et de ses conquêtes récentes, lui donnaient le charme de la nouveauté. Tout y tendait à la pratique, à la formation du jugement et du raisonnement, et Bossuet s'en expliquait presque dans les mêmes termes que Fleury. Celui-ci, dans sa méthode, revient sans cesse à Socrate, à Platon, à Aristote : Bossuet, dans la célèbre *Lettre à Innocent XI*, dit aussi : « pour la logique, nous l'avons tirée de Platon et d'Aristote. » Fleury ne voulait pas qu'on apprît la logique « pour en pouvoir parler ou entendre ceux qui en parlent. » Bossuet déclare qu'il a écrit la sienne, « non pour la faire servir à de vaines disputes de mots, mais pour former le jugement par un raisonnement solide. » Dans son *Discours sur Platon*, Fleury, parlant de la métaphysique, disait : « Les Anciens ne l'ont point distinguée de la logique, et en effet il y en a beaucoup dans les *Dialogues* (de Platon) que j'ai attribués à la logique. » Dans sa méthode, toujours respectueux des Anciens, il dit : « cette étude des premiers principes est la vraie métaphysique : ainsi la logique et la métaphysique seront les premières études. » Bossuet écrira de son côté dans sa *Lettre à Innocent XI* : « Nous ne dirons rien ici de la métaphysique, parce qu'elle est toute répandue dans ce qui précède », c'est-à-dire dans la logique et la morale dont il vient de parler. Fleury demandait qu'avant d'entreprendre l'étude spéciale de la logique, on y préparât de loin les enfants par des observations toutes de pratique : Bossuet, appliquant à son royal élève cette méthode, écrivait d'abord pour lui son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, et ne l'initiait qu'ensuite à l'étude technique des règles du raisonnement.

Toutefois, on n'oserait affirmer que la *Logique* de Bossuet réalisât parfaitement l'idée que s'était faite son ami d'un traité de ce genre. Fleury voulait un livre fort court, qui ne contint que les observations nécessaires et les règles essentielles ; il voulait surtout un livre d'une lecture

attrayante et facile. Or Bossuet avait donné dans son ouvrage assez de place aux figures du syllogisme et à d'autres curiosités dont Fleury méconnaissait le caractère pratique. Surtout, Bossuet, élevé dans l'Ecole, et resté toute sa vie, nous le disons à sa louange, l'homme de l'Ecole, avait conservé, en les traduisant, beaucoup de termes et de formules scolastiques dont il appréciait, bien autrement que Fleury, la valeur et l'importance. Celui-ci n'arriva jamais à comprendre que « ce langage singulier », ces « vaines curiosités », dont il faisait si peu de cas, étaient aussi des instruments très propres à affiner les esprits, à assouplir le langage, à percer les sophismes, à préciser les idées, à les exposer méthodiquement, et que la méthode scolastique était, en somme, « cet exercice réel de bien raisonner » qu'il réclame sans cesse sans pouvoir se le définir nettement à lui-même. Bien loin d'admettre cette vérité incontestable et aujourd'hui incontestée que la méthode scolastique contribua beaucoup à doter notre langue de ses qualités de précision, de clarté et de souplesse, Fleury, après avoir compté consciencieusement combien de fois saint Thomas répète, dans sa *Somme*, certaines expressions telles que : « *videtur quod non*, » ou « *respondendum ad primum, ad secundum*, » dira naïvement qu'« une page de discours scolastique se réduira au quart si on le change en un discours ordinaire et naturel. » Et, toujours sous le charme du style de Platon, il conclura que « la logique de Socrate, que nous voyons dans Platon et dans Xénophon, était l'art de chercher sérieusement la vérité et (qu)'il le nomme dialectique parce que cette recherche ne se peut bien faire qu'en conversation particulière entre deux hommes, » que dans cette logique, « il entrait de la morale, ... de l'éloquence, ... » que « les figures abrègent fort le discours », que « souvent on écarte une objection d'un seul mot ; souvent on trouve mieux par un tour délicat que par un argument en forme... »

Comment concilier ces idées avec le désir d'un livre fort court, d'une logique composée de fort peu de préceptes ? Fleury, dans sa méthode, ne s'en met guère en peine. On y cherche le fond de sa pensée, qui se déroule lentement, et, après maint détour, n'arrive pas encore à une définition nette. Combien Bossuet, en ses formes scolastiques, est plus clair et plus méthodique !

Quoique Fleury ne sépare jamais la morale de la religion, et proclame sans cesse leur union essentielle, il ne laisse pas de distinguer les fondements de la morale naturelle, d'en montrer la solidité et la beauté.

Dans son *Discours sur Platon*, il fait un grand éloge de la morale de ce philosophe ; il semble même, par instants, qu'il va dépasser les bornes. Il professait une estime plus grande encore pour la morale d'Aristote. « Il a, dit-il, parfaitement bien connu les mœurs des hommes, et s'il n'a pas toujours eu de vues aussi hautes que Platon, il a raisonné d'une manière plus conforme au commerce de la vie et à ce qui peut humainement se pratiquer. » Lors donc qu'il aborda, avec les princes de Conti, l'étude de la morale au point de vue philosophique, ou, pour parler plus exactement, l'étude de l'éthique, il tira le fond de son enseignement des œuvres de Platon et surtout d'Aristote.

Mais il se servait de cet enseignement même pour démontrer aux jeunes princes l'incomparable supériorité de la morale évangélique. Fidèle en ce point aux habitudes de toute sa vie, à sa méthode intellectuelle qui consistait à comparer sans cesse les langues, les littératures, les mœurs, les doctrines, il s'attachait, dans ses leçons, à mesurer l'infériorité de la sagesse purement humaine.

Après avoir exposé l'histoire de la philosophie chez les Grecs et chez les Romains, il dit : « Cependant s'établissait une philosophie bien plus sublime, je veux dire la religion chrétienne, qui fit bientôt évanouir cette religion purement humaine... La principale étude des chrétiens était la méditation de la loi de Dieu et de toutes les saintes Ecritures... Ils appelaient tout le reste études étrangères ou extérieures, et les rejetaient comme faisant partie des mœurs des païens. » Plus loin, il ajoute : « Ce qui avait le plus décrié la philosophie profane, c'est que l'on voyait partout de vrais philosophes : c'étaient les bons chrétiens, particulièrement les moines. Ce mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs, cette patience dans la pauvreté et le travail, que Socrate et Zénon avaient tant cherché et dont ils avaient tant discouru, les solitaires la pratiquaient, et beaucoup plus excellemment, sans disputer, sans discourir. »

Les véritables moralistes, à ses yeux, étaient les Pères de l'Eglise, et, au-dessus d'eux, saint Augustin. « On va chercher la philosophie dans Aristote, et on lui donne la

torture pour l'ajuster au Christianisme, malgré qu'il en ait ; et on a dans saint Augustin une philosophie toute chrétienne, du moins la morale, la métaphysique, et le plus solide de la logique... » On pourrait citer beaucoup d'autres passages où Fleury fait du grand Docteur de l'Eglise les plus éloquents éloges. Il suffit de dire ici que s'il parla toujours de Platon avec admiration, il professa toute sa vie pour saint Augustin un culte qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Déjà, dans son *Discours sur Platon*, il avait observé comment la morale des meilleurs philosophes païens était fatalement condamnée à égarer les hommes en faisant d'eux-mêmes la fin de leurs actions ; il avait, nous l'avons vu, dénoncé la condition ruineuse de toute la morale antique en montrant qu'elle ne connut jamais la vertu fondamentale qu'il était réservé au Christianisme de révéler au monde : l'humilité. Il alla plus loin : il adopta dès lors, (1670) le jugement de saint Chrysostome et reconnut, au sujet de Platon même, « que la philosophie ne peut rendre les hommes heureux, et qu'elle ne contient que des rêveries et des jeux d'enfants, en comparaison du Christianisme. »

Bossuet formula, dix ans plus tard, le même jugement dans sa *Lettre à Innocent XI* sur l'éducation du Dauphin. « Pour la doctrine des mœurs, nous avons cru qu'elle ne se devait pas tirer d'une autre source que de l'Ecriture et des maximes de l'Evangile, et qu'il ne fallait pas, quand on peut puiser au milieu d'un fleuve, aller chercher des ruisseaux bourbeux. Nous n'avons pas néanmoins laissé d'expliquer la morale d'Aristote, à quoi nous avons ajouté cette doctrine admirable de Socrate, vraiment sublime pour son temps, qui peut servir à donner de la foi aux incrédules, et à faire rougir les plus endurcis. Nous marquions en même temps ce que la philosophie chrétienne y condamnait, ce qu'elle y ajoutait, ce qu'elle y approuvait ; avec quelle autorité elle en confirmait les dogmes véritables, et combien elle s'élevait au dessus ; en sorte qu'on fût obligé d'avouer que la philosophie, toute grave qu'elle paraît, comparée à la sagesse de l'Evangile, n'était qu'une pure enfance. » (1)

En faisant observer que ce programme de Bossuet résume admirablement la méthode de Fleury, et le jugement prononcé par lui dix ans plus tôt dans son *Discours sur*

(1) Urbain et Lévesque, *Correspondance de Bossuet*, t. II, p. 130.

Platon, on ne prétend pas donner à penser que le précepteur du Dauphin n'eût fait qu'adopter la méthode du précepteur des princes de Conti. Cependant on peut admettre que la connaissance approfondie de la philosophie profane, dès longtemps acquise par le second à une époque où le premier, de son propre aveu, ne l'avait point encore étudiée à fond, fit plus d'une fois le sujet de leurs entretiens à la Cour, et que Fleury fit prévaloir dans l'esprit de Bossuet son appréciation fortement motivée, mais peu commune alors, de la morale de Platon.

Le but de toute étude, pour Fleury, était de conduire l'homme à bien vivre. De même qu'il subordonnait toutes les sciences à la morale, il subordonnait encore dans l'étude même de la morale, tout le travail de l'esprit et de la mémoire à l'effort de la volonté, à la mise en pratique immédiate et constante du bien connu. « Il importe plus de conduire la volonté que d'étendre les connaissances ». Pour y arriver, il faisait appel à toutes les puissances ; il voulait y employer les lumières de la raison, et tout ce qui reste à l'homme de ses énergies et de sa droiture originelles.

« Le véritable savant, dit-il, et le véritable philosophe,... quand il a une fois trouvé la vérité,... en tire hardiment toutes les conséquences et ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine et dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son humeur, et constant dans la vertu. »

Dans ces quelques lignes, Fleury vient, sans y penser, d'esquisser son propre portrait. Sa préoccupation habituelle d'amener ses élèves à mettre en pratique ses leçons de morale l'excitait à leur en offrir en sa personne un modèle accompli. Il comptait beaucoup plus sur les exemples que sur les paroles les plus éloquentes, et lorsqu'après la mort de Bossuet il sera devenu l'oracle du clergé de France, il écrira dans le cinquième *Discours sur l'histoire ecclésiastique* : « Parlez bien ou mal, parlez ou ne parlez point ; si vous persuadez à quelqu'un de bien vivre, vous êtes un bon maître de morale ; au contraire, quand vous en parleriez comme un ange, si vos disciples n'en sont pas plus vertueux, vous n'êtes qu'un sophiste et un discoureur. »

C'est « avec toute son âme », selon le précepte du maître païen, que le disciple chrétien était allé à la vérité.

CHAPITRE IX

Fleury, précepteur des Princes de Conti

(1672-1680)

Les Conti. — Comment Fleury succède à Lancelot auprès des Princes. — Portrait du maître et des élèves. — Le *Journal* de Fleury. — *Le Traité du choix et de la méthode des études* : Occasion, Editions, Histoire des Etudes. — Programme d'études de Fleury. — Fleury applique aux princes son système pédagogique. — Fleury rédige pour les princes de nombreux ouvrages. — Profit qu'en retirent le prince de Conti et le prince de La Roche-sur-Yon. — Fleury reste en relations avec eux après 1680. — La carrière des deux frères, spécialement du cadet, « le Grand Conti », fait honneur au Précepteur.

Le 21 février 1672, Fleury devint précepteur des princes de Conti : Louis-Armand, prince de Conti, alors âgé de onze ans, et François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon, plus jeune de trois ans.

Ils étaient orphelins.

Leur père Armand de Bourbon, frère cadet de Condé, longtemps libertin, puis converti, sous l'influence du pieux évêque d'Alet, Pavillon, en un rude pénitent et en un chrétien austère, était mort en 1665, à peine âgé de trente-six ans.

Leur mère, Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin, après s'être consacrée toute entière, avec la sagesse et la piété d'une « Mère de l'Eglise », à l'éducation de ses enfants, leur fut enlevée à son tour à l'âge de trente-cinq ans, le 4 février 1672.

« Il n'y a que le diable qui gagne à cette mort », écrivait Madame de Sévigné à sa fille en lui faisant un récit émouvant de l'événement.

Cette parole parut sur le point de se réaliser pour les

deux malheureux enfants, par le mépris où l'on tint le testament de leur mère touchant leur éducation.

« Je désire, avait dit celle-ci, que Madame de Longueville en soit chargée : elle a toutes les qualités requises ; elle a beaucoup de tendresse pour eux.... Je désire que mes enfants se servent de ceux que j'ai mis auprès d'eux, dont la piété et la fidélité me sont connues, mais principalement de M. du Trouillas et des sieurs Lancelot, Lapejan,... » (1)

Le Roi, maître des personnes comme des biens de ses sujets, ne tint aucun compte des désirs de la princesse et fit amener les princes à la Cour. La tutelle passa de Madame de Longueville, suspecte de Jansénisme, à son frère le prince de Condé. Quant à Lapejan et à Lancelot, suspects bien davantage, ils étaient remplacés, l'un par Alexandre de Piédfer, marquis de Saint-Mard, premier gentilhomme de M. le Prince, l'autre par l'abbé Fleury. (2)

Ce n'est pas que Lancelot, sous l'autorité du gouverneur Montfaucon de Lapejan, n'assurât à ses élèves une excellente formation, et, à ce titre, il ne mérite ni l'oubli de Saint-Simon, ni le reproche de pédantisme que lui adressa Brienne. Ancien précepteur du duc de Chevreuse, il avait l'expérience de l'enseignement particulier. C'était un grammairien remarquable et novateur. Demeuré diacre à cinquante-six ans par humilité, il était connu comme le maître des fameuses Petites Ecoles. M. le Duc de la Force, dans un ouvrage récent, (3) auquel nous empruntons plus d'un détail, a excellemment retracé l'œuvre accomplie auprès des princes par le solitaire de Port-Royal.

On devine d'autant mieux le glacial accueil que Madame de Longueville fit au successeur.

Madame de Longueville en reviendrait. Madame de Sévigné, qui songeait aux premiers maîtres lorsqu'elle s'écriait : « les voilà retombés en mains sûres et chrétiennes, » connaissait trop, par son cousin d'Ormesson, les talents et les vertus du nouveau précepteur pour se rétracter ensuite. C'était sur la présentation de Montausier, comme sur l'avis de Condé et le témoignage de Bossuet que Louis

(1) *Archives Nationales*, R³ 282, pp. 1 et 2.

(2) « Le diable, dit avec esprit M. Allaire, se présenta sous la figure du doux abbé Claude Fleury et du savant abbé Eusèbe Renaudot ». *Op. cit.*, p. 50.

(3) Duc de la Force, *Le Grand Conti*. Paru dans la *Rev. des Deux Mondes*, 1^{er} avril-15 juin 1921.

XIV l'avait choisi, de préférence à Fléchier. Olivier d'Ormesson, trop heureux « qu'il y eût dans la maison quelque chose qui fût agréable à Sa Majesté, » le lui offrit avec confiance.

« Le 23 février, Fleury assista pour la première fois à la classe du vieux Lancelot. Nous ne savons ce que les enfants pensèrent de ce nouveau précepteur de trente-deux ans. On peut croire qu'il ne déplut pas. La tête petite, les joues rondes, le nez long entre les grands yeux pensifs, les cheveux sortant en boucle de la calotte noire, tel il se présente à nous dans ses portraits, le plus sympathiquement du monde. Qu'il soit gravé par Gobert en soutane à vaste rabat, ou par Roussel en surplis à jaboï, c'est toujours la même modestie dans l'attitude, et, sur le visage, le même air de bonté. » (1)

« Quatre jours après, ... le 27 février, Fleury, ayant pris le deuil de la princesse de Conti, et l'ayant fait prendre à son valet Pierre Michel, alla à Saint-Germain avec leurs Altesses et entra en exercice. » (2)

De ce que Louis XIV avait fait venir les Conti à la Cour pour être élevés auprès du Dauphin, il n'en faudrait pas conclure que cette éducation fût faite totalement en commun. « Quelquefois, quoique rarement, dit Fleury du prince de La Roche-sur-Yon, on le faisait étudier avec Monseigneur pour exciter l'émulation. » Alors, « il faisait le même thème et réussissait, ce qui faisait un plaisir singulier à M. de Montausier et à M. Bossuet, alors évêque de Condom. » (3) Fleury était donc, dès 1672, personnellement chargé de l'éducation des deux frères. Bossuet, son ami et protecteur, se donnait tout entier à celle du Dauphin. Leurs élèves participaient surtout à « des exercices, des récréations, des plaisirs » communs. (4)

En 1674, « le 25 décembre, Monseigneur fait sa Première Communion à Saint-Germain, et La Roche-sur-Yon, ainsi que le veut le cérémonial, tient un bout de la nappe. Le 22 mars 1677, avec Bossuet et Montausier, accompagnés des pages, des enfants d'honneur et de quelques gentils-

(1) Duc de la Force, *loc. cit.*, p. 528.

(2) *Ibid.* p. 529.

(3) *Mémoire de l'abbé Fleury sur le prince de Conti*. Publié par l'Académie royale de Belgique ; collection Stassart, t. XXX, p. 84.

(4) Floquet. *Bossuet précepteur du Dauphin*, p. 133.

hommes, le Dauphin et les princes de Conti vont à la Bibliothèque du Roi admirer les livres rares et les manuscrits enluminés, et Colbert, suivi de l'Académie des sciences, se rend au devant d'eux. Pendant le carnaval de 1679, nous les voyons déguisés en Mages chez Monsieur ; les trois princes, dont le plus vieux a dix-huit ans, représentent les trois rois ; c'est La Roche-sur-Yon, le plus jeune, qui est le More. » (1)

Fleury, de son côté, goûta-t-il de la part de ses élèves beaucoup de consolations ? Il semble que oui. Outre qu'ils tenaient de Lancelot une culture intellectuelle déjà avancée, ils avaient de précieuses qualités.

A Olivier d'Ormesson, qui les salua en allant « quérir » Fleury lors de la première entrevue, ils parurent « avoir bien de l'esprit ».

Mme de Sévigné s'émerveillait des réparties des élèves de l'abbé Fleury. Elle écrivait à sa fille, le 4 décembre 1673 : « On disait l'autre jour à M. le Dauphin qu'il y avait un homme à Paris qui avait fait pour chef-d'œuvre un petit chariot qui était traîné par des puces. Il dit à M. le prince de Conti : « Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnais ? » — « Quelque araignée du voisinage ! » dit le prince. Cela est joli. » Le prince « disait hier à Guilleragues, qui lui confiait son intention d'aller au bal : « Ah ! si vous y entrez, il deviendra une comédie, et peut-être même une farce ! »... Le petit de Roquelaure disait qu'il aurait un habit neuf pour le bal : « Ayez un nez, je vous en prie ! » Il ne dit rien qui ne soit à écrire. » (2)

Avouons que cet aîné était, en dépit des efforts de sa pieuse mère et de Lancelot, médiocrement religieux, et « pas encore dans les sentiments de piété qu'il prit depuis. » Il était, de plus, enclin à la colère. « En une promenade avec Monseigneur, écrit toujours Fleury, l'aîné, je ne sais à quel sujet, s'emporta furieusement contre son frère jusqu'à le frapper. »

Ce frère, en revanche, gagna son nouveau précepteur, comme il avait gagné Lancelot, avec son petit geste qui faisait rire. « Le prince de La Roche-sur-Yon, qui n'avait pas encore huit ans, était, dit Fleury, le plus agréable enfant qu'ont pût voir ; la physionomie noble, douce, spirituelle,

(1) Duc de la Force, *Op. cit.*, p. 530.

(2) Collection des Grands Ecrivains. *Mme de Sévigné*, t. III, pp. 299, 393.

les yeux vifs et rians qui me faisaient un plaisir singulier toutes les fois que je les rencontrais. » Plus tard, Saint-Simon, (1) malgré les férociétés de sa plume, trouvera que « sa figure avait été charmante, » et que « jusqu'aux défauts de son corps et de son esprit avaient des grâces infinies. » Dans ses yeux rians, l'on pouvait lire facilement. Il fut toujours souverainement vrai et ennemi de l'artifice. » Avec cela, courageux. « Il voulait faire ce que faisait le prince de Conti son frère, plus âgé de trois ans. » Et souvent il y arrivait, très intelligent qu'il était. « Il entendait dès lors finement des vers qui paraissaient au-dessus de la portée de son âge. En travaillant à son instruction, je reconnus bientôt un esprit pénétrant, solide et suivi. Si je lui racontais une histoire, il voulait en voir la fin. Si je commençais un raisonnement, il demandait la conclusion et ne se payait que de bonnes raisons. » Il était toujours « dans un continuel mouvement », comme le fut plus tard un autre élève de Fleury, le duc de Bourgogne ; mais, à l'encontre du trop apathique Dauphin, il ne « laissait pas d'être attentif. Il comprenait, dit son maître, et retenait ce que je lui avais dit dans le temps où ceux qui ne le voyaient qu'en passant l'auraient cru le plus distrait. » Bossuet, lorsqu'il écrivait pour son élève le *De incogitantia*, ne devait-il pas envier Fleury ?

Le petit prince de La Roche-sur-Yon était encore, en dépit de ce tempérament vif, d'une grande douceur. Après nous avoir conté l'emportement de l'aîné, Fleury ajoute : « le jeune prince garda toujours le respect à son aîné et souffrit son insulte avec une modération qui fut admirée de toute la petite Cour, particulièrement de M. de Montausier... Cette aventure n'altéra point l'union entre les deux frères. »

C'est là un autre avantage que rencontra Fleury : les deux princes, malgré les différences de leur caractère, s'entendaient déjà à merveille, aussi bien dans la vie quotidienne que lorsqu'il s'agissait de revendiquer leur dignité de princes du sang (2) ou en de graves conjonctures. Le prince de La Roche-sur-Yon, apprenant, au retour d'une chasse avec Monseigneur, le départ de son frère en Pologne, « en fut surpris et alarmé », mais « il le suivit, par pure

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, Edit. Boislisle, t. XVII, Add. 856.

(2) *Lettre de M^{me} de Sévigné*, à propos de la mort du Chancelier Séguier, 1672.

complaisance, leur étroite amitié ne lui permettant pas de le quitter. » Le retour se fit avec une extrême précipitation, par complaisance encore pour le prince, « qui voulut faire en six jours le chemin de douze. » Et surtout, au moment de la mort de son aîné, le prince de la Roche-sur-Yon fut inconsolable. « Il ne pouvait se résoudre à le survivre, et malgré sa modération naturelle, il frappait de sa tête contre les murailles et voulait se jeter par les fenêtres. Il confessa toute sa vie une affection singulière pour ce cher frère. » (1) De Sourches témoigne que la réciprocité existait et raconte comment le prince de Conti voulut se battre avec le chevalier de Lorraine parce qu'entre autres motifs il tenait des discours qui dénigraient le prince de La Roche-sur-Yon. (2)

On trouve dans les manuscrits de Fleury un document curieux, à la fois livre de comptes et journal, commencé en 1672, où il relate, sous les mentions les plus disparates, ses affaires de famille et ses affaires personnelles. (3)

Ce journal nous apprend que la fortune de Fleury était alors fort précaire.

Madame Fleury, âgée de soixante-quinze ans, vivait, depuis la mort de M. Fleury, retirée avec M. François Révérend, l'un des deux fils issus de son premier mariage. Celui-ci, pourvu d'une charge de notaire au Châtelet, avait épousé une demoiselle Pastour, et de ce mariage était née une fille, Marie Révérend. Le fils aîné, Pierre Révérend, âgé de quarante-sept ans, était infirme et interdit depuis plusieurs années par sentence du Châtelet : on l'avait mis en pension à Vanves.

Les biens de famille étaient tellement grevés que, le 4 janvier, Claude Fleury tint avec les principaux créanciers un conseil dans lequel, dit-il, « nous résolûmes que ma mère abandonnerait tous ses biens, et moi tous ceux de la succession... pour être vendus à l'amiable. » On passa devant notaire le contrat d'abandonnement, et deux directeurs de la liquidation furent désignés. Heureusement les créanciers étaient aussi des amis. On y trouve les noms de M. d'Ormesson, de M. Le Grand, de M. Chevalier de la Bertine, de Mme de Nantouillet... Les directeurs, par

(1) *Mémoire* cité de l'abbé Fleury, t. XXX, p. 86, des *Mémoires Couronnés de l'Académie royale de Belgique*.

(2) De Sourches, *Mémoires*, t. I, p. 127.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9511 et 9512.

consentement tacite, ne se mirent point en possession des biens, quoique les arrérages cessassent à partir du jour de la signature du contrat d'abandonnement, et laissèrent M^{me} Fleury jouir du revenu de ses biens. Mais ces revenus, absorbés sans doute par les arrérages antérieurs, ou par d'autres dettes, ne suffirent pas à lui assurer l'aisance. Elle vivait, en somme, d'une pension de trois cents livres que François Révérend et Claude Fleury convinrent de lui payer, et qui resta bientôt complètement à la charge du second.

À l'époque où Bossuet, établi depuis deux ans à la Cour, faisait au maréchal de Bellefonds cet aveu : « Je perdrais plus de la moitié de mon esprit si j'étais à l'étroit dans mon domestique, » (1) Fleury connut donc la pauvreté. L'indigence n'allait-elle pas entraver son activité littéraire ?

Haud facile emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.... (2)

La Providence ne l'avait pas destiné, cependant, à être tout à fait un Bias ou un Diogène. Ses habitudes de vie modeste, sa connaissance des affaires, les avantages de sa nouvelle situation, devaient lui permettre de racheter en dix ans tous les héritages maternels.

Le *Journal* de Fleury, quoiqu'il contienne peu de faits concernant l'histoire générale, aide, par maints détails, à comprendre les mœurs et la jurisprudence de cette époque : il éclaire par des dates exactes, la vie et les travaux de son auteur ; il fournit quelques données nouvelles sur l'éducation des princes et sur les personnes appelées à y prendre part.

Mais il est un autre document qu'il nous faut dès maintenant feuilleter, si nous voulons nous donner une juste idée de la façon dont fut conduite l'éducation des princes de Conti : c'est le *Traité du choix et de la méthode des études*. (3)

Nous renvoyons, pour plus de détails sur ce traité, à

(1) Lettre du 12 sept. 1672.

(2) Juvénal, *Satire* III v. 164.

(3) *Traité du choix et de la méthode des études*, par M^e Claude Fleury, prêtre, abbé du Loc-Dieu, ci-devant précepteur de Messeigneurs les princes de Conti.

À Paris, MDCLXXXVI.

l'intéressant ouvrage que lui a consacré, en 1921, M. l'abbé Gaston Dartigues. (1)

Fleury, malgré la résolution qu'il avait annoncée à son ami Cordemoy « d'être un fainéant », le composa d'abord en 1675, par l'ordre, dit-il, d'une personne à qui il devait obéir, pour servir à l'éducation d'un jeune enfant qu'elle faisait élever.

Quelle était cette personne ?

Était-ce Montausier, gouverneur du Dauphin, qui faisait élever, parmi les enfants d'honneur de Monseigneur, son jeune parent, Honoré de Sainte-Maure-du-Fougerai ? Il ne semble pas que Fleury, placé par le Roi près des princes de Conti, eût accepté de travailler à l'éducation d'un enfant étranger à la famille royale, ni qu'on le lui eût même proposé.

N'était-ce point M^{me} de Maintenon, chargée d'élever les enfants de M^{me} de Montespan ?

N'était-ce point plutôt M^{me} Colbert, sinon le ministre lui-même, et l'enfant le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de M^{lle} de La Vallière ? Cette dernière venait en effet de se retirer définitivement au Carmel, (20 avril 1674) et M^{me} Colbert, chargée de la première éducation du jeune prince, comme de sa sœur M^{lle} de Blois, travaillait à constituer leur maison. Parmi la quarantaine d'officiers et domestiques de tous grades qui y entrèrent, le nom du précepteur fut laissé en blanc. M. Desfontaines, peut-être le professeur de philosophie, précepteur des garçons d'honneur du Grand Dauphin, (2) touchait des gages « pour ce qu'il avait à faire chez Monseigneur le Prince ». Peut-être lui donnait-il des leçons sous la direction secrète de Fleury.

Quoiqu'il en soit de ces hypothèses, on demanda cet ouvrage à Fleury, de préférence aux autres savants employés à la Cour, parce qu'on le considérait comme le plus capable de mener à bonne fin un traité complet de pédagogie et de fournir un plan raisonné pour la réforme de l'instruction publique. Sa modestie seule lui fit dissimuler la mission qu'il avait reçue, il ne dédia son ouvrage ni

(1) *Le Traité des études de l'abbé Claude Fleury* (1686) *Examen historique et critique*, par l'abbé Gaston Dartigues, docteur de l'Université, professeur au Petit Séminaire d'Auch. Paris-Auch, 1921.

(2) Léon Aubineau, *Mémoires du valet de chambre Du Bois*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartres*, II^{me} Série, t. IV, p. 33.

au Roi, ni au Dauphin; c'est surtout à ses observations sur l'enseignement et les maîtres de l'époque que l'on devine que son travail visait l'enseignement public comme l'enseignement privé, et tendait à le réformer.

Ce n'est pas à la légère qu'il prononça ses sentences et proposa ses plans. Bien qu'il y fût admirablement préparé par l'universalité de ses études personnelles, par la pratique de l'enseignement, par les longues et savantes discussions aux réunions littéraires de l'évêque de Condom, il voulut corriger son travail en 1677 et alors seulement en laissa prendre quelques copies. Ayant obtenu le privilège du Roi le 2 janvier 1681, il différa la publication du *Traité*. Il y travaillait encore en 1684. Ce ne fut qu'en 1686, qu'apprenant que les copies manuscrites se multipliaient suivant l'exemplaire le moins correct, il livra enfin son œuvre au libraire Pierre Aubouin. Encore la retoucha-t-il en cette année.

L'ouvrage fut traduit en italien, en espagnol, en allemand; la dernière édition, la vingtième, est celle d'Aimé-Martin, publiée en 1844 avec les compléments de Nîmes.

A Nîmes en effet, en 1784, et quatre ans après l'édition de Rondet, parut, sous le nom de Leprince jeune, attaché à la bibliothèque du Roi, une édition « revue, corrigée, et augmentée d'un tiers, d'après un manuscrit de l'auteur nouvellement recouvré. »

L'abbé Dartigues n'a pas osé la suivre, trouvant trop vague l'annonce de sa « précieuse découverte » qu'un « homme de lettres » avait faite à l'éditeur de 1784. Cependant, n'ayant pas, dit-il, de raison de douter de l'authenticité de ce manuscrit, il en a utilisé quelques additions importantes.

Nous préférons nous en tenir strictement à l'édition de 1686.

Les éléments nouveaux, en effet, que comporte l'édition de 1784, sont de trois sortes. C'est d'abord un *Mémoire pour les études des Missions Orientales*, précédé d'une lettre à Monseigneur Lanneau, évêque de Métellopolis et vicaire apostolique de Siam. Ce mémoire, s'il ne répondit pas complètement à ce que désirait l'évêque pour ses missionnaires, présente du moins d'intéressantes considérations philosophiques; mais c'est un écrit bien distinct du *Traité*,

et qui remonte à 1689. Ce sont ensuite des détails historiques, précieux sans doute, relatifs, par exemple, aux mœurs des étudiants, au discrédit où sont tombées les études présentes... Mais ces questions sont traitées en mainte autre occasion par Fleury : dans son cinquième *discours sur l'Histoire ecclésiastique*, dans son *Histoire* elle-même, dans son *Discours sur Platon*. Ce sont enfin des digressions, des abstractions cartésiennes qui rappellent la jeunesse de Fleury : on voit très bien pourquoi il les aurait retranchées dans un âge plus mûr ; on ne voit pas du tout pourquoi il les aurait ajoutées.

M. Aimé-Martin affirme (1) que Fleury fit à son ouvrage de 1686 des retouches ou des annotations considérables. Assertion toute gratuite, que contredisent les rééditions du *Traité* dans le même texte en 1687 et en 1724. Nous préférons nous en tenir à l'ordre de l'auteur : « Je prie ceux qui prendront la peine de le lire, (ce discours) de ne s'arrêter qu'à cet imprimé et de ne compter pour rien les autres copies que je désavoue. »

Abordons l'objet du *Traité* : il comprend deux parties.

La première est une histoire des études chez les Grecs, les Romains, les Chrétiens, les Francs, les Arabes, les scolastiques, dans les quatre Facultés de l'Université, chez les humanistes de la Renaissance. Dans ce tableau rapide et, pour ce motif, forcément superficiel, l'auteur prend soin d'indiquer le progrès des études chez tous les peuples, leur apogée et les signes de leur décadence.

Cette vaste enquête était le meilleur moyen, le seul philosophique et sûr, de découvrir les études nécessaires ou utiles aux hommes. Or tous les travaux antérieurs de Fleury, le travail de sa pensée, ses fouilles parmi tous les monuments de l'histoire et de l'érudition, aboutissaient à cette enquête finale. S'il s'était rendu familières les langues anciennes et modernes, s'il avait comparé avec tant de soin les législations, les mœurs, les usages de tous les peuples, c'était pour découvrir les conditions de perfectionnement de l'homme. C'est par un petit discours sur l'histoire universelle des études, non sans analogie avec le *Discours*

(1) *Œuvres de l'abbé Fleury*, par Aimé-Martin, Edit. 1844, t. II, p. 73.

de Bossuet publié en 1681, que débute le *Traité des études*. « Ce que Bossuet a fait pour l'histoire matérielle des peuples, dit M. Aimé-Martin, Fleury veut le faire pour l'histoire intellectuelle du genre humain. »

Fleury se trouvait ainsi en possession d'un criterium pour discerner les études nécessaires, les études utiles, les études simplement curieuses, et enfin les études inutiles. C'est la classification qu'il adopte dans la seconde partie de son *Traité*, où il développe ses idées sur le choix des études.

Parmi les « instructions nécessaires à tout le monde, » « études qui sont à l'usage de toutes sortes de personnes, tant des femmes que des hommes, tant des riches que des pauvres, » il range la religion et la morale, la civilité et la politesse, la logique, les soins du corps. Tout homme en effet a une âme, une raison, un corps, et doit vivre en société.

A tous « ceux qui ont du bien », certaines études spéciales sont nécessaires ; ce sont : la grammaire, l'arithmétique, l'économique, la jurisprudence, et même, pour ceux qui sont destinés à de grands emplois, la politique.

A ces études nécessaires pour les affaires, l'écolier « de condition honnête » peut ajouter, « à proportion de l'esprit et du loisir, » quelques disciplines qui ne manqueront pas de lui être utiles : le latin, l'histoire, l'histoire naturelle, la géométrie, la rhétorique, la poétique.

Sous le nom d'études curieuses, l'auteur groupe des connaissances plus spéciales encore et moins utiles, et qui, pour la plupart, sont aujourd'hui des objets de haute culture littéraire ou scientifique, ou bien des arts d'agrément et des arts utiles : la musique, la peinture, le dessin, l'optique, l'astronomie, la recherche des antiquités, des médailles et inscriptions, le grec, les langues vivantes, les langues orientales, la théorie des arts et manufactures, la connaissance des plantes et des animaux, les expériences de chimie, les différents systèmes des philosophes.

Certaines études sont complètement inutiles, et même pernicieuses : l'astrologie, la chiromancie, la magie, les jeux.

Pour finir, quelques chapitres supplémentaires envisagent les études qui conviennent spécialement aux différents âges, aux femmes, aux ecclésiastiques, aux gens d'épée, aux gens de robe.

Il faut lire, dans le texte ou dans l'excellent commentaire qu'en fait l'abbé Dartigues, les profondes considérations de Fleury sur chacune de ces études. Sur chacune, c'est une causerie libre, personnelle, familière, spirituelle parfois et même piquante, judicieuse toujours.

Il faut lire l'exposé du principe de Fleury, à savoir que l'éducation doit être l'apprentissage de la vie, ses observations, ravissantes de psychologie, sur l'éducation des petits enfants, les procédés ingénieux qu'il propose pour donner aux élèves de l'attention, la ferme bonté qu'il préconise dans l'emploi des sanctions. Ni les pauvres, quoiqu'il paraisse, ni les femmes n'ont été oubliées et le traité, « commencé à la grande manière de Bossuet, offre sur la fin quelque chose de la fine justesse et de la bonté aimable de Fénelon dans *l'Education des filles*. »

La classification adoptée par Fleury lui permet d'établir sur une base inébranlable les principes et les règles de la pédagogie française, d'une très bonne pédagogie, en opposition fréquemment avec l'Université et les Jésuites, très souvent d'accord avec Port-Royal et l'Oratoire, mais absolument originale.

« Il n'est pas contestable, dit toujours l'abbé Dartigues, que l'abbé Fleury se présente dès ce moment comme l'un des mieux avertis et des plus décidés parmi les novateurs qui, au XVII^e siècle, ont tenté d'arracher l'enseignement public à des études et à des méthodes manifestement surannées » (1).

Et il conclut : « Si l'on veut bien songer ici aux plus célèbres de ces éducateurs originaux, Rabelais, Ramus, Montaigne, les Oratoriens, les maîtres de Port-Royal, Fénelon, Rousseau, Condillac, Condorcet, il faut bien reconnaître que l'abbé Fleury est moins que certains sujet à l'illusion, plus que d'autres exempt d'utopie, peut-être le plus pratique et le plus positif, en tout cas l'un des plus modernes. » (2)

Tel était le maître que Louis XIV venait de donner aux jeunes princes en 1672.

Voyons le à l'œuvre.

Dès le début, et avec raison, il continua ce qui avait

(1) Abbé Dartigues, *Op. cit.*, p. 156.

(2) Ibid. p. 285.

été heureusement commencé. Le dimanche, on se sert toujours du « Missel pour l'épître et pour l'évangile ». On a sans doute fini Virgile. On est passé à Horace, dont le prince de La Roche-sur-Yon « entendait si bien les odes qu'il en goûtait la finesse et les lisait avec plaisir ». Le prince de Conti expliquait un Juvénal expurgé. Aux lettres de Bougars ont succédé les grands classiques latins : Tite-Live, Cicéron, Sénèque. On étudie toujours l'histoire ancienne : les deux frères lisent ensemble chaque jeudi l'*Antiquitatum romanarum Corpus* de Rosinus. Ils composent désormais chaque jour et travaillent même le dimanche, à l'exemple du Dauphin.

Mais Fleury désirait ne pas produire de soi-disant savants, selon les expressions du duc de la Force, « comme il en voyait éclore autour de lui, dans les écoles, jeunes gens à qui il ne restait, au sortir du collège, qu'une compréhension médiocre du latin, quelques principes de grammaire, une teinture de la fable, des histoires grecques et de l'histoire romaine », de très confuses notions de philosophie, et qui croyaient n'avoir plus rien à apprendre, puisque, tels nos bacheliers d'aujourd'hui, « ils avaient fait leurs études ». Fleury ne redoutait pas moins les brillants élèves arrivés aux couronnes et aux prix grâce à une prodigieuse mémoire, doués de beaucoup d'imagination et de peu de jugement. C'est une de ses maximes « qu'il n'y a que trop de bel esprit dans le monde, mais qu'il n'y aura jamais assez de bon sens. » Pour lui, l'éducation est l'apprentissage de la vie ; le disciple doit devenir « honnête homme » et « habile homme » selon la profession qu'il embrassera.

« Cet apprentissage, Fleury le commence en essayant de donner à l'enfant de l'attention, et, pour cela, de rendre le travail attrayant. Il veut engager par le plaisir et retenir par la crainte ; mais la page délicieuse où il explique sa méthode ne permet pas d'imaginer que la salle d'étude... (des princes) retentît souvent du bruit des férules. Je voudrais, dit le bon Fleury, qu'on instruisît plus volontiers l'enfant « dans un beau jardin ou à la vue d'une belle campagne, par un beau temps, et quand il serait lui-même dans la plus belle humeur. Je voudrais que les premiers livres dont il se servirait fussent bien imprimés et bien reliés ; que le maître lui-même, s'il était possible,

fût bien fait de sa personne, propre, parlant bien, d'un beau son de voix, d'un visage ouvert, agréable en toutes ses manières.

« Fleury, de figure sympathique, de caractère facile, et qui avait une éloquence simple et douce, n'était pas loin de ressembler à ce maître idéal... Ses élèves ne pouvaient rester insensibles à tant de bon sens et de charme. » (1)

Au printemps de 1674, Louis XIV, qui, pour la seconde fois, envahit la Franche-Comté, y appelle le Dauphin. (2) Et ce dernier, avec la Reine, son précepteur et sa suite, avec les Conti et Fleury, vont à Dijon. Ils y demeurent six semaines, pendant que les villes de Gray, Vesoul, Château-Salins, Lons-le-Saulnier et Besançon, ouvrent leurs portes. Les études ne sont pas délaissées pendant ce laps de temps. Seulement, les distractions sont plus nombreuses. Le Maître des comptes Gautier élevait dans son beau jardin de Plombières un élégant obélisque de marbre pour perpétuer la mémoire des ébats qu'y allaient prendre le Dauphin et les jeunes princes. Quelque place venait-elle à capituler, on laissait les études pour aller chanter le *Te Deum*. Bien plus, au mois de Juin, toute cette jeunesse déjà guerrière arrivait à Dôle, sur l'ordre de Louis XIV, pour assister à la prise de cette ville. (3) Les jeunes cœurs des Conti devaient bondir de joie. On développait chez eux des goûts militaires auxquels ils sacrifieraient bientôt et l'amitié du Roi et leur avenir.

Ce voyage avait, apparemment, fatigué Fleury. Il rentra à Versailles à la fin de juin et était encore malade en juillet. Son *Journal* porte qu'il devait à Avry, pour ce, LVII livres. Nous retrouvons Fleury malade au printemps de 1676. Il dut abandonner pour un temps ses élèves. M. de Cassagnes le remplaça en avril. C'est à cet intérim que nous devons une précieuse lettre de Fleury : (4) complétée par son *Journal* et son *Mémoire sur le prince de Conti*, elle nous retrace le programme que suivaient alors les princes.

L'étude de la religion vient naturellement au premier rang. On ne se contente plus du Missel. Fleury rédige pour

(1) Duc de la Force, *Op. cit.* p. 531.

(2) Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin* p. 153.

(3) *Œuvres de Louis XIV*, 1806, t. III, p. 475, *Lettre de Louis XIV à Montausier*, et t. V, p. 525.

(4) *Isographie des hommes célèbres*, Paris 1843, art. Fleury.

ses élèves le *Catéchisme historique* qui doit leur faire connaître la doctrine de l'Eglise et son épanouissement à travers les siècles. Il leur fait apprendre de plus tous les jours de la semaine un article ou moitié d'article du Concile de Trente. Le dimanche, ils lisent l'Ecriture sainte, et le précieux opusculé que compose alors le maître sur *les Mœurs des Israélites*, doit leur servir, à eux les premiers, pour la compréhension parfaite de cette lecture. Un autre opusculé du même genre, qui fait suite au premier et qui fut composé pendant ces mêmes années fécondes, *les Mœurs des chrétiens*, leur faisait connaître l'Eglise dans sa première ferveur.

Par ces même ouvrages, Fleury faisait connaître aux jeunes princes la morale que l'Eglise enseigne et la politique qu'elle admet.

En morale, il leur avait d'abord enseigné, selon les conseils de saint Basile, conseils que Nicole rappelait dans son *Traité de l'éducation d'un prince*, (1) des sentences tirées des *Proverbes* et des autres livres de Salomon, auxquelles il joignait d'autres sentences tirées des auteurs profanes. Nous trouvons dans ses papiers une longue et curieuse série de ces préceptes de morale usuelle. (2) A ce même but concourut, le livre des *Devoirs des Maîtres et des Domestiques*, que Fleury ne devait publier qu'en 1688, mais qu'il écrivit alors et probablement pour l'usage de la maison de Conti : véritable code d'éducation familiale à base d'esprit évangélique.

Son enseignement sur la politique, il devait le compléter bientôt, car dès le 4 janvier de l'année 1676, il reprend les premiers chapitres de son *Institution au Droit français*, et les refait à Saint-Germain. De cette refonte, continuée à diverses reprises, jusque vers septembre 1679, à Fontainebleau, sortira le *Droit Public de France*.

Mais ne quittons pas tout de suite cette instruction religieuse. Fleury la veut complète. Il désire que ses élèves aient une doctrine religieuse sérieuse, qu'ils connaissent l'histoire de l'Eglise, qu'ils observent la morale qu'elle enseigne, et suivent une politique selon ses principes. Il désire aussi qu'ils aient une certaine connaissance des lois

(1) Nicole *Essais de morale* Paris 1725 t. II, p. 254.

(2) B. N. F. Fr. Mss. 9514 p. 51 r^o et v^o.

par lesquelles cette Eglise s'administre. Pour leur faire connaître ces lois, il a un manuel sous la main, le sien : son *Institution au Droit ecclésiastique*. Les deux princes s'en servent tous les dimanches.

Quel profit ceux-ci tiraient-ils de ces enseignements ? Fleury lui-même nous l'apprend en nous relatant le fait suivant. « Le prince de Conti ayant perdu un de ses petits fils, pourvu de plusieurs bénéfices, pensa à les faire donner au prince de La Roche-sur-Yon qui, étant cadet, n'avait pas des biens proportionnés à sa naissance. Il lui en fit parler, et à ceux qui étaient auprès de lui, par le sieur de Gourville, homme peu scrupuleux et peu instruit des règles de l'Eglise, mais éloquent et fort en raisonnement, qui fit tous ses efforts pour persuader le jeune prince. Son frère aîné était de la partie et lui conseillait fortement de prendre les bénéfices, car il n'était pas encore dans les sentiments de piété qu'il prit depuis. Je dis à l'un et à l'autre prince sur ce sujet, particulièrement au cadet, ce que je crus devoir dire en conscience. M. le prince prit en particulier le prince de La Roche-sur-Yon et, sans user de son autorité, lui proposa la chose et les avantages qui lui en pourraient revenir, que ce ne serait point un engagement et que si, dans un âge plus mûr il ne se sentait pas de goût pour la profession ecclésiastique, il pourrait la quitter. « Enfin, ajouta-t-il, parlez-moi franchement : je vous laisse dans une entière liberté. » Le jeune prince répondit : « puisque vous me permettez, Monsieur, de m'expliquer librement, je vous avouerai que je ne me sens aucune inclination pour l'état ecclésiastique, et que je ne veux point embrasser une profession pour n'y pas faire mon devoir et n'y pas réussir. » M. le prince l'embrassa et loua sa franchise, et il ne fit plus mention de bénéfices. M^{me} de Longueville, qui avait craint qu'il ne succombât, fut ravie. Tout le monde vint faire des compliments au jeune prince sur ce refus, et j'en eus une des plus grandes joies que j'aie senties en ma vie » (1).

Il suffit de lire certains chapitres de *l'Institution au Droit ecclésiastique* et des *Mœurs des Chrétiens* pour comprendre cette « grande joie » de Fleury. Il y avait lieu pour M^{me} de Longueville d'être ravie de la réponse de cet

(1) *Mémoire de Fleury sur le prince de Conti*, p. 85.

enfant de douze ans, et nous supposons que le 12 avril 1679, trois jours avant de mourir chez les Carmélites de faubourg Saint-Jacques, elle fit à Fleury, (1) qui terminait de son côté son préceptorat, un accueil plus chaleureux que celui de 1672.

D'ailleurs, ce même prince conserva dans la suite un goût prononcé des études religieuses. « Après avoir lu les neuf premiers volumes de mon *Histoire ecclésiastique*, à mesure que je les lui avais donnés, il les relut tout de suite, et me dit qu'il l'avait fait en trois mois. » C'est toujours Fleury qui nous renseigne ; et il continue : « Il lisait souvent l'Écriture sainte et tout ce qui paraissait de nouveau et d'important sur les matières de religion, comme le *Discours* de M. Bossuet, évêque de Meaux, sur l'*Histoire universelle*, et l'*Histoire des Variations*, dont il me parla si pertinemment que je vis qu'il l'avait non seulement lue avec application, mais parfaitement entendue, quoiqu'il y ait bien des endroits de pure théologie. Il lisait aussi tous les écrits qui parurent dans la dispute de ce prélat avec M. l'archevêque de Cambrai et en jugeait sainement. Il savait très bien la religion et en parlait toujours avec le respect convenable, et ce fonds de connaissance nous a été de grand secours dans les derniers jours de sa vie. » (2)

Mais la religion, pour avoir une place prépondérante dans cette éducation des princes, n'en était point le tout. L'histoire profane y entraît pour beaucoup aussi. Outre les *Antiquités romaines* de Rosinus, Fleury dut leur faire connaître les grandes lignes de cette histoire universelle dont il caressait toujours le projet et dont nous verrons prendre des copies en 1683. (3) Au mois d'août 1672, il avait fini de relire Bochart. De 1672 à 1676, il dut rédiger toute la partie ancienne de cette histoire. (4) A partir de 1677, nous le voyons rédiger les histoires particulières d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre. Pour l'histoire de France on se servait encore en 1676 de l'*Histoire* de Monseigneur le Dauphin (5). On pouvait profiter aussi des travaux de Cordemoy. Quand le prince de La Roche-sur-Yon dira à Fleury

(1) Le *Journal* de Fleury porte, au 12 avril 1679, un paiement de un écu « à des porteurs pour aller chez Madame de Longue (ville) ».

(2) *Mémoire* cité, p. 89.

(3) *Journal*, 21 avril 1683.

(4) B. N. F. Fr. Mss. 9520.

(5) *Lettre* à M. de Cassagnes, du 3 Juillet 1676.

« qu'il savait bien l'histoire de l'Europe depuis 200 ans, » Fleury prendra ces paroles au pied de la lettre, sachant combien il était éloigné de se vanter ou d'exagérer à son avantage. Ce prince, dit encore Fleury, « avait lu toutes les histoires originales et tous les mémoires de ce qui s'est passé depuis François I^{er} et Charles V, tant en France que dans les pays voisins, et il ne se contentait pas de la connaissance des faits : il y joignait de solides réflexions et ses jugements sur le fond des choses et sur les écrivains. »

Fleury avait su faire aimer l'histoire à ses élèves. Par des récits agréables, à l'aide de portraits, de médailles, de statues, d'estampes, de cartes, il avait imprimé bien avant dans leur imagination et dans leur mémoire la caractéristique de chaque époque et de chaque héros. Il trouvait tout cela dans les *Abrégés* de Brianville, dans la galerie de Saint-Germain, à la bibliothèque du Roi, où nous voyons les princes suivre le Dauphin le 22 mars 1677. Il le trouvait encore chez les libraires. Nous lisons en effet dans le journal de Fleury au 21 avril 1679 : « j'arrêtai les parties du sieur Langlois, imager, pour trois livres remplis de portraits et deux livres de cartes de Samson, le tout à 480 livres. »

Il est même à croire que Fleury joua avec ses élèves au « jeu de blason », inventé par cet esprit fertile qu'était ce même abbé de Brianville (1). Dans tous les cas, le prince de La Roche-sur-Yon possédait cette science « qui est moins que rien », selon l'expression de Bossuet, (2) car, selon Saint-Simon, « il possédait les histoires générales et particulières, connaissait les généalogies, leurs chimères et leurs réalités. » (3) Leurs chimères ! Fleury, après avoir montré la pureté de la race des patriarches, n'ajoutait-il pas : « il y a peu de seigneurs dans l'Europe qui pussent en prouver autant ? » (4)

Avec l'histoire de la société civile, Fleury en fit étudier à ses élèves les lois. Il met l'idée de cette étude au compte du Grand Condé, et ne parle que d'une légère teinture. (5) Mais comment lui, jurisconsulte, n'aurait-il donné à ses

(1) De Brianville, *Jeu d'armoiries des Souverains et Etats de l'Europe, pour apprendre le blason, la géographie, et l'histoire curieuse*. Lyon 1660.

(2) *Lettre à Madame de Luynes*, 30 septembre 1695.

(3) *Mémoires de S. Simon*, t. XVII, p. 123.

(4) *Mœurs des Israélites*, édition 1755, p. 16.

(5) *Mémoire* cité, p. 89.

élèves qu'une teinture de jurisprudence ? En 1676, nous voyons les deux princes lire, le « lundi, vendredi, samedi matin, les *Paratitles* de Colombet ». Et cette lecture ne doit jamais être omise, même quand les circonstances abrègent ou pressent les leçons. « Quand vous manquerez de temps, écrit le précepteur à son remplaçant, vous ferez le plus nécessaire, particulièrement le droit et l'histoire, et laisserez le reste... Les compositions sont : extraits de droit... » Aussi Fleury, dans son *Mémoire*, pouvait-il constater que son ancien élève, devenu prince de Conti, était instruit d'une science assez rare aux personnes de son rang : de la jurisprudence, qu'il avait, depuis sa jeunesse, cultivée au point d'entendre parfaitement les affaires et d'en parler correctement. « On le vit principalement, dit-il, dans le procès qu'il eut avec M^{me} de Nemours, où les juges qu'il allait solliciter étaient surpris de l'entendre parler de ces matières comme si c'eût été sa profession. M. Daguesseau, procureur général, en rendait un bon témoignage. » Saint-Simon, au contraire, lui en veut de ces procès et l'accuse d'être « avare, avide de bien, ardent, injuste.... Le contraste de ses voyages en Pologne et de Neufchâtel ne lui fit pas honneur ; ses procès contre M^{me} de Nemours et ses manières de les suivre ne lui en firent pas davantage » (1) Il paraît même que le public s'en mêla et qu'après l'avoir applaudi au premier procès, il le chansonna au second :

Plaider la veuve est moins l'emploi
D'Achille que d'Ulysse....

N'y avait-il pas sous ce reproche un éloge involontaire ?

La religion, l'histoire, le droit, tels étaient donc les fondements de l'éducation donnée par Fleury à ses élèves. N'oublions pas de mentionner la philosophie. Si les jeunes princes en entreprirent l'étude spéciale en 1676, ils n'en étaient pas moins fort avancés déjà en cette matière. En logique, Fleury les avait habitués dès le premier âge à définir les idées, à former des jugements, à diviser les questions, à suivre et discuter les raisonnements. En métaphysique, il leur avait fait traduire, puis analyser les thèses fondamentales de saint Augustin, sur Dieu, sur ses

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. XVII Add. 857 p. 126, et t. III, p. 5-7, t. XII, p. 1.

attributs, sur les principaux dogmes de la religion ; il n'avait pas manqué de comparer ses arguments à ceux de Platon et de Cicéron, et de leur montrer la supériorité du génie chrétien éclairé par la Révélation. En morale surtout, il avait visé au pratique, les formant chaque jour à la vertu, à l'école de Platon et d'Aristote, mais surtout du Sauveur, dont il leur proposait les préceptes dans la Sainte Ecriture, dans le *Missel*, dans l'ouvrage de saint Augustin *De moribus Ecclesiæ*, dans le *Concile de Trente*, dans ses ouvrages divers d'histoire et de droit.

A la philosophie étaient alors rattachées les sciences. Blondel enseignait les mathématiques aux princes dès 1676. Il continue son enseignement auprès d'eux comme auprès du Dauphin pendant les années suivantes. (1) On sait par ses travaux quelle compétence il avait en ces matières. Bossuet a tenu à lui rendre un éclatant témoignage dans sa *Lettre à Innocent XI*.

Les Conti durent assister également aux démonstrations anatomiques de Duverney. Fleury, qui avait fréquenté chez Montmor et s'était familiarisé avec ces études, les y accompagna avec intérêt.

Ils ne furent pas non plus sans aller à l'Observatoire, où ils trouvaient Charles Perrault, l'architecte, et des savants qui avaient nom Cassini, Mariotte.

Les princes ne se contentèrent pas de leur langue maternelle : nous savons que le prince de La Roche-sur-Yon savait parfaitement l'italien, qu'il entendait l'espagnol, et même l'allemand, sans toutefois parler aisément cette dernière langue.

Fleury, remarque M. de la Force, dut aussi, comme il le conseille dans le *Traité des études*, apprendre à ses élèves par la conversation et la promenade, ce qu'il appelle l'économique, leur montrer, à la maison ou ailleurs, « la manière de faire le pain, la toile, les étoffes, les mener voir travailler les ouvriers, leur enseigner le prix des choses et l'art de voyager. Et ici l'honnête Fleury, si inattendu que cela paraisse, ressemble à l'étincelant, au truculent Rabelais, car le précepteur Ponocrates lui aussi voulait que son élève Gargantua profitât de pareilles leçons. Et il annonçait Rousseau, qui voudra qu'Emile sache un métier ; et M^{me}

(1) *Archives nationales*, R³ 287, pp. 8 et 9.

de Genlis, dont l'élève, le futur roi Louis-Philippe, sera capable d'être tour à tour menuisier, palefrenier, maçon, forgeron, *frater* même et saignant son homme comme Figaro. » (1)

Enfin l'éducation physique des princes de Conti fut conforme aux théories hardiment énoncées dans le *Traité des études*. Sans revenir sur leur initiation aux choses de la guerre, on sait assez que la chasse occupait une large place dans les exercices du corps du Dauphin et des autres princes. On retrouve encore, dans les comptes de la chambre des princes, les quittances du maître d'armes, du maître de danse et de plusieurs autres maîtres dont le bourgeois gentilhomme ne jugera pas nécessaire de s'entourer, tels que le maître de voltige, le maître du jeu de paume, et le maître baigneur.

Cette formation des princes n'était pas éloignée de celle que souhaitait Montaigne pour son élève, lorsqu'il demandait « qu'on commençât à le promener dès sa plus tendre enfance », qu'on mît tout en besogne, « un bouvier, un maçon, un passant,... un bâtiment, une fontaine,... » pour l'instruire, et quand il demandait de lui « raidir les muscles », en dépit de la faiblesse des parents, « qui ne sauraient souffrir (leur enfant) revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ni le voir sur un cheval rebours, ni contre un rude tireur le floret au poing... » A plus d'un titre, Fleury se montrait le « gouverneur » idéal qu'avait rêvé l'auteur des *Essais*. (2)

On voit par les comptes du ceinturier, (les jeunes princes portaient le baudrier et l'épée), du parfumeur, (pour les gants), du perruquier, du violon (« l'un des huit violons de Sa Majesté,... pour avoir joué pendant que S. A. S. dansait »), du costumier, (pour les mascarades de la Cour), qu'on ne négligeait rien, non seulement pour développer les forces physiques des princes, mais aussi pour former l'élégance et la grâce de leur démarche.

Fleury, s'il avait été appelé à « certifier les parties » de quelques-uns de ces fournisseurs, ou à justifier les commandes, aurait sans doute fait plus d'un retranchement au chapitre des rubans et des perruques ; mais ce n'était pas sa

(1) Duc de la Force, *Op. cit.* p. 532.

(2) Montaigne, *Les Essais*, Liv. I, chap. XXV, De l'Institution des enfants.

fonction. Ces comptes, y compris ceux des apothicaires, sont curieux à étudier. Molière, en les portant sur la scène, n'a rien eu à y ajouter, rien à en retrancher, pas plus qu'à certaines pages de Cordemoy. Le grave philosophe, tout en réduisant à leur juste valeur, dans le for de sa conscience, les usages de la Cour et leur majesté d'emprunt, n'en reconnaissait pas moins, pour ses élèves, l'obligation de se conformer à l'usage universel. Il est même probable que son austérité ne refusait pas un sourire de complaisance à ces enfants si spirituels et encore si candides, lorsqu'il les voyait dépouillés de leur perruque princière, de leur épée et de leur baudrier, et revêtus, pour les mascarades de la Cour, de leur riche accoutrement de berger.

Il suivait lui-même, autant que le permettaient les convenances ecclésiastiques du temps, les modes de la Cour. Son journal nous dit qu'il portait chez lui « chausse de serge et pourpoint de treillis, et une robe de chambre de toile peinte doublée de taffetas violet. » Il observait même, selon les circonstances, des usages qui devaient lui paraître bien mondains, comme lorsqu'il prenait une chaise à porteurs pour se rendre de l'hôtel Conti chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques.

L'éducation des princes se termina en 1680. Le 16 janvier, l'aîné se maria avec Mademoiselle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mademoiselle de La Vallière.

Il était alors âgé de dix-neuf ans. Il était légitime qu'il allât désormais seul dans la vie. Mais son frère avait à peine seize ans. Aussitôt le mariage célébré, il « ne voulut plus, dit mélancoliquement Fleury, s'assujettir aux leçons dont son frère était délivré ; j'en parlai à M. le Prince, qui n'appuya pas le dessein que j'avais de le faire continuer, et je me tins en repos. »

Ainsi Fleury n'exerce plus, dès 1680, ses fonctions de précepteur. (1) Il demeure de la maison des princes, mais quitte la Cour. Il écrit dans son *Journal* le 24 janvier : « Je commençai à habiter ma nouvelle chambre à Paris au petit hôtel de Conti. » (2) Le 10 avril, le prince de Conti lui accor-

(1) Son nom ne figure plus dans les comptes de 1680. (*Archives nationales* R 3, 290.) Son *Journal*, au 23 octobre 1681, en témoigne aussi.

(2) Le petit hôtel de Conti se trouvait à côté du grand hôtel de Conti, sur le quai de ce nom.

dait, pour le récompenser, une pension viagère de 1.000 livres, lui demandant seulement de s'occuper de sa bibliothèque. (1)

Le 29 octobre, il était retenu comme précepteur de Monseigneur de Vermandois et entra en fonctions à Versailles le 11 novembre. Ce nouvel emploi, qui le rapprochait de ses élèves, ne put lui enlever ses inquiétudes, particulièrement au sujet de son cher prince de La Roche-sur-Yon. « Le jeune prince, écrit-il, n'eut plus d'occupation réglée que les exercices du cheval et des armes et demeura sous la conduite d'un gouverneur peu capable de prendre autorité sur lui. Ainsi, avant l'âge de seize ans, il se trouva livré à ses passions, et aux tentations les plus dangereuses de la Cour dont il était les délices. A ces tentations, le prince, vis-à-vis duquel on était partout d'une indulgence « extraordinaire » (2), eut vite fait de succomber, et le marquis de Sourches ouvre presque ses *Mémoires* en disant de lui « qu'il donnait dans tous les plaisirs des gens de son âge, et même passait quelquefois au delà des bornes. » (3)

Il préféra accorder à son maître une pension de cinq cents livres que de suivre ses conseils. Ce fut pour Fleury une épreuve qui s'ajouta à plusieurs.

Il avait perdu sa mère le 11 novembre 1679 ; une cousine, religieuse, le 25 novembre ; son frère aîné, Michel Révérend, le 10 janvier 1680 ; un cousin germain, Claude Fleury, à Heilly, près Corbie, le 8 octobre. Son frère, François Révérend, venait d'être condamné par sentence du Châtelet, pour avoir antidaté un acte de transfert, à trois ans de bannissement et à la cession de sa charge de notaire au Châtelet : l'abbé Fleury ne put que lui témoigner noblement sa bonté sans pouvoir le sauver.

Revenons au Prince de La Roche-sur-Yon. Il dépassait si bien les bornes qu'au mois de juin 1682 il fut accusé, avec de nombreux jeunes gens de la Cour, « de débauches ultramontaines ». Le Roi l'exila et l'envoya à Chantilly auprès de M. le Prince son oncle. Mais ce dernier, qui « ne se cachait pas d'une prédilection pour lui au dessus de ses enfants, » vint, dès le mois de septembre, à Versailles, demander au

(1) Arch. nat. R 3, 291, et *Journal* de Fleury au 6 sept. 1680.

(2) *Mémoires* de S. Simon t. XVII Appendice II, p. 528.

(3) *Mémoires* du marquis de Sourches, t. I. p. 13.

Roi le retour du jeune prince, et l'obtint. Le Roi fit seulement au coupable une réprimande dans son cabinet.

L'année suivante, 1683, c'était l'aîné lui-même qui ne pouvait résister à l'amour de la guerre et de la gloire.

En 1685, les deux frères s'évadent, malgré la colère du Roi, qui brûle, sans la lire, devant la princesse de Conti, une lettre du prince. Sous prétexte d'aller en Pologne, ils vont à Vienne, au service de l'empereur et accomplissent, devant Novigrade, Neuhausel, Gran, prouesse sur prouesse.

Fleury aimait mieux, au fond, voir ses anciens élèves se dépenser dans les camps que se corrompre à la Cour. Malheureusement, cette corruption les avait trop atteints déjà. Passés *incognito* en Hollande, ils y entendent toutes sortes de choses « dans les maisons de café et autres rendez-vous semblables. » Louis XIV, soupçonneux, fait saisir à Strasbourg la correspondance des princes et la trouve remplie « de grandes abominations de débauches et même de critiques sanglantes contre le gouvernement. N'y traite-t-on pas le Roi de « gentilhomme campagnard affainéanti auprès de sa vieille maîtresse? » Le prince de La Roche-sur-Yon est absolument disgrâcié, surtout parce qu'il refuse de découvrir les auteurs des lettres incriminées. Son frère aîné est protégé par l'amour que le Roi porte à la princesse de Conti, sa fille chérie.

Le 9 novembre 1685, le prince de Conti était emporté par la petite vérole.

« Il n'y eut personne, dit le marquis de Sourches, qui ne la sentît (cette perte) vivement, car les petits emportements de jeunesse de ce prince n'avaient pas effacé la bonne opinion que ses premières vertus avaient fait concevoir de lui à tout le monde, et comme depuis son retour de Hongrie il paraissait du changement dans sa conduite, ses serviteurs espéraient avec raison qu'il allait se rendre à lui-même et reprendre, avec plus de soin que jamais, les traces de cette vertu qui l'avait rendu, dès son enfance, l'amour de toute l'Europe ». (1) Comment Fleury eût-il rougi d'un tel élève, même après ses écarts de conduite ?

Restait le prince de La Roche-sur-Yon, qui, dès lors, devenait le prince de Conti, et que l'histoire nomme « le grand Conti ».

(1) De Sourches, *Mémoires*, t. I p. 326.

Ne pouvant fléchir le Roi, malgré un grand changement dans sa conduite, « il passa, dit Fleury, le temps de cette disgrâce, partie chez lui, à L'Isle-Adam, partie à Chantilly près du prince de Condé son oncle... Ce prince, voyant dans le nouveau prince de Conti la plupart des grandes qualités qu'il avait lui-même, sentait pour lui une tendresse de père et prenait plaisir à l'instruire de l'art de la guerre qu'il campagnes, ses desseins, les raisons de l'exécution, ses juges possédait si parfaitement. Il lui racontait le détail de ses sements sur le succès, sur sa conduite et celle des autres généraux, leurs fautes et les siennes. » Le héros complétait ainsi une éducation qu'il avait eu jadis la faiblesse d'interrompre trop tôt, et, comme Fleury jadis, il trouvait dans son élève intelligence, curiosité et attention. (1)

Condé expirait le 11 décembre 1686, non sans avoir obtenu du Roi, par une lettre touchante conservée soigneusement par Fleury et souvent publiée depuis, la rentrée en grâce de son neveu. (2)

Celui-ci épousa en 1688 Marie-Thérèse de Bourbon, la fille aînée de feu M. le Prince son oncle.

Dès lors ses exploits militaires ne se comptent plus : Philippsbourg en 1688, l'Allemagne en 1689 et 1690, Mons en 1691, Namur et Steinkerque en 1692, Neerwinden en 1693 ; dans l'armée de Luxembourg en 1694 et 1695, puis du maréchal de Boufflers en 1696. Les années 1696 et 1697 sont remplies par l'équipée de Dantzic et l'évanouissement du rêve qu'avait caressé le prince de Conti de parvenir au trône de Pologne (3).

Il eut beau faire : ni son courage, ni sa déférence ne suffirent à lui rendre l'amitié du Roi, qui ne lui avait jamais pardonné au fond. Ses anciens souvenirs, bien loin d'être dissipés, étaient ravivés dans l'esprit de Louis XIV par l'immense popularité du prince, la joie « inimaginable » que sa présence causait aux courtisans et qu'il gagnait par son abord et sa conversation plus encore que par ses faits d'armes.

« L'étendue de ses connaissances, dit Fleury, lui don-

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, t. XVII, Add. 856.

Papiers de Fleury, B. N. F. Fr. Mss. 9518 p. 86-91

(2) De Sourches, *Mémoires* t. I. p. 464, B. N. Fr. Mss. 9518, p. 94-99, M^{me} de Sévigné, *Œuvres*, t. VII, p. 529.

(3) Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, édit. Rébelliau et Marion, pp. 260 et ss.

nait la facilité de s'entretenir avec toutes sortes de personnes et d'accommoder la conversation à la portée d'un chacun. Gens de guerre, gens de robe, ecclésiastiques, savants, ignorants, tous lui convenaient et il convenait à tous. Il raisonnait avec ceux qui en étaient capables ; il mettait les autres sur les faits de leur connaissance. On se trouvait à son aise avec lui et on en sortait satisfait. Sa conversation était délicieuse pour ceux qui savaient la goûter. Au fond, les pensées justes et solides, le jugement droit, les sentiments élevés ; au dehors, l'expression facile et noble, les tours ingénieux et délicats, souvent des traits vifs et des railleries fines, quelquefois un peu mordantes, un agrément singulier répandu sur le visage et sur la personne » (1).

Saint-Simon enchérit sur ce point et finit de nous éclairer. « Malgré la crainte servile, les courtisans même aimaient à s'approcher de ce prince ; on était flatté d'un accès familier auprès de lui ; le monde le plus important, le plus choisi, le courait ; jusque dans le salon de Marly, il était environné du plus exquis ; il y tenait des conversations charmantes sur tout ce qui se présentait indifféremment. Jeunes et vieux y trouvaient leur instruction et leur plaisir, par l'agrément avec lequel il s'énonçait sur toutes matières, par la netteté de sa mémoire, par son abondance sans être parleur. Ce n'est point une figure, c'est une vérité cent fois éprouvée qu'on oubliait l'heure des repas. Le Roi le savait : il en était piqué ; quelquefois même il n'était pas fâché qu'on pût s'en apercevoir. Avec tout cela, on ne pouvait s'en dépandre ; la servitude, si régnante sur les moindres choses, y échoua toujours.... On l'aimait véritablement jusqu'à se le reprocher toujours sans s'en corriger. » (2) Les soldats l'aimaient ; même ses domestiques l'aimaient. Le Dauphin, au secours duquel nous l'avons vu venir plusieurs fois « conservait pour lui autant de distinction qu'il en était capable ». Monseigneur le Duc de Bourgogne, (retenons ceci, car il s'agit d'un autre élève de Fleury), élevé de mains favorables au prince de Conti, était au dehors fort mesuré avec lui ; mais la liaison intérieure d'estime et d'amitié était intime et solidement établie : ils avaient l'un et l'autre

(1) *Mémoire* cité de Fleury p. 89.

(2) *Saint-Simon*, t. XVII, Add. 856.

mêmes amis, mêmes jaloux, mêmes ennemis et, sous un extérieur très uni, l'union était parfaite.

C'est parce que tout le monde l'aimait que Louis XIV le détestait. « Les vertus, les talents, les agréments, la grande réputation que ce prince s'était acquis.... lui étaient tournés en crimes. »

Et c'est pourquoi, quand, après la grande alliance de Vienne, (7 sept. 1701), se rouvrirent les hostilités de l'Europe, contre Louis XIV, ce dernier, s'il se sert des Catinat, des Villars, des Berwick, préférera par ailleurs se servir de Vendôme, l'ennemi personnel du prince de Conti, de La Feuillade, surtout de ce « vide » qu'était Villeroi, que de l'employer. Ce fut dur pour lui d'apprendre les désastres d'Hochstaedt, (1704), de Ramilies, (1706), la reddition de Lille, (22 oct. 1708). A cette date, il fallait un général à la ligue d'Italie. Pressé par la nécessité, Louis XIV pensa enfin au prince de Conti.

Celui-ci, ajoute Saint-Simon, en tressaillit de joie. Lui qui, dès sa jeunesse, avait tant aimé la gloire des armes, qui se plaisait, à ses retours, à conter ses campagnes à son ancien précepteur, allait avoir au moins l'occasion de donner toute sa mesure.

Mais déjà il n'était plus temps. Sa santé était désespérée. Il le sentit bientôt, et ce tardif retour vers lui ne servit qu'à lui faire regretter davantage la vie.

Le 15 décembre de cette année 1708, il était sérieusement malade. Il choisit le P. de la Tour, général de l'Oratoire, pour le préparer à bien mourir. Il reçut même une première fois le Viatique à cette date. Fleury le voyait alors très souvent et avait quelquefois avec lui des conversations de deux heures où « il lui ouvrait son cœur » et « lui parlait avec une entière confiance même des affaires publiques. » Sa maladie dura trois mois, pendant lesquels le public s'intéressa tellement à sa conservation que la princesse de Conti ne trouvait plus à Sainte-Geneviève de jour où l'on pût dire la messe pour lui. On l'avait devancée dans sa pieuse intention. Le 31 janvier 1709, pendant que Monseigneur va à l'Opéra, le duc de Bourgogne va rendre visite au malade.

Le 20 février, le prince demanda lui-même l'extrême-onction. Fleury qui, sur sa demande, ne le quittait plus, l'assistait avec le P. de la Tour. Et l'ancien maître ne peut s'empêcher de faire cette remarque que le prince savait par-

faitement sa religion, quoiqu'il ne l'eût pas toujours pratiquée de même. « Il entendait à demi-mot, continue-t-il, tout ce que nous lui disions et y entraît de tout son cœur. Quelquefois il achevait le verset ou tout autre passage qu'on avait commencé à lui dire, et souvent il répétait, pour marquer ce qui était le plus de son goût. » Le 20 février au soir, au duc du Maine qui demeurait une heure à son chevet, il demande de dire au Roi que « ce qu'il avait souhaité le plus fortement aurait été d'avoir été aussi fidèle, aussi attaché et soumis à Dieu qu'il l'avait été toute la vie à Sa Majesté, qu'il mourait dans ces sentiments, et qu'il la suppliait très humblement d'avoir, après sa mort, quelque bonté pour sa famille » (1).

Le lendemain matin, il se fait répéter jusqu'à cinq fois les prières des agonisants. Il avait dès lors pris congé de la princesse, de son fils, à qui « il recommanda en peu de mots de ne pas suivre son mauvais exemple », de ses amis les plus particuliers, et de ses domestiques, jusques aux moindres de sa chambre, leur donnant sa main à baiser. Il ne souffrait plus auprès de lui que le P. de la Tour et Fleury. Il expira dans leurs bras le 22 février, à huit heures du matin. Il avait quarante-cinq ans.

Le 21 juin de la même année, son oraison funèbre fut prononcée à Saint-André-des-Arcs par le P. Massillon, prêtre de l'Oratoire, à qui Fleury avait, sur la demande de la princesse de Conti, présenté un Mémoire sur la carrière de son élève.

La France, cruellement éprouvée alors par le froid, la famine, la guerre, n'en ressentit que plus douloureusement sa perte, et devant ces pleurs unanimes, comme devant cette admirable fin, Fleury, qui n'avait jamais cessé de suivre son élève, ne dut pas regretter ses premiers soins ni ses premières peines de précepteur.

(1) *Mémoire* cité de Fleury, p. 92.

TRAITE

DU CHOIX

ET

DE LA METHODE

DES ETUDES

*Par M. CLAUDE FLEVRY, prêtre,
abbé du Loc-dieu, cy-devant précepteur
de Messieurs les princes de Conti.*



A PARIS,

Chez {	PIERRE AUBOUIN,	} Quay des Augustins, près l'Hôtel de Luy- nes, à l'Ecu de France, & à la Croix d'or.
	PIERRE EMERY,	
	ET CHARLES CLOUSIER.	

M. DC. LXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROT

CHAPITRE X

Fleury, précepteur du Comte de Vermandois

(1680-1683)

Le Comte de Vermandois. — Mademoiselle de La Vallière au Carmel. — Première éducation du prince. — Instruction, toute maritime, du Grand Amiral de France. — Les écarts de conduite de l'enfant. — Réparation. — A l'assaut de Courtrai. — Sa mort prématurée. — L'inhumation à Notre-Dame d'Arras.

Huit mois environ après le mariage du prince de Conti, le 29 octobre 1680, Fleury fut nommé précepteur du comte de Vermandois.

L'imagination et la partialité des chroniqueurs ont tellement défiguré l'histoire de ce jeune prince que nous croyons devoir rétablir ici la vérité, d'après les documents originaux.

Louis de Bourbon, comte de Vermandois, naquit le samedi 1^{er} octobre 1667 (1).

Il fut légitimé le 22 février 1669.

Le 12 novembre de la même année, Louis XIV le pourvut de la charge de Grand Amiral de France, vacante par la mort du duc de Beaufort. Par cet acte, le Roi ne voulait pas seulement assurer à son fils une dotation princière ; il le

(1) C'est la date indiquée par Fleury dans son *Journal* du 29 octobre 1680. M. Jules Lair fait naître le prince le « samedi 3 octobre ». (*Mademoiselle de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*, Paris 1881). Mademoiselle de Montpensier, dans ses *Mémoires*, dit seulement : « encore un samedi ». Les autres biographes fixent généralement cette naissance « dans la nuit du 2 au 3 ».

L'éditeur des *Œuvres de Madame de Sévigné* dit : « le 2 octobre ». (Collection des Grands écrivains, t. III p. 365). Fleury, dont le journal n'est jamais en défaut, et qui a l'habitude de laisser les dates en blanc dans ses manuscrits lorsqu'il doute, devait avoir la date précise.

destinait sérieusement à seconder un jour ses projets sur la puissance maritime de la France, que Colbert travaillait alors à relever.

Madame Colbert, chargée de la première éducation du prince et de sa sœur Mademoiselle de Blois, née un samedi d'octobre aussi de l'année précédente, les éleva dans sa propre maison jusqu'en 1674.

Madame de Sévigné, qui les vit à Saint-Germain quelques mois avant la retraite de M^{lle} de La Vallière, en parlait déjà avec « admiration ».

Le 20 avril de cette année, M^{lle} de La Vallière se retira définitivement au Carmel. Colbert, chargé de régler ses affaires temporelles, fit autoriser par le Roi le comte de Vermandois à prêter à sa mère 150.000 livres. Cette mesure mit fin aux atermoiements que déplorait Bossuet. (1) Tandis que Colbert préparait la retraite de la mère, M^{me} Colbert constitua la maison princière du comte de Vermandois et de M^{lle} de Blois. La maison des jeunes princes reçut un éclat digne de leur rang : elle ne comprenait pas moins de quarante officiers, serviteurs ou servantes. Le prince eut dès lors un gouverneur : M. de Gédouin ; un intendant : M. de Bessat ; un précepteur en titre, suppléé par M. Quillet-Desfontaines ; un écuyer : M. de Chaumont ; un aumônier : M. de Monchy, puis M. de Mozerines ; un maître d'hôtel : Silly ; et une quinzaine de domestiques inférieurs. M^{lle} de Blois avait une gouvernante : M^{lle} Royon ; un écuyer : M. de Mariol ; et plusieurs femmes, sans compter les valets attachés à ses écuries. (2)

L'enfant était gracieux comme sa mère. Un léger écart

(1) Bossuet écrivait de Saint-Germain au maréchal de Bellefonds, le 25 décembre 1673 : « Madame la duchesse de La Vallière m'a obligé de traiter le chapitre de sa vocation avec Madame de Montespan. J'ai dit ce que je devais, et j'ai, autant que j'ai pu, fait connaître le tort qu'on aurait de la troubler dans ses bons desseins. On ne se soucie pas beaucoup de la retraite : mais il me semble que les Carmélites font peur. On a couvert autant qu'on a pu cette résolution d'un grand ridicule : j'espère que la suite en fera prendre d'autres idées... Je conseille fort à Madame la duchesse de vider ses affaires au plus tôt. Elle a beaucoup de peine à parler au Roi et remet de jour en jour. Monsieur Colbert, à qui elle s'est adressée pour le temporel, ne la tirera d'affaire que fort lentement, si elle n'agit avec un peu plus de vigueur qu'elle n'a accoutumé ». (Urbain et Lévesque, *Corresp. de Bossuet*, t. I. p. 303).

Madame de La Vallière entra au couvent en 1674 sous le nom de Mère Louise de la Miséricorde. Le 4 mai 1675, Bossuet prononçait, à sa profession, un sermon célèbre. (*Ibid.* Note de la p. 363).

(2) Archives Nationales, R 3, 107.

des yeux, effet d'un imperceptible strabisme, ajoutait au charme enfantin de son regard plus qu'il ne déparait son visage. Il était doué des plus aimables qualités du cœur. Peu de temps après la retraite de sa mère au Carmel, il alla lui faire visite, sous la conduite de la Princesse Palatine, duchesse d'Orléans.

L'enfant, — il avait alors de sept à huit ans, — voulait embrasser sa mère. « Devant cette innocence, dit M. Lair, les grilles s'abaissaient. Plus inflexible, l'esprit de renoncement de la religieuse refusa cette consolation. Ni les instances de la princesse, ni la douleur de l'enfant ne triomphèrent de cette fermeté. La Palatine, si difficile à émouvoir, était touchée jusqu'aux larmes. » (1)

En 1676, le jeune prince tenait déjà son rang à la Cour. Il passait, pour aller à la Cène (2), immédiatement après les princes du sang, malgré qu'en eût M. d'Armagnac qui, devant la volonté du Roi formellement exprimée, dut reconnaître que « le charbonnier est maître dans sa maison. »

Il poursuivit le cours de ses études avec M. Desfontaines pour principal professeur, mais déjà probablement selon la méthode et sous la haute direction de Fleury, si l'on admet l'hypothèse que le *Traité des études* ait été composé à son intention. Ainsi l'éducation du jeune prince aurait été en tout la même que celle du Dauphin et des princes de Conti. Si son âge ne lui permettait pas d'assister aux mêmes leçons, il vivait dans leur société à la Cour, et prenait même part à leurs jeux.

En 1679, le gouverneur du prince, M. de Gédouin, mourut et fut remplacé par M. de la Luzerne. Quelques mois plus tard, le 15 janvier 1680, la sœur du prince, M^{lle} de Blois, à peine âgée de quatorze ans et trois mois, épousait l'aîné des élèves de Fleury, le prince de Conti, son cousin. Le comte de Vermandois signa au contrat : Louis de Bourbon, comte de Vermandois, amiral et légitimé de France.

(1) Jules Lair, *Op. cit.* p. 314.

(2) La cérémonie de la Cène, ou mieux du lavement des pieds des treize pauvres, était pratiquée par les rois de France, le Jeudi-Saint, à l'imitation de Jésus Christ.

Depuis Saint-Louis, ces treize pauvres étaient des enfants. Le Roi, ou à son défaut, le Dauphin, ou le premier prince du sang, prosterné à deux genoux, leur lavait les pieds, puis les servait à table. (*Journal de Dangeau*, t. I, p. 157, Jeudi-Saint, 19 avril 1685, à Versailles).

Ce mariage, qui allait mettre fin aux fonctions de Fleury auprès des princes de Conti, allait aussi lui permettre d'entrer, au mois d'octobre, au service du comte de Vermandois.

Son nouvel élève, alors âgé de treize ans, était déjà assez avancé dans ses études. Le précepteur se préoccupait dès lors de donner à l'instruction du prince la direction spéciale qui convenait à sa charge de Grand Amiral. On peut en juger par la quantité de plans et de cartes qu'il achetait pour l'usage du prince, et par les livres spéciaux, concernant l'art naval et le droit maritime, qu'il lui mit bientôt entre les mains.

Sous la puissante impulsion de Colbert, la marine française atteignait alors à un degré de splendeur inouï. (1) Depuis trente ans qu'il était ministre, ce grand homme avait fait construire près de 250 bâtiments. Louis XIV, aussi soucieux de la puissance de sa marine que de celle de ses armées de terre, se réservait l'administration des arsenaux et des magasins, la direction des constructions navales, et apportait la plus grande attention au choix des officiers. Lorsqu'il rétablit en faveur du comte de Vermandois, âgé de deux ans, la charge de Grand Amiral de France, supprimée par Richelieu, le Roi ne voulait pas seulement donner à son fils « beaux revenus et de quoi représenter magnifiquement » ; il prétendait mettre à la tête de sa marine encore en formation un prince qu'il espérait, par une éducation spéciale, rendre capable de la commander avec éclat lorsque, parvenu à l'âge d'homme, il la trouverait élevée au degré de puissance et de splendeur prévu et voulu par le Roi.

Ce large esprit de méthode présidait alors au développement de tous les arts et de toutes les sciences. Pour réaliser le progrès en toute chose, on s'inspirait de l'antiquité. C'est ainsi que Claude Perrault traduisait et commentait Vitruve par ordre du Roi.

Ainsi Fleury expliqua au Grand Amiral de France les ouvrages les plus utiles à sa profession. (2)

(1) Voir l'article de Auger, dans *l'Encyclopédie moderne* de Didot t. XX, p. 295.

(2) Nous trouvons même dans les papiers de Fleury quelques pages rédigées de sa main sur la matière. B. N. F. Fr. Mss. 9515, p. 1-12 : *Sur les navigations des peuples de l'Europe depuis l'an 1400.*

Colbert achetait des vaisseaux à la Suède : Fleury mit entre les mains de son élève les ouvrages de deux écrivains qui étaient alors en ce pays : c'étaient le traité *De jure maritimo et navali*, de Loccen, et le traité *De militia navali veterum*, de Scheffer. L'Europe ne possédait point alors d'ouvrage plus complet sur ces matières. Loccen et Scheffer appartenaient à la brillante société de savants que possédait alors l'Académie d'Upsal, et que la faveur de la reine Christine y avait attirés à la suite de Descartes.

Le livre de Scheffer (1) offrait au jeune prince l'occasion de se rappeler les noms et les œuvres de la plupart des écrivains latins, depuis le temps de Plaute et de Térence, jusqu'à celui d'Ausone et au delà, comme d'étudier dans ses plus minutieux détails l'histoire de la navigation, depuis ses origines fabuleuses, jusqu'aux grandes guerres navales des Romains. Il lui représentait, par des descriptions exactes, souvent par des gravures, les formes diverses des barques ou des vaisseaux en usage dans la navigation fluviale ou maritime, depuis le simple radeau, *l'alveus* creusé dans un tronc d'arbre, le *carabus* d'osier recouvert de cuir, et les fragiles nacelles en papyrus ou en terre cuite, jusqu'aux superbes galères à trois ou quatre rangs de rames. Il lui enseignait l'art de construire les vaisseaux, de les gréer, les meilleures espèces de bois propres à la construction, l'utilité et la fonction de chaque partie du navire ou du gréement, surtout de la poupe, entourée chez les Anciens d'une espèce de culte religieux, et où se tenait le chef. Le curieux chapitre intitulé : *Quid puppis sit, quæ ipsius dignitas et religio, quæ diæta in ipsa*, devait exciter au plus haut point l'intérêt du jeune prince. Il pouvait en effet comparer avec orgueil aux plus belles constructions maritimes des Anciens les poupes splendides des vaisseaux du Roi son père, ornées de reliefs dorés, d'une magnificence digne du créateur de Versailles. Colbert ne pouvait manquer de mettre sous les yeux du Grand Amiral les plans ou les modèles réduits des vaisseaux qu'il faisait construire, tels qu'on les admire encore aujourd'hui dans le Musée de la Marine au Louvre.

Le livre de Scheffer traite ensuite de l'organisation

(1) Joannis Schefferi, *De militia navali veterum...* Upsaliæ, 1654, 350 pp. in 4°.

d'une flotte, du commandement des troupes, des batailles rangées, du siège et du blocus des villes.

Ainsi ce bel ouvrage, expliqué par un précepteur savant et habile, lui offrait continuellement l'occasion de rappeler à son élève les plus beaux chefs-d'œuvre et le fond même de la langue latine, de lui poser de larges vues sur l'histoire des anciens peuples, sur le progrès des sciences et des arts, et d'établir ses observations générales sur mille détails techniques, sur la connaissance précise des mœurs et des usages.

Le *Trailé du droit maritime et naval* (1) ne répondait pas moins excellemment aux vues élevées de Fleury. Œuvre d'un jurisconsulte éminent qui avait consacré toute sa vie à l'étude approfondie de la jurisprudence et de l'histoire, le livre de Loccen, d'une belle latinité, réunissait, dans un petit volume d'une ordonnance très simple, tous les principes de la législation maritime et navale. Fleury devait y reconnaître avec complaisance l'idéal du livre classique tel qu'il le comprenait, à la fois court et complet, plein de choses utiles méthodiquement classées et clairement exposées. N'était-ce pas ainsi qu'il avait écrit lui-même ses ouvrages juridiques? Toutes les questions traitées par le célèbre jurisconsulte d'Upsal offraient ce double avantage qu'elles pouvaient tenir lieu pour le jeune prince de leçons pratiques de philosophie et de morale chrétienne en évoquant à chaque instant les principes du droit naturel et de la morale évangélique, en même temps qu'elles l'instruisaient solidement de la jurisprudence maritime dont la pratique devait, selon toute apparence, occuper une si grande place dans sa vie.

Le premier livre présente un abrégé de l'histoire de la navigation et de l'architecture navale, puis traite du domaine des mers et des fleuves, des naufrages, des rivages, des ports et des havres, du droit de navigation et de pêche, des douanes et contributions diverses.

Les deux livres suivants traitent de l'amirauté, des compagnies de navigation, et des alliances maritimes en vue de la guerre, des pirates, des épaves et du droit de retour des assurances, de l'intérêt légitime dans les transactions

(1) Joannis Loccenii, *De jure maritimo et navali*, Stockholm, 1650, in 12.

maritimes, des donations, testaments et legs, des contrats consensuels et réels, des opérations militaires, des délits commis à bord des navires.

L'un des derniers chapitres traite cette question : le commandant d'un vaisseau peut-il, en conscience, mettre le feu aux poudres et détruire son bâtiment, sa vie, celle de ses marins et des ennemis qui se sont emparés du vaisseau, plutôt que de rendre le vaisseau et de se rendre lui-même à l'ennemi avec les siens ? Et l'auteur la résout par la négative parce que, dit-il, ce serait vouloir directement un mal pour obtenir un bien. *Non sunt facienda mala ut eveniant bona !*

L'ouvrage se termine par un chapitre sur les tribunaux maritimes et leur procédure.

Le comte de Vermandois s'appliquait depuis quatre mois à ces études et touchait au terme de son éducation lorsque, au commencement de septembre 1683, il obtint du Roi la permission de prendre part à l'expédition de Flandre, sous la direction de M. de Montchevreuil. L'occasion se présentait enfin pour l'élève de Fleury de montrer sa valeur, de rentrer en grâce auprès de son père, et de se réhabiliter pleinement aux yeux de la Cour d'où la colère du Roi le tenait exilé depuis plus d'un an, à la suite de graves écarts de conduite sur lesquels il ne sera pas inutile de rétablir ici la vérité historique.

Vers le commencement de juillet 1682, le jeune prince tomba dans certaines fautes apparemment fort graves, mais dont on ne saurait sans injustice le rendre entièrement responsable. Il serait surtout injuste de laisser peser sur sa vie la honte d'une faute mal définie, commise à l'âge de quatorze ans et demi, et aussitôt réparée devant Dieu et devant les hommes par les larmes d'un repentir sincère et par d'admirables efforts de vertu. Mais l'hypocrisie et la jalousie de quelques femmes s'en mêlant, le pauvre enfant passa quelque temps pour un criminel. Madame de Montespan, scandalisée dans son intransigeante vertu, parla de « débauches » et cria au scandale. Mademoiselle de Montpensier, beaucoup plus estimable, mais jalouse et, dans le cas présent, intéressée, parle aussi de débauches et ajoute : « Ce sont de ces choses qu'on ne sait point et que l'on ne

voudrait pas savoir. » (1) Madame de Maintenon, qui n'ignorait rien, ne parle aussi qu'à mots couverts; mais si le voile même dont elle enveloppe sa pensée laisse croire qu'elle admettait la gravité matérielle de la faute, les reproches qu'elle fit au coupable montrent aussi par leur ton affectueux et discret qu'elle ne lui imputait pas toute la responsabilité. (2)

Le document historique sur cet incident nous est fourni par M^{me} la duchesse d'Orléans, Princesse Palatine. Elle estimait M^{lle} de La Vallière aussi sincèrement qu'elle détestait « la Montespan et la vieille ». Elle aimait beaucoup le comte de Vermandois, et ce pauvre enfant, que sa mère n'embrassait pas, s'attacha de toutes les forces de son cœur à la seule princesse qui lui témoignât une affection sincère : il n'avait point de secret pour elle. Or on lit dans les mémoires de Madame la duchesse d'Orléans : « Le comte de Vermandois était agréable, bien élevé... ; je sais bien que le bruit a couru que M. le Dauphin l'avait débauché, mais je parierais bien ma tête que cela n'est pas vrai, car M. le Dauphin n'était pas de la secte : il n'aimait que les femmes. Ceux qui ont débauché le pauvre M. de Vermandois, sont le chevalier de Lorraine et son frère le comte de Marsan. » (3) Ailleurs, elle précise et raconte : « Le comte de Vermandois était un très bon enfant. Ce pauvre jeune homme m'a aimée comme si j'avais été sa mère. Lorsque tout fut découvert au sujet de ses débauches, je fus, avec raison, très fâchée contre lui, car je l'avais fait avertir sérieusement que, s'il se comportait ainsi, je cesserais de l'aimer. Cela lui tint au cœur. Il envoya tous les jours chez moi et me fit prier de lui permettre de me dire seulement une couple de mots. Je tins bon pendant quatre semaines. A la fin, je

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier*, Paris 1858, t. IV, p. 504. Les vrais sentiments de Mlle de Montpensier éclatent en divers endroits de ses mémoires. « Il me semblait, disait-elle, que c'était pour dépriser M. du Maine de dire que personne n'égalerait jamais M. de Vermandois ». Et ailleurs : « Je ne fus pas fâchée de la mort de M. de Vermandois ; j'étais bien aise que M. du Maine n'eût aucun de ses frères devant lui ».

(2) Elle écrivait le 25 septembre 1683 à M. de Montchevreuil la vive satisfaction du Roi sur la belle conduite du prince aux armées, « Cela, faut montrer que l'on est capable d'autre chose ». (*Correspondance générale de Madame de Maintenon*, publiée par Théophile Lavallée, 1865, t. II, ajoutait-elle, est meilleur pour lui que le jardin de Diane, et je vous conjure de lui dire de ma part que pour pouvoir badiner sans honte, il p. 323).

(3) *Correspondance de Madame la Duchesse d'Orléans, née Princesse Palatine, mère du Régent*, traduite par Brunet, 1857, t. I, p. 302.

le fis venir ; il tomba à genoux devant moi, en pleurant beaucoup, et me demanda pardon en me promettant de se corriger, et me suppliant de lui rendre mon amitié, sans laquelle il ne pouvait pas vivre, disait-il, et de l'assister de nouveau de mes conseils. Il me raconta toute son histoire. Il a été horriblement séduit. » (1)

L'envoyé extraordinaire du Brandebourg, Spanheim, partageait l'indulgence commune lorsqu'il écrivait, en 1690 : « Le duc de Vermandois était fort aimable dans tout l'air, le port et les manières de sa personne ; les agréments de l'esprit et de l'humeur y répondaient, aussi bien que la noblesse et les sentiments du cœur, et ce qui tout ensemble donnait déjà de grandes et de belles espérances de ce qu'on en pouvait un jour attendre. Il n'y eut qu'un endroit malheureux dans sa conduite, au sujet de l'engagement d'un vilain commerce entre de jeunes seigneurs de la Cour où, sortant à peine de l'enfance, on trouva qu'il avait été entraîné, et dont il fut châtié sévèrement par ordre du Roi son père en sorte que cette correction, jointe à des réflexions d'un âge plus capable d'en faire sur son devoir et sur sa conduite, et à la beauté d'ailleurs de son naturel, donnait lieu de croire qu'il répondrait hautement à la bonne opinion qu'on en avait conçue... » (2)

Le Roi n'ignorait rien des prétendues « débauches » de Vermandois, puisqu'il le bannit si longtemps de sa présence. Mais s'il s'était agi de crimes contre nature commis avec le chevalier de Lorraine et Marsan, comment aurait-il continué à recevoir ces deux corrupteurs ? Or, dès le jeudi 9 novembre 1684, Dangeau raconte que « le Roi alla tirer avec les chiens courants du chevalier de Lorraine et de M. de Marsan. »

Excité, peut-être par Madame de Montespan, et Mademoiselle de Montpensier, certainement irrité du scandale et alarmé pour l'honneur de son fils, mais cédant surtout à l'inspiration de sa tendresse paternelle, il résolut de frapper un grand coup capable d'exciter dans l'âme de l'enfant un repentir profond. Il bannit le prince de sa présence et de la Cour, lui ôta son gouverneur M. de la

(1) Ibid. t. II p. 17.

(2) *Relation de la Cour de France en 1790*, par Ezechiel Spanheim, Paris 1900, p. 207.

Luzerne, établit près de lui pour le surveiller M. de Juvigny et un autre gentilhomme ordinaire de sa maison, et commanda qu'on le laissât seul avec son précepteur l'abbé Fleury. « Il était à Versailles sans voir personne, dit M^{lle} de Montpensier, n'allant qu'à l'Académie et, le matin, à la messe ; ceux qui y avaient été avec lui n'étaient pas agréables au Roi »

Le comte de Vermandois vivait depuis plus d'un mois dans ce triste isolement lorsqu'arriva la naissance du duc de Bourgogne, (6 août 1682). La Princesse Palatine, à l'occasion de cet heureux évènement, espérait beaucoup obtenir la grâce de son protégé. Mais le Roi resta inflexible. Voici comment elle raconte le fait. « Lorsque M^{me} la Dauphine accoucha du duc de Bourgogne, je dis au Roi : « Votre Majesté ne me refusera pas à présent, je l'espère, une humble prière que j'ai à lui faire. » Le Roi se mit à rire et me dit : « Que demandez-vous donc ? » Je répondis : « Monsieur, la grâce du pauvre M. de Vermandois. » Il rit de nouveau et dit : « Vous êtes bonne amie, mais pour M. de Vermandois, il n'a pas encore été assez puni pour ses crimes. » Je dis : « Le pauvre garçon est si repentant de ses fautes ! » Le Roi répondit : « Je ne suis pas encore en disposition de pouvoir le voir ; je suis encore trop en colère contre lui. » (1)

Un an se passa ainsi. La sévérité du Roi, qu'il n'appelait lui-même de la colère que pour inspirer à l'enfant coupable une plus grande aversion pour « le crime » produisit de salutaires effets. Les larmes et les prières de sa mère, les affectueux conseils de la Princesse Palatine, les délicates admonestations de M^{me} de Maintenon réveillèrent les nobles sentiments de son cœur. Il déplora ses coupables folâtreries et mérita, longtemps avant de l'obtenir, le pardon du Roi. M^{lle} de Montpensier elle-même avoue la prompt réparation de la faute et l'heureux changement qui parut dans le prince. « On le fit prêcher, dit-elle, il fit une confession générale, et on croyait qu'il se fût fait un fort honnête homme. »

Le bon Fleury fut le principal ouvrier de cette heureuse transformation. Pendant cette longue année de disgrâce,

(1) *Correspondance de la duchesse d'Orléans*, t. II, p. 17 et 18.

il fut le confident, le conseiller toujours écouté, l'ami du jeune prince, plus encore que son précepteur. Cet excellent juge savait à quoi s'en tenir sur les « crimes » d'un enfant. Son calme, sa bienveillance firent plus. On ne peut lire sans éprouver un vif sentiment de sympathie les notes discrètes par lesquelles Fleury mentionne dans son journal les sommes qu'il recevait de son élève pénitent pour les distribuer aux pauvres. (1) C'est alors qu'il terminait son éducation par l'étude des savants traités de Scheffer et de Loccen. Le Roi d'ailleurs n'était pas sans s'apercevoir de ses progrès et songeait à son avenir, puisqu'il préparait déjà son mariage avec la princesse de Bourbon.

Après un an de cette espèce d'enterrement à Versailles, le jeune prince reparut à la cour ; mais il ne s'y montra que rarement. C'était au mois d'août 1683. Lorsque le Roi, pour appuyer les réclamations qu'il avait inutilement présentées à la conférence de Courtrai, chargea le maréchal d'Humières d'envahir les Pays-Bas espagnols, le comte de Vermandois obtint la permission de prendre part à cette campagne, (2) sous la direction de M. de Montchevreuil. L'heure de sa réhabilitation venait de sonner.

Dès qu'il parut dans les camps, il gagna l'estime des officiers par une bravoure digne de sa race, par sa bonne grâce et la vivacité de son esprit, par la générosité de son cœur. S'il apprenait que certains officiers pauvres n'osaient, par fierté, avouer leur embarras, il les provoquait au jeu avec une affabilité qui n'avait d'égale que son habileté savante à perdre la partie. D'autres trouvaient tout à coup chez eux l'argent qui leur manquait, sans pouvoir en découvrir la provenance. (3)

Quelques semaines après son arrivée à l'armée, le Roi,

(1) En septembre 1692, en quatre jours, du 21 au 24, Fleury note dans son *Journal* près de 200 livres reçues de son élève, « pour employer en aumônes ».

(2) La jeunesse de ce prince de seize ans n'était pas un obstacle à ce qu'il fit campagne. En 1643, Condé avait gagné à vingt-deux ans la bataille de Rocroi : il y avait sous ses ordres Luxembourg, âgé de quinze ans. En 1673, raconte M^{me} de Sévigné, le 2 novembre, Despréaux alla avec Gourville voir M. le Prince. Celui-ci l'envoya voir son armée. « Eh bien, qu'en dites-vous ? — Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. — C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans ». Turenne servait, à quinze ans, sous son oncle Maurice de Nassau ; à dix-neuf ans, en 1630, il recevait de Richelieu un régiment d'infanterie ; à vingt-trois ans, il était maréchal de camp.

(3) Lettre de M^{me} d'Ons-en-Bray au comte de Bussy. *Correspondance de Bussy-Rabutin*, t. VI, p. 135.

informé de sa conduite par M. de Montchevreuil, chargea M^{me} de Maintenon de lui témoigner son contentement. C'est alors que la célèbre gouvernante, dans une lettre datée du 25 septembre, faisant allusion à la faute du comte de Vermandois, laissa percer son jugement qui doit rester celui de l'histoire.

La conduite du jeune prince dépassa de jour en jour les espérances qu'il avait fait concevoir dès son arrivée. Il parut au feu et dans les combats comme dans son élément. Aucune fatigue, aucune souffrance, ne pouvait dompter son ardeur.

Des travaux si rudes pour son âge et si nouveaux pour lui devaient nécessairement l'éprouver. Vers la fin d'octobre, la fièvre le saisit : (1) pendant trois jours, il n'en laissa rien paraître, de crainte qu'on lui ôtât l'occasion venue de se signaler au siège de Courtrai. Il part, malgré la fièvre qui le brûle, il marche, sous les yeux du maréchal d'Humières, frappé de son courage, à l'attaque du faubourg de Menin ; il se bat comme un lion pendant tout le reste du siège et entre dans la ville avec les troupes victorieuses. (2)

Hélas ! il dut aussitôt prendre le lit. Le maréchal, d'accord avec M. de Montchevreuil, résolut de le faire transporter dans sa résidence à Lille.

Le Roi, informé de la belle conduite du prince, écrivit aussitôt, de sa main, cette lettre du 4 novembre 1683, où percent également sa joie et sa tendresse paternelle :

« Monsieur le Marquis de Montchevreuil,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du camp de Courtrai ; je suis très satisfait de ce que vous me mandez de mon fils le comte de Vermandois, mais je ne suis pas moins en peine de ce que le sieur d'Aquin (son médecin) m'a dit que la fièvre était tournée en continue. Vous avez pris le bon parti de le mener à Lille : il y peut demeurer autant qu'il sera besoin pour sa santé. Mais aussitôt qu'elle lui permettra de se mettre en chemin, je serai bien aise qu'il revienne ici ; n'ayant d'autre chose à ajouter, sinon que je suis toujours fort content de votre conduite. Je prie

(1) Mlle de Montpensier, le poursuivant jusqu'au bout de sa haine, trouvait que, s'il était tombé malade, c'était d'avoir bu trop d'eau-de-vie. (*Mémoires* t. IV, p. 504).

(2) A la même attaque de Courtrai, marchaient les princes de Conti, autres élèves de Fleury.

Dieu qu'il vous ait, Monsieur le Marquis de Montchevreuil, en sa sainte garde. » (1)

L'amélioration attendue pour transporter le jeune prince à Lille ne se produisit pas. « J'ai cru, écrivait le maréchal d'Humières à Louvois, que le Roi ne trouverait pas mauvais que je restasse ici quelques jours, M. de Vermandois m'ayant fait l'honneur de m'en prier hier avec beaucoup d'empressement. » Presque aussitôt, les nouvelles alarmantes se répandirent. De tous côtés il revenait que le prince était en danger de mort.

Fleury, qui se trouvait alors à l'hôtel de Conti, où il habitait toujours à Paris, profondément ému du malheur qui menaçait son élève, témoin aussi des angoisses de sa sœur, partit le 16, en chaise de poste, pour Courtrai. Le matin même de ce jour, le jeune prince avait reçu le Viatique. Hélas! Son pieux précepteur, entre les bras duquel l'abbé de Saint-Luc écrivait à Bossuet qu'il était doux de mourir, n'arrivait que pour assister à son agonie et lui donner la bénédiction suprême. Il accompagna ensuite sa dépouille mortelle jusqu'à Arras.

L'armée honora de profonds et unanimes regrets la mort prématurée de l'infortuné prince, que sa bonté et son courage lui faisaient déjà considérer comme un héros.

Mademoiselle de la Vallière, abîmée dans la douleur et prosternée tout le jour devant son crucifix, adora silencieusement la justice divine qui se dressait devant elle, accompagnée de la miséricorde.

Le Roi, pour qui ce deuil venait s'ajouter à celui de Colbert, mort le 6 septembre, et à celui de la reine Marie-Thérèse, morte le 30 juillet, pleura cet enfant pour qui il rêvait de glorieuses destinées.

On a dit qu'il ne l'avait pas aimé, et la Princesse Palatine elle-même déclare qu'il ne « fut point ému de sa perte ». Mais il nous paraît difficile de le soutenir, à la vue des faveurs exceptionnelles que le Roi avait accordées tant au Grand Amiral de France qu'à sa mère, des récompenses, (jusqu'à 10.000 livres à l'abbé Fleury), qu'il prodigua, le 9 décembre, aux domestiques de Monseigneur de Vermandois, des instructions enfin qu'il adressa aussitôt pour que le

(1) *Correspondance générale de M^{me} de Maintenon*, t. II, p. 330.

« sieur Evêque d'Arras » reçut dignement son « très cher et très aimé fils. » (1)

Louis XIV écrivit en effet « au Chapitre d'Arras pour qu'il eût à l'enterrer dans son église avec les cérémonies qui s'observent dans les obsèques des personnes de sa naissance. On fit aussitôt les préparatifs convenables. Le 24 novembre, les Mayeur et Echevins, tenant à la main des flambeaux de cire blanche, sortirent par la porte de Méaulens, pour aller attendre le corps à cinquante pas de la contrescarpe, où se trouvèrent les gouverneurs de la ville et de la citadelle, les autres officiers de l'état-major, le clergé des paroisses et les religieux des ordres mendiants. Le corps arriva de Lens sur le midi, au bruit du canon et au son des cloches, dans un carrosse drapé, escorté par toute la cavalerie de la garnison qui avait été assez loin à sa rencontre. L'infanterie était en haie depuis l'entrée de la ville jusqu'à la cathédrale : l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, et tout le chapitre s'étaient rendus processionnellement à la porte du cloître, où ils reçurent ce corps qui fut porté à l'église par des chanoines, tandis que d'autres portaient le coin du poêle; ensuite marchaient les officiers du Conseil d'Artois, ceux de la gouvernance et les autres personnes en place. Après qu'on eût fait dans le chœur les prières ordinaires, le cercueil fut déposé dans la chapelle de Saint-Vaast, où il resta jusqu'au mardi 27; il y fut inhumé au milieu du chœur, dans la place où on avait enterré Elisabeth de Vermandois, femme de Philippe d'Alsace. L'évêque fit la cérémonie. » (2)

Tel est le récit de Dom Devienne. L'historien de l'Artois commet, avec la plupart des biographes du comte, une légère erreur. Le corps fut bien déposé, provisoirement, à l'église de l'abbaye de Saint-Vaast, la cathédrale moderne incendiée par les Allemands en 1915; mais il fut ensuite inhumé dans l'ancienne cathédrale, ou église Notre-Dame. Cette dernière a été profanée par la Révolution et détruite en 1799, et c'est en partie sur son emplacement que s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Nicolas-en-Cité. C'est là qu'en

(1) Lettre extraite d'un savant. *Mémoire de M. le baron de Haute-cloque*, ancien maire d'Arras, publié, sous le titre de *Chroniques artésiennes*, dans la *Bibliothèque historique, monumentale, ecclésiastique et littéraire de la Picardie et de l'Artois*, 1844.

(2) Dom Devienne, *Histoire d'Artois*, t. V. pp. 245-248.

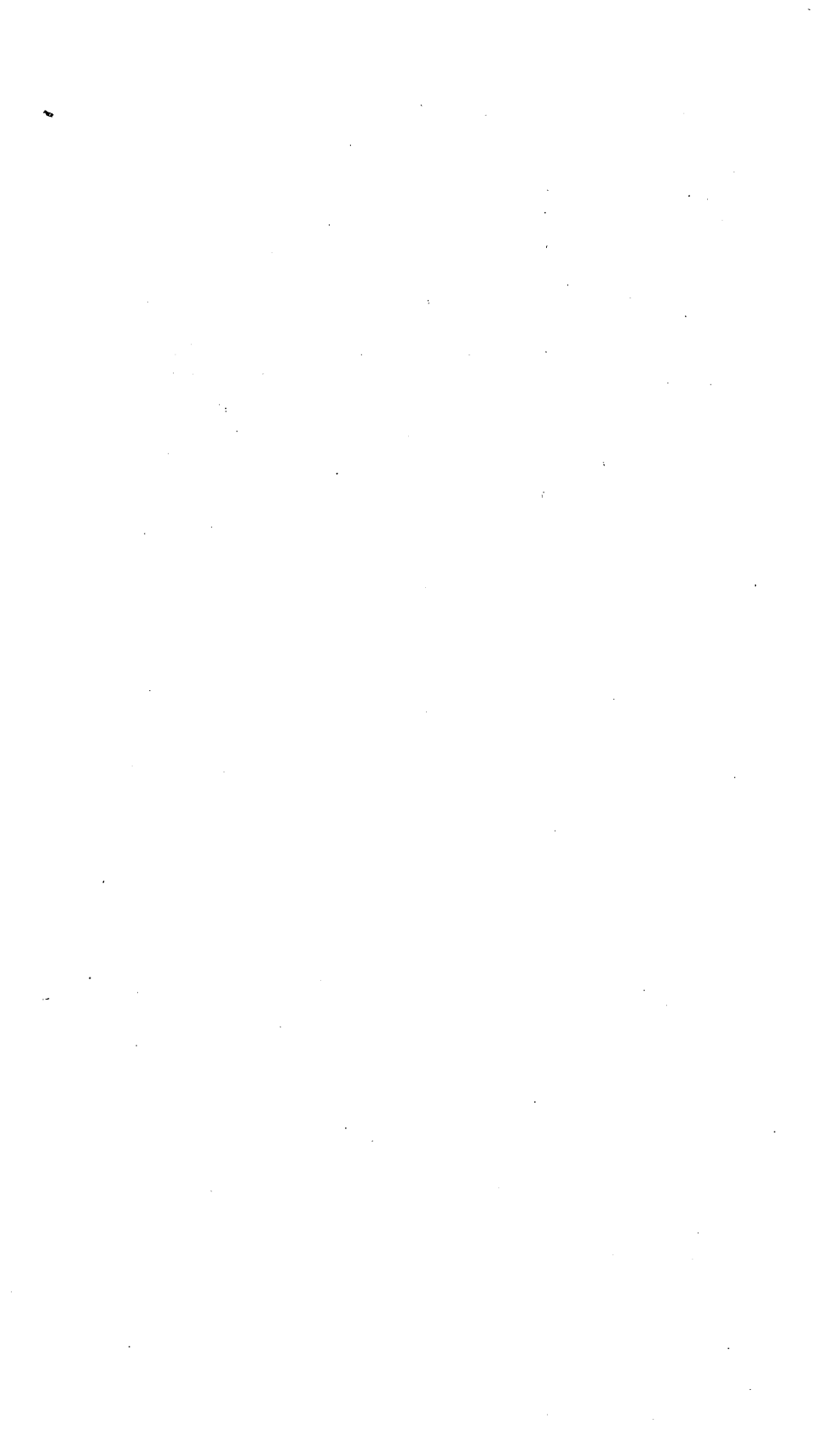
1786 le cercueil fut ouvert, sur l'ordre de Louis XVI. On y trouva « un corps entier et bien conformé », constatation qui faisait tomber la légende suivant laquelle le comte de Vermandois aurait été l'homme au masque de fer. (1)

Le deuil fut grand, en 1683, à l'hôtel de Condé où la petite-fille du héros de Rocroi appelait de ses vœux le retour du héros de Courtrai.

A l'hôtel de Conti, l'affliction fut plus profonde et plus poignante. L'abbé Fleury, en y rentrant le 28 novembre, y trouva la jeune princesse plongée dans une inexprimable douleur, si étroitement unie qu'elle avait été, jusqu'au jour encore récent de son mariage, au comte de Vermandois son frère.

(1) Cette légende a été définitivement détruite par M. Marius Topin, (*L'homme au masque de fer*, Paris, 1870, Chapitre V, pp. 73 et ss).

L'inhumation du comte de Vermandois à « Notre-Dame d'Arras » est également garantie par Fleury : (*Journal* du 28 novembre 1683).



CHAPITRE XI

Relations de Fleury avec Bossuet Fleury et l'Ecriture Sainte

Origine de leur amitié. — A l'Académie Lamoignon. — Entretiens d'ordination. — A propos des princes de Conti. — Conférences littéraires et philosophiques de Saint-Germain en 1670. — Conférences sur l'Ecriture Sainte en 1673. — L'abbé Ledieu. — Fleury, secrétaire de la Conférence. — Sa compétence. — Les autres membres. — La méthode suivie. — Résultat de leurs travaux. — Fleury traducteur. — Fleury et Bossuet après 1682. — Parallèle entre Fleury et Bossuet.

C'est en 1672 que Fleury, rejoignant Bossuet à Saint-Germain, inaugura ces intimes relations qu'il entretenait toujours avec l'illustre précepteur du Dauphin.

Fleury n'était pas un inconnu pour Bossuet. Il avait été son ami, au dire de Ledieu, « dès qu'il était encore avocat. »

Entré, depuis 1668, à l'Académie Lamoignon, il l'y avait rencontré souvent, et, tandis que Bossuet transportait d'admiration cette réunion choisie, à propos de l'éloquence des Livres Saints, Fleury l'intéressait par ses discours sur Hérodote et sur Platon. Tous deux aboutissaient aux mêmes conclusions, au même amour de l'antiquité et de la Bible.

Déjà aussi ils s'étaient donné l'un à l'autre des gages de mutuelle confiance.

Au moment de répondre à sa vocation, en 1669, Fleury avait voulu entrer « sous les auspices de Bossuet dans le ministère ecclésiastique ». (1) Ledieu, qui nous dit que « les ordinands choisissaient, pour se préparer aux ordres, le

(1) Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. I, p. 84.

temps que l'abbé Bossuet devait faire ses instructions », ajoute : « l'abbé Fleury, sous-précepteur des princes, qui fut de ce nombre, en est un bon témoin. » (1) Quelques jours avant son ordination, qui avait eu lieu la veille de la Pentecôte, le 8 juin de cette année, Fleury s'était isolé du monde et retiré à Saint-Lazare pour y suivre les entretiens préparatoires de Bossuet.

Celui-ci, de son côté, donna à son jeune ami, en 1672, une marque de sa haute estime en intervenant en sa faveur pour le faire nommer précepteur des princes de Conti. Ledieu, à ce sujet, attribue peut-être à Bossuet un rôle exagéré en rapportant qu'il avait « donné » cette charge à Fleury. (2) Olivier d'Ormesson raconte dans son journal qu'à la nouvelle de cette nomination il se rendit à Saint-Germain, le 19 février, avec son fils, et se plaignit à M. de Condom de ce qu'il ne l'avait pas averti de cette proposition. Celui-ci leur expliqua comment l'affaire s'était faite : que M. de Montausier avait d'abord nommé M. Fléchier, puis M. Fleury, que le Roi lui en avait parlé ; et enfin il leur fit connaître qu'il n'avait eu part à cette affaire que par l'avis que le Roi lui en avait demandé. (3) N'était-ce pas déjà beaucoup ?

Nous avons surpris plus d'une fois les princes de Conti en compagnie du Dauphin soit pour le jeu, soit pour l'étude. Nul doute que les précepteurs eux-mêmes ne missent souvent en commun leur expérience et leur savoir. Ils le firent au cours de réunions et de conférences régulières sur lesquelles nous devons insister.

On sait que Bossuet, à la Cour, avait « vu se grouper autour de sa personne une troupe de gens choisis. » (4) Les plus assidus dès l'origine étaient les abbés de La Broue et de Saint-Luc, Galland, Fleury, Cordemoy. Grâce à Bossuet, qui avait fait nommer ce dernier lecteur du Dauphin, grâce aussi sans doute à Montausier, que Cordemoy avait si bien loué dans sa *Lettre sur la réformation d'un Etat*, les deux amis ne devaient pas se séparer. A ce groupe de fidèles,

(1) Ledieu, *Mémoires et Journal*, édit. Guettée 1856, t. I, pp. 66, 67.

(2) Ibid, t. I, p. 136.

(3) *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, t. II, p. 627-628. Fléchier venait de prononcer, (2 juin 1672), l'oraison funèbre de Madame Julie-Lucie d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier, en l'église de l'abbaye d'Hyères.

(4) Ledieu, *Mémoires*,

« bien d'autres venaient se joindre tels que Pellisson, l'abbé Renaudot, des membres du clergé de la cour du premier et du second ordre, des gens de lettres, des seigneurs et des magistrats », dont nous relèverons les noms au cours des années suivantes. (1)

Parmi ce groupe, que nous voyons tantôt à Versailles parcourir lentement l'allée des philosophes dans le petit parc ou errer dans l'île royale, tantôt se former dans le logis de Bossuet, principalement pendant l'hiver, à Saint-Germain, et se réunir autour de sa modeste table, Fleury, malgré sa grande modestie, n'eut pas de peine à percer. Et de fait, si « on y parlait de tout indifféremment et sans contrainte », et si « on y lisait aussi des discours académiques et autres ouvrages nouveaux », nous savons qu'on y récitait « les plus beaux endroits des poètes anciens et modernes » et qu'on « y agita longtemps toutes les questions de l'ancienne et nouvelle philosophie ». Ces deux sujets, nous l'avons vu, étaient des plus familiers à Fleury.

A cette époque, Bossuet, qui auparavant connaissait « un peu Homère », (2) s'attachait plus particulièrement à ce poète. « La sublimité du divin Homère, la richesse de ses comparaisons, et toutes ses beautés le lui faisaient mettre à la tête des poètes et des orateurs. » (3) Pouvait-il, sur ce sujet, trouver meilleur partenaire que Fleury ?

En philosophie, Bossuet, qui avait médité les œuvres de Platon et de saint Augustin comme celles de Descartes, (4) trouvait également dans Fleury et dans Cordemoy des esprit avertis. L'ami de Montmor, qui acquérait en 1678, l'année même de leur apparition, les sept volumes de Bernier, (5) contenant l'abrégé de la doctrine de Gassendi, se tenait même très au courant de la philosophie moderne.

Mais c'est surtout dans le domaine de l'Écriture sainte que Bossuet allait trouver en Fleury un digne collaborateur.

Les sujets poétiques et philosophiques s'épuisaient, semble-t-il, vers le milieu de 1673. Les conclusions que

(1) Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin*, p. 103-104.

(2) *Lecture des Pères pour former un orateur*, Composé en 1670 pour le cardinal de Bouillon, *Œuvres de Bossuet*, édit. Lachat t. XXVI, p. 109.

(3) Ledieu, *Mémoires*.

(4) Urbain et Lévesque, *Correspondance de Bossuet*, t. I, pp. 227-228 ; t. IV, pp. 17-20.

(5) *Journal de Fleury*, 11 sept. 1678.

l'on était à tirer alors, Fleury les avait prononcées depuis longtemps déjà.

En 1664, à une date où il ne connaissait peut-être pas encore Bossuet, il terminait sa *Lettre sur Homère* en rapprochant l'œuvre du poète grec et celle des auteurs sacrés, et en déclarant que ces ressemblances nous devaient faire beaucoup estimer le style de l'Écriture sainte. (1)

En 1670, il terminait d'une façon semblable sa *Lettre sur Platon*. « Il me semble, disait-il, que Platon, plus qu'aucun autre, fait voir sans y penser la grandeur du peuple de Dieu ». Et comment cela ? Par ce fait que les idées de Platon se sont trouvées réalisées, et au delà, dans le peuple juif. « Moïse a été un plus grand homme que ce sage à qui il voulait donner la conduite d'un Etat, et qu'il craignait de ne pouvoir trouver dans le monde... La vie des patriarches et des anciens Hébreux est celle qu'il souhaite à ses citoyens,... et la seule espèce de poésie qu'il a voulu conserver, qui est la lyrique, est la seule que les Hébreux aient pratiquée. » (2)

Bossuet, qui, le 16 mai 1652, en recevant le bonnet de docteur, s'était enchaîné tout entier à la souveraine vérité qui s'est donnée à nous dans les Écritures, qui « ne manqua jamais, au milieu de ses amis, dans ses conversations ordinaires et en toute rencontre,..... d'inspirer à ceux qui l'approchaient l'amour des saintes Écritures, » (3) qui, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, proclamait la supériorité de l'Écriture sur les histoires profanes, (4) Bossuet avait dans Fleury un émule, et il était inévitable que leurs conversations aboutissent à l'Écriture sainte.

C'est ce qui arriva l'hiver de 1673.

Précisément alors, Fleury achevait une *Histoire de la poésie antique*, qui commençait par l'*Histoire de la poésie chez les Hébreux*. Alors il avait terminé son *Discours sur l'Écriture sainte* par un double acte de foi en son inspiration divine et en sa beauté littéraire. Il était prêt à pénétrer cette écorce biblique et à étudier plus soigneusement les textes avec ses compagnons du Petit Concile.

En 1669, il avait participé à des conférences spirituel-

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9514, p. 78-80.

(2) Rondet *Opuscules de Fleury*, t. III, pp. 204-205.

(3) Lédieu, *Mémoires*, t. I, p. 46.

(4) *Discours sur l'Histoire universelle*, Œuvres de Bossuet, édit. La-chat, t. XXIV, p. 367.

les, tenues aux Incurables entre les abbés de Beaufort, d'Ormesson, d'Eaubonne, Brisacier, MM. Borel, Veausse, Bouthier, Coulon, et plusieurs autres pieux amis. Le but de ces conférences était de développer en chacun des membres la piété par une méditation parlée plus que par de savants discours. Le sujet était pris dans les *Méditations sur les principales vérités* de Mathieu Beuvelet. Nous savons que le premier entretien traita du bon emploi du temps. Après s'être essayé « à tâcher de rendre les clercs parfaits en qualité de chrétiens », on étudia « les moyens de devenir parfaits ecclésiastiques ». Fleury, à qui la compagnie avait déjà trouvé la vocation de secrétaire, rédigea un précis de chaque entretien. (1)

Reprenant une idée analogue quatre ans après, et préparant sans doute par leur exemple l'éclosion de ces multiples conférences que le P. Léonard nous montre abondant, vers 1702, les sujets les plus variés, depuis le droit et la casuistique jusqu'aux coutumes de Paris, « les amis de Saint-Germain avaient eu cette bonne pensée de faire entre eux, en commun, une lecture suivie de la sainte Ecriture, où chacun fournirait ce que Dieu lui donnerait. » (2)

Ce furent les fameuses Conférences sur l'Ecriture sainte.

Nous devons à la plume de Ledieu les plus précieux renseignements sur ce point.

Attaché à Bossuet à partir de 1684 seulement, celui-ci ne sut rien par lui-même des Conférences sur l'Ecriture sainte ; ce sont les souvenirs et conversations de son maître qu'il nous livre. Il nous donne aussi le témoignage, peut-être des notes écrites, de Fleury. Pour ce qui est des *Mémoires* en effet, nous savons que Fleury les examina de très près, les critiqua, les approuva, et, plus tard, en réclama l'impression avec sa douce insistance. (3) Nul mieux que lui n'était à même de renseigner Ledieu sur les faits antérieurs à 1684. Nul non plus n'était plus à portée : il aima beaucoup Ledieu, et, après la mort de Bossuet, le reçut toujours familièrement, en souvenir de son illustre ami. On ne par-

(1) Mss. du P. Léonard de Sainte Catherine de Sienne, *Archives Nationales* M. 758, Portef, 160.

(2) Ledieu, *Mémoires et Journal*, t. I, p. 166.

(3) *Ibid*, t. III, pp. 118, 120, 124-126, 145-147, 331 ; t. IV, p. 153.

lait guère que du grand évêque et de ses œuvres, puis du neveu, pour se plaindre de sa négligence à publier les manuscrits de son oncle.

Donc, le premier dimanche de l'Avent 1673, Bossuet et ses amis se réunirent l'après-dîner et commencèrent la lecture d'Isaïe.

« Chacun, dit Ledieu, avait en main son exemplaire, l'un l'hébreu, l'autre les Septante, et ainsi des autres versions anciennes et nouvelles. On avait recours à saint Jérôme et aux plus célèbres commentateurs. La Vulgate était le fondement de tout : chacun rapportait les différences des textes et les divers avis des interprètes sur les difficultés. Le prélat concluait. M. l'abbé Fleury, toujours présent à l'assemblée, tenait la plume et rédigeait à l'instant les observations par écrit. » (1) « Durant une dizaine d'années, dit le P. de la Broise, il couvrit de son écriture fine et régulière les grandes marges de la Bible de Vitré, que Bossuet prêtait au Concile, pour y recueillir les annotations arrêtées en commun. » (2)

On peut voir tout de suite que si plusieurs rôles restent anonymes, celui de Bossuet et celui de Fleury sont nettement marqués. Fleury était secrétaire de cette réunion comme il l'avait été jadis dans les conférences spirituelles des Incurables.

Il ne faudrait cependant pas réduire son rôle à la simple transcription des remarques faites ou approuvées par Bossuet. Outre l'amateur du beau, capable de goûter les beautés littéraires de la Bible, il y avait en Fleury un érudit.

Il connaissait les langues latine et grecque au degré éminent que nous avons vu.

Pour ce qui est de l'hébreu, peut-être le P. Cossart l'y avait-il initié. Toujours est-il que Fleury, dès 1672, l'écrit couramment. L'on trouve dans ses notes extraites de Bochart à cette date de nombreux textes hébraïques. (3) Dans la vie de M. de Gaumont, qu'il écrira en 1707, il rappellera ses entretiens avec ce vénéré maître sur le style des rabbins; il transcrira cet exemple « des hyperboles que les Juifs em-

(1) Ibid t. I, p. 166-7.

(2) R. de la Broise, *Bossuet et la Bible*, Paris 1891. Introduction p. XXXIV.

(3) B. N. F. *Fr. Mss.* 9514, pp. 15, 17, 22, v^o, (31 août 1672).

ploient dans leurs compliments : je suis ton petit esclave adorant de loin l'autel de tes pieds, » (1) et, en marge de son manuscrit, il en donnera le texte hébreu d'une main assurément très exercée. (2) Fleury n'a sans doute pas de cette langue une connaissance aussi approfondie que des précédentes, mais comme il l'écrit lui-même en parlant de l'hébreu, « qui peut se vanter parmi nous de le bien savoir? » (3)

Non seulement Fleury connaît et pratique ces langues, mais il les recommande dans son *Traité du choix et de la méthode des études*, à ce point de vue de l'Ecriture sainte.

Du latin il écrira : « puisque l'Eglise romaine n'a pas jugé à propos de changer la langue de ses prières et de ses offices, non plus que l'Eglise grecque et les autres orientales, il serait à souhaiter que tous les chrétiens pussent entendre cette langue ; et tous ceux qui ont la commodité de l'apprendre ne la doivent pas négliger, joint la satisfaction qu'il y a de pouvoir lire les écrits de tant de Pères latins et d'entendre cette version de l'Ecriture dont l'Eglise a autorisé l'usage. » (4)

Il place le grec parmi les études curieuses, mais il ajoute : « Ce n'est pas que le grec ne soit fort utile à tous ceux qui veulent bien savoir les humanités, et spécialement aux ecclésiastiques. »

La curiosité des langues orientales est pour lui « la plus dangereuse en ce genre » parce qu'elle flatte la vanité et que la connaissance de ces langues est d'une utilité assez restreinte. Toutefois il ne les condamne que pour le commun des hommes. Sa pensée, très juste, se fait jour dans la comparaison suivante : « comme les peuples entiers profitent du courage et de la curiosité de quelque peu de voyageurs qui ont découvert les pays les plus éloignés, et du travail des marchands qui y trafiquent tous les jours ; ainsi il suffit qu'il y ait un petit nombre de curieux qui, par leurs traductions et leurs extraits, nous fassent connaître les livres des Arabes, des Persans, et des autres Orientaux. » Mais dans ces langues orientales, Fleury ne comprend pas l'hébreu. « J'excepte, dit-il, la langue hébraïque, pour le respect de l'Ecriture sainte, qu'il est difficile de bien entendre, sans en

(1) Emery, *Nouveaux Opuscules*, pp. 210-211

(2) B. N. F. Fr. Mss. 9519, pp. 217, 221.

(3) *Discours sur la poésie des hébreux*, Rondet, t. II, p. 655.

(4) Rondet, t. II., p. 944.

avoir quelque teinture, et j'estime utile à l'Eglise qu'il y ait toujours plusieurs ecclésiastiques qui la sachent, quand ce ne serait que pour imposer silence aux hérétiques qui veulent s'en prévaloir, et pour travailler à la conversion des Juifs, dans les pays où il y en a. » (1)

Au reste, si l'on n'était point encore convaincu que Fleury possédait cette connaissance des langues, « la première que doit posséder celui qui veut sérieusement étudier le texte biblique, » (2) il suffirait de jeter un coup d'œil sur les textes sacrés dont il fit l'acquisition.

Le 30 octobre 1674, nous le voyons acheter, en même temps qu'une traduction du Nouveau Testament, par le P. Amelote, estimée par Bossuet et plus tard par Richard Simon, une bible hébraïque. (3)

Le 10 mars 1675, il paiera une bible grecque éditée à Londres et qui ne fait que reproduire, avec quelques retouches, le texte de l'édition de Rome, « la plus belle édition de toutes. » (4)

Le 28 mai 1677, il achètera, deux écus, une petite bible latine en six volumes. C'était le texte de la Vulgate, imprimé à Paris en 1670.

Le 11 avril 1678, désirant probablement un texte hébreu plus pur, il se procure la bible hébraïque de Robert Estienne, en dix-huit volumes.

Le 30 décembre 1688, il reçoit, d'une demoiselle de Vernon, une bible de Cologne en huit volumes...

Outre les langues, Fleury connaissait l'histoire. Nous l'avons vu approfondir l'histoire de la philosophie et de la poésie, l'histoire du droit civil et ecclésiastique. A l'époque où nous sommes, il écrit son *Histoire universelle, les Mœurs des Israélites* et les *Mœurs des Chrétiens*. Si donc, comme dira Bossuet, l'explication de beaucoup de passages de la Bible « dépend de l'histoire et autant de la lecture des auteurs profanes que de celle des saints livres », (5) Fleury possède encore le savoir nécessaire pour être un précieux collaborateur.

Pour suivre les travaux de la petite assemblée, nous

(1) Rondet, t. II, p. 111.

(2) R. de la Broise, *op. cit.*, p. XXXVII

(3) *Journal de Fleury*.

(4) Richard Simon, *Histoire critique du Nouveau Testament* Rotterdam, 1690.

(5) *Préface de l'Apocalypse, Œuvres de Bossuet*, t. II, pp. 323-324.

n'avons pas, comme Floquet, le bonheur de posséder la fameuse bible de Vitré où « Fleury jeta d'abord en marge les notes par écrit, » (1) ni même la ressource que le P. de la Broise eut de la feuilleter chez Madame Floquet, au château de Formentin, pendant une semaine, en 1889. (2)

« On commença naturellement par *Isaïe*, dont l'Eglise fait la lecture en Avent » (3) (3 décembre 1673). Ce fut probablement pendant l'année suivante, en juin-juillet, c'est-à-dire pendant que Fleury était souffrant, (4) qu'à Versailles on commença *Daniel*, car nous savons que Bossuet tient la plume pour annoter la fin du chapitre III et les chapitres IV, V VI, de ce prophète. (5)

En avril 1675, nous voyons paraître l'ami intime de Fleury. Accablé d'affaires, et par ailleurs souffrant de la poitrine, André d'Ormesson sollicita la permission de venir se reposer auprès de Fleury et Bossuet. « Mais approuveriez-vous, demande-t-il, une pensée qui m'est venue? C'est d'aller prendre mon lait auprès de vous et de M. de Cordemoy ; j'entends après le départ du Roi. Que nous badinerions, puisque vous voulez être fainéant ! Ou plutôt que vos badineries me feraient apprendre de choses sans travail ! Consultez ma pensée avec M. Cordemoy, et surtout si M. de Condom agréait que je fusse quelquefois auprès de lui. Après cela il serait aisé de trouver un logement ». (6) C'est là un « père laïque du concile » dont il n'avait pas encore été parlé, mais dont la présence devait être chère à Fleury et à Cordemoy, voire même à Bossuet.

Peu de temps après, le 28 mai 1675, Mabillon est sur le point de se rendre à Saint-Germain sur l'invitation de Bossuet ; et les paroles de ce dernier ressemblent fort à celles d'André d'Ormesson. « Loin de vous fatiguer l'esprit, nous songerons à vous divertir, et votre divertissement fera notre utilité. » (7)

En 1677, l'abbé Renaudot, dans une lettre à Nicolas Thoynard, lui fait part des entretiens qu'il vient d'avoir

(1) Ledieu, t. I, p. 167.

(2) La bible de Vitré était en vente en 1891 chez un libraire de Paris. La somme élevée qui en était demandée découragea plus d'un amateur. Le précieux document a dû passer en Amérique.

(3) Ledieu, t. I, p. 166.

(4) *Journal de Fleury*, p. 82 v^o, juillet 1674.

(5) R. de la Broise, *op. cit.*, p. XLIV, note 1.

(6) B. N. F. Fr. Mss. 9519, p. 193 v^o.

(7) Urbain et Lévesque, *Corresp. de Bossuet*, t. I, p. 362.

avec Bossuet, Fleury, et les autres membres du concile à qui il a lu, avant de le faire paraître. *l'Histoire des patriarches d'Alexandrie*. (1) L'abbé, d'ailleurs, se souviendra toujours de ces causeries et de ces lectures. Le 10 juillet 1687, il écrira à Bossuet que sa présence lui est bien nécessaire, et ajoutera ces paroles de regret : « je vous assure, Monseigneur, que je souhaiterais bien souvent retrouver ce bien que j'avais autrefois. Vous savez qu'en ce temps-là je me suis voué à vous, et que je ne puis avoir une plus grande joie que de faire tout ce que vous voudrez bien m'ordonner. » (2)

Il nous faut attendre l'année 1679 pour avoir de nouveaux renseignements sur les travaux du Petit Concile. C'est Bossuet qui nous les donne, dans une lettre écrite à Saint-Germain, le 22 janvier, au maréchal de Bellefonds, qu'il regarde toujours, lui et ses amis, comme un des pères laïques, comme « étant toujours de la communion du concile de Saint-Germain ». Après lui avoir demandé de ses nouvelles, il ajoutait : « Pour nous, nous allons toujours expliquant les saints prophètes : nous sommes bien avant dans *Jérémie*, et nous ne cessons d'admirer sa manière forte et douce. » (3)

Dans les premiers mois de cette année, Leibniz, qui déjà connaissait Louis de Compiègne et Cordemoy, entra en relations avec Bossuet à propos de la traduction projetée du Talmud dont on pouvait se servir utilement pour l'interprétation de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il lui offrait des collaborateurs et des renseignements. (4) De ces derniers, Bossuet le remerciait le 1^{er} mai en le priant de vouloir bien les compléter. (5) Des premiers il retint l'offre. Et de fait, Louis de Compiègne, vers cette époque, se retirait en Angleterre et passait au protestantisme, suivant en cela l'exemple de son frère Charles-Marie de Veil. (6) Ces deux juifs de Metz, convertis par Bossuet, dont l'aîné, Charles, avait écrit un commentaire sur *Saint Mathieu* et *Saint Marc*, en 1674, sur le *Cantique des Cantiques* et sur *Joël* en 1676, et dont le puîné qui, dit-on, dès sa jeunesse était capable de

(1) Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin*, p. 435.

(2) *Corresp. de Bossuet*, t. III, p. 407.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 103.

(4) *Ibid.*, t. II, pp. 93, 94, 97.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 167.

(6) *Ibid.*, p. 26-27.

parler hébreu, chaldéen et arabe, et qui, de 1667 à 1678, avait traduit une partie de l'œuvre du rabbin Moïse Maimonide, (1) étaient, sinon des habitués du Petit Concile, pour le moins, à l'occasion, des aides précieux. Leur défection, pour être sensible, n'était pas irréparable.

Dans les premiers jours de mars, Leibniz envoyait à Bossuet le complément de renseignements demandé, que lui-même avait obtenu du professeur Edzard de Hambourg le 28 février 1679, et les livres qu'il avait pu recueillir. On peut voir par tous ces noms que le nombre des collaborateurs temporaires du Petit Concile augmentait.

Comme pour remplacer les deux frères Veil, Caton de Court, un hébraïsant, qui se faisait un devoir « de lire l'Écriture sainte dans la langue où le Saint-Esprit l'a dictée », (2) revenait de Rome, « avec des notes en abondance », et « d'inestimables leçons pour l'explication de *Jérémie*. » (3)

L'année suivante, le 7 avril 1680, nous savons, par une lettre de l'abbé de Beaufort à Fleury, que le Petit Concile étudie *l'Exode*. « J'ai encore, lui écrit-il, deux prétentions sur vous : l'une pour le reste de *l'Exode*, qui ne vous doit plus guère coûter ; l'autre est plus importante : c'est de conférer à votre commodité avec M. de Condom des moyens d'étudier l'Écriture sainte, et de savoir de lui quelle règle on peut prendre pour trouver son sens spirituel. » (4)

En 1681, c'est Fleury lui-même qui écrit « de la part de Monseigneur de Condom et de tout le Concile » à Nicolas Thoynard : « Nous avons commencé les *Parallipomènes* dans le dessein de les conférer avec le livre des *Rois*... Nous savons que vous en avez une concordance, et on nous a même dit que vous en aviez quelques épreuves imprimées. Si cela est, nous vous supplions de vouloir bien nous la communiquer... »

Aux noms de ces Pères, il faut ajouter évidemment ceux de Fléchier et de Fénelon.

Le premier, lecteur du Dauphin, futur évêque de Lavaur en 1685, puis de Nîmes en 1687, avait particulièrement

(1) Ibid. p. 94-95, et Floquet, *op. cit.*, p. 424-425.

(2) *Portrait de M. de Court*, par l'abbé Genest, Paris 1696. Cité par Floquet, p. 426.

(3) Floquet, p. 437.

(4) B. N. F. Fr. Mss. 9518, p. 35.

connu Bossuet à la cour et regrettera toujours « le temps qu'il a passé loin de lui. » (1)

Le second, si l'on s'en rapporte à Ledieu, « le connut dès ce temps, dans sa grande jeunesse. Son oncle, le marquis de Fénelon, qui était à la cour en réputation d'homme d'esprit et de piété, se lia bientôt avec l'évêque de Condom, et ensuite il lui amena son neveu. » (2) Fleury ne nommera Fénelon dans son *Journal* que le 27 juin 1683. (3)

Plus jeune encore que Fénelon, l'abbé de Cordemoy, fils de Géraud, eut ses entrées au Petit Concile. Après la mort du père, Bossuet et Fleury reportèrent, nous le verrons, toute leur amitié sur le fils, qui écrivit en 1696 ces lignes à Bossuet : « Je fus admis à ces conférences que vous faisiez, tous les jours, sur l'Écriture. C'est là que, au milieu de la cour, mais éloigné de ses plaisirs, vous en goûtiez d'autres que le monde ne connaît pas, en vous remplissant, avec une sainte avidité, de la parole du Seigneur. » (4)

N'oublions pas, parmi les fidèles du Petit Concile, Pierre de la Broue, l'abbé de Langeron, et enfin l'abbé de Varès, qui était alors chargé de faire des notices et des extraits d'anciens historiens pour l'éducation du Dauphin. Cet abbé, dit Ledieu, était « d'un esprit ferme et très solide, disciplé et commensal de Bossuet. » (5)

En 1680, Bossuet terminait l'éducation du Dauphin et en 1681 il était nommé évêque de Meaux. Mais les conférences continuèrent au delà de 1682. Ce fut dès lors Fleury qui dirigea le Petit Concile, sans parler des visites que l'évêque de Meaux, à titre d'aumônier de la Dauphine, revenait souvent faire à Versailles, ni de la société d'intimes qu'il réunissait souvent à Meaux et à Germigny.

En 1694 encore, une conférence sur la sainte Écriture « a lieu tous les huit jours, à Versailles. Elle se fait par M. l'abbé Fleury, sous-précepteur des Enfants de France. L'abbé de Beaumont, neveu de M. l'abbé de Fénelon, lecteur de M. le duc d'Anjou, M. l'abbé de Catelan, lecteur de M. le duc de Berry, et neveu de M. de la Broue, évêque de Mirepoix,

(1) Lettre à l'abbé Bossuet, 23 avril 1704. *Œuvres complètes de Fléchier*, 1782. t. X, pp. 252-253. Cité par Floquet, p. 100.

(2) Ledieu, t. I, p. 138.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9511.

(4) Dédicace à Bossuet du *Traité contre les Sociniens* 1696. Cité par Floquet, p. 448.

(5) Cité dans *Correspondance de Bossuet*, t. III, p. 16.

s'y trouvent ordinairement, ainsi que MM. Dupuy et Leschelle, gentilshommes de la manche des princes. » (1)

En même temps, Fleury assurait à l'évêque de Meaux sa collaboration personnelle. En 1701, il continuait ses travaux seul ou avec quelques intimes ; en 1702, il abordait les saints Evangiles ; en 1703 et 1704, il les lisait et commentait encore avec Bossuet comme celui-ci était cloué sur un lit de douleur.

Quelle méthode suivaient, dans leurs travaux, les Pères ecclésiastique et laïques du Petit Concile ? Ni Bossuet, ni Fleury n'ont rédigé de traité suivi sur leur façon d'interpréter l'Ecriture : mais il suffit de feuilleter leurs écrits pour constater la conformité de leurs vues sur ce point.

Tous deux, avec leur connaissance, même imparfaite, de l'hébreu, étaient pleins d'admiration pour le génie de cette langue. « Les mots en sont simples, écrit Fleury, tous dérivés de peu de racines, mais sans aucune composition. Elle a une richesse merveilleuse dans ses verbes, dont la plupart expriment des phrases entières... La plupart des propositions et des pronoms ne sont que des lettres ajoutées au commencement ou à la fin des mots. C'est la langue la plus courte que nous connaissions et par conséquent la plus approchante du langage des esprits qui n'ont point besoin de paroles pour se faire entendre. Les expressions sont nettes et solides, donnant des idées distinctes et sensibles ; rien n'est plus loin du galimatias. » « Le génie de cette langue est de faire suivre les propositions... sans suspendre le sens ni s'embarrasser dans de grandes périodes, ce qui rend le style extrêmement clair. » (2) Bossuet et Fleury se serviront donc du texte original de la Bible.

Ils le feront pourtant sans mépriser la version des *Septante* et la *Vulgate*. « Les *Septante*, traduisant l'hébreu en grec, l'ont tourné le plus littéralement possible, craignant que la moindre paraphrase n'en altérât le sens. S'ils n'en avaient usé ainsi dans les *Psaumes*,... il serait à craindre que nous ne vissions les pensées de l'interprète plutôt que celles du prophète. » (3) N'est-ce pas là le reproche que Bossuet fera à Richard Simon en 1702, comme aux auteurs de la

(1) Mss. du P. Léonard de Sainte Catherine de Sienne. *Archives Nationales* M. 758, Portef. 160.

(2) *Mœurs des Israélites*, Ch. XV, Rondet, t. I, p. 52.

(3) *Discours sur la poésie des Hébreux*, Rondet, t. II, p. 657.

version de Mons, d'avoir mêlé à la parole de Dieu leur science ou leur esprit? (1)

La Vulgate « est, en beaucoup d'endroits, différente du texte hébreu,..... il s'y trouve quelques passages plus obscurs et plus difficiles.... » Mais il n'en est pas moins vrai que « notre version ne représente aucun sens qui ne soit bon et catholique : ce qui suffit ». (2) Et Fleury ajoute: « Nous ne devons pas être plus difficiles que tant de saints qui, depuis la naissance de l'Eglise, ont puisé dans cette version, telle que nous l'avons, les sujets de leurs oraisons et des instructions du peuple. » (3)

Bossuet et Fleury consulteront donc et compareront ces textes pour en dégager le sens littéral, travail que l'Eglise encourage. Celle-ci toutefois, à une époque où les traductions les plus diverses circulent, y met cette condition que les traducteurs et commentateurs ne prennent pas la liberté de l'expliquer contre le consentement unanime des saints Pères dans les points de doctrine. (4) Telle est la règle du Concile de Trente, que Bossuet se plaira à rappeler à Richard Simon quand celui-ci voudra réduire les qualités de l'interprète à la connaissance des langues et à la critique. (5) C'est ce que Fleury recommande en particulier dans son second *Discours sur l'histoire ecclésiastique*. « Ne cherchons dans les Pères, écrit-il, ni les pensées brillantes, ni les paroles pompeuses, ni ces beaux passages dont, il y a quelque temps, on ornait les harangues et les plaidoyers. Cherchons-y le vrai sens de l'Ecriture.... » (6) Et même, parce que les Pères, pour instruire les fidèles, suivaient souvent « le sens figuré, moral et allégorique, alors que dans la dispute avec les hérétiques ils se tenaient au sens littéral » (7) Fleury es-

(1) *Deuxième instruction sur la version de Trévoux, Œuvres de Bossuet*, édit. Lachat, t. III, p. 570. *Lettre au Cardinal de Noailles*, Ibid. p. 372. *Lettre au maréchal de Bellefonds*, 1^{er} sept. 1674. *Corr. de Bossuet*, t. I, p. 334-335.

(2) Sur les variantes qui existent entre les Septante, l'hébreu et la Vulgate, cf. Vigouroux, *Manuel biblique*, t. I, n° 110-112. Le concile de Trente, par un décret porté en sa quatrième session, le 8 avril 1546, a sanctionné solennellement l'autorité de la Vulgate en déclarant cette version authentique, sans prétendre d'ailleurs qu'elle soit absolument parfaite.

(3) *Discours sur la poésie des Hébreux*, Rondet, t. II, p. 658.

(4) *C. Trid.* Sess. IV.

(5) *Première instruction sur la version de Trévoux, Œuvres de Bossuet*, t. III, pp. 413, 414, 425.

(6) *Ile disc. sur l'Hist. eccl.* Aimé-Martin 1837, p. 305.

(7) Ibid, p. 302

time ces livres de controverse « utiles pour voir le vrai sens de l'Ecriture. » Il faudra même aller plus avant, étudier le *Talmud* « pour l'intelligence du sens littéral de l'Ecriture... et pour la connaissance des traditions des Juifs, qui revient à la même fin. » (1) Cette étude, jointe à celle des auteurs profanes, fera connaître « les mœurs de cette première antiquité.... » les mœurs des Israélites, connaissance nécessaire pour comprendre et faire comprendre nombre de passages de l'Ecriture.

C'est donc en s'aidant de la confrontation des textes, comme de l'histoire, que Bossuet et Fleury commenteront la Bible et qu'ils écriront ces notes claires, courtes, se proposant pour modèle Jansénius d'Ypres sur les Evangiles, dont la juste et suffisante brièveté « plut toujours à Bossuet ». (2)

Examinons maintenant le résultat de leurs savants délassements, ou, pour parler avec Ledieu, « le fruit des séances réitérées de ce concile pendant tant d'années. »

Si l'on ouvre la bible de Vitré aux marges de laquelle Fleury écrivit, de son écriture fine et serrée, les observations d'un chacun, et sous réserve de corrections ou d'additions faites par Bossuet, l'on trouve ces notes partout, sauf en marge des livres suivants : *Tobie*, *Judith*, *Esther*, les *Psaumes*, la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*, les *Macchabées*. (3) Plusieurs de ces livres furent cependant étudiés, les *Psaumes* en particulier. Nous en avons le témoignage même de Bossuet quand, dans sa lettre au clergé de Meaux, après avoir parlé des entretiens de jadis entre les Pères du Petit Concile, il présente son *Commentaire des Psaumes* comme le fruit de ces entretiens. « *Adjutores nacti sumus viros egregios..... Hinc psalmi nostri prodeunt...* » Il est probable même qu'en 1682 presque tout l'Ancien Testament avait été commenté. Dans tous les cas, il promet que les Prophètes et tout l'Ancien Testament suivront les *Psaumes*. « *Sequentur autem postea, nusquam interruptis operis, nostra in Prophetas ac totum Testamentum vetus...* » (4) La confrontation des notes écrites par Fleury aux marges de

(1) Cinquième discours sur l'histoire ecclésiastique, Aimé-Martin, 1837, p. 351.

(2) Lettre de Bossuet à Nicole, 17 août 1693. Œuvres de Bossuet, t. XXXVI, p. 468-9.

(3) R. de la Broise, op. cit. p. XLII, note 4.

(4) Œuvres de Bossuet, t. I, p. 8-9.

la bible de Vitré avec celles que Bossuet édita sous son propre nom indique qu'une bonne part revient aux auxiliaires du Petit Concile dans les œuvres scripturaires de ce dernier. (1)

Par ailleurs, nous savons que toutes les annotations ne furent pas écrites sur la bible de Vitré. « L'on jeta d'abord en marge, dit Ledieu, (2) les notes par écrit. Quand les marges étaient insuffisantes, Fleury rédigeait un de ces petits cahiers que lui réclame l'abbé de Beaufort. (3) Il nous est même parvenu un de ces petits cahiers sur le *Cantique des Cantiques*. Fleury avait commencé à annoter la Bible, mais, par manque de place, il prit des feuilles séparées. (4) Sur ces feuilles, on trouve la préface en latin du *Cantique*, et le commencement du commentaire, commentaire que Bossuet reprend, après une profonde lacune, à la fin du chapitre VIII. Rien n'empêche de supposer que les autres livres de l'ancien Testament, non annotés dans la Bible, l'aient été sur des feuilles ainsi séparées qui ne nous sont point parvenues. Remarquons avec le P. de la Broise à l'honneur de la docte réunion, que le fait d'avoir annoté presque tout l'ancien Testament représente un travail long et persévérant, on peut même dire un travail immense pour des gens qui n'en faisaient qu'une distraction sérieuse. (5) On publierait telles quelles leurs annotations marginales sur le livre de *Moïse*, sur *Job* et sur les *Prophètes*, elles vaudraient presque n'importe lequel des petits commentaires dont on se sert tous les jours sur les mêmes ouvrages, Ménochius, par exemple, ou d'Allioli.

A ces notes, fruit des séances du Petit Concile, il faut ajouter les préfaces, celles que l'on trouve dans la Bible et celles qui ont été imprimées, c'est-à-dire les préfaces de

(1) R. de la Broise, p. 287, note 2.

(2) Ledieu, *Mémoires et Journal*, t. I, p. 167.

(3) Lettre du 7 avril 1680. Beaufort à Fleury.

(4) Ces feuilles, après avoir fait jadis partie de la collection Floquet, sont aujourd'hui dans la bibliothèque du baron James de Rothschild. Le P. de la Broise, (pp. 287-288, note II), voit dans ces feuilles les restes d'une copie faite entre le concile et l'impression, parce que la rédaction n'est pas absolument semblable à celle du commentaire des 13 premiers versets, qui se trouve dans la Bible, ni à celle des éditions. Il semble cependant, nous le montrerons tout à l'heure, que la collaboration étroite entre Bossuet et Fleury empêche d'y voir une simple copie. C'est plutôt la revue, faite à loisir par Bossuet et Fleury, de ce qui a été fait au concile, et dont parle Ledieu, (t. I, p. 168).

(5) « Dans leurs assemblées, dit le P. de la Broise, les membres du Petit Concile étaient « d'honnêtes gens » qui cherchaient à occuper leurs loisirs le plus sérieusement du monde ». (op. cit., p. XXXVI).

Job, (1) d'*Isaïe*, de *Daniel*, (2) d'*Osée*, du *Nouveau Testament* (3) des *Psaumes*, des *livres Sapientiaux*, du *Cantique des Cantiques*.

Le P. de la Broise fait à ce sujet la réflexion suivante qui, dès l'abord, semble juste : « Ces dissertations assez étendues n'ont pu être faites en collaboration par le concile réuni en séance : ce sont des œuvres composées à loisir et par un seul auteur. On ne peut donc hésiter qu'entre Bossuet et Fleury. » (4) Après cette supposition, il était facile d'apporter le témoignage de Ledieu. « A la tête de chaque livre, il (Bossuet) a mis des préfaces de sa composition, où sont les preuves de l'authenticité et de l'inspiration des livres sacrés, avec des clefs ou des observations générales qui répandent une lumière admirable dans les esprits et une onction ineffable dans les cœurs, pour leur donner l'intelligence et le goût des saintes Ecritures. Quiconque en voudra faire l'essai n'aura qu'à lire sa dissertation sur les *Psaumes* et sa préface sur le *Cantique des Cantiques*. » (5)

Le P. de la Broise s'est trop hâté de confirmer Ledieu et d'attribuer à Bossuet seul ces préfaces. Précisément en effet dans les feuilles détachées qu'il avait vues dans la collection Floquet et qu'il appelle à tort une copie, l'on voit nettement les traces d'une étroite collaboration. Les pages 1 et 2 sont de Fleury ; la page 3 est encore de sa main, mais elle est terminée par Bossuet. Les pages 5 et 6 sont de Bossuet ; la page 7 est de Fleury, avec une note marginale de Bossuet ; les pages 8, 9, 10, sont de Fleury ; la page 11 est de Bossuet ; la page 12, de Fleury. On le voit, il y a collaboration, et il est étrange que le P. de la Broise ne s'en soit pas rendu compte.

Si cette collaboration ne se faisait point dans le Petit Concile lui-même, elle se faisait probablement pendant ces « rendez-vous ordinaires » qu'avaient Bossuet et Fleury dans le Bosquet des fables d'Esopé. C'était le seul des jardins de Versailles qui fût fermé au public ; on leur en avait donné une clef. « L'abbé Fleury apportait toujours avec lui, dans ces promenades, une écritoire et du papier. » (6)

(1) La préface de *Job*, est écrite de la main de Fleury. Elle est publiée par le P. de la Broise, op. cit. App. II, pp. 391-394.

(2) Ibid, p. 398.

(3) Editée par Lebarcq.

(4) P. de la Broise, op. cit. p. XLV.

(5) Ibid. Il cite Ledieu, t. I., p. 168.

(6) Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. II, p. 114.

L'auteur de la note manuscrite que M. de Bausset avait sous les yeux, ignorant sans doute ce qui se disait et s'écrivait entre les deux amis pendant ces causeries, en conclut que Fleury écrivait sous la dictée de Bossuet ses *discours sur l'Histoire ecclésiastique*. Fleury ne pensait guère à ces discours entre 1672 et 1682, et n'en avait point le temps. D'ailleurs nous le verrons exposer dans ces discours des idées personnelles qu'il avait acquises depuis longtemps. Il est donc beaucoup plus probable que les deux collaborateurs revoyaient et complétaient le travail du Petit Concile.

L'Explication de l'Apocalypse elle-même, le plus remarquable des Commentaires de Bossuet, comme le plus personnel, avait été soumise en 1688 au Petit Concile. (1)

Là ne se borna pas le rôle bienfaisant de ces réunions.

Le concile inspira à chacun de ses membres, « philosophes » et « rabbins », comme s'appelaient entre eux les lettrés et les hébraïsants, le goût des études scripturaires, avec la méthode pour les mener à bonne fin.

« C'est là, continuait l'abbé de Cordemoy dans sa lettre à Bossuet du mois de mars 1696, et que nous avons citée déjà, (2) que vous avez formé sans peine d'habiles théologiens et d'illustres prélats, et c'est ainsi que vous êtes devenu vous-même une si grande lumière de l'Eglise. » Si l'on songe qu'un saint Jean Chrysostome s'était formé uniquement par l'étude de l'Ecriture sainte, et si l'on apprécie quel aliment cette même étude fournit au génie de Bossuet, on ne saurait trop souligner cette pensée de l'abbé de Cordemoy.

Comment Fleury, qui avait été, après Bossuet, le personnage principal du concile, qui l'avait même présidé à partir de 1682, n'en eût-il pas éprouvé des bienfaits analogues?

C'est dans les Livres saints, que sa science d'historien de l'Eglise et sa piété de prêtre plongèrent leurs plus profondes racines.

Une simple note, retrouvée dans les manuscrits de Fleury, et publiée par M. Emery dans les *Nouveaux Opuscules*, (3) montre bien que Fleury, au milieu de ses travaux

(1) Lettre de Langeron, Samedi-Saint 1688. Cité par M. Fortunat Strowski, *Bossuet et Extraits de ses Œuvres diverses* pp. 354-355.

(2) *Dédicace du Traité contre les Sociniens*.

(3) Emery, *Nouveaux Opuscules*, p. 182.

divers, ne négligeait pas l'étude de l'Ecriture sainte. Il s'agit de l'étude intitulée par lui-même : « S'il y a trois personnes que l'on confonde sous le nom de Marie-Madeleine. » Il avait conservé sur cette question, en 1684, l'opinion émise par M. de Condom en 1675.

Lorsque Dom Calmet arriva à Paris, en 1706, à l'âge de trente-quatre ans, à la veille de commencer la publication de son *Commentaire littéral* sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, (1) il se mit immédiatement en rapports avec Fleury. Nul mieux que celui-ci ne possédait le sujet. C'est alors qu'il donna à Dom Calmet son *Discours sur la poésie antique et particulièrement sur celle des Hébreux*, qui figure en tête du livre des *Psaumes*. Aussitôt après son *Commentaire*, Dom Calmet publia, en 1718, son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, pour servir d'introduction à l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*. Plus tard encore, lorsqu'il composait son *Histoire universelle*, sacrée et profane, (2) Dom Calmet tirait de Fleury, mot pour mot, tout ce qui regarde l'histoire de l'Eglise. Il le considérait comme un maître et prenait ses conseils, soit pour la direction de sa vie, soit pour le choix de travaux à entreprendre avec ses confrères bénédictins.

La collaboration de Fleury à l'œuvre de Bossuet ne s'était pas bornée à l'Ecriture sainte.

Ce dernier écrivait en février 1677 à l'évêque de Castorie : « *Ad te mitto tandem, Præsul illustrissime, Expositionis meæ, quam dudum flagitas, interpretationem latinam, a viro doctissimo Claudio Fleury, serenissimorum Principum Contiorum præceptore, summa diligentia accuratam, atque a me recognitam, elegantissimam illam quidem ut quæ optimo interprete sit elaborata, in qua tamèn perspicuitati magis quam elegantie consultum voluit.* » (3)

Cette traduction de l'*Exposition de la Doctrine catholique*, que Bossuet destinait à l'univers, et spécialement aux protestants convertis, parut à Anvers en 1678 : elle avait

(1) 13 vol. in 4° 1707-1716.

(2) 15 vol. in 4°.

(3) *Corresp. de Bossuet*, t. II, p. 25.

été faite par Fleury avant la fin 1672 (1). C'est encore Fleury qui traduisit l'*Avertissement* de Bossuet pour une nouvelle édition en 1680. (2)

Ne nous étonnons pas des éloges de Bossuet. Il y avait dix ans déjà que Fleury avait fait, sur les œuvres d'Origène et au service de Huet, ses brillants essais de traducteur.

Il y avait entre Fleury et Huet, son aîné de dix ans, de profondes affinités. Tous deux avaient eu pour maîtres les Jésuites, (3) ils avaient conçu d'abord une même admiration pour Descartes, dont Huet devait se faire plus tard l'adversaire acharné ; (4) ils avaient, Huet comme émule, Fleury comme disciple, fréquenté le savant Bochart, (5) ils avaient mêmes goûts, même passion de l'étude.

Déjà, au cours d'un voyage en Suède, Huet avait fait copier d'importants manuscrits d'Origène, qu'il avait traduits en latin et fait imprimer à Rouen. (6) Il revint s'établir à Paris, avec l'intention de publier toutes les œuvres du célèbre docteur d'Alexandrie. Il rencontra Fleury chez le Premier Président de Lamoignon : le P. Cossart, tant vanté plus tard par lui, le lui signala comme un collaborateur possible. Huet confia à Fleury le soin de traduire en latin le *Livre d'Origène sur la prière* et son *Exhortation au martyre*. La veille de Noël 1671, celui-ci achevait un double chef-d'œuvre. (7)

Peut-être n'apprécie-t-on pas assez aujourd'hui ce qu'il en coûta, aux éditeurs du XVII^e siècle, de patient labeur et de talent pour déchiffrer, traduire et commenter ces antiques monuments théologiques élevés par le génie et la sainteté des Pères de l'Eglise à la gloire de la religion.

(1) « Ma traduction, écrit Fleury lui-même, fut imprimée à Bruxelles par les soins de M. de Castorie, vicaire apostolique de Hollande, qui voulait faire traduire cet ouvrage pour ses diocésains. Mais Bossuet jugea plus à propos de faire imprimer la traduction que j'en avais déjà faite de mon propre mouvement et qu'il revit très exactement lui-même, en sorte qu'elle peut passer pour son ouvrage. (Lettre du 6 janvier 1716 à l'abbé Papillon. *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, t. I., p. 64).

(2) *Corr. de Bossuet*, t. II, p. 191.

(3) Huet, *Mémoires* p. 15, 18, 22.

(4) Huet, *Censura philosophiæ cartesianæ* 1689. *Nouveaux mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme*, que Bouillier, (*op. cit.* t. I, p. 603), qualifie de pamphlet indigne de lui. *Mémoires*, pp. 230-232.

(5) *Nouveaux Opuscules*, p. 230, Mss. 9517, p. 15-17.

(6) De Gournay, *Huet évêque d'Avranches, sa vie et ses ouvrages*. Caen 1855. Abbé Flottes, *Etudes sur D. Huet* Montpellier 1857.

(7) Rondet *Opuscules de Fleury*, t. IV, pp. 307-408. La traduction de Fleury a été empruntée par Migne, *Patres graeci, Origenis opera*, t. I, col. 414-636. B. N. Mss. grecs, Suppl n° 434, pp. 54-152.

La traduction de Fleury, à qui Bossuet lui-même attribuait une haute valeur, n'eut guère de vogue alors et céda le pas à deux œuvres étrangères : Huet avait subitement abandonné Origène pour diriger, à titre de sous-précepteur, l'édition des classiques *in usum Delphini*.

Mais en 1733, le bénédictin Charles De la Rue fit justice au mérite. Dans le premier volume de son édition complète d'Origène, il disait, à propos du *Livre de la prière* : « Au texte grec... nous avons joint une traduction beaucoup plus exacte et plus élégante (*longe accuratorem ac nitidior*) que celle d'Oxford. Elle fut faite autrefois par Claude Fleury... pour l'illustre Huet, parmi les manuscrits duquel elle se trouve encore... » Un peu plus loin, après un juste éloge de la traduction de l'*Exhortation au martyr*, par Wetstein, le P. De la Rue ajoute qu'il lui a « préféré celle de Claude Fleury, bien plus élégante. » (1)

Mais il n'a pas tenu aux premiers éditeurs de la correspondance de Bossuet avec Huet que cette faible récompense même ne fût ravie à Fleury. M. Léchaudé d'Anizy, au début du XIX^e siècle, s'appuyant sur une note ajoutée au manuscrit de Bossuet, attribua les traductions du *Livre de la prière* et de l'*Exhortation au martyr* à M. Julien Fleury, l'éditeur d'Apulée *in usum Delphini*, et l'erreur fit son chemin. La découverte des manuscrits, avec les indications toujours si précises de Fleury, a permis aux derniers et savants éditeurs de la *Correspondance de Bossuet* de rétablir la vérité. (2)

Quand parut le *Discours sur l'histoire universelle*, en 1681, Fleury mettait la dernière main à son *Catéchisme historique*, aux *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*. Si nous considérons, avec M. Strowski, que Bossuet fut « aidé, au besoin, par des spécialistes dans ses recherches si multiples et si différentes, » qu'il prit soin « d'interroger les historiens de profession », et que son fond historique est pris « chez un Platon, un Cicéron, un Aristote... », (3) nous ne douterons pas que Fleury n'ait collaboré à l'œuvre de son ami.

(1) *Origenis Opera omnia... opera et studio Dni Caroli De la Rue presbyteri et monachi benedictini a C. Sancti Mauri*, 4 vol. in fol. Parisiis 1733, t. I, p. IX, et Migne, *Patres Graeci, Origenis opera*, t. I. col 24.

(2) *Correspondance de Bossuet*, t. I, p. 397, Lettre à Huet en 1676. La question est mise au point au tome XIV : *Corrections et additions*.

(3) Fortunat Strowski, *Bossuet et Extraits de ses Œuvres diverses*, p. 143.

Puisque nous parlons d'une œuvre de Bossuet, premièrement destinée à l'éducation du Dauphin, comparons l'éducation donnée à ce dernier par M. de Condom et celle que Fleury donnait dans le même temps aux princes de Conti, confrontons la fameuse *Lettre à Innocent XI* (1) avec le *Traité des études* : le but proposé, le programme d'études tracé, même la méthode employée, tout révèle entre les deux précepteurs une belle harmonie de pensées. Il n'est pas jusqu'aux détails de la jurisprudence que Bossuet, à la suite de Nicole, (2) et tout autant que le jurisconsulte Fleury, ne tienne à inculquer à son royal élève, en même temps que les langues anciennes, la philosophie, l'histoire et la géographie, les sciences modernes, la politique. Bossuet précepteur dut trouver en Fleury un collaborateur précieux. La grandeur de son génie en effet ne le disposait pas nécessairement à cette charge; peut-être l'élévation même de son esprit eût-elle été un obstacle à l'accomplissement de ses nouvelles fonctions, tandis que le caractère de Fleury, les habitudes de son esprit, ses travaux antérieurs, le désignaient à la charge de précepteur : il arrivait à la cour avec des principes bien arrêtés sur l'enseignement ; il les avait exprimés dès 1665 ; il avait eu le temps de les mûrir encore de cette date à 1672.

Nous verrons à propos des idées politiques et sociales de Fleury comment Bossuet et lui voyaient du même œil l'Assemblée du clergé de France de 1682, la révocation de l'Edit de Nantes, les maux dont souffrait alors la société.

Leurs relations étaient trop intimes pour cesser au départ de Bossuet pour Meaux. Plus de vingt ans encore, jusqu'à la mort de l'illustre évêque survenue en 1704, ils allaient vivre comme côte à côte, avec leurs amis communs. Consultons le *Journal* de Ledieu, le *Journal* de Fleury lui-même, malgré son silence sur les années qui vont de 1692 à 1707, la *Correspondance de Bossuet*, malgré le peu de place qu'y occupent les rares lettres échangées entre celui-ci et Fleury : les mêmes noms sont souvent associés, comme si la petite communauté de Saint-Germain ne pouvait consentir à se dissoudre. Ils se retrouvent à Versailles, à Meaux, à Germigny, un joli village où les évêques de Meaux

(1) *Corresp. de Bossuet*, t. II, p. 112-161.

(2) Nicole, *Traité de l'éducation d'un prince*, 1^{re} partie, p. XVIII.

possédaient depuis le XII^e siècle, à proximité de leur résidence épiscopale, une maison de campagne, (1) et dont Santeul et Fénelon célébraient à l'envi les charmes.

De février à juin 1684, Fleury ne quitta pour ainsi dire pas Bossuet. (2) Il prêcha le carême à Meaux, puis une mission à Coulommiers. M. Raveneau, curé de Saint-Jean-des-deux-Jumeaux, a laissé un journal manuscrit, (3) qui nous donne de précieux renseignements sur les prédications de Fleury.

« Pendant tout ce saint temps de carême, écrit-il, Monseigneur demeura à Meaux, où il établit des exercices de piété pour porter le peuple à la dévotion et le disposer au Jubilé qui devait suivre. Ces exercices furent que Monseigneur prêcha tous les dimanches, et fit faire par MM. les abbés qui étaient en sa compagnie, savoir M. l'abbé de Fénelon, M. l'abbé Fleury, M. l'abbé Langeron, et d'autres, des entretiens tous les soirs avec la prière publique, sur les six heures, à quoi il faut ajouter les prédications du matin par le prédicateur ordinaire, des catéchismes dans les paroisses de la ville, et de plus des conférences ecclésiastiques à certains jours de la semaine où Monseigneur présidait, et, pour recevoir et écouter les confessions, il députa cinq ou six personnes du Chapitre, avec quatre Pères de l'Oratoire ». Les exercices, ajoute Raveneau, étaient d'autant plus suivis que le Pape Innocent XI avait concédé un Jubilé pour la défense de l'Eglise contre les Turcs.

« Les dix jours depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, Monseigneur les passa à Coulommiers, avec MM. les abbés Fénelon, Langeron, Fleury et Pastel. Les mêmes exercices s'y faisaient qu'à Meaux pendant le carême, et outre cela tout ce qui était de la visite, et surtout la reddition des comptes. »

Non content d'utiliser pour la prédication et pour le catéchisme les merveilleux talents de ses jeunes collaborateurs, Bossuet associait ces derniers à l'administration de son diocèse.

Partout, à l'hôpital général de Meaux, à Coulommiers, à Dammartin, Fleury faisait des aumônes, tout comme il

(1) Th. Lhuillier, *L'ancien Château des évêques de Meaux à Germigny-l'Evêque*. Fontainebleau, 1894.

(2) *Revue Bossuet*, 25 avril 1900, p. 110.

(3) Druon, *Bossuet à Meaux*, pp. 96-97.

avait coutume de le faire à Paris, dans sa paroisse de Saint-André-des-Arcs. (1)

En octobre 1687, Fleury accompagnait Bossuet à la fête de la dédicace de Saint-Jean-des-deux-Jumeaux. (2) L'abbé Renaudot écrivait alors à Bossuet : « Je remercie M. l'abbé Fleury de son souvenir et le salue avec votre permission. » (3)

En avril 1688, Bossuet était accompagné dans sa visite pastorale par Fleury et Phélypeaux. (4)

En 1696, Bossuet écrivait : « Je célébrai solennellement mes obsèques (c'est ainsi qu'il désigne l'anniversaire de son sacre) le 21 septembre, jour de saint Mathieu, avec un grand concours. M. le théologal fit un beau sermon. MM. Fleury et de Langle y étaient venus. » (5)

Le 1^{er} octobre 1696, à l'abbé Bossuet : « J'arrivai hier de Rozoy, ou plutôt de la Fortelle, où l'on but fort votre santé. J'y allai avec M. de Fleury. » (6)

Le 15 avril 1697, au même, de Versailles : « MM. les abbés de Fleury, le précepteur, et de Catelan, ici présents, vous saluent. » (7)

Ces relations, qui consolait Bossuet des allures que sa famille pouvait donner à sa maison épiscopale, lui composaient comme l'atmosphère nécessaire à l'éclosion de ses inspirations surnaturelles. « Un jour, dit Ledieu, (8) dans le carême de 1687, à Meaux, prêt à aller à l'église de Saint-Santin expliquer le Décalogue, je le vis, M. l'abbé de Fleury présent, prendre sa Bible pour s'y préparer, et lire à genoux, tête nue, les chapitres XIX et XX de l'*Exode*, s'imprimer dans la mémoire les éclairs et les tonnerres, le son redoublé de la trompette, la montagne fumante et toute la terreur qui l'environnait, en présence de la majesté divine, humilié profondément, commençant par trembler lui-même, afin de mieux imprimer la terreur dans les cœurs et enfin y ouvrir les voies à l'amour. »

Une visite que Bossuet fit avec Fleury mérite d'être relevée : ils la firent, en 1684, à l'abbé de Rancé, et mainte-

(1) *Journal de Fleury, passim.*

(2) *Revue Bossuet*, 25 janvier 1901, p. 25.

(3) *Correspondance de Bossuet*, t. III, p. 439.

(4) *Ibid.*, p. 506.

(5) Floquet *Études sur Bossuet*, t. III, p. 497.

(6) *Corresp. de Bossuet*, t. VIII, p. 85.

(7) *Ibid.*, VIII 234.

(8) Rapporté par Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XII, p. 214-215.

fois leurs trois noms reviennent dans la correspondance de Bossuet. « MM. de Fleury et Jannon, écrit celui-ci à l'abbé de Rancé, le 23 octobre 1684, qui sont venus me consoler, vous saluent. » (1) Et plus tard, de Meaux, le 11 novembre 1687, « Je ne me suis pas trouvé ici, Monsieur, quand un religieux de Fontevault y a apporté *l'Explication de la règle de saint Benoit*. M. l'abbé Fleury l'a reçu en mon absence. » (2) Le premier voyage de Fleury à la Trappe avait eu pour but une retraite spirituelle de quelques jours. En même temps, la Trappe n'appartenait-elle pas à l'Ordre de Cîteaux, comme l'abbaye du Loc-Dieu, à laquelle il venait à peine d'être nommé? De plus, Rancé avait publié, l'année précédente, son livre *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, qui allait être l'origine de sa longue querelle avec Mabillon. Fleury ne manquerait pas, ami qu'il était de l'un et de l'autre, d'interroger le premier sur sa pensée exacte.

L'année 1684 marqua pour la compagnie de Meaux une série de douloureuses épreuves : quatre deuils la décimèrent successivement.

M. d'Amboile, que Fleury avait visité en juin dans sa terre de Chessy, avait vu sa santé chanceler, malgré les bienfaits de la campagne, et avait même songé à quitter l'intendance. Revenu à Paris, il fut opéré d'un abcès au foie. Après deux mois de souffrances cruelles, qu'il traversait dans la prière, la récitation de l'office divin, et la sereine mise en ordre de ses affaires, il décéda le 12 août, suivi dans la tombe, à quelques jours d'intervalle, par son jeune fils. M. d'Amboile était l'homme que Fleury avait le plus aimé, le chrétien tel qu'il le voulait dans le monde, le magistrat idéal. Pour sa consolation et celle de la famille d'Ormesson, celui-ci écrivit sur son ami une notice biographique dont la simplicité de style fait la plus belle oraison funèbre.

A la fin de septembre, c'était l'abbé de Varès, bibliothécaire du Roi, dont Fleury raconte à Bossuet, dans une lettre du 28, les derniers moments. « Je lui ai trouvé la poitrine fort engagée, grande difficulté de parler et même d'ouïr, mais la connaissance entière et les sentiments très

(1) *Corr. de Bossuet*, t. III, p. 37.

(2) *Ibid.* p. 445.

chrétiens. Je lui ai dit quelques paroles de saint Paul, sachant qu'il le méditait continuellement, et quelques versets des Psaumes, surtout « *In domum Domini ibimus* : » sur quoi il a témoigné une grande consolation de penser à la sainte cité, et à la bonne compagnie que l'on y trouvera. J'ai continué à lui dire quelques paroles de l'Ecriture de temps en temps, et j'ai vu comme il les goûtait par ce qu'il ajoutait lui-même. Il a voulu reposer, et j'ai été aux Filles de Saint-Thomas, (1) où j'ai dit la Messe pour un malade à l'extrémité... Les notaires sont venus... puis M. de Cornouailles avec les saintes huiles... » Quelle consolante réalisation de l'idéal que s'étaient proposé les amis dans l'étude de l'Ecriture sainte : « *in his consenescere, in his immori!* »

Et Fleury termine : « Personne ne pénètre mieux que vous toutes les conséquences de cette mort. Pour moi, je voudrais bien en tirer des conséquences qui me fussent utiles ; et il me semble que cet exemple, venant tout à coup sur celui de M. d'Amboile, devrait bien m'apprendre à mépriser la vie et tout ce que l'on y appelle établissement pour ne songer à en faire que dans le ciel. Vous m'y aiderez, Monseigneur, par vos bonnes instructions et vos bons exemples, et encore plus par vos prières, que je vous demande avec votre sainte bénédiction. » (2)

L'abbé de Saint-Luc écrivait le même jour à Bossuet une lettre du même genre, y parlant du « bonheur de mourir entre les bras de M. Fleury ». Huit jours après, lui-même était mort, tué, dit Dangeau, « en galopant un cheval qui le jeta à terre. »

Le 15 octobre, c'était à M. de Cordemoy de paraître devant Dieu. La perte était plus sensible encore pour Fleury, à cause de l'ancienneté et de l'intimité de ses rapports avec cet homme de bien, son ancien confrère du barreau, confident de tous ses projets de jeunesse, associé à ses études et à ses travaux. « Eh bien ! Monseigneur, écrit sur-le-champ Fleury à Bossuet, il a plu à Dieu de frapper encore ce terrible coup et de nous ôter M. Cordemoy. Il me semble que je ne vois plus que des morts, et à peine sais-je si je suis en vie moi-même : du moins sais-je bien que si

(1) Ce couvent était situé sur l'emplacement actuel de la Bourse.

(2) *Corresp. de Bossuet*, 28 sept. 1684.

j'ai tant soit peu de raison, je ne dois pas me promettre un moment de vie.... Mais il n'est point question de se lamenter : il faut songer aux vivants et avoir soin de la pauvre famille de notre ami. »

Le zèle et l'admirable serviabilité de Fleury porta ses fruits : l'abbé de Cordemoy, recommandé par Bossuet, connu par le Grand Condé, ami de son père, fut nommé lecteur du Dauphin et chargé de continuer l'*Histoire de France*.

L'épreuve et le deuil eussent achevé, s'il en eût été besoin, d'unir les cœurs autour de Bossuet.

De joies, on en goûtait suffisamment dans les études faites en commun, dans l'apostolat exercé, dans les travaux personnels auxquels chacun se livrait de son côté et par lesquels Fleury ne tardera pas à rappeler notre attention.

La gaiété était-elle exclue de leur société? Cela serait invraisemblable de la part d'un groupe d'ecclésiastiques, quelle que fût leur gravité. Ne durent-ils pas s'égayer un peu, en 1690, par exemple, quand Santeul, réprimandé par Bossuet pour avoir sacrifié à la mythologie païenne et parlé de Pomone dans une poésie, prit la chose au tragique, fit des excuses, au point que Fleury eut toute la peine du monde à calmer ses scrupules; encore l'autre eut-il besoin, pour se rassurer, d'une lettre de Fénelon, le 18 avril, et d'une autre de Bossuet lui-même, le 22 juillet, pour le féliciter de ses merveilleux iambes!

Fleury devait raconter à la compagnie telle distraction de La Fontaine dont il avait été le témoin. « La Fontaine, raconte M. Dugas, (1) voulait présenter un de ses livres au Roi et s'adressa à M. de Nières, premier valet de chambre : celui-ci lui donna jour pour se trouver à Versailles. La Fontaine n'y manqua pas. M. de Nières le plaça dans un endroit commode où le Roi devait passer. Le Roi passa en effet. M. de Nières dit à La Fontaine : « Approchez-vous donc et présentez votre livre! » L'autre se presse, se fouille, se refouille, et ne trouvant rien : « Ma foi, dit-il, je l'ai laissé à Paris. » Fleury assistait encore à la scène quand le fabuliste osait se présenter à Bossuet et lui demander sa protection en faveur de ses contes immoraux. Bossuet ne manquait

(1) William Poidebard, *Correspondance littéraire et anecdotique de M. de Saint-Fonds et le Président Dugas (1711-1739)* Lyon 1900, p. X.

pas de rapporter les bons mots qu'il avait entendus à la Cour. « Si la paix dure encore quelques années, y disait-on de Dangeau, il pourrait bien être maréchal de France ! » M. de Condom, avait dit Louis XIV lui-même en montrant le maréchal de Villeroy, voyez-vous ce gentilhomme ? Après moi, c'est le plus ignorant homme de mon royaume ! »

En mai 1703, au cours de sa dernière maladie, Bossuet se faisait lire par Ledieu le tome IX de *l'Histoire ecclésiastique*, récemment paru. De son côté, en avril 1704, Fleury amenait au chevet de Bossuet le médecin des Enfants de France, Du Chesne, dans l'espoir qu'il prolongerait les jours de son ami mourant.

Leur longue amitié n'avait pas connu de défaillance.

Qu'il nous soit permis d'instituer un parallèle entre ces deux prêtres illustres. Fleury, le plus jeune, d'un génie moins puissant, avait été consacré par sa retraite d'ordination disciple de Bossuet. En mainte circonstance il avait bénéficié de sa protection. Pour maint de ses ouvrages il avait reçu de lui des approbations officielles, comme pour les *Mœurs des Israélites*, en 1681, les *Mœurs des Chrétiens* en 1682, le *Catéchisme historique* en 1683, (1) la *Vie de la Vénérable Mère Marguerite d'Arbouze* en 1684. Il est incontestable que dans l'épanchement de leurs cœurs, dans la communication de leurs pensées, Fleury reçut de Bossuet bien plus qu'il ne lui donna.

Sainte-Beuve a bien exprimé cette relation dans ses *Causeries du Lundi*. « L'âme, dit-il, l'esprit de l'abbé Fleury, semblent avoir été pris de tous points sur la mesure de Bossuet et tempérés selon des degrés pareils, avec la différence du sage au grand. »

« Un homme, poursuit-il, de large et vive conception, (il s'agit de Cousin), montrant un jour à quelqu'un, (c'était Sainte-Beuve lui-même), sa bibliothèque, qu'il avait fort belle, arrivé devant les écrivains ecclésiastiques du règne de Louis XIV, s'écria : « Fleury à côté de Bossuet ! Et pourtant quelle distance ! Mais il n'y a rien entre deux. »

Et le sagace critique ajoute : « Jugement parfait, et qui caractérise bien Fleury ! Toutefois ce ne serait pas ici le lieu d'appliquer à la rigueur le mot de Quintilien qu'on n'est

(1) Ce qui, d'ailleurs n'empêcha pas que cet ouvrage ne fût mis à l'Index, « *donec corrigatur* », en 1728.

pas nécessairement le second pour venir le plus proche après quelqu'un : *aliud proximum esse, aliud secundum.* » (1)

Tel était bien le jugement de Sainte-Beuve, et après réflexion, car, une première fois, ayant cité le mot de Cousin, il l'avait fait suivre de ce commentaire : « C'est le cas de rappeler le mot de Quintilien : ... » (2) Ce premier jugement de Sainte-Beuve, où Fleury lui paraît à côté de Bossuet *longo, sed proximus intervallo*, est justement corrigé par un second où il diminue la distance.

Sainte-Beuve a d'ailleurs parlé jusqu'à dix fois de Fleury, soit dans *Port-Royal*, soit dans ses *Causeries*. Il est plein de mots heureux à son sujet, de jugements parfaits, mais partiels. On dirait qu'il s'essayait à présenter un jour un portrait d'ensemble de cet « écrivain de second ordre » qui fut « un esprit de première qualité », comme il dit encore, qui eut « un style pur et irréprochable, sans une trace de mauvais goût, sans un seul paradoxe », mais qui « paie aujourd'hui la peine de n'avoir pas de relief dans la forme et de n'avoir pas mis dans un jour plus frappant ses pensées... » qui, « bien qu'il ait vécu à côté de Bossuet, n'en a reçu aucun rayon pour l'expression. » Ce portrait, il ne l'a jamais écrit. Le sujet était trop complexe pour le traiter en quelques pages. Et puis, n'oublions pas que Sainte-Beuve ne connut pas Fleury tout entier. On voit clairement qu'il ignorait tout de ses travaux de jurisprudence, de ses travaux de pure littérature restés inédits, et qu'il n'avait pas exploré ses manuscrits. Sur les relations de Fleury avec Bossuet, il n'avait lu que Lédieu : il devina le reste.

Il semble que la Providence, en rapprochant ces deux hommes, en les unissant par les liens d'une amitié si profonde et si constante, ait voulu nous donner une image sensible de l'union de la raison et de la foi.

Bossuet, génie théologique, orateur sans rival, mais confiné, depuis son ordination, dans les controverses avec les Juifs ou les Protestants et dans le ministère de la prédication, vivait un peu en dehors, quoiqu'au dessus de l'évolution scientifique de son siècle. Il avait sur tous les objets des connaissances humaines les clartés supérieures du génie et de la foi ; mais son érudition, si profonde qu'elle fût déjà,

(1) Sainte Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XII, p. 218-220.

(2) Ibid. t. XI, p. 502.

ne dépassait guère en étendue le domaine des sciences théologiques. Il ne savait pas les langues modernes ; il pratiquait peu les auteurs profanes, ne cherchait dans l'histoire que les faits particuliers utiles à ses controverses ; la jurisprudence, les sciences physiques, ne devaient entrer que plus tard dans le cadre de ses études. Il avait négligé même les origines et les anciens monuments de la littérature française. (1)

Fleury, homme de grande foi, mais génie philosophique avant tout, passionnément curieux de toutes les choses humaines, avait exploré à fond et en tous sens le domaine de l'érudition. Jurisconsulte consommé, canoniste, et par là-même théologien, il ne suivait pourtant que de très loin, vers les hauteurs du dogme et de la morale, celui qu'il devait appeler toute sa vie, avec un accent touchant de vénération, « le plus grand théologien, de notre siècle. » (2) Mais dans tous les autres ordres de connaissances, il pouvait à son tour servir de guide même au génie de Bossuet. Philosophie, histoire, chronologie, langues et littératures anciennes et modernes, migrations des peuples, législations comparées des Hébreux, des Grecs, des Romains, des Arabes, des nations européennes, du Moyen-Age ou des derniers temps, il savait tout.

Bossuet et Fleury avaient mêmes pensées et mêmes goûts. Tous deux professaient la même admiration pour Homère et Platon, lisaient saint Augustin avec délices, et plaçaient au dessus de tout la Bible. Mais tandis que Fleury, hébraïsant, helléniste hors de pair, philosophe, jurisconsulte, historien, expliquait curieusement devant un petit groupe d'amis le sens littéral et historique des Livres sacrés, la Cour et toute la France pensante s'empressaient autour de la chaire de Bossuet pour l'entendre, nouveau Moïse, proclamer en face des rois et des princes les droits de Dieu, ou, nouveau Jérémie, « égaler les lamentations aux calamités. »

(1) « *Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Eglise pour former un orateur* » Œuvres de Bossuet, édition Lachat, t. XXVI, p. 107-114.

(2) Fleury, dans sa modestie, ajoute, le 3 mars 1689, à propos de sa lettre à Monseigneur Lanneau, « Au reste, me défiant avec raison de mes pensées, j'ai communiqué ce Mémoire à quelques-uns de mes meilleurs amis, et Monseigneur l'évêque de Meaux, le premier théologien de notre siècle, a bien voulu prendre la peine de l'examiner et de me donner ses avis, que je n'ai pas manqué de suivre ». (Aimé-Martin, op. cit., p. 63. Cité par la *Revue Bossuet*, juin 1905, p. 65).

Privilège mystérieux du génie, ou éclatante supériorité de la Révélation sur toute science humaine! Bossuet, à douze ans, pleurait d'admiration en lisant la Bible, et, monté sur le Sinaï où il vit Dieu, en descendait, le front rayonnant de cette flamme divine qui donna toujours tant de puissance à sa pensée, tant d'éclat à son verbe, tant de majesté à sa personne. Fleury, lui, s'achemina de bonne heure aussi vers la montagne sainte, mais en savant et en philosophe, comme en chrétien pieux ; il contempla de loin, en lisant les *Météores* de Descartes, ses sommets embrasés ; il en revint en comparant les Tables de la Loi aux Lois des XII Tables, la jurisprudence de Moïse à celle de Lycurgue.

C'est la différence « du sage au grand. » C'est pourquoi l'histoire dira toujours : « le grand Bossuet », et « le sage Fleury ».

CHAPITRE XII

Fleury et Fénelon

Fleury, sous-précepteur des Enfants de France

Rencontre de Fleury et de Fénelon chez Bossuet. — Leur mission en Saintonge et en Poitou. — Education des Enfants de France. — Fleury nommé Sous-Précepteur. — Son rôle primordial. — Parallèle de Fénelon et de Fleury. — Instruction du Prince. — Idées politiques et sociales des Précepteurs. — L'abbé Fleury et le Quiétisme.

Les relations de Fleury ne furent pas moins intimes avec Fénelon qu'elles ne l'avaient été avec Bossuet.

Né en 1651, Fénelon était de onze ans plus jeune que Fleury, comme celui-ci était déjà de treize ans plus jeune que Bossuet.

« M. l'abbé de Fénelon, dit Ledieu, connut Bossuet dès ce temps, (vers 1672) dans sa grande jeunesse ; son oncle, le marquis de Fénelon, qui était à la cour en réputation d'homme d'esprit et de piété, se lia bientôt avec l'évêque de Condom, et, ensuite, il lui amena son neveu. Cet abbé tout brillant d'esprit, mais élevé dans la piété et la modestie par les soins de son autre oncle, l'évêque de Sarlat, si recommandable par sa sainteté, gagna d'abord l'estime de notre prélat ; et ce fut le fondement de l'amitié et de la liaison intime dans laquelle nous le verrons vivre à Paris, à Meaux, à Germigny, pendant tant d'années... » (1)

Fénelon participa aux séances du Petit Concile proprement dit, de 1673 à 1679, ainsi qu'aux réunions philosophi-

(1) Ledieu, t. I. p. 138.

quès et littéraires dont le grand prélat était également l'âme et qui, nous l'avons vu, se prolongèrent bien au delà de cette date.

Il y rencontra régulièrement Fleury, qu'il connut ainsi, à notre avis, avant la date de 1682 fixée par M. Dartigues. (1) Les deux abbés, imbus de la même culture classique, au caractère également enclin à la douceur évangélique et au désintéressement, (2) pénétrés du même idéal touchant l'éducation des enfants, la conversion des âmes et le gouvernement des peuples, ne tardèrent pas à s'unir d'une amitié étroite.

« Entraîné, dit Aimé-Martin, par le génie de Bossuet qui voyait de haut et d'ensemble, Fénelon honorait en lui la simplicité des mœurs, la pureté de la vie, et je ne sais quel air de grandeur et de bonté paternelle qui rayonnait de ses cheveux blancs et de son front inspiré. Et cependant, Fénelon fut heureux de trouver auprès de cette âme brûlante une âme plus douce et faite pour reposer et comprendre la sienne. Tel était l'abbé Fleury. Fénelon l'aima pour sa vertu comme il aimait Bossuet pour son génie. » (3)

Nous les avons vus travailler ensemble, sous la direction du maître, à l'évangélisation du diocèse de Meaux, à partir de 1684. Ils mettaient en commun, avec leurs lumières, leurs efforts comme leurs joies. Lorsqu'en 1687 Fénelon envoyait de Germigny une poésie à Bossuet et lui disait :

« De myrtes, de lauriers, de jasmins et de roses,
De lys, de fleurs d'orange, en son beau sein écloses,
Germigny se couronne et sème les plaisirs...., » (4)

Fleury s'y associait du même cœur qu'il avait jadis goûté les charmes d'Ormesson.

Mais c'est surtout en 1687 que Fénelon manifesta son attachement à Fleury, lorsqu'il lui demanda de l'accompagner dans ses missions de Saintonge et du Poitou.

On était au lendemain de la révocation de l'Edit de Nantes. Quelque jugement que l'on prononce sur cet acte, et quelque responsabilité que l'on en reporte sur le clergé

(1) Abbé Gaston Dartigues, *op. cit.*, p. 59.

(2) Fleury, nommé à l'abbaye d'Argenteuil, remit celle du Loc-Dieu, de même que Fénelon, nommé à l'archevêché de Cambrai, avait remis son abbaye de Saint-Valéry-sur-Somme.

(3) Aimé-Martin, *Panthéon littéraire*, Fleury, 1837, p. XVIII.

(4) *Œuvres de Fénelon*, Versailles 1820 t. XXI p. 302.

et le peuple catholique de l'époque, (1) il faut bien reconnaître que si des évêques et des prêtres éminents, tels Bossuet et Bourdaloue, convaincus que les Réformés irréductibles n'étaient plus qu'une poignée en France, approuvaient la révocation, les mêmes, se rapprochant en cela des hautes vues du pape Innocent XI, étaient hostiles à toute politique de violence, et partisans des méthodes de persuasion. (2) Bossuet avait empêché qu'il y eût des dragonnades à Meaux. (3) « Aucun de vous, pouvat-il dire aux nouveaux convertis de son diocèse, n'a souffert de violence ni dans ses biens, ni dans sa personne. » (4) Et il multipliait les écrits pour les ramener par la conviction à la vérité. Bourdaloue, tout en félicitant Louis XIV de son énergie et déclarant « qu'il faut, pour venir à bout de l'hérésie, un bras qui la dompte et une tête qui la réfute, » s'en allait prêcher le carême à Montpellier en 1686. Même il y a, dans les *Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin*, un morceau célèbre, rédigé par Pellisson vers 1671 et qui porte ce titre : « Conduite à tenir à l'égard des protestants; les ramener sans violence. » (5)

Telle était aussi la pensée de Fénelon, en « ce siècle où la puissance civile crut pouvoir opérer des changements de religion par une combinaison des moyens de la police avec ceux de la parole ecclésiastique. » (6) En principe, « pas plus que l'évêque de Meaux, il ne doutait que les princes eussent le droit et le devoir de contraindre leurs sujets à rester dans l'unité de l'Eglise; » il aurait même « souhaité que la force fût employée habilement. » (7)

(1) Camille Rousset, *Histoire de Louvois*, t. III, p. 436.

(2) Et cette façon d'agir n'était pas nouvelle. « La lutte contre l'hérésie, écrit M. Auguste Leman dans son *Recueil des Instructions générales aux Nonces ordinaires de France, de 1624 à 1634*, (pp. 5 et 6), n'importe pas moins à Urbain VIII, que le maintien de la foi catholique. C'est à l'organiser qu'est consacrée une partie notable des Instructions. Le ministre pontifical n'aura pas à exciter le Roi à combattre les hérétiques par les armes : Sa Majesté n'y est que trop portée ; au reste, ajoute sagement le Cardinal François Barberini, « l'expérience n'a que trop montré que pousser ouvertement à la guerre irrite davantage les hérétiques et leur rend plus odieux le Saint-Siège... »

« ...Avant tout le Saint-Siège compte sur l'efficacité de l'apostolat catholique pour combattre l'hérésie... C'est par les missions, principalement, que sera répandue la vraie foi dans les régions hérétiques ».

(3) Druon, *Bossuet à Meaux*, pp. 74-88.

(4) *Instruction pastorale* du 16 mai 1686.

(5) Camille Rousset, *op. cit.* t. III p. 441, note 1.

(6) Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, t. I p. 21.

(7) *Ibid.*, t. I, pp. 90-91.

Sans aller jusqu'à forcer un dissident à revenir à la foi catholique, il l'eût volontiers contraint à s'en instruire et à venir assister aux prédications. En fait, il reconnaissait, avec une ironie mêlée d'amertume, les funestes effets de la violence sur les Réformés. « Si l'on voulait, écrivait-il à Bossuet, leur faire abjurer le Christianisme et suivre l'Alcoran, il n'y aurait qu'à leur montrer les dragons! » (1) Et il considérerait avec envie les merveilleux résultats qu'avait obtenus dans le Chablais la seule douceur de saint François de Sales. Contradictions apparentes, qui ne permettent pas de définir facilement l'attitude de Fénelon en face des Réformés (2).

Fleury fut plus franchement libéral. Lui qui devait, dans ses *Sixième et Septième Discours sur l'Histoire ecclésiastique*, stigmatiser l'emploi de la force soit contre les hérétiques, soit même contre les infidèles, poussait la délicatesse jusqu'à blâmer l'usage de l'aumône tel que l'admettait Fénelon, comme moyen direct de conversion. Il lui semblait qu'il y avait là comme un trafic des consciences, et une provocation à l'hypocrisie, et il préférait le geste autrement large du Christ prononçant son *Misereor super turbam* sur tous les malheureux sans distinction. C'étaient les méthodes persuasives et purement évangéliques des Pères et des conciles du IV^e siècle qu'il préconisait. « Quand saint Grégoire de Nazianze, écrit-il, fut appelé à Constantinople, quoiqu'il pût se prévaloir de toute la puissance de l'empereur Théodose, il ne s'appuya que sur la patience chrétienne, il ne sollicita point les magistrats pour faire exécuter contre les hérétiques les lois qu'ils méprisaient. Loin de faire confisquer leurs biens, il ne voulut pas faire la moindre démarche pour les obliger à la restitution des revenus immenses de son Eglise qu'ils pillaient depuis quarante ans. » (3) Ses modèles étaient ces Pasteurs de l'Eglise primitive, dont il disait plus tard avec admiration : « Ils ne prétendent pas dominer comme les puissances du monde et se faire obéir par la contrainte extérieure ; leur force est dans la persuasion : c'est la sainteté de leur vie, leur doctrine, la charité qu'ils

(1) *Corresp. de Bossuet*, t. III p. 199.

(2) M. Crouslé a relevé dans son ouvrage ces contradictions ; M. l'abbé Delfour a essayé d'en donner l'explication dans la *Revue du Clergé Français* (1^{er} janvier 1896).

(3) *Discours IV sur l'Histoire ecclésiastique*. Aimé-Martin, 1837, p. 344.

témoignent à leur troupeau par toutes sortes de services et de bienfaits qui les rendent maîtres de tous les cœurs » (1)

Tandis que les Intendants déploraient dans de longs mémoires le peu de résultats de la politique royale et les lamentables dispositions des prétendus Nouveaux Catholiques (2), Fleury venait d'opérer la conversion retentissante de Françoise-Henriette Isle-de-Loire. On connaît l'histoire de cette jeune protestante qui, lors de la révocation de l'Edit de Nantes, passait à l'étranger déguisée en matelot. Au moment d'embarquer, une personne, par mégarde, l'appelle mademoiselle, et tout est découvert. On l'arrête, on l'enlève à sa famille désespérée pour l'envoyer dans un couvent à Paris. La malheureuse jeune fille proteste qu'elle souffrira tout plutôt que d'embrasser la religion de ses bourreaux, et pendant un an, elle tient parole. Mais voici que l'abbé Claude Fleury vient la visiter. Il revient souvent. Il lui témoigne tant de bonté qu'à la fin, la grâce aidant, elle se convertit, elle abjure la veille de Noël 1686. Ce sont désormais les persécutions de sa famille qu'elle brave sans faiblir. En 1691, elle entre à la Visitation. (3)

C'était par des méthodes analogues que Fénelon et Fleury allaient faire quelque bien en Aunis et Saintonge.

Fénelon était venu dans ces provinces de l'ouest dès 1685 : il avait rendu compte de sa première mission au marquis de Seignelay, dans une lettre datée de La Tremblade, 8 mars 1686. (4)

Désigné l'année suivante pour une nouvelle mission, il partit pour trois mois, avec une société de missionnaires choisis par lui. « Je partis, lit-on au *Journal* de Fleury le 29 avril 1687, avec MM. les abbés de Fénelon, Milon, de Langeron, MM. Hellouin, Morant et Quercy, pour aller en mission à La Rochelle, où nous arrivâmes le 12 de mai. Le Roi fournit toute la dépense de ce voyage. » Et Fleury

(1) Préface de l'*Histoire ecclésiastique*.

(2) Cf. le long mémoire de M. de Basvillé, *Corresp. de Bossuet* ; t. IX p. 319. M. de Basville avait été envoyé en 1682 dans le Poitou, en remplacement du violent Marillac.

(3) *Année sainte des Religieuses de la Visitation*, t. XI, novembre 1870, Annecy pp. 205-211, « Abrégé de la vie et des vertus de notre chère sœur Françoise-Henriette Isle-de-Loire, décédée en notre premier monastère de Paris l'an 1724, âgée de cinquante-quatre ans, dont trente-deux ans de profession ».

(4) Audiat et Létélié, *La mission et la chaire de Fénelon à La Tremblade*, La Rochelle, 1874.

ne nomme sans doute que ceux avec qui il fit route, car nous savons que l'abbé de Cordemoy, par exemple, arrivé à une autre époque, faisait partie de la mission.

En choisissant Fleury pour principal collaborateur, Fénelon ne pensait pas seulement à la douceur conquérante de son ami, il songeait à la science qui ferait de celui-ci un guide sûr pour lui-même et un docteur convaincant pour les foules. M. de Gaumont avait ainsi porté plus loin qu'il ne pouvait prévoir lorsqu'il avait attiré l'attention de son jeune ami sur les recherches scientifiques des Protestants, des Bochart et des Dumoulin, sur leur prétention de connaître les langues orientales et d'approfondir l'Ecriture sans en retirer piété ni humilité ni autre vertu, sans en ouvrir le trésor.. (1)

On peut lire dans le Cardinal de Bausset (2) le récit des conversions merveilleuses opérées par de tels apôtres en ce pays que les violences de Marillac n'avaient fait qu'aigrir jusqu'en 1682. (3)

Les difficultés, cependant, ne manquèrent pas. Elles vinrent de certain milieu catholique où la charité des missionnaires était tournée en faiblesse, leur loyauté en condescendance pour l'erreur, et par qui ils furent dénoncés à la Cour. De semblables persécutions ne furent-elles pas de tout temps la rançon du succès ? Nous soupçonnons aussi la masse des réformés d'avoir répondu trop souvent par l'hostilité ou l'indifférence aux prédications des saints prêtres. Jugeons-en plutôt par les conditions modernes de l'apostolat d'après lesquelles il faut, pour convertir le noyau pourtant restreint d'une paroisse, de longues, très longues années de vertu, d'habileté et de peine.

Fénelon et ses collaborateurs, en dépit de leur science et de leur sainteté personnelle, avaient-ils la préparation suffisante pour réaliser cette œuvre de longue haleine ? Il est permis d'en douter. Au bout de quelques mois, le chef de la mission écrivit à Bossuet son découragement, ajoutant, d'un ton humoristique, qu'il était prêt à supprimer l'Ave Maria et à soutenir quelque grosse hérésie pour obtenir une heureuse disgrâce qui le ramenât à Germigny.

Ce fut le rappel.

(1) Emery, *Nouveaux opuscules*, p. 226.

(2) Cardinal de Bausset, *Vie de Fénelon*, Paris 1850, t. I pp. 110-116.

(3) *Corresp. de Bossuet* t. II p. 263.

Une autre tâche allait, pour de longues années, unir les deux amis : c'était l'éducation des Enfants de France.

Le duc de Beauvilliers, qui venait d'être nommé, en 1689, gouverneur du jeune duc de Bourgogne, avait choisi et fait accepter de Louis XIV, comme précepteur du prince, l'abbé de Fénelon. Le *Traité de l'Education des Filles*, composé par l'abbé à la demande de Madame de Beauvilliers, pour ses huit filles, avait valu à son auteur cette distinction. Le duc, d'ailleurs, malgré sa valeur personnelle et la supériorité de sa position, ne tarda pas à subir, ainsi que le duc de Chevreuse, son beau-frère, et tout leur entourage, l'ascendant de Fénelon qui devint, dit Saint-Simon, « le maître de leur cœur et de leur esprit, et le directeur de leurs âmes. » (1)

Fénelon, à son tour, demanda pour auxiliaire l'abbé Fleury. « Soit conformité naturelle de ces deux esprits, dit M. Druon, soit que leurs longs et fréquents entretiens les eussent amenés à penser et à sentir presque toujours l'un comme l'autre, ils avaient les mêmes idées sur un grand nombre de points, et principalement sur la manière d'élever les enfants. » (2)

« On jugeait, dit De Sourches, par la liaison qui était entre lui (l'abbé Fleury), et M. l'abbé de Fénelon, que ce serait lui qui aurait l'emploi de sous-précepteur. » (3) La demande de Fénelon fut agréée. Louis XIV disposa par lui-même de cette place en faveur de l'abbé Fleury... d'une très sainte vie, dit Saint-Simon, mais qui, ayant été précepteur de M. de Vermandois, tenait directement au Roi par ce coin, sans s'en douter lui-même. » (4)

Les provisions de sous-précepteur pour l'abbé Fleury, du 11 septembre 1689, étaient ainsi formulées : « Etant nécessaire pour le soulagement du sieur abbé de La-Motte-Fénelon, précepteur de notre très cher et très aimé petit-fils le duc de Bourgogne, d'établir près de lui une personne de probité et de mérite, capable d'inspirer à notre dit fils les sentiments de religion et des autres vertus, en lui enseignant les sciences, nous avons fait choix pour cette

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, t. II p. 342.

(2) Druon, *Histoire de l'éducation des Princes*, t. II, p. 10.

(3) De Sourches, *Mémoires*, t. III p. 164.

(4) Saint-Simon, *Mémoires*, t. II, p. 410, Addition au journal de Dangeau.

fonction de notre cher et bien aimé Claude Fleury, prêtre, abbé du Loc-Dieu, par la connaissance particulière que nous avons de sa vertu et capacité dont il a donné des marques en la place de précepteur de nos cousins, les Princes de Conti, et de feu notre fils naturel le Comte de Vermandois. A ces causes et autres à ce nous mouvant, nous avons le dit sieur Fleury commis, ordonné et établi, commettons, ordonnons et établissons, par ces présentes signées de notre main, en la charge de sous-précepteur de notre dit fils le Duc de Bourgogne, pour en la dite qualité vaquer à son instruction toutes les fois que besoin sera, et jouir de la dite charge aux honneurs, autorité, prérogatives, prééminence et appointements qui lui seront ordonnés par nos Etats, et ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement à notre cher et bien aimé cousin le Duc de Beauvilliers, gouverneur de notre dit fils, que du dit sieur Fleury pris et reçu le serment en tel cas requis et accoutumé, il le mette et institue de par nous en possession et jouissance de la dite charge et d'icelle ensemble du contenu ci-dessus, le fasse jouir et user pleinement et paisiblement... »

Deux nouveaux élèves devaient être bientôt confiés aux précepteurs : le duc d'Anjou, en octobre 1690, et le duc de Berry, en août 1693, et, avec eux, de nouvelles personnes allaient arriver à la cour : tels les marquis de Saumery et de Razilly, les abbés de Langeron, de Beaumont et de Catelan.

L'histoire de l'éducation des Enfants de France n'est plus à faire. M. Druon, spécialement, y a consacré, dans l'ouvrage déjà cité, plusieurs chapitres dans lesquels il nous fait connaître d'une façon intéressante la culture physique, intellectuelle et morale donnée aux jeunes Princes, les enseignements multiples et complets qu'ils recevaient, les méthodes employées, les résultats admirables obtenus. Cette éducation, assurément, fait le plus grand honneur à ceux qui en assumèrent la conduite : nous le savons.

Nous voulons cependant y revenir encore pour examiner de plus près la part qui en revient à Fleury et pour rendre peut-être à ce modeste plus de justice.

M. Druon, en effet, à la suite du cardinal Bausset, nous semble avoir trop laissé dans l'ombre, quelques

justes éloges qu'il lui décerne, cet humble mais actif collaborateur, et s'être associé trop vite à l'opinion de la postérité qui a fait du duc de Bourgogne « l'élève de Fénelon. »

C'est là un préjugé des XVIII^e et XIX^e siècles, rentrant dans l'erreur d'ensemble qui consiste à faire de Fleury comme une planète recevant sa lumière de Bossuet et de Fénelon. Il suffisait de dire que Fénelon s'acquitta de sa charge avec bonheur et avec éclat. Mais il s'en faut de beaucoup que cette charge comportât la plus grande part du travail ni la plus lourde responsabilité.

M. Dartigues nous semble bien plus près de la vérité lorsqu'il étudie la part personnelle que prit dans cette œuvre l'auteur du *Traité des études*. « Il convient à cet égard, dit-il, de distinguer deux périodes : De 1689 à 1695, Fénelon, présent à la Cour, s'occupe en premier et directement de l'éducation des princes : Fleury demeure en sous-ordre. Il est assez malaisé, durant ces six années, de discerner exactement les attributions spéciales du sous-précepteur : nous constatons que d'autres avant nous, et non des moindres, se sont vus sur ce point réduits aux conjectures, ou au silence prudent... Il semble cependant que Fénelon se soit réservé l'éducation générale et la formation du caractère... et qu'il ait attribué à Fleury l'instruction proprement dite. — Durant la seconde période, de 1695 à 1706, après la nomination de Fénelon à l'archevêché de Cambrai, (1695), malgré les brefs séjours que le précepteur vient faire à la Cour et pendant lesquels il reprend ses fonctions, malgré les directions générales que Fleury, quelque temps encore, reçoit de Cambrai, le sous-précepteur, surtout après la disgrâce de Fénelon et son exil, en 1697, passe au premier rang, remplit en réalité les fonctions de précepteur; éducation et instruction des trois princes lui incombent presque exclusivement, son influence est prépondérante : il est donc vrai de dire que c'est l'auteur du *Traité du choix et de la méthode des études* qui a parachevé l'éducation des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, héritiers de la couronne de France. » (1)

« L'abbé Fleury, dit de son côté M. Crouslé, aurait paru digne des fonctions de précepteur en chef, si sa

(1) Abbé Gaston Dartigues, *Le Traité des études de l'abbé Claude Fleury*, 1921, pp. 62-63.

modestie ne l'eût voué à ces rôles subalternes où l'on fait une partie du bien dont un autre recueille tout l'honneur. Fénelon, plus jeune que lui, mais doué d'un plus brillant génie, ne pouvait trouver un sous-précepteur plus utile, et c'est par lui que, même absent, même exilé, il continua toujours à diriger les études du jeune prince. » (1)

Le journal de Fleury porte au 20 octobre 1689 : « Nous commençâmes à tenir ordinaire à Versailles, M. Dupuy, M. de l'Echelle, et moi. » Ces derniers étaient gentilshommes de la manche du prince. Ainsi tous trois prenaient leurs repas en commun, ainsi Fleury était constamment retenu à Versailles par ses fonctions. Sa charge de sous-précepteur n'était donc pas une sinécure, comme celle de Huet, par exemple, qui ne remplaçait qu'assez rarement Bossuet auprès du Dauphin, lorsque le précepteur l'y appelait, et qui n'habitait même pas Versailles.

Mais nous avons bien d'autres preuves pour établir que la plus grande part du travail dans l'instruction proprement dite du duc de Bourgogne fut donnée à Fleury.

Fénelon, jeune encore, — il n'avait que trente-huit ans, — exclusivement homme d'action jusqu'alors, n'était point connu pour sa science. Quelques opuscules, comme *l'Education des Filles* et le *Traité du ministère des pasteurs*, n'avaient pu encore révéler en lui le savant, ni même le grand écrivain. Mais les grâces séduisantes de sa personne et de son esprit, l'éclat de son imagination et de son langage, sa piété, sa vertu, le recommandaient évidemment comme un homme capable au plus haut degré d'inspirer au petit-fils du Roi le goût de l'étude, de le former à la piété, de développer ses facultés, d'élever son esprit, d'assouplir son caractère et surtout de lui mettre sous les yeux, par son propre exemple, le plus parfait modèle de délicatesse et de grâce princière. Tel fut en effet le rôle de Fénelon. Répondant parfaitement au choix de M. de Beauvilliers et à l'attente du Roi, il charma, comme on sait, le duc de Bourgogne et, mêlant avec une délicatesse infinie et une bonne grâce irrésistible la leçon morale aux études et aux travaux quotidiens de son élève, sut le corriger de ses défauts et gagner son cœur pour toujours. En cela consista son action, très belle et très féconde. Il

(1) Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, t. I p. 192-193.

faut y ajouter le contrôle qu'il exerça sur le programme des études et le choix des auteurs. Les fables, les *Dialogues des Morts*, les thèmes, les versions, qu'il composa pour son élève, en sont les manifestations.

Fleury revenait à Versailles avec une expérience consommée des choses de l'enseignement et une érudition désormais presque sans limites. Il était considéré, à juste titre, comme un maître, par les magistrats et tout le barreau, pour ses ouvrages soit imprimés, soit manuscrits, sur le droit civil et criminel français, par le clergé, pour son *Institution au Droit ecclésiastique* et ses travaux sur l'Écriture sainte, par la Cour, où il avait fait ses preuves auprès des princes de Conti et du comte de Vermandois, par les savants, pour son *Histoire universelle* et pour ses divers mémoires historiques. Il fut l'ouvrier véritable, le professeur expérimenté, dont Fénelon ne révisait guère les programmes et la méthode que pour la forme, dans quelques détails et rarement, comme il le reconnaît dans une lettre à Fleury. On peut dire que pour ce qui concerne l'enseignement, il se reposait avec la plus entière confiance sur la sagesse et l'érudition de Fleury, dont il partageait toutes les idées.

Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, dans sa *Lettre* même à l'Académie, comme dans son *Traité de l'éducation des filles*, n'a fait que développer les idées de Fleury, avec un grand éclat d'expression, mais sans y rien ajouter au fond.

Admiration des Anciens, défense de la simplicité des mœurs dans Homère, préférence donnée aux architectes grecs sur les inventeurs de l'architecture gothique, conception de l'éloquence chez l'avocat et le prédicateur, idéal du bon historien, valeur de l'éducation physique, moyens de rendre l'étude facile et agréable, nécessité de donner aux filles l'éducation et l'instruction conforme à leur état de vie, admiration même des « draperies longues et flottantes » pour l'ajustement des femmes, pour n'en prendre que quelques-unes : autant d'idées féneloniennes qui ont germé d'abord dans l'esprit de Fleury. « Jusque dans certaines idées secondaires, dit M. Chérel, on pourrait établir entre les deux auteurs un parallèle qui serait assez piquant : car Fleury avait toutes ses idées faites

quand il connut Fénelon ; entêté et érudit, il ne les modifia certainement pas pour lui complaire. » (1)

Dira-t-on qu'au point de vue de la piété du moins, Fénelon eut le rôle prépondérant dans la formation religieuse, si profonde, du duc de Bourgogne ? La chose encore est contestable. Moins théologien que Fénelon, mais plus orthodoxe que lui en littérature, Fleury avait fait très large la place des classiques chrétiens dans le programme de son élève. Il multipliait les exercices religieux. Il avait donné dans son *Catéchisme historique* la méthode d'instruction religieuse par les faits, que Fénelon appliquait au prince. Celui-ci avait-il été habitué à la présence de Dieu ? Il n'est pas de pratique sur laquelle Fleury insiste davantage dans ses *Avis spirituels*.

Fénelon, en vertu de sa noblesse, jouissait d'honneurs particuliers, comme de manger à la table du duc de Bourgogne et de monter dans sa voiture ; mais c'était là un avantage extérieur dont il ne songeait aucunement à se prévaloir sur Fleury, pas plus que sur Bossuet.

Du reste, l'amitié et la confiance, qui déjà les unissaient depuis plusieurs années, ne firent que se fortifier à partir du jour où les deux précepteurs travaillèrent ensemble. Quelques mois plus tard, Fénelon confiait à Fleury son testament, il acceptait même de lui quelques services d'argent. Quant à Fleury, qui, durant sa longue vie de quatre-vingt-trois ans, ne perdit jamais une amitié, il sut rester fidèle à Fénelon, même dans la disgrâce.

De l'opinion que nous venons d'exposer, nous avons une autre preuve dans une page que M. de Bausset cite toute entière, il faut le reconnaître, mais qu'il affaiblit

(1) Albert Chérel. *Les Mœurs des Israélites, de Fleury*, 1912, p. 5.

« Faut-il, dit ailleurs M. Chérel, en croire les médisants du XVII^e siècle, lorsqu'ils prétendent que Fénelon tira parti et profit, sans grande délicatesse, de la science sûre du sous-précepteur ? L'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, nous apprend dans un mémoire que Fénelon et ses amis parlaient fort légèrement de Fleury, l'appelant « Bonhomme » et « simplet ». Mais, ajoute-t-il, « quand ils en avaient besoin pour entendre un endroit d'Horace, pour savoir quelque point d'histoire, quelque maxime de l'ancien droit romain, quelque chose des mœurs de ces anciens républicains, M. de Fénelon allait à l'école du bonhomme. On l'y a trouvé plusieurs fois, son Horace à la main, un instant avant la leçon, s'instruisant de ce qu'il allait montrer au prince ». Ce n'est pas seulement d'une interprétation exacte d'Horace que Fénelon est redevable à Fleury. Il lui doit, en grande partie, l'idée qu'il se fait de l'antiquité sacrée et profane... les plus précises de ses vues sur l'éducation des filles ».

(L'Enseignement chrétien, 1^{er} mars 1923, p. 168).

ensuite en ne développant que ce qui concerne Fénelon. Il s'agit du fameux portrait du duc de Bourgogne tracé par Saint-Simon. Tant d'esprit, conclut celui-ci, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'était pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers, qui en sentait exactement toutes les difficultés et toutes les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, la variété des remèdes... Fénelon, Fleury,... tous furent mis en œuvre, et tous, du même esprit, travaillèrent, chacun sous la direction du gouverneur... »

M. Druon observe que « Saint-Simon était l'ami intime du duc, (1) et c'est, dit-il, ce qui explique pourquoi il lui attribue la principale action dans cette éducation. »

Aimé-Martin, de son côté, avait pensé « qu'il faut beaucoup rabattre de l'influence active que Saint-Simon accorde au duc de Beauvilliers, bien plus sans doute parce qu'il était duc que parce qu'il était vertueux. » (2)

Pour nous, nous voyons d'autant moins de raison de contester ici le témoignage de Saint-Simon qu'il est d'accord avec les sentiments de haute estime marqués par Louis XIV dans les *Provisions au duc de Beauvilliers*, avec la volonté d'un roi qui ne parlait pas à la légère, et qui avait nettement tracé la fonction de chacun des serviteurs du prince.

Considérons de plus près l'instruction de ce dernier.

Le témoignage de Fleury attestant que le duc de Bourgogne, en 1690, c'est-à-dire à huit ans, commençait à sentir la cadences des vers latins, (et il s'agissait des iambes de Santeul), confirme jusqu'à la certitude ce que le cardinal de Bausset raconte, d'après le P. Querbeuf, que le jeune prince « était parvenu, à l'âge de dix ans, à écrire élégamment en latin, à traduire les auteurs les plus difficiles avec une exactitude, une finesse de style qui étonnait toujours les personnes les plus instruites, à expliquer Horace, Virgile, les *Métamorphoses* d'Ovide, à sentir toutes les beautés des harangues de Cicéron. A onze ans, il avait lu Tite-Live

(1) Druon, *op. cit.*, t. II p. 13.

(2) Aimé-Martin, *Panthéon littéraire* 1837, p. XXVII. Mgr Cagnac ne craint pas d'affirmer que « les défauts du duc de Bourgogne sont les défauts du duc de Beauvilliers ». (*L'Enseignement chrétien* du 1^{er} nov. 1922, p. 576).

tout entier, il avait traduit les *Commentaires* de César et commencé une traduction de Tacite, qu'il acheva dans la suite. » (1)

En 1695, à treize ans par conséquent, le duc de Bourgogne, sous la direction de Fleury, — Fénelon restant neuf mois à son archevêché de Cambrai, — composait des thèmes tirés des *Métamorphoses* d'Ovide, des versions de Tércence, d'Horace, de Sulpice-Sévère. Il lisait l'*Histoire monastique d'Orient et d'Occident*, par Bulteau, le *De Rustica* de Caton et de Columelle, les *Jours et les Œuvres* d'Hésiode, l'*Economique* de Xénophon, la *Maison rustique* de La Quintinie, l'*Histoire* de Cordemoy, deux in-folios, dont il avait extrait l'*Histoire de Charlemagne*, les auteurs nationaux jusqu'à saint Louis « dont il a lu la vie par M. de la Chaise », et enfin le mémoire de Fleury, puis Duchesne, sur l'Angleterre.

Deux projets d'étude tracés de la main de Fénelon ont été trouvés dans les papiers de Fleury. Ils sont cités dans la *Correspondance de Fénelon* comme étant deux lettres adressées par celui-ci à Fleury.

C'est inexact pour le premier. On l'a trouvé dans les papiers de Fleury parce qu'il devait le posséder pour le suivre, mais rien n'indique que ce fût une lettre de Fénelon à Fleury. Au contraire, la dernière phrase prouverait qu'il est adressé à quelqu'autre. « Je crois, dit Fénelon, qu'on pourrait, au retour de Fontainebleau, commencer la lecture de l'*Histoire d'Angleterre* par le mémoire de M. l'abbé Fleury, puis on lui lirait l'*Histoire* de Duchesne. » C'est donc simplement un projet d'études tracé par Fénelon. Mais plusieurs passages indiquent clairement que ce projet n'est pas tout entier de lui. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il ait l'esprit encore assez mûr et assez appliqué aux choses de raisonnement pour lire ni avec fruit, ni avec plaisir, des plaidoyers. Je suis persuadé qu'il faut remettre ces lectures à l'année prochaine. » (2) Fénelon ne fait donc que réviser un projet qui lui a été soumis. Par qui? Par Fleury certainement; la preuve en est dans le second projet, qui est une lettre de Fénelon à Fleury, datée du 19 mars 1696.

(1) De Bausset, *Histoire de Fénelon*, t. I p. 203.

(2) *Correspondance de Fénelon. Œuvres*, édit. Lebel, 1827, t. XXIV, p. 355-357.

Celle-ci montre bien que les programmes étaient faits par Fleury, que Fénelon les retouchait, mais peu et sans rien imposer. « Je suis d'avis, Monsieur, commence-t-il, que nous suivions, autant qu'il sera possible, pendant cette année, votre projet d'études. » Plus loin : « J'approuve fort la lecture des *Lettres choisies de Saint Jérôme*... » Plus loin encore : « *L'Histoire des variations* sera bonne, mais il me semble... » Plusieurs autres formules de même sorte suivent ; et enfin, ce qui est bien plus significatif : « Vous voyez, Monsieur, que je suis plus libre à Cambrai qu'à Versailles, et que je fais mieux mon devoir de loin que de près. Ne prenez, de tout ce que je vous propose, que ce que vous jugerez convenable, et ne vous gênez point. Il sera bon que vous preniez la peine de communiquer ma lettre à M. l'abbé Langeron, par rapport aux heures où il travaille auprès de M. le duc de Bourgogne. » (1)

Ce programme proposé par Fleury, à peine retouché par Fénelon, qui laisse toute liberté au premier, comprenait pour l'année 1696, le prince ayant quatorze ans, l'explication des *Livres Sapientiaux*, les *Lettres choisies* de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Cyprien, de saint Ambroise, les *Confessions* de saint Augustin, dont quelques chapitres devaient servir d'essais de métaphysique, des *Lettres* de Prudence et de saint Paulin, et, comme lecture, *l'Histoire des Variations*. Peu de grammaire : quelques notions, éviter les curiosités. La rhétorique enseignée seulement par les modèles ; point de préceptes. Différer la logique. Essai de jurisprudence. La physique serait écueil. *Histoire d'Allemagne*, par Heiss, déjà lue. *Mémoire* de M. Le Blanc *sur les monnaies de France*. *Les petites républiques*. *Histoire des Pays-Bas*.

Notons que bien d'autres sciences devaient lui être enseignées encore : les mathématiques, par Malézieux et Blondel, les langues italienne et espagnole, par Fleury, au point, rapporte celui-ci, qu'il « étudiait l'histoire des pays voisins, lisant les auteurs originaux et chacun dans sa langue, » les beaux-arts, la musique, par Matho, « à fond, jusqu'à savoir la composition », le dessin et la critique d'art, Fénelon ayant connu Mignard comme Fleury avait connu Le Brun. La formation militaire du prince

(1) Ibid. t. XXIV p. 355-357.

n'était pas négligée : il avait pris rang dans les mousquetaires en 1689 et faisait l'exercice avec eux à Versailles.

A la fin du projet de 1696, Fénelon s'épanche amicalement, et semble rappeler à Fleury leurs entretiens passés : « J'ai fait ici, dit-il, l'ouverture du jubilé et j'ai déjà prêché deux fois. Il me paraît que cela fait plusieurs biens : je tâche de donner aux peuples les vraies idées de la religion, qu'ils n'ont pas assez, j'acquies de l'autorité ; je les accoutume à des maximes qui autorisent les bons confesseurs ; enfin je donne aux prédicateurs l'exemple de ne chercher ni arrangement ni subtilité, et de parler précisément d'affaires. Priez Dieu, mon cher Monsieur, afin que je ne sois pas une cymbale qui retentit en vain. Aimez-moi toujours comme je vous aime et vous révère. » (1)

Il y a encore un éloge de Fleury et un témoignage du travail qu'il fait auprès du jeune prince dans une lettre latine de Fénelon au jeune duc de Bourgogne. Cette lettre sans date est probablement de 1695, parce que Fénelon est déjà à Cambrai et qu'il parle de Tércence. « *Quam eleganter latine scriptites, dulcissime princeps, a Floro nostro, teste locuplete, mihi renuntiatum est.* » Mais il ne se contente pas de déclarer que Fleury est bon juge, il indique la souveraine habileté du maître : « *Redde, quæso, vices. Quantulacumque charta quæ Terentii sales Ciceronisve facetum dicendi genus sapiat, me totumque Belgium incredibili voluptate afficiet. Vale.* » (2)

C'était le *Dialogue de François I^{er} et de Charles Quint* que Fénelon lui envoyait en même temps que cette lettre, et en échange duquel il réclamait une épître latine.

En somme, Fleury suivait le même programme et la même méthode qu'il suivait pour les princes de Conti.

Pour la philosophie, il ne laissa pas ignorer au duc de Bourgogne la doctrine de Descartes. Mais les essais de métaphysique tirés des *Confessions* de saint Augustin confirment ce que nous avons dit ailleurs du prétendu cartésianisme de Fleury.

Peu après le *Dialogue de François I^{er} et de Charles Quint*, Fénelon composa le *Dialogue entre Aristote et Descartes*. Fénelon était nettement cartésien, mais il ne fut

(1) *Correspondance de Fénelon. Œuvres*, Paris Lebel 1827, t. XXIV, p. 357.

(2) *Œuvres de Fénelon*, par Aimé-Martin, 1835, t. II, p. 673.

jamais fort métaphysicien, et son dialogue ne fait grand honneur ni à Descartes, ni à Aristote.

Nous estimons que, même dans l'enseignement de la philosophie, Fleury dut avoir le rôle prépondérant auprès du duc de Bourgogne.

Un jour vint où le Roi, soucieux de la foi de son fils et de ses peuples, renvoya Fénelon convaincu d'avoir erré dans la doctrine, et avec lui les abbés de Beaumont, de Langeron, MM. Dupuy et Léchelle. Dangeau, qui raconte cette scène, ajoute : « Deux jours après, mercredi 4 juin, (1698), le Roi a donné les places de lecteur et de sous-précepteur à l'abbé Le Fèvre et à M. Vittement, recteur de l'Université, qui harangua le Roi à la paix et parla fort bien. »

Mais le Roi ne remplaça pas Fénelon. S'il s'abstint de nommer un précepteur en titre, c'était peut-être en raison de l'attachement profond que son petit-fils gardait pour l'archevêque de Cambrai, en raison de son âge, ou de son récent mariage. (1) Mais c'était surtout parce que Fleury suffisait parfaitement à la tâche et que, de plus, on ne pouvait décemment donner à un tel homme un chef, même au simple de point de vue hiérarchique.

Lorsque le P. Martineau écrivit plus tard la vie du prince et demanda à Fleury son portrait, il savait bien quelle large part revenait dans cette éducation au collaborateur principal de M. de Beauvilliers et de Fénelon. Lorsque Fleury lui-même écrivit ce portrait, le 11 mars 1702, il se trahit inconsciemment, et ne fait qu'énumérer les heureux fruits produits par sa méthode chez un élève bien doué. « Il avait, dit-il, la mémoire vaste et sûre, le jugement droit et fin, l'imagination vive et féconde,... il voulait tout approfondir... il avait un goût exquis pour les beaux-arts, l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture... Il avait une connaissance très étendue de l'histoire sainte et profane, antique et moderne ; toute la suite des temps était rangée nettement dans sa mémoire... Il s'était

(1) Bossuet écrivait de Germigny à Pierre de la Broue, le 18 juillet 1698 : « il n'y a point d'apparence qu'on change rien à présent ni même qu'on donne la place de M. de Cambrai, le prince étant si proche de sortir d'entre les mains des gouverneurs et des précepteurs ». (*Corresp. de Bossuet*, t. X p. 74). Il écrivait en ce sens à l'abbé Bossuet, alors à Rome, et qui était convaincu que l'abbé Fleury avait la place de précepteur. (*Ibid.*, t. X, p. 11 et 69).

appliqué à la géographie jusqu'à dessiner plusieurs cartes de sa main. En particulier, il savait l'histoire de l'Eglise et sa discipline, jusqu'à étonner les prélats les plus instruits... Il ne cultivait pas moins le raisonnement... Et voilà quant aux qualités de l'esprit. Venons à celles du cœur.

« Sa volonté était parfaitement droite : il avait un amour sincère pour la vérité et pour la justice.... la religion chrétienne était le premier mobile de toute sa conduite... Il aimait le public et disait souvent que le prince est fait pour le peuple, et non pas le peuple pour le prince... M. le duc de Montausier lui demanda lequel il choisirait de tous les titres de ces rois (de France). Le jeune prince répondit : celui de Père du peuple. Dans son enfance et sa première jeunesse, il était vif et impatient, jusqu'à la violence et l'emportement ; mais il était toujours sincère et droit... » (1)

En l'an 1700, le jeune prince avait atteint dix-huit ans ; il était marié depuis trois ans ; il allait être général des armées d'Allemagne l'année suivante : Fleury termina alors son éducation proprement dite, bien qu'il dût garder d'étroites relations avec lui jusqu'en 1712.

Le duc d'Anjou, second élève de Fleury, alors âgé de dix-sept ans, était appelé au trône d'Espagne en vertu du testament de Charles II.

Fleury n'avait plus à s'occuper que du duc de Berry. Encore devait-il laisser le plus grand rôle à l'abbé Le Fèvre, car Ledieu donne à celui-ci le titre de sous-précepteur du duc de Berry, tandis que Fleury portait toujours celui de sous-précepteur des trois princes. Ce fils de France indigne, qui n'inspirait le respect à personne et devait mourir en 1714, à l'âge de vingt-huit ans, sans être, pour ainsi dire, jamais sorti de l'enfance, ne méritait pas les soins d'un abbé Fleury.

Il est un point sur lequel l'histoire a fait, et justement, un mérite spécial à Fénelon d'avoir inculqué à son élève des principes nouveaux et très élevés : c'est dans le domaine politique et social.

Déjà dans les *Fables*, Fénelon avait enseigné au jeune prince de sages maximes politiques : à savoir qu'il est

(1) Rondet, *Opuscules* 1780, t. III, p. 149 et ss..

dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ; que le vrai bonheur des rois consiste à rendre heureux ceux qui dépendent d'eux et à les gouverner avec sagesse et modération ; que l'ordre et le travail doivent régner dans les Etats, que le mérite est la seule voie qui doive conduire aux premières places.

Les *Dialogues* allaient plus loin. Ils apprenaient à l'enfant que les flatteurs sont les pires ennemis des rois ; que la générosité et la bonne foi sont plus utiles dans la politique que la finesse ; qu'il vaut mieux gouverner paisiblement son royaume que de l'agrandir par des conquêtes injustes et des guerres horribles.

Les tendances générales manifestées sous les formes souriantes du *Télémaque* avaient pris corps vers 1702 dans l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*. Cet écrit enseignait au prince la nécessité de bien connaître son peuple, son état, sa répartition ; il arrêtait le plan d'une grande enquête sur l'Eglise, la noblesse, la justice, les finances, que Louis XIV réalisa sur la demande du jeune duc à l'aide des Intendants, et qui mit au grand jour tant de ruines accumulées dans le royaume. Le texte en était si hardi que le duc l'avait confié à la garde discrète du duc de Beauvilliers et qu'on ne put l'imprimer qu'en 1774, sur l'ordre exprès de Louis XVI.

En 1711, comme le royal élève semblait approcher du trône, les *Plans de gouvernement*, ou *Tables de Chaulnes*, proposaient des réformes concrètes et immédiates : participation de la nation au gouvernement grâce à des Assemblées diverses élues et élues loyalement ; révision des titres et privilèges de la noblesse ; création de conseils destinés à remplacer les ministères ; contrôle sévère des finances ; établissement d'une sorte de libre échange ; suppression du luxe.

Ne soyons pas surpris que Voltaire parle en termes flatteurs du « célèbre archevêque de Cambrai, si connu par ses maximes humaines de gouvernement, et par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples sur la grandeur des rois. » (1)

Mais n'allons pas croire que Fénelon fût le seul à parler ainsi. Dès juillet 1675, Bossuet avait écrit au Roi une

(1) *Siècle de Louis XIV*, édit. Rébelliau et Marion, 1894, p. 277.

longue et admirable lettre pour lui signaler les maux de la société et les moyens d'y remédier. « Votre Majesté, y disait-il, doit avant toutes choses s'appliquer à connaître à fond les misères des provinces et surtout ce qu'elles ont à souffrir sans que Votre Majesté en profite, tant par les désordres des gens de guerre que par les frais qui se font à lever la taille, qui vont à des excès incroyables... Il n'est pas possible que de si grands maux, qui sont capables d'abîmer l'Etat, soient sans remèdes... » (1) S'il y avait quelque divergence entre les vues de Bossuet et celles de Fénelon, elles étaient dûes à ce fait que le premier, précédant d'un quart de siècle son jeune ami, n'avait pas trouvé, au moment où il écrivait, une France aussi malheureuse ni un roi aussi aveuglé que ne l'avait pu voir le second. Même ainsi, « il est permis, opine M. Druon, de considérer la politique de Bossuet comme s'accordant mieux avec les instincts et les intérêts de la France que celles de Fénelon. » (2)

Mais Fleury lui-même, Fleury surtout, que ses origines, son profond jugement, ses relations, ses études, et sa pratique de la jurisprudence mettaient en mesure de concevoir des vues politiques et sociales autorisées, avait exposé des principes analogues.

Déjà nous y avons fait allusion en considérant chez lui le jurisconsulte.

Cordemoy lui avait dédié en 1668 son *Traité de la Réformation de l'Etat*, dont ils avaient discuté ensemble les idées. En 1668 encore, Fleury avait envoyé à M. de Basville sa *Lettre sur la Justice*.

Dans le *Traité du Droit public*, conçu, nous l'avons vu, vers 1665, et révisé en 1676, l'esprit « le plus sain et le plus résolu » (3) se révèle à chaque page par la dénonciation des abus et l'indication des réformes. Qu'il s'agisse de justice ou de police, de finances ou de guerre, il porte partout son flambeau lumineux et sa passion du bien public.

S'il expose les règlements de police relatifs aux artisans, il signale les dangers d'une concurrence exagérée.

(1) Urbain et Lévesque, *Correspondance de Bossuet*, t. I, pp. 357, 369.

(2) Druon, *op. cit.* t. II p. 120.

(3) Laboulaye, *op. cit.* t. I p. XXI.

« En trop grand nombre, les artisans seraient mauvais, moins habiles, ne trouveraient à vivre. Jamais trop de laboureurs : se nourrissent eux et les autres. Nombre excessif d'artisans ès grandes villes. » (1) Retenons ici une idée favorite de Fleury et sur laquelle il revient plusieurs fois dans les *Mœurs des Israélites*. A l'origine, dit-il, il n'y avait que des laboureurs et des bergers. Les patriarches travaillaient comme leurs serviteurs. Les héros d'Homère se servaient eux-mêmes. Aussi l'humanité était-elle plus heureuse. Pourquoi l'est-elle moins au siècle de Louis XIV? C'est que les paysans travaillent pour nourrir et eux-mêmes et le reste de l'humanité, y compris tous les oisifs, ces parasites de la société.

« Car c'est le paysan qui nourrit les bourgeois, les officiers de justice et de finance, les gentilshommes, les ecclésiastiques... Cependant, quand nous comparons ensemble ces différents degrés de conditions, nous mettons au dernier rang ceux qui travaillent à la campagne, et nous estimons plus de gros bourgeois inutiles, sans force de corps, sans industrie, sans aucun mérite, parce qu'ayant plus d'argent il mènent une vie plus commode et plus délicieuse... Mais si nous imaginons un pays, où la différence des conditions ne fût pas si grande, et où vivre noblement ne fût pas ne rien faire, mais conserver soigneusement sa liberté, c'est-à-dire n'être sujet qu'aux lois et à la puissance publique, subsister de son fonds sans dépendre de personne, et se contenter de peu plutôt que de faire quelque bassesse pour s'enrichir, un pays où l'on méprisât l'oisiveté, la mollesse et l'ignorance des choses nécessaires pour la vie, et où l'on fît moins de cas du plaisir que de la santé et de la force du corps, en ce pays-là il serait bien plus honnête de labourer ou de garder un troupeau que de jouer et de se promener toute sa vie. » (2)

« Sans doute, ajoute M. Chérel, les épigrammes subtiles de La Bruyère contre son siècle ont plus de finesse, et peut-être de mélancolie ; sans doute les allégories et les allusions de *Télémaque* ont dû paraître plus blessantes. Mais sont-elles, les unes comme les autres, plus éloquentes? sont-elles aussi raisonnées? » (3)

(1) Rondet, *Opuscules de Fleury, Droit public de France*, t. IV, p. 103.

(2) Rondet, *op. cit.* *Mœurs des Israélites*, t. I, p. 17-18.

(3) Chérel, *op. cit.* p. 7.

Ce langage d'un précepteur « en avance sur son siècle » (1), hardi comme le langage des Pères de l'Eglise primitive, devait singulièrement plaire à Colbert, qui aurait tant voulu mettre la France toute entière au travail, plaire aux nombreux esprits libres et clairvoyants qui, déjà sous Louis XIV, aspiraient à un renouvellement social. (2)

Qu'eût dit Fleury, s'il avait prévu à quel degré l'on verrait, en notre siècle de progrès, le luxe s'étaler avec ses besoins superflus? s'il avait vu se restreindre encore, et dans quelle proportion, le nombre de ceux qui travaillent la terre au profit des autres, la désertion des campagnes et le surpeuplement des villes?

S'agit-il des Eaux et Forêts? « Nul, dit-il, ne doit chasser sur terresensemencées... Cela dépend de la justice des seigneurs, et les paysans sont trop faibles pour les obliger. La chasse leur nuit beaucoup par là et par ce que les bêtes mangent. Plaisir des grands coûte cher aux pauvres. » (3)

A l'article des finances, il fait cette réflexion bien digne d'un économiste à larges vues : « rigueur en la levée des tailles nuit aux finances, cause non valeurs, moins d'habitants, villages abandonnés ; empressement des riches pour s'exempter ; mépris de la vie champêtre qui est le fonds de tout trafic, de toute manufacture, de toute richesse. Cette charge est la plus grande de toutes, la plus pesante aux pauvres. Argent rare à la campagne. Revenu ne consiste en la volonté de qui impose, et ais au pouvoir de qui paie. En Guyenne, il y a des porteurs de contrainte accompagnés de fusiliers qu'ils mettent en garnison jusqu'au paiement. » (4)

A propos de la guerre et du logement des troupes en marche, quartiers d'hiver ou garnison : « Ces logements, dit-il, fort à charge au peuple ; pauvres, ayant peu de logement, recevoir dans leur chambre, avec leur famille, auprès du même feu, un homme inconnu, ordinairement de mauvaises mœurs, brutal, violent, ivrogne, voleur, qui ne songe qu'à piller et a les armes à la main... Réglements très nécessaires pour empêcher les abus fréquents en cette

(1) Buisson, *Dict. de pédagogie*, édit. 1882, t. I p. 1032.

(2) Lavissee, *Hist. de France*, t. VII, part. I pp. 171-172.

(3) Rondet, op. cit. *Droit public de France*, t. IV p. 142.

(4) Ibid. p. 170.

matière et faire que l'habitant soit foulé le moins qu'il se peut. » (1)

La note suivante sur le recrutement des troupes n'est-elle pas à la fois d'un sage observateur, d'un homme de cœur, et d'un loyal serviteur de son pays ? « Désertion très fréquente ; légèreté de la nation ; sottise du bas peuple ; soldats s'engagent sans réflexion, souvent sans connaissance, par débauche ; leur état fort misérable ; difficulté d'obtenir congé ; sévérité nécessaire pour les retenir ; autrement, nulle sûreté dans les entreprises, nulles troupes dont on pût faire état ; dépenses des capitaines pour les réparer. Grand crime de manquer à la foi donnée au prince entre les mains de ses officiers pour le secours de l'Etat. Serment des soldats jadis. Malheur d'être engagé par force ou par surprise. Sûreté publique préférable. » (2)

Ces réflexions politiques ne sont pas rares dans le *Droit public*. On y rencontre certains tableaux de l'état social de la France qui, par la vivacité des traits, et même par leurs phrases tronquées, rappellent Tacite. Cependant ce n'est pas là qu'on trouvera le système politique de Fleury.

Ce système, c'est dans les *Mœurs des Israélites* qu'il faut l'aller chercher, et nous nous proposons d'y revenir à propos des œuvres historiques de Fleury.

Nous le trouvons encore dans divers opuscules publiés en 1769, avec le *Droit Public de France*, par M. Daragon, professeur au Collège de Montaigu.

Les *Réflexions sur les Œuvres de Machiavel* parcourent une à une les théories de cet auteur et les interprètent à la lumière de la religion, de la vérité et de l'expérience. « Ces ouvrages, conclut Fleury, sont pleins de maximes et de réflexions très bonnes et très sensées : mais... on le peut trouver ailleurs. Ce qui lui a donné de la réputation, est la hardiesse à dogmatiser contre les bonnes mœurs. La plupart des hommes embrassent avidement ce qui autorise leurs passions et leurs inclinations corrompues. » (3)

La *Politique chrétienne tirée de Saint Augustin* est un résumé de la *Cité de Dieu*.

Les *Pensées politiques* sont plus personnelles. L'au-

(1) Rondet, loc. cit. t. IV p. 223.

(2) Ibid. p. 229.

(3) Rondet, loc. cit. t. III pp. 239-240.

teur y recherche comme « l'échantillon d'un peuple heureux ». « L'Etat le plus fort et le plus heureux est donc celui dont le peuple est le plus laborieux. Il faudrait, s'il était possible, occuper tout le monde, chacun selon ses forces : tout âge, tout sexe, toute condition. Rien ne ferait de meilleurs chrétiens et de meilleurs citoyens ». Il revient sur le devoir du prince « de bien cultiver le dedans plutôt que d'étendre ses frontières », sur la valeur des denrées et les méfaits de l'argent. « La vraie grandeur, conclut-il, pour le prince, consiste dans l'opulence et l'affection de son peuple. » (1)

Fleury eut l'occasion d'entrer dans le détail et d'appliquer ses principes. Il le fit en 1700, quand son élève le duc d'Anjou fut appelé au trône d'Espagne, et dans un *Mémoire des faits dont il est important que le Roi d'Espagne se fasse instruire*.

Ce Mémoire contient, en une vingtaine de pages serrées comme un tableau synoptique, des points, jusqu'aux plus minutieux, qui intéressent le gouvernement.

« Eglise... Comment le Roi connaît les sujets dignes de l'épiscopat... à quoi s'occupent les évêques dans leur résidence... leurs mœurs, leur application à leurs fonctions... s'ils visitent souvent leur diocèse... s'ils font tenir des conférences par les curés..... s'ils leur font faire des retraites... si le peuple est assidu aux grandes messes et aux prônes... si l'on fait souvent le catéchisme pour les enfants, comment on les prépare à la confirmation et à la première communion...

« Réguliers, ordres militaires et hôpitaux... En quel état sont les grandes abbayes de saint Benoît ou de Citeaux, et les prieurés de Cluny : si la vie commune, l'abstinence et la pauvreté s'y observent ; s'il y en a qui pratiquent le travail des mains...

« Universités... si les examens sont rigoureux, les actes publics fréquents ; quelle est la matière ordinaire des thèses... s'il y a des professeurs pour l'Ecriture et la théologie positive... pour les langues grecque, hébraïque... si l'on enseigne publiquement le droit canonique, et s'il remonte plus haut que les *Décrétales*,... si l'on connaît les anciens canons... quels livres sont le plus en réputation...

(1) Ibid. pp. 252-254.

quels sont les hommes vivants les plus renommés en Espagne pour la doctrine ecclésiastique.

« Justice... Commencer par les moindres juges et remonter de degré en degré jusqu'aux tribunaux souverains... Justices seigneuriales, royales,... causes,... procédures...

« Police, vivres,... si les terres sont bien cultivées, pourquoi ne le sont pas : faute d'hommes, négligence ou pauvreté... Vins, bétail, vêtements.... D'où vient rareté de toiles en Espagne,... si terres propres à lin ou à chanvre, si femmes filent... s'il y a assez ou trop de plants de mûriers, si l'on peut augmenter le commerce des soies,..... Cuir,.... Bâtimens : quelle police s'y observe, tant pour les matériaux que pour la façon et examen des ouvrages... Santé : quel soin l'on a dans les villes, de la netteté,... de conserver l'air pur, prévenir les maladies populaires,... Fontaines publiques, réservoirs, conduite et distribution des eaux. Métiers... Mesures... Commerce... Chemins : comment entretenus... si largeur suffisante,.... s'il y a pavé, ponts, chaussées, aux lieux nécessaires... si voitures publiques à jours réglés... si haras de chevaux et mûlets suffisants et bien entretenus... pourquoi hôtelleries sont rares et incommodes en Espagne... Sûreté des chemins... si officiers de justice y font leur devoir... Rivières navigables... Pauvres : quel soin d'empêcher mendiants valides et d'assister les vrais pauvres, malades, vieux, enfans,... Mendicité volontaire par fainéantise est source d'une infinité de crimes. Honnêteté publique... lieux publics,... cabarets, brelans, ou académies de jeu... Monnaie.. Marine : très importante en Espagne, entouré des deux mers, à cause des États éloignés ; savoir le nombre des ports et arsenaux, des vaisseaux, galères et bâtimens en chaque port, des troupes et officiers de guerre ; des équipages et officiers de plume.... Pêche,.... Commerce maritime... Forêts : quelle police pour la conservation des bois et de la chasse.

« Finances. Domaines ou patrimoines du Roi.. Apanage ou partage des princes... Impositions de deniers... réelles.. personnelles... toutes ces sortes de droits qui se lèvent, tant en Espagne que dans les autres États de la monarchie... leur produit par année commune... s'il y a des revenus sur le peuple aliénés ou engagés à des particuliers.....

Etats ou assemblées des provinces pour délibérer de leurs affaires communes et des contributions volontaires pour le Roi... Décimes et autres subventions du clergé... Dépenses (en six chapitres)... Nombre, nom et fonctions de toutes les charges de finances...

« Guerre. Troupes espagnoles... étrangères,... levées et recrutées ; si facilité à trouver des hommes, si force ou artifice pour les engager... Entretien des troupes... habit... logement... discipline militaire... revues... obéissance... mœurs... troupes comment assistées pour la religion : quel soin de réprimer blasphème, ivrognerie, jeu, femmes débauchées, querelles et duels, pillages, incendies.... Justice militaire... Places fortes... avoir des états exacts... garnison... artillerie... vivres... hôpitaux... contributions... Guerre par mer... Sûreté des côtes... représailles... prises...

« Gouvernement... depuis les vice-royautés, jusqu'aux moindres châteaux.

« Maison du Roi...

« Conseils...

« Offices...

« Lois...

« Peuple...

« Etranger...

« Voilà, ajoute Fleury, les faits dont la connaissance paraît la plus utile au roi d'Espagne. Il faudra encore choisir les plus nécessaires pour s'en informer d'abord : comme l'état des finances et de la guerre, et la forme des conseils. Le reste s'apprendra plus à loisir, car il faudra plusieurs années pour en acquérir une connaissance suffisante.

« Les moyens de s'en instruire seront la conversation avec ses ministres, les principaux officiers de chaque espèce, et tous ceux qu'il pourra reconnaître pour les mieux instruits en chaque matière ; la lecture des mémoires et des états qu'il fera dresser, l'inspection des cartes géographiques et des plans particuliers ; la lecture des livres qui lui seront indiqués.

« Il sera nécessaire qu'il donne tous les jours à cette étude quelques heures réglées, soit seul, soit avec les personnes qui l'y pourront aider.

« Jusqu'à ce qu'il ait ces connaissances, il n'est pas

possible qu'il entende ce qui lui sera proposé par ses ministres ou demandé par les particuliers; et il serait dangereux qu'avant de les avoir il entreprît de rien changer ou décider d'important. » (1)

Si nous avons cité ce *Mémoire au duc d'Anjou* de préférence à l'*Avis au duc de Bourgogne*, c'est que le second document fut interrompu par la mort du prince en 1712 et laissé inachevé. Mais l'*Avis à Louis duc de Bourgogne, puis Dauphin*, écrit dix ans après le *Mémoire*, et pour la France, a le double avantage de nous intéresser plus directement et d'être plus précis, dans ses conseils inspirés d'une plus grande expérience.

Quelques maximes suffiront à marquer les tendances politiques de Fleury.

« Choisissez avec soin les évêques; prévoyez et préparez de loin les sujets... Excluez à jamais quiconque aura demandé un évêché... Empêchez les prêtres et les clercs sans vocation... Réguliers : en diminuer le nombre; les occuper : catéchismes, écoles, prédications... Réformer les Universités, particulièrement celle de Paris; supprimer les les moindres.... Diminuer le nombre, non seulement des juges et autres officiers de justice, mais des tribunaux... Punir les grands crimes en toutes personnes sans exceptions.... Favoriser les laboureurs : ils sont les plus nécessaires de tous les sujets... Repeupler les villages et multiplier le peuple de la campagne par diminution de taille, décharge de milice, etc... Faire examiner par les Intendants les causes de la diminution des peuples, les terres incultes ou mal cultivées... Magasins en chaque ville pour serrer les grains en années abondantes et garder pour la disette... Mesures : les réduire à l'unité par tout le royaume... empêcher par tous les moyens la mendicité, suivant la loi de Dieu... Belle maison, trop petit objet pour un Roi : faire un beau royaume... Trafic bon, mais agriculture meilleure... Favoriser gros commerce en donnant protection et liberté... Maintenir les anciens droits des foires et marchés... Chemins : les entretenir soigneusement, les multiplier, y faire travailler pauvres et paysans pendant l'hiver... » (2)

(1) Rondet, *op. cit.* t. III p. 268.

(2) *Ibid.* pp. 273-284.

Il était courageux à Fleury de tenir ce langage hardi aux petit-fils de Louis XIV.

Nous n'avons pu en donner que des extraits fort incomplets : ne suffisent-ils pas à nous montrer l'excellence d'un précepteur qui savait passer des plus sublimes préceptes religieux et littéraires à des conseils pratiques, si appropriés au métier de roi que ses élèves étaient appelés à exercer un jour?

En cela, Fleury avait bien mérité de la monarchie et de l'humanité. Aussi douteux qu'il soit que la France se fût bien trouvée des intentions excellentes du duc de Bourgogne, tombé dans une dévotion excessive, dans la défiance de lui-même et la puérilité ; aussi exagéré qu'il paraisse de redire avec Voltaire que celui-ci était un « prince sage et juste, né pour rendre les hommes heureux » (1), il est cependant permis de croire que si le duc de Bourgogne avait régné, il se serait souvenu des leçons de Fleury et n'aurait pas « laissé à son arrière-petit-fils l'honneur d'une réforme aussi considérable dans nos lois ». (2) Et qui peut soupçonner les heureuses répercussions qu'une pareille politique, substituée à celle de Louis XV, eût pu avoir sur les destinées de notre pays?

Par ses conceptions politiques et sociales, Fleury nous apparaît une fois de plus, non comme un disciple, mais comme un maître de Fénelon.

La querelle du Quétisme, qui eut un tel retentissement dans l'Eglise de France, et provoqua un tel revirement dans les relations de Bossuet et de Fénelon, fut une pénible épreuve pour leur ami commun l'abbé Fleury.

Quelle attitude adopta ce dernier? Question délicate que se posait Saint-Beuve lorsqu'il déclarait dans ses *Causées du Lundi* que c'est surtout l'abbé Fleury que l'on aurait voulu entendre et lire sur Bossuet. « Quel portrait juste, disait-il, vrai, bien proportionné, il en eût tracé!... Son esprit était bien parent de ce grand esprit et de ce grand sens, et son cœur lui était tendrement attaché. »

Fleury en effet savait tout de la vie de Bossuet comme de Fénelon. Il avait vu naître et se développer leur amitié ; lui-même en avait resserré les liens. Il se rappelait Versailles, Meaux, Germigny, les travaux communs, les

(1) *Siècle de Louis XIV*, p. 299.

(2) Druon, *op. cit.* t. II, p. 60.

luttres communes au service de l'Eglise, les bontés paternelles de Bossuet et la tendresse filiale de Fénelon. Dans les difficultés présentes, il continuait de les voir tous les deux; tous les deux lui faisaient présent des ouvrages qu'ils écrivaient l'un contre l'autre. Le témoignage de Fleury en la matière était à juste titre désiré par Sainte-Beuve comme étant d'un intérêt exceptionnel.

Or nous avons la bonne fortune de posséder ce témoignage, dans un mémoire inédit, publié pour la première fois en 1897 par la *Revue d'histoire littéraire de la France*. (1)

« Je lui demandai, y raconte M. de Saint-Fonds dans ses souvenirs sur Fleury, l'origine de ce grand démêlé, et il m'attesta qu'il n'en avait rien su jusqu'à la publication du *Livre des Maximes des Saints*. Il était étroitement uni à M. de Cambrai, et toutefois ce prélat garda toujours à son égard un secret étonnant sur ce chapitre. « Apparemment, lui dis-je, il ne vous croyait pas assez mystique... »

Sur le fond de la querelle du Quiétisme, il n'y avait pas à hésiter. Un penseur de la force de Fleury ne pouvait pas faillir sur la question de doctrine, et il nous a nettement indiqué sa pensée dans sa notice sur M. de Gaumont : « Il rapportait avec horreur, écrivait-il de lui en 1707, que certains prétendus spirituels, par un mauvais raffinement, pour écarter de l'oraison toutes les images corporelles, détournaient de penser même à l'humanité de Jésus-Christ, voulant qu'on ne s'attachât qu'à l'essence divine : ce qu'il regardait comme une erreur très dangereuse; et en effet, ç'a été depuis un des chefs de la condamnation des Quiétistes. » (2)

Et cependant, celui qui écrivait ces lignes avait penché beaucoup plus du côté de Fénelon que du côté de Bossuet.

« M. Fleury m'a dit, continue M. de Saint-Fonds, qu'il était convaincu que M. de Cambrai n'avait jamais eu d'erreur dans le cœur : sa soumission sincère et absolue l'a bien fait connaître.

« Ce serait peut-être une chose ridicule de dire que ces deux grands prélats s'accordaient dans le fond et ne dispu-

(1) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 15 juillet 1897, t. IV, pp. 454-455, *Mémoire inédit de M. l'abbé Fleury dans la querelle de Bossuet et de Fénelon*, publié par M. Tamisey de Larroque.

(2) Emery, *Nouveaux opuscules*, p. 234.

taient que pour ne pas s'entendre. En voici pourtant une preuve qui paraît certaine. Un jour, M. l'abbé Fleury s'avisa d'écrire une douzaine de propositions sur l'amour de Dieu; il les porta à M. de Cambrai, et M. de Cambrai lui dit, après les avoir lues : « Voilà ce que je pense, je ne dis rien davantage, et si je suis hérétique, vous l'êtes aussi. » Il les porta ensuite à M. de Meaux, et M. de Meaux n'y trouva aucune erreur. »

« M. Fleury, dit ailleurs le mémoire, m'a assuré que sans les sollicitations et du Roi et de M. de Meaux, jamais le livre de M. de Cambrai n'aurait été condamné; et il ne s'en fallait presque de rien, (ce sont des personnes mêmes du parti de M. de Meaux qui l'ont dit à M. Fleury) que la chose ne fût pas. Le pape d'aujourd'hui était entièrement pour M. de Cambrai; la cour de Rome était même fâchée de ces sollicitations si pressantes de la France. » (2)

Et Fleury, dans sa charité et sa douceur chrétiennes, s'en prend aux violences de l'aigle de Meaux. « En parlant à cœur ouvert avec M. l'abbé Fleury, dit encore M. de Saint-Fonds, il m'a avoué qu'il croyait qu'il y avait eu un peu de passion dans la conduite de M. de Meaux. »

Sans prendre le Quiétisme au sérieux, Fleury se contenta d'en rire avec La Bruyère; ou plutôt, tandis que La Bruyère le tournait en ridicule, Fleury se contenta d'en sourire. (3) La position ne le préserva pas d'ailleurs de coups de griffe, reçus alternativement des deux champions que cette espèce de neutralité indignait.

A en croire Ledieu, Fénelon et ses amis estimaient Fleury « un simplart allant son chemin devant lui et peu capable d'entendre ces matières. » (4)

Bossuet, de son côté, écrivait, le 29 mars 1697, à Pierre de la Broue : « M. de Cambrai a endormi M. de Fleury comme beaucoup d'autres. » (5) Il disait encore : « Pour M. l'abbé Fleury, je n'en suis point en peine : quand je

(1) Clément XI, (1700-1721). On rapporte du Pape, alors cardinal Albani, ce mot qui paraît fort bon : « *Archiepiscopus camaracensis peccavit excessu amoris erga Deum ; episcopus Gallix, defectu caritatis erga proximum* ». »

(2) Cf. *Le Cardinal de Bouillon*, (1643-1715), par Félix Reyssié, Paris 1899.

(3) Outre le témoignage de M. de Saint-Fonds, voir H. Brémond, *Apologie pour Fénelon*, pp. 436-437, et *Revue Bossuet*, Juillet 1909, pp. 26-39.

(4) Ledieu, *Mémoires et Journal*.

(5) *Corresp. de Bossuet*, t. VIII, p. 206.

voudrai lui parler, je le ramènerai à la vérité. Il n'entend rien à tout ceci, et il ferait mieux de se taire. » (1)

Fleury souffrit beaucoup de voir les choses s'envenimer. Fénelon, après avoir usé de maint faux-fuyant, en venait à accuser Bossuet d'avoir violé le secret de la confession à propos de Madame Guyon, d'avoir divulgué sa propre confession à lui-même! (2) Bossuet de son côté déclarait hautement à Marly que M. de Cambrai était plus hérétique que Luther; il s'indignait contre le Montan d'une nouvelle Priscille; il osait parler à l'abbé Bossuet de l'hypocrisie de Fénelon, rendant ainsi vraisemblable l'étonnante assertion de Ledieu que M. de Meaux disait tout net en parlant de Fénelon qu'il avait été « toute sa vie un parfait hypocrite ». (3)

Reproches évidemment injustes de part et d'autre et prononcés par les adversaires en des moments d'humeur!

Après avoir, en vain, essayé de réconcilier ses deux illustres amis, Fleury donna, à l'exemple de Fléchier, une belle preuve de sagesse, de cette prudence qui, dès sa jeunesse faisait dire au président de Lamoignon qu'il « savait se conduire ». Il resta fidèle à la vérité en se décidant contre l'erreur nouvelle, et à l'amitié, en refusant d'entrer dans aucune critique contre Fénelon.

La querelle terminée, Bossuet protégea Fleury contre les sévérités du Roi. « On a aussi sauvé M. de Fleury... L'abbé de Fleury n'a été conservé que parce que j'en ai répondu, » écrivait-il, en parlant de la charge de sous-précepteur des princes. (4)

Fénelon d'autre part, que son admirable soumission aux décisions romaines avait relevé aux yeux de ceux qui auraient pu douter de lui, constatait avec satisfaction la fidélité de tant d'amis. Tout le monde connaît, par le récit de Saint-Simon, la grandeur d'âme avec laquelle le duc de Beauvilliers avait répondu au Roi « d'un ton respectueux,

(1) Relation de Ledieu, dans la *Revue Bossuet*, 25 juillet 1909, p. 38 et Phélypeaux, *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du Quietisme*.

(2) Lettre de Fénelon à M^{me} de Maintenon, 7 mars 1696, *Corres. de Fénelon*, t. III, p. 481.

(3) *Corresp. de Bossuet* 1698 t. II p. 156 t. X p. 28, Ledieu, t. II p. 242.

(4) *Corresp. de Bossuet*, t. IX p. 392, t. X, p. 25.

mais néanmoins élevé : « Sire, j'ai été ami particulier de M. de Cambrai, et je le serai toujours... »

Le journal de Ledieu dit au 24 novembre 1704 : « M. l'abbé Fleury... a été très content des raisons qui m'ont fait aller à Cambrai, et encore plus du traitement de M. l'archevêque, de ses sentiments de piété et de sa conduite que je lui ai rapportés, et il m'a avoué qu'il était aussi résolu de l'aller voir quand il serait entièrement en liberté et séparé des princes... » En 1711, Fénelon, écrivant au duc de Chevreuse, tout en estimant dangereux de livrer l'esprit du duc de Bourgogne « aux préjugés des jurisconsultes et même de l'abbé Fleury, » déclarait aussitôt que ce dernier était pourtant « fort bon homme. »

Ce sont là des indices sérieux que l'amitié unit jusqu'au bout Fénelon et Fleury, comme les avait unis la transcendance des idées et des aspirations, une influence mutuelle, un même sacerdoce, une étroite collaboration dans l'œuvre de l'éducation du duc de Bourgogne.



PORTRAIT DE CLAUDE FLEURY

PEINT PAR ROUSSEL

(d'après une estampe de la Bibliothèque Nationale)

CHAPITRE XIII

Fleury à l'Académie Française

(1696)

Fleury et la Bruyère. — Réception de Fleury à l'Académie. — Son discours. — Réponse de Régnier Desmarets. — Fleury directeur de l'Académie. — Eloge de Fleury à l'Académie.

« Je revins hier de Versailles, écrivait Bossuet à son neveu, de Paris, le 16 juillet 1696. Je suis revenu pour assister à la réception de M. l'abbé Fleury et à sa harangue à l'Académie. Il a la place de notre pauvre ami... » (1)

C'était La Bruyère, que Bossuet regrettait ainsi, et auquel Fleury venait de succéder à l'Académie Française.

La Bruyère et Fleury avaient été eux-mêmes étroitement liés. (2)

La Bruyère, de cinq ans plus jeune, avait commencé par demeurer, dans son enfance, à Saint-Merry. Il avait perdu son père presque en même temps que Fleury avait perdu le sien. Comme lui, il avait d'abord fait ses études de droit et de philosophie, comme lui il était resté pauvre.

Ils se rencontrèrent chez Lamoignon, et c'est à entendre le *Discours sur Platon*, que La Bruyère conçut la vive admiration qu'il devait garder toute sa vie pour le grand philosophe grec. Ils se virent surtout chez Bossuet. Comme M. de Meaux protégeait Fleury, il protégea La Bruyère. Ce fut sur sa recommandation que celui-ci fut placé près de M. le Duc, Louis de Bourbon, petit-fils du Grand Condé,

(1) *Corresp. de Bossuet*, t. VIII p. 9.

(2) Aillaire, *La Bruyère dans la maison de Condé*, t. I et II, *passim*.

pour lui apprendre l'histoire. Ses fonctions durent cesser avant 1685, époque du mariage de son élève avec Mademoiselle de Nantes ; mais il n'en passa pas moins le reste de ses jours dans l'hôtel de Condé, à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension.

Ce fut la publication des *Mœurs des Israélites*, en 1681, qui inspira à La Bruyère une haute estime pour le *Traité de Théophraste* sur les mœurs ou caractères de son temps. En traduisant ces *Caractères* de Théophraste, le moraliste français voulait, lui aussi, dissiper les préventions de ses contemporains contre les mœurs des Anciens, et leur faire goûter « l'idée d'une vie simple, innocente, réglée, ennemie de l'oisiveté », que Bossuet avait trouvée dans le livre de Fleury. A la différence toutefois de son doux et insinuant modèle, il employait un tour agressif, faisant une charge à fond sur la prévention qu'il combattait.

Tandis que La Bruyère, après la mort du Grand Condé, faisait des lectures au duc et à la duchesse de Bourbon, (1) Fleury l'assitait de ses conseils. C'est à l'un de ces avis que La Bruyère semble répondre : « Vous dites qu'il faut être modeste ; les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie et ne brisent pas ceux qui plient. » (2) A travers toutes les œuvres de La Bruyère, qu'il parle de l'éloquence de la chaire ou des devoirs des grands, qu'il expose ses théories littéraires ou sociales, on trouve les marques de l'influence exercée sur La Bruyère par son ami Fleury.

A la mort de La Bruyère, survenue le 10 mai 1696, son remplaçant à l'Académie était tout désigné. (3) Nul plus que Fleury n'était capable d'honorer la Compagnie et de l'aider dans ses travaux. Bossuet, Fénelon, et quelques autres le proposèrent ; le Roi l'agréa : il fut élu à l'unanimité, le 2 juillet. (4)

La réception eut lieu en séance publique le 16. Cette

(1) Allaire, *op. cit.*, t. II, p. 4.

(2) *Les Caractères*, Ch. XI, n° 71.

(3) Lettre de l'abbé J.-B. Dubos à Pierre Bayle (25 juin 1696), *Choix de la Correspondance inédite de Pierre Bayle* (1670-1706), Copenhague, 1890, in-8° p. 269.

(4) *Registres de l'Académie Française*, (1672-1793), t. I, p. 341.

publicité des séances datait de la translation de l'Académie au Louvre, en 1672. Les dames cependant ne devaient être admises pour la première fois qu'en 1702, à la réception de M. Chamillart, évêque de Senlis. (1) Le P. Léonard, à propos de la réception de M. le président Cousin en 1697, nous a retracé le cérémonial d'une séance publique. (2)

Le discours du récipiendaire, obligatoire depuis la réception de Patru en 1640, devait être soumis, depuis la réception de La Bruyère en 1693, à l'approbation du directeur et du chancelier. Le texte en était alors beaucoup plus court qu'il ne l'est aujourd'hui.

Celui de Fleury, l'un des mieux faits de cette époque, quoiqu'il ne donne pas toute la mesure de son auteur, renferme des pages qui permettent d'apprécier son système littéraire.

Le nouvel académicien, ennemi-né des métaphores, des mots qui dépassent tant soit peu la pensée ou qui tendraient à la parer d'ornements empruntés, prétendait par là élever la langue et la fortifier. Ses amis connaissaient son ambition. Les esprits graves ne l'en estimaient que davantage, et il put, avec l'approbation unanime, commencer son *Discours de réception* par une allusion à son amour passionné du beau langage.

« Messieurs,

« Si ce discours, au lieu d'être un simple remerciement, était une épreuve d'éloquence, je ne sais qui oserait se flatter d'être admis en votre illustre compagnie. Qu'y a-t-il de plus difficile que de renfermer en peu de paroles tant de grands sujets, dont l'usage oblige à vous parler, et de les traiter dignement après tant de grands hommes qui les ont traités en votre présence? Qu'y a-t-il de plus difficile que de parler de soi-même, sans choquer la droite raison ni la bienséance? Si je loue votre choix, je semble m'en juger digne, par une présomption qui suffirait pour m'en exclure; si je parle de mon indignité, pour relever la grandeur de votre bienfait, il semble que je blâme votre

(1) « Cette nouveauté, dit Saint-Simon, fut en faveur des filles de Chamillart et de leurs amies, qui y allèrent pour se moquer du pauvre Senlis ».

(2) *Mémoires du P. Léonard*, Archives Nationales, M. 763.

choix et que j'ôte à votre jugement ce que j'attribue à votre indulgence.

« Si toutefois on pouvait se faire un mérite des inclinations naturelles, j'oserais dire que j'ai senti toute ma vie une forte passion pour tout ce qui fait la matière de tous vos nobles travaux. J'ai reconnu depuis longtemps que puisqu'on ne peut vivre en société sans parler, il est raisonnable de bien parler ; que chacun doit cultiver sa langue naturelle, et que l'étude même des langues mortes doit nous servir à la rendre plus correcte. J'ai toujours pris un plaisir singulier à creuser dans les origines de notre langue, à la suivre dans ses différents états, et à observer le progrès qu'elle a fait depuis 500 ans pour arriver à la perfection où vous l'avez amenée. Je me suis plu à considérer la propriété des significations, l'analogie et la convenance des mots, la construction des phrases, à étudier la diversité des styles, proportionnés aux sujets et aux occasions. J'ai admiré ces grands hommes, principalement de votre corps, qui, dans notre langue si longtemps négligée, et par là stérile et grossière, ont su trouver tant de richesses auparavant inconnues, démêler les expressions de tant d'espèces différentes, simples, nobles, tendres, passionnées, fortes, agréables, harmonieuses ; qui nous ont appris à mettre toujours pour fondement d'un discours le bon sens, le jugement droit, les sentiments vertueux ; à s'expliquer nettement, à retrancher les ornements superflus, affectés, embarrassants ; à parler non plus pour les oreilles, mais pour le cœur et pour la raison. De là sont venus ces écrits qui ne vieillissent point, que la postérité lira toujours avec plaisir ; car le public fait tôt ou tard justice aux auteurs, et un livre lu de tout le monde et souvent redemandé ne peut être sans mérite.... »

Ce style si simple, mais dont chaque mot, rigoureusement soumis à la raison, vient, par ordre, occuper la place que lui assigne la pensée, ne révèle pas seulement un écrivain maître de sa langue, mais un esprit tellement pénétré de respect pour la vérité qu'il craindrait de l'offenser en la revêtant, même pour l'embellir, d'ornements empruntés. Cette règle austère que Fleury s'imposa toute sa vie, de ne rien abandonner aux hasards de la plume ou aux caprices de l'imagination, ne l'empêcha point de s'élever plus d'une fois jusqu'aux sommets les plus radieux de

l'art. Mais il se concilia surtout, par ce langage de haut aloi, l'estime des honnêtes gens, et la confiance même de ses adversaires.

Si la mort subite de La Bruyère, sa vie de misanthrope, la malignité de ses traits satiriques, avaient pu faire naître quelque doute sur ses sentiments religieux, si, malgré son fameux chapitre sur les esprits forts, plus d'un refusait de croire à la sincérité de sa foi, tous les doutes tombèrent lorsqu'on entendit Fleury donner son témoignage, avec une autorité d'autant moins contestée que sa parole était plus simple et plus loyale. Il venait de parler de « ces écrits qui ne vieillissent point ». Il ajouta aussitôt :

« Tel est l'ouvrage de cet ami dont nous regrettons la perte, si prompte, si surprenante, et dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place ; ouvrage singulier en son genre, et, au jugement de quelques-uns, au-dessus du grand original que l'auteur s'était d'abord proposé. En faisant les caractères des autres, il a parfaitement exprimé le sien : on y voit une forte méditation, et de profondes réflexions sur les esprits et les mœurs ; on y entrevoit cette érudition qui se remarquait aux occasions dans les conversations particulières : car il n'était étranger en aucun genre de doctrine ; il savait les langues mortes et les langues vivantes. On trouve dans ses *Caractères* une sévère critique, des expressions vives, des tours ingénieux, des peintures quelquefois chargées exprès, pour ne pas les faire trop ressemblantes. La hardiesse et la force n'en excluent ni le jeu ni la délicatesse : partout y règne une haine implacable du vice, et un amour déclaré de la vertu. Enfin, ce qui couronne l'ouvrage et dont nous, qui avons connu l'auteur de plus près, pouvons rendre un témoignage certain, on y voit une religion sincère... »

Il y a, dans ce même discours de Fleury, une page où il atteint certainement à la grande éloquence, sans rien sacrifier de sa simplicité de parti pris. Et quelles pages, où il s'agissait surtout d'éviter la banalité en reprenant l'éloge de Louis XIV tant de fois répété par chacun de ses auditeurs ! Fleury refit cet éloge, et peut-être, en le relisant, Sainte-Beuve aurait reconnu que le second de Bossuet n'avait pas vécu si près du maître sans en recevoir quelque rayon, même pour l'expression.

« Vous attendez ici, Messieurs, l'éloge de Louis le Grand : la coutume, le devoir, l'inclination, la reconnaissance, tout le demande. Mais comment y satisfaire? Tout est dit ; l'éloquence est épuisée. Que pourrait dire le génie le plus fertile et la langue la plus diserte que vous n'ayez ouï cent fois, et partout ailleurs, et, dans cette même place, que vous n'ayez dit vous-mêmes? Ne vaut-il pas mieux ne point entamer un si noble sujet, que de le traiter d'une manière vulgaire et redire toujours les mêmes louanges tant de fois répétées? Aussi bien, quoi que nous puissions faire, notre zèle nous rendra toujours suspects. Sujets de ce grand roi, ses domestiques, (1) comblés de ses bienfaits, on dira qu'il nous est bien facile de le louer, au milieu de la France, dans son Louvre, dans une Compagnie qui lui est si particulièrement dévouée. Laissons ses louanges à la postérité, qui juge les souverains comme les autres hommes. On croirait peut-être à présent que son extérieur nous impose, que l'on est étonné de la majesté de son visage, et de cette auguste présence qui le ferait juger digne du trône, même aux hommes les plus barbares. Vous êtes gagnés, dirait-on, par la douceur de ses regards, par son affabilité, par ses paroles obligeantes, qu'il sait employer si à propos pour témoigner de l'estime et de la bienveillance, pour orner les bienfaits ou adoucir les refus. Mais quand on n'aura plus à attendre ni récompenses de sa justice, ni faveurs de sa libéralité ; quand on ne craindra plus sa puissance absolue, ses armées innombrables, l'étendue de sa domination, c'est alors que ceux qui viendront après nous, considérant dans l'histoire tout le cours d'un si beau règne, pourront le louer hardiment, et en porter un jugement qui ferme la bouche à l'envie la plus envenimée.

« Cependant le Roi reçoit dès à présent des louanges non suspects. Il n'y a qu'à écouter ce qu'en disent les nations étrangères. Je ne dis pas seulement ces ambassadeurs que nous avons vu venir des extrémités de l'Orient se prosterner devant son trône, et lui rendre des respects qui lui paraissent des adorations : tous ceux qui parlent en France pourraient être soupçonnés de s'accommoder au lieu et à l'occasion. Je parle de ce que les étrangers

(1) L'Académie tenait alors ses séances au Louvre.

disent chez eux et en pleine liberté. J'en prends à témoin ceux qui ont vu Rome, Venise, les royaumes du Nord, les nations qui sont demeurées dans notre amitié. Je dis plus. Que l'on passe en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, dans les pays les plus ennemis, au milieu de la passion et de la prévention, on trouvera l'estime et les louanges de Louis le Grand. Mais il n'est pas nécessaire d'observer les discours quand les actions parlent. Pourquoi cette puissante Ligue, ces efforts de tant de nations conjurées, inutiles jusqu'à présent, et plus nuisibles pour eux que pour nous? Quel est le principe de ce furieux mouvement qui ébranle toute l'Europe, sinon la jalousie de nos longues prospérités, la crainte du pouvoir immense de notre grand monarque, l'impression de ses conquêtes et de ses armes toujours victorieuses sur ceux qui, ne le voyant que de loin, ne connaissent pas, comme nous, sa justice, sa bonté, la droiture de ses intentions? Voilà, Messieurs, sa louange la plus solide. Je laisse à ses ennemis à faire son panégyrique.... »

L'abbé Régnier-Desmarests, qui présidait la séance, (1) put dire à Fleury, après avoir fait un juste éloge de La Bruyère :

« Nous retrouvons en vous, Monsieur, des talents non moins heureux dans un genre plus noble et plus élevé. Vous ne vous êtes pas attaché à peindre, d'après la nature, les défauts et les faiblesses des hommes : instruit par un plus grand maître, vous vous êtes appliqué à peindre, pour ainsi dire, d'après la grâce elle-même, les effets de la grâce dans les anciens Israélites et dans les premiers chrétiens ; et quels portraits admirables vous ne nous en avez point donnés!

« Il a paru à tout le monde que c'était en même temps le vôtre, que vous aviez fait, sans y penser. La candeur et l'innocence de leurs mœurs, leur probité, leur droiture, leur zèle, leur piété, tout cela ne se trouve pas moins représenté dans votre personne, qu'il est naïvement exprimé dans vos écrits....

« Vous apportez parmi nous, Monsieur, tout ce qu'on peut souhaiter dans un excellent académicien : un savoir qui a tout embrassé, une intelligence admirable des

(1) *Vie de M. Régnier Des Marais, composée par lui-même*, Mss. British Museum, Collection Egerton, n° 25, f° 49.

Livres saints dans leur source, un goût exquis, consommé dans la lecture de ces grands originaux grecs et latins, que leur mérite et le consentement de tant de grands hommes et de tant de siècles a consacrés ; enfin, ce qui nous touche encore de plus près, vous y apportez une connaissance parfaite de notre langue, et une pureté de style merveilleuse, qui fait le caractère particulier de tous vos ouvrages.

« Vous n'en avez point donné au public qui ne fût digne de lui et de vous, soit par le choix des matières, soit par la manière de les traiter : mais l'ouvrage immense que vous avez entrepris en dernier lieu, et dont les premiers volumes font désirer les autres avec ardeur, l'*Histoire ecclésiastique*, matière véritablement digne de votre profession et de l'attention de tout le monde, ne demandait pas un moindre fonds de courage, de piété et d'érudition que vous n'en avez.

« Quel secours ne pourrions-nous point tirer de vos lumières, Monsieur, si l'assiduité que vous devez à votre emploi auprès des jeunes princes vous pouvait permettre d'assister quelquefois à nos exercices. Mais nous n'oserions ni l'espérer, ni presque le souhaiter ; et ainsi, nous vous perdons, en quelque sorte, dans le même temps que nous venons de vous acquérir. »

Comme le président venait d'en exprimer la crainte, et comme il l'avait lui-même annoncé dans son Discours, Fleury n'eut pas le loisir d'assister, autant qu'il l'eût désiré, aux séances de l'Académie, pendant les quelques années que dura encore l'éducation des princes. Mais aussitôt qu'il eut terminé sa mission à la Cour, il donna largement satisfaction à la « forte passion » qu'il avouait avoir ressentie dès sa jeunesse pour les nobles travaux de la Compagnie.

Nous en avons pour témoin le *Registre de l'Académie*, sur lequel, le 26 août 1700, il fut résolu « que MM. les académiciens mettraient leur nom de leur propre main. » A partir de janvier 1701, le nom de Fleury y figure jusqu'à sept fois en un mois. Son assiduité dura plus de vingt ans.

C'est dire la part que Fleury prit aux travaux de l'Académie. En 1714, il en fut nommé chancelier, puis

directeur. Ces fonctions devaient lui être renouvelées jusqu'à la fin par maintes élections trimestrielles.

« La querelle des Anciens et des Modernes, assoupie depuis la mort de Perrault, venait de se raviver. L'impiété de La Motte à l'égard d'Homère, loin de scandaliser l'Académie, y avait trouvé faveur auprès d'un parti nombreux. M^{me} Dacier indignée demandait en vain qu'elle protestât contre « une témérité et une licence qui allait ouvrir la porte aux désordres les plus dangereux pour les lettres et pour la poésie » ; l'Académie se taisait. Pressé par M. Dacier de s'expliquer sur la question qui partageait les Académiciens en deux camps, Fénelon qui, dans son *Télémaque*, avait si heureusement allié l'inspiration antique à la pensée chrétienne, trouvait une occasion d'offrir une nouvelle réparation à l'antiquité classique outragée ; il n'y manqua pas.... » (1)

Cette occasion était la demande que l'Académie avait faite, en novembre 1713, à chacun de ses membres, de proposer son avis sur les travaux qui devaient occuper la Compagnie, soit pendant, soit après la publication du dictionnaire. L'avis de M. l'archevêque de Cambrai étant « plus détaillé que les autres », on lui demanda la permission de le faire imprimer. Fénelon, qui ne s'attendait pas à cet honneur, voulut revoir son travail. Il fut publié en 1716, sous ce titre : *Réflexions sur la grammaire, la rhétorique, la poétique et l'histoire, ou Mémoire sur les travaux de l'Académie Française, à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie*.

La querelle se termina quelques mois après, grâce un peu à l'habileté de Fénelon que les deux partis se flattaient d'avoir chacun de leur côté et qui, à la fin de sa Lettre, semblait ne donner tort à personne alors qu'au début il avait pris nettement position en faveur des Anciens.

Fleury ne dut pas rester étranger à une querelle sur laquelle il avait des vues bien arrêtées. Son opinion, nous l'avons vu, était bien plus nette, bien moins fuyante que celle de Fénelon ; c'est celle-là même que nos contemporains ont adoptée en distinguant entre les œuvres de l'esprit humain : les unes fondées sur l'observation et

(1) *Lettre sur les Occupations de l'Académie française*, Edition Grenier, Introduction, p. VI.

l'expérience, telles que les sciences, et qui ont besoin du temps pour progresser ; les autres qui n'ont besoin que de beaux génies servis par une langue parfaite, telles que la poésie ou l'éloquence, et qui ont pu être des chefs-d'œuvre du premier coup. En unissant ainsi une notion hardie du progrès avec le culte de l'antiquité, Fleury ne put que hâter singulièrement la réconciliation des Anciens et des Modernes. N'était-il pas lui-même un Moderne formé à l'école des Anciens ?

En décembre 1714, à titre de directeur, Fleury proposa à la Compagnie des sujets de prix pour l'année suivante. Celui de la prose était : « Les inconvénients des richesses, même en cette vie, selon les philosophes païens mêmes, par rapport à ces mots : « *Væ vobis divitibus* », Luc, VI, 24 ». Celui de la poésie : « Les avantages de la paix et l'obligation que nous avons au Roi de nous l'avoir procurée. » Nous reconnaissons bien là le talent de Fleury mis au service de la vertu et du bonheur des peuples.

Quelques jours après, c'était encore Fleury qui recevait, au nom de la Compagnie, deux nouveaux élus : l'abbé Massieu et Malet.

En février 1717, il présidait une délégation de l'Académie, « élevée dans son enfance sous la protection d'un illustre chancelier », et allait féliciter le nouveau chancelier Daguesseau « sur le digne choix que M. le Régent avait fait de sa personne. »

En 1718, un incident se produisit au sein de la docte Compagnie. Comme elle venait de réprouver le livre de l'abbé de Saint-Pierre sur la Polysynodie, celui-ci demanda à être entendu. « De 24 académiciens dont l'assemblée était composée, raconte d'Alembert, quatre seulement furent d'avis qu'on écoutât le coupable : c'étaient le vertueux Sacy, les sages La Motte et Fontenelle, et le respectable abbé Fleury, qui, ayant écrit avec tant de vérité l'histoire de l'Eglise, savait que les Conciles n'avaient jamais refusé d'entendre les hérétiques, et ne croyait pas devoir se montrer plus difficile pour la gloire du Roi que l'Eglise ne l'avait été pour la gloire de Dieu. »

Le 18 juillet de la même année, l'abbé Fleury, directeur, alla, en compagnie de Dacier et de quelques académiciens, présenter le dictionnaire à Madame la duchesse de Berry, puis au duc de Bourbon.

Le 23 février 1719, l'Académie accueillait un membre notable : Massillon, récemment nommé évêque de Clermont. M. le maréchal d'Estrées, directeur, étant retenu, Fleury, alors chancelier, prit sa place. Il parla « avec une éloquence pleine de sagesse et digne de l'auteur de *l'Histoire ecclésiastique*. »

Il ne manqua pas de louer le *Petit Carême*.

« Vous avez montré, dit-il, que vous possédez toutes les parties de l'orateur chrétien : la pureté de la doctrine, la solidité des pensées, la force et la noblesse des expressions, les grâces extérieures ; enfin, vous avez fait voir combien vous savez vous accommoder à votre auditoire, dans ces sermons du carême dernier, composés exprès pour notre jeune roi ; il semble que vous ayez voulu imiter le prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de l'enfant, et l'ayant ainsi réchauffé le rendit à sa mère plein de vie. De même vous avez su proportionner vos discours, et pour la matière, et pour le style, à la capacité du jeune prince, véritablement grande pour son âge.... »

Mais son discours fut surtout remarquable par l'habileté avec laquelle l'auteur de *l'Institution au Droit ecclésiastique* parla à l'évêque de Clermont de ce que l'Eglise et l'Académie attendaient de lui. Il trouva, pour lui rappeler le devoir de la résidence, un langage élevé où s'unissaient la hardiesse de l'homme de Dieu et la délicatesse de l'homme de lettres.

« Maintenant nous voyons, hélas ! que nous allons vous perdre, et que le devoir indispensable de la résidence va vous attacher pour toujours à cette chère épouse, à laquelle vous venez d'être uni par de si sacrés liens, en sorte que nous ne pouvons plus espérer de voir nos assemblées honorées de votre présence, que quand quelque affaire fâcheuse vous arrachera malgré vous à votre Eglise.

« Cependant, vous arroserez l'heureuse province qui va vous posséder, de ce fleuve d'éloquence chrétienne que vous faites, depuis tant d'années, couler parmi nous, et vous la rendrez aussi fertile en biens spirituels qu'elle est naturellement féconde en fruits terrestres. Vous y trouve-

rez d'excellents esprits semblables à la bonne terre de l'Evangile, qui n'a besoin que de culture, et vous y répandrez abondamment la semence de la parole céleste qui produira au centuple....

« Ainsi vous travaillerez pour l'Académie Française, même étant absent, puisque vous lui donnerez d'excellents modèles, pour composer quelque jour une rhétorique également solide, utile et agréable. »

Ainsi l'Académie Française dut beaucoup à ce membre éminent et actif qu'était l'abbé Fleury. Elle sut le reconnaître.

Non contente d'assister au service traditionnel célébré pour lui en l'église des Cordeliers, elle s'associa à la douleur générale en des termes particulièrement éloquents.

M. Adam, élu pour le remplacer, fit son éloge au milieu des larmes de tous.

« Où trouver, s'écriait-il le 2 décembre 1723, tant de qualités estimables réunies en un seul homme? Un esprit excellent cultivé par un travail infini, une science profonde, un cœur plein de droiture, des mœurs innocentes, une vie simple, laborieuse, édifiante; une modestie sincère, un désintéressement admirable, une régularité qui ne s'est jamais démentie, une fidélité parfaite à tous ses devoirs, en un mot l'assemblage de tous les talents et de toutes les vertus, qui font le savant, l'honnête homme, le chrétien!

« Quelles richesses pour lui! et nous pouvons dire pour les autres! car il n'amassait que pour répandre, il n'étudiait que pour instruire; et ce ne fut pas un de ses moindres talents. Quels élèves il a faits! Deux princes de Conti vrais héros, ce roi qui fait les délices de l'Espagne, ce Dauphin si vertueux, si éclairé, que le Ciel ne fit que montrer à la France. Combien a-t-il encore formé d'excellents ouvriers pour la moisson du Seigneur, dans ces Conférences qu'il fit pendant tant d'années sur les Livres de l'Ecriture! Combien de brebis égarées de la maison d'Israël a-t-il ramenées au bercail de l'Eglise, dans ces missions où il fut envoyé par le feu roi! Il convainquait les uns par la force de ses raisons; il attirait les autres par l'éclat de ses vertus, et tous étaient gagnés par une condes-

cendance mesurée qui n'impose de joug que celui qu'il est nécessaire de porter.

« Qu'un homme de ce mérite ait été si souvent choisi pour élever des princes et des rois ; que, dans une conjoncture délicate, il ait été nommé avec un applaudissement général pour confesseur de notre jeune roi, personne n'en peut être surpris ; mais ce qui doit paraître incroyable à tout le monde, c'est qu'au milieu de tant d'emplois dont il s'est si dignement acquitté, et dont une partie suffirait pour remplir toute la vie d'un homme, il ait pu trouver du loisir pour composer ce grand nombre d'ouvrages excellents qu'il nous a donnés, et surtout ce corps immense de son *Histoire ecclésiastique*, qu'il a presque conduit jusqu'à nous. Quelle lecture prodigieuse ! quel choix ! quelle netteté ! quelle fidélité ! quelle critique sage et savante, sur les changements arrivés dans la discipline ! Que ne lui devons-nous pas pour ce riche trésor qu'il a ramassé avec tant de peines et dont il nous a rendu la possession si facile ! Cet ouvrage durera autant que l'Eglise, et il sera à jamais glorieux à l'Académie qu'il ait été composé par l'un de ses membres.

« Je puis donc compter ce savant écrivain entre ceux qui ont le plus contribué à votre gloire : je puis ajouter même que jamais académicien n'en fut plus jaloux. Je vous en prends à témoins, Messieurs ; vous avez vu de vos yeux avec quelle assiduité il se trouvait à vos assemblées, avec quelle ardeur il entrait dans vos travaux, avec quelle attention il travaillait à vous donner des sujets qui fussent dignes de vous, et capables de remplir les grandes vues du cardinal de Richelieu votre fondateur. » (1)

C'était l'abbé de Roquette qui recevait M. Adam. Il confirma l'éloge que celui-ci venait de faire de Fleury. « Son ardeur infatigable, dit-il, le suivit jusqu'entre les bras de la mort. Oui... nous l'avons vu, ce vénérable vieillard, accablé sous le poids des ans et des infirmités, traîner ici presque mourant les débris d'un corps usé par les veilles, y venir nous communiquer ses lumières, profiter des nôtres ; et, ce qui est encore plus rare dans un homme savant, nous l'avons vu soumettre avec docilité

(1) Rondet, t. I, p. LVIII-LX.

ses décisions au jugement de ceux mêmes qui respectaient le sien. »

« Nous regretterons à jamais, affirma-t-il à M. Adam, le pieux, le savant, l'illustre confrère à qui vous succédez. Rien n'affaiblira parmi nous la vive impression de ses vertus. » (1)

(1) Rondet, t. I, p. LX-LXI.

CHAPITRE XIV

Le Gallicanisme de Fleury

Causes qui inclinèrent Fleury vers le Gallicanisme. — *Traité des Légats a latere*. — Affaire des Filles de l'Enfance. — La Régale. — Affaires des Invalides et de l'ordre de Saint-Lazare. — Fleury et l'Assemblée de 1682. — Autorité du prince sur la religion et distinction des deux puissances. — Lettre à M. de Beauvilliers. — Mémoires divers. — *L'Institution au Droit ecclésiastique*. — *Le Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*. — Fleury fut plutôt un semi-gallican.

« Le Gallicanisme est un ensemble de tendances, de pratiques et surtout de doctrines relatives à la constitution et à l'étendue du pouvoir spirituel, répandues spécialement dans l'ancienne France et opposées en des mesures diverses à certaines prérogatives du Pape à l'égard de l'Eglise et de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat. » (1)

Les théories gallicanes étaient très répandues en Europe et spécialement en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle, partagées qu'elles étaient par la magistrature, la faculté de théologie de la Sorbonne et le haut clergé, codifiées par d'habiles légistes tels que Pierre Pithou dans ses *Libertés de l'Eglise gallicane* et Le Vayer de Boutigny dans ses *Dissertations sur l'autorité du roi en matière de Régale*, soutenues âprement par Louis XIV, dont on a pu dire qu'il était « le Gallicanisme vivant, agissant, militant, triomphant... » (2) Faites de méfiance à l'égard de Rome et d'attachement excessif à une autono-

(1) Cf. M. Dubruel et H.X. Arquillière. *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, art. *Gallicanisme*

(2) Hanoteaux, *Essai sur les Libertés de l'Eglise gallicane depuis les origines jusqu'au règne de Louis XIV*. Introduction, p. CXI.

mie religieuse nationale, non sans analogie avec un des caractères les plus essentiels de l'esprit protestant, elles conduisirent alors la nation française à deux pas du schisme. A demi vaincues, elles persistèrent aux siècles suivants comme un perpétuel danger pour l'Eglise.

L'épithète de gallican est aujourd'hui inséparable du nom de Claude Fleury. Nous ne le nierons pas.

Comment il y fut insensiblement amené, et comment les plus graves manifestations de ses tendances n'exclurent cependant jamais chez lui ni l'indépendance vis-à-vis du Roi, ni le plus sincère amour de l'Eglise, tel est seulement l'objet de ce chapitre.

Ordonné prêtre à l'âge de vingt-neuf ans, Fleury s'était préparé au sacerdoce par une longue vie de piété et par des exercices spirituels, non par l'étude méthodique de la théologie. Comme Fénelon et Bossuet le pensaient, comme lui-même le reconnaissait dans sa *Lettre à Mgr Lanneau*, il ne fut jamais théologien. C'était, au contraire, de l'esprit et des traditions des juristes qu'il avait reçu ses premières et définitives impressions. Fils d'un avocat au Conseil, avocat lui-même pendant dix ans, resté toute sa vie en relations intimes avec les plus illustres membres du barreau et du Parlement, il était fatal qu'il partageât leur mentalité. Or nous savons ce que pensait la magistrature sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, et nous avons vu le vénérable M. de Gaumont, si profondément chrétien par ailleurs, faire à son jeune protégé un devoir de lire Dumoulin, sans plus faire de cas des défenses de Rome.

Passé de cette école à celle de Bossuet, lequel avait lui aussi, selon l'expression de Brunetière, « du sang de parlementaire dans les veines », il apprit de l'illustre rédacteur de la *Déclaration de 1682* que la doctrine enseignée par Gerson avait pour elles de hautes autorités ecclésiastiques.

Il éprouvait pour le caractère italien une aversion naturelle qui le mettait en défiance, non contre le Pape, dont il voulait sincèrement sauvegarder l'autorité, mais contre la cour de Rome. Ses susceptibilités nationales étaient d'autant plus en éveil que les abus de cette cour étaient alors avérés et que tout le monde connaissait les scandaleuses intrigues des prélats italiens de second ordre.

Il souhaitait, en attendant d'y travailler activement,

la conversion des protestants. Or l'un des griefs les plus sérieux de ces derniers était la prétendue tyrannie des papes, la vénalité, les exactions, les prétentions politiques des prélats italiens. Fleury, pour les ramener, s'en tenait à *l'Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet, où le grand évêque, exposant les vérités essentielles, la primauté du Saint-Siège centre de l'unité, et l'obéissance due au Pape, avait prudemment passé sous silence les questions discutées dans les écoles.

Enfin et surtout, Fleury avait reçu du Roi bienfait sur bienfait ; il lui avait juré fidélité ; par ses fonctions auprès des jeunes princes, il était entré dans sa maison ; il était témoin de la piété de Louis XIV et de son zèle pour la religion de ses sujets. L'amour qu'il portait au Roi et le respect religieux qu'il professait pour l'autorité royale l'inclinaient à soutenir ses prétentions et à penser que les rois très chrétiens n'abuseraient jamais des Libertés de l'Eglise gallicane, ces vieilles traditions françaises que l'Eglise romaine ne se hâtait d'ailleurs pas de condamner.

En même temps qu'il écrivait son *Institution au Droit ecclésiastique*, son *Discours sur les Libertés de l'Eglise gallicane*, et son *Histoire ecclésiastique*, Fleury avait pris position par de nombreux actes et mémoires.

Nous l'avons vu, en 1684, à l'occasion de la légation en France du cardinal Chigi, rédiger un court *Traité des Légats a latere* dans lequel il défendait, contre le parlementaire Denys de Sallo, les prérogatives du Saint-Siège (1).

En 1686, lors de son voyage au Loc-Dieu, Fleury fut chargé de prendre des informations à Toulouse sur la grave affaire des Filles de l'Enfance. (2)

La congrégation avait été fondée dans cette ville par Madame de Mondonville et par l'abbé Ciron, (3) qui en avait rédigé les règlements en 1661.

La fondatrice, restée veuve à la fleur de l'âge et disposant d'une grande fortune, avait groupé autour d'elle plusieurs filles de piété pour soigner les malades et ouvrir

(1) Cf. plus haut : Ch. III, p. 75 à 82.

(2) Cf. Michaud, *Biographie universelle*, art. Mondonville, et Reboullet, *Histoire des Filles de l'Enfance*, Avignon 1734.

(3) L'abbé Ciron avait été directeur du prince de Conti, le père. Fleury avait sans doute trouvé à l'Hôtel de Conti des souvenirs favorables à ce prêtre janséniste.

des écoles. Le succès qu'elle obtint lui inspira le dessein de perpétuer ses bonnes œuvres en fondant la congrégation des Filles de l'Enfance de Notre Seigneur. La congrégation fut approuvée par M. de Marca, archevêque de Toulouse, et un grand nombre d'évêques. En 1663, elle fut confirmée par un bref du pape Alexandre VII, et autorisée par une Lettre patente du Roi.

Vingt ans après, l'institution se trouvait en butte à de terribles attaques : Madame de Mondonville fut accusée d'intrigues soit dans l'affaire du Jansénisme soit dans celle de la Régale. En 1685, elle eut défense de recevoir aucune Fille, puis de prendre des pensionnaires ; un arrêt du Conseil, le 12 mai 1686, supprima sa congrégation ; elle-même fut reléguée chez les Hospitalières de Coutances où elle mourut pieusement en 1703.

Antoine Arnould avait pris la défense de la congrégation en 1688, dans un livre intitulé *L'Enfance opprimée* (1) et où il présentait sa destruction comme l'objet d'une horrible cabale. « Les Jésuites de Toulouse, écrivait-il, s'opposèrent d'abord à cet établissement, et ils firent tous leurs efforts pour l'étouffer dès sa naissance. Les raisons qu'ils en avaient sont 1° que M. de Ciron, qu'ils savaient être très opposé à leur morale relâchée, en était l'instituteur ; 2° qu'ils étaient exclus pour toujours de la direction de ces Filles, les constitutions de cette congrégation portant qu'elles n'auraient pour confesseurs que des prêtres du clergé approuvés par les Ordinaires ; 3° que l'éducation qu'on y donnait aux jeunes filles n'était pas conforme à leurs maximes accommodantes ». (2)

D'après Arnould, l'évasion d'une jeune fille en 1682 et le témoignage qu'on lui fit produire avait donné aux Jésuites l'occasion de faire intervenir le P. de la Chaise contre la congrégation. On avait accusé Madame de Mondonville d'avoir imprimé en sa maison des écrits contre la Régale et des lettres du P. Cerles, d'avoir eu trop et de

(1) *L'innocence opprimée par la calomnie, ou l'Histoire de la Congrégation des Filles de l'Enfance de N.S. J. C. Et de quelle manière on a surpris la religion du Roi Très Chrétien pour porter Sa Majesté à la détruire par un Arrêt du Conseil, Violences et inhumanités exercées contre ces Filles dans l'exécution de cet arrêt, et l'injure faite au Saint-Siège par les mauvais traitements dont on les a punies pour avoir appelé au Pape des ordonnances de l'archevêque de Toulouse et du vicaire général du chapitre d'Aix, le Siège vacant.*

(2) *Ibid.* p. 9.

trop longues conférences avec M. de Ciron, enfin d'être « de la cabale » janséniste.

Quoi qu'il en fût, la suppression fit grand bruit. L'affaire touchait à celle de la Régale, parce que M^{me} de Mondonville s'était montrée favorable à Dom Cerles, vicaire général de Toulouse, intrépide défenseur de l'évêque de Pamiers et du Pape. Fleury rédigea un mémoire que nous n'avons pas retrouvé, mais qui se trouvait, dit la *Bibliothèque historique de la France*, entre les mains de M. Daragon. « L'auteur, ajoute la *Bibliothèque historique* après avoir justifié en peu de mots le bref d'érection et les constitutions, conclut à établir une commission d'évêques, de conseillers d'Etat, de docteurs, et autres personnes graves et non suspectes, afin de justifier la conduite du Roi, à Rome et par toute l'Europe, si elle est juste dans le fond ; et, si elle ne l'est pas, la réparer au plus tôt, en rappelant de son exil la dame de Mondonville, rassemblant les filles et rétablissant les communautés dans leur premier état, avec les dédommagements qui seront jugés nécessaires. » Quoique la date de ce mémoire ne soit pas indiquée, il dut être rédigé vers la fin de 1686, après le retour de Fleury à Paris, au moment où le bruit de la suppression battait son plein.

Il témoigne, en faveur de Fleury, d'un remarquable esprit d'impartialité, de justice et d'indépendance.

Le tome VII des manuscrits de Fleury contient des documents de la même époque et relatifs au même sujet.

C'est, accompagné de diverses notes de la main de Fleury, un *Discours sur le Livre contre la Régale*, imprimé par l'ordre de M. de Pamiers. (1)

« Il est indubitable, soutient l'auteur anonyme après avoir invoqué S. Paul, S. Grégoire le Grand, Grégoire de Tours, et Innocent III lui-même, que nos monarques en France ne relèvent que de Dieu pour les fonctions de la royauté, et qu'ils n'ont à rendre compte qu'à lui seul de l'autorité qu'il leur a mise en main. Mais plus ces deux puissances (la temporelle et la spirituelle) ont de force et d'étendue, plus doit-on être circonspect de ne rien dire qui en puisse rompre l'intelligence... C'est toutefois ce que semble avoir eu dessein de faire l'auteur du *Livre con-*

(1) B. N. Mss. F. Fr. 9517, pp. 111 et ss.

tre la Régale, imprimé par l'ordre de M. de Pamiers, et je ne doute pas que ce prélat, qu'on dit être un homme d'une grande piété, n'en eût appréhendé les conséquences s'il se fût donné la peine de les examiner ou qu'il eût confié son zèle à un écrivain plus judicieux ou plus éclairé. »

L'auteur définit la Régale. C'est, dit-il, « un droit en vertu duquel le Roi dispose du revenu des évêchés pendant la vacance du siège et confère les bénéfices non curés qui en dépendent jusqu'à ce que le nouvel évêque lui ait prêté serment de fidélité, qu'il ait fait enregistrer en la Chambre des Comptes de Paris la prestation de serment, qu'il ait obtenu en la même cour un arrêt portant mainlevée des fruits saisis, et qu'enfin il ait pris possession en personne, ce qu'on appelle la clôture de la Régale. De sorte qu'elle comprend deux choses : la disposition des revenus de l'évêché vacant, et la collation de plein droit des bénéfices non curés qui en dépendent. »

Ce droit, que le livre de M. de Pamiers a attaqué et qualifié « d'usurpation condamnable », l'auteur soutient qu'il est un droit légitime perpétuel de la couronne, et qu'il s'étend à toutes les cathédrales de France.

Le document est suivi d'une copie du bref *Palernac caritari*, par lequel le pape Innocent XI s'oppose à ce qui a été fait en France et consenti par les évêques au sujet de la Régale.

Puis c'est un *Mémoire de ce qui s'est passé à Rome et à Pamiers sur l'affaire de la Régale*, œuvre de l'abbé de Gesvres, alors camérier d'Innocent XI. Fleury avait connu dès sa jeunesse la famille Potier de Gesvres, alliée aux Lamignons; il l'avait ensuite rencontrée chez les Conti. (1) Le Mémoire est divisé en quatorze chapitres. L'auteur prétend que l'évêque de Pamiers étaitompé par Dorat, son agent à Rome, et que le Pape l'était par Favoriti, son ministre. (2)

Fleury ne s'était pas contenté de ces documents. Il avait fait sur le même sujet, en 1686, une sérieuse enquête à Toulouse, où les partisans respectifs de l'archevêque

(1) Madame de Sévigné écrivait qu'à la mort de la princesse de Conti, (1672), « la Gesvres avait pris le parti des évanouissements ». (*Oeuvres de Madame de Sévigné*, t. II, p. 490).

(2) B. N. Mss. F. Fr. 9517, pp. 154-177.

Montpezat et du vicaire général dom Cerles avaient mené si grand bruit.

Il pouvait donc rédiger avec autorité, en 1689, son *Mémoire sur les affaires entre la Cour de Rome et la Cour de France sous le pontificat d'Innocent XI*, (1) et, en 1694, ses *Différends avec la Cour de Rome sous le pontificat d'Innocent XI*. (2)

Des deux côtés, et sous une forme presque identique, c'est un exposé impartial des faits, de 1673 à 1689. Fleury rapporte l'extension de la Régale en 1673, les protestations de Caulet, évêque de Pamiers, et de Pavillon, évêque d'Allet, la déclaration d'Innocent XI en faveur de ces derniers, puis l'affaire de Charonne, la convocation de l'Assemblée de 1682 et ses décisions. Le Roi, termine l'auteur, écrit au cardinal d'Estrées de transmettre au Pape et aux cardinaux ses sujets de mécontentement. Le Pape, de son côté, exprima les siens en trente articles. Il réprouvait en particulier l'extension de la Régale, les violences exercées contre les Religieuses de Charonne, l'application aux Invalides des pensions des Oblats, les procédés violents employés à l'égard de l'évêque de Pamiers et de dom Cerles, l'édit appuyant les quatre propositions du clergé, la suppression des Filles de l'Enfance.....

Il ne restait plus à Fleury qu'à donner son appréciation personnelle sur la Régale. Il le fit le 18 mars 1690, en termes judicieux et sévères pour le Roi, et que nous lirons bientôt dans son *Discours sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*.

Il ne montra pas moins de modération et de sagesse lorsqu'il intervint dans l'affaire des Invalides et de Saint-Lazare.

En 1672, Louis XIV avait publié, sur la proposition de Louvois, un édit affectant aux Invalides les biens de l'ordre de Saint-Lazare. Ces biens étaient destinés à former cinq grands prieurés et plusieurs commanderies dont on gratifierait deux cents officiers estropiés ou vétérans. Mais en 1691, le Roi conçut des doutes sur la valeur de cet édit et nomma une commission pour le faire examiner.

Fleury donna une consultation où il faisait l'histoire de l'ordre de Saint-Lazare et observait :

(1) B. N. Mss. F. Fr. 9517, pp. 97-103.

(2) Ibid, pp. 103-110.

« Tout ce qu'on dit de l'antiquité de cet ordre et de son établissement en France par Louis VII et saint Louis aurait besoin de preuve. Je trouve une bulle d'Alexandre IV... par laquelle il a approuvé et confirmé l'ordre des Frères et Chevaliers de l'hôpital des lépreux de Saint-Lazare à Jérusalem, et on prétend qu'il était beaucoup plus ancien. Il faudrait voir cette bulle, celle de Paul V pour l'union de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, l'édit de Henri IV en 1608, la bulle du cardinal de Vendôme et l'édit de 1664. Car ces pièces sont le fondement de l'édit de 1672.

« Dans cet édit, le Roi agit de sa seule autorité, sans faire aucune mention d'autorité ecclésiastique qui doive en confirmer les dispositions, et toutefois il établit ou suppose plusieurs choses qui ne se peuvent faire par la seule puissance séculière.

« On ne voit pas comment le Roi se trouve grand-maître de cet ordre. Quand il y aurait eu une élection par les chevaliers de l'ordre, il faudrait toujours une confirmation du Pape.

« Par cet édit, le Roi applique à l'ordre de Saint-Lazare les revenus de la plupart des hôpitaux, entre autres de ceux des lépreux et des pèlerins. Il n'a pas autre droit sur ces biens que sur tous autres biens ecclésiastiques. Personne n'en est propriétaire; ce sont biens consacrés à Dieu pour être employés en œuvres pies. Si les œuvres pour lesquelles on les a donnés ont cessé, ils doivent être employés à d'autres. Or quoique ce soit une chose louable au Roi de récompenser les gens de guerre, ce n'est point une œuvre du genre des aumônes sinon tout au plus pour donner le nécessaire aux pauvres estropiés ou invalides, non pour donner un revenu considérable à des gentilshommes se portant bien et souvent riches d'ailleurs. Le Roi a d'assez grands revenus pour fournir à ces libéralités. Les revenus ecclésiastiques ne peuvent être possédés légitimement que par les personnes consacrées à Dieu et servant effectivement l'Eglise, ou par les pauvres...

« La confirmation du Pape ne suffirait pas pour autoriser cet édit puisqu'en France nous croyons qu'il doit observer les canons et en particulier qu'il ne peut ordonner des aliénations du temporel des églises sans le consentement des ecclésiastiques.

« Outre cet abus qui regarde tout l'édit, il y a plusieurs clauses très extraordinaires...

« Le Roi supprime ou déclare supprimé l'ordre du Saint-Esprit de Montpellier et plusieurs autres... De quelle autorité?

« On dispense l'ordre de Saint-Lazare de rendre aucun compte devant les juges des lieux : on ne fait aucune mention des évêques, comme s'ils n'avaient pas droit d'entrer en connaissance de ces revenus...

« On ordonne que quand il se trouvera des lépreux, ils seront tous mis en un même lieu, comme si cela était possible dans la grande étendue du royaume...

« Nul égard aux unions ou érections de bénéfices, qui toutefois appartiennent purement à la puissance ecclésiastique. Si le Roi peut supprimer seul des titres de bénéfices, il en pourra aussi ériger. Où sont les bornes des deux puissances?...

« Si l'on veut réparer les maux qu'a fait cet édit, il faut commencer par en faire cesser l'exécution...

« Ne point poursuivre à Rome la confirmation de cet édit. Rendre aux hôpitaux les biens réunis à l'ordre, s'il y en a qui ne soient pas encore distribués en commanderies, ou du moins ceux des commanderies qui viendront à vaquer par mort ou autrement. »... (1)

Fleury faisait-il personnellement partie de la commission constituée par ordre du Roi, ou avait-il simplement rédigé sa consultation pour l'un des commissaires? Ce qui est certain, c'est que son avis prévalut. Après plusieurs séances tenues en 1692, un rapport, dont les papiers de Fleury contiennent aussi le texte, fut présenté au Roi. Le rapport adoptait non seulement les conclusions juridiques formulées par Fleury, mais encore les moyens qu'il proposait pour réparer les maux de l'édit de 1672.

Fleury n'assista pas à l'Assemblée du clergé convoquée par Louis XIV le 1^{er} octobre 1681, mais il nous a laissé à ce propos une série d'anecdotes qu'il tenait de Bossuet, et qui nous précisent bien l'attitude de ce dernier. (2)

Contraint par le Roi à être de l'Assemblée, Bossuet essaya d'abord d'écarter la question de l'autorité du Pape

(1) *B. N. F., Fr. Mss.*, 9519, pp. 116 et seq.

(2) *B. N. F., Fr. Mss.*, 9518, p. 9, et Emery, *op. cit.* p. 135-182.

que l'évêque de Tournai, De Choiseul-Praslin, et l'archevêque de Reims, Le Tellier, voulaient régler en « propositions odieuses ». Mais Colbert insista. M. l'archevêque de Paris, Harlay, et le P. de la Chaise même agirent dans le même sens. C'est en vain que Bossuet essaya alors de gagner du temps, en proposant d'examiner toute la tradition. Du moins, il soutint énergiquement contre De Choiseul-Praslin la doctrine de l'Indéfectibilité du Saint Siège. Il fut ainsi amené à rédiger à sa place les quatre articles.

Fleury semble rapporter avec complaisance ces marques de la modération de Bossuet. Dans les affaires de Pamiers et de Charonne, dit-il hardiment, le Roi avait tort au fond. Il était mal de blâmer l'évêque de Pamiers et de louer l'archevêque de Toulouse. Le procès-verbal de Fromaget et Benjamin était faux. Les arrêts du Parlement étaient insoutenables ». « Une des raisons, commente M. Emery, sur lesquelles fondaient ces droits les jurisconsultes d'alors, c'est que la couronne du Roi était ronde. On pouvait aller loin avec ce principe. »

Fleury nous fournit encore des éclaircissements curieux sur la manière dont se termina le démêlé entre le Saint-Siège et Louis XIV. Plusieurs des députés de second ordre à l'Assemblée de 1682 avaient été nommés à des évêchés..... Ils n'obtinrent de bulles qu'en 1693, moyennant une lettre de soumission au pape Innocent XII. Fleury nous a conservé différents projets de cette fameuse lettre bien difficile à rédiger. Les souscripteurs du texte approuvé par M. de Meaux et finalement accepté témoignaient qu'ils étaient fâchés d'avoir concouru à cette déclaration et qu'ils auraient désiré qu'elle n'eût point été faite ; que leur intention d'ailleurs avait été d'exposer leur opinion particulière, et non de faire une décision ou de porter un jugement.

Fleury voulait contenir dans de justes limites l'autorité civile. Il exprima sa pensée en deux mémoires écrits en 1707, nous ne savons exactement à quelle occasion, peut-être à l'usage du roi d'Espagne Philippe V

Le premier traite de l'autorité du prince sur la religion. (1)

« On prétend, dit-il, prendre droit par les faits, qui ne

(1) *B. N. F. Fr. Mss.*, 9519, p. 90 et Emery, p. 114.

sont la plupart que des entreprises. Le droit se prouve par les lois, non par celles des princes qui, en cette matière, n'ont pu se donner de droits à eux-mêmes, mais par la loi de Dieu, interprétée par les Pères et par les Conciles. Les hommes ne règlent point la religion, mais la déclarent telle qu'ils l'ont reçue de Dieu.

« Il faut revenir à la source de tous les pouvoirs spirituels, qui est la volonté de Jésus-Christ, qui a envoyé ses apôtres avec pouvoir de prêcher, d'administrer les sacrements, de juger, de remettre ou retenir les péchés, de retrancher de l'Eglise, d'établir à leur place des évêques, avec les mêmes pouvoirs, et perpétuer l'Eglise jusqu'à la fin des siècles.

« Que l'on allègue des faits et que l'on raisonne tant qu'on voudra, il faut que l'Eglise ait toujours ces pouvoirs, indépendamment d'aucune puissance temporelle ; et il est impossible qu'aucun prince ait aucun de ces pouvoirs en tant que prince, puisqu'ils sont d'un ordre surnaturel.

« Il faut convenir réciproquement que les ecclésiastiques, en tant que tels, n'ont aucun pouvoir sur les choses temporelles ; ce sont deux puissances entièrement séparées et indépendantes l'une de l'autre.

« Dans le fait, comme les hommes sont imparfaits et sujets à leurs passions, ils ont souvent passé leurs bornes et entrepris l'un sur l'autre.

« Pour voir la vraie puissance de l'Eglise, il faut voir celle qu'elle exerçait sous les empereurs païens ; car il ne lui manquait rien, et elle n'a jamais été plus parfaite. Elle prêchait, elle administrait les sacrements, imposait des pénitences, même publiques, excommunait, ordonnait des évêques et d'autres ministres sacrés, tenait des conciles.

« Les princes, devenus chrétiens, ne sont devenus ni évêques, ni prêtres, et n'ont acquis aucun pouvoir spirituel au delà des simples laïques. Donc tout ce qu'ils semblent avoir fait en matière spirituelle doit être expliqué d'une simple protection extérieure ; ou il faut reconnaître que c'est une usurpation.

« Si les infidèles veulent entrer de force dans une église, pour troubler le service ou profaner les mystères, les laïques fidèles ayant la force en main sont en droit de les

repousser : dira-t-on pour cela qu'ils administrent les sacrements ?

« Un des articles où l'on abuse le plus des faits est l'élection des évêques. On prétend prouver, par plusieurs exemples, que nos rois de la première race faisaient les évêques comme il leur plaisait ; et on ne considère pas que dans plusieurs conciles, tenus par leur permission, il est ordonné que les évêques seront élus suivant les canons par le métropolitain et les évêques de la province, du consentement du clergé et du peuple, sans que l'on abuse de la puissance des rois pour troubler cette discipline. Ne doit-on pas juger du droit par ces conciles, plutôt que par les faits contraires ? N'est-il pas plus vraisemblable que ces rois encore à demi barbares et ceux qui abusaient de leur autorité agissaient souvent contre les règles qu'ils reconnaissaient eux-mêmes ?

« Car enfin, qui avait donné à ces rois le pouvoir de choisir les évêques ? Était-ce l'Eglise ? Qu'on en montre la concession. Était-ce un droit attaché à la souveraineté ? Mais ils n'étaient pas plus souverains que les empereurs romains qui avaient commandé avant eux dans les Gaules. Or ni les empereurs, ni leurs officiers ne se mêlaient point de l'élection des évêques, si ce n'est de quelques grands sièges, comme Rome et les Eglises patriarchales, ou les villes de leur résidence, comme Constantinople, Milan, Ravenne. On n'a point vu, sous les Romains, le prince ou le magistrat intervenir à l'élection d'un évêque d'une Eglise de Gaule ou d'Espagne. Mais les rois barbares ne commandant qu'à une province ou quelque partie d'une province romaine, s'intéressaient à chaque élection d'évêque ; et il était raisonnable d'avoir leur consentement, comme des premiers du peuple ; le reste n'est qu'usurpation.

« Quant aux conciles, les empereurs ne se mêlaient point des conciles provinciaux, qui étaient des assemblées ordinaires deux fois l'année ; mais pour les conciles universels, il n'y avait que l'empereur qui pût en convoquer, parce qu'il n'y avait que lui qui pût commander à tous les évêques de faire des voyages extraordinaires dont même le plus souvent il faisait les frais, et dont il indiquait le lieu. Les papes se contentaient de demander ces assemblées quand ils les jugeaient nécessaires ; et souvent ils les mandaient sans les obtenir.

« En France et en Espagne, les rois se mirent en possession de convoquer les conciles, et de n'en point souffrir qu'ils n'eussent au moins permis. Il est vrai que la plupart étaient de tout leur royaume, et aussi universels à leur égard. Les derniers conciles d'Espagne sous les Goths, et tous ceux de France sous la seconde race, étaient des assemblées mixtes où assistaient les grands de l'Etat. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les laïques semblent y ordonner sur le spirituel, et les ecclésiastiques sur le temporel. Mais ce mélange a produit dans la suite de mauvais effets. »...

Un autre mémoire, du 15 mai 1707, ne porte aucun titre de la main de Fleury. Nous pourrions l'intituler : *Réflexions sur la distinction des deux puissances à propos d'un arrêt du Conseil.* (1)

« La distinction des deux puissances, dit Fleury, ecclésiastique et séculière, doit être réciproquement observée : ainsi, comme le Roi ne souffrirait pas que le Pape ou un évêque donnât des commissaires, même laïques, pour examiner la conduite de quelques laïques, interdire ou déposer des officiers établis par l'autorité royale, le Pape a sujet de se plaindre que le Roi nomme des commissaires, même ecclésiastiques, pour visiter l'intérieur d'un monastère exempt non seulement de la juridiction séculière, mais de la juridiction ecclésiastique de l'ordinaire.

« Les officiers ne peuvent être interdits ou déposés que par la puissance qui les a établis. Le magistrat séculier ni le Roi même ne peuvent interdire à un prêtre la célébration de la messe, ou l'administration des sacrements, ni à un évêque l'ordination ni les autres fonctions spirituelles. Il peut seulement réprimer un prédicateur séditieux. Or les officiers d'une congrégation de religieux exempts sont établis par leurs chapitres, ou leurs Supérieurs majeurs, qui tiennent leur autorité du Pape. »

« La maison de Saint-Victor à Paris est entièrement sous la juridiction de l'archevêque. Or il se plaindrait sans doute si le Roi, sous prétexte de réformer, y envoyait des commissaires, et, sur leur rapport, faisait des règlements pour la discipline intérieure de cette maison, quel-

(1) B. N. F., Fr., Mss., 9519, f° 91, et Emery, p. 122.

que justes qu'ils fussent, sans que l'archevêque fût consulté.

« Il est vrai que le Roi, comme protecteur de la religion, doit empêcher les scandales, et procurer l'observation des canons et de la discipline régulière ; mais il le doit faire selon les canons mêmes et selon les lois du royaume, sans excéder les bornes de son pouvoir. En matière de foi, après qu'un livre ou un particulier est jugé hérétique par les évêques, le Roi doit faire supprimer le livre et empêcher l'hérétique de dogmatiser. En matière de discipline, si un prêtre se révolte contre son évêque, ou un religieux contre son supérieur, et que ce supérieur implore le bras séculier, le Roi doit employer son autorité pour faire exécuter le jugement du supérieur.

« Mais il faut observer les formes et procéder juridiquement, que le supérieur ecclésiastique porte sa plainte au magistrat, et fasse preuve de la rébellion, et que le particulier qui en est accusé puisse se justifier. Autrement, si on écoute des avis secrets, et si on procède par pure autorité, sans que la conduite du prince ou du magistrat soit justifiée dans le public, il n'y a personne qui soit en sûreté contre les calomnies et les vexations. Il ne suffit pas qu'un jugement soit juste dans le fond, il faut qu'il soit rendu dans les formes, dont dépend toute son autorité.

« On voit, dans l'arrêt particulier dont il s'agit, l'importance des anciennes formes des arrêts du Conseil où l'on mettait les noms des princes, seigneurs, prélats, et autres qui y avaient assisté.

« Cette manière de procéder contre les religieux exempts est d'une très dangereuse conséquence pour tous les pays dépendant de la couronne d'Espagne, où ces religieux sont en très grand nombre, très puissants, jaloux de leurs privilèges, et prévenus contre les maximes de France. » 15 mai 1707.

La même année, Fleury, probablement consulté par M. Dugas, de Lyon, sur les libertés de l'Eglise gallicane, lui répond, le 4 octobre :

« La plupart des auteurs qui ont traité de nos libertés ont outré les choses, en y comprenant certains droits qui n'ont aucun fondement dans l'antiquité, comme la Régale, la connaissance du possessoire des bénéfices attribuée aux juges laïques, l'appel comme d'abus. Ils n'ont cherché

qu'à étendre autant qu'ils pourraient l'autorité royale, en resserrant celle de l'Eglise et du Pape en particulier. Je ne connais aucun auteur qui n'ait gardé en cette matière un juste tempérament... »

En 1710 se produisit un nouvel incident entre la France et le Saint-Siège.

Le pape Clément XI, ayant condamné, en 1705, par la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, le silence respectueux des Jansénistes, l'évêque de Saint-Pons, province de Narbonne, riposta par un mandement, auquel il ajouta trois lettres très vives à M. de Fénelon, qui avait, lui aussi, combattu le silence respectueux. Le pape Clément XI condamna de nouveau, par un décret du 18 janvier 1710, le mandement et les trois lettres épiscopales.

Le Parlement s' alarma. Sur la proposition de M. d'Aguesseau, et sous prétexte que les libertés de l'Eglise gallicane avaient été blessées, il rendit un arrêt qui défendait d'imprimer et de distribuer le dit bref pontifical, et ordonnait qu'il serait informé contre les imprimeurs et distributeurs, et que tous ceux qui auraient des exemplaires du bref seraient tenus de les remettre au greffe de la Cour. L'arrêt fut publié avec un long réquisitoire de l'avocat général, M. Joly-de-Fleury.

« M. de Beauvilliers, dit M. Emery, (1) gouverneur des Enfants de France, et par conséquent lié avec M. Fleury, leur sous-précepteur, désira savoir ce que ce sage et savant écrivain pensait et de l'arrêt et du réquisitoire.

« La réponse de Fleury est digne d'une grande attention. On en admirera la sagesse ; mais il conviendrait de la lire en ayant en même temps sous les yeux le réquisitoire de M. l'avocat général, ou le mémoire de M. d'Aguesseau qui lui a servi de base. On verra quel est, sur les principaux points de ce discours, et par conséquent sur la marche et les procédés du parlement dans les démêlés avec la cour de Rome, la pensée de l'abbé Fleury. »

« Quand on veut, répondait-il le 26 avril, rejeter un bref ou une bulle, ou feint toujours de douter qu'il soit véritable ; et on prétend sauver par là le respect dû au Saint-Siège. Mais cette figure de rhétorique est si usée qu'elle ne trompe plus personne ; et il est à craindre que

(1) Emery, p. LXV et 128-134.

la cour de Rome ne la prenne pour une dérision, principalement quand la pièce est sortie de l'imprimerie apostolique : si on en doutait sérieusement, il serait aisé de s'en éclaircir avec le nonce du Pape. Il suffirait donc de dire en un mot qu'un tel écrit ne nous étant pas adressé dans les formes, nous ne sommes pas obligés d'y avoir égard.

« Le Pape, et même tout évêque et tout juge, est en droit de condamner tout écrit contraire à la bonne doctrine et aux lois, de quelque manière qu'il vienne à sa connaissance ; il n'est pas besoin qu'un tel écrit soit déféré au supérieur, ni qu'il soit requis dans les formes de le condamner. Son devoir l'excite de lui-même à prévenir les mauvaises impressions qu'un écrit pourrait faire dans le public ; et il n'est point nécessaire de citer l'auteur juridiquement pour condamner l'écrit qui s'explique de lui même. Mais si l'on veut condamner la personne de l'auteur, il faudra le citer et lui donner lieu de s'expliquer ou de se rétracter ; et c'est ce que fait ici le Pape en déclarant qu'il entend procéder par les voies de droit contre M. de Saint-Pons. Le Pape ou l'évêque condamnant un écrit imprimé publiquement, avec le nom de l'auteur et du libraire, ne peut se dispenser de le désigner par son titre, et par conséquent de nommer l'auteur.

« Il serait à souhaiter que le Pape et les évêques, en condamnant un écrit, marquassent toujours en particulier les propositions qu'ils censurent, avec leurs qualifications propres : mais quand ils ne le font pas, on peut interpréter favorablement la condamnation générale.

« Quand aux clauses qui sont de style à Rome, et que nous croyons contraires à nos libertés, comme la dérogation à la nécessité d'exprimer nommément certaines personnes dans les censures, l'injonction aux évêques d'exécuter les constitutions du Pape, pareille injonction aux inquisiteurs, comme si leur juridiction était reconnue partout, que la publication faite à Rome suffira pour toute la chrétienté : à l'égard de toutes ces clauses, on pourrait se contenter d'une protestation générale que nous ne prétendons point les approuver ; et il est inutile d'en répéter les raisons à chaque occasion, puisque nous ne ferons pas changer le style de la cour de Rome.

« Il est vrai que, suivant l'ancienne discipline de

l'Eglise, observée pendant huit cents ans au moins, les évêques étaient jugés par leurs confrères, chacun dans sa province, et qu'ils ne recouraient que rarement à l'autorité du Pape ; mais il faut convenir aussi que depuis le IX^e siècle, l'autorité des *Faussees Décrétales* s'étant établie par l'ignorance de l'antiquité, il passa pour constant en Occident que le Pape seul était en droit de juger les évêques, même en première instance, et que ce droit n'a pas même été contesté pendant plus de six cents ans, c'est-à-dire jusque vers le milieu du XVI^e siècle, où l'on a commencé à découvrir la fausseté de ces *Décrétales*. Ce changement de discipline ne doit donc pas être regardé comme un usage passager : c'est un usage fondé, à la vérité, sur une erreur de fait, mais autorisé par la possession paisible de plusieurs siècles. Le décret du concile de Trente (Sess. XXIV *De reformatione*, cap. V) est appuyé sur cet usage. Ceux qui le composèrent avaient à peine quelque soupçon de la fausseté des *Décrétales* qui en sont la source ; et les efforts que l'on a faits en France pour rappeler l'ancien droit n'ont produit que l'impossibilité de juger les évêques. Or il n'est pas vraisemblable que la cour de Rome se déporte jamais d'un droit si avantageux appuyé sur une si longue possession.

« En général, il serait à souhaiter que l'on gardât plus de mesure à l'égard du Pape, et que l'on pesât mûrement les conséquences de tout ce qu'on publie contre ce qui vient de sa part, que l'on examinât quel est le fruit que nous pouvons attendre de nos plaintes, de nos protestations, de nos condamnations, et qu'on le comparât avec les inconvénients. Il semble qu'il y ait une espèce de guerre entre la cour de Rome et le Parlement : on est toujours sur ses gardes, on s'alarme du moindre mot, on prend tout au criminel. Je sais que la cour de Rome est toujours attentive à étendre ses prétentions et qu'il serait dangereux de lui tout souffrir ; mais on peut s'y opposer avec une fermeté modeste et respectueuse, ne relevant précisément que ce qui est mauvais, sans chicaner sur ce qui peut être contesté. Surtout, il ne faut rien avancer qui ne soit exactement vrai, soit pour les maximes, soit pour les faits. Il faut toujours nous souvenir que nous sommes catholiques, et que nous reconnaissons le Pape pour notre père commun. Voyons comme agit un fils sage et chrétien

quand il a quelque différend avec son père pour des intérêts opposés. Prenons garde que nos manières dures et fières ne semblent autoriser les hérétiques dans leur mépris pour le Saint-Siège. Enfin, ne faisons rien qui puisse altérer la concorde si nécessaire entre le sacerdoce et la royauté.

26 avril 1710, à M. le duc de Beauvilliers. »

Néanmoins, lorsqu'il s'agissait des libertés de l'Eglise gallicane, le sage et conciliant jurisconsulte, le fier et courageux défenseur du Pape et de l'Eglise, restait intransigeant vis-à-vis de la cour de Rome.

Le mémoire qu'il rédigea en 1713 est de ton vif, presque agressif. Il est intitulé : *Que faire si le Pape continue de refuser des provisions aux évêques pourvus par le Roi parce qu'ils soutiennent les quatre propositions de 1682* (1)

Voici ce Mémoire.

« 11 juillet 1713. Le Pape, en vertu du concordat, est obligé de pourvoir l'évêque nommé par le Roi s'il n'y a cause légitime de refus. Or, ce n'en est point une que de tenir et d'avoir soutenu publiquement une doctrine reçue en France, et pour laquelle le clergé assemblé s'est déclaré, il y a trente ans, à la face de toute l'Eglise. Cette doctrine n'est contraire à aucune des professions de foi approuvées par l'Eglise catholique et n'a jamais été condamnée ni flétrie par aucun décret des papes; au contraire, elle a été tacitement approuvée par le pape Innocent XI en approuvant *l'Exposition de la foi catholique* de Bossuet, où les questions dont il s'agit ici sont marquées comme n'appartenant point à la foi. Cette doctrine de France est celle de toute l'antiquité et n'est opposée qu'aux opinions de quelques docteurs particuliers introduites depuis environ cinq cents ans à la faveur de l'ignorance.

« Cette doctrine est l'appui des libertés de l'Eglise gallicane et des droits de la couronne; c'est pourquoi le Roi ne nomme aucun évêque qu'il n'en croie persuadé, et il n'en nommera aucun à l'avenir qui ne le soit. Donc si le Pape prend cette doctrine pour une cause de refus, il refusera tous les évêques nommés par le Roi, et annulera

(1) B, N, F, Fr, Mss. 9519, f° 87 et scq.

de sa part le concordat : ce qui obligerait le Roi de prendre d'autres voies canoniques pour la provision des évêques, sans lesquels l'Eglise ne peut subsister.

« Si la cour de Rome croit que nous soyons dans l'erreur, elle peut travailler à nous désabuser, et même la charité l'y oblige : nous sommes prêts à écouter ses raisons et à lui proposer modestement les nôtres. Mais elle se trompe si elle croit l'emporter par pure autorité et nous faire abandonner, sans nous instruire, une doctrine que nous voyons clairement fondée sur l'Ecriture et sur la tradition des dix ou douze premiers siècles. D'autant plus que nous rejetons l'opinion de l'infailibilité du Pape, introduite depuis 250 ans au plus.

« L'expérience des cinq ou six derniers siècles nous apprend que les entreprises de la cour de Rome ne sont venues que de l'ignorance et de la faiblesse des évêques et des princes qui, ne connaissent pas leurs droits, ni les bornes des deux puissances, ecclésiastique et séculière, et en particulier de celle du Pape, lui attribuaient confusément un pouvoir immense et souffraient, quoique malgré eux, et en murmurant, les vexations les plus odieuses, ce qui a poussé enfin une si grande partie de l'Europe à la révolte ouverte contre le Saint-Siège et l'Eglise catholique.

« Il est donc nécessaire qu'en cette occasion le Roi et son conseil résistent à la cour de Rome avec la dernière fermeté : sans leur laisser entrevoir aucune espérance de nous faire relâcher tant soit peu de nos maximes. Il faut leur dire nettement que s'ils nous refusent sans cause légitime les provisions des évêques, nous trouverons moyen de nous en passer comme on a fait pendant tant de siècles ; que nous ne craignons point les censures mal fondées ; et que nous savons distinguer la puissance que Jésus-Christ a donnée à son Eglise d'avec ce que l'erreur et la tolérance lui ont laissé empiéter dans les derniers temps. Saint Léon et saint Grégoire n'étaient pas moins grands papes quoiqu'ils n'exigeassent point d'annates et qu'on n'eût point recours à eux pour les translations d'évêques et les érections de nouveaux sièges. »

La note suivante, de la main de Fleury, sans titre ni date, semble, d'après l'écriture, pouvoir être reportée au même temps :

« La prétention de la puissance du Pape sur le temporel des rois réalise la calomnie des Juifs devant Pilate, que Jésus-Christ voulait se faire reconnaître roi au préjudice de César, renouvelée contre saint Paul à Thessalonique. (*Act. XVII*). Car qu'importe que Jésus-Christ règne personnellement ou par son vicaire? »

« La conduite présente des papes condamne celle de Grégoire VII, Innocent III, Grégoire IX. S'ils étaient obligés en conscience à excommunier les princes coupables, Innocent XI l'était. Si la discrétion les en empêche, elle devait empêcher leurs prédécesseurs. »

Ce n'étaient là que des manifestations accidentelles des sentiments de Fleury sur le gouvernement intérieur de l'Eglise et ses relations avec la société civile.

Il nous est loisible de rechercher sa véritable pensée dans ses ouvrages.

Les 450 pages qui composent *l'Institution au Droit ecclésiastique* sont pour la plupart irréprochables. Elles sont empreintes aussi bien d'amour de l'Eglise et de piété que de science historique et juridique.

L'auteur y parle avec respect du Souverain Pontife. « Le nom de Pape, dit-il, autrefois commun à tous les évêques en Occident, est demeuré à l'évêque de Rome, qui a toujours été reconnu pour le supérieur de tous les évêques, de droit divin, comme successeur du prince des apôtres et chef visible de l'Eglise. » (1)

« Les évêques sont tous égaux entre eux, quant à ce qui est de l'ordre et de l'essentiel du sacerdoce, il n'y en a qu'un qui soit, de droit divin, établi au-dessus des autres, pour conserver l'unité de l'Eglise et lui donner un chef visible ; c'est le Pape, successeur de celui que Jésus Christ lui-même mit le premier entre les apôtres. » (2)

« Il n'y a que le Pape qui puisse accorder les commendes. »... (3)

« Comme Jésus-Christ donna particulièrement à saint Pierre la conduite de son troupeau et lui ordonna de confirmer ses frères, nous croyons que le Pape a juridiction, de droit divin, sur tous les évêques, et par toute

(1) Rondet, t. II, p. 169.

(2) Ibid. p. 225.

(3) Ibid. p. 425.

l'Eglise, pour empêcher qu'il ne se glisse aucune erreur dans la foi et faire observer les Canons. » (1)

Tout ce qu'il dit des évêques, de leur consécration, de leurs fonctions intérieures et extérieures, est de nature à leur concilier la plus profonde vénération. Il émet à leur sujet un regret : qu'ils soient si rares en certains pays, ce qui présente une foule d'inconvénients. « S'il suffisait, dit-il, de gouverner par autrui, sans considérer ni la multitude des peuples, ni la distance des lieux, il ne fallait qu'un seul évêque pour toute l'Eglise, et Jésus-Christ lui-même n'avait pas besoin de plusieurs apôtres. » (2)

Parlant de la clause du concile de Rome en 1079, qui enjoint à l'évêque d'aller à Rome tous les quatre ans rendre compte de sa conduite, ou d'y envoyer un député, il note que cette prescription ne s'observe point en France.

Il parle, en termes favorables à l'Eglise, des privilèges du clergé, de ses biens, du devoir pour le prince de favoriser la religion et de combattre l'hérésie à l'intérieur de son royaume.

A cette édifiante lecture, on en vient à se demander comment l'Index put proscrire, en 1692, *l'Institution au Droit ecclésiastique*.

Mais voici que le gallican montre le bout de l'oreille.

Il écrit, en conclusion de son chapitre sur l'Inquisition : « Nous mettons en France un des principaux points de nos libertés à n'avoir point reçu ces nouvelles lois et ces nouveaux tribunaux, si peu conformes à l'ancien esprit de l'Eglise. » (3)

Ainsi dira-t-il de l'Index, comme des décrets disciplinaires du concile du Trente, jamais reçus en France.

Le chapitre sur le jugement des évêques est non moins significatif. « Il est constant, dit Fleury, que pendant les huit premiers siècles, les évêques étaient souvent accusés, que leurs causes étaient examinées par les conciles provinciaux, qu'ils y étaient jugés, condamnés et déposés s'il y avait lieu, et que les jugements des conciles étaient ordinairement exécutés. Il y a toutefois quelques

(1) Ibid. p. 451.

(2) Rondet, t. II, p. 223.

(3) Ibid., p. 503.

exemples d'évêques condamnés qui ont eu recours au Saint-Siège, principalement ceux qui n'avaient point d'autre supérieur immédiat, comme les patriarches. »

Et plus loin : « Le Pape étant chef de l'Eglise de droit divin, a toujours eu le droit de corriger tous les évêques, quand ils n'observaient pas la discipline, et principalement quand ils condamnaient injustement leurs frères. Mais il ne s'ensuit pas que le Saint-Siège fût regardé comme un tribunal ordinaire, au dessus de tous les conciles particuliers... C'étaient des remèdes extraordinaires... comme en la cause de saint Athanase, en celle de saint Jean Chrysostome, en celle de saint Flavien de Constantinople. » ... (1)

Fleury poursuit en exposant les dispositions du concile de Trente, après celles de la Pragmatique et celles qu'a consacrées l'usage depuis le IX^e siècle, et par lesquelles le Pape seul, par lui-même ou par ses délégués, peut connaître ou terminer les causes des évêques. Et il ose ajouter : « En France, on soutient l'ancien droit, suivant lequel les évêques ne doivent être jugés que par les évêques de la province assemblés en concile... sauf l'appel au Pape. » (2) Et il ne craint pas de nommer les prétentions contraires de Rome, des « attentats contre l'immunité des évêques. »

Dans son chapitre de l'Appel comme d'abus, Fleury trouve l'institution en elle-même toute naturelle.

« L'appel comme d'abus, dit-il, est une plainte contre le juge ecclésiastique, lorsqu'on prétend qu'il a excédé son pouvoir ou entrepris, en quelque manière que ce soit, contre la juridiction séculière, ou en général contre les libertés de l'Eglise gallicane....

« Cette procédure est particulière à la France... On appelle d'abus fréquemment et en matières légères, notwithstanding les plaintes du clergé et les ordonnances des rois....

« L'appel comme d'abus ne se relève qu'en cour souveraine et d'ordinaire au Parlement... il peut être aussi relevé au conseil du Roi et au Grand Conseil...

« Les autres pays ont quelquefois employé des

(1) Rondet, t. II, pp. 534-535.

(2) Ibid. p. 538.

moyens équivalents pour se défendre des entreprises de Rome... » (1)

Enfin et surtout, Fleury est sujet à caution dans le dernier chapitre de son *Institution au droit ecclésiastique*. L'objet en étant le même que celui du *neuvième discours sur l'Histoire ecclésiastique*, nous avons besoin des deux pièces pour étudier ce que Fleury entendait par les Libertés de l'Eglise gallicane, et comment il prétendait les justifier.

Le *Discours sur les Libertés de l'Eglise gallicane*, que Fleury destinait au XXI^e volume de l'*Histoire ecclésiastique*, parut pour la première fois en 1723, l'année même de la mort de son auteur. Il fut imprimé sans nom de libraire ni de lieu d'impression. L'éditeur, qu'on croit être l'abbé de Bonnaire, et qui était sûrement un homme de parti et un violent ennemi des papes, l'accompagna de notes. Mais ces notes étaient si perfides qu'elles provoquèrent, le 9 septembre 1723, un arrêt de condamnation rendu au Conseil d'Etat, comme « étant remplies d'une doctrine dangereuse pour la religion. »

Ces mêmes notes furent-elles aussi la raison exclusive pour laquelle le *Discours* fut mis à l'Index en 1725, puis en 1753? C'est peu probable, car la sentence portait ces mots : « *Neuvième Discours, ... una cum notis quas Louis Debonnaire adjecit.* »

Les éditions se succédant sous cette forme odieuse, M. Boucher d'Argis prétendit en publier une autre, en 1763, qui fût plus exacte. Il retrancha, il est vrai, quelques-unes des notes les plus mauvaises, mais il modifia le texte dans un sens gallican, parce que, disait-il « il s'y était glissé plusieurs propositions contraires à nos maximes et à nos libertés ».

Une autre édition, plus fautive encore, fut publiée en 1765 par M. de Chiniac de la Bastide.

Il fallut arriver à l'an 1807 pour avoir de M. Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, dans ses *Nouveaux Opuscules de M. l'abbé Fleury*, le texte exact du *Discours* et la véritable pensée de l'auteur sur les Libertés de l'Eglise gallicane en 1690.

Ce sont les théories de l'Assemblée du Clergé de 1682.

(1) Ibid., p. 566-567.

Fleury débute par les raisons historiques qui ont fait échouer en France les « entreprises » de Rome et nous ont permis de garder nos traditions et libertés.

« Les maximes des Ultramontains que nous rejetons en France, continue-t-il, sont les suivantes :

« 1° La puissance temporelle est subordonnée à la spirituelle, en sorte que les rois et souverains sont soumis, au moins indirectement, au jugement de l'Eglise, en ce qui regarde leur souveraineté, et peuvent en être privés, s'ils s'en rendent indignes.

« 2° Toute l'autorité ecclésiastique réside principalement dans le Pape, qui en est la source; en sorte que lui seul tient immédiatement son pouvoir de Dieu : les évêques le tiennent de lui et ne sont que ses vicaires : c'est lui qui donne l'autorité aux conciles, même universels, lui seul a le droit de décider les questions de foi, et tous les fidèles doivent se soumettre aveuglément à ses décisions, parce qu'elles sont infaillibles.... »

Le premier article concerne donc l'autorité du Pape sur la société civile.

Fleury reconnaît « que saint Thomas et la plupart des docteurs modernes ont enseigné que l'Eglise pouvait absoudre les sujets de fidélité, du moins en cas d'hérésie et d'apostasie. » Il trouve que ce sont là des flatteries données aux papes depuis 200 ans. Au nom de l'Ecriture, au nom des traditions des premiers siècles, au nom de la tranquillité publique, au nom de la notion même de l'excommunication, il dénie au Souverain Pontife le droit de disposer des couronnes.

Au même titre, « on ne souffre pas que le Pape fasse aucune levée de deniers sur le clergé... si ce n'est de l'autorité du Roi et du consentement du clergé... ni qu'il lève des deniers sur le peuple... ni qu'il puisse accorder aucune grâce qui s'étende aux droits temporels. »

Le second article concerne l'autorité du Pape dans l'Eglise et porte principalement sur les points suivants :

« 1° La pleine puissance des choses spirituelles qui réside dans le Saint-Siège et les successeurs de saint Pierre n'empêche pas que les décrets du Concile de Constance ne subsistent touchant l'autorité des conciles généraux...

« 2° L'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons, que tout le monde révère; on doit

aussi conserver inviolablement les règles, les coutumes et les maximes reçues par le royaume et l'Eglise de France, approuvées par le consentement du Saint-Siège et des Eglises.

« 3° Dans les questions de foi, le Pape a la principale autorité, et ses décisions regardent toutes les églises, et chacune en particulier ; mais son jugement peut être corrigé, si le consentement de l'Eglise n'y concourt. »

Ainsi, il apparaît bien que Fleury partagea les erreurs gallicanes du haut clergé français du XVII^e siècle.

Embrassa-t-il en même temps les préjugés des parlementaires, et approuva-t-il les méfaits des politiques dans cet ordre d'idées ? Ce serait une injustice de le prétendre et de ne pas voir, à côté des belles choses qu'il dit à l'honneur du Pape, les bornes qu'il pose à l'autorité séculière.

Il revendique pour le Souverain Pontife le droit d'excommunier les rois comme les individus, « quoique bien plus rarement et avec bien plus de précautions ». Il proclame que le Pape « est le successeur de saint Pierre et comme tel le chef visible de l'Eglise, et qu'il l'est de droit divin ». Il avait ajouté dans son manuscrit : « Nous croyons que le Saint-Siège de Rome est indéfectible ». Il l'effaça et mit à la place la formule moins forte : « Nous espérons que Dieu ne permettra jamais à l'erreur de prévaloir dans le Saint-Siège de Rome... » Bossuet tenait la première assertion pour incontestable : c'est le seul point qui distingue le système de l'un et de l'autre ami. « Si le Pape, continue Fleury, consulté par des évêques, a décidé une question de foi, et que l'Eglise reçoive sa décision, l'affaire est terminée, comme autrefois celle des Pélagiens, et de notre temps celle des Jansénistes. » « Ceux qui veulent que le Pape soit infailible disent... que le Pape peut errer dans la foi comme un tel homme, ou même comme docteur particulier, mais non pas comme pape et prononçant *ex cathedra*. La difficulté est d'établir cette distinction.....

« Quant aux évêchés, depuis plusieurs années, le Pape seul est en possession d'en ériger de nouveaux... ou de les supprimer.... Le Pape seul, depuis le concordat, a la provision des évêques sur la nomination du Roi.... Il pourvoit de même aux abbayes d'hommes sur la nomination du Roi... »

Si la cour de Rome a commis des abus, la cour de France et le Parlement n'en sont certes pas innocents.

« Les hérétiques modernes, particulièrement les Anglais, prétendent que l'Eglise est soumise à l'Etat, que c'est aux magistrats à régler souverainement les cérémonies, et même les dogmes de la religion : d'où vient qu'ils ont déclaré leur roi chef de l'Eglise... » M. Rohrbacher avait-il relu ce texte avant d'écrire que l'Eglise de Fleury « est calquée sur celle d'Henri VIII? »

« Cette défense (pour les évêques) de s'assembler ne devrait pas s'étendre aux conciles provinciaux, dont la tenue dans le temps marqué par les canons devrait être aussi indispensable que la célébration de la messe et des divins offices. Si cinq ou six évêques voulaient conspirer contre l'Etat, ils auraient assez d'occasions de s'assembler secrètement à Paris ou ailleurs, et ils n'attendraient pas un concile provincial de trois ans en trois ans...

« Mais il faut dire la vérité ; ce ne sont pas seulement les étrangers et les partisans de la cour de Rome qui ont affaibli la vigueur de l'ancienne discipline et diminué nos libertés ; les Français, les gens du Roi, ceux-là même qui ont fait sonner le plus haut ce nom de libertés, y ont donné de rudes atteintes en poussant les droits du Roi jusqu'à l'excès, en quoi l'injustice de Dumoulin est insupportable. Quand il s'agit de censurer le Pape, il ne parle que des anciens canons ; quand il est question des droits du Roi, aucun usage n'est nouveau ni abusif ; et lui et tous les jurisconsultes qui ont suivi ses maximes inclinaient à celles des hérétiques modernes, et auraient volontiers soumis la puissance, même spirituelle, de l'Eglise, à la temporelle du prince. Cependant ces droits exorbitants du Roi et des juges laïques ses officiers ont été un des motifs qui ont empêché la réception du concile de Trente. »

Le droit de la part du Roi de nommer aux évêchés « est contraire, non seulement à l'ancien droit, suivant lequel l'élection se faisait par tout le clergé du consentement du peuple, mais même au droit nouveau que la Pragmatique avait voulu conserver, qui donnait l'élection aux chapitres. La nomination du Roi n'a donc d'autre fondement légitime que la concession du Pape, autorisée du consentement tacite de toute l'Eglise....

« Il est inouï qu'aucun empereur ou qu'aucun roi chrétien se soit attribué les revenus d'une église vacante, beaucoup moins la disposition des prébendes et des offices ecclésiastiques. Aussi, quelque ancienne et quelque légitime que soit la Régale, on n'en trouve aucune preuve solide que sous la troisième race de nos rois.... Le Parlement de Paris, qui se prétend si zélé pour nos libertés, a étendu ce droit à l'infini sur des maximes qu'il est aussi facile de nier que d'avancer...

« Il est difficile encore d'accorder avec l'ancienne discipline les levées de deniers depuis plus d'un siècle... Depuis 500 ans au moins, il a passé pour maxime constante en France, comme ailleurs, que les personnes et les biens consacrés à Dieu doivent être exempts de toute charge. Il y en a une disposition expresse du IV^e concile de Latran, qui défend au clergé de faire aucune contribution, même volontaire, sans consulter le Pape.... Par quelle autorité a-t-on pu s'en dispenser? On dit que l'Eglise est trop riche, mais ce n'est qu'entre les mains de certains bénéficiers qui jouissent d'un grand revenu sans la servir. Cependant la plupart de ceux qui font le service réel sont des prêtres sans bénéfices et des religieux mendiants.... Il n'y aurait donc qu'à faire un nouveau partage des revenus ecclésiastiques....

« Mais la grande servitude de l'Eglise gallicane, s'il est permis de parler ainsi, c'est l'étendue excessive de la juridiction séculière.... (pour le mariage, pour les dîmes, pour les matières bénéficiales.) Ainsi, on ôte aux évêques la connaissance de ce qui leur importe le plus : le choix des officiers dignes de servir l'Eglise sous eux, et la fidèle administration de son revenu; et ils ont souvent la douleur de voir, sans le pouvoir empêcher, un prêtre incapable, indigne, se mettre en possession d'une cure considérable, parce qu'il est plus habile plaideur qu'un autre, ce qui devrait l'en exclure...

« Si par malheur il se trouve en évêque scandaleux, ses crimes sont regardés comme des maux sans remèdes, et que l'on tolère jusqu'à sa mort....

« Enfin les appellations comme d'abus ont achevé de ruiner la juridiction ecclésiastique. Suivant les ordonnances, cet appel ne devrait avoir lieu qu'en matière très grave, lorsque le juge ecclésiastique excède notoirement son

pouvoir, ou qu'il y a entreprise manifeste contre les libertés de l'Eglise gallicane. Mais dans l'exécution, l'appel comme d'abus a passé en style : on appelle d'un jugement interlocutoire, d'une simple ordonnance, souvent en des affaires de néant. C'est le moyen ordinaire dont se servent les mauvais prêtres pour se maintenir dans leurs bénéfices malgré les évêques, ou du moins les fatiguer par des procès sans fin. Car les parlements reçoivent toujours les appellations; sous ce prétexte, ils examinent les affaires dans le fond et ôtent à la juridiction ecclésiastique ce qu'ils ne pourraient lui ôter directement....

« Ainsi, quelque mauvais Français, réfugié hors du royaume, pourrait faire un *Traité des servitudes de l'Eglise gallicane*, comme on en a fait des libertés, et il ne manquerait point de preuves. » (1)

Encore Fleury était-il loin de dire tout ce qu'il savait.

« Le respect que nous devons au Roi, écrivait-il plus tard, (2) fait que nous ne devons pas parler témérairement des droits dont il est aujourd'hui en possession, quoiqu'ils semblent contraires aux anciens canons. Le respect que nous devons au Pape doit aussi nous empêcher de parler indiscrètement de ce que nous voyons dans la pratique de la cour de Rome qui paraît éloigné de l'ancienne discipline...

« Ceux qui, parce que le Pape n'est pas leur seigneur temporel, croient qu'ils n'ont point de mesure à garder en parlant de ses droits, donnent lieu de soupçonner que leur respect pour le Roi ne vient que d'une flatterie intéressée ou d'une crainte servile. Si la charité et la prudence défendent de publier certaines vérités pour ne pas troubler le repos public de l'Etat, elles défendent à plus forte raison de publier celles qui peuvent troubler la paix de l'Eglise. »

Ces longues citations de Fleury étaient nécessaires pour montrer sa bonne foi, l'impartialité avec laquelle il s'efforçait de juger des choses de l'Etat comme de celles de l'Eglise, l'indépendance mêlée de respect avec laquelle il osait parler de l'un comme de l'autre.

Il est temps de conclure.

(1) Emery, *op. cit.* pp. 1-106, *passim*.

(2) *Ibid.* p. 111.

Fleury mérite-t-il la réputation qui lui a été faite de Gallicanisme?

Si l'on veut parler du Gallicanisme parlementaire, qui ne fut malheureusement le plus souvent qu'une forme d'anticléricalisme, non, Fleury n'est pas gallican. Il fut même, nous l'avons vu, un adversaire compétent, audacieux, courageux, de ce système. Et quand l'Assemblée Constituante, à propos de la *Constitution civile du Clergé*, ou Portalis, à propos des *Articles organiques*, invoquaient Fleury, c'était un Fleury tronqué et méconnaissable qu'ils présentaient.

On le vit bien en 1807, quand M. Emery se fit un devoir de rétablir la vérité et de publier les *Nouveaux Opuscules* de l'abbé Fleury. Napoléon, qui tenait en très haute estime le Supérieur général de Saint-Sulpice, et même le redoutait un peu, s'en émut. Le cardinal Fesch écrivit au vénérable éditeur une lettre de reproches où il lui disait que sa publication était inopportune et dangereuse. La police impériale fut mise en œuvre. Fouché eut avec l'abbé une explication de vive voix. Aucun journaliste, excepté l'abbé de Boulogne, et le *Journal des curés*, n'osa en parler, *propter metum Judaeorum*. Mais l'épiscopat français approuva M. l'abbé Emery. « J'en avais, écrit celui-ci, parlé par occasion à quelques évêques ; j'en avais parlé surtout à l'archevêque d'Aix, qui n'a cessé de m'écrire pour me presser de le rendre public.... Je n'ai vu encore aucun évêque qui, après avoir lu ces opuscules, ne m'ait dit que j'avais rendu un grand service à l'Eglise et à la religion. » M. Van Gils, membre de l'ancienne faculté de Louvain, ayant eu l'occasion de voir M. Emery, l'assura que ce livre était non seulement connu, mais dévoré en Belgique. Le cardinal Antonelli écrivit à l'auteur le 5 mai 1807 : « On ne peut assez louer ni remercier l'éditeur des *Nouveaux Opuscules* d'avoir lavé, autant qu'il était possible, l'abbé Fleury, d'une tache imprimée à sa mémoire, et d'avoir fortement réprimé, sinon entièrement réduit, les ennemis de l'Eglise romaine, qui abusaient du nom et de l'autorité de ce grand homme... Le Saint Père a reçu avec beaucoup de joie les *Opuscules* de Fleury et il m'a chargé d'offrir ses remerciements à l'éditeur, dont le dévouement au Saint-Siège apostolique se manifeste si évidemment dans cet ouvrage. » M. Emery, écrivant de son côté au

Souverain Pontife en 1809, pouvait lui dire : « J'ai appris depuis longtemps qu'on avait offert à votre Sainteté, et qu'elle avait accueilli avec bonté l'ouvrage dans lequel je montrais que l'abbé Fleury et l'évêque de Meaux avaient été beaucoup mieux disposés à l'égard du Saint-Siège qu'on ne le pense communément. » (1)

Cependant, si l'on veut parler du Gallicanisme épiscopal ou des ecclésiastiques, il est juste de dire que Fleury en partagea les idées, avec modération, et à la façon de Bossuet, ce qui a fait dire à Sainte-Beuve qu'il fut plutôt un semi-gallican (2).

Etant donné que Fleury fut appelé à exposer ses idées dans des œuvres qui eurent sur le clergé et les fidèles une influence profonde et séculaire, l'opinion lui en a tenu bien plus de rigueur qu'à son ami M. de Meaux. Mais, pour Fleury comme pour Bossuet, il suffit de nous tenir en garde de ce côté pour continuer de goûter leurs œuvres.

Avant de douter de leur sens droit et de leur piété, sachons comprendre les circonstances multiples qui les avaient, comme fatalement, conduits à ces idées. Et même, en nos temps heureux où la Papauté jouit, dans le monde et spécialement en France, d'un si noble prestige, nous proclamons qu'ils y ont beaucoup travaillé, ceux qui, au XVII^e siècle, et dans un pays menacé par le schisme, surent faire entendre à un roi omnipotent des paroles de justice et de sagesse, et prêcher à tous l'amour de l'Eglise romaine.

(1) *Vie de M. Emery*, Paris 1861, t. II, p. 174 et ss.

(2) Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. I p. 228.

CHAPITRE XV

Fleury historien de l'Eglise Sa préparation - Les Opuscules

Comment la carrière et les études de Fleury le conduisirent à l'*Histoire ecclésiastique*. — Les Opuscules. — L'*Histoire universelle*. — Mémoires divers. — Le *Catéchisme historique*. — Les *Mœurs des Israélites*. — Les *Mœurs des Chrétiens*. — La *Vie de la Vénérable Mère Marguerite d'Arbouze*. — Fleury hagiographe.

L'œuvre la plus considérable de Fleury est incontestablement l'*Histoire ecclésiastique*, en vingt volumes, qu'il écrivit durant les trente dernières années de sa vie.

L'activité prodigieuse qu'il déploya durant cette période comme sous-précepteur des princes s'explique par l'érudition à peu près sans limites qui lui permettait de donner sans grand effort ses leçons de philosophie, d'histoire, de langues anciennes et modernes, de littérature. Nous l'avons vu.

Celle qu'il déploya comme historien de l'Eglise s'explique par les réserves de matériaux et de connaissances comme par les méthodes de travail qu'il avait acquises au cours de cinquante ans d'efforts. Cette période de préparation sera d'autant plus intéressante à examiner ici qu'il n'est aucune œuvre, de la jeunesse ou de l'âge mûr, de Fleury, qui n'ait contribué à former en lui l'écrivain de l'*Histoire ecclésiastique*.

Dès le Collège de Clermont, l'enfant avait entendu vanter ces savants maîtres de la maison dont l'érudition devait faire des précurseurs, et le P. Cossart n'avait pas été sans mettre leur exemple sous les yeux de son élève. Dès lors aussi, l'enfant avait acquis, dans la formation de son

jugement et dans la connaissance approfondie des langues anciennes, des instruments de travail de premier ordre.

Une orientation plus nette lui vint de M. de Gaumont. « Vous devriez plutôt étudier l'histoire ecclésiastique » (1) lui dit un jour celui-ci, sous prétexte qu'il y trouverait pour ses plaidoyers des exemples et des maximes plus utiles que dans l'histoire grecque et romaine, non seulement par rapport à la religion, mais aussi par rapport aux mœurs et aux affaires ; en réalité, sans doute, parce qu'il le jugeait appelé à l'état ecclésiastique. Et ce n'était pas l'histoire superficielle de quelque auteur médiocre qu'il lui recommandait, mais il l'exhortait « en général à lire toujours les textes et les livres originaux. » (2) Ajoutons qu'à côté des excellents conseils que ce vieil ami donnait à Fleury touchant la spiritualité et le jansénisme, il l'engageait sur une voie périlleuse, en lui expliquant qu'il était impossible à un homme du palais de se passer de lire Dumoulin, et qu'on ne devait avoir en France aucun égard aux défenses de l'Index.

Lorsque Fleury se fut engagé à fond dans les études juridiques, dans l'histoire du droit français comme dans le dédale de la jurisprudence, il retrouva partout, en témoin impartial aussi bien qu'en chrétien, l'Eglise, dont la main avait façonné au cours des siècles l'âme de notre société, et dont l'histoire est inséparable de notre histoire nationale.

A la venue en France du cardinal Chigi, en 1664, Fleury était suffisamment connu déjà comme jurisconsulte et comme historien pour qu'on lui demandât un *Traité des Légats à latere*. Le mémoire qu'il rédigea consistait essentiellement dans l'histoire des relations entre la monarchie et la papauté, des légations, françaises ou pontificales, spécialement aux XVI^e et XVII^e siècles, depuis la légation du cardinal d'Amboise jusqu'à celle de cardinal Barberini.

Que dire de *l'Institution au Droit ecclésiastique* ? C'est, en un volume, un tableau de la vie intime de l'Eglise au cours des âges. Les autorités que l'auteur invoque dans la Préface sont : « l'Ecriture sainte, ... les canons des conci-

(1) Emery, p. 238.

(2) Ibid. p. 220.

les généraux et particuliers, les constitutions des papes, les réglemens de chaque province ou de chaque diocèse, les lois que les princes temporels ont faites pour le maintien de la discipline ecclésiastique et l'exécution des canons, et que l'usage a autorisées. » (1) Le long chapitre premier en particulier, qui traite de l'histoire du droit, dénote chez son auteur, par la hauteur de ses vues et la concision de ses expressions, une sérieuse connaissance de l'histoire ecclésiastique. Mais il n'est pas un chapitre des 83 suivans qui, remontant jusqu'aux origines pour établir ou interpréter les lois actuelles de l'Eglise, ne constitue une page d'histoire. Nous en reconnaitrons souvent les traces, et les termes mêmes, dans le grand ouvrage de Fleury.

Etudiait-il sans relâche l'antiquité, dans ses orateurs, ses poètes, ses historiens, ses philosophes? Il y cherchait, entre autres, la législation, les mœurs, les usages, des Romains, des Grecs, des peuples orientaux que ceux-ci avaient visités. Son dessein était de comparer toutes ces anciennes civilisations avec la législation et les mœurs des Hébreux, qu'il étudiait dans la Bible.

Le *Traité des études* avait la première de ses trois parties consacrée à l'histoire des études, et qui n'était autre chose que le résultat d'une vaste enquête poursuivie depuis quinze ans par Fleury chez tous les peuples connus : Grecs, Romains, Chrétiens en général, Francs, Arabes.

Les conférences du Petit Concile sur l'Ecriture sainte ne présentaient tout leur intérêt que parce qu'aux explications littérales et théologiques, Fleury, Bossuet et leurs compagnons, joignaient, en les échangeant, leurs considérations historiques, tant sur le Nouveau que sur l'Ancien Testament.

Si enfin Fleury avait eu besoin de préciser et d'élargir ses connaissances en histoire, il en eût trouvé une perpétuelle occasion dans l'enseignement de cette science, qu'il donna durant plus de trente ans à ses élèves successeurs.

Cette fonction l'amena, d'ailleurs, à écrire, de 1670 à 1690, une série d'opuscules qui étaient des pierres d'attente de *l'Histoire ecclésiastique*.

(1) Rondet, t. II pp. 132, 133, 135, 157.

Dans les derniers mois de 1671, Fleury traça le plan d'une *Histoire universelle*. Il voulait résumer tous ses travaux, en classant selon l'ordre chronologique, d'après les règles d'une critique exacte, les faits importants qui avaient gravé l'empreinte de chaque peuple sur tous les points du globe.

Pour mesurer l'étendue de ce travail, il faut se rappeler qu'en 1671, la chronologie, la géographie, la critique historique, étaient encore des domaines réservés à un très petit nombre de savants et que, de l'histoire de France même, mal débrouillée avant Cordemoy, Varillas et Daniel, on connaissait très peu les origines, quelques lambeaux de l'ère carlovingienne, les grands événements postérieurs aux Croisades, un peu mieux les règnes des derniers rois. Homme de progrès dès sa première jeunesse, explorateur audacieux et tenace, il cherchait en toutes choses la lumière, l'ordre, la simplicité. Il prétendait résumer en deux volumes l'histoire universelle, sans négliger l'Amérique et la Chine, que l'on commençait à connaître par les relations des missionnaires et les documents qu'ils rapportaient de ces pays. (1)

Passant à l'exécution, il acheva, en 1676, une *Histoire universelle* depuis la Création du monde jusqu'à la réduction de l'Égypte en province romaine. Il avait épuisé pour cette composition tous les livres connus des Hébreux, des Grecs, des Romains, et tous les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (2) L'auteur ne le fit jamais imprimer, mais il en laissa prendre plusieurs copies qui devinrent les manuels d'histoire de ses plus illustres contemporains. L'exemplaire que possède aujourd'hui la Bibliothèque nationale est une de ces copies faites du temps de Fleury. Les annotations et analyses qu'elle porte en marge reproduisent exactement le plan que nous possédons de la main de l'auteur; et même, des corrections semblent être de sa main; elle dut être préparée, après sa mort, pour l'impression. Elle comprend deux volumes en 528 pages. (3)

Tous les peuples y sont examinés, dans leur origine,

(1) Fleury, *Projet d'histoire universelle*, 30 août 1671, en 12 pp. et *Dessein d'histoire universelle*, 3 décembre 1671, en 21 pp. B. N. F. Fr. Mss. 9520.

(2) La Bibliothèque du Roi avait été transportée en 1666, rue Vivienne. Elle y est devenue la Bibliothèque Nationale.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9522.

leur situation, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs monuments, les grands faits de leur histoire. Les premiers hommes, du temps de l'âge d'or, du Déluge, de la tour de Babel, des patriarches; Israël, Babylone, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, la Chine, l'Égypte, la Phénicie, Tyr, Carthage; les peuples primitifs de l'Asie, de l'Afrique, de l'Italie, de la Grèce, puis les Grecs et les Romains : Fleury donne, sur tous, des notions forcément sommaires, mais déjà importantes.

Aux noms propres des pays et des villes, des conquérants et des législateurs, au récit des faits, il mêle souvent des réflexions qui donnent une âme à son histoire.

Parlant des Pyramides, « il n'y a, dit-il, aucun ornement à ces bâtiments ; ils ne sont beaux que par la régularité de leur figure, la grandeur des pierres, de vingt, trente, soixante pieds de long, et par la propreté et la justesse avec laquelle elles sont taillées et jointes dans ce qu'il y a de creux à ces masses. On peut juger par là que, dès ce premier intervalle, les principales villes de divers royaumes d'Égypte étaient magnifiquement bâties. »... (1)

A propos de Lycurgue, il note que « les plus belles règles qu'il établit furent celles qui regardent l'éducation de la jeunesse, si on en excepte le commencement, qui a quelque chose de très barbare (adoption ou exposition). (2) Commentant la prescription de courses, chasses, luttes, pour les femmes, « ce sage législateur, dit-il, avait ordonné ces exercices afin que, rendant par là les filles d'une complexion plus robuste, elles pussent donner des enfants qui leur ressemblaient quand elles seraient devenues mères. »... (3)

Voici comment il explique la décadence de la Grèce : « Après la mort d'Epaminondas,.... les Thébains et les autres Grecs s'affaiblirent sensiblement ; les Thébains, parce qu'ils n'avaient plus de capitaine pour les conduire, et les autres Grecs, parce qu'ils n'avaient plus personne qui les exerçât en leur faisant la guerre. Les grandes richesses qu'ils avaient acquises dans les guerres précédentes ne servaient qu'à les énerver et à leur affaiblir le corps ; car au lieu de les employer, comme ils faisaient auparavant,

(1) Ibid p. 49.

(2) Ibid. p. 277.

(3) Ibid. p. 281.

à entretenir un grand nombre de soldats, tant sur mer que sur terre, ils les donnaient avec profusion à des poètes, des farceurs, des comédiens, et autres sortes de gens qui leur corrompirent les mœurs en voulant leur donner du plaisir. On ne voyait alors que fêtes et jeux publics. Les orateurs et les poètes étaient pour lors plus estimés et mieux payés que les capitaines. La comédie et les autres spectacles étaient beaucoup plus fréquentés que les lieux où se faisaient les exercices du corps, et on estimait plus un acteur qui faisait bien son personnage qu'un général d'armée. Athènes, qui était une des principales villes de la Grèce, était le lieu où ces sortes de divertissements régnaient le plus. » (1)

Les réflexions de Fleury sur les conquêtes romaines ne sont pas moins profondes. « Quand on considère, dit-il, toutes ces grandes conquêtes des Romains, qui étaient en ce temps-là les maîtres de tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus riche pays au monde, qu'on regarde tant de rois vaincus, tant de villes et de peuples entiers obligés d'abandonner leur liberté pour se soumettre aux lois de ce peuple, on est dans l'étonnement, et on a de la peine à comprendre comment cette petite république, qui n'était rien dans son commencement, et qui a été extrêmement faible pendant très longtemps, a pu forcer tout ce qu'il y avait au monde de puissances à se soumettre à elle. Si néanmoins on la considère de près, si on examine l'esprit qui l'animait, et surtout les maximes politiques suivant lesquelles elle se conduisait, peut-être... qu'on dira que ces grandes victoires... étaient des suites nécessaires des projets qui se formaient dans le Sénat, et du bon ordre qui s'observait dans la guerre....

« Quand on eut une fois pris le dessein de s'étendre hors de l'Italie, et de se rendre maître de tout, il n'y eut rien qui ne parût et juste et permis.

« Depuis ce temps-là, quand on avait résolu de faire la guerre à quelqu'un, on ne laissait pas pour cela de lui envoyer des ambassadeurs pour traiter de la paix ; mais c'était plutôt pour observer ses démarches et ses forces, ou pour mettre quelque division entre ses alliés, que pour proposer des conditions de bonne foi à ceux à qui on en

(1) *B. N. F. Fr. Mss*, 9522, pp. 321-322.

voulait. Souvent on allait jusqu'à le faire attaquer secrètement par des alliés, pour avoir sujet de le détruire sous ce beau prétexte de défendre les amis du peuple romain. Quand même les traités étaient faits, on trouvait toujours bien quelque raison pour ne pas les observer, si on n'y trouvait pas son compte. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'histoire romaine pour remarquer partout cette conduite. Quand on eut remporté une grande victoire sur les Carthaginois, il paraissait injuste de s'emparer de l'île de Sardaigne contre le traité de paix. Mais les Carthaginois n'eurent pas plutôt rétabli leurs affaires que ce qui était injuste auparavant devint faisable parce qu'il parut utile. Les mêmes Carthaginois eurent-ils équipé une nouvelle flotte, sans pourtant rien entreprendre? Ce fut un nouveau crime qui méritait d'être puni par la ruine entière de leur ville. De quelle manière s'y prendra-t-on? Car il faut un peu couvrir l'injustice. On dissimule ce qu'on a entrepris, on envoie des ambassadeurs qui demandent pour otage tout ce qu'il y avait de personnes considérables dans cette ville. Cependant le mystérieux Sénat, qui cache tous ses desseins, déclare que ce n'est pas encore assez : puisqu'on veut sincèrement la paix, il faut rendre les armes. Sont-elles rendues? Il faut raser la ville, et cela pour faire plaisir aux habitants. Car c'est pour les empêcher de faire un commerce dangereux, où on est sujet à mille naufrages, et les envoyer cultiver une campagne très fertile. A-t-on vaincu Annibal? Ce n'est point assez qu'il soit obligé de se sauver de pays en pays pour se dérober aux poursuites de ses ennemis, et quoiqu'il soit renfermé dans un château et hors d'état de nuire, il faut pourtant qu'il s'empoisonne. Veut-on se rendre maître de la Macédoine? C'est pour rendre la liberté aux villes de la Grèce. Veut-on miner la république des Achéens? C'est pour conserver à Lacédémone ses anciennes lois. Mais avec tous ces beaux prétextes, il faut pourtant payer tribut ; et avec cette grande liberté, il faut pourtant obéir à un préteur romain.

« Plus on avance dans l'histoire de ce peuple, plus on y voit régner ces mêmes maximes. Attalus leur avait laissé ses biens par son testament : ils ne manquèrent pas d'y donner une explication favorable, et de faire croire que le roi leur avait donné son royaume. Mais quoiqu'ils aient fait tout leur possible pour justifier cette usurpation, ils

n'ont pourtant pu empêcher que ceux qui voyaient un peu clair dans leurs affaires ne l'aient connu, et un de leurs poètes même le leur reproche par une raillerie piquante. (Hor. *Liv. II, Ode 18...* Florus, *Liv. II, 20*)

...« Si vous ajoutez à cette conduite du Sénat la milice la mieux réglée et la plus forte qui fut au monde, il faudra avouer que toutes les victoires des Romains étaient des suites nécessaires de la constitution de leur Etat. »

Fleury étudie alors le soldat romain et conclut : « Une armée composée de gens de cette sorte, tous accoutumés au travail et à mener une vie dure, ne pouvait qu'être invincible. » (1)

Mais en revanche, que d'éléments de décadence !

« Ce partage qui avait été fait en patriciens et plébéiens était un mal nécessaire, qui s'augmentait à mesure que les forces de la république s'augmentaient. Nous avons vu dans la suite de l'histoire romaine combien cette division a causé de désordres ; elle était seule capable de renverser tout l'Etat. Mais si l'on y joint encore l'ambition et l'avarice inséparables des grandes richesses, on aura la véritable cause de sa ruine. Car depuis qu'on eut acquis tant de provinces, où il fallait envoyer des gouverneurs, ces charges commencèrent à être recherchées avec empressement, et ceux qui n'auraient pu espérer de les posséder par leur mérite, les avaient souvent par la brigue, ou en achetant les suffrages ; puis, quand ils les possédaient, ils ne manquaient pas de faire des exactions injustes afin d'avoir de quoi en briguer de nouvelles. Il est vrai qu'il y avait une loi suivant laquelle on les obligeait souvent de rendre compte de leur administration (*Lex Calpurnia de pecuniis repetundis*, an. R. 603) ; mais c'était aussi souvent ce qui donnait occasion à de plus grands troubles ». (2)

N'y avait-il point dans ces pages déjà la philosophie de Montesquieu ou la sagacité de Mommsen ?

L'*Histoire universelle* proprement dite n'embrassait que l'antiquité. Mais nous possédons de Fleury un grand nombre de manuscrits sur l'histoire des peuples modernes.

C'est une *Histoire d'Italie*, en 70 pages, depuis Cons-

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9522, pp. 450-464.

(2) *Ibid.* p. 467

tantin jusqu'en 1675. « Cette copie, y a écrit Fleury, me tient lieu d'original ». Travail commencé le 24 novembre 1677, achevé le 2 février 1678. (1)

L'*Histoire d'Angleterre* est de 1679. Elle est écrite toute entière de la main de Fleury. Celui-ci la prend, « dès le temps de César » et, sous une forme abrégée, comme il l'avait fait pour l'Italie, la conduit jusqu'en 1660. Il y a ajouté en conclusion des considérations sur « l'état présent de l'Angleterre » aux points de vue économique, militaire, maritime, religieux, social, politique, tant en Angleterre qu'en Ecosse et en Irlande. (2)

L'*Histoire d'Espagne* est de même allure, même écriture de Fleury. La méthode aussi est la même et consiste à disposer de nombreux faits autour d'un titre et sans appréciation. Commencée à Fontainebleau le 22 septembre 1677; elle fut achevée à Versailles le 28 octobre de la même année. (3)

Un autre manuscrit, sans date, est consacré à Genève. (4)

Fleury aurait encore, dit-on, composé une *Histoire de France* dont le manuscrit original serait la propriété de la bibliothèque de Cambrai : nous n'en avons pas trouvé trace. (5)

Tous les ouvrages que nous venons d'énumérer se trouvent résumés dans un *Abrégé de l'Histoire universelle*, (6) manuscrit important, dû en grande partie à la main de Fleury. Dès la page 41, nous sortons de l'antiquité pour aborder les temps du Christianisme. C'est plus que jamais un vrai tableau synoptique, un exposé bref et clair des principaux événements qui se sont déroulés chez les différents peuples de l'univers. Fleury tint à jour cet abrégé pour les temps modernes jusqu'en 1697. Il en écrivit à

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9520, pp. 139-212.

(2) Ibid. pp. 214-244.

(3) Ibid. pp. 250-260.

(4) Ibid. pp. 260-266.

(5) Cette allégation du *Dictionnaire de la conversation* repose sans doute sur le fait qu'il existe à la bibliothèque de Cambrai un *Abrégé de l'Histoire de France*, en 3 volumes, in-4°. Le manuscrit est d'une belle et grande écriture du XVIII^e siècle. Il est précédé d'une longue épître dédicatoire adressée évidemment à Louis XV encore enfant. L'ouvrage est anonyme et porte, en tête du premier volume, les armoiries d'André Hercule de Fleury, cardinal. Ce monument précieux aura été apporté à Cambrai, par M. de Fleury, archevêque de cette ville et l'un des petits neveux du cardinal. (*Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai*, par A. Le Glay, 1851, p. 138).

(6) B. N. F. Fr. Mss. 9520, pp. 1-138.

cette date la dernière phrase : « Le roi de France renonça de son temps aux franchises de son ambassadeur à Rome, Alexandre (VIII) mourut en 1691 et N. Pignatelli, nommé Innocent XII, lui succéda et est encore pape la présente année 1697. » (1)

Parmi les travaux historiques de Fleury, il ne faut pas négliger les Mémoires, très nombreux, qui lui étaient demandés ou qu'il rédigeait de lui-même dans des vues particulières, de publicité ou autres.

Dès 1669, il paraît qu'il rédigeait des notes pour servir à l'histoire ecclésiastique de son temps.... Cependant, soit que Fleury ait renoncé à ce projet, soit que les circonstances aient dispersé ou rendu inutiles ses travaux, on n'en trouve que de rares vestiges.

Ce sont des *Mémoires sur ce qui s'est passé de plus remarquable jusqu'en 1660*. Ils s'arrêtent à 1662.

C'est, entre autres Mémoires déjà cités, celui sur *les Cardinaux de la dernière promotion*. La plus grande partie de ce dernier est consacrée à raconter la promotion au cardinalat de l'abbé duc d'Albret, neveu de Turenne. Ce personnage, par ses relations avec les familles de Chaulnes, de Sévigné, d'Ormesson, et sa parenté avec Turenne, pouvait servir à la fortune de Fleury. Cependant le jeune prêtre sut parler de lui, dans un écrit destiné au public, sans descendre jusqu'à la flatterie. Le jeune cardinal se laissait volontiers attribuer la conversion de Turenne, malgré l'éclat de cette conquête de Bossuet. Fleury sut garder sa dignité, tout en accordant au cardinal de Bouillon les justes éloges qui lui étaient dûs de par sa naissance, ses qualités d'esprit et la faveur du Roi. (2)

On trouve dans les manuscrits de Fleury, à la date du 3 juin 1689, (3) un mémoire écrit de sa main, *sur la navigation des peuples de l'Europe depuis l'an 1400*. C'est, visiblement, un simple extrait de l'ouvrage de M. l'abbé Renaudot sur l'histoire de la grande navigation depuis les Phéniciens. (4)

En janvier 1690, Fleury composa un *Mémoire sur les différends du pape Boniface VIII et de Philippe le Bel*. Ce

(1) B. N. F. Fr. Mss. 9519, n. 110.

(2) B. N. F. Fr. Mss. 9519. Cf. Félix Reyssié, *Vie du cardinal de Bouillon*, Paris, 1889.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 9516, p. 1-9.

(4) Ibid. p. 9-63.

mémoire, inédit, mentionné dans la *Bibliothèque historique de la France*, se trouve, avec beaucoup d'autres mémoires sur les papes, au tome VII des manuscrits de Fleury. (1)

Le tome IX contient un autre mémoire intitulé : *Vie de saint Paul de Latre*. Un *Sommaire de l'histoire de la congrégation de Savigny*, fondée par saint Vital, qui se trouve dans le même tome, n'est pas de Fleury lui-même, mais lui fut donné par dom Claude Auvry, prieur de Savigny. (2)

Ces mémoires se retrouvent dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Ils prouvent que, dès 1690, celui-ci avait conçu le plan de son ouvrage et y travaillait déjà, même pour les derniers volumes, bien loin de mériter le reproche que lui a fait De Maistre, après l'abbé de Longuerue, de « rédiger le soir ce qu'il avait appris le matin. »

En 1709, Fleury, pour satisfaire aux devoirs de l'affection et de la reconnaissance, écrivit la *Vie du prince de Conti*, comme il avait écrit celles de M. de Gaumont, de M. d'Amboile, du duc de Bourgogne. Nous en avons parlé en leur temps.

Tandis que l'*Histoire universelle* et les *Mémoires historiques* de Fleury ne sortaient pas d'un cercle d'amis, d'autres de ses opuscules obtenaient un succès considérable.

Le *Catéchisme historique* (3) avait été composé en 1676, à l'usage des princes de Conti. (4) Il ne fut imprimé qu'en 1683, suivant le principe qu'observa l'auteur pour la plupart de ses œuvres de ne les publier toujours qu'après de longues années de réflexions. Dans l'intervalle, des copies en avaient été prises, comme nous l'indique cette recette de 44 livres, relatée par le *Journal*, (5) de la part de M. de Saint-Laurent, précepteur du petit duc de Chartres. C'était M. Hellouin, cleric attaché à la personne de Fleury, et son parent, qui avait fait le travail en 1680. La première édition était ornée de trente gravures hors texte, dessinées par Fleury lui-même.

(1) B. N. F. Fr. Mss., 9517, p. 87-90.

(2) Ibid. Mss. 9519, p. 121 et scq.

(3) Rondet, t. I pp. 423-662.

(4) Plutôt qu'à l'usage des protestants, comme le pense M. Crouslé. (Fénelon et Bossuet, t. I p. 75).

(5) *Journal de Fleury*, août 1680.

La plupart des auteurs ont, par erreur, placé en 1679 l'impression du *Catéchisme historique* : M. Dupin, le P. Fabre, le P. Nicéron, Moreri ; et M. Dartigues l'a répété dernièrement. (1)

Mais la première édition, à la bibliothèque nationale, porte le titre : *Catéchisme historique, par M. Claude Fleury, prêtre, précepteur de M. de Vermandois*, 2 vol. in 12, à Paris, chez la veuve de Gervais Clouzier, MDCLXXXIII. Il n'y a pas d'achevé d'imprimer. Le privilège est du 2 janvier 1681. Il est enregistré sur le livre de la communauté des imprimeurs et libraires le 25 avril 1681. M. Arnauld, le Docteur, dans ses lettres de la fin de 1683 et du commencement de 1684, en parle comme d'un ouvrage nouvellement imprimé. Pourquoi d'ailleurs le copier en 1680 s'il avait été dès lors imprimé ?

Le nombre des éditions suivantes, sans atteindre le nombre de 400 qu'avait obtenues le catéchisme de Canisius en 1554, fut incalculable, notamment au XIX^e siècle, où le *Catéchisme historique* était devenu classique.

Il fut traduit en de nombreuses langues : en allemand, en italien, en espagnol... Nous avons relevé jusqu'à 19 éditions espagnoles, publiées de 1846 à 1864. (1) Les traductions latines ne manquèrent pas davantage. Fleury publia lui-même la première en 1705, sous le titre : *Catechismus historicus, quo et historiae sacrae et doctrinae christianae summa continetur*.

C'est que l'ouvrage était d'un historien doublé d'un pédagogue.

Il était divisé en *Petit* et en *Grand Catéchisme historique* ; le premier, à l'usage des enfants du premier âge ; le second, à l'usage des parents, des maîtres, ou des personnes plus instruites. Chacun était divisé en deux parties : un abrégé de l'histoire sainte, jusqu'à Constantin, et un abrégé de la doctrine chrétienne. Dans le *Grand catéchisme*, il n'y avait que des leçons ; dans le petit, les leçons, d'ailleurs plus élémentaires, étaient suivies d'un questionnaire avec réponses.

L'ensemble était précédé d'un *Discours du dessein et de l'usage de ce catéchisme*. « Au fond, dit excellem-

(1) Abbé Dartigues, *op. cit.* p. 80 en note.

(2) *Diccionario de bibliografía española de Hidalgo*, Madrid 1862-1864.



Souvenez vous de la loi de Moïse mon serviteur que je lui ay donnée en Oreb. Malach. IV. 4.

HISTORIQUE. 81

d'Egypte? *R.* Il voulut les faire perir. *D.* Qui les secourut? *R.* Dieu. *D.* De qui se servit-il pour les délivrer? *R.* De Moïse. *D.* Que fit Moïse? *R.* De grands miracles pour contraindre Pharaon à obéir à Dieu. *D.* Qu'est-ce que la pâque? *R.* c'est un agneau qui fut sacrifié & mangé la nuit de leur délivrance. *D.* Que fit-on de son sang? *R.* On en marqua les maisons des Israélites. *D.* Que signifioit la délivrance des Israélites? *R.* Que Dieu délivreroit un jour tous les hommes de la servitude du démon.

LEÇON VI.

*Du voyage dans le desert ,
& de la loi écrite.*

DIEU ayant délivré les Israélites de la servitude d'Egypte, les mena dans la terre de Canaan, suivant les promesses qu'il avoit faites à leurs pères. Il fit de grands miracles dans ce voyage. Il les fit passer à pied sec au travers de la mer, rouge pour les délivrer de Pharaon, qui les poursuivoit. Il

D v

PETIT CATÉCHISME HISTORIQUE

SECONDE ÉDITION, 1686

RÉDUCTION DES PP. 80 ET 81

ment M. Dartigues, c'est une théorie sur la manière la plus convenable de parler au peuple et aux enfants. Il est difficile de pousser plus loin l'analyse de cet art si délicat de l'enseignement élémentaire, écrit ou oral. Sans doute, il est ici question de l'enseignement religieux ; mais si l'on veut bien, dans le texte de cette préface, remplacer partout « catéchiste » par « professeur », il devient manifeste que les judicieux conseils de l'abbé Fleury doivent être suivis en tout genre d'enseignement. » (1)

C'est ce qui fit la fortune du *Catéchisme historique*.

Rollin trouve qu'« on ne peut trop admirer le goût exquis de ce pieux et savant auteur qui, par esprit de religion et par charité pour les enfants, s'est appliqué particulièrement à étudier leur génie et leur portée, à se rabaisser jusqu'à leur faiblesse, à prendre leur langage, et pour ainsi dire à bégayer avec eux. » (2)

Condillac mettra le *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury aux mains de son élève le prince de Parme.

D'Alembert dit du *Petit Catéchisme* qu'il « est fait avec une méthode et une clarté digne de servir de modèle à tous les écrits où l'on se propose d'instruire la jeunesse. » (3)

Diderot écrit dans son *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie*, ou d'une éducation publique dans toutes les sciences : « Il faut un abrégé de l'Ancien Testament, un abrégé du Nouveau Testament : ces deux ouvrages sont faits : le *Petit Catéchisme* de Claude Fleury, le *Grand*, même. » (4)

Bossuet faisait plus que recommander l'ouvrage et le louer hardiment : il l'imitait.

Un des plus grands évêques missionnaires de ce temps, Monseigneur Lanneau, témoignait que jusqu'en Chine la méthode catéchétique de Fleury produisait des fruits merveilleux.

En 1728, la congrégation de l'Index censura, « *donec corrigatur* », le *Catéchisme historique* ; puis, en 1745, une édition italienne. En 1859, elle autorisa l'édition publiée alors à Avignon.

(1) Abbé Dartigues, *op. cit.* p. 81.

(2) Rollin, *Traité des études*, Liv. I ch. I, n° 3.

(3) D'Alembert, *Histoire des Membres de l'Académie française, Œuvres complètes*, Paris 1821, t. II, p. 601.

(4) Diderot, *Œuvres complètes*, Paris Garnier 1875, t. III p. 491-492.

Le fait que Rome avait attendu, pour demander des corrections, 45 ans après la publication et la grande diffusion de l'ouvrage, le fait aussi que les éditions latines et espagnoles ne furent pas visées, semblent indiquer que les corrections demandées ne visaient pas le fond de la doctrine, mais certaines expressions devenues ambiguës par l'abus que pouvaient en faire les Jansénistes au XVIII^e siècle. Nous le croyons d'autant plus que l'ouvrage, dont Bossuet avait déclaré après un sérieux examen qu'il était « conforme à la foi catholique, apostolique et romaine », (1) avait été adopté dans le monde entier par les évêques.

La comparaison entre la première édition et l'édition autorisée d'Avignon ne révèle pas de grandes différences, et ce ne fut pas sans raison que les *Nouvelles ecclésiastiques* s'étonnèrent, le 8 mai 1780, lorsqu'un éditeur de Bruxelles prétendit faire au *Catéchisme historique* « cent-trente corrections » et remplacer l'approbation de Bossuet par l'avis du cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines.

Mais ouvrons plutôt l'une de ces éditions nouvelles, parue à Bruxelles en 1805, avec l'approbation qu'avait donnée en 1778 l'archevêque de Malines.

« Des Docteurs en théologie de l'Université de Louvain » ayant examiné avec soin le texte de Fleury, voici les principales erreurs qu'ils y ont relevées.

« On y a vu une affectation marquée de mettre les Livres saints indifféremment entre les mains de tous les fidèles et de faire de cette lecture, si dangereuse pour ceux qui n'y sont pas préparés, un devoir...

« On n'a pas été moins choqué de voir M. Fleury s'empreser à porter tous les laïques à la lecture des prières les plus secrètes qui se récitent à l'autel... (2)

(1) Rondet, t. I p. LXVI.

(2) « L'année 1778, soulignait à ce propos l'abbé Grégoire, nous offre un rapprochement de deux faits mémorables. L'abbé Martini, qui est mort archevêque de Florence, ayant donné en italien une version nouvelle de toute la Bible, le Pape Pie VI lui adresse un bref de félicitation, dans lequel il le loue d'avoir, par cette traduction en langue vulgaire, rendu accessible à tous les fidèles « la lecture des livres sacrés, qui sont une source abondante qui doit être ouverte à tous ». Précisément, cette même année 1778, le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, déclare qu'ayant chargé des théologiens de Louvain de corriger le *Catéchisme historique* de Fleury, il approuve l'édition qu'ils ont préparée, et dans cette édition, où, sur divers articles, on a plutôt corrompu que rectifié Fleury, on le blâme d'avoir autorisé les traductions et la lecture en langue vulgaire de l'Écriture sainte et du canon de la Messe... » (*Essai historique sur les libertés de l'Eglise Gallicane*, Paris 1818).

« On a trouvé deux défauts sur la manière dont il s'explique sur l'importante et délicate matière de la grâce. D'un côté il semble favoriser des erreurs que l'Eglise a proscrites dans les trois derniers siècles ; de l'autre, il garde le silence sur des vérités qu'elle a décidées contre les novateurs de nos jours... Il est vrai que ce silence ne prouve pas que l'auteur ait eu des sentiments erronés sur ces matières. Nous avons des catéchismes diocésains très orthodoxes et très estimés où on les a également omises ; mais enfin si M. Fleury avait expliqué en peu de mots la foi catholique sur ces questions, on ne peut nier qu'il n'eût rendu service aux fidèles et prévenu bien des soupçons.

« On a trouvé mauvais que M. Fleury rendît si générales les transgressions de l'ancien Israël...

« On reconnaît encore dans ce petit ouvrage le zèle peut-être trop ardent que l'auteur a fait paraître dans ses autres écrits pour l'ancienne discipline de l'Eglise...

« Il s'explique en ces termes sur la génération du Verbe divin : ... Ensuite il parle ainsi de la procession du Saint Esprit.... On voit qu'il embrasse le sentiment de saint Thomas et de beaucoup de théologiens... Mais ce n'est après tout qu'une opinion....

« Il dit que saint Joseph faisait le métier de charpentier... tandis que la tradition, non plus que l'Ecriture, ne détermine point le métier que faisait ce grand saint.

« Il ne fait entrer dans l'arche de Noë qu'un couple de chaque espèce de bêtes, et d'oiseaux, quoique le texte de la *Genèse* y en loge un plus grand nombre....

« Il exagère quand il avance que les Prophètes ont prédit toutes les circonstances de la naissance, de la vie, des souffrances, de la mort, et du règne spirituel du Messie...

« M. Fleury se déclare formellement en faveur de la vérité du Purgatoire... Mais il s'exprime d'une manière qui persuaderait à ceux qui liraient seulement cet endroit qu'il est du sentiment des protestants par rapport à ce dogme...

« Après avoir mis la lecture de l'Ecriture sainte au nombre des bonnes œuvres, qu'il faut faire le dimanche, il y met encore, entre autre choses, la visite des malades. N'est-ce pas changer un conseil en précepte?

« Il fait à tout le monde un devoir de dire toujours la vérité : la prudence chrétienne oblige quelquefois de la taire..

« Un peu plus bas, il fait un autre devoir de procurer la concorde et l'union entre tous les hommes. S'il prend cette expression à la lettre, il paraît que M. Fleury exige de nous l'impossible...

« C'est aussi trop s'avancer, ce semble, que de dire que l'usage du Saint-Sacrement de l'Eucharistie doit être fréquent et ordinaire. Il y a peu de chrétiens à qui l'on doive en faire un devoir.

« Il avance un fait contesté parmi les historiens ecclésiastiques, lorsqu'il dit que Constantin fut le premier empereur chrétien. Plusieurs savants croient avec Eusèbe, saint Jérôme, etc., que l'empereur Jules Philippe embrassa le christianisme plus de soixante ans avant Constantin. »

Viennent enfin les fautes d'impression.

« Les lecteurs sauront gré au correcteur des peines qu'il a dû essuyer pour épargner les leurs. »

Que les honorables critiques de Fleury aient eu tant de peine à dresser un répertoire des erreurs de son *Catéchisme historique*, nous nous garderons bien d'en disconvenir.

Mais de savoir si leurs remarques sont exemptes de pointillage étroit et mesquin et si l'une ou l'autre de leurs prétendues rectifications ne serait pas au contraire digne de censure, nous laissons au lecteur de bonne foi le soin d'en juger, tout en reconnaissant que la rédaction d'une catéchisme est chose extrêmement difficile, surtout à un seul écrivain, et que l'œuvre de Fleury était sujette à perfectionnement.

Nous préférons insister sur l'hommage que les mêmes censeurs ne pouvaient s'empêcher de rendre à la vérité.

« Le *Catéchisme historique* de M. l'abbé Fleury, disaient-ils, a été constamment regardé comme un excellent abrégé de l'histoire sacrée et de la doctrine chrétienne. On a admiré la noble simplicité qui y règne, et l'expérience a fait sentir l'utilité de la méthode que l'auteur y a suivie. Il ne pouvait assurément rien imaginer de plus propre pour insinuer et graver dans les esprits les grandes vérités que son livre renferme. » (1)

Les Mœurs des Israélites, (2) parues en 1681, n'eurent pas un moindre succès. Publiées séparément ou avec les

(1) *Catéchisme historique...* par Claude Fleury, à Bruxelles, 1805. Avertissement et approbation, p. I-XXIV.

(2) Rondet, t. I p. 1-118.

Mœurs des Chrétiens, elles eurent une cinquantaine d'éditions, tant anglaises, allemandes, hollandaises, espagnoles, latines, que françaises.

L'ouvrage comprenait 35 chapitres, répartis en trois livres, « suivant trois états différents de ce peuple ; le premier, des patriarches ; le second, des Israélites depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone ; le troisième, des Juifs depuis le retour de la captivité jusqu'à la prédication de l'Evangile. »

On a longtemps considéré cet ouvrage historique de Fleury comme la meilleure introduction à l'étude de l'Ecriture sainte. Ce n'est pas, dit l'abbé Delfour, « une réputation usurpée. Il est un exposé de l'histoire d'Israël un peu sec, mais clair, méthodique, savant à la façon du XVII^e siècle qui n'est peut-être pas la plus mauvaise, plein d'idées justes et d'aperçus ingénieux. Malgré toutes les ressources scientifiques dont elle dispose, l'exégèse de nos jours n'ajouterait pas beaucoup aux conclusions de Fleury. » (1)

L'ouvrage est aussi bien l'exposé d'une politique.

Les premières éditions parurent avec un sous-titre qu'on eut le tort de supprimer plus tard. On pourrait dire de ce sous-titre ce que saint Augustin disait des titres négligés, puis incompris, des *Psaumes*, qu'on y trouve la clé de tout l'ouvrage. Le titre que Fleury proposait au public était celui-ci : *Les Mœurs des Israélites, où l'on voit le modèle d'une politique simple et sincère pour le gouvernement des Etats et la réforme des mœurs*. Le titre vrai pourrait être : « Mœurs comparées des Israélites, des anciens Orientaux, des Grecs et des Romains ». Tout ramener aux notions les plus simples, tel était le procédé habituel de Fleury. Appliqué à l'histoire, à la politique, à l'économie sociale, il valut aux princes de Conti, pour qui le traité des *Mœurs des Israélites* était rédigé en 1676, des leçons pleines de charme et d'originalité, et à la France son meilleur ouvrage en prose après les *Provinciales*.

« Le gouvernement monarchique est le meilleur », disait Bossuet ; puis il ajoutait : « de toutes les monarchies

(1) Abbé Delfour. *La Bible dans Racine*, Paris, 1893, p. XXII. M. Delfour reproche d'ailleurs, plus loin, à Fleury, « d'être trop didactique et de s'attarder un peu aux détails, de manquer d'élévation et de largeur, de n'avoir pas compris avec quel esprit il convient d'aborder l'histoire d'Israël, lui qui consacre quatre pages aux habits des Israélites, cinq à leur agriculture, et six à leur religion ».

la meilleure est la successive ou héréditaire. » La démonstration de ces thèses, l'éloquence du maître mise à part, offrait peu d'intérêt au Dauphin, convaincu dès le premier mot, comme tous les Français d'ailleurs. Sans doute, l'auteur de la *Politique Sacrée* n'omettait pas de dire aussi : « il y a eu d'autres formes de gouvernement que celles de la royauté. » Mais que pouvaient être ces formes, comparées à celle de Louis XIV, sinon des formes inférieures ? Fleury ne l'entendait pas ainsi. Admirateur de Louis XIV autant que Bossuet lui-même, et non moins loyal serviteur de son grand roi, il n'hésite pas un instant, lorsqu'il s'agit de spéculation, d'opposer gouvernement à gouvernement, de comparer la législation française à celle des Israélites, des Grecs, des Romains, de retracer des tableaux séduisants des vieilles civilisations, et, que voulez vous ? s'il y trouve plus de simplicité et de bonheur, de le dire, même à des princes. Le culte de la simplicité, surtout, inspire à Fleury des tableaux qui devaient rendre ses leçons trop courtes au gré des princes de Conti. Supposez en effet qu'après l'exposé d'un chapitre du droit public et de l'interminable énumération des coutumes féodales, les élèves de Fleury l'entendent retracer l'état politique des Israélites. « Il faut dire un mot de l'état politique des Israélites. Ils étaient parfaitement libres, principalement avant qu'ils eussent des rois. Il n'y avait chez eux ni hommages ni censives, ni contraintes pour la chasse ou pour la pêche, ni toutes ces espèces de sujétions qui, parmi nous, sont si ordinaires que les seigneurs mêmes n'en sont pas exempts, puisque nous voyons des souverains qui sont vassaux, et même officiers d'autres souverains, comme en Allemagne et en Italie. Ils jouissaient donc de cette liberté si chérie des Grecs et des Romains ; et il ne tint qu'à eux d'en jouir toujours. C'était l'intention de Dieu, comme il paraît par les reproches que Samuel leur fit de sa part quand ils demandèrent un roi ». (1) Nous voilà un peu loin de la thèse de Bossuet sur la perfection de l'état monarchique. Il paraît bien, comme disait Fleury dans sa méthode, que « ces considérations générales sont utiles pour donner à l'esprit de l'élévation et de l'étendue. » (2)

Les jeunes princes de Conti risquaient de confondre,

(1) Rondet, t. I p. 84.

(2) Ibid, t. II, p. 93.

comme presque tous leurs contemporains, l'autorité royale avec la puissance olympienne de Louis XIV, et la grandeur avec le faste de la cour. Fleury prévenait ces erreurs, non pas par des dissertations fastidieuses et inutiles, mais par des leçons historiques telles que celle-ci : « La puissance des rois était d'ailleurs fort bornée ; ils étaient obligés d'observer la loi comme les particuliers ; il ne pouvaient y déroger ni y ajouter ; et il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait fait une loi nouvelle. Leur vie domestique était assez simple. On le voit par la description que fait Samuel des mœurs des rois, pour en dégoûter le peuple ; il ne leur donne que des femmes pour le service du dedans. Ils ne laissaient pas d'être bien accompagnés quand ils paraissaient en public. Entre les marques de la révolte d'Absalon, l'Écriture compte cinquante hommes pour marcher devant lui ; et le même est dit de son père Adonias.

« Ces rois vivaient de ménage comme les particuliers ; la différence est qu'ils avaient plus de terres et plus de troupeaux. Dans le dénombrement des richesses de David, on compte véritablement des trésors d'or et d'argent, mais on y compte aussi des terres en labour et des vignes, des magasins de vin et d'huile, des plans d'oliviers et de figuiers, des troupeaux de bœufs, de chameaux, d'ânes et de moutons. C'est ainsi qu'Homère décrit la richesse d'Ulysse : il lui donne en terre ferme douze grands troupeaux de chaque espèce de bétail, sans ce qu'il avait dans son île. Ils tiraient de ces grandes ménageries tout ce qui était nécessaire pour la subsistance de leur maison. » (1)

Le tableau des mœurs de la noblesse chez les Israélites, opposé par Fleury aux mœurs de la noblesse française, à cette vie oisive, fastueuse et inutile qui ne s'exerçait plus guère, en temps de paix, qu'en intrigues de cour, est un chef-d'œuvre d'observation, d'ironie et de sagesse. Quelle aimable leçon de politique et de morale pour les jeunes princes ! Après une courte comparaison des tribus chez les Israélites, les Ismaélites et les Perses, à Athènes et à Rome, « celles des Israélites, dit notre philosophe, étaient distinguées naturellement, et n'étaient que douze grandes familles descendues de douze frères. Ils conservaient leurs généalogies avec grand soin et savaient toute la suite de leurs

(1) Rondet, t. I p. 96-97.

ancêtres jusqu'au patriarche de leur tribu,... ainsi ils étaient véritablement frères, c'est-à-dire parents, suivant le langage des Orientaux, et véritablement nobles, s'il y a jamais eu des nobles sur la terre. Ils avaient conservé la pureté de leur race, observant comme leurs pères de ne point s'allier avec les nations maudites descendues de Chanaan.... Leurs familles étaient fixes et attachées à la même loi, à certaines terres, où elles demeurèrent nécessairement pendant les neuf cents ans dont nous parlons. Or il me semble que nous estimerions bien noble une famille qui montrerait une aussi longue suite de générations sans mésalliances et sans changements de demeure. Il y a peu de seigneurs en Europe qui pussent en prouver autant. (1)

La noblesse, sous Louis XIV, ne mettait pas sa gloire seulement dans l'ancienneté et les alliances, elle comptait aussi pour beaucoup les noms et les titres. Fleury, avant de dire en quoi consiste la vraie noblesse, continue d'enseigner en quoi elle ne consiste pas. « Ce qui nous trompe, dit-il, c'est que nous ne voyons point chez les Israélites des titres semblables à ceux de notre noblesse. Chacun se nommait simplement par son nom : mais leurs noms signifiaient de grandes choses, comme ceux des patriarches. Le nom de Dieu entraînait en la plupart, et c'était comme une prière abrégée ». Suit une énumération de noms hébreux et grecs, avec leur signification française ; et Fleury continue : « Voilà quels sont ces noms, que l'ignorance de la langue hébraïque nous fait paraître si barbares. Ne valent-ils pas bien ceux des châteaux et des villages dont se pare notre noblesse ? » (2)

En quoi donc consiste la véritable noblesse ? Le précepteur des princes de Conti va le leur dire en une très belle page, que nous avons rapportée déjà à propos de l'éducation du duc de Bourgogne et pour bien nous représenter les idées sociales de Fleury.

« On nous fait le monde trop petit, » écrivait-il en commençant son *Histoire universelle*. En le faisant plus grand, en élargissant aux yeux de ses élèves l'horizon des temps, en leur retraçant les mœurs d'anciens peuples plus heureux que la France de Louis XIV, il leur faisait entendre,

(1) Ibid. t. I p. 14.

(2) Rondet, t. I p. 15.

mieux encore que Bossuet au Dauphin, les principes d'une saine politique.

Il faudrait, pour bien entrer dans la pensée de Fleury, pour saisir tout le sens et aussi tout le mérite des *Mœurs des Israélites*, lire simultanément son *Droit public*, et opposer les deux livres l'un à l'autre. C'est un perpétuel contraste : d'une part, ce qui est ; d'autre part, ce qui devrait être.

Il faudrait, pour en goûter toute la saveur, ne pas perdre de vue le lieu où furent données ces leçons : Saint-Germain et Versailles, la condition des élèves, ni l'esprit doucement ironique du précepteur accentuant à plaisir le contraste entre les complexités infinies de la civilisation française et la simplicité des mœurs antiques. Représentons-nous, devant le philosophe méditatif, ces deux jeunes Conti, natures exquis, tempéraments nerveux, ces deux visages d'enfants un peu grêles, aux grands yeux vifs, à la grande bouche, et ce rire qui, chez le plus jeune, « tenait, selon Saint-Simon, du braire ». Quelles pensées dans ces intelligences, quelles expressions d'intérêt, puis d'étonnement, sur ces visages, devaient provoquer ces véritables pamphlets, ces oppositions de la gravité simple et forte des anciens rois d'Orient à la majesté de Louis XIV, des cadets de Benjamin à la frivolité enrubanée des officiers de la cour!

Le livre des *Mœurs des Israélites* marqua, dans la littérature comme dans l'histoire des idées politiques en France.

C'est à son image et à sa suite qu'allaient naître aussi bien les *Caractères* de La Bruyère et le *Télémaque* de Fénelon que l'*Espirit des Lois* de Montesquieu et le *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau.

Il réalisait une conception profondément originale de l'histoire, traitant, bien avant Voltaire, non pas des faits, mais des mœurs, et traduisant « le sentiment de la différence des époques. » (1)

C'est dans l'œuvre de Fleury qu'Alfred de Vigny alla plus tard chercher, comme dans un manuel commode, les détails de mœurs dont il avait besoin pour ses poèmes judaïques, *La Fille de Jephté*, *La Femme adultère*, *Le Bain de Suzanne*, tout en remontant aux textes bibliques indiqués dans les notes marginales. (2)

(1) A. Chérel, *Les mœurs des Israélites*, p. 4.

(2) H. Alline, *Deux sources inconnues des poèmes bibliques de Vigny : l'abbé Fleury et Dom Calmet*. (*Revue d'Histoire littéraire de la*

Les mêmes principes guidèrent Fleury dans la composition d'un de ses plus beaux ouvrages, les *Mœurs des Chrétiens*. (1)

Il y travaillait en cette même année 1676 où il faisait expliquer à ses élèves le traité de saint Augustin *de Moribus Ecclesiæ*, en même temps que le *Catéchisme du Concile de Trente*. Nous trouvons le titre et le plan de cet ouvrage dans le chapitre même de la « Méthode » où il traite de la morale. Après avoir dit qu'il sera bon d'expliquer la doctrine par les exemples des principaux héros du Christianisme, il ajoute : « Quoiqu'il soit nécessaire de connaître qu'il n'y a point de siècle où l'Eglise n'ait eu de grands saints, et de remarquer leurs différents caractères, il importe toutefois, pour prendre une idée grande et sainte du Christianisme, de s'arrêter principalement aux premiers siècles, où ces vertus étaient plus fréquentes, et la discipline plus en vigueur. Il faut donc bien représenter les mœurs des chrétiens, soit du temps des persécutions, soit du commencement de la liberté de l'Eglise : leur manière de vivre dans leur domestique, la forme de leurs assemblées, les prières, les jeûnes, l'administration des sacrements, particulièrement de la pénitence. Tout cela peut être fort agréablement conté. Un jeune homme qui aurait ces idées de la religion aurait de grands principes de morale, ou plutôt il la saurait déjà. » (2)

Fleury consacra aux *Mœurs des Chrétiens* 69 chapitres. « Je diviserai, débutait-il, ce discours en quatre parties. La première représentera les mœurs des chrétiens de Jérusalem jusqu'à sa ruine: ce premier état du christianisme fut si parfait que, bien qu'il ait peu duré, il mérite d'être considéré séparément. La seconde partie comprendra le temps des persécutions, c'est-à-dire les trois premiers siècles, et ceux qui en voudront voir les preuves les trouveront dans les deux premiers volumes de mon *Histoire ecclésiastique*. Dans la troisième partie, je décrirai l'état de l'Eglise en liberté depuis Constantin. Et dans la quatrième, je chercherai les causes des changements qui sont arrivés depuis. » (3)

Quand Chateaubriand écrivit son admirable livre des

France, 1907 pp. 627-632), M. Alline n'aime pas le style de Fleury, qu'il qualifie de prolix et de diffus.

(1) Rondet, t. I pp. 119-238.

(2) Rondet, t. II p. 55.

(3) Ibid. t. I p. 119.

Martyrs, il prouva bien que « tout cela peut être fort agréablement conté. » Mais Fleury l'avait déjà prouvé depuis plus d'un siècle. Les *Mœurs des Chrétiens* étaient alors dans toutes les bibliothèques, traduites dans toutes les langues, et faisaient les délices de toutes les familles chrétiennes. L'illustre auteur des *Martyrs* ne fit que rajeunir l'idée, l'élargir par une brillante mise en scène, l'orner du merveilleux éclat de son style. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : les *Martyrs* de Chateaubriand ne remplacent pas, et, à plus d'un point de vue, n'égale pas les *Mœurs des chrétiens* de Fleury. Il reste au précepteur des princes de Conti d'avoir composé le modèle original, d'avoir épuisé, par un labeur inouï, tous les monuments de l'antiquité profane et sacrée, pour en tirer toutes les maximes, tous les faits caractéristiques des deux morales, de les avoir rapprochées en un contraste saisissant, d'avoir indiqué toutes les sources. M. de Chateaubriand n'a pas rendu à Fleury la justice qu'il lui devait. Sans doute, dans les notes annexées à son grand poème en prose, il cite souvent Fleury. Il laisse même voir, sans le dire, que les *Mœurs des Chrétiens* étaient continuellement sous ses yeux, quand il engagea contre Boileau la grande revanche en faveur du Christianisme dans l'art. Mais il devait citer, à l'honneur de l'ami de Bossuet, au moins les lignes qu'on vient de lire et proclamer qu'il avait ressenti, à la lecture des *Mœurs des Chrétiens*, la même émotion qu'il voulait raviver dans l'âme française.

En relisant, aujourd'hui encore, certains chapitres du beau livre de Fleury, on éprouve réellement la même émotion qu'en relisant les *Martyrs*, ou les autres ouvrages issus de la même source, comme le célèbre roman historique du cardinal Wiseman, *Fabiola*.

Il reste enfin à Fleury l'avantage d'avoir marqué en traits lumineux l'influence de la morale chrétienne sur la civilisation et les enseignements qui en découlent, non seulement à telle heure de l'histoire, mais dans toute la suite des siècles.

Le livre des *Mœurs des chrétiens*, paru pour la première fois en 1682, reçut un accueil aussi enthousiaste que celui des *Mœurs des Israélites*.

Bossuet, qui avait chaudement recommandé le premier en 1681, déclara l'année suivante, à propos du second : « Le meilleur remède qu'on puisse apporter au relâchement de la

discipline, c'est de représenter aux chrétiens les mœurs de leurs pères et de les rappeler à l'origine du Christianisme. (C'est ce que fait M. Fleury, avec beaucoup de savoir et de piété. » (1)

L'évêque de Barcelone, M. Climent, fit plus tard une lettre pastorale pour recommander au clergé et aux fidèles de son diocèse la lecture des œuvres de Fleury. Parlant du livre des *Mœurs des Chrétiens*, il conseillait à ses diocésains de l'étudier jusqu'à l'apprendre par cœur, comme un catéchisme, afin, disait-il, qu'ayant toujours présents les exemples que nous ont laissés les anciens chrétiens, ils pussent mieux les imiter. » (2)

Le témoignage du philosophe d'Alembert, pour venir d'un autre camp, n'en est pas moins à retenir. « L'abbé Fleury, écrivait-il en 1781, avait préludé à la composition de l'*Histoire ecclésiastique* par d'autres ouvrages non moins utiles, et qui, tous, avaient pour objet le bien de la religion et de l'humanité. Dans celui qui a pour titre *Les Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, la première partie est une description intéressante de la vie des anciens patriarches et des mœurs de la nation choisie, que Dieu semble avoir voulu venger du mépris des autres peuples en se faisant connaître plus spécialement à elle, et en lui prescrivant cette manière de vivre simple, uniforme et modeste, qui est ici-bas la principale source du repos et du bonheur. La deuxième partie offre un tableau plus intéressant encore de la vie toute céleste qu'on peut mener sur la terre, en la regardant comme un lieu de passage, qui doit conduire l'homme à une vie meilleure et plus heureuse. Le portrait de ces deux états de l'homme raisonnable et de l'homme chrétien est tracé dans cet ouvrage avec une naïveté si touchante, avec un sentiment si vrai et si profond, que ce sentiment se communique à ceux des lecteurs qui ont le bonheur d'être disposés à le recevoir; et ceux mêmes qui auraient le malheur, plus réel peut-être qu'ils ne croient, d'être indifférents à l'un et à l'autre des deux états, ne peuvent s'empêcher d'en voir avec plaisir la description et les détails. Ils sentent, en lisant cette description, que l'auteur l'a écrite avec un plaisir et un intérêt qui le rendait heureux dans les moments où il tenait la plume; son âme communique à la leur une sorte de repos et

(1) Rondet, t. I p. LXV.

(2) *Nouvelles Ecclésiastiques*, 4 mars 1769.

de calme qui les dispose à recevoir la religieuse impression que l'ouvrage tend à leur laisser. On peut appliquer à ce livre l'éloge par lequel un protestant, (1) qui avait l'âme élevée et sensible, exprimait l'effet qu'avaient produit sur lui quelques cérémonies vraiment majestueuses de l'Eglise romaine, dont il venait d'être témoin dans la capitale du monde chrétien. Il avait surtout été frappé du spectacle noble et touchant de la bénédiction donnée par le Pape du haut de l'Eglise Saint-Pierre, à un peuple immense prosterné dans la place qui est au devant de cette église. « Au moment de cette bénédiction, disait le protestant, je me suis senti catholique. » En lisant l'abbé Fleury, on se sent de même, au moins pour un instant, israélite et chrétien; et celui qui déjà l'était avant cette lecture aime à se reposer sur la peinture de l'état dont il éprouve la douceur.

« Le style de cet ouvrage est, comme celui de *l'Histoire ecclésiastique*, et des autres productions de l'auteur, sans recherche, sans éclat, quelquefois même négligé, mais toujours net et précis; la négligence même aide beaucoup à la séduction si on peut employer ici ce terme; on ne craint point de dire que cette négligence si noble est bien plus digne de la grandeur du sujet que ne l'eût été la vaine élégance des ornements. » (2)

En novembre 1684, Fleury publia la *vie de la Vénérable Mère Marguerite d'Arbouze, abbesse et réformatrice de l'Abbaye royale du Val-de-Grâce*. (3)

Sans doute avait-il commencé ce travail en février de la même année, à l'occasion de l'entrée de sa nièce comme pensionnaire au monastère de la Rue Saint-Jacques. (4)

Les vertus de la sainte abbesse bénédictine, une des plus belles physionomies du cloître au XVII^e siècle, offraient à la plume du pieux abbé un attrayant sujet.

Marguerite de Veni-d'Arbouze était née en Auvergne le 15 août 1580.

A l'âge de neuf ans, elle entra à l'abbaye de Saint-Pierre de Lyon, où elle faisait profession à dix-neuf.

(1) Il s'agit du célèbre Christophe Ranzonius, protestant qui s'était trouvé à Rome pendant le jubilé de 1650.

(2) D'Alembert, *Oeuvres complètes*, Paris, Belin 1821, t. II, p. 594-605.

(3) Voir, outre cette première édition de 1684, Rondet, t. III, p. 1-146.

(4) B. N. F. Fr. Mss. 9511 *Journal de Fleury*, pp. 47, 49. Fleury écrit avoir mis sa nièce au Val-de-Grâce, le 21 février 1684 et l'en avoir retirée le 19 février 1686, après paiement d'une pension de 220 livres.

En 1611, à trente et un ans, elle vint à Montmartre à titre de simple novice.

En 1613, l'abbesse de Montmartre, Marie de Beauvillier, venue avec une petite colonie fonder le prieuré de Notre-Dame-de-Grâce, à la Ville-l'Evêque, près du faubourg Saint-Honoré, y établissait la Mère d'Arbouze comme maîtresse des novices, puis l'y laissa comme prieure. Cette prieure inconnue reçut bientôt la visite d'Anne d'Autriche, des filles de France, des plus grandes dames qui l'avaient prise en affection, même de prêtres éminents qui venaient puiser à ses lumières surnaturelles. Les dons se mirent à pleuvoir sur l'abbaye, au point que Marie de Beauvillier en prit ombrage: elle déposa et rappela subitement Marguerite comme une indépendante et une factieuse. Celle-ci se trouvait résignée à cette « espèce d'excommunication » et supportait avec joie toutes sortes d'humiliations, quand la Reine lui confia l'abbaye du Val-de-Grâce, près de Bièvres, à trois lieues de Paris.

On était en mars 1619. La réforme de l'abbaye fut entreprise dès le soir même par la Mère Marguerite d'Arbouze, dont la patiente douceur et la sainteté prestigieuse triomphèrent vite des résistances. L'abbaye du Val-de-Grâce était déjà devenue exemplaire lorsque, deux ans après, pour diverses raisons, l'on décida de la transférer dans un faubourg de Paris, rue Saint-Jacques. Une propriété y avait été achetée en 1621, par la Reine, au nom de l'abbaye du Val-de-Grâce. Anne d'Autriche y vint assidûment deux jours par semaine ; à sa suite, l'élite des mystiques parisiens continua de défiler au parloir.

En 1626, la Mère Marguerite d'Arbouze voulut redevenir simple religieuse. Elle fit élire à sa place une de ses collaboratrices de la première heure, la Mère Louise de Milley. Puis, cédant enfin aux instantes prières qu'on lui adressait de tous côtés de faire des fondations, elle partit pour la Charité-sur-Loire fonder un nouveau monastère qui porterait le nom de Mont-de-Piété.

Les adieux au Val-de-Grâce furent touchants. L'abbesse ne devait plus revoir ses filles. Partie le 28 avril, elle devait mourir en voyage, le 16 août 1626, non sans avoir réalisé sa nouvelle fondation.

Des guérisons merveilleuses s'opérèrent en son nom après sa mort. Fleury nous les raconte avec simplicité, com-

me il nous avait rapporté fidèlement maint prodige de sa vie: extases surnaturelles, connaissance à distance ou prévision de faits, présence inexplicable de blé, de fleurs....

Les larmes qui coulèrent sur la tombe de l'abbesse témoignèrent des sympathies qu'elle avait conquises en peu d'années. « Depuis le plus insignifiant de ses serviteurs jusqu'à la reine de France, Marguerite s'enchaînait ainsi tout le monde. »

On ne savait ce qui l'emportait chez elle, de la science ou de l'humilité.

Elle avait appris l'espagnol et l'italien pour lire dans le texte les mystiques de ces deux langues, spécialement sainte Thérèse, pour qui elle avait une telle dévotion que plusieurs l'ont prise pour une Carmélite déguisée. Cette fille de saint Benoit devait beaucoup aux Jésuites : elle suivait pour elle-même et imposait à ses religieuses les *Exercices* de saint Ignace. Elle lisait et admirait le Docteur angélique, saint Thomas. Elle tirait de sublimes pensées mystiques des œuvres de saint Augustin, qu'elle pouvait expliquer à première vue. Elle se servait de saint Denys Aréopagite, de saint Bernard et Chrysologue, des homélies d'Origène sur l'Evangile de sainte Madeleine et sur le *Cantique des Cantiques*. Pour réformer ses mœurs, comme de celles qui lui étaient commises, elle lisait saint Grégoire le Grand, saint Bonaventure, Blosius, Dacrianus, Harphius, et *l'Imitation de Jésus-Christ*. Surtout, elle lisait la sainte Ecriture, le vieux et le nouveau Testament.

Une vie de l'abbesse était insérée en 1683 dans sa *Vie des Saints* (1) par François Giry, provincial des Minimes, et dont Fleury avait dû faire la connaissance en fréquentant les d'Ormesson ou en allant écouter Bossuet aux Minimes. Mais Giry n'avait écrit qu'un abrégé de quelques pages, dont Fleury ne pouvait ni profiter, ni souffrir.

Un ouvrage autrement considérable avait été écrit en 1628 par Jacques Ferrage. (2) Et ici, nous citons presque intégralement M. Henri Brémond, dans les belles pages qu'il a consacrées à Marguerite d'Arbouze et à ses biographes. (3)

(1) Giry, *Vie des Saints*, Paris nouv. édit. 1860 t. IV, col. 572.

(2) *La vie admirable de la Bienheureuse Mère Marguerite d'Arbouze*, par M. Jacques Ferrage, Paris 1628.

(3) Henri Brémond ; *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* ; t. II *L'Invasion mystique*, 1590-1620 Paris 1916, pp. 485 et ss.

« Ferraige, ou Ferrage, est une façon de Joinville, naïf, suave et savant, qui paralyse, bon gré, mal gré, chez nous le sens historique, et qui nous impose les traits délicieusement archaïques sous lesquels il lui a plu de se représenter son héroïne. Docteur en théologie, il avait été le directeur ordinaire de Marguerite d'Arbouze et son collaborateur de tous les instants dans la réforme du Val-de-Grâce. Cela suffirait à son éloge, car la sainte n'a jamais donné sa confiance qu'à des prêtres de premier ordre.

« Son livre contient plus de 1200 pages, qui ne sont pas toutes lisibles. Il y a là, dans un pêle-mêle exaspérant, trois éléments de valeur inégale : la chronique à la Joinville qui est un collier de perles ; les mémoires que Ferraige avait demandés aux autres amis de Marguerite et qui ont souvent du prix ; enfin un immense fatras de constructions théologiques, de réflexions et d'effusions uniformément intolérables. Dès que le docteur parle de son crû, on voudrait le bâillonner ; mais quand il raconte et interprète à la bonne ce qu'il a vu et entendu, il est si parfait, que nul homme de cœur et de goût n'essaiera jamais d'écrire à nouveau l'histoire de Marguerite d'Arbouze. On peut, on doit brûler huit ou neuf cents pages de Ferraige, ajouter aux autres les indications et les précisions historiques dont le bonhomme n'avait aucun souci, mais pour la chronique elle-même, on ne fera jamais mieux. C'est ce qu'a très bien compris le grand historien Claude Fleury, cet homme sage, discret, charmant, qui eut pour amis Fénelon et Bossuet, et qui, vers 1684, fut chargé par les religieuses du Val-de-Grâce de publier sur Marguerite d'Arbouze un livre moins gothique, moins long, et plus conforme à la mode de ce temps-là. Le livre de Fleury est une façon de chef-d'œuvre, et la comparaison des deux auteurs qui ont abordé le même sujet à cinquante ans d'intervalle prêterait, soit au point de vue littéraire, soit au point de vue moral et religieux, à des remarques fort savoureuses. De Ferraige, Fleury a gardé l'exquis, tout l'exquis, à peine allégé et modernisé çà et là. Je ne l'ai pris en défaut que sur le chapitre de certains miracles, un peu trop ingénus sans doute pour les contemporains de Richard Simon...

« Il y a plaisir à voir un maître comme Claude Fleury sensible aux beautés d'un écrivain si rustique... C'est ainsi qu'il trouve dans telles lettres de Marguerite à une abbesse dont elle avait à se plaindre « un mélange d'amour et de res-

pect qui fait un effet agréable .» « On y voit, dit-il, une confiance de bonne amie qui ouvre son cœur.... Toutes ces lettres en général ont un caractère d'amour et de tendresse qu'on ne peut se représenter. Ce n'est point l'esprit qui parle, c'est le cœur. Ainsi parlait sainte Thérèse ; ainsi à proportion parlaient les apôtres et surtout saint Paul. Dans ce genre de style, il ne faut chercher ni méthode étudiée, ni construction exacte: la charité ne s'assujettit pas à ces règles. » (1) Il goûtait « à proportion » le même caractère dans le livre de Ferraige, et il était lui-même assez grand artiste pour se façonner sur cet humble et touchant modèle... Ce livre, qui nous fait penser, non pas tour à tour, mais en même temps, à Joinville, à Fontenelle, à Voltaire et même à Anatole France, est d'un grave ecclésiastique qui écrivait à l'apogée littéraire du grand siècle... Ce n'est pas l'écriture artiste de La Bruyère et de nos contemporains, c'est quelque chose de plus exquis peut-être. » (2)

Bien que cette œuvre de Fleury, l'une des moindres de l'auteur, eût été composée rapidement, en quelques mois de l'année 1684, et qu'elle fût en grande partie, selon son propre aveu, (3) extraite de celle de Ferraige, elle eut du succès (4)

Elle était précédée d'une épître dédicatoire à Monseigneur le duc de Chartres. L'abbesse et les religieuses du Val-de-Grâce offrirent en effet au prince « ce qu'elles avaient de plus précieux », les vertus de leur bienheureuse. « Quoiqu'en apparence, continuaient-elles, rien ne soit plus éloigné de la vie d'un grand prince que la vie d'une religieuse, nous osons espérer que vous n'en trouverez pas la lecture inutile. Ce qui distingue les grands est qu'ils sont appelés à gouverner les autres hommes ; et la vertu qui leur est le plus nécessaire est le mépris de leur grandeur. Vous verrez, Monseigneur, des exemples de l'un et de l'autre dans la vie de cette sainte abbesse... »

Bossuet ne se borna pas à une approbation officielle ; il

(1) Fleury, *op. cit.*, édit. 1685 pp. 214-216.

(2) H. Brémond, *op. cit.* pp 493-495.

(3) Rondet, t. III p. 6.

(4) On trouve à la Bibliothèque nationale un exemplaire de la première édition, qui fut la propriété de Huet. Avant le titre, on y voit un très beau portrait de la vénérable abbesse bénédictine. Au revers de la reliure, les armes de Huet. En bas du titre est collée une bande de papier avec ces mots imprimés : « *Ne extra hanc bibliothecam efferatur. Ex obedientia.* »

recommanda le livre dans les communautés de son diocèse. Il l'envoya entre autres à la supérieure des religieuses de Coulommiers, où Fleury avait prêché les exercices du jubilé, et l'accompagna de cette lettre :

« Je vous envoie la *Vie de la Vénérable Mère d'Arbouze, abbesse et réformatrice du Val-de-Grâce*, qu'un saint prêtre a écrite avec grand soin, sur de bons mémoires. Les exemples de piété et de régularité que Dieu produit dans nos jours ont quelque chose de plus touchant pour nous que ce que l'on peut recueillir des siècles passés ; et Dieu ne manque pas de susciter de temps en temps dans son Eglise des personnes d'une vertu éminente, afin que tout le siècle en soit échauffé. Profitez donc de cette vie ; car encore que la sainte abbesse dont il s'agit soit d'un autre ordre et d'une observance plus rigide, vous y trouverez dans un haut degré les pratiques communes de la piété chrétienne et de la perfection religieuse, et vous tirerez un grand profit de cette lecture, si vous la faites dans l'esprit que je vous ai marqué dans mon ordonnance de visite. Ecoutez sur toute chose ce que vous verrez sur l'obéissance.... » (1)

Cet ouvrage ne devait-il pas, dans la pensée de Fleury, être suivi de beaucoup d'autres analogues ? Il semble qu'il conçut, au temps des conférences aux Incurables, le plan d'une *Vie des Saints* auquel il engagea ses amis à travailler. Il mit lui-même la main à l'ouvrage. On trouve encore dans ses manuscrits (2) plusieurs vies, de saint Cyprien, de saint François d'Assise, etc., signées de Beaufort, d'Amboile, de Fleury, et écrites conformément aux règles tracées plus tard par lui : courtes, à la manière de Plutarque et de Suétone, composées de « traits singuliers » relatés avec un sage esprit de critique, mais en même temps avec onction et piété.

Plus tard, en 1716, le projet de Fleury fut repris par Dom Placide Oudenot, bénédictin de la Congrégation de Saint-Vannes, et collaborateur de Dom Calmet aux *Blancs-Manteaux*. Dom Oudenot entreprit d'écrire une *Vie des Saints* à l'usage des fidèles, et Fleury lui avait donné à ce sujet quelques conseils. Le religieux fut arrêté par une mort prématurée dans la réalisation de son projet, mais nous voulons détailler le mémoire que Fleury lui envoya, tant pour montrer la direction supérieure que Fleury exerçait

(1) Urbain et Lévesque, *Corr. de Bossuet*, t. III p. 59.

(2) B. N. F. Fr. Mss. 9519.

sur le groupe de Dom Calmet, que pour faire connaître les idées de Fleury en hagiographie.

« Un recueil de vies des Saints, lui disait-il, étant destiné pour être à l'usage du peuple, doit être le plus simple et le plus court qu'il sera possible, afin qu'il soit facile à entendre et que ce ne soit pas un livre de grand prix. On l'abrègera en retranchant toutes les vies fausses ou douteuses, et dans chacune, les réflexions, les lieux communs, et les paroles inutiles ; et surtout la critique, que l'auteur doit garder par devers lui, sans en embarrasser le simple peuple, qui n'y prend point intérêt...

« Fixez les saints... suivant le martyrologe romain... ; n'omettez pas ceux qui sont fameux, et dont on ne sait rien, comme saint Georges, saint Christophe, sainte Marguerite, sainte Barbe,... Ne vous arrêtez pas à certains lieux communs des bonnes inclinations dès l'enfance, d'énumérations des vertus et de louanges générales.... Venez aux faits particuliers et aux actions singulières, qui distinguent votre saint de tout autre.....

« Quant aux miracles, ne les rapportez qu'avec une extrême circonspection,... vous souvenant toujours que raconter de faux miracles, c'est porter faux témoignage contre Dieu.... Je rapporte au même genre les visions, les révélations, les extases,... dont il ne faut parler que très sobrement..... Peut-être, (dans les vies des saintes des quatre ou cinq derniers siècles écrites par leurs directeurs), s'y glissait-il un peu d'amour-propre et d'envie de montrer à quel degré de perfection on arrivait sous leur conduite....

« Les actes originaux des Martyrs sont la matière la plus précieuse... mais il la faut employer avec jugement... Dans les vies des Pères de l'Eglise, gardez-vous de grands extraits de leurs ouvrages... La fin que l'on se propose ne doit être que l'édification des fidèles par les grands exemples des vertus chrétiennes...

« Ne vous laissez pas éblouir par la qualité des saints et le rang qu'ils ont tenu dans le monde, comme de rois ou de princes...

« Ce que l'on raconte de certains saints est si éloigné des règles ordinaires du bon sens que, si on le rapporte, il faut y ajouter quelque correctif, comme saint Siméon Salus, qui, par humilité, contrefaisait l'insensé et le contrefaisait si bien que je crains qu'il ne le fût en effet....

« Se souvenir toujours de cette règle de saint Augustin : *martyrem non facit pœna, sed causa.....*

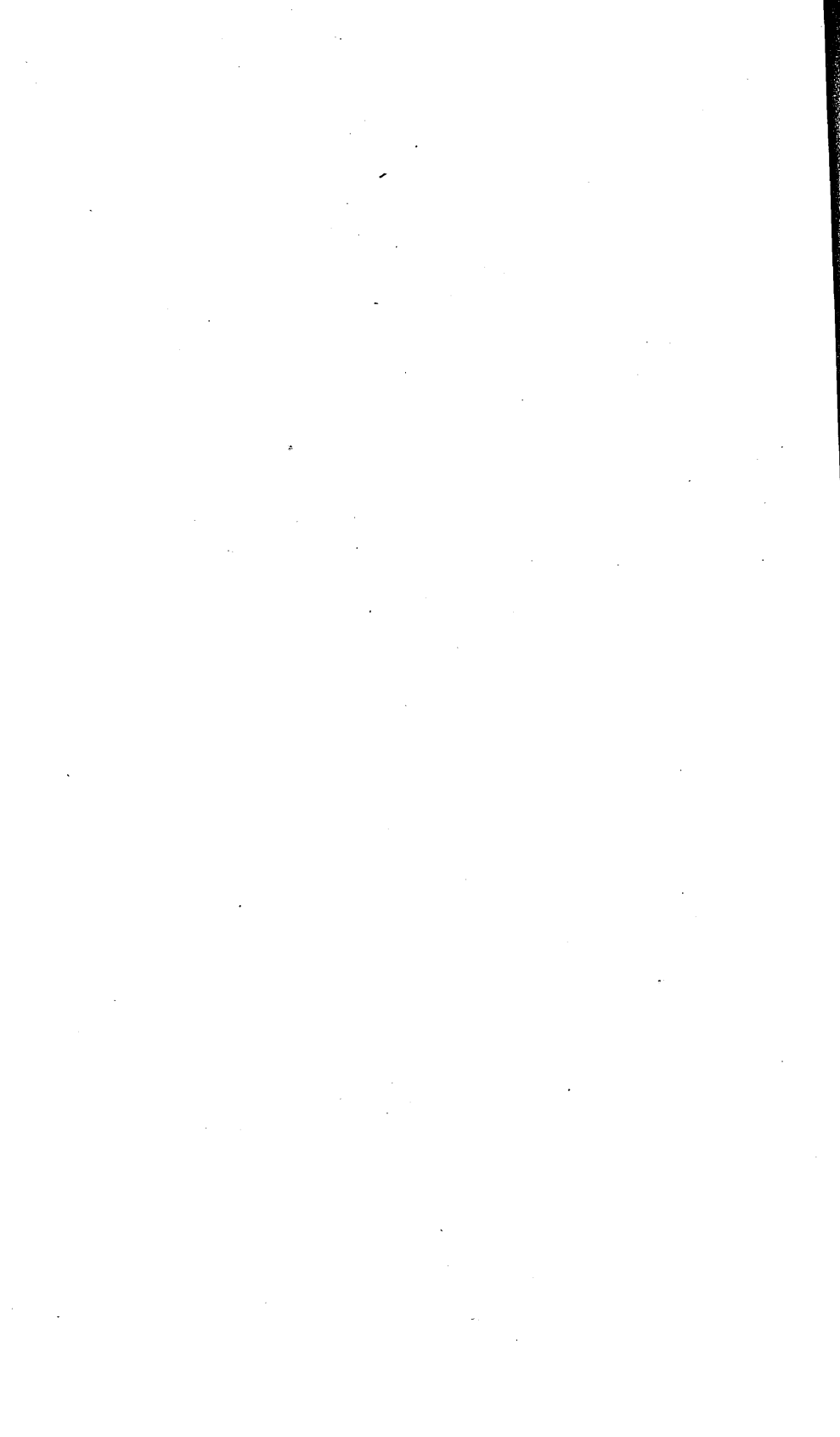
« Quant au style, il doit être très clair, et par conséquent très simple... Imitez le plus près que vous pourrez les narrations de l'Écriture, et surtout les *Actes des Apôtres...* » (1)

Les hautes conceptions de Fleury en hagiographie et le bel exemple qu'il en avait donné dans la *Vie de Marguerite d'Arbouze* nous font regretter qu'il n'ait pas lui-même réalisé l'œuvre immense qu'il avait un moment entrevue.

Mais il lui fallait opter.

Sa longue préparation, ses travaux, ses aptitudes d'historien, ne le disposaient pas moins, vers 1690, à s'acquitter honorablement d'une tâche similaire et non moins utile : la rédaction de l'*Histoire ecclésiastique*.

(1) Emery, PP. 195-204, d'après le Mss. 9519, p. 127.



CHAPITRE XVI

L'Histoire ecclésiastique Sa rédaction

La publication (1690-1720). — La méthode de Fleury d'après la *Préface*. — Dessein de l'auteur. — Critique externe et interne. — Objet du récit. — Ni crédulité, ni hypercritique. — Le style. — Application de cette méthode par Fleury. — Les auxiliaires de Fleury : Dom Mabillon, Dom Bernard-de-Montfaucon, Dom Ruinart, Lenain de Tillemont, Dom Calmet.

D'Alembert raconte, comme un trait qui fait honneur à la modestie de l'abbé Fleury, qu'il hésita longtemps à entreprendre d'écrire l'*Histoire ecclésiastique*. Il regardait ce travail comme trop au dessus de ses forces ; il s'était contenté de recueillir, pour son propre usage, quelques matériaux de cette histoire. Ses amis le pressèrent de les mettre en œuvre. « Je tâcherai donc, leur dit-il presque en tremblant, de faire ce que vous désirez. Savez-vous bien, ajouta Bossuet, qu'il est homme à tenir parole? » Bossuet ne se trompa point. (1)

« Accordez-moi, je vous supplie, écrivait Fleury à Monseigneur Lanneau le 3 mars 1689, le secours de vos prières et des saints ecclésiastiques qui vous accompagnent, afin que l'exemple de vos travaux apostoliques me donne une salutaire confusion, et que je ne succombe point aux tentations de la vie molle et relâchée que l'on mène ici pour l'ordinaire quand on a les commodités temporelles sans aucune nécessité de travail. Je m'en suis imposé un depuis quelques années plus que suffisant pour m'occuper le reste

(1) D'Alembert, *Eloge des Académiciens*, Oeuvres complètes. Paris 1821, t. II, p. 599.

de mes jours. C'est une *Histoire ecclésiastique* dans toute son étendue, la plus vraie et la plus simple qu'il me sera possible. J'ai déjà ébauché les trois premiers siècles, et je me propose de les donner avant que de passer outre. » (1)

L'*Histoire ecclésiastique* allait paraître de 1690 à 1720, en vingt volumes in 4°, embrassant quatorze siècles.

Le premier volume parut en 1690. Le *Journal des Savants* l'annonça dans son numéro du lundi 11 décembre 1690, et l'apprécia dans son numéro du lundi 22 janvier 1691.

Il embrassait l'histoire des deux premiers siècles. « Rien n'est plus glorieux à l'Eglise, y disait l'approbation des docteurs, Pirot, docteur de la Sorbonne, et Léger, grand archidiacre de l'Eglise d'Angers, que de faire voir son établissement, les combats des martyrs, et les ouvrages des Pères qui ont soutenu sa doctrine. C'est ce qu'on trouvera dans cette histoire des premiers siècles, où, sans faire de longues dissertations, ni des réflexions trop fréquentes, sans y mêler des faits étrangers, on représente les plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. La lecture de cet ouvrage servira à l'édification de la foi et des mœurs, et les fidèles seront animés en voyant les triomphes de leurs pères. A Paris, le 13 septembre 1690. »

Suivirent le tome II, contenant le troisième siècle, le 15 janvier 1692 ; le tome III, depuis l'an 313 jusqu'à l'an 361, le 16 juillet 1693 ; le tome IV, depuis l'an 360 jusqu'à l'an 395, le 15 octobre 1695.

Le tome V, depuis l'an 395 jusqu'à l'an 429, parut en 1697. « La suite de cette histoire, y disait le docteur Léger, que le pieux et savant auteur continue avec une application infatigable, n'est pas moins édifiante que celle des premiers siècles. Si l'on voit dans les hérésies et les schismes les efforts continuels de l'enfer contre la véritable religion, on trouve dans ces grands évêques et les autres pères qui ont paru principalement dans ces siècles heureux, ces pasteurs et ces docteurs que Dieu a donnés pour travailler à la perfection des saints, aux fonctions du ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ ; et on éprouve cette puissance immortelle qui confond les desseins des impies et qui abat

(1) Aimé-Martin, *Panthéon littéraire*, 1857 p. 63.

ces hauteurs qui s'élèvent contre la science de Dieu. Malgré tant d'agitations du dedans et du dehors, on voit selon la promesse de Jésus-Christ l'Eglise toujours la même fondée sur cette pierre, contre laquelle les flots des opinions, des erreurs et des passions humaines vont se briser; et rien n'est plus sensible au milieu de ces vicissitudes que le miracle perpétuel de la foi. »

Le tome VI, depuis l'an 429 jusqu'à l'an 483, parut en 1699.

Le tome VII, depuis l'an 483 jusqu'à l'an 590, parut en 1700. Il portait deux nouvelles approbations : l'une de Courcier, théologal de Paris, l'autre de Salmon, docteur en Sorbonne.

En 1701, parut le tome VIII ; en 1703, le tome IX ; en 1703 et 1705, les tomes X et XI. « Je n'y ai rien trouvé, y disait, à propos du dernier tome, le professeur de Sorbonne Pastel, qui ne soit conforme à la foi catholique et aux bonnes mœurs ; et j'ai continué à y admirer la sincérité et l'exactitude de l'auteur, et le fond d'érudition qu'on admire dans les volumes précédents. »

Parurent ensuite : en 1706, le tome XII ; en 1707, le tome XIII ; en 1709, le tome XIV ; en 1711, le tome XV ; en 1712, le tome XVI ; en 1714, le tome XVII.

« On verra, écrivait Dom Léger, abbé de Belloc, dans ce XVII^e tome de l'*Histoire ecclésiastique*, entre de grands exemples de piété et de zèle, de tristes évènements, et des défauts scandaleux dans ceux qui devaient être aussi respectables par la pureté de leurs mœurs qu'ils l'étaient par leur dignité et par la place éminente qu'ils tenaient dans l'Eglise. Quelques-uns des lecteurs pourraient en être troublés, si on ne leur donnait l'avis que saint Augustin, autrefois en semblable occasion, donna à la vierge Félicie : « Je vous avertis de ne vous point troubler de tant de scandales qui ont été prédits, avant qu'ils ne fussent arrivés, afin que nous nous souvinssions qu'ils avaient été prédits et que nous n'en fussions point troublés. »

Les derniers tomes, XVIII, XIX, et XX, parurent en 1715, 1717, et 1720.

L'histoire de Fleury s'arrêtait au concile de Constance, en 1414.

Elle fut reprise, en 1726, par le P. Fabre, de l'Oratoire,

dont l'abbé Coujet retoucha les manuscrits, (1) et fut conduite jusqu'en 1594, en 16 nouveaux volumes in-4°.

En 1836, d'après un manuscrit qu'il avait découvert à la Bibliothèque royale, (2) l'abbé Vidal publia les livres CI à CIV de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury.

On y joignit dès le XVIII^e siècle deux ouvrages : en introduction, l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs*, par le P. Dom Augustin Calmet, religieux bénédictin, abbé de Sénones ; en conclusion, les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'à 1716, avec des réflexions et des remarques critiques, par le P. d'Avrigny.

Chacun des volumes de Fleury était précédé d'une gravure, exécutée par le fameux Sébastien Le Clerc, (3) sur les indications de l'écrivain.

Ces vignettes étaient remarquables par l'exactitude des lieux, de l'architecture, du costume. Les sujets, bien choisis, représentaient le concile de Nicée, la pénitence de Théodose, l'incendie de Rome par Alaric, saint Léon à la rencontre d'Attila, le baptême de Clovis, les ravages des Normands, le départ pour la Croisade, le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, les stigmates de saint François....

Çà et là, au cours de son ouvrage, Fleury avait consigné ses réflexions en huit discours, qu'il avait mis à leur place en tête de huit volumes. Une édition spéciale des *Discours sur l'histoire ecclésiastique* parut dès 1720 et fut souvent réimprimée ; on y joignit un neuvième discours sur l'Écriture sainte, et un dixième sur les libertés de l'Église gallicane.

La méthode employée par Fleury dans la composition de son grand ouvrage était exposée dans une préface, contenue dans le premier volume.

« Le sujet de l'histoire ecclésiastique, dit-il, est de représenter la suite du Christianisme depuis son établissement, car la véritable religion a cet avantage que l'origine en est certaine, et la tradition suivie jusqu'à nous....

(1) *Mémoires historiques et littéraires de M. l'abbé Goujet, dans lesquels on trouve une liste exacte de ses ouvrages.* La Haye, 1767, p. 66-74.

(2) *B. N. F. Fr. Mss.* 9513, 371 feuillets.

(3) *Catalogue raisonné de l'œuvre de Sébastien Le Clerc*, par Charles Antoine Jombart, Paris 1774, pp. 267 et ss.

« Ce sont les trois parties que je me suis proposé de représenter... : la doctrine, la discipline, les mœurs.

« Mon dessein n'est pas de repaître la vaine curiosité de ceux qui ne cherchent qu'à voir des faits nouveaux ou extraordinaires, ou qui lisent par simple amusement pour se désennuyer : ils ont des histoires profanes et des livres de voyages. J'écris pour les chrétiens qui aiment leur religion, qui veulent s'en instruire de plus en plus, et la réduire en pratique. Je n'écris pas toutefois pour les théologiens et les gens de lettres : ils apprendront mieux l'histoire ecclésiastique dans les auteurs originaux dont je l'ai tirée. Si ce n'est que quelqu'un encore nouveau dans cette étude veuille s'aider de mes citations pour trouver plus facilement les pièces qu'il doit consulter. J'écris principalement pour ceux, de quelque condition qu'ils soient, qui n'ont ni les connaissances nécessaires, ni le loisir, ni la commodité de lire tant de livres, mais qui ont de la foi, du bon sens, de l'amour pour la vérité ; qui lisent pour apprendre des vérités utiles et en devenir meilleurs ; qui veulent connaître le Christianisme grand et solide comme il est ; et en séparer tout ce que l'ignorance et la superstition y ont voulu mêler de temps en temps. Je vois bien que cette histoire ne plaira pas aux petits esprits attachés à leurs préjugés et toujours prêts à condamner ceux qui les veulent désabuser, détournant leurs oreilles de la vérité pour se tourner à des fables, cherchant des docteurs selon leurs désirs. Ils ne trouveront que trop d'autres livres selon leur goût...

« Je ne compte pour preuves que les témoignages des auteurs originaux, c'est-à-dire de ceux qui ont écrit dans le temps même ou peu après... Les traditions vagues de faits très anciens qui n'ont jamais été écrits ou fort tard, ne méritent aucune créance »...

Fleury, trop absolu ici, tombait dans l'erreur de Baronius, affirmant au début de ses *Annales* « qu'on ne doit faire aucun cas de ce qui est rapporté par un auteur moderne sur des événements aussi éloignés, s'il ne produit pas l'autorité d'un témoin plus ancien ». (1) C'est ainsi que l'on tient pour constant ce que Moïse a rapporté dans la *Genèse* : il le savait par une tradition constante, et non écrite, retenue de père en fils jusqu'à lui, et c'est même la raison pour

(1) Baronius, *Annal*, ad an. I, n° 12. Cité par De Smedt. *Principes de la critique historique*, 1883 p. 215.

laquelle quantité de théologiens prétendent qu'il n'a pas eu besoin pour écrire cette histoire d'une révélation expresse. Il en faut dire autant du livre de *Job*, de *Ruth*, des *Juges*, des *Rois*, des *Paralipomènes*... (1)

« Mais, reprend sagement Fleury, quand un auteur grave nomme les auteurs plus anciens dont il a tiré ce qu'il raconte, il doit en être cru, quoique les auteurs plus anciens soient perdus. Ainsi Eusèbe tient lieu d'original, pour les trois premiers siècles, parce qu'il avait quantité d'écrits que nous n'avons plus, dont souvent il rapporte les propres paroles, et par ceux qui nous restent, nous voyons qu'il cite fidèlement. Toutefois, quand un auteur ancien en cite un plus ancien que nous avons, il faut toujours consulter l'original ; et cette précaution est encore plus nécessaire quand celui qui cite est moderne. Ainsi, quoique Baronius non seulement cite ses auteurs, mais en transcrive les passages, je ne voudrais pas me contenter de son autorité,... d'autant plus qu'il a donné pour authentiques des pièces dont la supposition a été reconnue depuis, et que les versions des auteurs grecs, dont il s'est servi, ne sont pas toujours fidèles....

« Les auteurs, même contemporains, ne doivent pas être suivis sans examen, et c'est tout cet art d'examiner les preuves, que les gens de lettres nomment critique.

« Premièrement, il faut savoir si les écrits sont véritablement de ceux dont ils portent les noms... Quiconque est un peu instruit ne s'arrête plus aujourd'hui aux prétendus *Actes de saint Pierre* par saint Lin, et de *saint Jean* par Prochore, aux faux *Hégésippes*, aux *Décrétales* attribuées aux premiers papes....

« Quand l'auteur est certain, il faut encore examiner s'il est digne de foi : à peu près comme on examine des témoins en justice. Celui dont le style montre de la vanité, peu de jugement, de la haine, de l'intérêt, ou quelque autre passion, mérite moins de créance qu'un autre sérieux, modeste, judicieux, dont la vertu et la sincérité sont d'ailleurs connues. Les hommes trop fins ou trop grossiers sont presque également suspects : ceux-ci ne savent pas dire ce qu'ils veulent ; ceux-là donnent souvent pour vérités leurs pensées ou leurs conjectures. Celui qui a vu est plus croya-

(1) *Analecta juris Pontificii*, Rome, Paris, Bruxelles, 1873, 12^e série, p. 261 : *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury*.

ble que celui qui a seulement ouï dire, et, à proportion, on doit préférer l'habitant du pays à l'étranger... Ce qui est contenu dans les lettres et les autres actes du temps doit être préféré aux récits des historiens.

« C'est par ces règles qu'on doit se déterminer sur les contradictions des écrivains contemporains. S'il n'y a que la diversité, il faut les concilier ; s'il est impossible et que le fait soit important, il faut choisir. Je sais qu'il est plus commode pour l'historien de rapporter les différentes opinions des Anciens et en laisser le jugement aux lecteurs. Mais ce n'est pas le plus agréable pour eux.... C'est ce qui m'a fait prendre le parti d'omettre la plupart des faits douteux, d'autant plus que je ne manquais pas de matière.

Mais je n'ai pas cru devoir rapporter tous les faits qui sont bien prouvés ; j'ai laissé ceux qui m'ont paru inutiles à mon dessein : c'est-à-dire à montrer la doctrine de l'Eglise, sa discipline et ses mœurs...

« J'ai considéré, que l'histoire, même profane, ne consiste pas seulement en des faits extérieurs et sensibles. Elle ne se contente pas de raconter les voyages, les batailles, les prises de villes, la mort ou la naissance des princes ; elle explique leurs desseins, leurs conseils, leurs maximes ; cette partie est d'ordinaire la plus agréable aux gens sensés, et c'est toujours la plus utile. A plus forte raison l'histoire de la religion ne doit pas seulement consister à marquer les dates de l'élection ou de la mort du Pape et des évêques ; à raconter des miracles, ou les supplices des martyrs, ou les austérités des moines. Tout cela y doit entrer ; mais il est encore plus nécessaire d'expliquer quelle était cette doctrine que les miracles autorisaient, et que les martyrs autorisaient par leur témoignage. Il ne suffit pas de dire qu'en tel temps et en tel lieu on tint un concile où un tel hérétique fut condamné : il faut, autant qu'on le peut, expliquer les dogmes de cet hérétique, quelle couleur il leur donnait, et par quelles preuves on les réfutait. Si on écrivait l'histoire de la philosophie, on ne se contenterait pas de raconter la vie des philosophes et leurs actions, on expliquerait leurs dogmes. Or l'histoire ecclésiastique est l'histoire de la vraie philosophie...

« Quant aux mêmes faits sans liaison entre eux ou sans rapport au but principal de toute l'histoire, j'estime que l'on doit hardiment les négliger... Mais l'historien doit

recueillir exactement toutes les circonstances qu'il trouve dans les originaux afin de peindre les faits importants, et les mettre autant qu'il peut devant les yeux. Outre le plaisir que donnent ces peintures, l'utilité en est grande : elles frappent vivement l'imagination, et entrent profondément dans la mémoire, tenant l'esprit arrêté longtemps sur un même objet....

« Les gens sensés ne se paient ni d'épithètes, ni de grandes phrases, ni de jeux d'esprit, ni de sentences, ni en un mot de tout ce qui n'est que de l'auteur : ils cherchent des faits solides, sur lesquels ils puissent eux-mêmes porter leur jugement.... Le plus sûr est de s'en tenir à la simple narration sans préambules, sans transitions affectées, sans réflexions ;... et que le lecteur n'ait pas le loisir de penser s'il a un livre entre les mains, s'il y a un auteur au monde. C'est ainsi qu'Homère écrivait, et c'est ainsi, pour nous proposer un modèle plus digne, qu'écrivaient Moïse, Samuel, et les autres historiens sacrés : quiconque sait les goûter trouve qu'ils ont atteint la perfection de l'histoire, par le choix judicieux des faits, la clarté de la narration, la vivacité des peintures, et la simplicité du style qui leur attire la créance.

« S'il faut retrancher les réflexions, à plus forte raison les dissertations et les discussions de critique. Après qu'un bâtiment est achevé, on ôte les échafauds, les machines, et enfin les cintres des voûtes... ils ne feraient plus qu'embarasser et défigurer l'ouvrage.... (1) L'auteur doit donc prendre sur lui toute la peine pour procurer au lecteur le plaisir d'apprendre facilement des faits utiles. Il est vrai qu'en suivant cette méthode, la plus grande partie du travail de l'auteur demeurera cachée ; mais il lui importe peu, s'il est raisonnable, et moins encore s'il est chrétien, et s'il n'attend sa récompense que de celui qui voit dans le secret.

« Dans l'examen des faits, je vois deux excès à éviter : l'un de crédulité, l'autre de critique.

Or, ce n'est pas seulement la simplicité qui rend trop crédule : il y a des gens qui le sont par politique et par mauvais raffinement. Ils croient le peuple incapable ou

(1) Fleury avait déjà employé cette comparaison dans les *Dialogues sur les Plaidoyers*.

indigne de connaître la vérité, et regardent comme nécessaire de l'entretenir dans toutes les opinions qu'il a reçues sous le nom de religion, craignant d'ébranler le solide en attaquant le frivole...

« Une autre espèce de gens trop crédules sont des chrétiens sincères, mais faibles et scrupuleux, qui respectent jusqu'à l'ombre de la religion, et craignent toujours de ne pas croire assez.... Or je vois que saint Paul recommande plusieurs fois à Tite et à Timothée d'éviter les fables; et qu'entre les désordres des derniers temps, il prédit que l'on se détournera de la vérité pour s'appliquer à des fables... La donation de Constantin n'est pas crue, même à Rome... Baronius, sans doute bon catholique, a rejeté quantité d'écrits apocryphes et de fables, avancées par Métaphraste et par plusieurs autres.

« La critique est donc nécessaire : sans manquer de respect pour les traditions, on peut examiner celles qui sont dignes de créance : on le doit même, sous peine de manquer de respect aux vraies en y mêlant des fausses. Sans douter de la toute puissance de Dieu, on peut et on doit examiner si les miracles sont bien prouvés, pour ne pas porter faux témoignage contre lui en lui en attribuant qu'il n'a pas faits. Tous ces faits particuliers ne font rien à la religion. Que saint Jacques ne soit jamais venu en Espagne, ni sainte Madeleine en Provence,... l'Evangile en sera-t-il moins vrai? Serons-nous moins obligés de croire la Trinité et l'incarnation? à porter notre croix, à renoncer à nous-mêmes, à mettre toute notre espérance dans le ciel?... Les fables se découvrent tôt ou tard; et alors elles donnent occasion de se défier de tout.... C'est un des prétextes les plus spécieux des protestants, pour calomnier l'Eglise catholique. Ils ont persuadé au peuple que nous avions oublié Jésus-Christ pour n'adorer que les saints; que nous avions supprimé l'Ecriture, pour substituer à la place des légendes fabuleuses.

« Sur ce fondement, ils ont donné dans l'extrémité opposée; ils ont outré la critique jusqu'à ne laisser rien de certain; et la mauvaise émulation de paraître savants a entraîné quelques catholiques dans cet excès.

« Il y en a qui n'osent croire ni miracles, ni visions, de peur de paraître trop simples; et si j'avais voulu suivre les avis qui m'ont été donnés, j'en aurais supprimé plusieurs.

Mais j'ai trouvé des esprits plus élevés, et au dessus des esprits forts, qui m'ont rassuré. Ils m'ont représenté qu'il n'y a plus de religion, si nous ne lui donnons pour fondement la créance des faits surnaturels ; et que ces preuves sensibles de la puissance divine ont converti le monde idolâtre bien plus que les raisonnements et les disputes. Un véritable chrétien ne doit donc avoir aucune peine en général à croire des miracles.... Ceux que l'Ecriture rapporte sont au dessus de toute autorité : mais ceux qui sont rapportés par des auteurs graves ont aussi la leur à proportion. Saint Irénée doit être cru quand il témoigne que de son temps les guérisons, les autres miracles et le don de prophétie étaient communs dans l'Eglise catholique. Saint Cyprien doit être cru quand il rapporte les révélations que lui ou d'autres personnes de son temps avaient eues. Je ne fais pas plus de difficulté de celles qu'Hermas récite dans son livre du *Pasteur* ; et je les crois au pied de la lettre. Je crois celles de sainte Perpétue, dont les actes sont cités par Tertullien et par saint Augustin. Je crois les autres à proportion de l'autorité de ceux qui les ont écrites. Et je n'accorderai jamais aux protestants que la piété des auteurs ni la profession monastique diminue leur autorité : au contraire, la vraie piété éloigne la vanité et les passions, qui sont les sources du mensonge.

« Un autre excès de critique est de trop donner aux conjectures. Erasme, par exemple, a rejeté témérairement quelques écrits de saint Augustin, sur le style qui lui a paru différent. D'autres ont corrigé des mots qu'ils n'entendaient pas... J'ai méprisé cette critique dédaigneuse, et j'ai suivi ce que j'ai trouvé de plus universellement approuvé par les savants, sans trop m'arrêter aux conjectures nouvelles et singulières... J'ai donné pour vrai ce qui m'a paru bien prouvé, le racontant simplement. J'ai mis « on dit » à ce qui m'a paru douteux, quand j'ai cru le devoir rapporter : car le plus souvent, je l'ai entièrement passé sous silence. C'est, ce me semble, le meilleur moyen de combattre les erreurs innocentes que de ne les point relever. Je ne voudrais jamais avancer, en prêchant ni en écrivant, des faits que je ne croirais pas véritables, quoiqu'ils passent pour tels parmi le peuple ; mais je ne voudrais pas aussi les combattre sans nécessité. Quand on croira que saint Jacques a prêché en Espagne, ou que saint Martial a été un des 72

disciples, on ne mettra pas son salut en danger ; mais de combattre directement ces créances en certains lieux et devant certaines personnes, ce serait les scandaliser, les aigrir, et altérer notablement la charité. Il vaut donc mieux tolérer ces opinions, les passant sous silence dans les écrits et dans les discours publics, et nous contenter de les attaquer en particulier, quand nous trouvons des personnes capables de goûter nos raisons. Appliquons-nous à édifier plutôt qu'à détruire : recueillons avec soin toutes les vérités importantes, établissons-les solidement, et les publions sur les toits : nous verrons insensiblement tomber les erreurs, qu'une contradiction trop âpre ne ferait que fortifier.

« Que l'on ne me demande donc point pourquoi dans le premier siècle j'ai dit si peu de chose de la sainte Vierge et des Apôtres : j'en ai dit tout ce que j'ai trouvé de certain ; et j'ai recueilli jusques aux moindres parcelles des traditions rapportées par saint Clément Alexandrin, et par les autres auteurs les plus proches. Le surplus, rapporté par Méta-phraste, par Nicéphore et d'autres modernes, quiconque se contente de leur autorité le peut croire : pour moi, je ne l'ai pas cru digne d'être mêlé avec ce que j'ai tiré des *Actes* et des *Epîtres* des Apôtres. Un fait n'est ni plus certain, ni même plus vraisemblable pour se trouver dans un grand nombre d'auteurs nouveaux, qui se sont copiés les uns les autres. Quand tous les docteurs qui vivent aujourd'hui s'accorderaient à dire que la sainte Vierge a vécu 75 ans, cette opinion n'en serait ni plus vraie, ni plus probable, puisqu'elle n'a aucun fondement dans l'antiquité, et que les faits ne se devinent point à force de raisonner. Cependant, comme les hommes aiment à se déterminer, ce que le premier a avancé en devinant et disant : « Peut-être : il est plus pieux de le croire ainsi », un autre dit qu'il est vraisemblable ; un troisième l'avance comme certain, en citant les deux premiers : la foule s'y laisse entraîner ; et quiconque veut ensuite approfondir, et remonter à la source est un novateur et un curieux téméraire. C'est par la même raison que j'ai dit si peu de chose des premiers papes et que je n'ai point rapporté les actes de tant de martyrs fameux, dont on trouve des légendes... Je crains au contraire que plusieurs ne trouvent ici trop d'actes de martyrs, et rapportés trop longuement. Je n'ai pas mis néanmoins ceux que le R.P. Dom Thierry Ruinart, bénédictin, nous a don-

nés sous le nom d'*Actes sincères et choisis* ; et j'en ai laissé quelques-uns où je n'ai rien vu de singulier.

« Voilà les règles que j'ai voulu suivre dans le choix des matériaux de cette histoire.

« Quant à la manière d'écrire, je vois deux méthodes pratiquées par les auteurs : l'une, de rapporter tout au long les passages des originaux, en sorte que l'auteur ne parle que pour en faire la liaison ; l'autre, d'en prendre la substance, et composer l'histoire d'un style égal et continu. La première méthode est celle des Centuriateurs et de Baronius, et on peut dire aussi que M. Hermant, dans ses *Vies*, l'a plus suivie que l'autre. Elle paraît la plus sûre et la plus solide. C'est comme produire les pièces dans un procès : le lecteur n'a qu'à juger par lui-même. Mais cette méthode engage à une grande longueur et à de fréquentes répétitions... défauts du style des originaux... bigarrure de style... Ainsi le lecteur de Baronius est réduit à faire une étude pénible, au lieu de l'instruction facile qu'il cherchait. C'est plutôt la matière de l'histoire que l'histoire même.

« L'autre méthode est d'écrire d'un style uniforme, prenant seulement la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles. C'est celle de M. Godeau, de M. Maimbourg, et de la plupart des historiens anciens et modernes : et c'est sans doute la plus agréable pour les lecteurs : mais ce n'est pas la plus sûre....

« J'ai cru prendre un milieu entre ces deux méthodes en écrivant d'un style suivi et qui n'est qu'une narration continue, mais employant, autant qu'il m'a été possible, les paroles des originaux, traduites fidèlement en notre langue sur le grec et sur le latin. J'ai cru toutefois ne point donner d'atteinte à la vérité en retranchant les paroles inutiles, et ajoutant celles qui m'ont paru nécessaires pour éclaircir les passages obscurs. J'ai mis en marge les citations, afin que les savants puissent juger si mon histoire est fidèle, et j'exhorte tous ceux qui en sont capables à la vérifier et à lire eux-mêmes les originaux...

« J'ai cru faire plaisir à ceux à qui les livres ecclésiastiques ne sont pas familiers en leur donnant dans un seul livre ce qu'ils ne liraient jamais autrement, et qui ne doit pas leur être indifférent, s'ils ont de l'amour pour la religion. Ils verront dans ces extraits plusieurs faits généraux de mœurs, de cérémonies et de traditions anciennes... les

passages les plus formels pour prouver les vérités catholiques contre les hérétiques des derniers siècles. Enfin, on y verra quels étaient ces grands hommes, qui ont établi et soutenu la religion : puisqu'après leurs actions, rien ne les fait tant connaître que leurs paroles. Ces extraits sont plus fréquents et plus longs dans les premiers siècles, dont l'autorité est plus grande, et qui servent de fondement à toute la suite. Il est difficile, quand on veut être chrétien, de résister à la tradition constante des disciples des Apôtres....

« Je ne mets pas au nombre de ces extraits les formules de foi et les canons des conciles : elles me paraissent des parties nécessaires de l'histoire, pour faire entendre le dogme et la discipline. C'est commè dans une histoire profane les traités de paix et d'alliance, les lois et les règlements de police, dont il faut au moins mettre la substance. Ces pièces ne sont pas agréables, il est vrai, mais je n'écris ni un poème ni un roman, et je demande des lecteurs sérieux et attentifs.

« Les Actes des martyrs m'ont paru nécessaires, afin qu'un si grand objet fît sur les esprits une aussi forte impression qu'il le mérite ; et j'ai cru les devoir rapporter dans leur simplicité originale, parce que ce sont des pièces authentiques pour la plupart, des interrogatoires en bonne forme et des procès-verbaux de question qui feraient preuve en justice. Je ne vois point de lecture plus propre à nourrir la piété.....

Après les martyrs, les plus grands spectacles sont les moines : c'est pourquoi j'ai mis assez au long la vie des premiers et des plus illustres....

Quant à l'ordre des temps, je n'ai pas cru m'y devoir attacher trop scrupuleusement. Il ne convient qu'à un historien contemporain, comme Tacite, de faire des Annales... Mais de vouloir réduire ainsi des actes très anciens, dont souvent on ne sait le temps que par conjectures,... c'est se donner une grande peine, au hasard de se tromper et d'induire les autres en erreur. Aussi, malgré l'érudition profonde et le travail immense de Baronius, on a trouvé de grands mécomptes dans la chronologie, et le R.P. Pagi entre les autres vient de nous donner un gros volume pour corriger ceux des quatre premiers siècles... Dans les faits, même les plus certains, il n'est pas toujours à propos de suivre exactement l'ordre des années : autrement l'histoire tombera

dans une extrême sécheresse... Le meilleur ordre est celui qui conduit l'esprit le plus naturellement pour entendre les choses et les retenir ; et l'on remédie à la confusion en marquant les dates....

« J'ai suivi les mêmes règles pour la géographie (que pour les dates) : je m'en suis rapporté à ceux qui en ont fait une étude particulière. (1) J'ai soigneusement observé de nommer les lieux, (les dignités, les fonctions)... conformément à l'usage de chaque temps... Enfin, je conserve le caractère des mœurs antiques, autant que notre langue le peut souffrir, et peut-être avec un peu trop de hardiesse....

« En lisant les livres de piété,... en lisant l'évangile même, cette pensée vient quelquefois à l'esprit : voilà de belles maximes, mais sont-elles praticables ? Des hommes peuvent-ils arriver à une telle perfection ? En voici la démonstration : ce qui se fait réellement est possible, et des hommes peuvent pratiquer, avec la grâce de Dieu, ce qu'elle a fait pratiquer à tant de saints, qui n'étaient que des hommes. Et il ne doit rester aucun doute touchant la vérité du fait : on peut s'assurer que tout ce que j'ai mis dans cet ouvrage est aussi certain qu'aucune histoire que nous ayons.. » (2)

Nous n'avions pas de meilleure façon d'établir la méthode historique de Fleury qu'en citant ces larges extraits. Ils sont une magnifique déclaration de principes, et quand nous les comparons aux règles que le XX^e siècle a fixées à la science historique, nous sommes forcés de reconnaître entre les uns et les autres une surprenante conformité. Consultons l'*Introduction aux études historiques*, de MM. Langlois et Seignobos, et surtout les *Principes de la critique historique*, du P. De Smedt ; relisons même le discours par lequel M. Etienne Iamy recevait à l'Académie Française Mgr Duchesne le 26 janvier 1911, et y exposait l'œuvre et la méthode du savant historien ecclésiastique moderne ; nous y trouverons assurément plus de précision et de nuance ; même nous découvrirons des règles secondaires nouvelles : les grands principes restent, et parfois dans les mêmes termes, ceux que Fleury avait énoncés dans la *Préface de l'Histoire ecclé-*

(1) Fleury avait déjà suivi cette règle dans son *Histoire universelle*. C'est ainsi qu'il partagea l'opinion de ses contemporains qui faisait couler le fleuve Niger d'Orient en Occident et le confondait avec le Sénégal (Mss. 9522, p. 18).

(2) Fleury, *Histoire ecclésiastique*, *Préface*, *passim*.

siastique. C'est la même prudence mêlée de hardiesse, c'est le même bon sens, servi seulement chez les derniers par deux siècles de découvertes et de progrès.

En formulant ainsi, selon l'expression de M. Rébelliau, « avec un libéralisme méritoire, les règles de l'histoire indépendante », (1) Fleury, là encore « en avance sur son temps », fut, dès le XVII^e siècle, un précurseur de nos savants historiens contemporains.

L'historien ecclésiastique allait appliquer sa méthode, sinon toujours avec une parfaite exactitude, du moins avec la plus entière bonne foi, et avec autant de perfection que le permettaient à son érudition et à son talent sa formation première, son tempérament de jurisconsulte français et d'homme du XVII^e siècle.

L'esprit dans lequel il entreprenait son travail était bien digne d'un prêtre : étudier le développement de l'Eglise, corps mystique du Christ, à travers les âges ; par là-même la faire aimer et la faire écouter. Il nous semble voir Fleury à l'école de M. de Gaumont. « Il se plaignait, raconte-t-il, que l'on étudiait l'Ecriture et toute la religion d'une manière trop humaine, et me dit qu'un professeur de théologie lui avoua un jour qu'il l'avait enseignée vingt ans comme un païen. Une bonne dame, parente de M. de Gaumont, qui était présente lorsqu'il me faisait ce récit, lui demanda toute effrayée : Eh ! bon Dieu, mon cousin, comment le souffrait-on ? Ma cousine, répondit-il, ce docteur n'enseignait rien de mauvais, il voulait dire seulement qu'il avait enseigné la théologie par des motifs humains, d'intérêt ou de vanité, sans être touché de la religion, sans songer à devenir meilleur ni à pratiquer les grandes vérités qu'il découvrait aux autres... » (2) Fleury, esprit positif, voulait faire œuvre utile d'apostolat et d'édification.

Mais son esprit d'équité, son sens droit, ses habitudes de jurisconsulte traduisant les causes à sa barre avec impartialité, la noble indépendance de son caractère, non moins que la hauteur de ses vues, tout le portait à ne réaliser son dessein que par la vérité. Il exprimait en termes équivalents cette formule des apologistes modernes que « l'Eglise n'a pas besoin de nos mensonges. » On reprochait, dit d'Alembert, à un de nos plus judicieux historiens, Fleury, d'avoir rap-

(1) Rébelliau, *Bossuet historien du protestantisme*, p. 95.

(2) Emery, p. 230.

porté dans son *Histoire ecclésiastique* certains faits peu édifiants dont les incrédules pouvaient abuser.. « Une vérité répondait-il avec autant de candeur que de philosophie, ne saurait être opposée à une autre ; ces faits, malheureusement trop vrais, n'empêchent point que la religion ne le soit aussi. « Ils prouvent même, pouvait-il ajouter, à quel point elle le doit être, puisqu'elle a résisté à une cause interne de destruction, plus redoutable pour elle que ses persécuteurs au zèle ignorant, usurpateur et aveugle ; et que ses cruels ennemis n'ayant pu la détruire, ses amis dangereux n'ont pu la perdre. » (1)

C'est par amour de la vérité que Fleury fait litière des ornements du style : « *Non in persuasibilibus humanæ sapientiae verbis....* » D'où vient donc, disait-il à la fin de son *Discours sur l'Ecriture sainte*, que l'on croit ordinairement que l'Ecriture sainte n'est pas bien écrite ? C'est que l'on ne s'attache qu'à l'écorce ; on ne goûte que ce qui est conforme à nos mœurs et à nos préjugés ; on n'appelle beau que les brillantes expressions et les petits ornements ; on s'est gâté par la lecture de Florus, de Velleius Paterculus, etc. Je dirai même de Tacite, car quoiqu'il ait écrit avec plus de sens que les autres, ce sont plutôt des raisonnements que l'histoire... (2) « On dirait, dit d'Alembert, que M. l'abbé Fleury s'est proposé pour modèle la simplicité des Livres saints, et qu'il a tracé la propagation du Christianisme de la même plume dont les écrivains sacrés en ont décrit la naissance. » (3)

On pourrait citer mille exemples, pris au hasard dans son *Histoire ecclésiastique*, de ce style de Fleury qui nous fait oublier, selon son expression, « qu'il y a un auteur », et retient toute notre attention sur les faits racontés. Fleury pratiquait ce conseil de la critique du XX^e siècle : « Le mépris de la rhétorique, des faux brillants et des fleurs..... n'exclut pas le goût d'un style pur et ferme, savoureux et plein..... Au contraire, nous répétons volontiers que l'historien, vu l'extrême complexité des phénomènes dont il essaie de rendre compte, n'a pas le droit de mal écrire, mais il doit toujours bien écrire et ne jamais s'endimancher. » (4)

(1) *Oeuvres de D'Alembert*, Paris 1821, t. II, p. 4.

(2) Rondet, *Discours sur l'Ecriture Sainte*, t. II, p. 642.

(3) D'Alembert, t. II, p. 596.

(4) Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris 1898.

La simplicité cependant n'est pas la seule qualité d'un bon style: à elle seule, elle risquerait d'engendrer la monotonie et la sécheresse; et c'est un peu ce qui est arrivé chez Fleury. « Il ne faut, dit d'Alembert, s'attendre à y trouver ni cette beauté de style, ni cette chaleur de description, ni cette force ou cette finesse de pinceau, ni cette profondeur de réflexion qu'on cherche dans le commun des historiens, qu'on admire dans quelques-uns » (1) « Fleury, ajoute Sainte-Beuve, paie aujourd'hui la peine de n'avoir pas de relief dans la forme, et de n'avoir pas mis dans un jour frappant ses pensées. Bien qu'il ait vécu à côté de Bossuet, il n'en a reçu aucun rayon pour l'expression. » (2)

Par bonheur, selon l'expression de M. Dartigues, « on peut, sans écrire tout-à-fait comme Bossuet, prétendre tout de même au titre d'excellent écrivain. » (3) Un des critiques les plus violents et les plus injustes de Fleury, l'abbé Fèvre, ne peut s'empêcher de trouver son style « recommandable par sa forte et sympathique clarté ». L'opinion commune, avec Fénelon, rend à *l'Histoire ecclésiastique* ce témoignage qu'elle est « bien écrite en français. » (4)

La vérité, Fleury l'a cherchée, non seulement dans la forme, mais aussi dans le fond de son ouvrage, dans le choix, l'interprétation et la mise en œuvre des matériaux et documents. Les principes de critique externe comme de critique interne qu'il expose dans sa préface, et qui restent aujourd'hui encore l'essentiel de la méthodologie historique, attestent l'esprit de progrès et la haute valeur scientifique de l'abbé Fleury.

C'était d'autant plus « méritoire » à lui que ces principes étaient alors nouveaux. A celui qui avait eu assez de talent pour se soustraire à l'ambiance et élaborer de nouvelles conceptions, il fallut de la hardiesse pour braver les préjugés, l'ignorance, la routine, la mauvaise foi. On peut dire que *l'Histoire ecclésiastique* devint, au début du XVIII^e siècle, l'objet de furieux assauts et le centre d'un vrai champ de bataille.

Nous reviendrons sur les questions en litige. Conten-

(1) D'Alembert, t. II, p. 596.

(2) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, 14 avril 1856, t. XII, p. 220.

(3) Abbé Dartigues, *op. cit.* p. 24.

(4) *Lettre à l'Électeur de Cologne*, Cambrai, 30 décembre 1704. A cette date, le tome X de Fleury avait paru : le jugement de Fénelon porte donc au moins sur la moitié de l'œuvre de son ami.

tons-nous d'observer ici que, d'avance, dans sa *Préface*, Fleury avait répondu à une foule d'objections. Qui pourrait de bonne foi lui reprocher, par exemple, d'avoir flatté les protestants, méprisé les légendes et les miracles, étalé au grand jour les scandales et les faiblesses ecclésiastiques, suivi servilement Baronius au point de s'égarer avec lui...?

Mais suivons le conseil que nous donne Fleury à la fin de sa *Préface* : lisons et voyons. C'est un appareil formidable que représentent les références marginales citées par l'auteur, contrôlées par lui, et qu'il engage instamment « les théologiens et gens de lettres » à approfondir dans les originaux.

Puis, fouillons les manuscrits de Fleury : nous y trouvons quantité de notes, de discussions, de critiques, qui montrent qu'il ne négligeait aucun soin pour arriver à une parfaite exactitude. Les nombreuses corrections de détails qu'il conservait, ou qu'il avait consignées sur les marges de son exemplaire de *l'Histoire ecclésiastique*, (1) justifient même l'intention qu'il avait manifestée à Dom Oudinot de publier une seconde édition, revue, de son œuvre.

Il avait sous la main une précieuse bibliothèque personnelle. Nous en avons le catalogue, dressé en 1724. (2) Il comprend 648 ouvrages dont un grand nombre sont en plusieurs volumes, et qui répondent aux divisions suivantes : Theologia, biblici scriptores, liturgici sacri, sancti Patres, scolastici, morales, polemici, etc..., jurisprudentia, jus canonicum, historia, chronologici, historia ecclesiastica, historia profana, historia gallica, oratores, bibliothecarii et lexicographi, itinerarii, humaniores litteræ : instruments de travail que Fleury avait choisis judicieusement, tant parmi les écrivains anciens que parmi les plus modernes.

Il trouva autour de lui de nombreux savants dont il sut utiliser les travaux, mettre à profit les lumières, et s'assurer la collaboration. Recherchons-les : à la seule vue des informations que Fleury cherchait ainsi autour de lui, on reconnaîtra le haut degré de conscience et de probité scientifique de l'historien.

(1) Ceci est garanti par une note de la page 150 du catalogue de la bibliothèque de M. de la Vigne de Frécheville, possesseur de l'exemplaire de Fleury.

(2) *Catalogues librorum Bibliothecae illustrissimi viri D. Claudii Fleury, prioris d'Argenteuil et confessoris Regis, MDCCXXIV.*

Nous avons dit les relations intimes qu'il entretenait avec Dom Mabillon.

Il lui écrivait, le 27 janvier 1694, la lettre suivante : « Quoique je ne doute pas, mon Révérend Père, que vous ne trouviez chez vous et dans vos propres réflexions des consolations plus solides que tout ce que je pourrais dire, je ne puis toutefois m'empêcher de vous témoigner la part que je prends à la perte que vous avez faite de Dom Michel Germain, en qui nous perdons aussi un fervent religieux et un grand homme de lettres, et moi en particulier un bon ami. J'apprends que vous êtes malade vous-même et que Dieu vous envoie, comme à une âme forte, plusieurs rudes épreuves à la fois. Il sait le bien qu'il en veut tirer. C'est à nous à souffrir et à nous soumettre. Si le pas où vous êtes vous permet de prendre ce soin, je vous prie de vouloir bien me mander par quelqu'un de vos confrères en quel état est l'édition de saint Jérôme, et en cas qu'elle ne soit pas encore publique, à qui je dois m'adresser pour quelques éclaircissements touchant l'histoire de ce saint docteur. Je suis, mon Révérend Père, avec une estime singulière, votre très humble et très obéissant serviteur. Fleury.

Au Révérend Père, le Révérend Père Dom Jean Mabillon, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, à Paris. » (1)

Dom Michel Germain était l'un des collaborateurs de Mabillon. Il l'aida notamment dans la composition des VII^e et VIII^e siècles des *Actes bénédictins* et, dans la *Diplomatique*, il se chargea du Traité sur le Palais des rois. La lettre que nous venons de citer semble révéler que Fleury trouva, lui aussi, en Dom Germain, comme en plusieurs de ses religieux, bénédictins d'Argenteuil, une collaboration efficace; elle indique nettement de quel secours lui était Dom Mabillon.

A propos de la fameuse querelle qui éclata, en 1691, sur les études monastiques, entre celui-ci et l'abbé de Rancé, querelle dans laquelle on a d'ailleurs prêté à ce dernier une rigueur qu'il ne professait pas, (2) l'*Histoire littéraire* de la congrégation de saint Maur a pris soin de noter : « MM. Huet

(1) Mabillon, *Correspondance*, B. N. F. Fr. Mss. 19,652 f^o 341. Cité par E. de Broglie, *Mabillon et la Société de l'Abbaye de Saint-Germain des Près à la fin du XVII^e siècle* (1664-1707). Paris 188, t. II, p. 201.

(2) R. P. Marie-Léon, *L'abbé de Rancé et Bossuet*, Paris 1903, pp.

(2) R. P. Marie-Léon Serrant, *L'abbé de Rancé et Bossuet*, Paris 1903, pp. 356, 107 et *passim*.

et Fleury se déclarèrent pour le sentiment du savant bénédictin. » (1)

En 1698, le 8 février, Fleury avait écrit à Dom Ruinart un jugement remarquable sur une lettre de Dom Mabillon. (2) -

Au commencement de 1698, à la prière de quelques amis, celui-ci avait publié un opusculé qu'il avait, paraît-il, écrit depuis plusieurs années et intitulé : *Eusebii Romani ad Theophilum Gallum epistola de cultu sanctorum ignotorum*. Quoiqu'il parlât avec tout le respect convenable du culte des reliques et ne s'élevât avec force que contre les abus introduits, surtout en France, que par le culte des prétendues reliques rapportées de Rome et provenant de saints inconnus, ... cet opusculé souleva de sévères critiques. On accusa Mabillon, car il s'était fait connaître comme l'auteur du livre attaqué, d'avoir amoindri le respect dû à l'Eglise romaine, et on poussa l'affaire si loin que déjà son livre était menacé d'un jugement de la congrégation de l'Index.

Heureusement, le crédit dont Mabillon jouissait auprès du pape Innocent XI et des cardinaux arrêta le jugement redouté. On autorisa l'auteur, qui s'était toujours montré un fils pieux et soumis de l'Eglise catholique, à corriger lui-même son livre, Mabillon fit, autant que possible, disparaître la première édition, expliqua ce qui était obscur, adoucit ce qui était trop dur, laissa de côté tout ce qui pouvait être matière de scandale, et envoya cette seconde édition, corrigée et publiée en 1705, au Pape, auquel il soumettait humblement lui et son œuvre. Cette édition fut approuvée par la congrégation de l'Index et recommandée par ce tribunal. » (3)

Fleury avait reçu de Dom Ruinart un exemplaire de la première édition de cet ouvrage. Mabillon, sous le coup des menaces de Rome, le lui ayant fait réclamer, il répondit à Dom Ruinart :

« J'ai lu avec un très grand plaisir, mon Révérend Père, la lettre du R. P. Mabillon que vous m'avez fait la grâce

(1) Dom Tassin, *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles 1770, p. 255.

(2) Valéry, *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, contenant un grand nombre de faits sur l'histoire religieuse et littéraire du XVII^e siècle*, Paris 1846.

(3) Goshler. *Histoire encyclopédique de la théologie catholique. Mabillon*.

de m'envoyer. J'en ai déjà fait part à plusieurs de nos amis, et bien d'autres me la demandent, en sorte que je ne crois pas qu'elle me revienne si tôt. Tous les gens sensés et véritablement pieux voient avec plaisir réfuter solidement les erreurs qui peuvent être occasion de superstition, et décrier au dehors les saintes pratiques de la religion. C'est, ce me semble, un des principaux fruits de l'érudition ecclésiastique. Car, comme la superstition est fille de l'ignorance, le principal moyen de la détruire est d'instruire et de répandre la lumière par la connaissance de l'antiquité. C'est en quoi nous serons éternellement redevables à M. de Tillemont, mais c'est aussi en quoi sa perte nous doit être plus sensible.

(1) J'ai appris avec une grande consolation que l'on a remis chez vous ces manuscrits, et que quelques-uns de vos pères sont chargés d'en continuer l'impression. Je ne doute pas que vous n'y ayez grande part, mais je vous prie de vouloir bien m'en instruire plus particulièrement, afin que je sache à qui je dois m'adresser. Car j'ai résolu, si l'on me le permet, de consulter souvent celui qui sera chargé de ces mémoires pour me lever plusieurs difficultés que je rencontre tous les jours dans la composition de mon histoire, principalement sur la chronologie et la critique que je ne puis examiner par moi-même. J'espère que l'on voudra bien que je profite d'un si beau travail, puisque le mien ne tend non plus qu'à l'utilité de l'Eglise. Je vous prie de faire au R. P. Mabillon mes très humbles remerciements, de vous souvenir l'un et l'autre de moi dans vos prières, et de me croire toujours, mon Révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur, Fleury. » (2)

Une autre lettre de Fleury à Dom Mabillon, du 14 juin 1706, débute ainsi; « Je vous renvoie, mon Révérend Père, votre manuscrit, avec bien des actions de grâces d'avoir bien voulu me le confier. » (3)

Le 31 mai 1692, c'est à Dom Bernard de Montfaucon que Fleury écrivait pour le consulter sur un fait qui devait paraître l'année suivante dans le tome III de son *Histoire ecclésiastique*.

« J'ai recours à vous, mon Révérend Père, pour une dif-

(1) Tillemont venait de mourir, le 10 janvier 1698.

(2) *Correspondance bénédictine*, B. N. F. Fr. Mss. 17.679, p. 102, à Versailles, 8 février 1698.

(3) *Ibid.* 19.652, p. 343.

ficulté considérable de l'histoire de saint Athanase. Suivant ce qu'il raconte dans sa seconde apologie, la calomnie du meurtre d'Arsène et de sa justification sur ce point à précédé le concile de Tyr. Avant le concile, Arsène fut trouvé et reconnu; il demanda la communion de saint Athanase; l'empereur Constantin écrivit à ce saint pour détester la malice des Mélétiens. Cette affaire paraît consommée. Il vient ensuite au concile de Tyr et n'y parle que de la calomnie du calice et d'Ischyas, sans faire plus mention d'Arsène. D'ailleurs tous les historiens disent que la calomnie d'Arsène fut proposée et dissipée au concile de Tyr, et la lettre synodale du concile d'Alexandrie, rapportée par saint Athanase au commencement de cette même apologie, dit expressément qu'il fut accusé et jugé au concile de Tyr comme meurtrier d'Arsène. M. Hermant prétend que cette accusation a été intentée deux fois, et qu'après que saint Athanase eut découvert Arsène et qu'il eut été trouvé à Tyr, et la calomnie reconnue, même par l'empereur, les Eusébiens renouvelèrent cette calomnie au concile de Tyr. C'est ce qui ne paraît guère vraisemblable, comme lui-même le reconnaît. Cependant, il est difficile d'accorder autrement avec saint Athanase les quatre historiens, Socrate, Sozomène, Théodoret et Rufin, dont Sozomène surtout paraît digne de foi, parce qu'il paraît avoir écrit sur les actes du concile de Tyr. Comme je ne doute pas que vous ayez examiné cette difficulté, je m'adresse à vous comme celui qui peut le mieux me la résoudre, et si vous connaissez quelqu'un qui puisse m'éclairer sur ce point, vous me ferez un plaisir singulier de me l'indiquer. Je me recommande à vos saintes prières pendant ces grands jours et suis, mon Révérend Père, avec une estime particulière, votre très humble et très obéissant serviteur, Fleury. » (1)

L'opinion d'Hermant était la bonne. Fleury la conserva, probablement avec l'avis approbatif de Montfaucon. (2) Ce dernier travaillait, depuis 1687, à la correction des éditions des Pères grecs. Fleury savait qu'il préparait une édition grecque-latine des œuvres de saint Athanase. (3) La lettre qu'il lui écrivit, en nous montrant le sagace historien au

(1) *Correspondance bénédictine*, B. N. F. Fr. Mss., 17.679, p. 99.

(2) Fleury, *Hist. eccl.* t. III pp. 218-220, 231-232.

(3) Elle parut, en trois vol. *in-folio*, 1698.

courant des derniers travaux, nous révèle avec quel soin scrupuleux s'élaborait *l'Histoire ecclésiastique*.

Au tome VII des manuscrits de Fleury. (1) nous trouvons un extrait, daté de 1706, des Actes latins manuscrits de Dom Thierry Ruinart, l'illustre collaborateur de Dom Mabillon dans les *Acta Sanctorum Ordinis sancti Benedicti*, notes relatives à la vie du pape Urbain II et que nous retrouvons utilisées avec autant de fidélité que d'à propos dans le XIII^e volume de *l'Histoire ecclésiastique*. (2) Ce sont d'ailleurs presque toutes les notes des manuscrits 9517 et 9519 qui pourraient ainsi se reconnaître au cours de l'ouvrage.

Ainsi, Dom Ruinart fut lui-même, à l'occasion, collaborateur bénévole de l'abbé Fleury.

Dès 1694, ce dernier lui écrivait de Versailles: « Je vous rends très humbles actions de grâces, mon Révérend Père, du beau présent que vous me voulez faire de la nouvelle édition de la *Persécution vandالية*. J'ai déjà vu le titre chez Mgr de Meaux, et j'espère en profiter avantageusement pour *l'Histoire ecclésiastique*, comme j'ai déjà fait de vos autres ouvrages. Vous pouvez envoyer celui-ci chez M. Aubouin, libraire, sur le quai des Augustins, et y adresser à l'avenir tout ce qu'il vous plaira me faire tenir. J'ai bien de la joie que la santé du R. P. Mabillon se rétablisse. Je vous prie de lui faire mes compliments et de vous souvenir de moi dans vos prières... » (3)

Dans une autre lettre, précédemment citée, que Fleury écrivait à Dom Ruinart, à propos de Dom Mabillon, il disait quel profit il retirait aussi des œuvres de Lenain de Tillemont. Nous aurions peut-être d'autres témoignages des services rendus à Fleury par le solitaire de Port-Royal, si celui-ci n'avait été aussi modeste. « Quelque facilité qu'il eût à abandonner ainsi ses ouvrages aux autres, est-il écrit dans sa vie, il discernait néanmoins ceux à qui il les communiquait. Travaillant à étouffer en lui-même tout sentiment de vanité, il ne croyait pas devoir contribuer à celle

(1) Mss. 9517 pp. 32-43.

(2) *Hist. eccl.* t. XIII pp. 375 et *passim*.

(3) B. N. F. Fr. Mss. 17.679, p. 101. Correspondance bénédictine. A. Versailles, 2 mars 1694.

Le volume manuscrit de la bibliothèque nationale qui contient cette lettre n'en indique pas le destinataire, mais la mention de la *Persécution Vandالية* le désigne assez. Dom Thierry Ruinart publia en effet, en 1694, une *Historia Persecutionis vandalicae, in duas partes distincta*.

des autres.... Mais quand il trouvait des personnes qui avaient des vues pures, et qui pouvaient faire un bon usage de son travail, il n'avait rien de réservé pour eux.... Toute la grâce qu'il leur demandait était de ne le point faire connaître. » (1) Les *Mémoires pour servir à l'histoire des six premiers siècles de l'Eglise* n'avaient pas commencé encore à paraître quand Fleury achevait ses premiers volumes, mais l'*Histoire des empereurs* était publiée, et Tillemont tenait en réserve quantité de documents et de manuscrits. Il y avait entre Fleury et lui, tous deux à peu près de même âge et de même origine, des affinités trop profondes au point de vue de la piété, de l'humilité, de l'amour de la science et de l'Eglise, pour qu'ils ne se rencontrassent pas.

Sainte-Beuve, reprenant les idées qu'exprimait, le 13 mars 1702, le *Journal des Savants*, a esquissé au livre IV de *Port-Royal* une juste comparaison entre les deux hisotriens. « Le grand digeste historique de Tillemont, dit-il, ne s'adresse donc particulièrement qu'aux savants ; il est à regretter peut-être que Fleury, (autre abeille) qui, de son côté, commençait à donner son *Histoire ecclésiastique* si agréable et si docte à la fois, n'ait pas été chargé de cette mise en Annales des *Mémoires* de Tillemont ; ou plutôt, rien n'est à regretter : on a Fleury, on a Tillemont ; et toutes les fois qu'on veut approfondir, discuter au net ces événements des premiers siècles de l'Eglise, celui-ci est l'indispensable. Comme historien, Fleury doit se dire assurément supérieur par la composition, par l'étendue du point de vue qu'il embrasse dans ses discours généraux, par l'honorable indépendance de jugement qui combine une certaine philosophie avec la religion, par le mélange de solidité et de douceur qui résulte de tout cela. Comme critique, Tillemont, dans une voie plus ardue et plus aride, recherchant et fouillant sans cesse, puis construisant avec ses textes authentiques un sol ferme et continu, reste, je le crois, plus original à sa manière et véritablement unique. » (2)

De quelles lumières Fleury ne se mit-il pas en peine de s'entourer ? De quels savants auxiliaires ne fit-il pas grand cas ?

C'est ainsi encore que nous lisons dans les *Mémoires*

(1) Michel de Tronchay, *Vie de M. Lenain de Tillemont*, Cologne 1711, p. 50-51.

(2) Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. III, p. 524.

du président Hénault : « M. l'abbé Fleury s'était servi d'un moine de Saint-Maur pour faire les extraits de plusieurs ouvrages de saint Augustin, et surtout celui *De correptione et gratia*. » (1)

En 1709, il recevait de M. Salomé, prêtre de Riez, divers mémoires. En 1715, celui-ci lui écrivait à nouveau pour lui signaler plusieurs corrections de détails à apporter à son *Histoire*. « J'espère, concluait-il, que votre ouvrage vous fera mériter l'application de ces paroles d'un ancien et saint prélat : *Te in posterum consuli utilitas, audiri voluptas, legi auctoritas erit*. » (2)

Un autre jour, certain chanoine du Puy lui écrivait une lettre amusante où, après avoir fait un éloge dithyrambique de son histoire, il lui reprochait d'avoir mis sa ville du Puy en Auvergne, tandis quelle appartenait au Languedoc, et que le Velay n'avait rien de commun avec l'Auvergne. (3)

Au même moment, M. Dugas lui écrivait de Lyon pour le reprendre de n'avoir pas signalé le séjour, dans cette ville, de saint Thomas de Cantorbéry. (4)

Quand, en 1706, Dom Calmet arriva à Paris, à l'âge de 34 ans, et s'installa aux Blancs-Manteaux, il se mit immédiatement en rapports avec Fleury. « M. l'abbé Fleury lui faisait la grâce de lui témoigner en toute rencontre l'estime qu'il faisait de lui. Dom Calmet, pendant son séjour à Paris, voyait souvent ce savant homme et le consultait sur ses ouvrages..... » (5) Il allait commencer la publication de son *Commentaire littéral* sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament. Il ne pouvait mieux s'adresser qu'à Fleury, qui possédait ces matières plus que personne. Il reçut de lui le *Discours sur la poésie antique et particulièrement sur celle des Hébreux*, qui figure en tête du livre des Psaumes. En 1718, Dom Calmet publia son *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, pour servir d'Introduction à l'Histoire ecclésiastique*. Plus tard encore, lorsqu'il publiait son *Histoire universelle sacrée et profane*, en 15 volumes in-4°, Dom Calmet tirait de Fleury, mot pour mot, tout ce qui regarde l'histoire de l'Eglise.

(1) *Mémoires du président Hénault*, 1855, p. 303.

(2) *B. N. F. Fr. Mss.* 9519, p. 107.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Dom Fangé, *Vie de Dom Calmet*, Senones, 1762, p. 174.

Au nom de Dom Calmet, ajoutons, pour mémoire, celui de Dom Placide Oudenot, son collaborateur aux Blancs-Manteaux.

Mais Fleury donna sans doute à ces jeunes savants plus qu'il ne reçut d'eux.

N'en est-ce pas assez pour démontrer que Fleury ne négligea rien pour avoir une documentation aussi complète que possible, et qu'il s'efforça toujours d'appliquer dans la composition de son *Histoire* les principes de critique qu'il avait si sagement exposés dans sa *Préface*?

Le nom de Fleury était désormais inséparable de celui des Sirmond et des Petau, des Huet et des Thomassin, du grave Tillemont, de l'admirable Jean Mabillon et de ses frères les Bénédictins de Saint-Maur. « Editions de textes, commentaires, travaux lexicographiques, création de méthodes plus sévères et développement des sciences auxiliaires de l'histoire, que ne doit-on pas à cette pléiade d'érudits... qu'on n'a dépassé, durant le siècle qui vient de finir, qu'en se mettant à leur école ? » (1)

(1) Huby, *Christus, Manuel d'histoire des religions*, 1912, p. 924

CHAPITRE XVII

L'Histoire Ecclésiastique devant l'opinion

- I. — Les approbations. — Les contemporains. — *Le Journal des savants*. — *Les Nouvelles ecclésiastiques*. — *Les Mémoires de Trévoux*. — Benoît XIV. — Les Philosophes. — Les Gallicans. — La constitution civile du clergé et les articles organiques. — Le XIX^e siècle. — Mme Schwetchine. — Newman. — Héfélé.
 - II. — Les critiques. — M. de Planque. — Le P. Lantheaume. — Le P. Honoré. — Marchetti. — Joseph de Maistre. — Lamennais. — Rohrbacher et Fèvre. — *L'Histoire ecclésiastique n'est pas à l'Index*.
-

L'Histoire ecclésiastique fut accueillie avec faveur par les contemporains.

Bossuet en recommandait la lecture à M^{me} de Cornuau, (1) et voyait avec satisfaction se réaliser sa parole : « Notre siècle est plein de lumières ; les histoires sont déterminées plus que jamais ; les sources de la vérité sont découvertes. » (2)

Baillet, tout en travaillant sa *Vie des Saints*, se plaignait en 1697, à l'abbé Nicaise, de ce que la publication en fût trop lente. (3) Dans une lettre à M. Pelletier, chanoine de Reims, le 27 juin 1717, Fleury observait que celui-ci avait cité plusieurs faits rapportés dans son *Histoire*. « L'approbation, continuait-il, d'un homme de votre capacité est un puissant motif pour m'encourager à la continuation d'un si long ouvrage, tant que Dieu me donnera un peu de santé. »

Saint-Simon en parle à plusieurs reprises dans les ter-

(1) *Corresp. de Bossuet*, t. VII, p. 88, Mai 1695.

(2) *Préface de l'Apocalypse avec une Explication*.

(3) *Lettres de l'abbé Nicaise B. N. F. Fr. Mss. 9361*.

mes les plus élogieux. Racontant, par exemple, la mort du prince de Conti, il parle de son ancien précepteur Fleury « qui s'est immortalisé par son *Histoire ecclésiastique*. »

Le Journal des Savants en salua l'apparition le 22 janvier 1691. « L'auteur de cette histoire, disait-il, s'est proposé de recueillir fidèlement tous les faits qui nous ont été conservés par les écrits des anciens touchant la doctrine, les mœurs et la discipline de l'Eglise, et de les expliquer simplement et clairement en faveur de ceux qui ne peuvent les chercher ni les lire dans les auteurs originaux. Ce n'est donc point un abrégé, mais une histoire entière ; et quiconque prendra la peine de l'examiner verra que ce premier tome comprend beaucoup de faits qui ne sont point dans le premier tome de Baronius et dans le second jusqu'à l'an 200 sans en avoir omis aucun qui soit important et bien prouvé. »

« Ce qui rend cette histoire si courte à proportion, c'est que toute la critique en est retranchée. Ce n'est pas que l'auteur ne l'ait faite autant qu'il en a été capable...

« Pour la discussion d'un consulat et les inductions d'une inscription et d'une médaille, il s'en est rapporté aux savants modernes, particulièrement au R.P. Pagi. Pour les Actes de martyrs, il a eu grand égard à la critique du P. Ruinart, et a cru pouvoir mettre hardiment tout ce qui est compris dans son recueil intitulé « *Actes choisis et sincères*. » (1)....

« Le commencement de Constantin, sa conversion miraculeuse, sa victoire contre Maxence, celle de Licinius contre Maximin et la fin de cette longue persécution : tout cela est tiré principalement du précieux ouvrage de Lactance que M. Baluze a si heureusement retrouvé depuis quelques années..... (2)

« Ceux qui prendront la peine de vérifier les citations verront qu'elles sont exactes ; et ceux qui entendent le grec ou le latin jugeront si les traductions sont fidèles. L'auteur ne s'en est fié à personne et a mieux aimé prendre sur lui le reproche ou de n'avoir pas bien exprimé la force de l'original, ou de s'y être attaché trop scrupuleusement, contre le génie de notre langue, qu'il a peut-être trop souvent négli-

(1) *Journal des Savants*, 22 Janvier 1691, p. 15.

(2) *Ibid*, 10 mars 1692, p. 113.

gé de suivre, par un respect excessif pour cette sainte antiquité. » (1)...

Les Jansénistes, dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, se réjouirent vivement de l'œuvre de Fleury. Au cours du XVIII^e siècle surtout, ils ne manquèrent pas une occasion d'annoncer avec éloge l'apparition de quelque nouvelle édition. Ils prirent à cœur de riposter fougueusement aux attaques dont Fleury était alors devenu l'objet. Ce furent eux, nous l'avons vu, qui commentèrent, en 1769, l'instruction pastorale de l'évêque de Barcelone où celui-ci avait pris la défense de *l'Histoire ecclésiastique* de Fleury contre les critiques du cardinal Orsi.

Les Jésuites n'étaient pas moins enthousiastes dans leurs « *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, publiés à Trévoux.

Les *Mémoires* écrivaient, en Janvier 1701, (2) à propos du tome VII : « Il y a déjà plusieurs années que le Roi a appris à toute la France, et même à toute l'Europe, ce qu'on devait juger de la probité, de la sagesse, et particulièrement de la capacité de M. l'abbé Fleury, en lui confiant le soin d'élever dans les lettres les trois augustes princes ses petits-fils. Les succès des études de ces princes d'un côté, et de l'autre les ouvrages que M. l'abbé Fleury a donnés au public ont, depuis, parfaitement justifié le choix que Sa Majesté avait fait de lui pour un si important emploi. Mais ils ont confirmé en même temps l'idée que ce choix avait si justement fait concevoir à tout le monde de son mérite pour les lettres. Ainsi tout ce que la lecture de son dernier ouvrage nous ferait dire maintenant de l'érudition de l'auteur ne serait nouveau pour personne.....

« L'on a accusé M. Fleury d'avoir trop rapporté de miracles, et d'y avoir paru trop crédule : mais, outre que nous le trouvons assez réservé sur ce point, et qu'il ne raconte rien que sur la foi de bons garants, c'est assez, pour le justifier, de dire que ses accusateurs sont des protestants....

« M. l'abbé Fleury dit si précisément ce qu'il faut dire, et serre si fort les évènements dans son Histoire, qu'il faut

(1) Ibid, 22 janvier 1691, p. 17.

(2) Les *Mémoires* paraissaient alors pour la première fois. Le premier article était consacré à l'instruction pastorale de Bossuet sur les promesses de l'Eglise, le second à Fleury.

drait un livre entier pour faire l'extrait de ce qui est contenu dans chaque volume... » (1)

« Il faut avouer que nos trois derniers écrivains de l'histoire ecclésiastique ont chacun leur mérite particulier et certain caractère qui les distingue. M. de Tillemont est incomparable lorsqu'il faut confronter les dates et comparer des passages pour en tirer des faits historiques ou pour les justifier. M. l'abbé Fleury, toujours sage dans les sentiments qu'il embrasse, expose avec une élégante simplicité ce qu'il trouve de plus incontestable dans son sujet. Il est admirable surtout à faire des analyses justes des ouvrages les plus importants des Pères. Pour M. de Choisy, il excelle dans les descriptions, soit qu'il représente des tempêtes ou des massacres... » (2)

« L'infatigable application de M. l'abbé Fleury lui fait trouver le temps de donner chaque année au public un tome de l'*Histoire ecclésiastique*. Son ouvrage ne se ressent point cependant de la vitesse avec laquelle il travaille, et elle ne lui ôte rien de l'ordre, de l'exactitude et de cette élégante simplicité qu'on a déjà remarqué qui en sont le caractère. » (3)

« M. l'abbé Fleury suit toujours dans ce XII^e tome sa méthode ordinaire. Il donne ce qu'il a puisé dans les sources les plus pures, sans y rien mêler qui en altère la pureté : ce qui n'empêche pas qu'il ne sème à propos des réflexions très judicieuses ; mais elles sont courtes et sortent, pour ainsi dire, des sujets qu'il traite. Toute son histoire est donc comme une suite de tableaux, dans lesquels il présente tour à tour aux curieux tout ce qu'il a trouvé de plus beau en parcourant les vastes campagnes de l'Eglise... » (4)

« Toute l'histoire ecclésiastique de 46 ans (XIII^e tome) y est décrite avec cette exacte critique, cette fidélité, cette élégance, ce sens droit qu'on admire dans tous les ouvrages de M. l'abbé Fleury. » (5)

Quinze ans après, la querelle janséniste avait bien envenimé les choses et modifié l'opinion des Jésuites.

Les *Mémoires de Trévoux* accueillirent avec réserve,

(1) *Mémoires de Trévoux*, janvier 1701, p. 5-17.

(2) *Ibid.* sept. 1703, p. 1897.

(3) *Ibid.* oct. 1705, p. 1769.

(4) *Ibid.* juillet 1708, pp. 1101-1102.

(5) *Ibid.* avril 1709, p. 644.

mais non sans une certaine bienveillance, les critiques adressées à l'*Histoire ecclésiastique*.

Ils en voulaient surtout au P. Fabre, oratorien, continuateur de l'abbé Fleury, et à l'abbé Coujet, son auxiliaire. (1)

Bien que les *Mémoires* protestassent de leurs bonnes intentions et déclarassent, à propos du tome XXIV, qu'ils n'avaient « nullement en vue de décrier l'ouvrage de P. Fabre, mais qu'ils seraient, au contraire, charmés d'y trouver matière d'éloge, » les imprimeurs intentèrent un procès au journal qui préjudiciait, croyaient-ils, au débit du livre. « Il n'a jamais été défendu, répliqua celui-ci, au public, ni même aux écrivains particuliers, d'en dire leur sentiment ; sauf aux auteurs de se défendre s'ils sont injustement attaqués, et aux libraires de se dédommager comme ils pourront, s'ils se sont chargés d'une mauvaise marchandise qui n'a point de cours. »... (2)

Néanmoins l'œuvre proprement dite de l'abbé Fleury n'avait pas perdu de son autorité.

Dom Claude de Vert, ayant entrepris, à la suite de la controverse entre Bossuet et Jurieu, et sur la prière de l'évêque de Meaux, une *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, en quatre volumes, qu'il publia en 1709, s'en était maintes fois référé à Fleury, dont l'*Histoire ecclésiastique* lui apparaissait « d'une utilité et d'une exactitude infinie. » (3)

Le souverain Pontife Benoît XIV en usa de même pour ses ouvrages. Dans le seul tome VIII de ses œuvres, *De sacrosancto Missæ sacrificio*, nous relevons une quinzaine de passages où sont invoqués le nom et l'autorité de Fleury. Nous en relevons sept autres dans le tome I^{er}, *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*. (4)

Un des théologiens allemands des plus influents du XVIII^e siècle, Semler, avouait que ses cours d'histoire de l'Eglise n'avaient d'abord été que des extraits de Fleury. (5)

Un avocat au Parlement, dressant un *Tableau historique*

(1) *Mémoires historiques et littéraires de M. l'abbé Coujet*. La Haye, 1767, pp. 66-74.

(2) *Mémoires de Trévoux*, janvier 1736, p. 132.

(3) Dom Claude de Vert, *Explication... des cérémonies de l'Eglise*, 4 vol in 8° Paris 1709.

(4) *Benedicti XIV Pont. Opt. Max. Opera omnia*. 1747.

(5) *Encyclopédie des gens du monde. Art. Fleury*.

de l'esprit et du caractère de la littérature française depuis la Renaissance des lettres jusqu'en 1785, écrivait à cette dernière date que l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury n'avait été surpassée par aucune autre. Des discours préliminaires répandus dans cet ouvrage, il disait, sans aller jusqu'à prétendre avec l'abbé Sabatier de Castres que « Bossuet n'est ni plus lumineux, ni plus sublime dans son *Discours sur l'histoire universelle* », qu'ils étaient ce que nous avons de mieux écrit et de plus solidement pensé sur l'établissement, le progrès et les révolutions du Christianisme. (1)

Les Philosophes saluèrent avec sympathie une œuvre où ils croyaient retrouver beaucoup de leurs idées. Ils ne voulurent d'ailleurs y voir que le côté qui leur était favorable, et ne s'embarrassèrent point des explications de Fleury, pas plus que des pages qui les confondaient.

D'Alembert remarquait avec quels justes applaudissements l'*Histoire ecclésiastique* avait été accueillie.

Voltaire, qui en tira certainement avantage pour l'élaboration de sa méthode historique, déclara de Fleury : « Son *Histoire de l'Eglise* est la meilleure qu'on ait jamais faite; et les discours préliminaires y sont fort au-dessus de l'histoire... ils sont presque d'un philosophe. » (2)

Frédéric II trouva moyen d'étudier à fond le grand ouvrage de Fleury pendant le siège de Schweidnitz en 1762. Il en publia en 1766, à Berne, un prétendu abrégé en deux volumes, dont le corps devait être l'œuvre de l'abbé de Prades, lecteur du prince, et la préface seule de la main royale. (3) C'était une œuvre blasphématoire, outrageant la pudeur aussi bien que la foi. On avait poussé l'impudence jusqu'à mettre en tête du premier volume la figure vénérable de l'abbé Fleury. Le pape Clément XIV mit à l'Index, en 1770, l'abrégé, soi-disant traduit de l'anglais, et qu'il appelait « *mendax titulus mendacissimi operis* ». Cela fournit à Fritz l'occasion d'écrire à Voltaire le mot suivant : « Cependant le Saint Père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez joui de cette faveur : l'abrégé de Fleury a eu un sort tout semblable. Il y a je ne sais quelle affinité entre nous qui me frappe : je suis le

(1) *Tableau historique...* t. III, p. 50 Versailles 1785.

(2) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, p. 780.

(3) *Œuvres de Frédéric le Grand* Berlin Decker, 1847, t. VII et Avertiss. de l'éditeur, p. XIV.

protecteur des Jésuites ; vous, des Capucins ; vos ouvrages sont brûlés à Rome, les miens aussi ; mais vous êtes saint, et je vous cède la préférence. » (1)

De leur côté, les Gallicans n'avaient pas manqué de s'emparer de l'*Histoire ecclésiastique*, comme des divers opuscules de l'abbé Fleury : ils en invoquèrent l'autorité durant près de deux siècles.

Durand de Maillane, dans son important ouvrage *Les Libertés de l'Eglise Gallicane prouvées et commentées*, en 1771, reproduisait intégralement 130 pages d'« Actes pris dans l'abbé Fleury, consistant en ses troisième, quatrième et septième discours sur l'*Histoire ecclésiastique* et son discours sur les libertés de l'Eglise Gallicane précédé d'un extrait de son *Institution au Droit ecclésiastique* ». (2) Dans tout le reste de son traité, il faisait mainte allusion à l'historien de l'Eglise, et s'en prenait parfois à sa modération, qu'il n'était pas éloigné de qualifier d'ultramontanisme.

L'abbé Grégoire faisait le plus grand cas de Fleury. « Fleury, dit-il, vivait encore quand déjà l'estime publique associait à son nom l'épithète de sage, et la postérité a confirmé ce jugement. L'acharnement avec lequel, depuis un siècle, on attaque ses ouvrages, en a rehaussé le prix..... Quelques erreurs sur des dates ou des faits, qui ont été relevés par ces critiques, peuvent servir à rectifier une édition nouvelle de l'historien ecclésiastique. Quant à sa bonne foi, à la pureté de ses principes, ils sont hors d'atteinte, et les livres du sage Fleury occuperont toujours une place honorable dans nos bibliothèques. » (3)

Souvent, les écrits de l'abbé Grégoire sont inspirés de l'esprit de Fleury.

Dans son *Essai sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*, il s'en rapporte fréquemment aux *Nouveaux Opuscules*, malgré ce qu'il appelle « la tendance manifeste de l'éditeur (M. Emery) à démolir une partie de nos libertés ». (4)

Dans une Lettre adressée en 1795 aux évêques de France, Grégoire, devenu évêque constitutionnel de Blois, parle

(1) Voltaire, *Œuvres complètes*. Edit. Garnier, t. XLVII, p. 85.

(2) *Les libertés de l'Eglise Gallicane prouvées et commentées, suivant l'ordre et la disposition des articles dressés par M. Pierre Pithou et sur les recueils de M. Pierre Dupuy, conseiller d'Etat, par M. Durand de Maillane, avocat au Parlement*. Lyon 1771 ; t. IV, p. 546 à 673.

(3) Abbé Grégoire, *Essai historique sur les libertés de l'Eglise Gallicane*, Paris 1818, p. 68-70.

(4) Abbé Grégoire, *op. cit.*, pp. 25, 37, 38, 39, 41, 42...

« des formes antiques qui présentaient le spectacle touchant de fidèles qui adoraient Dieu en esprit et en vérité », « des restes malheureux de la barbarie du Moyen-Age et de la subversion des principes, introduits par les fausses décrétales. » (1)

Il avait, d'accord avec 30 prélats constitutionnels et plusieurs milliers de prêtres, créé une *Société de philosophie chrétienne* et fondé un journal, *Les Annales de la Religion*. « La société, écrit M. Gazier, avait pour objet principal de répandre partout des bons livres ; elle divisa ses travaux en quatre parties : 1° réimpression ou traduction d'ouvrages utiles ; 2° continuation d'œuvres inachevées ; 3° réfutation de livres jugés dangereux ; 4° composition de livres ou de brochures. Elle se proposait de continuer le *Recueil des Bollandistes*, la *Gallia Christiana*, l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, les différents travaux des bénédictins. » (2)

Le savant magistrat et le « patriarche de l'Eglise constitutionnelle » n'étaient pas seuls à l'école de l'historien Fleury.

M. Gosselin, directeur au Séminaire de Saint-Sulpice, étudiant en 1845 *Le Pouvoir du Pape au Moyen-Age*, a observé combien, sur ce point en particulier, l'*Histoire ecclésiastique* a inspiré la plupart des auteurs. Il énumère de la sorte Muratori, *Annales d'Italie*, Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, les *Annales du Moyen-Age*, Michaud, *Histoire des Croisades*, De Héricourt *Lois ecclésiastiques de France*, Daunou, *Essai historique sur la puissance temporelle des Papes*, Gaillard, *Histoire de Charlemagne*, Sismondi, *Histoire des Français*. (3)

« M. Ferrand, ajoute-t-il, un des écrivains de nos jours qui ont jugé avec plus de sévérité la conduite des papes du Moyen-Age, cite fréquemment Fleury à l'appui de ses jugements, et regarde son *Histoire ecclésiastique* comme le meilleur guide à suivre pour passer entre les écueils que présente l'étude de l'histoire du Moyen-Age, relativement à la puissance temporelle et spirituelle des papes. Ferrand, *Esprit de l'Histoire* ». (4)

(1) Lettre encyclique de plusieurs évêques de France à leurs frères les autres évêques et aux Eglises vacantes, 15 mars 1795. Cité par Gazier, *Etudes sur l'Histoire religieuse de la Révolution Française*, Paris, 1887, p. 390.

(2) Ibid. p. 283.

(3) Gosselin, *Op. cit.*, p. 242.

(4) Ibid. p. 243.

Il observe, à propos d'un texte d'Innocent III, que Bérault-Bercastel, dans son *Histoire de l'Eglise*, reproduit pour le fond, quoique sous une forme un peu différente, une glose de Fleury. (1)

« On a beaucoup parlé dans ces derniers temps, dit-il encore, des inconvénients de cette prodigieuse autorité que les maximes de moyen-âge attribuaient à l'Eglise et au souverain pontife, dans l'ordre temporel. On a prétendu que ces maximes avaient été une source féconde de désordres ; qu'elles avaient favorisé l'ambition et les prétentions excessives des papes, affaibli parmi les peuples le respect dû aux souverains, et occasionné entre les deux puissances cette lutte violente et opiniâtre, dont les suites ont été si funestes au bien de la religion et au repos des Etats. L'*Histoire ecclésiastique* de Fleury a beaucoup contribué à répandre ces préjugés, surtout parmi les magistrats, qui invoquent souvent son autorité sur ce point. » (2)

L'autorité de Fleury n'eut sur la législation religieuse de la Révolution et de l'Empire qu'une influence heureuse.

Bien que l'*Histoire ecclésiastique* eût contribué pour une part à la formation gallicane des Constituants, son auteur était trop modéré, trop respectueux du Souverain Pontife, trop catholique, pour que son nom retentit souvent au sein d'un Comité ecclésiastique où le gallicanisme extrême voisinait avec le jansénisme, le protestantisme et le rationalisme. « Personne, dit Ludovic Sciout, n'avait mieux critiqué le gallicanisme parlementaire que l'oracle des gallicans ecclésiastiques, l'abbé Fleury. (3)

C'était, au contraire, d'après Fleury que *l'Exposition des principes sur la Constitution civile du Clergé, par les évêques députés à l'Assemblée nationale*, rédigée par Boisge-
lin, et publiée le 30 octobre 1790, proclamait les droits imprescriptibles de l'Eglise. M. l'abbé Emery, en préparant pendant la Révolution son édition des *Nouveaux Opuscules*, (4) obéissait au même souci d'appeler Fleury à la défense des principes catholiques.

Napoléon I^{er}, qui avait lu, en 1807, les *Nouveaux Opus-*

(1) *Ibid.* p. 558.

(2) *Ibid.* p. 659.

(3) Ludovic Sciout, *Histoire de la Constitution civile du Clergé*, Paris 1872, t. I. p. 54.

(4) M^{re} Méric. *Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution*, Paris 1895, t. II, p. 193.

cules, sans y trouver « de quoi fouetter un chat », avait-il de même, et à l'exemple du grand Frédéric, lu l'*Histoire ecclésiastique*? Il ne le semble pas.

Il est vrai que les Articles organiques portent la marque du gallicanisme et de la Déclaration de 1682. Il est vrai encore que celui-là savait l'histoire ecclésiastique, qui écrivait le 22 juillet 1807 : « Que veut faire Pie VII en me dénonçant à la Chrétienté? Mettre mes trônes en interdit? m'excommunier? Pense-t-il que les armes tomberont de la main de mes soldats, et mettre le poignard aux mains de mes peuples pour m'égorger? Cette infâme doctrine, des papes furibonds l'ont prêchée. Il ne resterait plus au Saint Père qu'à me faire couper les cheveux et à m'enfermer dans un monastère! Me prend-il pour Louis le Débonnaire? » (1)

Mais il faut remarquer que Napoléon citait plus volontiers et très souvent Bossuet. « La doctrine de Bossuet, disait-il à l'abbé d'Astros, neveu de Portalis et vicaire général de Paris, voilà le seul guide que l'on doit suivre ; avec lui, on est sûr de ne pas s'égarer. J'entends que l'on professe les libertés de l'Eglise gallicane. Il y a autant de distance de la religion de Bossuet à celle de Grégoire VII que du ciel à l'enfer. » (2)

C'est de Bossuet, non de Fleury, que se réclama le Concile national du 4 juillet 1801, « représentant l'Eglise gallicane ».

Encore l'Empereur, aussi bien par tournure d'esprit que par nécessité, devait-il se contenter de prendre des informations dans son entourage.

Il avait auprès de lui Portalis, neveu de Durand de Maillane et « fort attaché, comme presque tous les membres des anciennes familles parlementaires, aux maximes gallicanes. » (3) Il avait Fouché, que M. Emery exaspérait en lui répétant la maxime suivante de Fleury. « Lorsqu'il s'agit de faire observer les canons et de maintenir les règles, la puissance du Pape est souveraine et s'élève au-dessus de tout ». (4) Il avait l'abbé Grégoire, qui retardait jusqu'en septembre 1800 un synode diocésain fixé au 15 août, parce que

(1) Cité par Debidour, *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France de 1789 à 1870*. Paris 1898.

(2) Mgr. Méric, op. cit. t. II, p. 320

(3) D'Haussonville, *L'Eglise romaine et le Premier Empire*, t. I, p. 147.

(4) Mgr. Méric, op. cit. t. II, p. 194.

Bonaparte lui avait « demandé officiellement un travail d'une haute importance pour la religion et pour l'Eglise gallicane en particulier ». (1)

Ce qui nous porte à croire que les conseillers de Napoléon dans les affaires ecclésiastiques durent nommer Fleury au cours des discussions sur les Articles organiques, c'est que le Cardinal Caprara, dans sa *Réclamation*, retint les aveux de ce dernier : « Ce Code, disait-il, a pour objet la doctrine, les mœurs, la discipline du clergé, ceux des ministres inférieurs, leurs relations avec le Saint-Siège et le mode d'exercice de leur juridiction. Or tout cela tient aux droits imprescriptibles de l'Eglise : elle a reçu de Dieu seul l'autorisation de décider les questions de la doctrine sur la foi ou sur les règles des mœurs, et de faire des canons ou des règles de discipline.

« M. d'Héricourt, l'historien Fleury, les plus célèbres avocats généraux... avouaient ces vérités. » (2)

Une fois de plus, Fleury aurait pu constater avec amertume, s'il avait vécu à cette époque, que les prétendues Libertés étaient plus exactement les Servitudes de l'Eglise Gallicane.

L'*Histoire ecclésiastique* avait donc eu, on peut l'affirmer, un succès considérable auprès des Gallicans.

Heureusement, elle produisait d'autres fruits, plus conformes au dessein de son pieux auteur.

Faut-il insister sur la place d'honneur qu'elle occupait dans la bibliothèque de milliers d'ecclésiastiques et de chrétiens, pour qui Fleury était devenu un guide, non moins édifiant que docte? Elle était, sous la Restauration et la Monarchie de juillet, « l'*Histoire ecclésiastique usuelle* », au témoignage de M. Emile Ollivier lui-même, qui avait souvent cité *l'Institution au Droit ecclésiastique* dans son ouvrage sur *l'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*, (3) et qui préférait l'histoire de Rohrbacher à celle de Fleury « peu favorable aux grands pontifes qui avaient lutté contre les rois iniques et tyrans, toute imprégnée de l'idolâtrie monarchique du Gallicanisme ». (4)

(1) Gazier, op. cit. p. 143.

(2) *Réclamation contre les Articles organiques, faite au nom du Siège apostolique par le Cardinal Caprara, le 18 août 1803, et adressée au ministre de France Talleyrand.*

(3) Edit. Paris, 1877, t. I, pp. 44, 51, 56, 117, 126, 231, 268, 274, etc.

(4) E. Ollivier, *Le Concordat et le Gallicanisme*, discours du 27 avril 1885, p. 55.

Sept éditions des vingt volumes parurent successivement ; la dernière en 1837. Nous ne comptons pas les traductions en anglais, en allemand, en italien, en latin, ni les Abrégés, ni les Morceaux choisis, ni les éditions séparées des *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*.

Le siècle suivant ne fit pas moins de cas de l'*Histoire ecclésiastique* que le XVIII^e.

Une des manifestations les plus intéressantes de l'heureuse influence exercée par l'*Histoire ecclésiastique* au XIX^e siècle fut la conversion de Madame Schwetchine. Nous empruntons à M. de Falloux les détails qui suivent.

M^{me} Schwetchine avait pris la résolution de mettre, par une étude approfondie, un terme à ses doutes. Au mois de Juin 1815, elle se retira dans une maison de campagne complètement isolée de S. Pétersbourg et sur les bords du golfe de Finlande, accompagnée seulement de sa fille adoptive Nadine et d'une bibliothèque choisie qu'elle devait épuiser. L'*Histoire ecclésiastique* de Fleury y figurait au premier rang, à côté des œuvres de Bossuet.

Le Comte de Maistre, ayant reçu sa confiance, lui refusa son approbation, et la mit au défi de parvenir à la lumière en compagnie d'un auteur condamné, prétendait-il, par le souverain Pontife.

Elle tint bon. Durant les journées d'automne et d'hiver, si courtes en Russie, durant d'interminables nuits, elle ne cessa de compulser les documents les plus contradictoires, de remonter aux sources historiques, de confronter les dates, d'étudier les langues, et enfin de prier.

Des éléments de sa conversion, un seul nous a été conservé intact : c'est un volume in-folio de 450 pages, d'une écriture fine et serrée, et contenant l'analyse approfondie qu'elle avait faite de l'*Histoire ecclésiastique*.

Son bon sens exquis lui avait aisément fait deviner qu'il ne s'agissait pas, entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque, d'une question dogmatique à proprement parler, mais surtout et avant tout d'une question historique. Ce qu'elle analysa donc avec le plus de soin, ce furent les actes des principaux conciles œcuméniques tenus en Orient, et tout ce qui, dans ces actes, attestait plus clairement la supériorité du Pape. L'attention est portée en outre sur l'histoire de Photius, son intrusion sur le siège de Constantinople, sa déposition, son rétablissement, ses longs démêlés, sa rupture avec Ro-

me et, au milieu de ces péripéties, sur les témoignages plus nombreux, plus irrécusables que jamais, de l'autorité des Souverains Pontifes reconnue et acceptée à Constantinople. Dans ce dédale historique, un guide était indispensable. Madame Schwetchine le voulut impartial et, autant que possible respecté des différents partis. Elle crut trouver la réunion de ces qualités dans Fleury. Platon, célèbre métropolite de Moscou, en faisait grand cas, et les protestants eux-mêmes en parlaient avec estime.

M^{me} Schwetchine accomplit sa prodigieuse compilation en l'espace de six mois. Elle n'avait pas encore achevé son travail lorsque la lumière se fit dans son esprit. « 31 août 1815! écrivait-elle, jour heureux, où les ténèbres de mon esprit se sont dissipées jusqu'au *Fiat lux* qu'une voix céleste fait résonner au fond de ma conscience ! »

Et comme on lui objectait les tendances fâcheuses de l'abbé Fleury, voici ce qu'elle répondait :

« C'est pendant que j'en recueillis tant de bien, que j'en entendais dire tant de mal sans que ma confiance ait jamais été ébranlée, pas plus que ma reconnaissance depuis. Cela ne prouve pas du tout, même à mes yeux, que Fleury soit irréprochable ; seulement la vie que je lui dois établit de lui à moi une paternité à laquelle je ne dispute rien. Pour les livres, c'est comme pour les hommes : le bien qu'ils font ne peut être nullement allégué en preuve de leur irréprochabilité. » (1)

L'*Histoire ecclésiastique* ne fut pas non plus étrangère à la conversion de Newman au catholicisme, survenue en 1845.

Celui-ci en avait entrepris la traduction en 1838. Avec la collaboration de quelques amis des collègues d'Oriel et de Lincoln, il venait d'en faire paraître trois volumes à Oxford, en 1842, 1843 et 1844 (2).

Ils étaient précédés d'un *Avertissement* où John-Henry Newman exprimait sa haute estime pour l'historien français. « Ce que nous trouvons, disait-il, dans l'œuvre de Fleury, c'est un récit à la fois exact et détaillé, présentant la suite des événements ecclésiastiques au fur et à mesure qu'ils se produisent ; et c'est ce que, par suite du plan qu'ils ont

(1) M^{me} Schwetchine, *Sa vie et ses œuvres*, par le comte de Falloux. Paris 1860, pp. 173 et ss.

(2) *The Ecclesiastical History of M. l'abbé Fleury*.

adopté pour leurs histoires, l'on ne trouve pas dans Mosheim Milner, Gibbon, Néandre, Milman ou Doellinger, tout grands que sont, et de bien des manières, les mérites de ces auteurs. La méthode de Fleury a encore pour résultat une autre supériorité... c'est que ses opinions religieuses particulières exercent une bien moindre influence sur le récit qu'il donne des faits que les opinions des auteurs nommés ci-dessus... » (1)

Plus tard, dans l'histoire de ses opinions religieuses, voulant prouver que sa conversion était une œuvre de réflexion personnelle et non d'influence étrangère, Newman revint sur ce sujet. » J'aimais Fleury, dit-il, (*I was fond of Fleury*)... parce qu'il présentait une sorte de photographie de l'histoire ecclésiastique sans aucun commentaire. Cette naïve représentation des premiers siècles contribua beaucoup à me troubler. (*That simple representation of the early centuries had a good deal to do with unsettling me*...) (2)

Preuve éclatante de la salutaire influence que le sage Fleury continuait d'exercer par l'exposition simple et loyale de la vérité.

Chateaubriand, dont nous avons déjà cité le nom à propos des *Mœurs des chrétiens*, amené dans ses *Etudes historiques* à parler de Julien l'Apostolat, cite la traduction que Fleury avait faite de son portrait par saint Grégoire de Nazianze. (3) « Cette traduction, note-t-il, n'est pas tout à fait exacte, et n'a pas surtout l'âpreté de l'original ; mais il y a quelque chose de si simple, de si naturel, de si grave, dans le style de Fleury, que je n'ai pas eu la témérité d'entreprendre de refaire ce qu'il a fait. Fleury et Tillement sont deux hommes qui ne permettent pas qu'on retouche ce qu'ils ont touché. » (4)

Fleury, avait Montalembert en 1860, n'a point encore été surpassé comme historien de l'Eglise. (5)

Cependant l'admiration n'était pas sans réserves.

« A côté de ces qualités de forme chez Fleury, que de graves défauts, au point de vue, bien plus important, du

(1) *Ibid.* p. 5.

(2) *Apologia pro vita sua*, by John-Henry Newman, London, 1864. (History of my religious opinions), pp. 152-153.

(3) *Hist. ecclés.*, t. III, p. 467.

(4) Chateaubriand. *Etudes historiques*. II^e discours, II p.

(5) Montalembert. *Les moines d'Occident*, Introd. p. CCXXVIII.

fond et des doctrines ! » écrivait en 1841 l'abbé Blanc, dans son *Histoire ecclésiastique*. (1)

Mgr Dupanloup, traitant en 1863 des études qui peuvent convenir aux loisirs d'un homme du monde, au grand étonnement de M. Eugène Veuillot, y proposait Fleury comme historien éminent (2) ; mais il conseillait de lire concurremment la critique de son histoire, par Marchetti. « Il y a, reconnaissait-il, cette lacune dans notre littérature ecclésiastique : nous manquons d'une histoire de l'Eglise qui soit à la fois complète et à l'abri de graves critiques ». (3)

A la même date, Héfélé donnait une juste appréciation de Fleury. Il l'avait comparé à Noël Alexandre. « En somme, continuait-il, ce dernier est visiblement plus savant, en beaucoup de choses plus exact, et un critique beaucoup plus rigoureux que Fleury.

« Mais ce dernier est incomparablement plus agréable, beaucoup plus à la portée du grand nombre, plus riche en matériaux historiques présentés et, dans le récit historique proprement dit, abstraction faite des dissertations, beaucoup plus détaillé. Particulièrement attrayants sont ses extraits, fréquents et appropriés, des œuvres les plus importantes des Pères de l'Eglise et des Actes des Martyrs les plus intéressants, ainsi que les peintures de mœurs précises et achevées, toutes choses que Fleury, avec son tact et son grand talent, a introduites dans son œuvre et, par là, lui a donné beaucoup de vie et de couleur. » (4)

Et Héfélé rapporte, en terminant, les éloges, suspects, il est vrai, de Doellinger : « Sa grande *Histoire de l'Eglise* est un récit des événements simple, sans prétention, judicieux, et consciencieusement exact. » (5)

Mais l'*Histoire ecclésiastique* n'eut pas seulement des approbateurs : les contradictions ne lui manquèrent pas en ces deux derniers siècles.

Un jour, à Agen, racontent les *Nouvelles ecclésiastiques* du 5 septembre 1730, un séminariste s'écria « en plein réfectoire que l'*Histoire* de M. Fleury, qu'on lisait actuellement,

(1) *Introd.* p. 149.

(2) *Le Correspondant*, décembre 1863.

(3) *Revue du monde catholique*, 10 janvier 1864, Chronique de la quinzaine, par E. Veuillot.

(4) Héfélé, *Beitrag zur Kirchengeschichte, Archaeologie, und Liturgik*. Tübingen 1864, t. II, pp. 89, 91.

(5) Doellinger, *Handbuch der Geschichte der Christlichen Kirche* Bd. I. Abth. I. S. XIII.

était un livre détestable, semé de mille erreurs, et que, si on continuait à le lire, il se retirerait avec la moitié du Séminaire.... Un vicaire général prit la défense du belliqueux lévite, et l'évêque, M. de Saléon, jugea que, l'action de celui-ci n'étant que l'effet de son zèle, il fallait plutôt l'excuser que le punir trop sévèrement. »

Par cet incident, on devine qu'une polémique ardente s'était élevée sur l'œuvre de Fleury.

En 1728, en effet, un directeur au Séminaire de Saint-Sulpice, M. de Planque, avait rédigé un long mémoire de 238 pages intitulé : *Remarques sur l'histoire ecclésiastique de M. l'abbé Fleury, adressées à un ami*. L'auteur rangeait sous quinze articles les erreurs de Fleury. Il terminait ainsi : « Je renouvelle en finissant ces remarques 1° la protestation que j'ai faite en les commençant que je n'ai point prétendu attaquer M. Fleury, mais ceux qui lui ont fourni des mémoires et à qui il s'est trop confié ; que quand il serait vrai que quelques-unes de celles que j'ai mises dans cet ouvrage mériteraient peu d'attention, il n'y en a que trop d'autres capables de faire sentir la malignité de l'histoire de M. Fleury. Plût à Dieu que l'expérience ne l'eût pas démontré!... »

En 1736, le P. Lantheaume, jésuite, publia des *Observations théologiques, historiques, critiques, etc., sur l'histoire ecclésiastique de feu M. l'abbé Fleury, avec des dissertations, analyses des Pères et autres pièces détachées*... « L'ouvrage, disait l'auteur dans sa préface, sur lequel je fais mes observations, a été si bien reçu qu'il n'est permis, ce semble, d'en parler que pour en faire remarquer les beautés et approuver tout ce qu'il contient. Je ne puis cependant dissimuler que je ne suis pas toujours d'accord avec son célèbre et respectable auteur.... Je rends à M. Fleury la justice qui lui est dûe, mais, comme il n'a pas toujours été lui-même du sentiment de plusieurs grands hommes qui l'ont précédé, et qu'il a préféré à toute autre considération l'intérêt de la vérité qu'il croyait avoir trouvée, on ne doit pas me savoir mauvais gré si, par le même motif, je m'écarte de ses opinions, en suivant son exemple.... »

Le P. Lantheaume usait de modération, et ses deux volumes d'observations étaient d'ailleurs fort savants.

D'autres écrits avaient été autrement violents.

Le P. Honoré s'était fait spécialement remarquer, en 1726, par ses *Observations sur l'Histoire ecclésiastique..... adressées à N. S. P. le pape Benoit XIII et à NN. SS. les évêques*. La préface en avait été écrite par M. Stevart, que ses fureurs, disent les *Nouvelles ecclésiastiques*, « firent bientôt juger digne d'être chanoine, et même doyen de la métropole de Saint-Rombaud ».

En 1736, le P. Honoré lançait une *Dénonciation...* non moins agressive. « De quoi, disait-il, n'est pas capable un auteur passionné dès qu'il est possédé de la fureur de médire?... Quelle honte pour les catholiques qui font continuellement de si grands éloges d'une histoire remplie de faits si scandaleux... Quel déshonneur pour tant d'ecclésiastiques et de religieux qui la répandent dans le public et la mettent autant qu'ils peuvent entre les mains de tout le monde !... Je défie l'hérétique le plus passionné d'exagérer ou d'envenimer tous ces faits odieux que rapporte notre auteur ; mais ce qui n'est pas moins affligeant est de voir un prêtre aussi aveuglé sur les règles de la charité et autant déterminé qu'il l'était à ne jamais réparer le scandale qu'il donnait à toute l'Eglise... Ce n'est qu'avec la plus vive douleur que je me trouve obligé de rapporter ici une partie des blasphèmes que vomit M. l'abbé Fleury.... Livre enfin qu'on peut nommer à juste titre le triomphe du tolérantisme, de l'hérésie et du libertinage. »

Des aménités analogues étaient lancées par le P. Houssta, augustin des Pays-Bas, dans un livre intitulé : « *La mauvaise foi de M. l'abbé Fleury prouvée...* »

Le P. Chalippe, récollet, auteur d'une *Vie de saint François d'Assise*, ne projetait rien moins que d'opposer à l'histoire de Fleury un nouvel ouvrage, sous le nom d'Anti-Fleury. (2)

C'étaient là des déclamations où l'animosité tenait lieu d'esprit critique et de justice. La *Justification des Discours et de l'Histoire ecclésiastique contre les reproches et les calomnies de quelques religieux flamands.....* parut, en deux volumes, en 1736 et 1738. L'auteur en était le P. Ormont du Sellier, capucin, plus connu sous le nom du P. Tranquille de Bayeux.

Cela ne découragea pas d'autres adversaires. Le P. Ros-

(1) P. Honoré, *op. cit.* pp. 28, 37, 98, 123.

(2) *Nouvelles ecclésiastiques*, 30 juillet 1729.

signol, en 1802, faisait de Fleury une « vipère » puis un loup caché sous la peau d'une brebis », puis « l'écho fidèle de Luther et Calvin. » (1)

Toute cette polémique est résumée par le docteur Marchetti dans la préface d'une autre *Critique de l'histoire ecclésiastique*. L'édition française que nous avons de cet ouvrage est traduite sur la quatrième édition italienne de 1794. Un premier tome traite des principes généraux de Fleury; un second contient des observations particulières. « Je fais profession, déclare l'auteur dans sa Préface, d'écrire pour les personnes savantes et distinguées, telles qu'il y en a beaucoup encore, qui ne connaissent d'autre règle de leur jugement que l'aimable vérité, dans quelque auteur qu'elle se trouve.... Je promets solennellement à mes lecteurs de ne leur demander jamais à être cru sur parole, et je désire qu'ils ne croient ce que j'avancerai qu'autant que mériteront, à leur jugement, les raisons concluantes..... »

C'est assurément le correctif le plus sérieux de l'œuvre de Fleury, celui que De Maistre recommandait à Mme Schwetchine, et Mgr Dupanloup au public. Nous nous ferons un devoir de l'utiliser bientôt pour juger impartialement de la valeur de *l'Histoire ecclésiastique*.

Les querelles que soulevèrent les abrégés de l'histoire de Fleury ne furent pas moins vives. Un abrégé, en 10 volumes, publié à Avignon en 1750, attira à son auteur, François Morenas, une réplique, en 600 pages, des Jansénistes. Les *Lettres d'Eusèbe Philalèthe*, portaient en exergue ce texte du Psaume XXX: « Muta fiant labia dolosa ! » Si le mépris, commençaient-elles, et l'indignation publique contre un mauvais ouvrage pouvaient être regardés comme une réfutation suffisante, il serait inutile de faire la critique de l'ouvrage.... Mais le zèle et l'attention qu'ont les Jésuites pour le débiter exigent quelque chose de plus... » La dispute portait moins sur Fleury que sur les questions du jour.

Au XIX^e siècle, comme *l'Histoire ecclésiastique* ne faisait que croître en vogue, les critiques redoublèrent.

Dans une lettre écrite de Saint-Petersbourg : le 1^{er} (13) décembre 1814 au vicomte de Bonald, Joseph de Maistre

(1) *Réflexions sur l'histoire de M. l'abbé de Fleury par le P. Rosignol de Vallonise, ex-jésuite, Paris, 1802, pp. 60, 81, 244,...*

s'exprimait ainsi : « Voyez Fleury, le plus dangereux des hommes qui ont tenu la plume dans les matières ecclésiastiques; car il n'y a rien de si dangereux que les bons mauvais livres, c'est-à-dire les mauvais livres faits par d'excellents hommes aveuglés. Avec son historiette ecclésiastique faite comme on fait les chassis en collant des feuilles de papier bout à bout, il s'est emparé de toutes les têtes, et tout bachelier sevré d'avant-hier, qui a glissé sur cette entreprise, croit en savoir autant que le cardinal Orsi.... D'Alembert disait toujours « le sage Fleury »; Voltaire disait: « il est presque philosophe »; il a obtenu le triste honneur d'être traduit, approuvé et commenté par les protestants, qui ont dit, *ore rotundo* : « il est des nôtres ». Par quelle magie arrive-t-il qu'un écrivain ecclésiastique soit approuvé par les athées, par les protestants, par les évêques de France? Il faut qu'il soit bien parfait. »

De Maistre avait-il qualité pour donner à Fleury des leçons si hautaines d'impartialité, et même de respect vis-à-vis du Saint-Siège? Qu'on en juge aux expressions qu'il employait, en avril 1804, à propos du pape Pie VII et de la cérémonie du sacre de l'Empereur : « Les forfaits d'un Alexandre Borgia sont moins révoltants que cette hideuse apostasie de son faible successeur.... Je voudrais de tout mon cœur que le malheureux pontife s'en allât à Saint-Domingue pour sacrer Dessalines. Quand une fois un homme de son rang et de son caractère oublie à ce point l'un et l'autre, ce qu'on doit souhaiter ensuite, c'est qu'il achève de se dégrader jusqu'à n'être plus qu'un polichinelle sans conséquence... » (1) Nous sommes plutôt éloignés de la grave sérénité de Fleury.

Néanmoins, le jugement de Joseph de Maistre a fait assez autorité pour qu'une plume très avertie l'ait cité, plus d'un siècle après, appelant *l'Histoire Ecclésiastique* de Fleury « le péché de sa vie, auquel le malheur veut que son nom reste attaché. » (2)

Montalembert constatait avec tristesse que Fleury, « si longtemps l'oracle de l'histoire ecclésiastique, mettait sa vaste science et son incontestable talent au service des enne-

(1) Cité par Debidour, *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France de 1789 à 1870*, Paris 1898, p. 241.

(2) *L'Enseignement Chrétien*, 1^{er} octobre 1921, p. 458, art de M. P. Lahargou.

mis de Rome » et qu'il « n'avait rien compris à la constitution morale et sociale des peuples chrétiens au Moyen-Age. (1)

L'abbé Félicité de Lamennais, qui avait étudié l'*Histoire ecclésiastique*, et qui avait même projeté, en 1809, d'éditer, en collaboration avec l'abbé Jean-Marie, les *Discours* annotés, en devint l'adversaire. « Plus j'étudie Fleury, écrivait-il en novembre 1809 à l'abbé Bruté, plus je m'en dégoûte. On n'imagine pas combien il y a de faussetés, d'exagérations, de réticences, et de préjugés dans cet homme, à qui l'on a fait, je ne sais sur quoi fondé, une réputation de raison qui en impose en France presque universellement... » (2)

Son correspondant n'accepta pas sans protester un jugement aussi sévère. Il écrivit aussitôt à Jean-Marie : « Féli se fâche trop fort contre Fleury... Voilà le sage et judicieux Fleury bien bas, trop, je crois... Oh ! dame ! Féli, je me ferai fleuriste si vous ne le ménagez pas un peu plus. Je suis persuadé qu'il y a des corrections très importantes à y faire, des abus très fâcheux de son autorité à prévenir, mais il faudrait comme cesser de croire à la sagesse, à la science, à la piété des meilleurs hommes, s'il fallait se refuser aux impressions profondes que Fleury fait sur l'esprit des lecteurs les plus religieux.... » L'abbé Bruté se fit-il fleuriste ? Nous ne savons ; mais l'abbé de Lamennais, devenu ultramontain farouche, s'attaquait encore ferme à Fleury en 1814 dans sa *Tradition de l'Eglise sur l'Institution des évêques*.

Sans aller aussi loin dans son aversion pour Fleury, Dom Guéranger suivit une voie analogue. Il « commença son éducation..... avec l'*Histoire ecclésiastique*, qui devint son livre de chevet et son oracle... » (3) Plus tard, ses idées évoluèrent. « Il revint à l'*Histoire ecclésiastique*, tempérée cette fois par la critique de Marchetti et avec une déférence moins complète aux assertions de l'historien gallican. » (4)

M. Guérin, dans la *Revue des Questions historiques* du 1^{er} avril 1868, (5) parcourant les « Travaux contemporains sur l'Histoire générale de l'Eglise, » s'écriait : « C'est vérita-

(1) Montalembert, *Les moines d'Occident*, Introd. p. CCXXVII.

(2) *La Jeunesse de Lamennais*, in 8° Paris. Perrin. 1913, pp. 65 et 199.

(3) *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, Paris Plon et Oudin, 1910, t. I, p. 16.

(4) *Ibid.* p. 21.

(5) *Revue des Questions Historiques*, t. IV, pp. 561-599.

blement déplorable... Il est triste de voir, entre les mains de tous, un ouvrage comme celui de Fleury qui, imbu de l'esprit des parlements, s'était rendu l'interprète de tous les préjugés de son temps, et de toutes les préventions injustes contre le Saint-Siège. »

Il continuait : « Pour attaquer une réputation aussi bien établie que celle de Fleury, pour renverser cette forteresse où s'étaient retranchés tous les vieux préjugés, pour réagir enfin contre cette *Histoire ecclésiastique* et contre cette foule de livres qu'elle avait fait surgir, il fallait un courage, un zèle, que pouvaient seules donner la conviction d'accomplir un devoir et la confiance dans le secours d'en haut. »

« Ce courage et cette confiance, l'abbé Rohrbacher les eut, et ce sera sa gloire. Dès 1826, il avait conçu le plan de son *Histoire universelle de l'Eglise*... elle fut terminée en 1848... Il l'entreprit dans le but, non seulement de combattre l'esprit gallican et janséniste dont Fleury et ses imitateurs avaient si malheureusement imbu toute une génération, mais aussi de réfuter les erreurs de M. de Lamennais, dont il avait été le disciple et l'ami. » (1)

En 1886, au tome XXVIII^e de *l'Histoire de l'Eglise* commencée par l'abbé Darras, l'abbé Fèvre, son continuateur, s'en prenait à Fleury de plus belle. (2)

« L'idéal historique de Fleury, disait-il, c'est le pur gallicanisme, le droit protestant et césarien. L'Eglise catholique de Fleury, c'est, au fond, l'Eglise anglicane de Henri VIII ou l'église française de la Constituante. Les fausses Décrétales, la scolastique, l'architecture ogivale, les grands papes du Moyen-Age, il parle de tout cela un peu moins respectueusement que le patriarche de Ferney; et *l'Essai sur les mœurs des nations* emprunte beaucoup à *l'Histoire ecclésiastique* de Fleury. Pour la mise en œuvre des matériaux, Fleury prend des textes ce qu'il veut; et, suivant une expression célèbre, il sollicite doucement les passages, qu'il accommodé toujours dans le même sens, et forme ainsi, dirai-je son histoire, ou sa plaidoirie? User des textes de cette sorte, taire ceci, taire cela, en histoire, c'est mentir. Fleury

(1) Cf. spécialement Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise*, Liv. 88, n° 11.

(2) Darras et Fèvre, *Histoire générale de l'Eglise*, t. XXVIII, pp. 267-268.

ment ainsi, presque à toutes les pages, même dans les premiers siècles, parce qu'il ne signale que ce qui lui fait plaisir. Au reste, toujours modeste en ses allures, mais d'une modestie hypocrite, et avec une modération qui sent le donneur de coups de couteau. Quant au style, beaucoup trop vanté, de Fleury, il n'a ni originalité, ni étendue, ni ordre; il n'est composé que de fragments, passés au premier fil venu, et n'est recommandable que par sa forte et sympathique clarté. Le siècle l'a marqué de son sceau, et la passion lui a donné de l'âme... »

Cet échantillon suffirait à prouver, ce que l'opinion a eu vite reconnu, que *l'Histoire de l'Eglise* de Darras en question, était avant tout une œuvre de polémique et de déclamation.

L'œuvre de Rohrbacher eut quelque succès, mais elle-même était loin de valoir celle de Fleury, qu'elle avait voulu supplanter. Elle n'était, au dire même de ses admirateurs, qu'une compilation, un « composé de morceaux empruntés et juxtaposés », (1) une « masse de choses mal digérées et mal distribuées », quand elle ne se contentait pas de reproduire en entier le texte de Fleury.

Darras et Rohrbacher étaient de ces auteurs que stigmatisait le P. De Smedt, parce qu'ils « semblaient prétendre racheter par le bon esprit le manque d'études sérieuses et de probité scientifique, » (2) et M. l'abbé Douais, professeur à la Faculté catholique de Toulouse, dénonçait en 1883 l'insuffisance de leurs histoires générales « qui, parce qu'elles furent écrites dans un sens anti-gallican, parurent combler toutes les lacunes, mais dont le succès (fut) considéré à l'étranger comme la preuve la plus significative de la décadence des études historiques au sein du Clergé français. » (3)

Chose curieuse, tant et de si puissants adversaires de *l'Histoire ecclésiastique* ne purent obtenir qu'elle fût mise à l'Index. Des auteurs, même récents et sympathiques à Fleury, ont cru qu'elle y était, tel l'abbé Dartigues, qui déclare sans hésiter : « De ce chef, *l'Histoire ecclésiastique* a été mise à l'Index à Rome ». (4)

(1) Guérin *loc. cit.*, p. 571.

(2) De Smedt, *op. cit.* p. 285.

(3) Brochure sur l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, *Bulletin critique*, 15 janvier 1883, p. 34, cité par le P. De Smedt.

(4) Abbé Dartigues, *op. cit.* p. 23.

Mais, outre que le fait eût rendu difficilement explicable la présence de cette Histoire dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques, nous avons eu beau consulter les catalogues à diverses dates, nous n'y avons rien trouvé d'autre que *l'Institution au droit ecclésiastique*, le *Neuvième Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*, et le *Catéchisme historique*. (1)

Le Bulletin historique du diocèse de Lyon, en septembre-octobre 1902, contient d'intéressants détails sur les dessous de l'affaire. (2)

Certes *l'Histoire ecclésiastique* reçut à Rome un accueil sévère. C'était en 1740. Le Saint-Office avait fait des démarches contre l'ouvrage et en avait même extrait une série de propositions dignes de censure. Sa Sainteté Benoit XIV, bien qu'elle eût cité souvent des passages de Fleury, était loin d'approuver l'ensemble. Une circonstance venait encore aggraver la situation : le fait que les Vénitiens en préparaient activement une traduction nouvelle. Au lieu d'une simple inscription au catalogue des livres prohibés, le Pape prépara un Bref, destiné au roi de France, avec la nomenclature des propositions censurées.

Mais, « tandis que les partisans d'une rigoureuse orthodoxie désiraient une condamnation qui calmerait leurs scrupules, les politiques s'efforçaient de l'écarter. Ils prévoyaient en effet que les doctrines les plus chères à la cour de France, au Parlement, et même à la Sorbonne, succomberaient en même temps que l'historien... » (3) Le Cardinal de Tencin, successeur du duc de Saint-Aignan comme ambassadeur de France auprès du Vatican, fut chargé par le cardinal Fleury d'obtenir à tout pris des délais, puis un arrangement de l'affaire. Sa correspondance diplomatique contient les principaux incidents de cette épineuse négociation. Les pourparlers se prolongèrent onze mois environ et on admira l'évêque sans contredit le plus ultramontain du royaume déployer une habileté consommée pour couvrir l'apologiste excessif d'un gallicanisme effréné » (4)

Le cardinal Fleury insista de tout son pouvoir. Le 14

(1) *Index librorum prohibitorum SSmi D. N. Leonis XIII jussu editus. Romæ*, 1900. Fleury Claude.

(2) L. A. Vanel, *L'abbé Fleury à l'Index et la diplomatie du cardinal de Tencin* ; dans le *Bulletin historique du diocèse de Lyon*, pp. 143-149.

(3) *Ibid.* p. 144.

(4) *Ibid.* p. 144.

février 1741, après avoir décrit au Pape la situation en France, le ministre de Louis XV concluait : « Il résulte de cet exposé que les remèdes seront lents et par conséquent très pénibles, mais un schisme serait le comble des maux, et il serait impossible d'en prévoir les funestes suites. Comme je ne dois rien laisser ignorer à Votre Sainteté, je ne sais si la condamnation de *l'Histoire ecclésiastique* de feu M. Fleury n'exciterait pas bien du trouble en France, où son livre est fort estimé. Je sais qu'il y a plusieurs choses répréhensibles, mais je ne sais pas en même temps si une censure dans les formes ne produirait pas plus de mal que de bien. Je laisse à M. le cardinal de Tencin à avoir l'honneur de traiter cette matière avec Votre Sainteté; mais je ne puis m'empêcher de lui représenter que cet article demande la plus sérieuse attention. »

La sagesse du Souverain Pontife termina ces débats d'heureuse façon. Le Pape fit remettre deux cents pistoles au libraire de Venise pour qu'il cessât d'imprimer la traduction de *l'Histoire ecclésiastique*. Et ce fut tout. Il n'est « point ordinaire de voir un juge, au lieu de prononcer une sentence délibérée, préférer ne pas la rendre, et payer de sa bourse les frais du procès. » (1)

(1) L. A. Vanel, *loc. cit.* p. 149.

CHAPITRE XVIII.

L'Histoire Ecclésiastique devant la critique

Faits particuliers que Fleury aurait dénaturés :

La chute du pape Libère.

Le baptême de Constantin.

L'Assomption de la T. S. Vierge.

Les Fausses Décrétales.

Le relâchement de la discipline ecclésiastique.

Les Croisades.

Et maintenant, sans revenir sur les mérites de *l'Histoire ecclésiastique*, examinons les principaux reproches que lui ont faits ses détracteurs. Peut-être nous sera-t-il permis ensuite de nous faire une opinion personnelle.

Si Fleury fut tellement combattu, ce fut certainement par esprit de coterie, parce qu'il avait froissé des amours propres, et parce qu'il avait pris position contre des partis qui n'attendaient que la mort du confesseur de Louis XV pour donner libre cours à leur ressentiment.

Mais ce fut aussi au nom de la vérité, qu'on prétendait qu'il avait souvent violée. On lui reprochait d'avoir dénaturé une foule de faits particuliers, d'avoir employé des méthodes défectueuses et manifesté une tendance générale au Gallicanisme. Était-ce fondé?

Il serait fastidieux de reprendre un à un ces griefs : arrêtons-nous aux plus graves et aux plus fondés en apparence.

Marchetti reproche à Fleury d'avoir rapporté avec assurance la chute attribuée au pape Libère et d'avoir présenté avec grand détail les circonstances qui peuvent l'aggraver. (1)

(1) Marchetti, t. II, pp. 110-112.

Et il le réfute ainsi : « Personne ne doute plus que parmi les différentes formules de Sirmium, celle que souscrivit Libère ne fût la première rédigée contre Photin, formule que saint Hilaire, dans le traité *De Synodis*, défend comme catholique... Libère aurait erré en condamnant la cause de saint Athanase ; mais personne ne peut apercevoir une définition de foi dans la condamnation d'un homme. Ainsi, quand cette chute de Libère serait certaine, elle ne prouverait rien contre les définitions... »

Or ouvrons Fleury : « Démophile, lisons-nous, évêque de Bérée, où Libère était en exil, lui présenta la profession de foi de Sirmium : c'est-à-dire, suivant l'opinion la plus probable, la première composée contre Photin au concile tenu en 351, où Démophile même avait assisté, qui supprimait tacitement les termes de consubstantiel et de semblable en substance, mais qui, au reste, pouvait être défendue comme elle l'a été par saint Hilaire... » (1)

Pour la portée de cette défaillance, nul doute que Fleury ne pensât comme Bossuet et n'estimât avec lui que la succession de l'Eglise n'avait pas été interrompue, puisque le Pape n'avait cédé qu'à la force ouverte et était retourné de lui-même à son devoir. (2)

Marchetti se trouve donc être d'accord, et en détail, avec l'auteur qu'il prétendait contredire.

Il reste seulement que Fleury s'est permis de donner comme certaine la chute du pape Libère, sans qu'elle le soit, paraît-il, absolument. « Depuis Bossuet, dit en effet l'abbé Mourret, la critique a soumis à une révision sérieuse les documents sur lesquels s'appuyaient Tillemont et Fleury... Le savant éditeur du *Liber Pontificalis*, tout en opinant pour la défaillance du Pape à Bérée, reconnaît que l'opinion contraire peut se plaider. » (3)

Ce n'est pas que Mgr Duchesne estime « modifiée essentiellement ou même grandement » la tradition relative aux trois premiers siècles de l'Eglise. « Les résultats partiels, écrit-il, acquis par tant de découvertes et d'efforts tendent,

(1) Fleury, *Hist. eccl.* t. III, p. 525.

(2) Bossuet, *Seconde instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise*. édit. Lachat, t. XVII, p. 217-218.

(3) F. Mourret, *Hist. générale de l'Eglise*, t. II, p. 148.

en somme, à justifier la façon de voir des sages critiques du temps de Louis XIV. » (1)

Pour l'avoir ignoré, le P. Lantheaume s'est abaissé à relever chez Fleury les faits historiques les plus indiscutables.

A propos du baptême de Constantin, placé par « le père de l'histoire ecclésiastique » en l'an 337, (2) « je ne trouve pas mauvais, dit-il dédaigneusement, que M. Fleury s'en soit tenu au récit d'Eusèbe... mais il sera permis aussi de dire que l'opinion opposée, selon laquelle ce prince fut baptisé à Rome par le pape saint Sylvestre avant que d'être arrivé au terme de ses jours est soutenable. » Et il la soutient. (3) Et, pour rester dans cette note de puérile contradiction, l'abbé Darras la soutient après lui. (4)

Mais, prouve le P. De Smedt au cours de tout un chapitre, « s'il est un fait bien établi maintenant, dans l'histoire ecclésiastique, c'est assurément celui du baptême de Constantin à la fin de sa vie. » (5)

Marchetti, après M. de Planque, s'en prend aux assertions de Fleury touchant l'Assomption de la Sainte Vierge. « Croirait-on, dit-il, qu'un auteur, je ne dis pas catholique, mais seulement chrétien, pût combattre le sentiment de l'Assomption glorieuse de la Mère de Dieu au ciel avec sa dépouille mortelle? (6)

Parcourons les diverses allusions de l'*Histoire ecclésiastique* à ce sujet.

« C'est dans cette lettre, (du concile d'Ephèse en 431) que le concile joint ensemble saint Jean et la sainte Vierge, comme honorant également la ville d'Ephèse : or il est certain, par une autre lettre, que le sépulcre de saint Jean y était, dans une église de son nom. » (7)

Et Marchetti déclare que Fleury laisse « au lecteur le soin d'en tirer la conséquence bien naturelle, savoir que le tombeau de la sainte Vierge y était aussi. »

Nous ne sommes pas de cet avis, et trouvons le texte de Fleury pur de toute tendance. Un texte précédent corrobore

(1) Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, Paris 1911, t. I, Préface p. IX.

(2) Fleury, *Hist. eccl.*, t. III, p. 258.

(3) P. Lantheaume, *op. cit.* pp. IV-VII.

(4) Darras et Fèvre, *Hist. de l'Eglise*, t. IX, p. 72-100.

(5) De Smedt, *op. cit.* pp. 137-160.

(6) Marchetti, t. II, p. 113-117.

(7) *Histoire ecclés.*, t. VI, p. 91.

en effet celui-ci. « Nous avons un sermon de saint Cyrille, prononcé en ce temps-là, où il salue avec éloges la ville d'Ephèse, l'apôtre saint Jean, dont les reliques y reposaient, et la sainte Vierge Marie, dont il relève toutes les grandeurs, répétant à chaque article le titre de Mère de Dieu. » (1) Mais, concluons-nous, si les reliques de la sainte Vierge avaient reposé à Ephèse, saint Cyrille ne les aurait-il pas mentionnées aussi ?

« Les traits que Fleury lance ici, dit le critique, sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus cachés. » Nous trouverions plutôt ces traits d'autant plus cachés qu'ils n'existent pas.

Saint Adamnan, écrit Fleury pour l'an 704, décrit, sur la relations d'un évêque de Gaule, nommé Arculfe, et qui avait fait le voyage de Jérusalem, « une église de la vallée de Josaphat, où l'on montrait le sépulcre de la sainte Vierge ; mais, ajoute-t-il, on ne sait en quel temps, ni par qui, ni comment, son corps en a été ôté, ni en quel lieu il attend la résurrection. On croyait donc dès lors que la sainte Vierge était morte à Jérusalem, comme il le marque ensuite expressément ; mais on ne croyait pas encore qu'elle fût ressuscitée. » (2)

Pour l'an 774 ; « On a aussi de lui (de saint Ambroise Autpert, né dans les Gaules) quelques homélies ; entre autres une sur l'Assomption, où il déclare qu'il ne décide point si la sainte Vierge a été enlevée au ciel en corps ou en âme. » (3)

Pour l'an 824 : Le pape Pascal « répara et orna quantité d'églises à Rome et ailleurs... Entre les ornements des églises, il est fait mention de deux, où était représentée l'Assomption de la très sainte Vierge en son corps, ce qui montre qu'on la croyait dès lors à Rome. » (4)

Pour l'an 855 : Le pape Léon IV « institua l'octave de l'Assomption de la sainte Vierge, qui ne se célébraït point encore à Rome ». (5)

Pour l'an 1124 : Guibert, abbé de Nogent, disciple de saint Anselme, « pour montrer la retenue de l'Eglise sur les faits incertains, dit qu'elle n'ose assurer que la sainte Vier-

(1) *Hist. ecclés.* t. VI, p. 67.

(2) *Ibid.* t. IX, p. 145.

(3) *Ibid.*, t. IX, p. 481.

(4) *Ibid.* t. X, p. 251.

(5) *Ibid.* t. X, p. 599

ge soit ressuscitée, quelque fortes que soient les raisons de le croire : elle permet seulement de le penser. » (1)

Pour l'an 1215 : Avant le concile de Tolède, tenu la même année, Rodrigue Chimenez, archevêque de Tolède, parla avec la permission du Pape dans une chambre du palais de Latran en présence des prélats, et revendiqua contre l'archevêque de Compostelle la primatie de Tolède. « Mais à Dieu ne plaise, continua-t-il, que, pour l'honneur de ma primatie, je dise que le corps de la sainte Vierge, que nous croyons fermement être dans le ciel, ait jamais été enterré dans l'église de Tolède... Nous voyons ici, remarque Fleury, le progrès qu'avait fait depuis un siècle l'opinion de l'Assomption corporelle de la sainte Vierge, puisque Guibert de Nogent témoigne que l'Eglise n'osait l'affirmer de son temps, et permettait seulement de le penser ; au lieu que Rodrigue, en plein concile général, le soutient comme une créance reçue. » (2)

De ces textes, on retire l'impression que la croyance à l'Assomption de la sainte Vierge n'était pas générale aux premiers siècles, et qu'il faut attendre le XII^e siècle pour la trouver reçue universellement.

Fleury aurait dû, en dévot serviteur de Marie qu'il était, apporter en outre d'autres témoignages plus favorables, qu'il lui eût été facile de puiser dans saint Grégoire de Tours, dans le *Missale Gothicum* et dans le *Missale gallicanum vetus*, du VII^e siècle, dans les Capitulaires, etc.

Mais tandis que, d'une part, les témoignages invoqués par Fleury sont irrécusables, c'est à des conclusions presque identiques qu'aboutissent les théologiens modernes. Si l'on veut bien ne chercher dans la fête de Marie que l'idée d'une Assomption corporelle, et bien que la plupart des écrivains catholiques glissent, à leur tour, trop vite sur les témoignages négatifs, on y arrive à deux conclusions : la première, que, jusqu'au milieu du VI^e siècle on ne trouve aucun document historique attestant la croyance à l'Assomption corporelle de Marie ; la seconde, que cette croyance s'est généralisée de plus en plus jusqu'au XIII^e siècle. Fleury avait-il dit autre chose ?

La fameuse collection des Fausses Décrétales est peut-

(1) Ibid. t. XIV, p. 341.

(2) Ibid. t. XVI, p. 380.

être, dit Marchetti, « l'article le plus universel de l'histoire de notre auteur. On y voit répandues partout des lamentations sur cette honteuse imposture, et des déclamations sans nombre sur le tort irréparable qu'elle a fait, au jugement de Fleury, à l'Eglise de Jésus Christ. » (1) « Voilà la source du mal, dit-il après en avoir prouvé la fausseté, l'ignorance de l'histoire et de la critique a fait recevoir ces Décrétales, et prendre les nouvelles maximes qu'elles contiennent pour la doctrine de la plus pure antiquité. »

Lé Discours IV est spécialement consacré aux changements de discipline introduits dans l'Eglise aux XI^e, XII^e, et XIII^e siècles à la faveur des Fausses Décrétales : défense de tenir désormais des conciles, non seulement généraux, mais même provinciaux et ordinaires, sans l'ordre ou la permission du Pape ; réserve au Pape seul de juger définitivement, et à Rome, les évêques ; réserve au Pape du droit de transférer les évêques d'un siège à l'autre, extension à l'infini des appellations au Pape... Fleury prouve que ces Décrétales étaient des innovations ; il estime qu'elles eurent des conséquences néfastes et propagèrent dans l'Eglise latine « une idée confuse que la puissance du Pape était sans bornes ». (2)

Fleury est allé trop loin en attribuant à ces actes du IX^e siècle un tel dessein et une telle portée.

L'opinion que le Pseudo-Isidore avait eu pour but de favoriser la suprématie du Pape et d'exagérer ses pouvoirs, soutenue à l'époque des luttes ardentes du Protestantisme, du Gallicanisme et du Joséphisme contre Rome, « a perdu aujourd'hui toute créance chez les savants ». Les uns attribuent au faussaire des vues particulières plus restreintes intéressant le siège de Reims, de Mayence, du Mans,... La plupart estiment que le but poursuivi par le Pseudo-Isidore fut « d'assurer l'indépendance de l'Eglise diocésaine contre les violences de laïcs puissants et la faiblesse des con provinciaux apeurés et jaloux. » (3) N'oublions pas, dit M. Imbart

(1) Marchetti, t. I, p. 26.

(2) *Hist. ecclés.* t. XVI. La même opinion était encore soutenue par Dollinger. « Cette fourberie, dit-il, amena lentement la transformation complète de la constitution et du gouvernement de l'Eglise... Le pape Nicolas I^{er} s'empara avec avidité de ces prétendues Décrétales et les fit servir de base, comme documents authentiques, aux nouvelles prétentions élevées par lui et ses successeurs ». (Janus, *Les Papes et le Concile*, cité par Mourret).

(3) *Dictionnaire de Théologie*, art. Fausses Décrétales, par Villien.

de la Tour, ce fait en étudiant les documents faux. C'est qu'ils sont dirigés contre le pouvoir civil tout autant que contre les métropolitains... Là est leur originalité. Si nos livres attribuent à la papauté le droit de confirmer les synodes provinciaux, c'est qu'ils retirent ce droit à l'empereur. S'ils réclament la juridiction du Saint-Siège dans les jugements des évêques, c'est que le pouvoir civil intervient dans les causes épiscopales. » (1)

Les innovations imputées aux Fausses Décrétales ne furent pas aussi absolues ni aussi graves que le croyait Fleury.

« Cette doctrine (des Fausses Décrétales) que Pierre est le chef, le principe de l'épiscopat, nous la trouvons fréquemment exposée dans les lettres des papes antérieurs au IX^e siècle. (2) Les formules dont Nicolas aime à se servir pour marquer nettement la suprématie du Pape sur l'épiscopat sont déjà celles qu'emploie Léon le Grand dans ses lettres. (3) Toute la théorie de la création des évêchés gallo-romains par le Pape se trouve exposée dans une célèbre Décrétale d'Innocent I. (4) Pseudo-Isidore n'a fait que copier le passage, ajoutant seulement la Germanie aux pays mentionnés par Innocent. » (5)

« Il faut se souvenir, dit M. l'abbé Lesne, qu'à côté de pièces fausses, le recueil pseudo-isidorien rassemble des Décrétales authentiques et le texte des canons conciliaires contenu dans une recension de l'Hispana qui, d'ailleurs, a été interpolée, probablement par les mêmes faussaires. » (6) D'ailleurs, ajoute le même auteur, « ce qui fait la nouveauté du droit pseudo-isidorien, c'est souvent aussi la résurrection de règles mortes, ensevelies dans les statuts antiques, ou bien le développement énorme donné à une institution ancienne dont le fonctionnement était jusqu'alors limité à des cas définis et soumis à une procédure restrictive comme l'appel à Rome... La défaveur que les Fausses Décrétales

(1) Imbart de la Tour, *Les élections épiscopales dans l'Eglise de France du IX^e au XII^e siècle*. 1891, p. 176.

(2) Cf. les lettres de Sirice, de Léon le Grand, etc..., *Decretales Pseudo-Isidorianæ et capitula Angilramni*, édit. Hinschius Leipsig. 1863.

(3) *Ibid.*, p. 618.

(4) *Ad Decentium episcopum*. *Ibid.* p. 527.

(5) Imbart de la Tour, *op. cit.* p. 173.

(6) Abbé Emile Lesne, *La Hiérarchie épiscopale, provinces, métropolitains, primats, en Gaule et Germanie, depuis la Réforme de saint Boniface jusqu'à la mort d'Hincmar (742-882)* Lille, Paris, 1905, p. 192.

témoignent aux théories en cours au IX^e siècle sur les droits des archevêques ne nous paraît pas être autre chose que le retour sur ce terrain particulier aux usages anciens. » (1)

D'autre part, les papes gardèrent vis-à-vis de ces documents, pendant deux siècles, une prudente réserve, et leur influence, pourtant très grande dans le monde franc, fut loin d'être la seule sous laquelle s'introduisirent les changements dans la discipline.

« Dans la province de Reims, d'où elles sont vraisemblablement issues, dit encore M. l'abbé Lesne, les Décrétales n'ont obtenu, en somme, qu'un succès modeste, puisqu'elles n'ont été invoquées, contre le gouvernement autoritaire d'Hincmar, que par deux de ses suffragants, au cours d'un épiscopat de 37 ans, et au scandale des autres évêques et du clergé de toute la province... » (2)

« Ce n'est pas le Pseudo-Isidore qui imagina et exprima le premier l'idée que le Pape possède une compétence universelle ; elle l'inspira lui-même et fit tout le succès des pièces qu'il mit sous le nom des anciens pontifes. Sous l'impulsion de cette croyance, véritable facteur des transformations qui se préparent, on voit se poursuivre au IX^e siècle, comme en deux courants parallèles qui parfois peut-être se combinent et plus souvent restent indépendants, d'une part l'action lente et sourde des Fausses Décrétales au sein de l'Eglise franque, d'autre part l'action personnelle des papes s'appuyant sur leur privilège apostolique. On ne sait souvent ce qu'il faut attribuer à l'une, et ce dont il faut faire honneur à l'autre. » (3)

« A la vérité, elles ont affaibli beaucoup le pouvoir des métropolitains, non par les coups immédiats qu'elles lui ont portés, mais par leur lente pénétration dans le droit ecclésiastique. » (4)

Et voici qui justifie jusqu'à un certain point les protestations de Fleury. Toute exagération mise à part, il est hors de doute que les Fausses Décrétales « ont exercé une influence considérable sur le développement du droit ecclésiastique. » (5) C'est en ce sens que, quoiqu'en dise M. l'abbé

(1) Abbé E. Lesne, *op. cit.*, p. 194.

(2) Ibid. p. 225.

(3) Ibid., p. 226-227.

(4) Ibid. p. 228.

(5) Ibid. p. 185. Voir aussi, du même auteur, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. II, Lille 1922, p. 250.

Mourret, (1) elles ont innové en matière de droit pontifical.

Etudiant le droit électoral à propos des élections épiscopales, M. Imbart de la Tour constate que les faussaires, tout en étant peu favorables au suffrage populaire et au pouvoir des métropolitains, n'ont pas eu pour dessein d'étendre le pouvoir électoral du Pape, mais il reconnaît que leur intention évidente était d'accroître son autorité judiciaire. (2)

Si, pendant deux siècles et jusqu'à la mort de Léon IX en 1054, les textes isidoriens furent cités par la chancellerie pontificale avec une extrême modération, ils furent plus fréquemment employés par Grégoire VII. Ils étaient, dit M. Paul Fournier, « un véhicule commode pour plusieurs des idées maîtresses sur lesquelles est fondée l'œuvre entreprise à cette époque par la papauté, » (3) et ils furent cités de la meilleure foi du monde.

Fleury n'avait pas dit autre chose. C'est de « papes vertueux et zélés pour le rétablissement de la discipline, comme Grégoire VII, Urbain II, Pascal II, Eugène III, Alexandre III, » qu'il dit : « ces grands papes, trouvant l'autorité des Fausses Décrétales tellement établie que personne ne pensait plus à les contester, se crurent obligés en conscience à soutenir les maximes qu'ils y lisaient, persuadés que c'était la plus pure discipline des temps apostoliques et de l'âge d'or du christianisme ; mais il ne s'aperçurent pas qu'elles contiennent plusieurs maximes contraires à celles de la véritable antiquité. (4)

Il souscrivait par avance à la conclusion de M. Villien : « Si, au XIX^e siècle encore, le faussaire trouve des défenseurs dans Dumont et l'abbé Darras, l'unanimité des savants, sans aucune distinction de patrie ou de religion, proteste contre le malheureux succès de cette déplorable fourberie. » (5)

Un autre point capital mis en relief dans l'*Histoire ecclésiastique* est le relâchement de la discipline et de la morale qui s'est introduit dans l'Eglise à partir du X^e siècle. « Les beaux jours de l'Eglise sont passés, » gémissait déjà Fleury en ouvrant son *III^e Discours*. Au moins, dans ce

(1) Abbé Mourret, *Hist. génér. de l'Eglise*, t. III, p. 428.

(2) Imbart de la Tour, *op. cit.* p. 172.

(3) *Revue d'histoire ecclés.* Etude sur les Fausses Décrétales, 15 janvier 1907, p. 56.

(4) Fleury, *Discours sur l'Hist ecclés.* IV, n^o I.

(5) *Dictionnaire de théologie cath.* art. cité des Fausses Décrétales.

même Discours, il fait encore l'apologie de ces cinq siècles qui précédèrent le XI^e. « Il résulte, conclut-il, que les siècles que l'on compte ordinairement pour les plus obscurs et les plus malheureux ne l'ont pas été autant qu'on le croit, et n'ont été dépourvus ni de science ni de vertu... L'Eglise, fondée solidement sur la pierre, a subsisté toujours ferme et toujours visible comme la cité bâtie sur une montagne : la suite de ses pasteurs n'a point été interrompue ; elle a toujours eu des docteurs, des vierges, des pauvres volontaires, et des saints d'une vertu éclatante... On ne peut tirer à conséquence les dérèglements des particuliers et les abus, toujours condamnés comme abus... » (1)

Mais, pour les XI^e, XII^e et XIII^e siècles, Fleury est impitoyable. Il attribue la décadence de l'Eglise à l'abandon de la discipline primitive. « Ce changement, dit-il, fut fondé sur le raisonnement des docteurs scolastiques, que l'on ne devait pas refuser l'absolution extérieure à celui que l'on devait croire l'avoir déjà reçue de Dieu intérieurement en vertu de la contrition... D'ailleurs, ajoute-t-il, les pénitences s'éloignaient de plus en plus de la sévérité des anciens canons... Il est vrai que la multitude des indulgences et la facilité de les gagner étaient un grand obstacle au zèle des confesseurs les plus éclairés... » (2)

Que penser de cette admiration de Fleury pour l'antiquité chrétienne ?

Elle partait assurément d'un excellent principe. « Si nous avons le courage de regarder cette sainte antiquité, et de la présenter aux autres de tous les côtés et de toutes les manières possibles, il faut espérer qu'à la fin nous aurons honte d'en demeurer si éloignés, et qu'avec le secours de la grâce nous ferons quelque effort afin de nous en rapprocher. L'expérience du passé doit nous encourager. Combien la discipline de l'Eglise s'est-elle relevée, depuis un siècle, par les réglemens du concile de Trente, les travaux de saint Charles, l'institution des séminaires, tant de réformes dans les ordres religieux ? D'où sont venus tous ces biens, sinon de l'étude de l'antiquité ? Et que ne pouvons-nous point espérer si nous suivons ces grands exemples ? (3)

Cependant Fleury allait trop loin quand il ajoutait :

(1) *Discours III*, 25.

(2) *Discours IV*, 15 et 16.

(3) *Discours II*, 17.

« pour bien rétablir l'antiquité il faudrait la ramener toute entière ». L'antiquité chrétienne n'avait pas toujours été si parfaite : témoin saint Paul, qui dénonce dans ses épîtres bien des faiblesses ; témoin saint Cyprien, qui eut tant à faire dans son Eglise d'Afrique, au milieu du III^e siècle, pour le relèvement de la discipline ecclésiastique et la réforme des mœurs.

De plus, si cette antiquité chrétienne avait porté si haut la sainteté, n'était-ce pas un peu pour des raisons particulières : proximité des temps apostoliques, multiplication des prodiges sensibles, petit nombre relatif des disciples de Jésus, dangers perpétuels de la persécution ?

Fleury avait le tort de voir trop exclusivement le bien dans l'antiquité et le mal dans les temps plus récents.

Il se faisait illusion s'il croyait que c'était par ignorance des anciens canons que l'Eglise avait adopté une discipline nouvelle, tandis qu'elle l'avait fait par nécessité, et pour s'adapter aux conditions nouvelles de la société. Les vrais destructeurs des pénitences canoniques furent, non pas les scolastiques, mais les changements introduits par les invasions barbares, où les canons pénitentiels durent se multiplier à un tel point qu'on peut dire qu'il n'y avait pas de péché extérieur qui n'y fût compris. Il pouvait arriver par suite, au dire de Fleury lui-même, que quelqu'un fût obligé à des milliers d'années de pénitence. Ce furent les désordres des mœurs qui amenèrent le relâchement de la discipline, plutôt que l'inverse.

Fleury lui-même n'eut-il pas hésité à appliquer ses conceptions ? « Voilà, remarque cette ironie Marchetti, voilà le monde réformé sur le grand système des premiers siècles... Que chacun jette les yeux autour de lui ; qu'il cherche parmi ses compatriotes les idolâtres publics, les homicides impunis, les adultères manifestes ; qu'il s'imagine les voir tous en pénitence après avoir bouleversé toute la discipline présente pour les y mettre ; je suis sûr qu'alors on ne pourra s'empêcher de crier : fallait-il tant de beaux discours, tant de raisons spécieuses, tant de clameurs de la part de Fleury et de ses disciples, pour réussir à mettre ces pécheurs en pénitence publique ? » (1)

Enfin Fleury, lorsqu'il regrettait que l'absolution sa-

(1) Marchetti, t. I, p. 124.

cramentelle fût donnée avant la satisfaction, allait trop facilement contre les excellentes raisons théologiques qui avaient dicté à l'Eglise cette mesure. En décrivant les indulgences et les pèlerinages, il ne distinguait pas assez entre ces sages pratiques et l'abus qu'on en avait fait.

Que pensait Fleury des Croisades? Est-il vrai de dire que l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* blâma ce qu'on a appelé « l'épopée du Christianisme », (1) et fournit, sur ce point encore, des arguments aux modernes adversaires de l'Eglise?

Le Discours VI est tout entier consacré à cette question. Fleury en montre les origines, les conditions dans lesquelles elles furent conduites, les résultats auxquels elles aboutirent.

« Les papes, et ceux qui par leur ordre prêchaient la Croisade ne cessaient de la représenter à la noblesse et aux peuples comme l'affaire de Dieu et le meilleur moyen pour assurer leur salut. Il faut, disait-on, venger la honte de Jésus-Christ, retirer d'entre les mains des Infidèles cette terre qui est son héritage, acquis au prix de son sang, et qu'il a promis à son peuple. (2)

« Outre les principaux motifs d'ouvrir le chemin aux pèlerinages et de secourir les chrétiens d'Orient, je ne doute pas que Grégoire et Urbain n'eussent en vue de mettre pour toujours l'Italie à couvert des insultes des Sarrazins et de les affaiblir en Espagne, où leur puissance, en effet, a toujours diminué depuis les Croisades. Enfin le pape Urbain fait entrevoir dans un de ses sermons un autre motif important : c'est d'éteindre les guerres particulières qui régnaient en Occident depuis plus de 200 ans, et qui tenaient les seigneurs continuellement armés les uns contre les autres. La Croisade fut plus utile pour cet effet qu'elle ne l'avait été la trêve de Dieu... » (3)

« Outre les conquêtes des royaumes et des principautés, ces entreprises produisirent des effets moins brillants, mais plus solides : l'accroissement de la navigation et du com-

(1) Jean Guiraud, *Histoire partielle, histoire vraie*, 1912, t. I. M. Bréhier, dans son ouvrage « *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age* » (1907, p. 355), ne veut pas non plus condamner sommairement « les cinq siècles d'héroïsme qui ont eu pour l'histoire de l'Europe des résultats si féconds ».

(2) *Hist. ecclés.* t. XVIII, p. 7.

(3) *Hist. ecclés.* t. XVIII, p. 2.

merce, qui enrichit Venise, Gênes, et les autres villes maritimes de l'Italie... » (1)

Ces termes indiquent assez que Fleury n'est pas un aveugle détracteur des Croisades.

Cependant, il est visible qu'il n'éprouve pas grand enthousiasme pour ces expéditions, qu'au fond même il les regrette.

Il déclare, avec saint Thomas, que, s'il est juste de prendre les armes contre les Infidèles en cas de défensive, on n'a pas le droit de prendre l'offensive contre eux pour les punir d'être infidèles ou pour les convertir de force à la vraie foi. Par exemple, il estime que pour les croisades du Nord, destinées à défendre l'Europe chrétienne contre les Livoniens, Prussiens, Courlandais, elles furent légitimes ; mais dès qu'elles visèrent à les convertir par la force, elles devinrent aussi injustes que stériles.

Les résultats acquis ne furent pas, selon Fleury, en proportion des sacrifices exigés ni des inconvénients subis : à côté du royaume de Jérusalem, fondé pour un temps, que de sang versé, que de misères, que de larmes ! Pour venger les sacrilèges de ces païens, que de crimes non moins horribles de la part des chrétiens, que de désordres et de massacres indignes d'eux ! Puis, dit-il, les Croisades se multiplièrent trop. On en prêcha contre les princes excommuniés et rebelles à l'Eglise, comme l'empereur Frédéric II et son fils Maimfroi. Et il conclut qu'en ces entreprises il y avait plus à perdre qu'à gagner, et pour le temporel, et pour le spirituel.

Bien loin de dire des injures à Mahomet, essayons, dit-il, de convertir les musulmans. Le chemin sera bien long, mais pour peu d'Infidèles que nous puissions gagner à Dieu, ces conversions lui seraient plus agréables, et plus utiles à son Eglise, que la mort de tant de milliers, dont le sang fut répandu dans les Croisades.

Le vœu émis par Fleury est depuis longtemps réalisé. L'Eglise catholique, qui a canonisé saint François-Xavier mais non le vaillant Godefroy de Bouillon, ne cesse aujourd'hui d'étendre ses conquêtes pacifiques. Oserait-on faire à Fleury un crime d'avoir proclamé cette méthode seule vraiment chrétienne et féconde ?

(1) Ibid. p. 20.

CHAPITRE XIX

L'Histoire Ecclésiastique devant la critique

(suite)

Suite des faits particuliers que Fleury aurait dénaturés :

Innocent III.

Innocent IV.

La Pragmatique Sanction de Saint Louis.

Le procès des Templiers.

Clément VI.

Les Origines du Grand Schisme d'Occident.

Les traductions de Fleury.

Le choix de ses auteurs : Mathieu Paris, Liutprand, Thierry de Niem.

Ses tendances gallicanes.

Haute valeur de l'*Histoire Ecclésiastique*.

A propos d'Innocent III, qui a été un des papes les plus attaqués, Fleury ne se serait-il pas approprié toutes les accusations lancées contre le Pontife, et ne les aurait-il pas reproduites et soutenues dans son Histoire?

Grave reproche, que nous trouvons dans l'*Histoire universelle de l'Eglise Catholique*, de Rohrbacher, (1) et dans l'*Introduction à l'Histoire d'Innocent III*, de Saint-Chéron (2).

Si nous ne pouvons reprendre ici tout l'exposé du grand pontificat, ouvrons du moins l'*Histoire ecclésiastique* à l'une des pages incriminées : celle où Fleury raconte les origines de la Croisade des Albigeois (3).

Raymond VI, comte de Toulouse, favorise l'hérésie en Languedoc : Pierre de Castelnau, légat du Pape lui repro-

(1) t. VII. Notes rectificatives et complémentaires, p. 626.

(2) t. I, p. 6.

(3) t. XVI, pp. 238-240.

che « en face ses parjures avec un courage intrépide ». Un des hommes du comte assassine le légat. Le Pape Innocent III écrit aux seigneurs du midi une longue lettre dans laquelle il traite le défunt de martyr. « Il y a, dit le Pape, des indices certains qui font présumer que le comte de Toulouse est coupable de cette mort. Il en a publiquement menacé le défunt et lui a dressé des embûches ; il a reçu le meurtrier bien avant dans sa familiarité et lui a fait de grands présents. C'est pourquoi les évêques doivent le dénoncer de nouveau excommunié, quoiqu'il le soit depuis longtemps. Et comme, selon les canons, on ne doit pas garder la foi à celui qui ne la garde point à Dieu, ils déclareront absous de leur serment tous ceux qui ont promis au comte fidélité, société ou alliance ; et qu'il est permis à tout catholique, non seulement de poursuivre sa personne, « mais de prendre ses terres, principalement dans la vue de les purger d'hérésie. » « Il eût été important, observe Fleury, de citer plus précisément ces canons qui défendent de garder la foi aux méchants. »

Ici s'élèvent les protestations de Rohrbacher. « Ces paroles, dit-il, décèlent dans Fleury une prodigieuse légèreté ou inattention. Le Pape ne parle point des méchants en général, mais des hérétiques et des apostats qui n'ont point gardé à Dieu la foi catholique, et encore de ces hérétiques excommuniés par l'Eglise. C'est à ceux-là seulement que des canons défendent de garder la foi... entre autres le 27^e canon du troisième concile général de Latran, tenu l'année 1179, sous le Pape Alexandre III, et que Fleury lui-même rapporte au long dans son 73^e livre... Fleury aurait bien pu s'en souvenir encore dans son livre 76^e. Mais il paraît qu'il voulait faire dire au Pape autre chose....

« Soit légèreté, soit inattention, soit autre cause, Fleury autorise une atroce calomnie contre l'Eglise de Dieu, comme si elle défendait de garder aucune fidélité aux hérétiques et aux méchants ; tandis qu'il n'est question que de la fidélité féodale et politique que, d'après le droit commun de la Chrétienté, on ne devait plus à l'hérétique opiniâtre, excommunié publiquement par l'Eglise, et qui ne venait point à résipiscence » (1).

Où l'honorable critique a-t-il vu que Fleury, autorisant

(1) Rohrbacher, *op cit.* t. VII, p. 316.

une « atroce calomnie », parle non seulement de « fidélité féodale et politique », mais encore de « foi conjugale, filiale, commerciale ou domestique », qu'il reprocherait à l'Eglise de refuser aux excommuniés? Assurément pas dans le texte de Fleury.

Surtout, ses invectives laissent entière la vérité exprimée par Fleury, à savoir que le Concile de Latran, puis la lettre du pape Innocent III s'en prennent aux méchants en général et défendent de leur garder la foi.

Reportons nous en effet à ce 27^e canon du III^e Concile Général de Latran, et lisons-le dans la traduction de Rohrbacher lui-même.

Il y est d'abord question des hérétiques, Cathares, Patarins, ou Publicains. Il s'agit ensuite de « Brabançons, d'Aragonais, de Navarrais, Basques, Cotteraux, et Triaverdins, qui ne respectent ni les églises, ni les monastères, et n'épargnent ni veuves, ni orphelins, ni âge ni sexe, mais pillent et désolent tout comme des païens ». « Or tous ceux qui se sont engagés à eux par des traités doivent savoir qu'ils sont quittes de tout hommage ou serment qu'ils pourraient leur avoir fait.... Ceux qui mépriseront les exhortations des évêques pour prendre les armes contre ces méchants seront excommuniés » (1).

Et puis, si ce canon avait été strictement applicable aux hérétiques opiniâtres, comment eût-il pu être invoqué contre Raymond VI qui n'était pas hérétique? Son crime, chacun le sait, consistait dans « une incroyable inertie, qui cachait mal une réelle complicité », (2) et non dans l'hérésie proprement dite. Le témoignage d'Innocent III lui-même est formel. « En cette affaire, répond-il aux prélats du midi qui veulent remettre à Simon de Montfort les domaines de Raymond VI, je ne suis pas d'accord avec vous. Contre droit et raison, comment aurais-je l'injustice de déshériter le comte de Toulouse qui est catholique, de lui enlever son fief, de transporter son droit à autrui? » Et les évêques de protester avec véhémence. « Ce serait nous désavouer tous. Nous avons prêché au peuple que le comte Raymond est un méchant, que sa conduite est détestable, que, pour cette raison il ne convient pas qu'il ait un fief à gouverner... » Inno-

(1) Rohrbacher, *op. cit.* t. VII, p. 146-147.

(2) *Dictionnaire de théologie catholique*, art. Innocent III, Fasc. XLVI-XLVII, col. 1971.

cent III cède finalement aux assaillants, non sans affirmer de nouveau que le comte de Toulouse n'est jamais sorti du catholicisme. (1)

Fleury est donc loin de falsifier les textes quand il parle de « canons qui défendent de garder la foi aux méchants » ; la remarque qu'il se permet et qui semble au premier abord désobligeante à l'égard du Pape, est au contraire l'expression de la pensée intime de ce même Pape exprimée aux prélats du midi. Il nous semble que si quelqu'un fait preuve ici de légèreté, c'est Rohrbacher.

Notons en passant avec quelle exactitude Fleury raconte le meurtre de Pierre de Castelnau, et avec quelle circonspection il parle du rôle de Raymond VI.

M. Luchaire constate, de nos jours, que « l'histoire nous a mal renseignés sur les circonstances du crime ». On n'a, d'après lui, qu'un récit vraiment explicite, et c'est le Pape qui l'a fait lui-même. Alors que le Pape ne semble pas mettre en doute la culpabilité de Raymond VI, les Chroniqueurs semblent s'être donné le mot pour se taire. Le poète Guillaume de Tudèle n'accuse pas le comte de Toulouse d'avoir ordonné le meurtre : il l'attribue à l'excès de zèle d'un de ses agents. Pierre de Vaux de Cernai reconnaîtra, dans une lettre de 1212, que le comte n'a jamais pu être convaincu, qu'il n'est que « fortement suspect ». (2)

Telle est précisément la position où se tient Fleury. Tout en relatant les faits au point de vue pontifical, il montre le comte de Toulouse confessant qu'il est « soupçonné du meurtre de Pierre de Castelnau, de sainte mémoire », (3) et il dit seulement, dans son *Quatrième Discours*, « qu'on le croyait auteur du meurtre ». (4)

L'avènement d'Innocent IV, raconté en deux pages de l'*Histoire Ecclésiastique*, (5) diffère si peu du récit qu'en a donné le savant éditeur contemporain des *Registres d'Innocent IV*, M. Elie Berger, dans son ouvrage sur *Saint Louis et Innocent IV*, (6) que nous pouvons confronter facilement les deux textes. Délivrance des Cardinaux par Frédéric II en 1242 ; expédition de 1243 entreprise par l'Empereur et

(1) A. Luchaire, *Innocent III, La Croisade des Albigeois*, pp. 253-254.

(2) A. Luchaire, *op. cit.* p. 119-122.

(3) *Hist. Ecclés.* t. XVI, p. 255.

(4) *Ibid.* p. XXII.

(5) t. XVII, pp. 270-271.

(6) Paris, 1893, pp. 7, 9, 10, 11...

accompagnée de cruels ravages dans la campagne romaine afin d'intimider les Cardinaux et d'amener une prompte élection du Pape, prétendue intervention des Français pour menacer les Cardinaux d'un schisme s'ils ne se hâtaient pas, élection de Sinnibale de Fieschi, cardinal prêtre de Saint-Laurent-in-Lucina, qui prend le nom d'Innocent IV, et qui termine sa première lettre aux évêques en les mettant en garde contre les exactions des courriers apostoliques : on trouve tout cela, à peu près dans les mêmes termes, chez deux historiens que séparent deux siècles de travaux. Les documents nouveaux dont M. Elie Berger a pu se servir n'ont pas modifié le fond de la question, que Fleury avait traitée d'après les Lettres d'Innocent IV, les OEuvres de Mathieu Paris, les Mémoires de Richard de San-Germano, (1) les *Annales Ecclesiastici* de Raynaldi.

Et pourtant, Rohrbacher n'est pas satisfait. Tout en reproduisant, mot pour mot et sans le dire, de longs passages de Fleury, il reproche à ce dernier de n'avoir dit « qu'un petit mot » d'une lettre « remarquable » du roi de France aux Cardinaux. (2)

Voici ce que pense M. Elie Berger de ce document « remarquable », que Lenain de Tillemont trouvait déjà suspect : (3) « On a cru, dit-il, devoir attribuer à Saint Louis une lettre assez étrange, dans laquelle un roi de France blâme l'inertie des Cardinaux, leur promet pour les encourager l'appui de ses armes, et critique avec vicacité les procédés de l'Empereur. Ce document, sur l'authenticité et l'origine duquel les historiens ne sont pas d'accord, est d'un style vague et déclamatoire..... Ce n'est ni le style de la chancellerie royale, ni le ton d'un mémoire diplomatique rédigé au milieu du XIII^e siècle. Le Roi déclare aux Cardinaux qu'ils peuvent compter sur le secours des Français pour défendre la liberté de l'Eglise. Parlant de Frédéric II, il se demande de quel nom appeler un prince qui veut être en même temps roi et prêtre. Un tel langage ne peut être attribué à Saint Louis... Cette lettre, si elle n'appartient pas à une époque antérieure, doit être une simple composition de style ». (4)

Et ceci justifie une fois de plus notre historien.

(1) Cf. *Monumenta Gallix historica*.

(2) Rohrbacher, *op. cit.* t. VIII, p. 47.

(3) *Histoire de Saint Louis*, t. II, p. 491.

(4) Elie Berger, *op. cit.* p. 7.

Parvenu à l'année 1269, Fleury rapporte que Saint Louis rendit « une ordonnance fameuse, connue sous le nom de Pragmatique Sanction ». Il en énumère les six articles, dont le sixième en particulier s'élève contre les exactions pécuniaires de la Cour de Rome, et les charges qu'elle a imposées ou pourrait imposer à l'Eglise du Royaume. A peine l'historien fait-il observer que « quelques exemplaires n'ont point le sixième article » (1).

C'est là une erreur historique, et les autorités sur lesquelles Fleury s'est basé, Duboulay (2) et Labbe, (3) l'ont mal renseigné. De nos jours en effet, la Pragmatique Sanction de Saint Louis n'est plus acceptée comme authentique.

« On a longtemps, dit M. Langlois, attribué à Louis IX une soi-disant ordonnance, dite Pragmatique Sanction, datée de mars 1269, qui aurait prohibé les collations irrégulières de bénéfices ecclésiastiques (art. 1^{er}), la simonie (art. 3), et interdit les tributs onéreux que percevait la cour de Rome sur le clergé du royaume (art. 5). Cet acte, qui a été considéré au XVII^e et au XVIII^e siècle comme le palladium des libertés de l'Eglise Gallicane, est faux : il a été fabriqué au XV^e siècle, par des gens qui n'étaient pas au courant des formules en usage dans la chancellerie des Capétiens directs, en vue de donner à la Pragmatique Sanction de Charles VII un précédent vénérable » (4).

M. Noël Valois a montré que la fausse Pragmatique Sanction de Saint Louis fut produite, pour la première fois, vers le 15 mai 1450, devant l'assemblée du clergé de Chartres (5), puis citée de nouveau par l'archevêque de Reims en avril 1452 (6), puis dans une plaidoirie devant le Parlement, le 17 mai 1457 (7).

Mais la méprise de Fleury avait été et devait être longtemps encore celle de la plupart des historiens. L'abbé Gré-

(1) t. XVIII, pp. 133-134.

(2) *Historia Universitatis Parisiensis*, 6 vol. in fol. 1665-1673.

(3) *Conciliorum omnium collectio regia, studio Ph. Labbei et Gab. Cossartii...* Paris 1644. Nous trouvons aussi dans la Bibliothèque de Fleury, au n° 113, une *Pragmatica Sanctio*, Paris 1666, peut-être celle de Charles.

(4) M. Langlois, dans l'Histoire de France de Lavis, t. III, II^e P. pp. 63, 64, et ss. Chose étrange, M. Debidour invoquait encore, en 1898, ce document faux. (*Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France de 1789 à 1870*, p. 5).

(5) Noël Valois : *La Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII*, p. 193.

(6) Ibid. p. 209.

(7) Ibid. p. 227-228.

goire en faisait encore état en 1818 dans son *Essai historique sur les Libertés de l'Eglise Gallicane* (1).

Marchetti lui-même, attaquant furieusement Fleury à propos du 6^e article de la Pragmatique, partageait bel et bien, et en 1829, son erreur sur l'authenticité des cinq premiers.

Rohrbacher, en plein milieu du XIX^e siècle, citait encore la Pragmatique telle qu'elle était imprimée dans la *Bibliothèque des Pères* et y compris le 6^e article, « authentique ou non » (2).

Ce n'est qu'en 1885 que l'abbé Guillaume y ajouta une note rectificative, (3) dans laquelle il déclarait, d'après Gérin, (4) que Thomassin, Sponde, Lenain de Tillemont, Charlas, et autres, avaient douté de l'authenticité de ce document apocryphe.

Ainsi, la bonne foi de Fleury reste du moins entière.

Passons à l'année 1307 et au retentissant procès des Templiers. Le problème de l'innocence des Templiers, des intentions du roi de France et de l'indépendance du Pape est extrêmement complexe.

Fleury n'a-t-il point fait erreur sur chacun de ces points?

A l'entendre, les Templiers furent, dans l'ensemble, de grands coupables. « Nous avons vu, dit-il, en plusieurs endroits de cette histoire, que, depuis longtemps, cet ordre était fort décrié pour sa mauvaise foi, son indocilité, et l'abus de ses privilèges. Le proverbe de boire comme des Templiers, qui dure encore après tant de temps, montre quelle était leur réputation sur cet article. » (5)... « Il y eut aussi jusqu'à cent quarante Templiers interrogés à Paris en différents jours, pendant les mois d'octobre et de novembre 1307. La plupart déposèrent des mêmes faits, contenant outre les impiétés que j'ai rapportées, des impuretés abominables... » (6)

Cependant Fleury atténue ensuite le mauvais effet produit par ces accusations en relatant les protestations d'innocence de nombreux Templiers. Au concile de Mayence, en

(1) p. 24.

(2) t. VIII, pp. 194-195.

(3) Ibid. p. 632.

(4) Ch Gérin, *Les deux Pragmatiques Sanctions attribuées à Saint-Louis*, Paris 1869.

(5) *Hist. Ecclés.* t. XIX, p. 130-131.

(6) Ibid, p. 136.

1310, ils viennent déposer « que ceux qui ont été brûlés ailleurs pour ces crimes ont nié constamment d'en avoir commis aucun et l'ont soutenu dans les tourments jusqu'à la mort. » (1) Le 7 avril de la même année, devant la Commission du Pape, ils déclarent « que ces impostures avaient été forgées par des apostats chassés de l'ordre pour leurs crimes. » (2)

En 1312, le pape Clément « annula l'ordre militaire des Templiers par manière de provision plutôt que de condamnation, réservant à sa disposition et à celle de l'Eglise leurs personnes et leurs biens. » (3)

Le Pape, d'après Fleury, aurait dans cette affaire, agi de concert avec le Roi, et en toute indépendance. « Le pape Clément, dit-il, ayant appris par bruit commun la capture des Templiers, et ne sachant pas les raisons qui y avaient induit le Roi, en fut affligé et indigné. » (4)... « Ensuite, le Pape, mieux informé, leva la suspence prononcée contre les évêques et les inquisiteurs. » (5)

Quant au Roi, Fleury semble croire, avec le Pape qu'il agissait « par zèle pour la foi. » (6)

Or la critique moderne n'a pas ratifié les conclusions de Fleury : elle se montre de plus en plus favorable aux Templiers ; elle accuse le Roi de cupidité et de cruelle perfidie ; le Pape, de faiblesse et de condescendance coupable pour le Roi.

Ce qu'il importe de prouver, et ce qui est incontestable, c'est que, là encore, Fleury était de bonne foi, et qu'il lui était impossible de parvenir, au XVII^e siècle, à des résultats que nous avons à peine atteints au XX^e.

Fleury, en effet, a consulté, pour la rédaction de ces pages sur les Templiers, tous les auteurs connus de son temps. Ce sont, d'abord et surtout, le continuateur de Guillaume de Nangis, (7) Pierre Dupuy, (8) Baluze (9). Puis, ce

(1) Ibid. p. 175.

(2) Ibid. p. 177.

(3) Ibid. p. 213.

(4) Ibid. p. 136.

(5) Ibid. p. 137.

(6) *Hist. Ecclés.* t. XIX, p. 132.

(7) En D'Achery, *Veterum aliquot scriptorum... Spicilegium*, t. III, p. 54-104.

(8) P. Dupuy, *Histoire de la condamnation des Templiers, Traités concernant l'Histoire de France*, Paris 1654.

(9) Baluze, *Vita paparum Avenionensium hoc est historia pontificum romanorum qui in Gallia sederunt ab anno MCCCIV usque ad annum MCCCXCIV*. Parisiis 1693.

sont Jean Villani, Amaury, Guillaume de Tyr, Mathieu Paris, Raynaldi, Jean Tritheim.

M. Georges Lizerand, dans son récent ouvrage sur *Clément V et Philippe le Bel*, étudie la valeur des trois premiers.

« C'est surtout, dit-il, du Trésor des Chartes que Dupuy a extrait les documents qui forment la majeure partie de son histoire du Différend et de celle du procès des Templiers... »

L'un des Registres de chancellerie du temps de Philippe le Bel « contient beaucoup de lettres du Pape et du Roi, des documents divers, comme les pamphlets de Dubois qui furent, sur l'ordre de Pierre d'Etampes, préservés ainsi de l'oubli par une transcription heureuse. C'est surtout de ce manuscrit que Baluze a extrait les Lettres qu'il a publiées à la suite de ses Vies de Clément V. » (1)

« La continuation de Guillaume de Nangis est, pour notre époque, l'œuvre de deux personnes... Le premier continuateur a écrit avec le souci d'être exact... Mais on trouve dans son travail des erreurs analogues à celles de Jean de Saint Victor et d'Amaury Augier, soit qu'il y ait eu imitation, soit que ces trois auteurs aient suivi une source commune. L'ensemble de la continuation est très défavorable à l'ordre du Temple, comme si l'inspiration de la chronique était officielle. » (2)

M. Lizerand cite ensuite Bernard Gui, Bartholomeo de Lucques, Villani. Il continue.

« La mise en œuvre des documents précités a commencé de bonne heure....

« Avec le même souci (conservation des droits de la monarchie), un an auparavant, (1654) il (Dupuy) avait écrit une *Histoire de la condamnation des Templiers*, toujours courte en son texte, mais abondante par ses preuves ; il y voulait défendre la mémoire défigurée de Philippe, « un des grands rois qui aient gouverné notre monarchie ».

« L'œuvre de Dupuy a été complétée du temps de Louis XIV. Baluze, qui fut secrétaire de Pierre de Marca, archevêque de Toulouse, gallican zélé, publia sur les Papes d'Avignon une série de chroniques et une série de documents...

(1) Lizerand *op. cit.* Paris 1910, p. XV.

(2) Lizerand, *op. cit.* p. XVIII.

Le travail de Baluze, qui ne comportait pas de texte, mais seulement d'abondantes notes, était conçu dans un esprit gallican ; car une lettre très importante pour le conflit du Pape et du Roi, (la protestation qu'adressa Clément à Philippe après l'arrestation des Templiers), mais assez dure pour Philippe, avait été laissée de côté par Baluze qui n'en pouvait ignorer l'existence. » (1)

«... Ces publications,... étaient relativement solides, d'accord avec l'esprit du temps, avec l'opinion d'un gouvernement qui, lui aussi, avait eu son conflit avec la Papauté... Pour cette raison elles étaient provisoires... » (2)

Non seulement Fleury alla puiser à toutes les sources qu'il était possible de connaître de son temps, mais, en critique avisé et impartial, il sut tempérer leur tendance gallicane.

Ainsi le voyons-nous citer la lettre énergique du Pape à Philippe omise par Baluze (3). Ainsi, il se fonde sur Amaury, qui écrivait quarante ans après les événements, mais d'après des sources contemporaines pour dire que le dénonciateur des Templiers fut Squin de Florian, bourgeois de Béziers ; détail confirmé par les travaux modernes de Finke. Ainsi encore, il n'a pas accepté le récit de Villani qui faisait du Pape l'esclave d'un prince tout puissant.

Au XIX^e siècle, l'affaire des Templiers a été approfondie, tant en France qu'en Allemagne. Le Français Raynouard a d'abord prouvé éloquemment l'innocence de l'ordre ; l'Allemand Schottmüller, en 1847, a écrit dans le même sens. C'est Finke qui a fait, en 1907, les trouvailles les plus considérables en ce qui concerne la question du Temple. (4)

Il est « accepté aujourd'hui, dit M. Mollat, que le Roi et son ministre Nogaret, pour supprimer les Templiers, ont exercé une pression formidable sur un pape valétudinaire, d'une nature molle et conciliante.... Ils ont triomphé des répugnances du pontife et l'ont incliné aux concessions les plus lamentables. » (5)

(1) Ibid. p. XXI-XXII.

(2) Ibid. p. XXIII.

(3) *Hist Ecclés.* t. XIX, p. 136.

(4) Finke, *Papstum und Untergang des Templerordens.* Münster 1907.

(5) Mollat, *Les Papes d'Avignon*, Paris 1912, p. 256.

Mais qui songerait à reprocher à Fleury d'avoir ignoré les découvertes de Finke?

Nous n'avons pas reconnu encore chez Fleury les prétendus sentiments d'aversion et d'odieuse partialité vis-à-vis du Souverain Pontife que lui imputent ses détracteurs. Peut-être les découvrirons-nous au XX^e volume, et avant de fermer l'*Histoire Ecclésiastique*.

Fleury en effet, dit Marchetti, y « fait une peinture vraiment humiliante des mœurs de Clément VI. Il représente ce pape comme un homme scandaleux, efféminé, faible dans son gouvernement, imprudent, partial dans le choix de ses cardinaux. Mais remarquez qu'il n'y a que Mathieu Villani qui ait imputé ces défauts à Clément VI. Qu'importe? Fleury croit Villani tout seul... Le seul Villani est plus croyable que tous les autres ; lui seul savait et écrivait la vérité. Pourquoi? Parce qu'il blâme un pape que tous les autres louent, et un seul homme qui se répand en injures a plus de poids, au jugement de Fleury, que cent amis ou même ennemis que la vérité force à donner des éloges... » (1).

Indépendamment de la confiance, limitée, que Fleury pouvait accorder à Villani, constatons qu'il a, en effet, tracé du pape Clément VI un portrait peu flatté. « Il entretenait, dit-il, sa maison à la royale, ses tables servies magnifiquement, grande suite de chevaliers et d'écuyers, quantité de chevaux qu'il montait souvent par divertissement. Il se plaisait fort à agrandir ses parents, il leur acheta de grandes terres en France, et en fit plusieurs cardinaux, mais quelques-uns étaient trop jeunes et d'une vie très scandaleuse... Il avait lui-même de la science raisonnablement, mais ses manières étaient cavalières et peu ecclésiastiques. Etant archevêque, il ne garda pas de mesure avec les femmes, mais il alla plus loin que les jeunes seigneurs; et quand il fut pape, il ne sut ni se contenir sur ce point, ni se cacher. Les grandes dames allaient à ses chambres comme les prélats. Quand il était malade, c'étaient les dames qui le servaient, comme des parentes prennent soin des séculiers. Ce portrait de Clément VI est tiré mot pour mot de Mathieu Villani » (2).

(1) Marchetti, *op. cit.* t. I, pp. 203-206.

(2) *Hist. Ecclés.* t. XX, pp. 138-139.

Tel est, dans toute la sévérité et la crudité de ses termes, le jugement que Fleury porte sur Clément VI, après avoir exposé les beaux côtés de son pontificat, et particulièrement le grand courage dont il fit preuve à Avignon pendant la grande « peste noire » des années 1348 et 1349. (1)

Qu'on n'aille pas croire que Fleury n'ait consulté que Villani pour cette histoire. Baluze, Papebroch, Labbe, Raynaldi, le continuateur de Guillaume de Nangis, Cave et Warton, Du Boulay, Wadding, Ughelli, les *Regesta Pontificum*, la *Gallia Christiana*,... tous ces auteurs, dont Fleury avait les œuvres sous la main, dans sa bibliothèque personnelle, sont cités par lui à propos de Clément VI.

Mais quoi! N'est-ce pas un peu la même appréciation qu'a retenue l'histoire? Si M. Mollat a pu écarter, à propos de Clément VI, l'hypothèse d'une « vie dissolue que Villani, Matthias de Neuenburg et le moine de Melsa l'accusent gratuitement d'avoir menée, » (2) M. Hemmer, dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, ne méconnaît pas qu'il avait « les mœurs et les défauts d'un grand seigneur ». A d'autres égards, dit-il après avoir fait son éloge, le pontificat de Clément VI fut dommageable à l'Eglise. Meilleur politique et meilleur prince que pontife, il eut bientôt dépensé en constructions, en fêtes luxueuses, le trésor amassé par le Pape Benoit XII,... une table richement servie, des réceptions brillantes où les dames étaient admises, une libéralité dégénérant en prodigalité, contrastaient avec les efforts de son prédécesseur pour introduire une certaine réforme. Les besoins d'argent du Pape, sa légèreté dans la distribution des grâces, l'amènèrent à se réserver un nombre de plus en plus considérable de bénéfices, d'évêchés, d'abbayes. Les plaintes les plus vives se produisirent. En défendant leur clergé et leur peuple contre des abus, les rois se donnaient pour les protecteurs des vrais intérêts de l'Eglise. » (3)

A tout prendre, la franchise, même un peu brutale, de Fleury, nous semble plus honorable et moins dangereuse que les airs prudes ou les dérobades de certains apologistes.

La bonne foi et l'impartialité de Fleury apparaissent d'une façon évidente dans l'opinion qu'il adopte sur les ori-

(1) Ibid. p. 87.

(2) *op. cit.* p. 89.

(3) t. III, 1911, I Part. col. 71.



J. B. le Clerc inv.

Romano lo volemo

M. Baughey scul.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

LIVRE XCV.

AN. 1339.



ANDRONIC empereur de C. P. envôia au pape Benoist XII. Barlaam abbé du monastere du Sauveur, avec Estienne Dandole noble Venitien & chevalier : qui étant arrivés à Avignon l'an 1339.

eurent audience du pape & des cardinaux, où Barlaam presenta des lettres de Philippe roi de France & de Robert roi de Naples, contenant entr'autres choses, que ces deux envoiés venoient de la part d'Andronic pour la réunion des Grecs avec l'église Romaine. Le pape leur demanda s'ils avoient des

Tome XX.

A

I.
Negociation de
Barlaam pour
l'union.
Rein. 1339. n.
19.

Allat Conf. p.
788.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Fac-similé de la page 1 du tome XX. (Edit. 1723)

La gravure de Le Clerc représente l'élection d'Urbain VI en 1378. « Le peuple, amassé dans la place du palais de Saint-Pierre où se tenait le conclave, criait en italien : *Romano lo volemo* : Nous voulons un Romain. » (*Ibid.*, p. 304).

gines du Grand Schisme d'Avignon (c'est ainsi qu'il appelle le Grand Schisme d'Occident).

Il raconte en détail (1) l'élection, à Rome, d'Urbain VI. Sans le dire formellement, parce qu'il trouve la chose toute naturelle, il estime cette élection valide : il note, d'après Raynaldi, et Thierry de Niem, la liberté entière dont jouirent les cardinaux, l'unanimité avec laquelle ils reconnurent pour pape Barthélemy de Prignano, archevêque de Bari. Les six d'Avignon adhérèrent par lettre à l'élection des seize de Rome. Ainsi, le Pape « fut reconnu expressément par tous les vingt-trois qui composaient alors le Sacré-Collegé.

Et Fleury fait l'éloge du nouvel élu. « Il fut, dit-il, docteur fameux en droit canon, humble, dévot, désintéressé, grand ennemi de la simonie, zélé pour la chasteté et pour la justice.... »

Plus loin, Fleury raconte par quelle raison : la rigueur excessive du nouveau pape, les cardinaux furent conduits à se séparer de lui et à élire, à Fondi, un autre pape, Clément VII. Mais jamais, dans le récit des onze années de son pontificat, il n'émet le moindre doute sur la légitimité de son pouvoir.

Au temps de Fleury, comme de nos jours encore, Urbain VI et Clément VII avaient chacun d'irréductibles partisans. Baluze et un certain nombre d'historiens français, à l'encontre de Raynaldi, étaient plutôt du parti de Clément et inclinaient pour l'invalidité du choix fait par le premier conclave.

Fleury, s'écartant de Baluze pourtant gallican, s'est rallié à l'avis de Raynaldi.

En cela il a fait preuve, non seulement d'indépendance, mais de perspicacité. Aujourd'hui en effet, c'est l'opinion admise par Hefélé, Hergenroether, Pastor, et la plupart. M. Chénon la soutient, (2) et M. Salembier estime qu'elle est fondée « sur les documents les plus certains de l'histoire, et que c'est l'opinion qui prévaudra sans doute dans l'avenir » (3).

Tels sont les principaux faits à propos desquels l'*Histoire Ecclésiastique* a prêté à la polémique : il semble bien

(1) *Hist. Ecclés.*, t. XX, pp. 304 et ss.

(2) *Hist. générale*, de Lavis et Rambaud, t. III, p. 319.

(3) Salembier, *Le Grand Schisme d'Occident*, Paris 1902, p. 51.

au contraire, que la façon dont Fleury les a traités est tout à l'honneur d'un écrivain du XVII^e siècle.

Sa méthode de travail ne fut pas plus à l'abri de la critique.

Lui qui avait pris pour règle de rapporter fidèlement les originaux et leurs sentiments, avec leurs propres paroles, ne manqua-t-il pas de fidélité dans ses traductions?

Marchetti le prétend. Il lui fait un grief de traduire « *Ego et Pater unum sumus* » (S. Jean, X, 30) par « Le Père et moi nous sommes un », au lieu de « une même chose », comme si la traduction de Fleury n'était pas excellente et encore aujourd'hui communément reçue. (1) Il lui reproche de traduire ce texte de saint Léon, à propos de la nature divine et humaine en Jésus Christ « *in unam coeunte personam* » par « l'une et l'autre nature a été unie à une personne », (2) au lieu de dire en une personne » ; de traduire ce texte de saint Irénée disant qu'il faut s'unir à l'Eglise de Rome « *propter potentioorem (ou potioorem) principalitatem* » par « à cause de sa puissante primauté », tandis qu'il faut dire principauté ; (3) de traduire ces mots de saint Ambroise : « *Roma ipsa venerabilis, cujus etiam hac in parte principatus est* » par « Rome,... qui tient la première place, même en cette matière » (4)...

Nous trouvons Marchetti bien sévère, vu la quantité de traductions contenues dans l'*Histoire ecclésiastique* et le petit nombre d'entre elles où l'on puisse trouver des fautes de nuance, souvent discutables.

Enfin, Fleury ne fut-il pas partial dans le choix des auteurs originaux dont il s'inspirait?

Accusation des plus graves, car, si elle était fondée, c'est l'*Histoire Ecclésiastique* toute entière qui exciterait notre méfiance, et son auteur, excusable d'avoir commis quelque erreur de détail inévitable, ne le serait plus de s'être mis volontairement et de mauvaise foi, dans la nécessité de se tromper. C'est donc à la racine que les adversaires de Fleury portent la cognée.

Ils se sont permis d'appeler Fleury le Mathieu Paris de nos jours, parce que, disent-ils, il a pris « aveuglément pour guide » Mathieu Paris, un moine anglais qui a écrit une

(1) *Hist. Ecclés.* Livre VII, n° 19.

(2) *Ibid.* L. XXVII, n° 35.

(3) *Ibid.* L. IV, n° 25.

(4) *Ibid.* L. XVIII, n° 47.

histoire anglicane de 1066 à 1259. Or ce moine est admiré des protestants, et « jamais homme n'eut plus de pente à accueillir les bruits populaires et plus de facilité à les croire » (1).

Fleury a effectivement consulté Mathieu Paris. Il raconte même, d'après lui, la légende de Carthaphile, cet homme merveilleux, jadis portier de Pilate, et qui s'était converti à la foi chrétienne. Il vivait depuis douze siècles, rajeunissait subitement tous les cent ans, et racontait les événements anciens aux Arméniens stupéfaits... Seulement, ce que Marchetti ne cite pas, et qui justifie tout de même un peu Fleury, c'est la réflexion de celui-ci : « On ne sait lequel admirer le plus, (dans cette fable), ou de la hardiesse des Arméniens pour la débiter, ou de la simplicité des Anglais pour la croire » (2).

Nous avons un autre exemple du discernement avec lequel Fleury suivait, selon l'expression dédaigneuse de Marchetti, « son Mathieu Paris ». C'est à propos de l'élection d'Innocent IV, en 1243, et de la pression que faisaient sur elle les Français, à l'instar de Frédéric II. « Mathieu Paris, poursuit-il, qui rapporte ce fait, ajoute que les Français faisaient hardiment cette menace, par la confiance qu'ils avaient en leur ancien privilège accordé par saint Clément à saint Denis en lui donnant l'apostolat sur les peuples d'Occident. Je n'ai point vu ailleurs ce prétendu privilège » (3).

Citer un auteur avec de tels commentaires n'est certes pas le suivre aveuglément, et il était bien permis à Fleury, dans ces conditions, d'utiliser une chronique où les ennemis de Fleury eux-mêmes ont largement puisé, et dont M. Elie Berger disait qu'elle est d'un historien « souvent bien informé ». (4)

D'ailleurs, ce n'étaient pas seulement les *Mathaei Paris Opera* que Fleury consultait pour l'histoire de l'Eglise d'Angleterre ; c'étaient, pour ne parler que des écrivains nationaux, dit ouvrages, depuis *l'Historiae anglicanae scriptores antiqui*, et la *Cambden Historia Britanniae*, jusqu'aux *Chro-*

(1) Marchetti, *op. cit.*, t. I, p. 189.

(2) *Hist. Ecclés.* t. XVI, p. 655.

(3) *Ibid.* t. XVII, p. 271.

(4) Elie Berger, *Saint Louis et Innocent IV*, Paris 1893, p. 278.

nica Gervasii et aux *Flores Historiæ Ecclesiasticæ gentis Anglorum* (1).

Fleury n'a-t-il pas pris aussi pour guide le haineux et partial Liutprand, auteur du *Liber de rebus gestis Ottonis magni imperatoris*?

Marchetti le prétend (2) et, de fait, c'est à Liutprand que Fleury emprunte, par exemple, une page peu édifiante sur le pape Jean XII (3).

Mais il nous est loisible de constater que 1° Fleury accordait à Liutprand peu de confiance ; 2° les faits qu'il raconte ici d'après cet auteur présentent des garanties d'authenticité qui les ont fait généralement accepter des historiens modernes les moins suspects d'hostilité au Saint-Siège.

« Le style de Liutprand, dit Fleury, témoigne plus d'esprit et d'érudition que de jugement. Il affecte d'une manière générale de montrer qu'il savait le grec... Il est partout extrêmement passionné, chargeant les uns d'injures, les autres de louanges et de flatteries. Il fait quelquefois le bouffon, aux dépens même de la pudeur. » Pourtant il « raconte les évènements qui s'étaient passés de son temps et à ses yeux... C'est un diacre qui parle dans une histoire qu'il dédie à un évêque » (4) et qui deviendra lui-même évêque de Crémone.

En conséquence, Fleury a beau se défier de cet auteur, il se croit obligé d'accepter, comme l'a fait avant lui Baronijs, ce que Liutprand raconte avoir vu, ce que les citoyens romains, d'une commune voix, répondent aux envoyés de l'empereur Othon, ce que confirment les protestations indignées du concile de Rome en 963, d'autres documents contemporains, tels que la notice du *Liber Pontificalis* et une protestation des évêques français au concile de Saint-Basle, près de Reims, en 991, à savoir que le jeune pape Jean XII a donné d'affreux scandales.

Rohrbacher, avec ses réticences ridicules, ne peut s'empêcher de parler de sa vie comme d'un « énorme scandale qui retentit à travers les siècles et les peuples comme un long blasphème qui attriste les cieux et réjouit les enfers. » (5) M. Imbart de la Tour déclare sans ambages que

(1) Ces ouvrages se trouvaient dans la bibliothèque de Fleury, du n° 244 au n° 253.

(2) *op. cit.* p. 299.

(3) *Hist. Ecclés.* t. XIII, p. 125.

(4) *Ibid.* p. 161.

(5) Rohrbacher, *op. cit.* t. V. p. 484.

« Jean XII n'est qu'un intrigant et un débauché ». (1) M. Amann, tout en établissant le peu de créance que mérite Liutprand, accorde que « l'accession de Jean XII à la chaire de Saint-Pierre fut un grand malheur pour l'Eglise. Beaucoup trop jeune en effet, plein de fougue et de passions, le nouveau pape ne tarda pas à scandaliser par son attitude le peuple romain et même la chrétienté. Elevé comme un jeune seigneur de l'époque... il donnera bientôt prise aux pires accusations » (2).

Dès lors, pourquoi chercher querelle à Fleury et donner, par une insistance de mauvais aloi sur cette page, l'impression inexacte que l'auteur s'arrête plus aux taches qu'aux splendeurs du Saint-Siège ?

Quant à Niem, continue Marchetti, Fleury le suit pas à pas... Niem a beau faire l'aveu de sa passion pour le cardinal Sangro contre Urbain VI, le défendre même par un honteux mensonge que Fleury a la bonne foi de rapporter, n'importe, il n'en perdra rien de son autorité... Fleury n'en est pas moins humblement à sa suite » (3).

Ne refusons pas à Thierry de Niem toute autorité. Le P. de Smedt, après avoir démonétisé Pétrarque, (comme Fleury l'avait fait d'ailleurs, (4) accorde plus de poids à la chronique de Thierry : « il semble ressortir, dit-il, de par la chronique elle-même, que l'auteur était prêtre, contemporain des événements, et même, pour certains faits, témoin familier ; son récit est, sinon élégant, du moins soigné et bien composé » (5).

Mais voyons ce « honteux mensonge, que Fleury, a la bonne foi de rapporter ». Il s'agit tout simplement de la mise des cardinaux à la question, à laquelle Thierry de Niem a assisté : la pape Urbain II a fait arrêter six cardinaux, parmi lesquels le cardinal Sangro, puis les a fait emprisonner et tourmenter cruellement.

Qu'en disent aujourd'hui les historiens autorisés ? « Urbain, écrit M. Salembier, pendant les quelques années qui précédèrent sa mort, n'eut point de plus cruel ennemi de sa cause que lui-même. Etrange et triste destinée que celle de

(1) *Les élections épiscopales dans l'Eglise de France*, Paris 1891, p. 302.

(2) *Dict. de Théol. cath.* fasc. LXI, 1924, col. 620.

(3) Marchetti, *op. cit.* pp. 204-205.

(4) *Hist. Ecclés.* t. XX, p. 276.

(5) De Smedt, *Introductio ad Historiam ecclesiasticam*, pp. 277-278.

ce pape, édifiant avant de ceindre la tiare, rendu ensuite extravagant jusqu'à la cruauté par les contradictions et les mécomptes.

«.... Urbain fut mis au courant de ces desseins (de complot) et en poursuivit cruellement les auteurs. Thierry de Niem entre dans les détails des supplices qui leur furent infligés. Ils sont tels que nous en croyons à peine son récit, pourtant circonstancié. Ou bien le chroniqueur exagère et calomnie, ou bien Urbain n'avait plus alors qu'une raison amoindrie » (1).

« Il est difficile, résume M. Mourret, de mettre en doute le fait des cruautés exercées par Urbain VI contre ses cardinaux » (2).

Ainsi, tant pour Thierry de Niem que pour Liutprand, Mathieu Paris, Villani, et autres chroniqueurs, on ne peut soutenir sérieusement que Fleury les ait suivis sans discernement et de parti pris.

Ceux que Fleury suivait le plus fidèlement n'étaient pas des chroniqueurs plus ou moins suspects, mais des autorités éprouvées, tel Baronius, dont il écrit, à l'année 1198 : « Ici finissent les Annales du cardinal Baronius, que j'ai principalement eu pour guide dans cette histoire » (3). Encore prenait-il soin de les corriger dans la mesure de son possible, par les travaux les plus récents.

Dira-t-on encore que Fleury modifiait les textes, les « sollicitait », pour les accommoder à sa thèse ? On ne saurait en fournir d'exemple. Newman ayant fait vérifier, à Oxford, toutes ses références relatives aux premiers siècles, les trouva si exactes que son estime pour l'*Histoire Ecclésiastique* ne fit que s'en accroître (4).

Ce que l'on pourrait seulement reprocher à Fleury, ce serait d'avoir omis dans les originaux quelques passages importants relatifs à l'autorité du Saint-Siège. Forcé de se limiter, l'auteur l'a fait quelquefois avec des préoccupations gallicanes, et mainte observation de Marchetti sur ce sujet doit être retenue.

Nous ne contestons pas le bien-fondé d'une page com-

(1) Salembier, *Le Grand Schisme d'Occident*, p. 110.

(2) Mourret, *Hist. gén. de l'Eglise*, t. V, p. 119, note.

(3) *Hist. Ecclés.* t. XVI, p. 2.

(4) Newman, *The ecclesiastical history of M. l'abbé Fleury*, Oxford, 1842, Advertisement, p. VII.

me celle-ci, écrite contre Fleury à propos de l'infailibilité pontificale.

« Dans le tome V des Conciles de Labbe est insérée la 14^e lettre de saint Gélase. Fleury la rapporte, (Liv. 30 n. 37) mais il omet ces courtes paroles : *Sanctum Petrum qui Romanæ requiescit, Romanæ sedi istud præstitisse, ut a portis inferi nunquam pro Domini promissione vincatur*. Ainsi écrivait saint Gélase au V^e siècle, mais comme Fleury dit qu'avant le XIV^e on ne connaissait pas même le sentiment de l'infailibilité, il ne pouvait nous laisser voir qu'elle avait été prêchée si haut 600 ans auparavant.

« Quand Fleury parle (L. 45 et 46) des écrits de Théodore Studite, il ne dit rien de sa lettre *ad Leonem Sacellarium*, parce qu'on y voit ce passage : *quod si hoc minime probat imperator, deflexitque, ut ipse ait, a veritate, Nicephorus patriarcha, mittenda est ad romanum Antistitem ex utraque parte legatio, ut inde accipiatur infallibile fidei*. Paroles barbares écrites 750 ans avant le XV^e siècle.

« Saint Bernard écrivait trois siècles avant l'époque où Fleury place l'invention de l'infailibilité; ainsi quand l'historien rapporte (Liv. 68 ,n. 64) le traité contre les erreurs d'Abailard, que le saint abbé adressa à Innocent II, il omet ce passage : *Oportet ad vestrum referre apostolatum pericula quæque et scandala emergentia in regno Dei, et præcipuè quæ de fide contingunt. Dignum namque arbitror ibi potissimum resarciri damna fidei, ubi non possit fides sentire defectum. Hæc quidem hujus prærogativa sedis. Cui enim alteri aliquando dictum est : Ego rogavi, Petre, ut non deficiat fides tua? Quod ergo sequitur, a Petri successore exigitur : Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos*. Ainsi parle saint Bernard, si justement loué par Fleury et Febronius. Il faut louer saint-Bernard, mais il est encore mieux de l'imiter et de le suivre » (1).

C'est décidément sur ce dernier point que Fleury est vulnérable.

N'exagérons rien toutefois : nous avons vu sa modération. *Le Discours sur les Libertés de l'Eglise gallicane* était lui même écrit en 1690, quand Fleury commença la publication de son *Histoire ecclésiastique*, et il faut en tenir compte pour interpréter exactement sa pensée à travers les faits qu'il expose.

(1) Marchetti, *op. cit.*, t. II, p. 98-99.

C'est ainsi qu'il serait injuste, manifestement, de qualifier Fleury d'hérétique, comme le fait Marchetti (1) sous le prétexte faux qu'il restreint l'autorité pontificale à une primauté d'honneur et lui refuse la juridiction sur toute l'Eglise.

Il serait non moins injuste de prétendre qu'il s'en est pris à la légitimité du domaine temporel du Pape dans ses Etats pontificaux. Sans doute il a observé, dans son *IV^e Discours*, que les seigneuries temporelles, les comtés, les duchés, et tous les attributs de la souveraineté étaient déplacés dans la personnes des évêques et des abbés, si on consulte le véritable esprit de leur vocation et l'histoire des sept à huit premiers siècles de l'Eglise, mais il s'est hâté d'ajouter : « Cependant tous ces droits sont légitimes, et il n'est non plus permis de les contester à l'Eglise qu'aux laïques : et pour revenir à l'Eglise romaine, il serait très injuste de lui disputer la souveraineté de Rome et d'une grande partie de l'Italie, dont elle est en possession depuis tant de siècles, puisque la plupart des souverains n'ont pas de meilleur titre que la possession ».

Evidemment, si nous croyons Fleury à l'abri de ces critiques exagérées, et absolument innocent de ce que Rohrbacher appelle « une répugnance permanente et manifeste pour le chef visible de l'Eglise de Dieu », nous reconnaissons que l'*Histoire ecclésiastique* peut sembler à plusieurs avoir été écrite dans le dessein préconçu de justifier le *Discours sur les Libertés*, et que la mentalité gallicane de l'auteur, sans qu'il y ait pris garde, a pu influencer sur son choix et son interprétation des faits.

C'est ainsi que nous expliquons son assiduité à relever tout ce qui marque l'autorité des conciles ; sa façon de juger saint Thomas de Cantorbéry, martyr sans doute, mais d'une cause qu'il déclare injuste dans le fond ; le soin qu'il prend de souligner l'excès des prétentions de Grégoire VII, d'Innocent III, de Boniface VIII, tout en rapportant d'ailleurs leur vie avec toute l'exactitude qu'il a pu (2).

(1) Marchetti, *op. cit.* t. II, p. 48.

(2) On a raconté que M. Tronson, qui pourtant appréciait à leur juste valeur les talents et la piété de Fleury, fit un jour suspendre au séminaire de Saint-Sulpice la lecture de cette *Histoire ecclésiastique* qui affaiblissait, à son avis, dans l'esprit de ses clercs le respect dû au Saint-Siège. Peut-être fut-ce le fait de quelqu'un de ses successeurs ; il est peu probable que l'auteur de cette démonstration ait été M. Tronson lui-même, car, à sa mort, survenue en 1700, Fleury venait seulement de publier son VI^e volume ; il en était encore au V^e siècle et n'avait jusque-là témoigné que la plus grande déférence envers les Souverains Pontifes.

Nous achevons l'examen, bien long peut-être, des objections faites à l'*Histoire Ecclésiastique*. Cette étude a eu, du moins, l'avantage de nous familiariser avec les méthodes de Fleury : elle nous a fait connaître le soin qu'il prenait de réunir sur chaque question d'abondants matériaux de toute origine, de rechercher toujours les originaux sans négliger les grands travaux qui les avaient déjà utilisés, puis la façon dont il les exploitait, et tirait judicieusement parti de tout pour écrire une histoire définitive qui fût sienne. Nous avons, pour ainsi dire, vu à l'œuvre cette « abeille », comme Sainte-Beuve a si exactement appelé Fleury.

Concluons. L'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury est loin d'être parfaite. Si beaucoup des défauts qui lui ont été imputés par les critiques sont exagérés ou inexistants, plusieurs autres sont réels.

Mais comment eût-il pu en être autrement dans une œuvre aussi considérable, entreprise par un seul homme, et à cette date où il avait à sa disposition si peu de travaux de première main ? Il en est de l'histoire comme de toutes les sciences : elles n'atteignent une perfection relative qu'après de longs tâtonnements qui peuvent durer des siècles, et les ouvrages qui les ont créées ou perfectionnées au cours des âges restent des ouvrages de génie, même s'ils sont devenus vieux et démodés. En ce XX^e siècle, où des travaux remarquables ont éclairé à profusion les différentes parties de l'histoire de l'Eglise, qui songerait à s'en tenir à la science du XVII^e siècle et à Fleury ?

A l'auteur qui, dans sa vieillesse, accumulait encore les notes pour rectifier l'édition suivante de son ouvrage, ce n'est pas faire injure que de reconnaître qu'après deux siècles et demi, son histoire de l'Eglise, tout en gardant un très vif intérêt, a perdu aujourd'hui de sa valeur scientifique. Ce que nous proclamons seulement, c'est qu'elle la garda assez longtemps pour qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles l'on pût dire avec raison qu'on n'avait pas fait mieux.

Pour donner au XX^e siècle une œuvre digne de lui, comme Fleury le fit pour le XVII^e, il ne faudra pas moins, comme cela se fait pour d'autres monuments, qu'une pléiade d'écrivains groupant leurs talents.

CHAPITRE XX

Fleury abbé du Loc-Dieu et prieur d'Argenteuil

Histoire de l'abbaye du Loc-Dieu. — Situation de l'abbaye à la nomination de Fleury. — Abbatiat de Dom Claude Fleury.
Histoire du prieuré d'Argenteuil. — Prise de possession de Fleury. — Actes du nouveau prieur.

La plupart des ouvrages de Fleury portent, joints au nom de leur auteur, les titres d'abbé du Loc-Dieu et de prieur d'Argenteuil.

Ces fonctions occupèrent dans sa vie, sans l'absorber, une place cependant importante et honorable. « Dom Claude Fleury » fut ainsi amené à faire rayonner son activité en province, où nous allons le suivre pour oublier un moment avec lui les splendeurs de la Cour ou l'aridité des in-folios.

Le 1^{er} septembre 1684, en reconnaissance du dévouement qu'il avait témoigné au regretté comte de Vermandois le Roi lui donna « l'abbaye du Loc-Dieu, ordre de Cîteaux, diocèse de Rodez » (1). Il devait en porter le titre durant 22 ans.

Avant de raconter l'administration de Fleury, nous croyons devoir retracer ici quelques détails sur cette abbaye du Loc-Dieu. Nous les tirons de l'abrégé que Fleury composa lui-même d'après le *Cartulaire du Loc-Dieu*, et qui servit de base à la *Gallia Christiana* comme aux *Annales ecclesiastici*.

Nous nous efforçons, dit le *Cartulaire*, de raconter à nos

(1) *Journal de Fleury*, 1 sept. 1684. Le *Journal de Dangeau* annonce le même événement.

successeurs, comment, à notre époque où l'iniquité levait audacieusement la tête, la vérité envoya ses hérauts parmi nous, et rétablit, par un heureux changement des cœurs, le culte presque aboli de la justice en détournant les fils de l'iniquité de s'engager dans le sentier du plaisir. De même en effet qu'au temps de César-Auguste un homme qui s'appelait Jean parcourut toute la région du Jourdain, ainsi, au temps du roi Philippe, un homme qui s'appelait Géraud vint dans les régions de l'Aquitaine prêcher à sa manière le baptême de la rémission en enseignant les saintes pratiques de la religion. Fidèle imitateur de Jean, non seulement il cria dans le désert, mais il établit en beaucoup de déserts des disciples préparés par ses soins à crier jusqu'à la fin des siècles... il y fonda des monastères auxquels il donna ou consacra par son autorité les noms qu'ils portent encore...(1)

« Nous nous contenterons de mentionner ici celui dont le nôtre procède...

« C'était en l'an 1117 de l'Incarnation du Seigneur, sous le règne de notre seigneur Philippe, roi des Français, lorsque (Pascal II) occupait le siège pontifical de Rome : Eustorge étant évêque de Limoges et le vicomte Adhémar seigneur de cette province. Dom Géraud de Sales vint dans les dites régions, annonçant partout où il pouvait la parole de vie. Les nobles seigneurs Géral et Golfier de Tours lui conférèrent le droit de fonder un monastère que les habitants du lieu désignèrent sous le vieux nom de Dalone. Il prit soin de l'affranchir de toute autorité séculière et de le soumettre à la seule juridiction du pontife romain et de l'évêque de Limoges...

« Après son décès, nos pères de Dalone, .. embrassèrent la vie monastique. Ils constituèrent abbé un homme de bien nommé Rotger, très habile dans l'administration des affaires temporelles. Il mena le troupeau confié à ses soins près des eaux bienfaisantes et des pâturages fertiles ; et, désireux d'augmenter le troupeau, d'étendre les pâturages, il envoya des frères en diverses régions avec la mission de chercher des lieux propices et d'y fonder des monastères. Ces frères, arrivés dans la province du Rouergue, y trouvèrent un lieu dont les épais fourrés de ronces et de chênes ne permettaient l'accès qu'aux brigands..... Les frères vont trouver le sei-

(1) *Initium Cartularii Loci-Dei. B. N. F. latin Mss. 10975.*

gneur de l'endroit, ... lui demandant ce lieu pour le consacrer au service de Dieu. Ce seigneur le leur offrit volontiers, car c'était un homme noble qui s'appelait Alduin de Paris. La donation faite et acceptée, les frères, avec la jussion de l'évêque de Rodez, commencèrent leurs constructions, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1124, indiction VIII^e, épacte XIII^e, la IV^e lune concourant avec la XXX^e, au jour de la naissance au ciel d'Augustin confesseur et de Julien martyr, pendant que le roi Philippe gouvernait l'empire de France, qu'Honorius occupait le siège des Apôtres, Adémar étant évêque de Rodez, le comte Richard et son fils Hugues seigneurs de la province. Lorsque les frères eurent édifié une modeste basilique, l'évêque de Rodez vint, à leur prière, consacrer l'autel, et donna à ce lieu le nom qui lui convenait à bon droit. Jusqu'alors en effet les crimes sauvages qui s'y commettaient en avaient fait le repaire ou lieu du diable ; le pontife décida qu'en témoignage du changement qui déjà commençait à s'y produire, il s'appellerait désormais le lieu de Dieu ou Loc-Dieu (1). A la demande ou sur l'ordre de l'évêque, Alduin investit cet autel d'un domaine, à titre de filiation, accordant sur toute sa terre, aux habitants dudit lieu l'usage des bois, des terres et des eaux, et ajoutant que, dans l'avenir, ils posséderaient librement et par droit d'héritage tout ce qu'ils pourraient acquérir de ses vassaux, soit à titre de don, soit à titre d'achat, de telle sorte qu'aucun de ses successeurs ne pourrait soulever aucune contestation...

« Le III des ides de novembre, au jour de Saint-Martin, Dom Guillaume fut constitué premier abbé dans l'église du Loc-Dieu, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1134... »

Fleury, plus capable que tout autre de goûter ce document, prit soin de le déchiffrer et de le transcrire : il en put admirer la précision toute juridique des termes avec la piété naïve et le style imagé ; il y trouva des vestiges de cette ignorance dont il accusa souvent le Moyen-Age, mais aussi des preuves de cette suprématie du Pape qui procura à la

(1) Il existe une autre version. « Au pied du Puech d'Elves, se trouvait un petit mamelon couvert de bois auprès duquel ont été bâtis l'église et le monastère de Loc-Dieu. Ce mamelon était autrefois entouré par un grand lac qui, en hiver surtout, en formait une presqu'île, et qui portait le nom de *lacus Diaboli* ou Lac du Diable ».

(*Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron*, t. XI, Rodez 1879 : *Histoire de la fondation de l'abbaye du Loc-Dieu*, par l'abbé Victor Lafon, p. 344).

France tant de bienfaits. Quand il comparera l'état de son abbaye tombée en commende à sa prospérité première, à la pureté de foi et à la franchise des anciens jours, il ne pourra retenir, plus tard, un cri de douleur.

La *Gallia Christiana* donne la série des abbés du Loc-Dieu et le récit des principaux événements de son histoire (1). C'est, en très grande partie, la reproduction du travail de Fleury. Nous n'en signalerons ici que peu d'articles, dont le texte primitif, à peine modifié par ses savants continuateurs, nous fournit une indication sur les sentiments de Fleury au sujet de la commende.

Sous le gouvernement de l'abbé Raymond Amelius, (1409-1411) les Anglais dévastèrent l'abbaye du Loc-Dieu, emportant toutes les récoltes, emmenant tous les animaux, ravissant jusqu'aux vases sacrés de l'église. Il n'y restait plus en 1411 que 13 religieux, réduits à l'extrême pauvreté. L'abbaye se releva peu à peu, pendant la première moitié du XV^e siècle, sous le gouvernement de quelques abbés issus des meilleures familles du pays, les Firminiac et autres. Mais en 1557, le Loc-Dieu tomba en commende, et, qui pis est, entre les mains d'un abbé fauteur de calvinisme, Jean de Lettes. « *Proh dolor !* » s'écrie Fleury devant l'apostasie de ce premier abbé commendataire.

En 1605, Jean de Lévy, premier aumônier de Marguerite de Valois, nommé par celle-ci abbé commendataire du Loc-Dieu, entreprit de restaurer l'abbaye tant au spirituel qu'au temporel. Pour y mieux parvenir, il prit, en 1610, l'habit monastique et fut reçu abbé titulaire par Dom Nicolas Boucherat, général de Cîteaux. L'abbé nommé en 1643, Gabriel de Tubières de Caylus, était encore un saint prêtre, le disciple et l'un des plus utiles collaborateurs de M. Olier dans l'œuvre des séminaires. Son successeur fut François de Fontanges de Maumont, frère d'un capitaine aux Gardes.

C'est après lui, en 1684, que Fleury reçut l'abbaye, des mains de Louis XIV.

D'après une transaction, (2) passée en 1683, entre M. de Maumont et les religieux, la communauté ne se composait alors que de six moines : Dom Bernard la Rauffie, religieux prêtre, profès de l'abbaye de Grand-Selve, prieur ; Dom François Dumas, sous-prieur, sacristain ; Dom Pierre

(1) *Gallia Christiana*, t. I, p. 262-267.

(2) *Archives nationales* V⁵, 1248, pp. 283-288.

Laval, Dom Félix Dintilhac, Dom Guillaume de Comba, Dom Jean Mouly, célerier : tous religieux profès de l'abbaye du Loc-Dieu, conventuels en icelle ; et Dom Claude Maximilien de Vilaines, religieux de l'abbaye de la Ferté.

On voit, par le même document, que le domaine de l'abbaye comprenait :

1° La place, terre et seigneurie de Fonteynoux, circonstances et appartenances, consistant en un château, une métairie, un moulin, pré, terres et autres domaines dépendant de temps immémorial de la dite terre de Fonteynoux, et Péjourdes, avec le droit prétendu sur le moulin bâti par le feu sieur abbé de Caylus ; droits seigneuriaux, ensemble les bois dépendant de la dite terre de Fonteynoux, et le droit de dîme qui se lève dans toute l'étendue de la dite paroisse de Péjourdes et de Fonteynoux.

2° La terre et seigneurie du Loc-Dieu, qui renferme la place de la dite abbaye, consistant en une métairie, rentes, tant froment qu'avoines, droits de lots et ventes et autres droits seigneuriaux, droit de dîme, grange, maison, poulailleur, pigeonier, tour de Mondenis avec les accincts : ensemble les bois, prés, vignes en dépendants, et généralement tous les autres fonds, droits, domaines, et émoluments, de quelque qualité qu'ils puissent être, dépendant de la dite seigneurie du Loc-Dieu, ... la maison abbatiale, son écurie, avec le petit jardin et le petit bois joignant..

3° Les places de Marinesques, consistant en maison, moulin, rentes, dîmes, métairies, grange et droits de lots, justice et greffe en dépendants, plus tous et chacun les fruits décimaux, rentes, cens, droits de lots et ventes, et tous autres droits généralement qui ont accoutumé de se lever sur l'Alberque, comme aussi tous et chacun les fruits décimaux, quarts et quints, qui se lèvent sur la paroisse de Colombiers, et grange de Merlotaux, la rente foncière, droits de lots et ventes, et généralement tous autres droits dépendant dudit prieuré de Colombiers.

4° Enfin, la baronnie de Saint-Georges-de-Salvagnac, en Quercy.

Par la même transaction, les fonds avaient été partagés en trois lots. Le premier, comprenant « la place, terre et seigneurie de Fonteynoux, etc... (et la baronnie de Salvagnac), fut attribué aux religieux, « à la réserve de la maison abbatiale, son écurie avec le jardin et le petit bois joignant, situé

dans la première cour, qui demeurera et appartiendra par préciput au dit sieur abbé ». Le second lot, c'est-à-dire la terre et seigneurie du Loc-Dieu, fut attribué à l'abbé. Le troisième lot restait encore à l'abbé, « pour l'acquit des charges ordinaires et extraordinaires dont la dite abbaye peut être tenue, à la réserve seulement de celles qui sont réelles ou foncières, du nombre desquelles sont les portions congrues, qui seront payées par ceux dans le lot desquels les fonds qui peuvent y être sujets seront échus. » En outre, « pour la commodité du chauffage dudit sieur abbé, les dits religieux seront tenus de faire couper par chacun an et conduire à leurs frais et dépens dans la cour du dit sieur abbé, le nombre de cordes de bois nécessaire au dire d'experts pour sa provision, et à cette fin obliger leurs métayers par leurs baux, d'en faire la coupe et voiture à leurs dépens ».

Les religieux devaient subvenir aux dépenses ordinaires du culte, mais l'abbé devait fournir l'église et la sacristie des livres, ornements et vases sacrés nécessaires, ou du moins répondait de leur conservation.

Les religieux et l'abbé gardaient le droit de nommer les officiers de justice dans l'étendue des terres de leur lot et dans leurs dépendances. La justice, dans toute l'étendue de l'abbaye, se rendait au nom du sieur abbé et des religieux. Mais l'abbé avait « son droit de justice dans l'étendue de sa maison abbatiale, cours et jardins, pour la faire exécuter par ses officiers ». Les religieux se chargeaient pour l'avenir des réparations ordinaires de tous les bâtiments. L'abbé devait fournir annuellement, au jour de Saint-Barthélemy, 50 setiers de réau ou mixtures, mesure de Villefranche, bon loyal et marchand, pour les aumônes qui se distribuaient à la porte de l'abbaye. Il devait en outre acquitter les décimes ordinaires et extraordinaires, la taxe du don gratuit, l'oblat, la taxe de l'Université de Toulouse, les réparations extraordinaires.

La jouissance de la baronie de Saint-Georges-de-Salvagnac était laissée aux religieux, à la charge d'acquitter les services et obits mentionnés dans le testament de la comtesse de Caylus. Enfin, l'abbé payait annuellement aux religieux la somme de 100 livres pour « demeure quitte envers les dits religieux du droit d'hospitalité et des frais et droits

des visiteurs ordinaires et extraordinaires », et leur laissait une maison située à Villefranche, qui dépendait de l'abbaye.

En somme, l'abbaye rapportait à l'abbé 4500 livres (1). L'abbé avait en outre la « présentation à la cure de Colombiers, et le droit de siéger aux anciens Etats du Rouergue » (2).

L'un des côtés du monastère était constitué par l'église, monument du XVII^e siècle en style roman de transition, et qui mesurait 70 mètres de longueur. Les bâtiments, qu'une épaisse forêt protégeait des vents du nord, répondaient à la magnificence de l'église, malgré la vétusté et l'absence de meubles que devait déplorer, près d'un siècle plus tard, dans un « état des biens et revenus, » fait en 1766; Dom Sauvage, prieur (3).

Le sceau de l'abbaye du Loc-Dieu représentait la sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus ; sous l'image, trois fleurs de lys ; en dessous encore, une crosse ; l'ensemble présentant la forme d'un fer de lance entouré de cette inscription : « S. Monast. Beatæ Mariæ Loci Dei ».

Fleury avait trop conscience des responsabilités qui lui incombaient pour accepter à la légère la faveur royale dont il venait d'être l'objet.

Nommé à l'abbaye du Loc-Dieu le 1^{er} septembre 1684, mais sans doute pressenti et prévenu d'avance par ses amis de la Cour, il partait le même jour visiter à la Trappe l'abbé de Rancé : nul doute qu'il ne voulût se recueillir devant Dieu et prendre les avis de son illustre et saint ami, précisément cistercien.

Le 7 septembre, il signait, au secrétariat de l'archevêché, le *Formulaire* de foi touchant les cinq propositions, ce dont M. Morange lui délivrait un certificat.

(1) Expilly, *Dictionnaire géographique, historique, et politique, des Gaules et de la France*.

(2) *Mémoires cités de l'Aveyron*, Rodez, 1867, t. IX, *Anciennes abbayes de l'ordre de Cîteaux dans le Rouergue*, par l'abbé Bousquet, p. 42-43.

(3) Les bâtiments et terres de l'abbaye, après avoir été vendus comme biens nationaux en 1791 et 1792, pour 151 000 livres, à M. Savignac, sont passés en 1812, pour 150 000 francs payés aux créanciers de M. Savignac, à la famille Cibiel. « L'ancienne abbaye doit à une heureuse suite de circonstances d'avoir conservé les parties les plus intéressantes de ses anciennes constructions. Ses bâtiments, qui ont été l'objet de travaux importants en 1847 et en 1885, sont actuellement en parfait état de conservation. Il n'en est pas de même, malheureusement, de son chartrier, dont les pièces ont disparu à l'époque de la Révolution ». (*Documents sur l'ancienne abbaye du Loc-Dieu*, 1892, Villefranche de Rouergue, spécialement pp. 211-220).

Le 18, il faisait sa profession de foi devant M. l'archevêque de Paris. En même temps, celui-ci fit son information de vie et mœurs. Témoins : M. Mathieu, curé de Saint-André-des-Arcs, M. Lefranc son vicaire et M. Davan sacristain (1).

En avril de l'année suivante, les bulles de Fleury arrivèrent de Rome. Il paya pour les frais 3048 livres, dont l'abbé de Cassagnes lui avança la majeure partie.

En mai, il prêta serment de fidélité au Pape entre les mains de M. Chéron, official de Paris.

Au moment où il reçut son acte de prise de possession de son abbaye, faite sur sa procuration par M. Antoine Verner, curé de Fonteynoux, il était en pleins préparatifs de départ.

Le 24 juin, il partait de Paris, « dans le carrosse de Clermont avec M. de Cordemoy. » Ils arrivaient à Clermont le 1^{er} juillet. Fleury passait par Féniers, où l'abbé de Cordemoy, arrivé à son abbaye, le retint une semaine. Le 14 juillet, Fleury arriva à Fonteynoux, où il passa deux jours à voir le curé, M. Antoine Verner, et à visiter son château et ses terres. Le 16 juillet, il parvint au Loc-Dieu. Il voyageait à cheval, (2) en compagnie de son homme d'affaires Colleson, pour lequel il avait aussi acheté une monture. Toilette violette, gants, chapeau de castor neuf ; rien ne manquait au roi pacifique pour faire son entrée solennelle dans son abbaye. Il habita trois jours la maison abbatiale (3).

Alors ce fut toute une série de voyages dans le midi ; à Villefranche, où il logea près de deux mois chez les Pères Doctrinaires, à Montauban, à Toulouse, chez l'évêque de Mirepoix, à Montpellier.

Quelques affaires de son abbaye pouvaient motiver le passage de Fleury à Montauban et à Toulouse. Presque toutes les localités de sa juridiction ressortissaient à la généralité de Moutauban et au parlement de Toulouse. L'abbé du Loc-Dieu payait aussi, nous l'avons vu, une taxe à l'université de Toulouse. Mais, outre que son homme d'affaires suffisait à ces règlements de comptes, il n'avait pas besoin pour cela des longs séjours qu'il y fit. Nous supposons donc

(1) *Journal*, 18 sept. 1684.

(2) Il l'avait, dit-il dans son journal, payé 200 livres.

(3) On remarquera ici l'erreur de la *Nouvelle Biographie générale*, d'après laquelle Fleury aurait séjourné au Loc-Dieu et y aurait écrit la *Vie de la Mère d'Arbouze*.

qu'il prit des informations à Toulouse sur la grave affaire des Filles de l'Enfance, et sur l'affaire de l'évêque de Pamiers concernant la Régale. L'archevêque de Toulouse, Jean de Montpezat, y avait joué un rôle considérable et odieux que ni Bossuet ni Fleury n'approuvaient. Mais surtout Fleury devait travailler à la conversion des protestants du Languedoc. A la date de la révocation, 17 octobre 1685, Fleury était en route pour Montpellier avec l'évêque de Mirepoix, M. de La Broue (1). Cet ami de Bossuet et de Fleury déployait un grand zèle pour la conversion des protestants de son diocèse. Ils s'entretenirent certainement du grand événement du jour. Peut-être leur voyage se faisait-il par ordre du Roi. C'était au même moment que Dangeau écrivait : « Le P. Bourdaloue, qui devait prêcher l'Avent à la Cour, va à Montpellier, et le Roi lui dit : « Les courtisans entendront peut-être des sermons médiocres, mais les Languedociens apprendront une bonne doctrine et une belle morale ». Tous les ordres religieux fourniront des missionnaires, et les Jésuites plus que les autres » (2). Fleury, qui resta à Montpellier près d'un mois et demi, y vit non seulement le P. Bourdaloue, mais aussi le fameux intendant Nicolas de Lamoignon de Basville.

Après six semaines passées au séminaire de Rodez, le 7 janvier 1686, Fleury partit de cette ville pour Villefranche, où il arriva le lendemain ; pendant les dix jours qu'il y resta, il régna les comptes de son abbaye avec les fermiers et commanda les réparations nécessaires à sa maison abbatiale du Loc-Dieu.

Le journal du 17 janvier ne laisse plus de doute sur le principal motif de la prolongation du séjour et des voyages de Fleury en Languedoc. Il resta en mission à Saint-Antonin trois mois, logé chez les Pères de Sainte-Geneviève, y prêcha le carême, et y fit de larges aumônes.

Il rentra à Villefranche, où il s'occupa encore des affaires de l'abbaye, des réparations, des aumônes. Il se conforma à la lettre à tout ce qu'il avait écrit dans son *Institution au Droit ecclésiastique* concernant les devoirs des abbés commendataires. « Le commendataire, avait-il écrit, doit acquitter les charges, faire les réparations, fournir les ornements, faire les aumônes : il peut disposer du reste comme

(1) *Journal*, 14 octobre 1685.

(2) Dangeau, 16 octobre 1685.

s'il était titulaire. Il ne peut aliéner les immeubles ni les meubles précieux. Il a la collation des bénéfices. Il a le rang et les honneurs du titulaire. Il doit prendre garde qu'à cause de la commende, le service divin ni le nombre des religieux ne soit point diminué. » La transaction passée entre les religieux et son prédécesseur M. de Maumont satisfaisait largement à toutes les dispositions du droit. Mais Fleury professait que « la vraie dévotion consiste à aimer son prochain comme soi-même, ce qui empêche toute injustice et toute violence et ce qui porte, ajouta-t-il, à accomplir les œuvres de miséricorde et de charité » (1).

En conséquence, il interpréta toujours la transaction en faveur des religieux. On lit dans son journal, au 22 avril. « Payé à Dom Mouly, célerier du Loc-Dieu, 100 livres dûes par M. de Maumont pour le dernier paiement des 300 livres portées par la transaction... Plus je lui payai 150 livres pour les aumônes de 1685 et 30 livres de surplus hors la quittance... En même temps, je lui accordai par un billet l'usage précaire de mes caves et greniers, et de mon jardin du Loc-Dieu, à la charge de tenir l'appartement fermé » (2).

Deux jours après, Fleury reprenait la route de Paris ; son voyage avait duré près d'un an.

Il ne devait plus retourner au Loc-Dieu. Cependant jamais il ne cessa de remplir les devoirs de sa charge, comme en témoigne cette note de son journal du 19 juillet 1688, où il dit faire saisir « entre les mains du sieur Amiot, payeur des rentes, deux parties de 9000 livres chacune en principal, appartenant à la succession de M. de Maumont, constituées le 23 août 1684, à 500 livres de rentes chacune, saisie tant du principal que des arrérages. » L'abbaye du Loc-Dieu et l'hôpital de Villefranche qui en dépendait n'étant pas encore entrés en possession d'un legs que leur avait fait l'abbé de Maumont, le nouvel abbé voulut, par cette mesure, mettre fin à une situation qui devenait de jour en jour plus pénible. L'hôpital et l'abbaye avaient grand besoin de réparations ; la sacristie manquait d'ornements. Le 3 septembre, M. de Maumont, capitaine aux Gardes, acheva de payer le legs fait par son frère. Bon ordre fut mis aussitôt partout.

Le 19 mars 1695, les religieux du Loc-Dieu, se basant

(1) Emery, op. cit. *Avis spirituels de l'abbé Fleury*, p. 255.

(2) *Journal de Fleury*, 22 avril 1686.

sur la transaction de M. de Maumont pour réclamer à l'abbé Fleury certaines sommes, celui-ci se hâta de leur donner satisfaction par une nouvelle transaction passée en son nom devant les notaires de Paris (1).

La *Gallia Christiana*, relatant l'abbatial de Claude Fleury, 49^e abbé du Loc-Dieu, l'apprécie en ces termes : « *Vir cruditioe... ac pietate conspicuus* » (2).

Sur la grande arcade du chœur de l'église, on lit encore : « *Frater Joannes de Fleury, abbas Loci-Dei* ».

En 1706, Louis XIV, en reconnaissance des services éminents rendus par le sous-précepteur des Enfants de France, lui donna le riche prieuré d'Argenteuil. Fleury accepta, mais en même temps, par désintéressement, non moins que par respect pour les canons de l'Eglise, à l'exemple de son ami Fénelon, qui avait résigné en 1695 son abbaye de Saint-Valéry-sur-Somme pour ne garder que son archevêché de Cambrai, il se démit de son abbaye du Loc-Dieu.

L'abbaye de Notre-Dame d'Argenteuil (3) avait été fondée pour des filles au cours du VII^e siècle, (4) dans un lieu désert et tout environné de bois, sur les bords de la Seine. Son enclos renfermait alors trois églises : celle de Notre-Dame, qui était la principale, servait à l'abbesse et aux religieuses. Des religieux célébraient l'office divin dans celle de Saint-Jean, où l'on voyait encore au XVIII^e siècle l'épitaphe d'un d'entre eux : car c'était alors une coutume qu'il y eût près de la communauté des religieuses une autre communauté de moines pour administrer les sacrements à celles-ci et avoir soin de leur temporel. Enfin, une troisième

(1) *Archives nationales*, V⁵, 1248, f^o 288-290.

(2) *B. N. F. lat., Mss.* 10975. *Gallia Christiana*, t. I, p. 267.

(3) Au sujet de l'abbaye de Notre-Dame d'Argenteuil, cf. Expilly, *Dictionnaire géographique*.

Dom Gerberon, *Histoire de la sainte Robe*.

Dom Félibien, *Histoire de saint Denis*.

Gallia Christiana, 1744, t. VII, p. 507-515.

Aug. Molmier, *Obit. franç.* 1890, 171 : *Necrologium Argentolinense*.

Abbé J. B. Vanel, *Histoire de la sainte tunique d'Argenteuil* 1894, pp. 267-288.

En vertu de la loi du 5 novembre 1790, relative à la vente des biens nationaux, les chartes du prieuré d'Argenteuil ont été transportées aux Archives de Seine-et-Oise, (Série H., 32 cartons). Quelques titres seulement parmi les plus anciens sont entrés, avec le fonds de l'Abbaye de S. Denis, à la Bibliothèque nationale ou aux Archives Nationales.

(4) En l'an 665, d'après les *Mémoires de la Société des sciences morales, lettres et arts de Seine-et-Oise*, 1880, t. XII, p. 238. Dans une Charte de l'an 769, qui a été très heureusement conservée, Carloman accordait à l'abbaye plusieurs privilèges.

église, dédiée à saint Pierre, à la porte du monastère, servait pour les hôtes, les domestiques, les serfs ou colons de l'abbaye qui défrichèrent les terres et formèrent insensiblement une trop petite, qui fit place, au XIV^e siècle, à l'église Saint-un bourg considérable. C'est cette église Saint-Pierre, devenue Saint-Denis, : un religieux continua de la desservir jusqu'au XVI^e siècle.

Le monastère, saccagé par les seigneurs voisins, était bien déchu à la fin du VIII^e siècle, quand Charlemagne le demanda à l'abbé de Saint-Denis, de qui il dépendait depuis sa fondation, et l'obtint, provisoirement du moins, pour sa fille Théodrade.

Une seconde fois il fut ravagé, par les Normands, en 845 ; une seconde fois il fut reconstitué, à la fin du X^e siècle, par la reine Adélaïde, épouse de Hugues Capet et mère du roi Robert.

Les religieuses étant devenues plus tard moins nombreuses, et étant tombées dans le désordre, l'abbé Suger, qui d'ailleurs souffrait impatiemment qu'Argenteuil ne dépendît plus de son abbaye, en demanda la restitution dans un concile assemblé à Saint-Germain-des-Prés en 1129. Il obtint gain de cause. Le décret du concile fut ratifié par le pape Honorius et le roi Louis, et depuis lors le monastère d'Argenteuil fut toujours desservi par un prieur et des religieux de l'abbaye de Saint-Denis, sujets à la juridiction de l'abbé de cette principale église. « Les religieuses qui en furent chassées avaient pour prieure la fameuse Héloïse, que son ami Abailard retira à un oratoire qu'il venait de fonder sous le nom du Paraclet, dans le diocèse de Troyes » (1).

Sitôt connue la nomination de Fleury comme prieur commendataire en remplacement du cardinal Pierre du Cambout de Coislin, Dom Pierre de la Mare, prieur claustral de Notre-Dame d'Argenteuil, en référa à Dom Thierry Ruinart, à Saint-Germain-des-Prés, pour la prise de possession. Celui-ci, par sa réponse du 26 juillet 1706, lui en traça le cérémonial, en exprimant ses vifs regrets, avec ceux de Dom Jean Mabillon, de ne pouvoir y assister (2).

La cérémonie eut lieu le 28 juillet, avant midi. « Messire Claude Fleury a été, par le révérend Père Pierre de

(1) Fleury, *Hist. ecclés.* t. XIV, p. 406.

(2) *Archives de Seine-et-Oise.* Série H., Carton 18, liasse 73.

Lamarre... mis en possession corporelle, réelle et actuelle, du dit prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil et de ses droits, appartenances et dépendances par la libre entrée dans l'hôtel du dit prieuré ; au chapitre pour lors assemblé dans lequel a été fait lecture des dites bulles, et procès-verbal de fulmination ; et ensuite dans la dite église, prise d'eau bénite, prières à Dieu faites à genoux devant le maître-autel, son des cloches, séance en la place priorale, exhibition et lecture de nouveau des dites bulles et fulmination, chant de l'hymne *Te Deum laudamus*, publication de la dite prise de possession par nous dit notaire sans aucune opposition ; retour dans le dit hôtel prioral et ensuite dans le chapitre, et par les autres cérémonies en pareil cas requises et accoutumées...

« Et à l'instant le dit sieur de Fleury s'est, en présence de nous dits notaire et témoins ci-après nommés et soussignés, transporté dans l'église paroissiale de Saint-Denis d'Argenteuil par la principale porte de l'église, où étant, après aspersion d'eau bénite et prières, à genoux devant le crucifix, il s'est mis en la place première en laquelle ont accoutumé de se mettre et asseoir les prieur et seigneur du dit Argenteuil. Il a fait entendre hautement et publiquement aux habitants du dit lieu alors présents la susdite possession et que, comme étant prieur et seigneur d'Argenteuil, il a les droits prérogatives et privilèges de dire et célébrer la messe et service divin des fêtes solennelles et autres jours que bon lui semblera en la dite église paroissiale ainsi que ses prédécesseurs seigneurs ont fait de tout temps, et pour cet effet, il a pris possession réelle et actuelle, en tant que besoin était, des dits droits et prérogatives dont il a requis acte, auquel est intervenu M. François Cassin, prêtre curé de dit Argenteuil, lequel a dit que pour la première place de l'œuvre il ne connaissait point qu'elle fût dûe au seigneur d'Argenteuil, puisqu'il ne peut prétendre d'autre place dans la dite paroisse que celle que peuvent prétendre les seigneurs de paroisse qui ont leur banc dans l'église. Pour ce qui regarde la célébration des saints offices, le dit sieur curé déclare que les prieurs seigneurs d'Argenteuil ne sont point en droit de le faire dans la dite paroisse, tant par rapport à l'usage immémorial qui est contraire que parce que les seigneurs d'Argenteuil ne peuvent prendre la qualité de

curés primitifs, à laquelle est attachée la célébration des dits offices. Et par le dit sieur Fleury a été répliqué qu'étant récemment pourvu du dit prieuré, il ne peut être encore instruit de tous les droits et prérogatives qui lui appartiennent ; c'est pourquoi, sans y préjudicier, il déclare qu'il s'en tient quant à présent à l'acte de prise de possession de l'année 1595, du 3 février, par lequel il est justifié que bien loin que les droits ci-dessus puissent être contestés, ils sont reconnus par les curés d'Argenteuil, et notamment par le sieur Saïde, lors curé d'Argenteuil, lequel, en cette qualité, mettait et installait lui-même en possession le sieur Amélon de tous les droits ci-dessus, ainsi que porte l'acte que les prédécesseurs prieurs et seigneurs d'Argenteuil ont de tout temps et ancienneté fait. Après quoi le dit sieur Cassin s'oppose sans fondement à la prise de possession des dits droits, protestant au surplus de tout ce qui est à protester en pareil cas pour la conservation de ses droits... » (1)

L'incident soulevé au cours même de la cérémonie de prise de possession n'était que le prélude des difficultés qui attendaient le nouveau prieur.

Un autre curé d'Argenteuil, Maître Louis le Quin, reprit les prétentions du sieur Cassin. Le vendredi saint et le jour de Pâques 1718, après leur avoir rendu près de deux ans ses devoirs, il refusa aux prieur et religieux de Notre-Dame les honneurs auxquels ils avaient droit tant dans l'église paroissiale que dans les processions, cérémonies et autres assemblées ecclésiastiques. Ceux-ci présentèrent une requête le 18 juillet 1718 à ce qu'il plût à la cour les maintenir dans la possession immémoriale dans laquelle ils étaient de leurs droits honorifiques et condamner le sieur Le Quin aux dépens.

Ils prouvaient dans un mémoire que sans abandonner la qualité de curés primitifs, cette qualité ne leur était pas nécessaire pour avoir droit aux honneurs d'une église paroissiale (2).

Le prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil, disaient-ils entre autres, doit avoir la préséance sur la paroisse ; par

(1) *Archives de Seine-et-Oise*, loco. cit. Série H., C. 18, L. 73.

(2) *Mémoire pour Claude Fleury, prieur commendataire... contre Le Quin*, signé de la Mart. Paris, imp. de J. M. Garnier 1719, in-folio. *Cat. des factums Corda*. Argenteuil 4^e Fm 378 et *Mémoires de la Société des Sciences... de Seine-et-Oise*, t. XII, 1880, p. 388.

droit commun, puisque c'est un prieuré conventuel et un chapitre régulier qui doit précéder partout les paroisses ; par privilège, puisque c'est un prieuré royal qui, pendant plus de 500 ans a joui de la dignité abbatiale, puisqu'il est seigneur en toute justice, puisque la paroisse a été bâtie sur son fonds, et longtemps après la fondation de ce monastère, puisqu'enfin il possède depuis plusieurs siècles la Robe de Notre Seigneur, et qu'on porte cette précieuse relique dans les processions dont il est question (1).

Sans doute leur chartrier ne contenait pas ce titre : il avait été brûlé, en même temps que l'abbaye, par les hérétiques, en 1567 ; mais plusieurs actes juridiques établissaient que le prieur d'Argenteuil était seigneur temporel et spirituel du dit lieu, et que le curé avait été longtemps appelé vicaire. La prise de possession du prieur Maître René Ameillon, le 3 février 1595, en donnait une preuve peremptoire.

Le premier trouble suscité par un curé datait de 1653. Le sieur de Retz, curé, en avait à son tour suscité en 1689 : les récalcitrants, à l'instar du sieur Le Quin, (2) avaient reçu des ordres formels de MM. les archevêques de Paris de suivre les anciens usages.

Et que le sieur Le Quin, terminait le mémoire, ne prétende pas que les religieux abusent du nom de M. l'abbé Fleury, lequel ne prendrait aucune part à la contestation. Le sieur Le Quin sait que... M. l'abbé Fleury lui a témoigné la peine que lui faisaient ses innovations, qu'il en a porté ses plaintes à M. le cardinal de Noailles.

Il ne fallut pas moins de trois arrêts de la Justice, tant au profit des habitants qu'en faveur du bailli, puis du prieur et des religieux, pour « rendre à Argenteuil la paix troublée depuis trois ans par ce curé. » (3)

Au temporel, le prieuré d'Argenteuil valait à son titulaire, selon Expilly, 7 à 8000 livres de rente. Le journal de comptes de Fleury porte généralement moins : de 4 à 5000 livres. (4) Mais cette somme, grossie d'une autre équivalen-

(1) La sainte Tunique, on le sait, avait été remise par Charlemagne.

(2) Lettre de M. Vivant, vicaire général de M. le cardinal de Noailles, au sieur Le Quin, 1^{er} mai 1718.

Archives de Seine-et-Oise, Série H. carton 32, Liasse 230.

(3) Ibid. Procédure entre le prieur et le curé d'Argenteuil (1678-1719).

(4) Les Archives de Seine-et-Oise portent les revenus de l'année 1714 à 10 435 livres, et les charges du prieur à 4 604 livrs, ce qui laissait un revenu net de 5 831 livres.

te représentant les émoluments du sous-précepteur, grossie de 1500 livres, pension servie par le prince de Conti, sans compter les jetons de l'Académie, ni le produit des ouvrages de l'auteur, lequel touchait, par exemple, en 1713, 800 livres de M. Emery pour son XVII^e volume de l'*Histoire ecclésiastique*, constituait pour l'abbé Fleury de gros revenus.

Il était loin du temps où il comptait dans son journal ce qu'il dépensait pour sa chandelle. Du moins il ne thésaurisait pas, et le même journal témoigne qu'il employait strictement ses revenus à satisfaire aux obligations de sa charge, à payer ses serviteurs : Cassard, Belloi, Colleson, à subvenir aux besoins des siens et à l'éducation de son petit neveu de Frecheville, à distribuer des aumônes, des étrennes aux bedeaux du prieuré et de la paroisse.

Le domaine du prieuré comprenait l'hôtel des Marais, que Fleury loua, en 1712, à l'abbé Bossuet, par un bail emphytéotique, moyennant 850 livres de rente annuelle au prieuré. (1)

Il comprenait la seigneurie de Bezons, que Fleury aliéna en 1714 au profit de Jacques Bazin, moyennant 11000 livres aux religieux.

Il comprenait, à Argenteuil, le bois la Garenne et le moulin Bécherel. Il s'étendait à Sannois, Sartrouville, Houilles, Elancourt, Colombes, Bourdonnois et Adainville en la Comté de Montfort, Cérizy en la comté de Dreux, etc... (2)

Fleury, en bon administrateur, gérait tous ces biens. A mainte reprise nous le voyons en cause pour des contrats, recettes et paiements, relatifs à l'un d'eux.

Un conflit s'éleva-t-il entre le prieur et ses religieux, en 1715? Ceux-ci préférèrent-ils « avoir leur partage », plutôt que de rester « pensionnaires »? Nous ne savons. Mais nous possédons un mémoire de ces derniers, rédigé « pour prouver que les religieux ont droit d'être coseigneurs avec les abbés ou prieurs commendataires. » Sur leur requête, et malgré la défense de l'abbé Fleury, un arrêt du Grand Conseil ordonna, le 4 avril 1715, qu'il serait procédé au partage des biens du prieuré d'Argenteuil. Par une transac-

(1) *Archives de Seine-et-Oise*, Série H., carton 19, liasse 84.

(2) *Ibid*, carton 2, liasse 6.

tion du 11 août 1716, Fleury abandonna une partie de ses biens à la communauté, et, des actes publics concernant le prieuré, les uns furent désormais passés par Fleury seul, les autres, par « Fleury et les religieux », « coseigneurs du dit lieu assemblés capitulairement. » (1)

Fleury venait souvent à Argenteuil, de Paris, où il continuait à demeurer, chez son neveu, sur la paroisse Saint-Paul. Il séjourna de plus en plus dans sa maison prieurale, au fur et à mesure que mouraient les princes, ses neveux MM. de Frecheville et Révérend, tous ses amis, et en attendant que de nouvelles fonctions le ramenassent à Versailles.

Même ne tenait-il pas à Argenteuil des conférences, prolongement lointain des Conférences Spirituelles ou du Petit Concile? Nous serions tentés de le croire, à lire les détails de la vie de son petit-neveu, Claude de la Vigne de Frecheville, docteur Régent de la Faculté de Paris, conseiller d'Etat, médecin de la Reine. « M. de Fleury, dit J.B. Daragon, s'était chargé de le diriger dans cette partie essentielle (l'étude de la religion). Il voulait être, disait-il, et il fut en effet le père spirituel de son cher neveu. Quel maître dans l'art de former l'esprit et le cœur! Il sentit bientôt ce que valait le jeune de la Vigne et jugea qu'il pouvait l'admettre aux conférences qu'il tenait souvent chez lui à Argenteuil... » (2)

Le 26 septembre 1721, Fleury, devenu très vieux, prenait auprès de lui un prêtre de 25 ans, l'abbé Aubry, pour lui lire le bréviaire et être son commensal. Qui sait si ce jeune prêtre, que nous savons avoir été très attaché à Fleury, ne lui devait pas sa vocation ou son éducation cléricale?

Tout nous porte à croire qu'à Argenteuil, comme au Loc-Dieu, Fleury se montra, grâce à ses connaissances juridiques et à son sens pratique, un sage administrateur : grâce à sa piété, sa charité, et sa modestie toute monastique, un modèle pour ses religieux.

(1) Ibid, carton 3, liasse 9.

(2) *Précis de la vie de M. Claude de la Vigne de Frécheville, docteur régent de la Faculté de Paris, Conseiller d'Etat, Premier médecin de la Reine*, par J. B. Daragon, p. XII. C'était Fleury lui-même qui avait béni à Saint-Paul, le 2 juin 1692, le mariage de Marie Révérend avec Michel de la Vigne de Frécheville.

Une rue de la ville d'Argenteuil porte encore le nom de l'abbé Fleury.

Du prieuré, il ne reste plus aujourd'hui que de faibles vestiges : la chapelle Saint-Jean, son annexe, et une demi-aile de bâtiment. Un très beau porche roman, provenant du cloître, se trouve au square de Cluny à Paris.

Une question se pose en terminant.

Comment cet admirateur passionné de la ferveur primitive des monastères, ce critique rigide des abus des derniers siècles, put-il accepter aussi facilement les dignités d'abbé et de prieur commendataires qu'il avait si énergiquement condamnées chez le XIV^e et le XV^e siècles? Nous en trouvons la raison dans ces lignes de l'abbé Ledieu. « J'ai dîné avec M. l'abbé Fleury, qui ne me conseille pas de quitter mon prieuré de Varennes, disant que ce n'est pas trop pour assurer ma subsistance. » (1)

C'est grâce à ses commendes que Fleury put, nous ne dirons pas subsister, mais continuer dans la paix ces travaux d'érudition qui servirent avec tant d'éclat la cause de l'Eglise et de Dieu. Les commendes, pensait exactement Fleury, quand elles sont accordées par le Pape, et selon les règles établies par l'Eglise, sont légitimes, et l'Eglise a parfaitement le droit d'appliquer ses revenus selon l'état de chaque temps. Seulement, « si quelques uns abusent des commendes pour prendre les revenus de l'Eglise sans la servir, ou en accumuler plusieurs sans besoin, ils en rendront compte au terrible jugement de Dieu. » (2)

Le passage de Fleury au Loc-Dieu et à Argenteuil fut le vivant et édifiant commentaire de ce beau chapitre de droit ecclésiastique.

(1) Ledieu. *Journal* Lundi 14 juin 1706, t. III, p. 378.

(2) Rondet, t. II, pp. 422-426.

CHAPITRE XXI

Vie sacerdotale de l'abbé Fleury

Sa préparation. — Son idéal. — Sincérité, piété, humilité, simplicité, désintéressement, charité évangélique.

Fleury et le Jansénisme.

Les *Avis spirituels*. — Le *soldat chrétien*. — *Devoirs des maîtres et des domestiques*. — *Discours sur la prédication*.

Fleury était prêtre depuis l'âge de 29 ans. Ses écrits, tout pénétrés d'amour de Dieu et des âmes, étaient bien ceux d'un prêtre. Sa vie privée fut non moins remarquable par la réalisation des plus belles vertus sacerdotales.

Sa préparation au sacerdoce, qui s'acheva en 1669, par les Conférences spirituelles des Incurables et par les exercices spirituels que dirigeait Bossuet, avait été commencée dès son enfance. Les conseils et les exemples des pères du collège de Clermont, puis ceux de M. de Gaumont, l'avaient disposé à entendre l'appel divin. Représentons-nous le jeune avocat nourrissant son esprit de la sainte Ecriture, lisant avec bonheur, dans le texte espagnol, les œuvres de sainte Thérèse, écoutant les récits de son vieil ami sur la sainteté de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, ou ses commentaires au P. Cossart sur l'arrestation de Fouquet : « Quel bonheur pour ce pauvre M. Fouquet, d'être tombé dans cette disgrâce qui le fera revenir de ses égarements et penser à son salut ! » (1) Suivons Fleury chez les d'Ormesson, où plane le souvenir des vertus de saint François de Paule, chez Lamoignon, où il entend Bossuet déplorer la médiocrité générale du clergé français de cette époque et exprimer les espoirs qu'il fonde sur le clergé d'élite qui sort des conférences de Saint-Lazare, de Saint-Sulpice, de l'Oratoire...

(1) Emery, *Nouveaux Opuscules*, p. 234.

Fleury cherchait sa voie. La carrière juridique n'avait apporté à son âme délicate que des désillusions. Il se tourna vers Dieu et lui offrit sa vie dans le sacerdoce.

Le haut idéal qu'il se faisait alors de la vie du prêtre, c'est dans *l'Institution au Droit ecclésiastique*, écrite par lui quelques années auparavant, et revue plusieurs fois dans la suite, qu'il faut l'aller étudier.

Il parcourt en de longs chapitres les fonctions de l'évêque, du prêtre, du diacre, du sous-diacre, des clercs inférieurs, et, à la lumière des cérémonies et prières des ordinations, envisage leur dignité, leurs devoirs, les qualités qu'ils doivent présenter. Plus loin, il traite de l'office divin, de l'administration des sacrements... Partout, il ne fait qu'emprunter le langage de l'Eglise ; mais les règles fixées par les saints canons sont si belles, dans la simplicité de leur expression !

Fleury était de ces hommes rares qui sont logiques et sincères avec eux-mêmes, et qui pratiquent en réalité les beaux principes qu'ils professent.

Sa piété fit toujours l'édification de son siècle.

Sa modestie et son humilité le firent passer à la Cour presque toute sa vie sans participer à son faste ni briguer aucune de ses faveurs. Il aurait pu, au témoignage de Ledieu, être nommé évêque de Montpellier en 1696, mais on ne put le décider à faire la moindre démarche. Il avait trop de bon sens pour voir les choses au seul point de vue humain, plutôt qu'au regard de l'éternité. La dignité de sa vie le mit au dessus de tout soupçon, et nous pouvons dire qu'il est un des rares personnages du XVII^e siècle qu'ait épargnés la plume d'un duc de Saint-Simon ou d'une Madame de Sévigné.

La simplicité de son âme, qui s'est traduite dans son style, se communiquait à sa tenue extérieure. Son journal nous révèle naïvement les modestes achats qu'il se permettait aux grandes circonstances : « bas noirs fins de 4 livres 10 sols ; paire de gants de 18 sols ; une douzaine de collets pour 6 écus ; 2 paires de souliers pour 7 livres. »

Cette simplicité lui permettait d'être généreux pour les siens, à la situation desquels il se faisait un devoir de s'intéresser. Il était généreux pour son domestique : Pierre Michel en 1672, Etienne Oury en 1673, François en 1684 : il leur donnait en fixe 30 écus de gages (90 livres), plus 16

ous par jour pour leur subsistance, (c'était plus que n'avaient maints curés, avec leur portion congrue de 300 livres) ; souvent il leur offrait de belles gratifications, et Pierre Oury en reçut un jour une de 198 livres. Fleury était généreux encore pour les pauvres ; aumônes et pourboires remplissent à demi la page d'avril-mai 1684 ; il y en a pour tout le monde : les servantes, les concierges, les valets, les quêteuses, les pauvres veuves. Nous eussions conseillé cette édifiante lecture aux historiens de l'Eglise du IX^e siècle qui, pour mieux combattre son gallicanisme, suspectèrent son désintéressement et le représentèrent lâchant avec transport l'abbaye du Loc-Dieu pour celle, plus riche, d'Argenteuil.

Ce n'était là qu'un aspect de la bonté de Fleury. Bienveillant pour tous, attentif à ne blesser personne au point qu'il ne se connut guère d'ennemis, il fut fidèle à ses amis jusque dans l'épreuve et la disgrâce, dût-il lui-même en être compromis : il en donna un illustre exemple dans sa conduite à l'égard de Fénelon lors de la querelle du Quiétisme. Calme par nature et par raison, il n'aimait pas les disputes, si souvent inutiles à la vérité, toujours nuisibles à la charité.

La charité, il la pratiquait sincèrement, parce qu'il avait de cœur pur, humble, exempt d'ambition. Il la voulait, même à l'égard des inférieurs, à l'exemple du Christ qui avait dit : « *Jam non dicam vos servos : vos autem dixi amicos* », et qui avait voulu que dans son Eglise les chefs ne fussent toujours, non en paroles, mais en fait, les serviteurs de tous, au lieu de les dominer à la façon des païens. C'est à la lumière de ces principes évangéliques, que n'avaient pas obscurcis chez lui le préjugé ou l'intérêt, qu'il se plaça toujours : eût-il à comparer l'Eglise primitive avec celle qu'il avait sous les yeux, eût-il à apprécier les hommes ou les institutions du passé, eût-il à proposer des réformes et des lois pour l'avenir. Le siècle de saint Vincent de Paul et de l'abbé de Rancé, de Fénelon et de Bossuet, aimait les façons de voir. Il était réservé au XVIII^e de s'en scandaliser !

L'austère piété de Fleury ne le conduisit-elle pas au jansénisme ?

On eût pu le craindre, à considérer son attachement

excessif aux disciplines primitives de l'Eglise comme aux doctrines gallicanes.

Mais tandis que son admiration des premiers siècles n'excluait pas chez lui l'humilité ni la soumission au Saint-Siège, son Gallicanisme avait une tout autre source que le besoin de faire opposition à Rome.

Un janséniste était facilement outré, professant les doctrines schismatiques du *Petrus Aurelius*, sans parler de l'hérésie de l'*Augustinus*, tout gallican ne devait pas logiquement aboutir au Jansénisme. « Dès l'origine jusqu'à la fin, écrit Sainte-Beuve, le Jansénisme fut ainsi côtoyé par le Gallicanisme, le traversant quelquefois, mais sans s'y confondre. Dès le temps du *Petrus Aurelius*, François Hallier soutenait la même cause, celle des évêques, la défense de la Faculté de théologie de Paris contre les Jésuites et contre toute prétention monastique ultramontaine. Et pourtant François Hallier, syndic de la Faculté après Nicolas Cornet, conspira autant que lui à la condamnation des cinq propositions, qu'il alla même poursuivre à Rome au nom d'une portion des évêques. Il en revint avec toutes sortes de promesses et mourut évêque de Cavaillon. Fleury, vers la fin du siècle, plus désintéressé, très vif pour les Libertés gallicanes, et dont le discours sur ces libertés fut mis à l'Index à Rome, Fleury n'était pas plus janséniste que Hallier. » (1)

La défiance des « nouveautés doctrinales », dans laquelle il avait été élevé à Clermont, avait été, sur ce point, bien entretenue en lui dans sa seconde éducation.

M. de Gaumont lui avait représenté le Jansénisme pour « l'hérésie la plus subtile que le diable ait jamais tissée. » Ses partisans, ajoutait-il, « ont vu que les protestants, en se séparant de l'Eglise, s'étaient condamnés eux-mêmes, et qu'on leur avait toujours reproché cette séparation. Ils ont donc mis pour maxime fondamentale de leur conduite de ne s'en séparer jamais extérieurement, et de protester toujours de leur soumission aux décisions de l'Eglise, à la charge de trouver tous les jours de nouvelles subtilités pour les expliquer ; en sorte qu'ils paraissent soumis sans changer de sentiment. »

« Sur la distinction du droit et du fait, raconte Fleury, il disait : « Entre les jurisconsultes, la question de savoir

(1) *Port Royal*, II, p. 156.

quel est le sens d'une loi et ce que signifient ses paroles est une question de droit et non de fait. Or c'est la même question de savoir si les cinq propositions sont dans le livre de Jansénius : il ne s'agit pas d'y trouver certaines paroles, mais d'y trouver le sens condamné de ces propositions : par conséquent, c'est une question de droit.

« M. Mauguin, président à la cour des Monnaies, avait épousé une des sœurs de M. de Gaumont. Ce président était très zélé pour le Jansénisme, comme il paraît par ses écrits, et il était tout occupé de ces questions. Les deux beaux-frères en disputaient souvent, sans que jamais l'un pût amener l'autre à son sentiment ; ce qui fait voir au moins que M. de Gaumont ne condamnait point les Jansénistes sans connaissance de cause. Il avait connu particulièrement M. Pavillon, son proche parent, avant qu'il fût évêque d'Alet, et me conta un jour comment le cardinal de Richelieu, l'ayant ouï prêcher, le fit nommer évêque pour son mérite. Mais il déplorait sa chute depuis qu'il se fut laissé obséder par les Jansénistes, et disait de lui : « *Quomodo cecidisti, Lucifer?* » (1)

C'était un peu ses propres sentiments que Fleury traduisait en exprimant ceux de M. de Gaumont.

Malgré la haute admiration qu'il professait pour les évêques d'Alet et de Pamiers, malgré le spectacle édifiant que lui avait fourni le prince et la princesse de Conti, au nom des principes jansénistes, Fleury ne se laissa pas séduire par la doctrine nouvelle. Quand il se lamentait sur les maux actuels de l'Eglise, il n'allait tout de même pas jusqu'à prétendre avec Saint-Cyran, qu'il n'y avait plus d'Eglise depuis cinq ou six siècles. » (2)

Il écrivait, en 1717, à M. Pelletier, chanoine de Reims : « Toute la morale se rapporte à la pratique : on ne devrait donc y traiter que les questions qui tendent à nous apprendre ce que nous devons faire ou ne pas faire. Or quelle conclusion pratique tirera-t-on de ces propositions : que toute grâce est efficace, et a toujours infailliblement son effet, et que toutes les actions des Infidèles et des autres pécheurs sont des péchés ? En conclura-t-on qu'il faut attendre que la grâce nous fasse agir, sans faire de notre part aucun ef-

(1) Emery, pp. 227-228.

(2) Lavissee *Hist. de France*, t. VII, 1^o part. p. 93.

fort, même pour la demander, et qu'il faut désespérer de la conversion des pécheurs? Aucun janséniste n'osera l'avouer. Qu'est-ce donc que ces questions, sinon des spéculations vaines, comme tant d'autres, dont les écoles sont occupées depuis 500 ans? Et non seulement vaines, mais pernicieuses par leurs effets, disputes, contestations, injures, calomnies, haines mortelles. » (1)

Enfin, comment pourrait-on encore douter des sentiments de Fleury sur le Jansénisme, quand on a lu le portrait qu'il a fait du duc de Bourgogne.

« Entre les matières de religion, y écrit-il, on avait pris un soin particulier de l'instruire sur celle du Jansénisme, autant qu'il convenait à une personne de son rang, sans entrer dans les subtilités de la théologie. On lui avait fait, en l'an 1700, un mémoire succinct qui contenait l'histoire de cette dispute, l'état de la question, et la réfutation de la distinction pernicieuse du fait eu du droit. Le prince en avait si bien profité qu'il avait une extrême aversion de cette secte; il aurait sévèrement puni, quand il en aurait eu l'autorité, ceux qu'il en aurait convaincus. Mais il était en garde contre les accusations vagues et les soupçons mal fondés. »

Il y a toute apparence, ajoute M. Emery, que cette histoire du Jansénisme... était l'ouvrage de M. Fleury : du moins, dans la vente de ses manuscrits, le catalogue qui en indiquait le sujet et le nombre renfermait l'histoire du Jansénisme. Nous ignorons ce qu'elle est devenue ». (2)

Une attitude différente nous eût étonnés de la part de Fleury. « Cet aspect sévère et de tremblement, dit Sainte-Beuve, introduit ou confirmé par M. de Saint-Cyran à Port-Royal, y dominera assez en définitive pour qu'en avançant dans le siècle les chrétiens plus affectueux, plus indulgents, tendrement mystiques ou simplement modérés, se détournent de ce coin religieux avec quelque répugnance ; pour qu'après saint Vincent de Paul, Fénelon soit contre, (lui, le fils spirituel de saint François de Sales) ; pour que Massillon, l'abbé Fleury, (tout semi-gallican qu'il est), l'autre Fleury, évêque de Fréjus, et cardinal, Belzunce de Marseille, enfin la race des doux, n'y incline point. » (3)

(1) Emery, pp. 279-280.

(2) Emery, p. LXXXIX.

(3) Sainte Beuve, *Port Royal*, t. I, p. 228.

Nous avons vu Fleury consacrer presque exclusivement son activité sacerdotale à l'éducation des princes et à la rédaction de ses ouvrages. C'est ainsi qu'il fut, et d'excellente façon, un apôtre et un grand serviteur de l'Eglise.

Cependant plusieurs de ses écrits relèvent plus immédiatement de la mission spirituelle qu'il avait reçue au jour de l'ordination.

Les *Nouveaux Opuscules* contiennent de précieux *Avs spirituels*, écrits en 1686 pour des personnes vivant dans le grand monde. C'est tout ce que nous savons sur l'ouvrage, dont la première page manque dans le manuscrit. (1)

Il est comme une gerbe de conseils pour mener une vie chrétienne plus intense. Rôle de la sainte messe, des sacrements, de la confession fréquente, de la méditation quotidienne dans notre vie ; exercice de la présence de Dieu, usage des tentations et des maladies ; fêtes de l'Eglise, austérité et pénitence, pensée de la mort, nécessité et moyens de se corriger de ses défauts ; devoirs de justice et de charité ; obligations spéciales des seigneurs et des personnes de condition : tout cela est traité brièvement, sans transition, avec simplicité et sagesse. L'ouvrage, qui a le mérite de nous donner sur ces matières la pensée d'un homme tel que Fleury, ne présente, par ailleurs, rien d'original.

Bien plus original est le livre du *Soldat chrétien*, écrit par Fleury vers la même date, bien plus commune la vertu qu'il demande à celui-ci.

Le *Soldat chrétien* est peu connu. Nous ne savons pas non plus à quelle occasion l'auteur l'écrivit. Il fut publié pour la première fois par Daragon en 1772, avec quelques additions et prières qui n'étaient pas de la main de Fleury. De là, sans doute, cette formule de prière du soldat, qu'un éditeur soumettait un jour à la censure ecclésiastique en l'attribuant au cardinal Fleury !

Mais l'ouvrage est extrêmement intéressant. Ce sermon de 50 pages adressé au soldat du XVII^e siècle sur les vices qu'il doit éviter et les vertus qu'il doit pratiquer nous instruit des mœurs des troupes de cette époque. Il révèle chez son auteur un esprit si pénétrant d'observation psychologique et un zèle si ardent pour la conversion des armées qu'on le prendrait pour un vieil aumônier militaire.

(1) Emery, pp. 242-278 et LXXXIV.

« La profession des armes, dit-il, est une des plus nécessaires... En vain le laboureur cultiverait la terre et nourrirait ses bestiaux, si le pays était ouvert aux étrangers qui viendraient le piller impunément : le trafic, les manufactures, l'administration de la justice, les fonctions ecclésiastiques, toutes ces occupations supposent le repos et la sûreté publique...

« Tout ordre vient de Dieu, et particulièrement l'ordre des Etats et des empires : par conséquent, il approuve la profession des armes... Dans l'Ancien Testament, il se nomme ordinairement le Dieu des armées, et il a souvent autorisé les guerres justes par des miracles... Dans le Nouveau Testament,... Jésus-Christ lui-même loue la foi du centenier et ne blâme point sa profession. Saint Pierre baptisa le centenier Corneille, qui fut le premier païen qui se convertit, sans lui faire quitter le service...

« Des chrétiens, pour être armés, ne sont pas moins chrétiens : pour être engagés au service de leur prince, ils ne doivent pas moins être serviteurs de Dieu.... »

Prenez le soldat le plus ignorant et le plus déréglé : il ne voudrait pas être excommunié ; il espère se convertir un jour et désire bien mourir. Les gens de guerre doivent donc songer à bien vivre, car on ne devient pas bon chrétien en un moment. Ce n'est pas en se retirant du service qu'ils se convertiront : voyez ces vieux soldats retirés : « toute leur occupation est d'être avec leurs voisins à boire ou à jouer, et à raconter leurs exploits de guerre dont ils fatiguent tout le monde ». Mais combien y en a-t-il qui atteignent cette vieillesse ? Comptez ceux qui sont tués sur-le-champ ou qui meurent de maladie dans les hôpitaux, « sans compter ceux qui sont passés par les armes, ou tués dans des querelles particulières, ou assommés par les paysans. » L'heure de la mort est incertaine : soyons prêts.

Que l'on n'objecte pas l'incompatibilité de la vie chrétienne avec le service militaire ; Dieu ne demande pas aux soldats le même genre ni le même degré de perfection qu'aux prêtres et aux moines.

« Quelque corruption qui règne dans les armées, il ne laisse pas d'y avoir un grand nombre de soldats qui, dans le fond, ont l'intention bonne, qui ont de la foi et de la religion, et qui ne pèchent que par ignorance ou par le mauvais exemple des autres. C'est principalement ceux-là que

nous devons aider, en leur faisant voir qu'il est possible d'être soldat et chrétien, et leur en ouvrant les moyens....

« En leur montrant les vices qu'ils doivent éviter et les vertus qu'ils doivent rechercher, je leur ferai voir, en même temps, que ces vices nuisent au service, et que les vertus chrétiennes s'y accordent parfaitement, en sorte qu'un bon chrétien n'en serait qu'un meilleur soldat....

« Je commence par le vice qui est le plus fréquent, quoique le plus inutile et le plus ingrat : c'est le blasphème... Le blasphémateur croit sans doute se rendre terrible,.. s'il ne craint pas Dieu, du moins il craint les hommes. Les plus grands blasphémateurs sont d'ordinaire les plus lâches,... dans une occasion périlleuse, ils sont les premiers à reculer... Cependant ces paroles... sont de grands crimes devant Dieu... Quelle insolence à un chétif ver de terre de s'attaquer au Tout-Puissant!... Ne sais-tu pas que c'est le même Dieu qui te donne la santé, les forces, l'air que tu respirez, la parole dont tu abuses pour l'outrager insolemment? Je sais bien que la plupart des soldats ne font pas toutes ces réflexions. Ils hurlent, comme on dit, avec les loups,... ils s'en font une habitude,... L'on peut guérir de ce mal : il ne faut que le vouloir fortement....

« C'est par le même esprit de libertinage que les soldats méprisent si ordinairement les jeûnes et les abstinences...

« Un vice tout opposé est la superstition... Tel... compterait pour un grand malheur d'avoir perdu un certain chapelet ou une certaine médaille... Plusieurs portent de ces billets maudits qui ne peuvent guérir de rien. D'autres sont assez aveugles pour consulter les sorciers, les diseurs de bonne aventure, et ajouter foi à ces prédictions dont ils sont dupes... Ce qui rend les soldats superstitieux, c'est l'ignorance. Ils ont été la plupart mal instruits dans leur jeunesse ; et depuis qu'ils sont engagés dans le service, ils ne pensent plus à s'instruire de la religion : de sorte qu'ils ne savent pas en quoi elle consiste et la mettent là où elle n'est pas... Cette même ignorance des gens de guerre fait qu'ils prennent aisément du scandale,... du mauvais exemple de leurs chefs,.. de tels et tels seigneurs, même de quelques ecclésiastiques, qui sont à la suite des armées, et qui ne sont pas toujours les mieux instruits ni les plus vertueux. » Mais « chacun sera pour son compte au jugement dernier. »

« Ce qui fait que les soldats s'adonnent si facilement à

la plupart de ces vices, et s'en corrigent si difficilement, c'est qu'ils sont dans une disposition continuelle de colère qui se tourne en tristesse et en fureur à la moindre occasion qui les excite. Il n'y a qu'à les regarder : on voit l'amertume de leur cœur peinte sur leur visage. Ce n'est que murmure contre l'injustice de leurs officiers et la dureté du service, ce n'est entre eux que querelles, qu'injures atroces...

« Ils ne connaissent point d'autre consolation que le vin, la bonne chère, et les autres plaisirs les plus grossiers ; et la plupart n'ont été attirés à la profession des armes que par la folle espérance de se donner toutes sortes de plaisirs, et de vivre dans le libertinage et la débauche...

« Je viens maintenant au vice qui est le plus à craindre pour les gens de guerre,... c'est l'avarice et toutes ses suites : le vol, le larcin,... Les soldats les plus lâches sont d'ordinaire les mieux partagés ; car ils sont les plus avides et les plus diligents à butiner ; ils s'arrachent le butin l'un à l'autre, se querellent, et se tuent souvent pour un petit intérêt. Pour tirer un petit profit, ils font un dégât infini ; ils prennent plaisir à détruire ce qu'ils ne peuvent emporter, et se chargent de tant de hardes qu'ils sont contraints d'en jeter la plus grande partie par les chemins.... » Il n'est pas permis de prendre sans ordre ni sans règle. Il est odieux de faire des dégâts inutiles, comme de couper les arbres fruitiers, rompre des meubles, percer des pièces de vin pour le laisser perdre, et brûler des villages entiers pour avoir le plaisir cruel de voir un grand feu. A plus forte raison ne faut-il rien prendre sur les compatriotes. Et ici, il faudrait transcrire toute l'histoire des larrons, pour faire le dénombrement des malices des soldats... Offense de Dieu et obligation de restituer, larmes des malheureux mis à rançon, perversion plus invétérée des coupables : que de suites fâcheuses du pillage!

Passons aux vertus que doit pratiquer le soldat vraiment chrétien. Courtes prières le matin et le soir, assistance à la messe, observation des lois de Dieu et de l'Eglise, bonnes lectures : il lui sera facile de réaliser tout cela en temps de paix. Puis, il lui faudra travailler. « La vraie dévotion consiste à travailler et à souffrir continuellement en la présence de Dieu. » Les Romains, tout païens qu'ils étaient, et citoyens de bonne naissance, en donnaient un

bel exemple. Les hommes d'armes, nés à la campagne et dans la pauvreté pour la plupart, ont mille moyens de se rendre utiles et agréables à leurs hôtes.

Vienne la guerre, ils devront prendre en esprit de pénitence et de patience les fatigues, faire beaucoup et parler peu, éviter les mensonges et les fanfaronnades, bannir des occasions même les plus chaudes la cruauté. Ce vice vient de la lâcheté et du désir de butiner. « C'est ce qui fait que souvent un prisonnier est tué par ceux qui se disputent sa prise. C'est ce qui fait dépouiller si promptement les blessés au hasard de les laisser mourir de froid ; ou même achever de tuer ceux qui sont demeurés entre les morts. On a vu des soldats assez inhumains pour couper le doigt d'un homme vivant, à cause de sa bague, ou les jambes, afin d'emporter les bottes. » On peut accorder la destruction des méchants avec la charité chrétienne. « La guerre est à l'égard des chrétiens ce que sont à l'égard des particuliers les exécutions des jugements rendus dans les formes de la justice.. Un homme vraiment généreux... souhaite que tous les hommes soient si raisonnables que l'on puisse vivre toujours en paix... Il n'appartient qu'aux nations barbares... de haïr les hommes, leurs semblables, parce qu'ils sont d'une autre religion qu'eux, parce qu'ils ont d'autres mœurs, un autre habit, une autre langue. Il n'appartient qu'à ces fléaux du genre humain de faire la guerre pour détruire, pour tuer des hommes, abattre des villes, désoler des provinces... En Europe, on ne fait plus la guerre avec cette férocité. On sait que c'est une fausse gloire de paraître brave plutôt que juste. On protège le paysan désarmé, la religion, ses temples et ses ministres, les femmes, les enfants, les vieillards, les arts et les sciences... En écoutant ainsi les droits de l'humanité,... on se rapproche des règles de la charité chrétienne...

Le moyen le plus sûr pour ne point craindre la mort est de purifier sa conscience...

Après le combat, comme pendant, exercer la charité autour de soi ; si l'on est obligé soi-même, se tourner vers Dieu ; si l'on est prisonnier, ne pas trahir sa patrie ; garder ce courage qui a fait les martyrs...

« Voilà les avis qui m'ont paru les plus nécessaires pour aider ceux qui voudront vivre chrétiennement dans la profession des armes. »

Que de conseils donnés par Fleury au soldat chrétien de son siècle n'ont pas vieilli ! Il y a là spécialement un amour de la paix et un respect, dans la guerre, des lois de l'humanité, qu'on ne saurait trop inculquer encore aux présentes générations de plus d'un peuple.

Le même zèle apostolique du prêtre porta Fleury à publier, en 1688, un Traité d'une portée plus générale et capable de rendre les plus grands services à la société d'alors : les *Devoirs des Maîtres et des Domestiques*. Aujourd'hui encore, ce livre pourrait faire du bien, car si notre organisation sociale a évolué, il n'en reste pas moins encore des maîtres et des serviteurs, dont les rapports sont régis par une loi divine immuable.

Aux maîtres d'abord. A tout seigneur, tout honneur ! La véritable grandeur est de ressembler à l'Homme-Dieu, lequel n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

L'état de ceux qui ont de nombreux domestiques « n'est pas seulement humiliant en nous reprochant continuellement nos besoins ; il est encore dangereux en nous rendant responsables des actions d'autrui, nous qui sommes déjà si chargés des nôtres ». Les maîtres doivent prendre soin de leurs domestiques : il est honteux de voir des Chrétiens inférieurs sur ce point aux Grecs et aux Romains. Ce sont nos frères par la création, par la rédemption, par la vocation au ciel. Les grands seigneurs, ainsi que les gens de fortune, sont exposés à cet excès tyrannique qui fait regarder les valets comme des animaux d'une autre espèce, nés pour nous servir et satisfaire à toutes nos fantaisies.

Il faut d'abord avoir le moins de domestiques possible, non seulement pour épargner la dépense et le soin de les conduire, mais encore plus pour éviter la paresse et la vanité. La vie naturelle est que tous travaillent selon leurs forces, que les jeunes servent les vieux, que les sains servent les malades. Il ne faut point dire, quand on a trop de serviteurs et au delà de la bienséance, que ce sont des pauvres que l'on nourrit : ce sont des fainéants que l'on entretient, et que l'on détourne de l'agriculture et des autres travaux utiles..... Ne prenez jamais de domestiques que vous ne puissiez entretenir et récompenser honnêtement... Il ne faut point leur imposer un travail excessif... Il faut qu'ils apprennent à lire, écrire, compter pour leur usage... qu'on les corrige de leurs défauts,... qu'on leur enseigne

la religion, qu'on leur en facilite la pratique, en évitant, par exemple, de les faire travailler le dimanche, ou en leur enlevant les occasions du mal. Si on les reprend, il faut que ce soit sans humeur et pour un juste motif. Il faut avoir soin des malades et même conserver ceux qui sont devenus incapables de servir. On doit les aider, le cas échéant, à s'établir, favoriser leur mariage, voir de bon œil qu'ils ont des enfants...

Mais il faut qu'à ces prévenances des maîtres répondent les bons offices des domestiques.

Ceux-ci ne s'estimeront pas malheureux pour être serviteurs, et prendront conscience de leur dignité d'enfants de Dieu.

Leur premier devoir est la fidélité à leur maître. Et il ne faut point dire : « Mon maître est assez riche ; quel tort cela lui fait-il ? C'est toujours lui faire tort de prendre ce qui lui appartient. Dieu ne vous a pas établi pour faire un nouveau partage entre les hommes. Surtout, il faut se garder des compensations tacites...

De plus, il devra être zélé pour le bien de son maître, éviter les médisances, les plaintes, les murmures. S'il n'est pas content, il n'a qu'à changer : mais qu'il ne le fasse pas aisément.

Il évitera l'oisiveté et mènera, tant vis-à-vis de ses compagnons que vis-à-vis de Dieu, une vie chrétienne, il se gardera bien surtout de scandaliser les enfants de la maison...

Suivent des avis minutieux pour chacun des principaux domestiques.

Entre les deux parties, des maîtres et des serviteurs, est intercalé le règlement que Monseigneur le prince de Conti avait établi pour sa maison.

A la lecture de ce traité, comme du soldat chrétien, on se rend compte que notre société n'est pas tout à fait différente de celle du XVII^e siècle.

Le domestique dévoué du bon vieux temps ne serait donc qu'un mythe, pense M. Lichtenberger. Et à l'appui de sa thèse, il cite Fénelon après Fleury : « Les domestiques sont regardés à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature qu'eux, et on suppose qu'ils sont faits pour la commodité des maîtres. » Il cite Fleury lui-même : « Vous leur devez tenir lieu de père... or l'Ecriture recom-

mande de ne pas épargner la verge à ses enfants... Ne les maltraitez pas sans motif... » « Tel est, ajoute-t-il, le conseil d'humanité auquel se borne le souci paternel de cet excellent prêtre. » (1)

De ce dernier point, nous ne sommes pas étonnés. N'avons-nous pas vu, au début de cet ouvrage, les fils de famille châtiés de la verge au Collège de Clermont? *L'Institution au droit ecclésiastique* ne nous montre-t-elle pas la fustigation pratiquée, *horresco referens*, sur les vénérables clercs de la sainte Eglise, principalement sur les jeunes, par ordre des tribunaux d'Eglise? (2) Encore n'était-elle plus administrée de la main de l'Evêque, comme au temps de saint Augustin.

Mais, à retrancher les particularités qui ne sont plus de notre âge, et auxquelles, quoiqu'on en dise, ne s'était certes pas bornée la bonté de Fleury, il n'est pas de pauvre ni de serviteur qui n'envierait, même aujourd'hui, le sort que lui souhaitait celui-ci.

L'auteur était bien le même qui avait écrit les *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*. Quoi de plus consolant pour un prêtre que de contribuer, par ses écrits, à ramener l'esprit évangélique dans les relations sociales et procurer ainsi, aux grands comme aux humbles, un peu plus de bonheur?

Les observations pratiques et les réflexions piquantes dont Fleury savait agrémenter les notions les plus abstraites et les conseils les plus sévères, la simplicité et la conviction qu'il mettait à les exprimer, nous laissent deviner combien attrayantes, familières et fructueuses devaient être ses prédications.

Nous n'avons aucun de ses sermons. Nous savons seulement qu'il prêcha à Saint-Thomas-du-Louvre, le 7 juillet 1670. Olivier d'Ormesson note en effet dans son journal qu'il alla l'entendre. Peut-être Fleury prêcha-t-il alors toute une station jubilaire dans cette église où avait si souvent retenti la voix de Bossuet. Et ce fut sans doute sur la recommandation de celui-ci que M. de Lameth, chez qui le grand orateur habitait depuis dix ans, y appela l'abbé Fleury nouveau prêtre.

(1) André Lichtenberger, La crise de la domesticité, *Musée social* 1^{er} février 1921.

(2) *Institution au droit ecclésiastique*, Rondet, p. 539, t. II.

Il prêcha des missions, nous l'avons vu, à Meaux, en Poitou et en Saintonge, en Languedoc.

Au cours de l'Avent de l'an 1682, il prêcha à l'Abbaye Royale des Bénédictines du Val-de-Grâce du faubourg Saint-Jacques ; en Avent 1686, aux religieuses anglaises, rue de Charenton ; à l'Abbaye Royale de Notre-Dame-des-Bois au faubourg Saint-Germain ; aux religieuses Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Chez ces dernières, Fleury prêchait encore en Carême 1688. Souvent nous retrouvons son nom dans les listes des prédicateurs du temps. (1)

La modestie de Fleury n'a pas fait mention de ces manifestations de son activité sacerdotale. Aucune trace, par exemple, d'allocutions aux Chanoinesses de Picpus, dont il fut cependant nommé supérieur en 1710.

Son *Journal* de juin 1688 note qu'il fit « les entretiens de l'ordination de Pentecôte, le soir, la troisième fois, à Saint-Lazare ». Or les deux premières fois n'avaient pas été mentionnées.

Aux jeunes lévites qu'il conduisait à l'autel, Fleury ne manqua pas d'adresser des conseils sur la façon d'adresser la parole de Dieu : c'est à cette date, en effet, que remonte son *Discours sur la prédication*, imprimé seulement en 1733.

Inutiles, les sermons solennels. Les grands mouvements ne conviennent point à la prédication. Seule est bonne la prédication qui touche et instruit le peuple. Telle est la thèse qu'il y expose.

« Dans les premiers siècles, dit-il, la plupart des évêques n'avaient étudié ni dialectique, ni rhétorique, et ne laissaient pas de prêcher continuellement, et de convertir non seulement des pécheurs, mais des païens, même rhéteurs et philosophes... On peut objecter qu'il y eut des Pères fort éloquents ; mais qu'est-ce que cinq ou six évêques en un siècle, entre plusieurs milliers d'évêques qui prêchaient par toute l'Eglise?... »

« Les vains efforts que l'on fait aujourd'hui pour remplir l'idée que l'on s'est formée de la prédication rendent la plupart des sermons inutiles... méprisables, ou du moins ennuyeux... Tous les prédicateurs médiocres forcent leur génie... On voit de jeunes Cordeliers et d'autres stationnai-

(1) *Liste des prédicateurs*, t. I et II, années 1682-1717.

res de campagne débiter devant des paysans de grands mots et de prétendues belles pensées qu'ils ont prises dans les auteurs de réputation... » Le peuple n'est ni instruit, ni touché par la nouvelle manière de prêcher.

On croirait voir ces jeunes abbés dont parlent Fénelon et La Bruyère, « qui se hâtent de prêcher en orateurs brillants », « cherchant moins la gloire de Dieu que la leur », « plus occupés de leur fortune que du salut des âmes. » (1)

Les divisions dans les sermons, continue Fleury, nuisent plus qu'elles ne servent... les grands mouvements, quand ils ne viennent pas naturellement, sont ridicules. Et Fleury nous dépeint ici l'orateur s'arrêtant après le premier point, s'asseyant, s'épongeant, puis reprenant doucement le second, pour s'enflammer peu à peu de nouveau.

Ce ne sont pas les prédicateurs étrangers, qui prêchent dans une église d'emprunt, qui rétabliront la prédication : mais les pasteurs, quand ils reviendront aux conseils du Concile de Trente et des Conciles de Milan sous saint Charles.

Fleury détaille ici la matière des instructions et la méthode à employer ; intéresser l'auditoire par des histoires et les exemples des Saints, par des images, par des observations tirées de la nature comme de l'âme, par des comparaisons, par la vivacité du récit ; instruire par l'exposition méthodique des dogmes et de la morale, toucher par l'élévation des sentiments de crainte, d'espérance, d'amour, et en se souvenant toujours de la majesté de l'Evangile.

Les principes de Fleury concordaient bien avec ceux que Fénelon exposait dans ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire* : ne pas écrire ni débiter par cœur tous les sermons, chercher ce qui attire l'attention et touche les cœurs, revêtir les choses d'images et de comparaisons, se proportionner aux auditeurs, négliger les divisions et sous-divisions, revenir souvent à l'histoire de la religion, à l'exemple de Fleury dans son *Catéchisme historique*, (2) parler simplement et sans éclat de voix, en un mot, « ne chercher aucun arrangement ni subtilité, et parler précisément d'affaires. » (3)

(1) Fénelon, *Lettre sur les Occupations de l'Académie française*, p. 16 et La Bruyère, *De la chaire*.

(2) Fénelon a exprimé plusieurs fois son admiration pour cette œuvre de Fleury. Cf. *De l'éducation des Filles*, Ch. IX.

(3) Bausset, *Histoire de Fénelon*, t. III, pp. 119 et ss.

Le *Discours sur la prédication* n'est pas un Traité : il semble plutôt une poignée de conseils donnés à des ordinands. Mais que ces conseils soient empreints de l'esprit surnaturel le plus vrai, de la sagesse et de l'expérience la plus consommée, personne ne peut douter.

Autant par ses travaux apostoliques et ses vertus personnelles, que par ses écrits, Fleury mérita pleinement l'appellation de bon et saint prêtre que ses contemporains, à la suite de Bossuet et de Tronson, aimaient à lui décerner.

CHAPITRE XXII

Fleury, confesseur de Louis XV

Sa mort

Une telle réputation attira l'attention du duc d'Orléans lorsqu'il eut à nommer un confesseur au jeune roi Louis XV.

Le 9 novembre 1716, comme Fleury partageait son temps entre les travaux de l'Académie, l'*Histoire ecclésiastique* et le prieuré d'Argenteuil, le Régent le fit venir aux Tuileries, et lui déclara qu'il l'avait choisi « parce qu'il n'était ni Jésuite, ni Janséniste, ni Ultramontain. »

Ce choix était un évènement extraordinaire, une révolution dans la chapelle royale, où la Compagnie de Jésus avait depuis longtemps le privilège de confesser les souverains.

Mais depuis la Bulle *Unigenitus*, les Jésuites et le cardinal de Noailles n'étaient pas en parfaite conformité de sentiments. L'abbé Dorsanne a raconté en détail (1), le conflit qui s'éleva entre eux en 1716 à propos du P. de la Ferté. Celui-ci devait prêcher à la cour l'Avent de 1716. Ses pouvoirs étant expirés au mois d'août, ni lui, ni ses supérieurs n'en sollicitèrent du cardinal de Noailles le renouvellement. Cependant, sur l'ordre qu'il reçut du prince de Rohan, au nom du respect qu'il devait au Roi et à Son Altesse Royale, et malgré ses répugnances personnelles, le P. de la Ferté prêcha le jour de la Toussaint. D'où grand émoi à l'archevêché. MM. les curés de Paris, le chapitre de Notre-Dame, la maison de Sorbonne, tout le monde protesta et réclama

(1) *Journal de l'abbé Dorsanne*, t. I et II.

justice contre un tel attentat. Le cardinal de Noailles écrivit immédiatement au Régent : « Monseigneur, le sermon que le P. de la Ferté vient de faire sans pouvoirs et avec un tel éclat est si contraire aux règles de l'Eglise et si préjudiciable aux droits de mon caractère que je ne puis me dispenser de procéder contre lui... » Et en réparation de l'injure faite à sa juridiction, comme au nom de l'accommodement à faciliter dans les troubles religieux d'alors, il fit signifier au provincial de Paris et aux supérieurs des trois maisons une révocation générale de tous leurs pouvoirs, avec défense à tout jésuite de prêcher et de confesser dans toute l'étendue du diocèse. L'arrêt fut appliqué dans toute sa rigueur, et comme les Pères demandaient une exception au moins pour leur noviciat, il leur fut répondu qu'on pourrait bien aller jusqu'à fermer leurs églises.

Telles furent les circonstances dans lesquelles le Régent, pour donner satisfaction au cardinal de Noailles, écarta les Jésuites de Louis XV. Il était d'accord en cela, selon Saint-Simon, avec le maréchal de Villeroy et M. de Fréjus.

D'un autre côté, Fleury n'était pas janséniste, nous l'avons vu, il était favorable à la Constitution, et n'admettait pas l'appel au Concile. Ce point était d'importance au moment où les Jansénistes profitaient de la mort de Louis XIV pour relever la tête, entreprendre une résistance désespérée à la Bulle *Unigenitus*, et en appeler au futur Concile général.

Le motif principal pour lequel Fleury fut nommé confesseur du Roi était donc l'attitude réservée qu'il avait gardée à l'égard des partis. « Il n'avait pris aucune part à l'affaire de la Constitution, dit Saint-Simon, parce qu'il ne songea jamais à être évêque et que, n'étant point en place qui l'y obligeât, il aima mieux demeurer en paix à ses études. »

D'autres motifs intervinrent. C'étaient la haute estime que lui avaient acquise ses travaux et ses vertus ; c'étaient les postes éminents qu'il avait toujours occupés à la cour ; c'étaient un peu aussi les bons rapports qu'il entretenait avec M. de Noailles, et dont nous avons eu une première manifestation dans sa nomination par le cardinal aux fonctions de supérieur des chanoinesses de Picpus ; ces relations dataient du temps de l'abbé de Beaufort, son vieil ami de 1672, et déjà grand vicaire de M. de Noailles à Châlons ;

elles dataient du temps de Bossuet, que M. de Noailles devait soutenir contre Fénelon.

« Ce n'était pas assez, dit l'abbé Oroux (1) après avoir raconté l'exil du P. Le Tellier, d'avoir jeté à la mer celui qu'on regardait comme la cause de la tempête ; S.A.R. crut devoir au parti anticonstitutionnaire de nouveaux ménagements. Ayant établi pour la religion un Conseil de conscience, elle y appela le cardinal de Noailles, l'en fit président... »

Bien qu'il ne fût pas anticonstitutionnaire, Fleury fut introduit par le Régent dans le Conseil de conscience le 14 novembre, après avoir été présenté au jeune prince.

La nomination de Fleury fut accueillie par les applaudissements unanimes de la France. L'un de ses portraits, conservé à la Bibliothèque Nationale, porte l'épigraphe suivante :

« Fleury, chargé du saint emploi
De confesser le jeune Roi,
Remplira si bien l'espérance
De tous les vrais et bons Français,
Que les trois états de la France
Bénissent Dieu d'un pareil choix. »

Seul, le Nonce marqua, par ses lettres du 16 novembre, un certain dépit. Il était offensé de ce que le confesseur du Roi eût été choisi comme n'étant ni de l'une ni de l'autre cabale. Ainsi, disait-il, ceux qui soutiennent les intérêts du Saint-Siège sont mis de pair avec ceux qui l'attaquent. Il reprochait de plus à Fleury d'être imbu des maximes de l'Eglise gallicane et d'être aussi antiultramontain qu'il était antijanséniste.

Le seul regret que l'opinion publique exprimait au sujet de Fleury était qu'il eût 76 ans. Le vieillard saurait-il comprendre un jeune enfant de six ans et exercer sur lui l'influence désirable ?

C'est ce que Fleury lui-même se demanda. Devant une aussi lourde responsabilité, devant les difficultés qu'il prévoyait qu'allait lui créer l'éducation néfaste du maréchal de Villeroi, il hésita. « Il eut peine, dit Saint-Simon, à consentir au choix du Régent). Il ne s'y détermina que par l'a-

(1) Abbé Oroux, *Histoire ecclésiastique de la cour de France*, t. II, p. 595.

ge du Roi, où il n'y aurait rien à craindre, et par le sien, qui lui donnerait bientôt prétexte de se retirer, comme il le fit en effet avant qu'il pût avoir lieu de craindre son ministère, pendant lequel il ne parut que pour la pure nécessité. »

Le 12 mars 1722, Fleury demanda au duc d'Orléans à être déchargé des fonctions de confesseur du Roi.

Cette fois, on passa outre au *veto* du cardinal de Noailles, et on donna la charge à un religieux de la Compagnie de Jésus : le P. de Lignières. Celui-ci obtint du Pape les pouvoirs que le cardinal lui refusait. Puis il quitta Paris et fixa sa demeure à Pontoise : de là il viendrait trois fois la semaine à Versailles, instruire le jeune Roi pour la première communion, et à Saint-Cyr, le confesser avec des pouvoirs de l'évêque de Chartres : en sorte que le confesseur, le confessé et le lieu de la confession étaient de trois diocèses différents.

Fleury rentra dans l'ombre : son extrême vieillesse ne permettrait plus à son activité sacerdotale de rayonner au dehors.

Il avait vu disparaître l'un après l'autre tous les princes et les grands hommes dont la société faisait depuis soixante ans le charme de sa vie.

Une génération nouvelle, bien différente, s'élevait, gouvernée par ce Régent dont la mère écrivait : « Dieu veuille le convertir : c'est la seule grâce que je lui demande. Je ne crois pas qu'il y ait dans Paris, tant parmi les ecclésiastiques que parmi les gens du monde, cent personnes qui aient la véritable foi chrétienne, et même qui croient en notre Sauveur : cela me fait frémir. » (1)

Comme il se trouvait loin du rêve que Fénelon et lui avaient si longuement préparé, si passionnément caressé pour le règne futur de leur prince favori ! Quelle douleur après tant d'espérance !

Il se préparait maintenant à quitter le monde, partageant ses derniers jours entre la prière et l'achèvement de ses travaux, lui qui écrivait dix ans auparavant à M. de Saint-Fonds, à l'occasion de la mort du duc de Bourgogne : « Je conviens qu'outre la perte générale je perds en mon particulier tout ce que je pouvais avoir en cette vie de plus

(1) *Correspondance de Madame la Duchesse d'Orléans.*

consolant, de plus agréable et de plus flatteur. Mais je me reproche d'avoir encore eu des espérances en cette vie, dans un âge qui m'avertit que j'en dois sortir bientôt, et je rends grâces à celui qui m'en détache malgré moi. » (1)

Bien qu'il fût parvenu à l'âge de 83 ans « avec la tête entière, » (2) il avait vieilli de façon alarmante. L'écriture de son Journal devenait de plus en plus tremblante et illisible.

Le 14 Juillet 1723, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et rendit son âme à Dieu, en sa maison de la rue Saint-Louis, au Marais. (3)

Il fut inhumé le 16 dans l'église Saint-Paul, sa paroisse, (4) où M. le curé de Marnes, près Saint-Cloud, assurait en 1773 à M. Daragon que son épitaphe faisait pendant à celle de Baillet dans la chapelle de la Communion.

Le concert de regrets et d'éloges qui s'éleva à cette date tant parmi les écrits des contemporains qu'au sein de l'Académie française témoigna de l'impression profonde que ce deuil avait produit à Versailles, à Paris, et dans tout le pays.

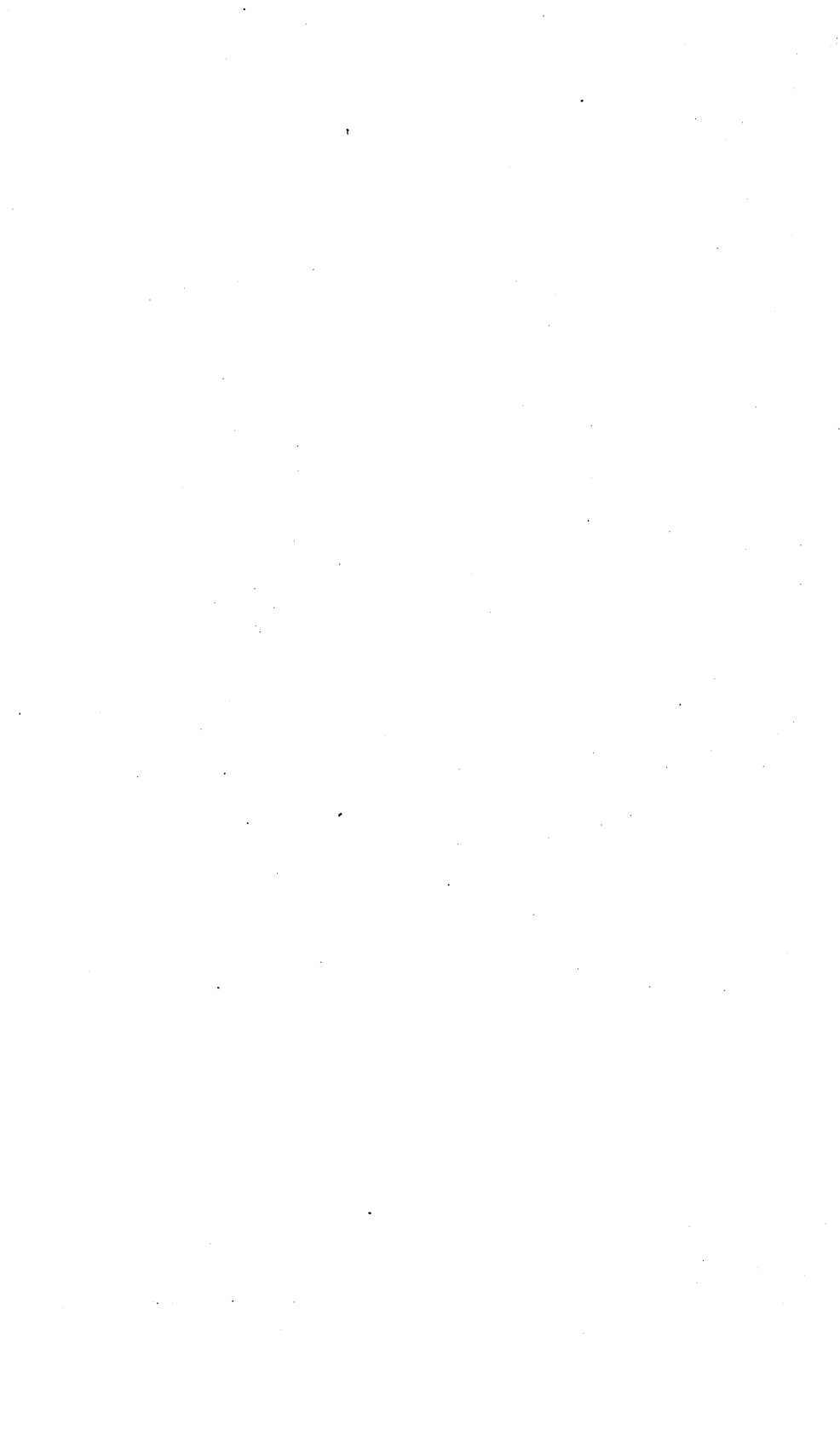
Avec Fleury venait de s'éteindre une des lumières de l'Eglise de France, une des plus belles figures et le seul survivant du grand siècle.

(1) William Poidebard. *Correspondance... citée*. Lettre du 22 mars 1712.

(2) Saint-Simon.

(3) Actuellement rue de Turenne.

(4) B. N. Nouv. acquisit. franç. Mss. 3617. *Registre de l'état-civil Rochebilière* (Registre de Saint-Paul, 174, f° 23 v°).



CONCLUSION

« Je suis convaincu, écrivait en 1858 M. Laboulaye, que Fleury, ... retrouvera quelque jour l'estime qu'il mérite, et cela par la raison même qu'indique M. Emery, parce qu'on se lasse de tout, excepté du bon sens. » Et nos contemporains, de M. Gabriel Compayré à M. Henri Brémond, n'ont prononcé qu'avec respect le nom du « judicieux », du « sage » abbé Fleury.

N'est-ce pas aussi à cet hommage qu'aboutit la présente étude ?

Un robuste bon sens, acquis à l'école des Anciens et affiné par l'étude de la jurisprudence, une rectitude de jugement et de caractère que n'effleura jamais le préjugé, l'intérêt ni la passion, tel est le trait dominant de la physionomie de Fleury.

Par là, il fut un jurisconsulte consommé, instruit du droit moderne comme de l'ancien.

Par là, il fut le modèle des précepteurs, unissant harmonieusement, dans l'éducation des princes, les préoccupations utilitaires aux conceptions idéales, l'esprit de progrès au sens de la tradition.

Par là, il fut un véritable historien, d'une franchise même un peu rude à l'égard de l'Eglise dont il était pourtant le fils très aimant.

Le sens de la justice le rendit personnel et lui inspira tant au point de vue religieux qu'au point de vue social, politique, pédagogique, des idées originales et hardies dont les siècles suivants devaient éprouver l'excellence. La noble indépendance de son langage, aimée des Philosophes, n'est pas la qualité la moins séduisante de ce prêtre par ailleurs si pieux, si doux et si modeste.

Logique avec lui-même, il réalisa dans toute sa vie, et jusque parmi les dangers de la Cour, les exemples qu'il

avait célébrés de la simplicité des Israélites et des vertus des premiers Chrétiens : bon et compatissant pour tous, sans distinction de rangs ni de croyances ; méprisant les honneurs et recherchant la peine ; aussi préoccupé du sort matériel du peuple de France et du salut spirituel des grenadiers du Roi que du développement des sciences religieuses ; disciple, à sa façon, du saint Vincent de Paul qui avait dit un jour à Richelieu : « Un prêtre ne se repose jamais ! »

Cette activité insatiable, il l'avait tournée définitivement vers l'étude des Belles-Lettres et de l'Histoire ecclésiastique. Son érudition et la distinction de son esprit lui méritèrent un rang honorable à côté d'un Bossuet, d'un Fénelon et d'un Mabillon, avec le titre flatteur de premier éducateur de la nation française : « *Totius Franciæ magister famosissimus.* »

La postérité ratifia ce jugement en se mettant durant deux siècles à l'école de Fleury.

Ses écrits, dont la Bibliothèque Nationale, à elle seule, a conservé près de sept cents éditions différentes, traduits dans toutes les langues et jusqu'en tamoul, marquèrent de leur empreinte dix générations.

Sous la gangue de formes désuètes et de quelques assertions désormais surannées, il reste le métal précieux du style, des vérités éternelles, et des opinions à peu près toutes confirmées par la critique. Pour peu que l'on secouât la poussière qui recouvre aujourd'hui dans nos bibliothèques les OEuvres de Claude Fleury, elles jetteraient encore, en notre siècle de lumière, de magnifiques rayons.

Il est vrai qu'il ne fut pas sans défauts. Evoluant dans la France de Louis XIV et autour de l'Assemblée de 1682, n'est-il pas un peu excusable d'avoir été de son temps !

D'autres lui font un grief d'une excessive simplicité, et de l'espèce de médiocrité qui le place plutôt au second qu'au premier rang. Le bon Fleury ne nous désavouera pas de le concéder. S'étant proposé pour modèle le style des Livres saints, il avait voulu en partie cette simplicité. Mais il n'avait pas non plus reçu de la nature les dons éclatants qui sont le propre du génie.

Il n'en apparaît que plus proche de nous et plus sympathique. « Il me semblait, écrivait M. de Saint-Fonds, qu'il avait heureusement atteint cet aimable milieu qui plaît également aux esprits médiocres et aux esprits sublimes... De

tous les auteurs, il n'en est aucun que je ne me fusse proposé plus volontiers pour modèle. »

Ainsi parlait un homme éminent qui avait connu Fleury intimement.

Et quel exemple en effet plus admirable que celui de ce fils d'un avocat obscur porté par l'effort personnel au Conseil des rois et au Cénacle des savants, de cet humble et vertueux travailleur devenu l'oracle de son siècle, l'une des gloires de la Littérature française et de l'Eglise?

Index bibliographique des principales sources

MANUSCRITS

Bibliothèque Nationale.

Fonds français : 9511 à 9523, 6143, 9361, 18233, 16679, 19652, 22108.

Nouvelles acquisitions : 784, 2189, 3617, 1544.

Fonds latin : 10975.

Fonds Grec : *Supplément*, 434.

Bibliothèque de Ste Geneviève : Mss. 1891.

Archives Nationales : R3 107, 282, 287 à 291, V5 1248, M. 758, M. 763.

Archives de Seine-et-Oise : Série H. Cartons 2, 3, 18, 19, 32.

British Museum : *Collection Egerton*. 25, 36.

IMPRIMÉS

D'Achery. *Veterum aliquot scriptorum... Spicilegium*. Parisiis, 1655-1677.

D'Alembert : *Œuvres complètes*. Paris, Belin, 1821.

Allaire : *La Bruyère dans la Maison de Condé*. Paris, 1886.

Analecta juris pontificii.

Année littéraire. 1755.

Année Sainte des Religieuses de la Visitation : Annecy, 1870.

Argou : *Institution au Droit français*. 1692.

Arnauld : *L'Innocence opprimée par la calomnie, ou l'histoire de la Congrégation des Filles de l'Enfance de N.S.J.C.* 1688.

Léon Aubineau : *Mémoires du P. Rapin*. 1685.

Mémoires du valet de chambre du Bois (dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes II^e Série, t. IV)

Audiat et Letélieu : *La Mission et la Chaire de Fénelon à La Tremblade*. La Rochelle, 1874.

Bacon : *Novum Organum*.

Œuvres philosophiques.

Baillet : *Vie de Descartes*, Paris 1697.

Baluze : *Vita Paparum Avenionensium...* Paris 1693.

Barbier : *Dictionnaire des anonymes*.

Cardinal de Bausset : *Histoire de Bossuet*.

Histoire de Fénelon.

Pierre Bayle : *(Choix de la Correspondance inédite de)* (1670-1716).

Benedicti XIV Opera omnia t. I et VIII.

Elie Berger : *Saint Louis et Innocent IV.* Paris 1893.

Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du XVII^e siècle, (V^e Partie) par Ellies Dupin.

Bibliothèque des auteurs de Bourgogne par l'abbé Papillon.

Bibliothèque historique de la France.

Nouvelle biographie générale.

Biographie universelle, de Michaud.

Charles Blanc : *Histoire des peintres depuis la Renaissance jusqu'à nos jours* : Charles Le Brun.

Boileau : *Art poétique. Satires. Réflexions sur Longin. Arrêt burlesque.*

Correspondance de Bossuet par Urbain et Lévesque t. I-XIV.

Bossuet : *Œuvres.* Edit. Lachat.

Bouillier : *Histoire de la philosophie cartésienne*, 3^e édit. 1868.

Ernest Boyssse : *Le théâtre des Jésuites*, 1880.

Bréhier : *L'Eglise et l'Orient au Moyen-Age*, Paris 1907.

Henri Brémond : *Apologie pour Fénelon.*

Histoire littéraire du sentiment religieux en France.

De Brianville : *Jeu d'armoiries des Souverains et Etats de l'Europe...* 1660.

Emmanuel de Broglie : *Mabillon et la Société de Saint-Germain-des-Prés à la fin du XVII^e siècle.* (1664-1707), Paris 1888.

R. de la Broise : *Bossuet et la Bible*, 1891.

Brunetière : *Etudes critiques*, 6^e Série.

La Bruyère : *Les Caractères.* Edit. Godefroy, 1887.

Buisson : *Dictionnaire de pédagogie.*

Bulletin historique du diocèse de Lyon.

Bulletin du protestantisme français, 1892, t. XLI.

Lettres de Bussy-Rabutin, (1706-1716).

Dom Calmet : *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.* 1707-1716.

Histoire universelle, sacrée et profane.

A. Cans : *Organisation financière du Clergé à l'époque de Louis XIV.*

Camusat : *Histoire critique des journaux.* Amsterdam 1734.

Catalogue raisonné de l'œuvre de Sébastien Le Clerc, (par Jombert). 1784.

Catalogus librorum bibliothecae illustrissimi viri D. Claudii Fleury... 1724.

Chateaubriand : *Les Martyrs*.

Etudes historiques.

Gabrielis Cossartii, e Soc. Jesu, *Orationes et Carmina* 1675.

A Chérel : *Les Mœurs des Israélites de Fleury*.

Chroniques artésiennes, dans la *Bibliothèque historique etc. de la Picardie et de l'Artois* 1844.

G. Compayré : *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France*, 1879.

Géraud de Cordemoy : *Œuvres* Paris 1704.

Discours physique de la parole 1668.

Correspondance bénédictine cf. Mss. de la B.N., F. Fr.

Cretineau-Joly : *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 1851-1856.

Croiset : *Histoire de la Littérature grecque*.

Crouslé : *Fénelon et Bossuet*, 1894.

Dacier : *Les Œuvres de Platon traduites en français*.

Journal de Dangeau.

J.B. Daragon : *Vie de M. Claude de la Vigne de Frécheville*.

Darras et Fèvre : *Histoire générale de l'Eglise*.

Abbé G. Dartigues : *Le Traité des Etudes de l'abbé Claude Fleury*, 1921.

Debidour : *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France de 1789 à 1870* Paris 1898.

P. Delaporte : *L'Art poétique de Boileau*.

Delfour : *La Bible dans Racine*.

Descartes : *Œuvres*. Edit. Cousin.

Le Discours de la Méthode. Edit. Rabier.

Desdevises du Désert : *Claude Le Peletier...* Caen 1877.

Dom Devienne : *Histoire d'Artois t V*.

Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique.

Dictionnaire de théologie catholique.

Diderot : *Œuvres complètes*, 1875.

Documents sur l'ancienne abbaye du Loc-Dieu Villefranche-de-Ronergue 1792.

Journal de l'abbé Dorsanne.

H. Bruon : *Histoire de l'éducation des princes dans la Maison des Bourbons de France*.

Duboulay : *Historia Universitatis Parisiensis*, Paris 1665-1673.

Duchesne : *Histoire ancienne de l'Eglise*, Paris 1911.

Dupont Ferrier : *Du Collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*.

Dupuy : *Histoire de la condamnation des Templiers.*

Durand de Maillane : *Les Libertés de l'Eglise gallicane prouvées et commentées...* Lyon 1771.

Vie de M. Emery, Paris 1861.

Emont : *Histoire du Collège Louis-le-Grand depuis sa fondation jusqu'en 1830* Paris 1845.

Encyclopédie des gens du monde.

Encyclopédie moderne (de Didot).

Expilly : *Dictionnaire géographique.*

Falloux : *M^{me} Schwetchine.*

Dom Fangé : *Vie de Dom Calmet*, Senones, 1762.

Dom Félibien : *Histoire de S. Denis.*

Fénelon : *Œuvres*, Versailles 1820.

Œuvres, par Aimé-Martin, 1835.

Lettre sur les Occupations de l'Académie Française. Edit. Grenier.

Jacques Ferraige : *La Vie admirable de la B. Mère Marguerite d'Arbouze* Paris 1628.

Finke : *Papstum und Untergang des Templerordens*, Münster, 1907.

Fléchier : *Œuvres complètes*, 1782.

Floquet : *Bossuet précepteur du Dauphin*, 1864.

Abbé Flottes : *Etudes sur Huet*, Montpellier 1857.

Duc de la Force : *Le Grand Conti* (Rev. des Deux Mondes : 1 avril-15 juin 1921).

Fouqueray : *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, 1910.

Œuvres de Frédéric le Grand.

Abbé Claude Fleury :

Histoire ecclésiastique, Edit. 1722-1723, t. I-XX.

Opuscules : Edit. Roudet, Nîmes, 1780 t. I-V.

Nouveaux Opuscules : Edit. Emery, 1807.

Œuvres : Edit Aimé-Martin, 1837 et 1844.

Institution au Droit français : Edit. Edouard Laboulaye et Rodolphe Dareste, Paris 1858.

Droit Public de France : Edit. Daragon, Paris 1769.

Les Mœurs des Israélites : Edit. 1755.

Traité du Choix et de la Méthode des études, Edit. 1687.

Catéchisme historique : Bruxelles, 1805.

Gaillard : *Vie de M. le Premier Président de Lamoignon* (A la fin du t. IV de l'*Histoire de Charlemagne*, Paris 1782).

Gallia Christiana.

- Gazier : *Etudes sur l'histoire religieuse de la Révolution française*, Paris 1887.
- Genay : *Un pédagogue oublié du XVII^e siècle*, 1879.
- Dom Gerberon : *Histoire de la Sainte Robe*.
- Ch. Gérin : *Les deux Pragmatiques Sanctions attribuées à Saint Louis*, Paris 1869.
- Gilson : *La liberté chez Descartes et la théologie*, Paris 1913.
- Giry : *Vie des Saints*.
- Goschler : *Histoire encyclopédique de la théologie catholique. Mémoires historiques et littéraires de l'abbé Goujet*. La Haye, 1767.
- Gosselin : *Le pouvoir du Pape au Moyen-Age*.
- De Gournay : *Huet, évêque d'Avranches*, Caen 1854.
- Abbé Grégoire : *Essai historique sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*. Paris 1818.
- Guy-Patin : *Lettres*. Edit. Réveillé-Parise 1846.
- Hanotaux : *Essai sur les libertés de l'Eglise Gallicane*, 1888.
- D'Haussonville : *L'Eglise romaine et le Premier Empire*.
- Héfélé : *Beitrag zur Kirchengeschichte...* Tubingen, 1864.
- Mémoires au Président Hénault*, 1855.
- P. Honoré : *Observations sur l'Histoire ecclésiastique*, 1726, *Dénonciation...* 1736.
- Huet : *Mémoires*. Trad. Nisard, 1853.
- Imbart de la Tour : *Les élections épiscopales dans l'Eglise de France du IX^e au XII^e siècles*, 1891.
- Index librorum prohibitorum...* Rome, 1900.
- Institution au Droit ecclésiastique de France...* (Charles Bonel).
- Isographie des hommes célèbres*.
- Janet et Séailles : *Histoire de la philosophie*.
- Jaeger : *Notice sur Claude Fleury historien de l'Eglise*, 1847.
- Jourdain : *Histoire de l'Université de Paris*, 1862.
- Journal et Mémoires de Mathieu Marais (1715-1737)*, 1884.
- Journal des principales audiences du Parlement*.
- Journal des Savants*.
- P. Jouvancy : *De ratione discendi ac docendi...* 1691... 1703.
- Justification des Discours et de l'Histoire ecclésiastique*.
- Krauss : *Manuel d'Histoire ecclésiastique*.

Le Laboureur : *Charlemagne.*

Le temple d'Astrée.

J. Lair : *M^{lle} de La Vallière et la Jeunesse de Louis XIV.*

Nicolas Fouquet.

Langlois et Seignobos : *Introduction aux études historiques.*

Lanson : *Boileau.*

Histoire de la littérature française.

Lantheaume : *Observations théologiques, historiques, etc. sur l'Histoire ecclésiastique, 1736.*

Laurand : *Manuel des études grecques et latines.*

Lavisse : *Histoire de France.*

Lavisse et Rambaud : *Histoire générale.*

Ledieu : *Mémoires et Journal, 1856-1857.*

Auguste Leman : *Recueil des Instructions générales aux Nonces ordinaires de France, de 1624 à 1634.*

Abbé Emile Lesne : *La Hiérarchie épiscopale.... en Gaule et Germanie, depuis la Réforme de S. Boniface jusqu'à la mort d'Hincmar, (742-882).*

Letélie : *Fénelon en Saintonge et la révocation de l'Edit de Nantes.*

L'huillier : *L'Ancien château des évêques de Meaux à Germigny-l'Evêque, Fontainebleau 1894.*

Liste des prédicateurs, 1682-1717.

Lizerand : *Clément V et Philippe le Bel, Paris 1910.*

Joannis Loccenii : *De jure maritimo et navali. Stockholm, 1650.*

Loret : *La Muse historique. Edit. Ravenel, 1657.*

Œuvres de Louis XIV, 1806.

Légats a latere : *(Traité de l'origine des Cardinaux du Saint-Siège... avec deux traités curieux des Legats a latere, Cologne, 1665).*

A. Luchaire : *Innocent III. La Croisade des Albigeois.*

Maillon : *Annales ordinis Sancti Benedicti.*

Correspondance générale de Madame de Maintenon. Edit. Théophile de Lavallée, 1865.

Marchetti : *Critique de l'histoire ecclésiastique de Fleury, traduit sur la 4ème édit. italienne. Venise, 1794.*

Christian Maréchal : *La Jeunesse de Lamennais.*

Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron t. IX. Anciennes abbayes de l'Ordre de Citeaux dans le Rouergue, par l'abbé Bousquet, t. XI. Histoire de la fondation de l'abbaye du Loc-Dieu, par l'abbé Victor Lafon.

Mémoires de M^{lle} de Montpensier. Edit. Chéruef, 1858.

- Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique*, t. XXX.
Mémoire de ce qui s'est pratiqué dans les études des princes,
 (British Museum, Collection Egerton).
Mercur de France.
 Mgr Méric : *Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution*, Paris 1895.
 P. Mesnard : *Collection des Grand Ecrivains, Racine*, 1865.
Molière, 1889.
 G. Michaut : *La Jeunesse de Molière*, Paris 1923.
 Auguste Molinier : *Les obituaires français*.
 Mollat : *Les Papes d'Avignon*, Paris 1912.
 Montalembert : *Les Moines d'Occident*.
 Montaigne : *Les Essais*.
 Moreri : *Dictionnaire historique*.
 La Motte : *Discours sur l'Iliade*.
 Abbé Mourret : *Histoire générale de l'Eglise*.
 De Mouy : *L'ambassade du duc de Créquy*, 1893.
 Munier-Jolain : *La plaidoirie dans la langue française*.
Les époques de l'éloquence judiciaire en France.
Musée Social : 1er février 1921.
Mémoires de la Société des Sciences morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise, 1880. t. XII.
- J.H. Newman : *Apologia pro vita sua*, London 1864.
The Ecclesiastical History of M. l'abbé Fleury, 1842-1844.
 Nicéron : *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des Lettres 1727-1745*.
 Nicole : *Essais de Morale*.
Traité de l'éducation d'un prince.
Logique de Port-Royal.
Nouvelles ecclésiastiques, 1729, 1769.
- Emile Ollivier : *Le Concordat et le Gallicanisme*, 1885.
Origenis opera omnia : Edit. De la Rue. Paris, 1733.
Correspondance de M^{me} la Duchesse d'Orléans, née Princesse Palatine... Trad. Brunet, 1857.
Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson. Edit. Chérueil, 1860.
 Abbé Oroux : *Histoire ecclésiastique de la Cour de France*, 1776.
- Pascal : *Pensées et Opuscules*. Edit. Brunswickg. 1909.
Fragment d'un Traité sur le vide.
Patres græci, Origenis opera. Edit. Migne.

Claudii Peleterii, ... vita, auctore Boivin.

Pellisson : *Histoire de l'Académie française*, 1739.

Petit de Julleville : *Histoire de la Littérature française*.

Phélypeaux : *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du quiétisme...*

A. Pierron : *Histoire de la littérature grecque*.

De Planque : *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique de M. l'abbé Fleury*, 1728.

William Poidebard : *Correspondance littéraire et anecdotique entre M. de Saint-Fonds et le Président Dugas (1711-1739)*. Lyon, 1900.

Abbé Racine : *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*.

Jean Racine : *Les Plaideurs*. Editions Gasté, Lanson.

Ranke : *Histoire de la Papauté*.

P. René Rapin : *Œuvres*. Amsterdam, 1709.

Ratio Studiorum de la C^{te} de Jésus, 1635.

A. Rébelliau : *Bossuet historien du protestantisme*.
Bossuet.

Reboullet : *Histoire des Filles de l'Enfance*.

Registre de l'Académie.

Vie de M. Régnier des Marais, composée par lui-même, (Brit. Mus., Collection Egerton).

Relation du succès de l'insulte des Corses.

Félix Reyssié : *Le Cardinal de Bouillon*, (1643-1715), Paris 1899.

Richeome : *Plainte apologétique au Roi-très-chrétien*, Bordeaux, 1603.

Rigault : *Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1859.

L. Robin : *La pensée grecque*, Paris 1923.

Œuvres postumes de M. Rohault. Préface de Clerselier. La Haye 1690.

Rohrbacher : *Histoire universelle de l'Eglise catholique*.

Rolin : *Traité des Etudes*.

Ronsard : *Préface de la Franciade*, 1692.

P. Rossignol de Vallonise. *Réflexions sur l'Histoire de M. l'abbé Feury*. Paris 1802.

C. Rousset : *Histoire de Louvois*.

Revue : Annales de philosophie chrétienne, sept. 1907.

Revue Bossuet : 1900, 1901, 1905, 1909.

Revue Bourdaloue : 1^{er} oct. 1902, art. de M. l'abbé J. H. Castaing.

Revue du Clergé français : 1^{er} janv. 1896.

Le Correspondant : Déc. 1863.

Revue des Deux Mondes : 1863, 1888, 1921.

L'Enseignement Chrétien : 1921, 1922, 1923.

Les Etudes, 1894, 1922.

Revue d'Histoire ecclésiastique, Janvier 1907.

Revue d'histoire littéraire de la France, 1907.

Revue de Métaphysique et de Morale, 1896.

Revue du Monde Catholique, Janvier 1864.

Revue des Questions historiques, t. IV.

Sainte-Beuve : *Port-Royal*, 1840.

Causeries du Lundi.

Saint-Simon : *Mémoires*. Edit. Boislisle.

Salenbier : *Le grand Schisme d'Occident*, Paris 1902.

Joannis Schefferi : *De militia navali veterum*. Upsalliae 1654.

Schulte : *Die Geschichte der quellen und Literatur des canonischen Rechts*, Stuttgart 1880.

Ludovic Sciout : *Histoire de la Constitution Civile du Clergé*, Paris 1872.

Scudery : *Préface d'Alaric*.

Serrant : *L'abbé de Rancé et Bossuet*.

M^{me} de Sévigné : *Œuvres*. (Collection des Grands Ecrivains).

Sommervogel : *Bibliothèque des P.P. Jésuites*.

De Smet : *Principes de la Critique historique*.

Introductio ad Historiam Ecclesiasticam, Louvain, Paris.

De Sourches : *Mémoires*.

Ezéchiél Spanheim : *Relation de la Cour de France*, 1900.

Fortunat Strowski : *Pascal et son temps*.

Bossuet et Extraits de ses Œuvres diverses.

Tableau historique de l'esprit et du caractère de la littérature française depuis la Renaissance... Versailles 1785.

Dom Tassin : *Histoire littéraire de la Congrégation de S. Maur*, Bruxelles 1770.

Lenain de Tillemont : *Histoire de Saint Louis*.

Marius Topin : *L'homme au masque de fer*, Paris 1870.

Topographie historique du vieux Paris, par Berty, 1897.

Michel de Tronchay : *Vie de Lenain de Tillemont*.

F. Ueberweg : *Grundriss der Geschichte der Philosophie des Altertums*, Berlin 1920.

Valéry : *Correspondance inédite de Mabillon et Montfaucon avec l'Italie*, 1847.

Noël Valois : *La Pragmatique Sanction de Bourges sous Charles VII*.

Oscar de la Vallée : *De l'éloquence judiciaire au XVII^e siècle*.

Abbé J.B. Vanel : *Histoire de la sainte Tunique d'Argenteuil*, 1894.

Dom. Claude de Vert : *Explication... des cérémonies de l'Eglise*, 1709.

Paul Viollet : *Précis de l'histoire du Droit français* Paris, 1884.

Droit Public. Le Roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie. Paris, 1912.

Voltaire : *Œuvres complètes*. Edit. Garnier.

Le Siècle de Louis XIV, Edit. Rébelliau et Marion.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	pp. I - V
----------------------	-----------

CHAPITRE I

Fleury au Collège de Clermont.

Sa famille. Le Collège de Clermont. Les élèves de Collège. La vie scolaire. Les fêtes. Les études : le latin, le grec, le français, l'histoire, la géographie, les sciences. Rentrée d'octobre 1650. La Fronde. Les classes de grammaire. Les humanités. Maîtres éminents. Le P. Cossart. Une soutenance de thèses au Collège. Santeul. Remerciements au prince de Conti. Discours contre les nouveautés doctrinales. Panégyrique de Louis XIV. Rôle du P. Cossart auprès de Fleury. Tendances philosophiques des Jésuites. La piété de Fleury. L'empreinte de Clermont	p. 1
---	------

CHAPITRE II

Fleury jurisconsulte. Sa formation.

Etudes variées de Fleury. Avocat en 1658. M. de Gaumont. Fleury étudie la jurisprudence. Les Le Peletier. A Villeneuve. Les d'Ormesson. Olivier. André. La <i>Vie de M. d'Amboile. Lettre du P. Cossart à M. d'Amboile</i> . Cordemoy. De Marillac. Boileau. Aptitudes artistiques de Fleury. Travaux juridiques. Mort de M. Fleury père. Claude entre chez les d'Ormesson. L'Académie Lamoignon. La <i>réformation de l'Etat</i> . Fleury devient prêtre. Bossuet. Travaux multiples. Journalisme. Il va quitter André d'Ormesson. Avantages que Fleury tira de sa culture juridique	p. 25
---	-------

CHAPITRE III

Fleury juriconsulte Ses œuvres.

Dialogues sur l'éloquence judiciaire. La pensée de M. de Gaumont. Origine des *Dialogues*. Les quatre interlocuteurs. Plaie morale de la justice. Plaie littéraire. Causes de cette plaie. Arguments des partisans des citations. L'exemple des Anciens. La raison. Fleury écrira ces *Dialogues*. Les approbations. Influence des *Dialogues* sur les *Plaideurs*. L'avocat idéal.

Traité des Légats à latere. La France et le Saint-Siège en 1664. Occasion du *Traité*. Polémique avec M. de Sallo. Victoire de Fleury p. 57

CHAPITRE IV

Fleury juriconsulte. Ses œuvres. (suite)

L'Institution au Droit Français. Les tribulations d'un manuscrit. Argou et Daragon. Rondet. Laboulaye. Pauvreté du XVII^e siècle en juriconsultes. Supériorité de Fleury.

L'Institution au Droit ecclésiastique. 22 éditions. Analyse. Mérite.

L'Histoire du droit français. Date de sa rédaction. Sa vogue. Analyse. Quelques appréciations.

Droit public de France. Date de sa révision. Hautes vues politiques de Fleury.

Conclusion p. 83

CHAPITRE V

Fleury Humaniste.

Hymne grec à Lamoignon. Occasion. Difficulté du sujet. Analyse.

Bibliotheca Claromontana. Analyse. La théologie, le droit, la philosophie, etc. Décoration de la salle. Hommage à Fouquet. Les médailles. Hommage au P. Cosart. Portée de ces poèmes.

Principes littéraires des *Dialogues* de 1664. La beauté consiste dans la simplicité. L'improvisation. Supériorité de l'architecture grecque. L'art poétique de Fleury : la tragédie, la comédie, la satire, ... Position de Fleury dans la querelle des Anciens et des Modernes. p. 99

CHAPITRE VI

Fleury Humaniste (suite)

- Occasion de la *Lettre sur Homère*. Avis des Anciens sur Homère. Etude critique. Unité de plan dans l'*Illiade*. Fleury et la question homérique. Les reproches adressés à Homère. La composition. Les héros. Les dieux. Le style. La langue. Homère et la Bible.
- L'Académie Lamoignon. Son but. ses membres. Part de Fleury. p. 121

CHAPITRE VII

Fleury philosophe.

- Initiation au Collège de Clermont. Les Jésuites et la philosophie nouvelle. Le P. Cossart. Le P. Rapin.
- Débuts de Fleury dans le cartésianisme. Cordemoy. Clerelier. Rohault. Montmor. Le Laboureur. Liberté de leurs opinions. Translation des restes de Descartes. En quoi Fleury fut cartésien. En quoi il cessa de l'être. Assentiment de Bossuet.
- Lettre de Fleury sur Platon*. Documentation de Fleury. La personne de Platon. Sa doctrine : la physique, la métaphysique, la logique, la morale. La méthode. Le style. Défense de Platon contre les Pères. Profit à retirer de l'étude de Platon. Influence de la *Lettre sur Platon*.
- Lettre sur la Justice*. Affinités avec Pascal. Contre Hobbes. Le *Théétète* p. 133

CHAPITRE VIII

Fleury philosophe. (suite)

- Le système philosophique de Fleury. En quoi consiste la philosophie. Logique. Critique de la scolastique et d'Aristote. Affinités avec la *Logique de Port-Royal*. Métaphysique. La *Logique pour le Dauphin* de Bossuet. Morale. Supériorité de la morale évangélique. Saint Augustin. Valeur de l'exemple p. 161

CHAPITRE IX

Fleury précepteur des princes de Conti. (1672-1680)

Les Conti. Comment Fleury succède à Lancelot auprès des princes. Portrait du maître et des élèves. Le *Journal* de Fleury. *Le Traité du choix et de la méthode des études*. Occasion. Editions. Histoires des études. Programme d'études de Fleury. Fleury applique aux princes son système pédagogique. Fleury rédige pour les princes de nombreux ouvrages. Profit qu'en retirent le prince de Conti et le prince de La Roche-sur-Yon. Fleury reste en relations avec eux après 1680. La carrière des deux frères, spécialement du cadet, « le Grand Conti », fait honneur au précepteur p. 177

CHAPITRE X

Fleury précepteur du comte de Vermandois. (1680-1683)

Le comte de Vermandois. Mademoiselle de La Vallière au Carmel. Première éducation du prince. Instruction, toute maritime, du Grand Amiral de France. Les écarts de conduite de l'enfant. Réparation. A l'assaut de Courtrai. Sa mort prématurée. L'inhumation à Notre-Dame d'Arras p. 207

CHAPITRE XI

Fleury et Bossuet. Fleury et l'Ecriture sainte

Origine de leur amitié. A l'Académie Lamoignon. Entretiens d'ordination. A propos des princes de Conti. Conférences littéraires et philosophiques de Saint-Germain en 1670. Conférences sur l'Ecriture sainte en 1673. L'abbé Ledieu. Fleury secrétaire de la Conférence. Sa compétence. Les autres membres. La méthode suivie. Résultats de leurs travaux. Fleury traducteur. Fleury et Bossuet après 1682. Parallèle entre Fleury et Bossuet p. 223

CHAPITRE XII

*Fleury et Fénelon.**Fleury sous-précepteur des Enfants de France.*

Rencontre de Fleury et de Fénelon chez Bossuet. Leur mission en Saintonge et en Poitou. Education des Enfants de France. Fleury nommé sous-précepteur. Son rôle primordial. Parallèle de Fénelon et de Fleury. Instruction du prince. Idées politiques et sociales des précepteurs. L'abbé Fleury et le Quiétisme p. 255

CHAPITRE XIII

Fleury à l'Académie Française. (1696)

Fleury et La Bruyère. Réception de Fleury à l'Académie.
 Son discours. Réponse de Régnier-Desmarets. Fleury
 directeur de l'Académie. Eloge de Fleury à l'Académie. p. 289

CHAPITRE XIV

Le Gallicanisme de Fleury

Causes qui inclinèrent Fleury vers le Gallicanisme. *Traité des légats à latere*. Affaire des Filles de l'Enfance.
 La Régate. Affaire des Invalides et de l'ordre de Saint-Lazare. Fleury et l'Assemblée de 1682. Autorité du prince sur la religion et distinction des deux puissances. Lettre à M. de Beauvilliers. Mémoires divers. *L'Institution au droit ecclésiastique*. *Le Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*. Fleury fut plutôt un semi-gallican p. 303

CHAPITRE XV

Fleury historien de l'Eglise. Sa préparation. Les Opuscules.

Comment la carrière et les études de Fleury le conduisirent à l'*Histoire ecclésiastique*. Les Opuscules. *L'Histoire universelle*. *Mémoires divers*. *Le Catéchisme historique*. Les *Mœurs des Israélites*. Les *Mœurs des Chrétiens*. *La Vie de la Vénérable Mère Marguerite d'Arbouze*. Fleury hagiographe p. 333

CHAPITRE XVI

L'Histoire ecclésiastique. Sa rédaction.

La publication. (1690-1720). La méthode de Fleury d'après la préface. Dessein de l'auteur. Critique externe et interne. Objet du récit. Ni crédulité, ni hypercritique. Le style. Application de cette méthode par Fleury. Les auxiliaires de Fleury. Dom Mabillon. Dom Bernard de Montfaucon. Dom Ruinart. Lenain de Tillemont. Dom Calmet p. 367

CHAPITRE XVII

L'Histoire Ecclésiastique devant l'opinion.

- I. Les approbations. Les Contemporains, *Le Journal des Savants*. *Les Nouvelles Ecclésiastiques*. *Les Mémoires de Trévoux*. Benoît XIV. Les Philosophes. Les Gallicans. La Constitution Civile du Clergé et les Articles Organiques. Le XIX^e siècle. M^{me} Schwetchine. Newman. Héfélé.
- II. Les critiques. M. de Planque. Le P. Lantheaume. Le P. Honoré. Marchetti. Joseph de Maistre. Lamennais. Rohrbacher et Darras-Fèvre. *L'Histoire Ecclésiastique* n'est pas à l'Index p. 393

CHAPITRE XVIII

L'Histoire Ecclésiastique devant la critique.

- Faits particuliers que Fleury aurait dénaturés : La chute du pape Libère. Le baptême de Constantin. L'Assomption de la T. S. Vierge. Les Fausses Décrétales. Le relâchement de la discipline ecclésiastique. Les Croisades p. 417

CHAPITRE XIX

L'Histoire Ecclésiastique devant la critique. (suite)

- Suite des faits particuliers que Fleury aurait dénaturés :
 Innocent III. Innocent IV. La Pragmatique Sanction de Saint Louis. Le Procès des Templiers.
 Clément VI. Les origines du Grand Schisme d'Occident. Les traductions de Fleury.
 Le choix de ses auteurs : Mathieu Paris, Liutprand, Thierry de Niem.
 Ses tendances gallicanes.
 Haute valeur de *L'Histoire Ecclésiastique*..... p. 431

CHAPITRE XX

Fleury abbé du Loc-Dieu et prieur d'Argenteuil.

Histoire de l'abbaye du Loc-Dieu. Situation de l'abbaye à la nomination de Fleury. Abbatiat de Dom Claude Fleury.

Histoire du prieuré d'Argenteuil. Prise de possession de Fleury. Actes du nouveau prieur p. 453

CHAPITRE XXI

Vie sacerdotale de l'abbé Fleury.

Sa préparation. Son idéal. Sincérité. Piété. Humilité. Simplicité. Désintéressement. Charité évangélique.

Fleury et le Jansénisme.

Les *Avis spirituels*. Le *soldat chrétien*. *Devoirs des Matres et des domestiques*. *Discours sur la prédication*. . p. 471

CHAPITRE XXII

Fleury confesseur du roi Louis XV.

Sa mort p. 489

Conclusion p. 495

Index bibliographique des principales sources p. 499

Table des matières p. 509

Imp. C. BASIN, Boulev. Thiers, 34. Béthune.

UNIVERSITY OF CHICAGO



15 690 663

BX
4705
.F62G2

1689008

GAQUÈRE

La vie et les
oeuvres de Claude
Fleury.

Dec.
JUN 5

DEC 6 1982

C. REED (REED)

Hutchinson Comm. Col.

Interlibrary Loan

JAN 12 1983

BX 4705
.F62G2

1689008
SWIFT HALL LIBRARY